This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

P. 1.
pag. 73.
Belles Lettres
chap. IX.
§. 3.
28 tom.
P. D. T

DUCHENE.

Mes amis, mes chers amis, soyez longtemps la consolation d'un pere respectable. Ne vous quittez jamais; soyez tous les trois d'honnêtes et bons cultivateurs. L'homme vertueux qui nourrit son semblable, a de tous les états, le plus noble et le plus utile.

SCÈNE X.

PAYSANS, PAYSANES DU VILLAGE, LES PRÉCÉDENTS.

ensemble.

VIVE, vive notre bon Maire;
Que toujours il soit respecté!
Sa sagesse, son équité,
Le feront chérir comme un pere.

Vive, vive, etc.

Il n'a jamais brigué l'honneur
D'être le chef de ce village:
Quand il obtient notre suffrage,
Il a le suffrage du cœur.

Vive, vive, etc.

DUCHESNE,

DUCHESNE, après le chœnr.

C'est-à-vous respectable Ambroise, que s'adresse le vœu de tous ces braves gens. S'il eût été possible de trouver un homme plus juste que vous, la Commune l'auroit nommé. Recevez donc l'hommage sincere d'une place qui vous est due à tant de titres, et que personne ne peut mieux remplir que vous.

AMBROISE.

Messieurs, le choix dont vous m'honorez pénetre mon cœur de reconnoissance ; mais pour m'en rendre digne, je vous promets de ne jamais rien faire, sans vous consulter ; tout ce qui sera juste, vous l'obtiendrez de moi ; tout ce qui sera de faveur, et qui ne sera pas injuste, je serai trop heureux de l'accorder a mes freres et a mes amis.

LE CHŒUR reprend :

Vive, vive notre bon Maire ;
Que toujours il soit respecté !
Sa sagesse, son équité,
Le feront chérir comme un pere.

Vive, vive, ect.

VAUDEVILLE.

AMBROISE.

LE plaisir de vous réunir,
Étoit mon vœu le plus sincere.
Mes enfans, vous voyez finir
Les chagrins de votre bon pere.
De quel bonheur je vais jouir
Au sein de ma famille :
Ma fille, ma fille,
On est bien fort,
Quand on est toujours d'accord.

BENJAMIN, à Françoise.

Près de moi, vos soins assidus
Méritoient une récompense:
Le bonheur d'une honnête aisance
Les bienfaits qui vous étoient dus,
Vous les tenez d'Ambroise :
Françoise, Françoise,
On est bien fort,
Quand on est toujours d'accord.

FRANÇOISE, au Public.

Quand un ouvrage, par malheur,
Ne gagne pas votre suffrage;

On voit, pénétré de douleur,
L'acteur qui vous en fait l'hommage :
Il faut alors que tout auteur,
Sans murmurer, se taise :
Qu'il plaise, qu'il plaise,
Il est bien fort,
Quand on applaudit d'accord.

Fin du second et dernier Acte.

VU, *permis de représenter, à l'hotel de la Mairie, le 24 Novembre*, 1790.

JOLLI. BAILLY.

De l'Imprimerie de la Feuille du Jour, rue de Bondy, N°. 74.

Monsigny, Pierre Alexandre de.

LE FAUCON,

OPÉRA-COMIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE.

MÊLÉ D'ARIETTES;

Par M. SEDAINE, & la Muſique de M...

Repréſenté devant SA MAJESTÉ, à Fontainebleau, le 12 Novembre 1771;

Et à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 19 Mars 1772.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez DIDOT l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée, près du Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

CLITIE,	*Mme. Trial.*
ELEONORE,	*Mme. la Ruette.*
LA VIEILLE,	*Mme. Berard.*
FEDERIC,	*M. Clairval.*
GUILLAUME,	*M. Caillot.*
PIERRE PICOLET,	*M. la Ruette.*
JACQUES PICOLET,	*M. Desbroſſes.*

La Scene eſt dans une Terre très-éloignée de la Capitale.

LE FAUCON,

OPÉRA-COMIQUE.

Le Théâtre rrpréſente l'intérieur d'une Maiſon ruſtique, de ces ſalles de vieux châteaux, où l'on paye les redevances. Guillaume eſt debout, fait des filets pour prendre des oiſeaux. Fédéric nettoie toutes les pieces de ſon fuſil qu'il a démonté, il les eſſuie avec un linge.

SCENE PREMIERE.

FEDERIC, GUILLAUME.

FEDERIC.

AH!

GUILLAUME.

Ah!

FEDERIC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

GUILLAUME.

Je travaille, moi, Monſeigneur.

FEDERIC.

J'ai cru t'entendre.

GUILLAUME.

Je n'ai pas dit un mot. Ce filet-là prendra plus de petits oiſeaux, que votre faucon ne prendra de perdrix.

FEDERIC, *ſoupirant.*

Ah!

GUILLAUME.

Si Monſeigneur veut me permettre de chanter.

FEDERIC.

Je te le permets, mais je te défends de m'appeller Monſeigneur.

GUILLAUME.

J'aime mieux ne pas chanter, car je ne pourrai jamais m'en déshabituer.

FEDERIC.

Chante.

GUILLAUME, AIR.

Il étoit un berger ſi triſte,
Qu'il affligeoit tout le hameau, oh, oh.
On pouvoit le ſuivre à la piſte,
Ses yeux couloient comme un ruiſſeau, oh, oh.
Berger qu'eſt-ce qui vous attriſte,
Et pourquoi fondez-vous en eau? oh, oh.
Quelque gros loup à l'improviſte
A-t-il mangé votre troupeau? oh, oh.
Non, c'eſt que j'aime Caliſte,
Caliſte cet objet ſi beau, oh, oh.

FEDERIC.

Tais-toi.

GUILLAUME.

Ce que j'en fais, c'eſt pour vous égayer. Ah, Monſeigneur, ne déſeſpérez pas de votre bonheur; j'ai dans l'idée que vous en aurez: j'ai fait un rêve, ah, quel rêve! Et ſi ça ne vous faiſoit pas de peine que je parle, je vous dirois bien quelque choſe.

FEDERIC.

Parle, ou tais-toi, peu m'importe.

GUILLAUME.

Ah, Monſeigneur, vous ſavez, ou vous ne ſavez pas, (car vous ne vous informez pas trop de ça:) vous ſavez que vous avez eu à votre ſervice Jaquot Picolet, qui étoit votre intendant. Or Picolet avoit ſon pere; ſon pere a été en voyage par votre protection, & puis il eſt revenu ſamedi paſſé. La premiere choſe qu'il a faite en arrivant, eſt de deſcendre de cheval, & puis de donner des coups de bâton à ſon fils qui a été votre intendant, & qui a acheté votre terre par deſſous main, & qui s'en eſt fait recevoir ſeigneur, ſi bien que monſieur le Bailli avoit de la peine à ſe retenir toutes les fois qu'il le ſaluoit. Il diſoit que ſon chapeau avoit envie de lui échapper des mains, & d'aller brider le viſage de Jaquot Picolet qui a été mon camarade, (je l'ai vu grand comme ça;) mais ce n'eſt pas tout. Il s'étoit fait adjuger cette terre-ci pour peu de choſe, pour rien, à cauſe qu'il y avoit des papiers perdus, & ça par le moyen de ſon oncle qui étoit procureur, & qui l'a dit en mourant. Or ces papiers perdus ne l'étoient pas pour tout le monde; Jaquot Picolet les a trouvés où ils étoient: il ne croyoit pas que jamais vous vien-

driez ſi loin de la Cour dans cette métairie qui, grace à Dieu & à votre grand pere, a été ſubſtituée à ſes enfans, c'eſt-à-dire aux vôtres... Mais les vôtres, bon!... Or ſans ce petit bien-ci... (Bon! j'ai paſſé une maille) or ces papiers que je vous diſois, vous font rentrer dans plus de quinze villages, cela va à plus de cinq lieues d'ici, juſqu'au territoire de Madame Clitie.

FEDERIC.

Que dites-vous de Madame Clitie?

GUILLAUME.

Oui, Monſeigneur, cela vous fait rentrer dans plus de quinze villages, & Picolet le pere doit venir vous parler aujourd'hui, tout-à-l'heure : il étoit ce matin ici pour demander à vous dire quelque choſe. Si ça ne vous fait pas de peine, le ferai-je parler à vous?

FEDERIC.

Oui, vous pouvez le faire entrer.

GUILLAUME.

Il veut amener ſon fils; mais le fils ne le veut pas, & le pere le veut. Ah, Monſeigneur, vous aurez du bonheur, ne fût-ce que le rêve que j'ai fait : ah, quel rêve!

ARIETTE.

J'ai rêvé que notre grange
Me paroiſſoit toute en feu,
J'en ai vu ſortir un Ange,
Il étoit en habit bleu.
Il me préſente une orange;
Moi, je me recule un peu.
Il me dit que je la mange,
Moi, je me recule un peu.
Il me dit que je la mange,
La grange étoit toute en feu;
J'ai rêvé que, &c.

FEDERIC.

Vas voir le tems qu'il fait, & s'il eſt bon, amene-moi mon cheval, & ſors l'oiſeau.

SCENE II.

FEDERIC, *ſeul.*

ARIETTE.

EN vain je voudrois bannir
Son image toujours préſente :

Dans mon ame trop conſtante,
Quelle illuſion charmante
Laiſſe un tendre ſouvenir !
Dans ma mémoire importune
Elle préſide à chaque inſtant du jour.
Heureux, ſi perdant ma fortune
J'avois perdu mon amour.
N'y penſons plus... ah, Clitie... Ah, Clitie,
Je vous ai conſacré ma vie.
En vain je voudrois bannir
Votre image toujours préſente ;
Quelle illuſion charmante
Laiſſe un tendre ſouvenir !

SCENE III.

FEDERIC, GUILLAUME.

GUILLAUME.

AH ! Monſeigneur, voilà l'ange bleu ; il eſt bleu, il eſt bleu, vous dis-je, il eſt bleu.

FEDERIC.

Que veut dire cette extravagance ?

GUILLAUME.

Il eſt bleu, Monſeigneur.

FEDERIC.

Guillaume, vous me manquez.

GUILLAUME.

Je vous dis qu'il eſt bleu.

FEDERIC.

Guillaume.

GUILLAUME.

Il eſt bleu.

FEDERIC.

Guillaume, je vous renvoie ; prenez mon cheval, je vous le donne pour vos ſoins, & que je ne vous revoie plus.

GUILLAUME.

Moi, vous quitter, Monſeigneur ! Voyez-vous bien ce gros orme qui eſt devant la porte ? Quatre hommes ne pourroient pas l'embraſſer ; c'eſt un de mes grands-peres qui l'a planté le jour de la naiſſance du vôtre ; je ne vous quitterai que quand il me ſuivra comme un chien de chaſſe.

FEDERIC.

Laiſſez-moi ſeul.

GUILLAUME.

Tenez, tenez, Monſeigneur : ne vous l'ai-je pas dit qu'il eſt bleu ?

SCENE IV.

FEDERIC, GUILLAUME, CLITIE *en habit bleu*, LEONORE.

FEDERIC.

CLitie ! Madame... ah ciel ! quoi vous ! vous, Madame !... Non, non, Guillaume ?... ah, Madame !

GUILLAUME.

Monſeigneur.

FEDERIC.

Non, non, Madame, ce n'eſt pas vous. Mais qui pourroit-ce être ? Et qui peut vous reſſembler ?

CLITIE.

Oui, Fédéric, c'eſt bien moi-même ; je ſuis toujours la femme qui vous eſtime le plus.

FEDERIC.

Et qui m'aime le moins.

CLITIE.

Je ne le prouve pas, en venant vous voir.

FEDERIC.

Non, non, Madame, vous ne veniez point ici ; vous alliez autre part.

CLITIE.

Fédéric, vous êtes injuſte, mais il vous eſt permis de l'être envers moi.

FEDERIC.

Quoi, Madame, vous ici ! non, il n'eſt pas poſſible, & je n'en peux croire le témoignage de mes yeux.

CLITIE.

La négligence de nos amis ne nous autoriſe pas à les oublier ; & ſi de votre part...

FEDERIC.

De ma part ! de ma part ! moi, Madame ? Vous oublier ! non, vous ne le croyez pas.

CLITIE.

Je le crois ſi peu, que je ſuis venue vous demander à dîner.

FEDERIC.

A dîner ! moi ! ciel !

CLITIE.

Hé bien ?

FEDERIC.

Ah, ſans doute, Madame... Oui, oui, je vais...

CLITIE.

Il ſemble que ma propoſition vous effraie.

FEDERIC.

Le plaiſir ſur mon viſage a donc l'air de l'effroi ? Jamais, jamais, je n'ai reſſenti un plaiſir plus vif.

CLITIE.

Permettez-moi, Fédéric, de mettre une condition : il faut que je reparte de bonne heure. Hélas ! mon fils eſt mourant.

FEDERIC.

Il ſe meurt ?

CLITIE.

Oui, ainſi faites ſervir au plutôt, peu de choſe ; rien, des fruits, du laitage.

FEDERIC.

Permettez que j'aille, que je voie, que je ſçache. O ciel ! puis je vous quitter ? je vais perdre quelques minutes de la plus belle heure de ma vie. Guillaume !

GUILLAUME.

Monſeigneur.

FEDERIC.

Cours au jardin, vas cueillir des fruits.

GUILLAUME.

Ile ne ſont pas mûrs.

FEDERIC.

Cueille-les tous, ils le deviendront.

GUILLAUME, *en regardant Eléonore.*

Tous ! qu'elle eſt jolie.

SCENE V.

CLITIE. ELEONORE *furette par-tout, regarde quelques eſtampes, leve enfin un rideau au-deſſus d'une petite table de bois bien cirée, à pieds tournés à l'antique : ſur cette table ſont quatre pots de fleurs.*

CLITIE, *regarde le lieu.*

ARIETTE.

APrès une fortune immenſe
En cet état il eſt réduit !

Voilà

Voilà toute ſa récompenſe,
De ſon amour voilà le fruit,
Et j'aurois encore l'audace
Je lui demanderois en face,
Pour moi, de ſe priver d'un bien,
Cher, peut-être, à qui n'a plus rien!
Il ſemble que le ciel m'attache
A ſes pas pour le tourmenter:
Dans cette retraite il ſe cache,
Et je viens l'y perſécuter.
Après une fortune, &c.

ELEONORE *leve ce rideau, derriere lequel eſt le portrait de Clitie habillée couleur de roſe.*

Ah Madame! ah, Madame, voilà votre portrait.

CLITIE.

Mon portrait?

ELEONORE.

Tenez, regardez plutôt.

CLITIE, *le regardant.*

Malheureux Fédéric!

ELEONORE.

Comment peut-il l'avoir eu?

CLITIE.

Je ne ſais; mais ce n'eſt pas de moi qu'il le tient.

ELEONORE.

Madame, oſerois-je vous demander...

CLITIE.

Que voulez-vous?...

ELEONORE.

Eſt-ce qu'il vous a aimée?

CLITIE.

Hélas! oui.

ELEONORE.

Ah! ſi cela eſt, il vous aime encore; tant mieux, il vous accordera tout ce que vous lui demanderez.

CLITIE.

J'aimerois bien mieux qu'il ne m'aimât plus.

ELEONORE.

Pourquoi donc, Madame?

CLITIE.

Hé, qui peut avoir parlé à mon fils de cet oiſeau; & lui avoir donné la cruelle fantaiſie de l'avoir?

ELEONORE.

Tout le monde, Madame, tous les domeſtiques.

CLITIE.

Et je lui demanderois,

ELEONORE.

Hé mais, Madame, peut-être ne met-il pas un bien grand prix à cet oiſeau, que l'on dit ſi rare, comme c'eſt un bruit public, ce n'eſt peut-être rien; peut-être même ne l'a-t-il plus. Enfin ſachons s'il eſt ſi extraordinaire; pour moi, je crois que ce n'eſt rien, une bête qu'il n'eſtime point, ou peu de choſe : mais voici ſon valet, interrogeons-le.

SCENE VI.

CLITIE, ELEONORE, GUILLAUME.

ELEONORE.

VEnez ici; Madame veut vous parler.

CLITIE.

Comment vous appellez-vous?

GUILLAUME.

Guillaume, pour vous ſervir.

CLITIE.

Vous êtes un des domeſtiques de M. le Comte?

GUILLAUME.

Un des domeſtiques? Je ſuis ma foi tout ſeul, & une bonne vieille.

CLITIE.

Tout ſeul! vous devez avoir beaucoup de peine.

GUILLAUME.

Non; la vieille a ſoin de nous, j'ai ſoin de mon maître; mon maître a ſoin de ſon cheval; nous avons ſoin les uns des autres.

CLITIE.

Et... ſon cheval eſt-il beau?

GUILLAUME.

Oui, car il eſt bon.

CLITIE.

La chaſſe... doit être avantageuſe dans ce pays de montagnes?

GUILLAUME.

Mais comme ça : ſans notre faucon, nous ferions ſouvent maigre chere.

CLITIE.

Il aime donc la chaſſe à l'oiſeau!

GUILLAUME.

Il lui eſt bien force de l'aimer; car ſans lui, ma foi...

CLITIE.

Cet oiſeau-là eſt donc bien adroit?

GUILLAUME.

Adroit?

ARIETTE.

Le bel oiſeau ! rien ne ſupaſſe
Sa force & ſa légereté :
Devant ſon bec tout ce qui paſſe,
Eſt forcé de céder à ſa rapidité.
Pour Monſeigneur, c'eſt une fête,
Lorſque pour la chaſſe il l'apprête ;
Il le découvre, il part, c'eſt un éclair :
Eſt-il au milieu de l'air,
Son vaſte vol domine ſur la plaine,
Il plane, il plane, & ſon œil ſe promene
Juſques dans les ſombres taillis.
Apperçoit-il une perdrix,
Il fond, & l'animal eſt pris.
Le bel oiſeau ! rien ne ſurpaſſe
Sa force & ſa légereté :
Devant ſon bec tout ce qui paſſe,
Eſt forcé de céder à ſa rapidité.
Comme il eſt vrai que mon nom eſt Guillaume,
Comme il eſt vrai que je vous dis cela,
Le Roi lui-même avec tout ſon royaume
Ne payeroit pas cet oiſeau-là.

CLITIE.

Hé bien, Eléonore, ne ſuis-je pas aſſez malheureuſe?

ELEONORE.

Madame, cela ne doit pas vous chagriner.

GUILLAUME.

Il ſemble que ce que j'ai dit fait de la peine à Madame.

CLITIE.

Non, Guillaume, non ; c'eſt charmant.

(*Ici Clitie s'éloigne dans le fond du théâtre en rêvant.*)

ELEONORE.

Vous êtes donc ſeul ici? Et quelle eſt cette femme qui ne vouloit pas nous laiſſer entrer?

GUILLAUME.

Eh, c'eſt cette vieille.

ELEONORE.

Ce n'eſt pas votre mere ?

GUILLAUME.

Bon, ma mere ; elle eſt morte.

ELEONORE.

Elle paroît aſſez revêche.

GUILLAUME.

Elle eſt aſſez vieille pour çà.

ELEONORE.

Elle a la parole bien douce.

GUILLAUME.

Oui, comme un valet de chiens.

ELEONORE.

Eſt-ce elle qui a ſoin de vos chiens de chaſſe?

GUILLAUME.

Bon, nos chiens de chaſſe!

ELEONORE.

Votre maître en a-t-il beaucoup?

GUILLAUME.

Oui, autrefois.

ELEONORE.

Eh! pourquoi n'en a-t-il plus?

GUILLAUME.

Ah, ah, pourquoi? Parce qu'il a été trop dépenſier, trop généreux: quand il devinoit dans les yeux de quelqu'un ce qui lui faiſoit plaiſir, il le lui donnoit. Un jour, un jour le régiment qu'il avoit, ſe battit; il y eut vingt-deux chevaux d'Officiers de tués, ſans compter le ſien; le lendemain il les remonta tous, & des chevaux, c'eſt plus cher que des hommes.

ELEONORE.

Mais ce qu'il a fait là, eſt très-bien.

GUILLAUME.

Ah! s'il n'y avoit que ça encore, ce ne ſeroit pas ſi blamable.

ELEONORE.

Il y a donc quelque choſe qui ne lui fait pas honneur?

(*Clitie cependant va voir cette table, ces bouquets, leve le rideau regarde ſon portrait.*)

GUILLAUME.

Ma foi, pas trop: mais un domeſtique ne doit jamais dire du mal de ſon maître.

ELEONORE.

C'eſt donc quelque choſe de bien honteux!

GUILLAUME.

De honteux! mon maître n'eſt pas capable de rien faire de honteux.

ELEONORE.

Enfin, de votre propre aveu, il faut que ce ſoit quelque choſe.... qui.... dans le monde.... ſi enfin cela étoit répandu, cela pourroit lui faire...

GUILLAUME.

Tenez, Mademoiſelle... E... Eléonore: n'eſt-ce pas Eléonore que madame a dit?

ELEONORE.

Oui.

GUILLAUME.

Vous me feriez dire tout ce que j'ai dans l'ame; vous avez une grace... vous avez un air...

ELEONORE.

Revenons à ce qu'il a fait de honteux, & qui cependant ne l'eſt pas.

GUILLAUME.

Il a fait, puiſqu'il faut vous le dire, il a fait des dépenſes effroyables; il a tout mangé, tout fauché en herbe pour une femme qu'il a aimée; je crois, Dieu me pardonne, qu'il l'aime encore: il a donné pour elle tant de fêtes, tant de cadeaux...

ELEONORE.

La connoiſſez-vous?

GUILLAUME.

Non; mais c'eſt, ſans doute, quelque femme qui manque de raiſon: car ſans cela elle n'auroit pas voulu...

CLITIE.

Eléonore, finiſſez tous ces propos: vous retenez ce domeſtique, il peut avoir affaire.

GUILLAUME.

Vous avez raiſon, Madame... Je ne ſais, mais j'ai vu votre Maîtreſſe quelque part; elle eſt là dans ma penſée, là, là: ſi elle étoit habillée de rouge, je croirois que c'eſt elle; pour vous, je ne vous ai vu nulle part, je vous aurois reconnue.

SCENE VII.

CLITIE, ELEONORE.

DUO, DIALOGUÉ.

CLITIE.

NOn, non, je ne pourrai jamais
Jamais, jamais faire cette demande:
Plus envers moi ſa complaiſance eſt grande,
Moins j'en dois uſer déſormais.

ELEONORE.

Mais vous ne pourrez ſoutenir
De votre fils les plaintes, & les larmes;
Vous vous verrez dans les mêmes alarmes,
& contrainte de revenir.

CLITIE.

Ici par moi forcé de fuir,

A l'exemple, à la voix, comme au frein indocile ;
Son rapide Courſier, à bonds impétueux,
De précipice en précipice
Entraîne enfin Iſmène en un marais fangeux,
Qui termine à la fois ſon ſort & ſon ſupplice.

LE BOSSU.

Je ſuis ravi juſques au fond de l'âme,
De votre Apologue, de vous.
Je vais à l'inſtant même en régaler ma femme,
Et donner à ma fille un Boſſu pour époux.

ESOPE.

Vous lui préparez-là, Monſieur, un ſort bien doux.

LE BOSSU.

Lui donner un boſſu, mais c'eſt un coup de maître.
Qui l'eſt, & vous entend, eſt enchanté de l'être ;
Qui ne l'eſt pas, voudroit l'être encor plus que vous.

ESOPE.

Il auroit tort, chacun doit reſter à ſa place.
Si l'on en croit ce conte :... « Un Acteur bégayoit,
Begayoit avec tant de grace,
Que tout Sardis l'applaudiſſoit.
Il eſt bien plus d'un tort que l'art de plaire efface.)
Bientôt tous ſes jeunes Rivaux,
Enorgueillis de marcher ſur ſes traces,
Imitent juſqu'à ſes défauts.
les traînant par-tout de traiteaux en traiteaux,
Par-tout on ſiffla leurs grimaces ».
nous ſuffit pas, Monſieur, d'être boſſus,
faut, pour réuſſir, quelque choſe de plus.

SCENE IX.

GUILLAUME, ELEONORE.

GUILLAUME.

ARIETTE.

JE ne ſais ce que c'eſt que je ſens
En vous voyant, Eléonore ;
Mais c'eſt un trouble dans mes ſens ;
Mais c'eſt un plaiſir qui devore.
J'ai bien vu des appas naiſſans ;
Des roſes qui venoient d'éclore,
J'ai vu des filles de quinze ans
Plus belles que la belle aurore,
J'avois le plaiſir le plus grand ;
Hé bien, je n'en avois pas tant
Qu'en vous voyant, Eléonore.

LA VIEILLE, *dans la couliſſe.*

Guillaume, Guillaume.

GUILLAUME.

Hé bien, Guillaume, diable ſoit de la vieille : on m'appelle ; ah ! ne vous en allez pas, mademoiſelle Eléonore, ne vous en allez pas, reſtez ici, je vais revenir.

ELEONORE.

Pourquoi voulez-vous que je reſte ; & que deſirez-vous de moi ?

GUILLAUME.

Que vous me diſiez... je ne ſais, mais que vous me diſiez, Mademoiſelle Eléonore, que vous me diſiez ſi je vous plairois.

LA VIEILLE, *dans la couliſſe.*

Guillaume.

GUILLAUME.

J'y vais, j'y vais ; au diantre ſoit de la vieille, je reviens à l'inſtant : ah ! mademoiſelle Eléonore...

SCENE X.

ÉLEONORE.

ARIETTE.

CE garçon me plaît,
Il eſt bien mon fait;
Ce qu'il a dans l'ame
Se peint dans ſes yeux;
Et s'il prenoit femme,
Ce garçon joyeux
Combleroit ſes vœux.
Quel fond de gaité
Quel air de ſanté!
C'eſt une bonne ame;
Et s'il prenoit femme,
Ce garçon joyeux
Combleroit ſes vœux.
Mais dans ces forêts,
Dans ce lieu ſauvage,
Dans cet hermitage,
Je demeurerois!
Quoi dans ces forêts
Je demeurerois.
Et pour telle vie,
J'abandonnerois
Madame Clitie;
Oh, non, non, jamais
Mais, mais...
Ce garçon me plaît,
Il eſt bien mon fait;
Ce qu'il a dans l'ame,
Se peint dans ſes yeux;
Et s'il prenoit femme,
Ce garçon joyeux
Combleroit ſes vœux.

SCENE XI.

GUILLAUME, ELEONORE.

GUILLAUME.

Elle eſt d'une humeur, je ne ſais ce qu'elle a : ah, Mademoiſelle Eléonore, répondez-moi donc quelque choſe. Monſeigneur peut rentrer, & je n'aurois pas le tems : je crois qu'on appelle encor.

DUO.

ELEONORE.

Je ſuis franche,
Je ſuis franche :
Mon ame franche
Eſt mon garant ;
Paix, chut,
Quel eſt ton but ?
Ton but,
Le but qui t'engage
A me parler ?
Le mariage,
Le mariage.

Mon cœur eſt à toi :
Oui, reçois ma foi :
Mais, mais, mais,
mais, mais, il faut me
Suivre,
Venir avec moi,
Venir avec moi.

GUILLAUME.

Moi, je ſuis franc ;
Que ta main blanche
Soit ton garant,
Soit ton garant ;
Paix, chut,
Quel eſt mon but ?
Mon but ?
Le but qui m'engage ;
Le mariage,
Le mariage,
Le mariage.

Ton cœur eſt à moi ;
Je reçois ta foi.
Hé bien, hé bien,
Quoi !
Mais il faudra vivre
Ici près de moi,
Ici près de moi.

ELEONORE.

Tu ſerois un bon Gentilhomme.
Tu ſerois le plus honnête homme
Qui ſoit de Paris juſqu'à Rome,
Et tu poſſéderois de l'or gros comme toi ;
Je ne quitterois pas ma Maîtreſſe pour toi.

L'AUTEUR.

Lorſque l'accès me prend....

ESOPE.

C'eſt un accès de rage.
(*A part.*)
Défaiſons-nous de ce triſte animal.
(*Haut.*)
Je gage qu'aujourd'hui vous vous portez bien mal.
Il paroît un Poëme, où, je crois, la critique....

L'AUTEUR.

Ah! ne m'en parle pas; je reſte confondu,
Moi, qui n'achète rien où ma dent ne ſoit ſûre
D'imprimer ſon coup, ſa morſure.
Hier je l'achetai, ce Poëme attendu.
Il eſt beau. Juge donc! c'eſt de l'argent perdu;
Mais j'ai mal lu peut-être, & cela me conſole.
Je m'arme un de ces jours contre tant de beautés;
Je fais la guerre aux mots: je tronque un peu, j'iſole.
Je lâche mon extrait ſur la foi des traités.
Il circule, on en rit, & l'Auteur ſe déſole.
Phrigien, mon ami, voilà ma volupté!
J'ai lu tes jolis riens deux cens fois dans ma vie.

ESOPE.

Mes Fables.

L'AUTEUR.

Oui.

ESOPE.

J'en ai l'ame ravie.

L'AUTEUR.

J'enrageai d'en être enchanté.
Mais je te vois: c'eſt la part de l'envie.

ESOPE.

ARIETTE.

Le fruit dont l'oiſeau diſpoſe,
Eſt toujours le meilleur ;
La fleur où l'abeille ſe poſe,
A la plus douce odeur :
Ah, ſi mon cœur, ah, ſi mon cœur
Avoit ce qu'il ſouhaite,
Ce ſeroit la plus belle fleur
Du jardin d'amourette.
Jamais dans cette corbeille
Tout ce fruit ne tiendra.
Que cette pêche eſt vermeille !
Heureux qui la croquera.

Ah, ſi mon cœur, Ah, ſi mon cœur
Avoit ce qu'il ſouhaite,
Ce ſeroit la plus belle fleur
Du jardin d'amourette.

SCENE XIV.

GUILLAUME, LA VIEILLE, *mettant le couvert.*

LA VIEILLE.

ALlons, venez-donc, aidez-moi ; eſt-ce que je peux porter la table à moi toute ſeule ? Les Picolets ſont là, ils demandent à parler.

GUILLAUME.

Ils prennent bien leur temps, qu'ils attendent.

LA VIEILLE.

Attendre ! attendre ! ils n'ont que ça à faire apparemment.

Ils portent la table.

Allez lui dire de venir, ſon beau dîner eſt prêt.

Dès l'inſtant, juge amer, & frondeur indocile,
Tout lui ſemble faſtidieux.
Par-tout à ſon œil difficile
Le *bien* s'enlaidiſſoit par le deſir du *mieux*.
Rien ne le flatta plus dans la nature entière ;
L'ennui ſe mit à le ronger ;
Mon homme enfin laſſé de ſa triſte carrière
Pria les Dieux de l'abréger.
Non, lui dit Jupiter, il faut que tu l'achèves ;
Toi-même as dicté ton arrêt.
Il obéit à ce décret,
Et ne ſe conſola qu'en faiſant des élèves.
Dans le monde, à leur tour, ils ont pullullé tous ;
Ils ſont nombreux, Monſieur, & l'engeance en fourmille.
Peut-être les connoiſſez-vous ?
Je l'ignore ; mais entre nous,
Vous avez un air de famille.

L'AUTEUR.

Je crois qu'il oſe encor me lancer un brocard.
Ah ! ridicule & foible atôme,
Je t'en punirai tôt ou tard.
Un article t'attend....

ESOPE.

Où ?

L'AUTEUR.

Dans mon ſecond tôme
De l'eſpion du Boulevard.

SCENE XVI.

CLITIE, FEDERIC, ELEONORE, GUILLAUME *appercevant Fédéric qui porte un faiſceau de toutes ſortes de fleurs.*

GUILLAUME.

BOn! moi les fruits, & lui les fleurs, voilà un jardin bien accommodé!

CLITIE.

Fédéric, c'eſt toujours vous; vous ne ménagez rien, les fruits, les fleurs, les boutons, rien ne vous coûte; c'eſt toujours vous-même.

FEDERIC.

Pour vous, Madame.

CLITIE.

Quel agrement aurez-vous de ne voir dans votre parterre aucune fleur cet automne?

FEDERIC.

Il me ſuffira de ſavoir pourquoi elles n'y ſont pas.

SCENE XVII.

LES PRECEDENS, LA VIEILLE *donnant le plat à Guillaume qui le met ſur la table.*

LA VIEILLE.

PRenez garde, vous allez vous brûler; cela ſera dur comme un âne.

CLITIE.

Je ne voulois rien de chaud, ſimplement prendre quelque choſe.

FEDERIC.

Madame, n'inſiſtez pas; je ſuis aſſez fâché, je n'ai ici perſonne, ſi loin de la ville, je n'ai ſu que vous préſenter.

CLITIE.

Je vous aſſure que je mangerai bien peu. Et vous?

FEDERIC.

Permettez-moi de vous ſervir, & rien de plus, le temps où je vous vois eſt trop précieux pour que je l'emploie à autre choſe.

[illegible]

CLITIE.

Vous ne toucherez à rien ?

FEDERIC.

Je viens de manger un morceau.

CLITIE. *Je vais ordonner qu'on apporte du vin, & cependant je vous prie d'entendre Guillaume.*

FEDERIC.

Que me veut-il ?

CLITIE.

Ce qu'il me veut ? n'est-ce rien de lui être utile ?

FEDERIC.

Qu'est-ce que c'est, Guillaume ?

CLITIE.

Ce qu'il me veut ? n'est-ce rien de lui être utile ? Federic m'apperçoit.

FEDERIC.

Madame, vous voulez... à boire. Guillaume, Guillaume.

CLITIE.

Ne vous levez pas, j'entends.

FEDERIC.

Madame, je vous espérois si peu, si peu, excusez.

GUILLAUME.

En voilà, monseigneur; ma foi, je l'avois oublié : on ne voit pas tous les jours d'aussi belles dames.

FEDERIC.

Madame, vous ne mangez pas. O Ciel! n'avoir rien à vous offrir.

CLITIE.

Je n'ai nul appetit.

FEDERIC.

Vous soupirez, Madame, vos yeux paroissent distraits & troublés, n'avouerez vous enfin ce que dans le jardin vous avez refusé de me dire; vous avez quelque peine secrete.

CLITIE.

Mon fils est mourant, je vous l'ai dit.

FEDERIC.

Je ne doute pas, Madame, de votre inquiétude sur son sort, mais je crois que vous avez un autre chagrin qui vous tourmente; j'ai trop étudié les affections de votre ame, pour ne pas voir qu'elle est agitée; vous tournez vos regards vers moi, vos yeux s'élevent, votre bouche s'anime, elle est prête à parler, & la parole expire sur vos lévres, & quelque raison vous retient.

ELEONORE.

Parlez-donc, Madame.

FEDERIC.

Ha, Mademoiſelle, vous le ſavez.

CLITIE.

Hélas, comment oſerai-je vous avouer ce qui m'amene ici.

FEDERIC.

Quoi, Madame, vous doutez de Fédéric? Ha! s'il n'a jamais mérité votre amour, il mérite au moins votre confiance, parlez, Madame, parlez je vous ſupplie; & ſi c'eſt quelque choſe qui ſoit en mon pouvoir, regardez l'occaſion de vous ſervir comme le plus grand plaiſir que vous puiſſiez offrir à mon cœur; dites, Madame, je vous en prie, ne ſoyez pas injuſte envers nous deux.

CLITIE.

Je l'ai été envers vous, Fédéric.

FEDERIC.

Ah! Madame, on ne commande pas à l'amour.

CLITIE.

J'ai ſouffert que vous ayez pour moi dépenſé votre bien en fêtes, en concerts, en tournois, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'empêcher, mais je n'aurois pas dû le ſouffrir.

FEDERIC.

N'en parlons plus, Madame, parlons plutôt de ce que vous deſirez. Eſt-ce mon ſang, Eſt-ce ma vie que vous demandez?

CLITIE.

Fédéric, vous le voulez... je vous l'ai dit... mon fils ſe meurt... il eſt mon fils unique... je ſuis mere... vous ſavez ce que c'eſt que d'aimer.

FEDERIC.

Si je le ſais! parlez, madame, parlez je vous ſupplie.

CLITIE.

Depuis deux jours, il demande ſans ceſſe, il demande à chaque moment.

FEDERIC.

Que veut-il?

CLITIE.

Un oiſeau charmant que vous avez, un Faucon.

FEDERIC.

Ciel!

CLITIE.

Ah, Fédéric! je ſens mon imprudence.

FEDERIC.

Que je ſuis malheureux! l'oiſeau n'eſt plus en ma puiſſance.

CLITIE.

L'oiſeau n'eſt plus !

FEDERIC.

Le voici ſur cette table, & vous en avez dîné.

CLITIE.

Quoi ! cet oiſeau ?

FEDERIC.

Oui, Madame, & plût au ciel qu'à ſa place on vous eût ſervi mon cœur; ici je n'avois rien, je n'avois que du pain à vous offrir, j'ai couru de tous côtés, j'ai vu l'oiſeau, je l'ai tué, je l'ai tué ſans peine, rien coûte-il, quand on reçoit ſa Reine. Infortuné que je ſuis ! Il ne ſera jamais en mon pouvoir de rien faire qui puiſſe vous plaire, malheureux Fédéric !

CLITIE.

Quel amour ! quelle délicateſſe ! ai-je pu ſi long-temps réſiſter aux preuves de l'amour le plus tendre & le plus parfait ? *A part.* Fédéric, je n'oſe vous regarder, je ſuis confuſe, l'amour vient de marquer mon heure ; oui, Fédéric, je vous aime, & ſi Clitie eſt encore quelque choſe à vos yeux, diſpoſez d'elle, diſpoſez de ſa main, ſon cœur eſt à vous.

FEDERIC.

Vous m'aimeriez ?

CLITIE.

Oui, je vous aime.

QUATUOR.

FEDERIC.
Vous m'aimeriez,
L'amour uniroit nos deux cœurs.

Que je vous aime !
Pour moi ce bonheur eſt extrême.
C'eſt le bonheur ſuprême.

L'hymen uniroit nos deux cœurs.

Il fait enfin ceſſer mes pleurs.

Eſt-il donc vrai que ma conſtance.
O Clitie, ait ſu vous toucher ?

L'hymen uniroit nos deux cœurs.

Je vous la dois cette conſtance,
Qu'avez-vous à vous reprocher !

L'hymen uniroit nos deux cœurs.
Quoi vous m'aimez ?

GUILLAUME.
Auras-tu pour moi des rigueurs ?

CLITIE.
Oui, je vous aime.
L'hymen unira nos deux cœurs.

Oui, je vous aime.
Pour moi ce bonheur eſt extrême.

L'hymen uniroit nos deux cœurs.
Je dois finir tous vos malheurs.
Je rougis de ma réſiſtance,
Et je dois me la reprocher.

L'hymen uniroit nos deux cœurs.
Tant d'amour & tant de conſtance.
Etoient bien faits pour me toucher.

L'hymen uniroit nos deux cœurs.

FEDERIC.
Je n'ai pu par trop de rigueur
Acheter le plus grand bonheur.

GUILLAUME.
Ils s'aimeroient, ah quel bonheur,
Pour eux c'eſt le plaiſir ſuprême.
eſt-il le) unit
mien,) leurs
oui s'il) cœurs.
Il peut arriver deux bonheurs

Ah, quel bonheur ! ah, quel bonheur !

Ah, quel bonheur ! ah, quel bonheur !

Aurois-tu les mêmes ardeurs

CLITIE.
C'eſt à l'hymen par ſes douceurs,
de faire oublier mes rigueurs.

ELEONORE.
Ils s'aimeroient, ah, quel bonheur !
Oui, ſon cœur l'aime,
Pour eux le bonheur eſt extrême.
(Et ſi l'hymen (unit leurs cœurs
Qu'entends-tu par ces deux bonheurs ?

Ah, quel bonheur ! ah, quel bonheur !

Ah, quel bonheur ! ah, quel bonheur !

ELEONORE.
Non,
Je n'aurai que des douceurs.

SCENE XVIII.

LES PRECEDENS LA VIEILLE.

LA VIEILLE, *à Guillaume.*

VOilà Jacques Picolet avec ſon pere qui demande à parler.

FEDERIC.

Qu'eſt-ce que vous voulez ?

GUILLAUME.

Monſeigneur, c'eſt Jacques Picolet avec ſon pere,... Entrez, entrez.

FEDERIC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire ? quelle imprudence ! quelle indiſcrétion ! A l'inſtant... où je ſuis... lorſque je veux être ſeul.

GUILLAUME.

Monſeigneur, vous l'avez ordonné.

CLITIE.

Ah, Fédéric, que je ne vous dérange en rien ; écoutez-les, écoutez ces bonnes gens ; vous avez ordonné qu'ils viennent, écoutez-les, c'eſt moi qui vous en prie.

FEDERIC.

Ah, Madame... Faites-les venir, qu'ils entrent. Qu'eſt-ce que c'eſt, mes enfans ?

SCENE XIX.

LES PRECEDENS, PIERRE PICOLET, JACQUES PICOLET, *richement vêtu, mais d'aſſez mauvais goût.*

PIERRE, *un gros bâton à la main.*

MOnſeigneur, c'eſt moi & mon fils.

FEDERIC.

Que voulez-vous ?

PIERRE.

A genoux, coquin ; ôte ton épée ; à genoux... Monſeigneur, je vous prie de pardonner à mon fils qui a été votre intendant : Il a acheté votre terre pour rien, par des créanciers, des pro-

eurèurs ; des papiers ſouſtraits. Il a eu pour deux cens mille francs ce qui en vaut plus de neuf : il vous la rend.

JACQUES PICOLET.

Monſeigneur, les quatre vingt mille francs en papier que je vous ai remis, m'ont coûté ſur la place trente-neuf mille francs ; je vous le jure foi de... foi de...

PIERRE.

Ne vas-tu pas dire, foi d'honnête homme ? Animal ? va ; Monſeigneur te les rendra.

FEDERIC.

Je remets cette affaire entre les mains de votre pere ; ce qu'il arrangera, ſera bien. Maître Pierre, vous ne reſterez pas ſans récompenſe.

PIERRE.

Récompenſe, eh de quoi ? C'eſt juſte. Regardez comme le voilà vêtu ; ces miſérables, ils croient que la tête tourne à tout le monde comme à eux, & qu'on oubliera leur baſſeſſe. Sors d'ici, & va m'attendre dehors. Monſeigneur, vos ordres.

FEDERIC.

Adieu, maître Pierre, Je vous verrai.

SCENE XX & derniere.

FEDERIC, CLITIE, ELEONORE, GUILLAUME.

CLITIE.

FEdéric, que je vous félicite de ce retour de fortune.

FEDERIC.

J'en ſuis fâché, Madame ; je ne tiendrai pas tout de vous.

CLITIE.

Et moi j'en ſuis charmée ; vous ne me devrez que de l'amour.

FEDERIC.

Ah ! vous m'aimeriez.

CLITIE.

Et toute ma vie. Fédéric, quittons ces lieux, accompagnez-moi.

FEDERIC.

Guillaume, je vous donne cette métairie, paſſez-y votre vie. Je reviendrai voir ſouvent le lieu d'où mon honheur a commencé.

GUILLAUME.

Moi, vous quitter ? Monſeigneur, ce gros orme tient encore à ſes racines. Donnez cette métairie au pere de Jaquot

Picolet ; d'ici il conduira vos terres, il ſaura bien retenir dans vos mains ce qu'il a ôté de celles de ſon fils... Mais ne parlons pas de ça ; le pere eſt honnête homme, & le fils le deviendra.

ELEONORE.

Guillaume ?

GUILLAUME.

Hé bien.

ELEONORE.

Qui eſt bon valet eſt bon maître ; & je te prends pour le mien, ſi Monſeigneur & Madame le veulent.

CLITIE.

Quoi, déjà ? Aimez vous, mes enfans, & ſoyez conſtans.

VAUDEVILLE.

CLITIE.

C'Eſt la conſtance
Qui fait tout le prix de l'amour,
On ne doit un tendre retour
Qu'à la perſévérance.
Lorſque le cœur craint de céder,
Qui peut enfin le décider ?
C'eſt la conſtance.

FEDERIC.

Sans la conſtance
Il n'eſt point de prix à donner,
Et l'amour ne doit couronner
Que la perſévérance.
dépouillé de ſon ornement
L'amour n'eſt pas un ſentiment.
Sans la conſtance.

GUILLAUME.

Par ma conſtance
Je n'ai pas obtenu ton cœur,
Et je ne ſuis pas ton vainqueur
Par ma perſévérance,
Mais il nous reſte des inſtans,
Et je ſaurai braver le temps
Par ma conſtance.

ELEONORE.

Avec conſtance
Mon cœur réſiſtoit à l'amour,
Et je me moquois chaque jour
De la perſévérance.
Mais Guillaume a ſu me charmer,
Et je ſens que je vais aimer
Avec conſtance.

FIN.

LA FAUSSE APPARENCE;

OU

LE JALOUX MALGRÉ LUI.

LE PETIT-MAITRE.

Oh, déjà? je ſuis sûr
Que vous vous ennuirez. Il eſt trop tôt, Madame.

LA PETITE-MAITRESSE.

Plus tard on y reſpire un air beaucoup moins pur.
On diſtingue à peine une femme....
Le demi jour nous plaît, mais s'il eſt trop obſcur....

LE PETIT-MAITRE.

L'éclat de vos charmes....

LA PETITE-MAITRESSE.

Qu'importe.
Sortons.

ESOPE, *s'avançant.*

Daignez dire à la porte
Que l'on vous rende votre argent.

LA PETITE-MAITRESSE.

Il a parlé, je crois.

ESOPE.

Oui, très-diſtinctement.

LA PETITE-MAITRESSE.

J'ai payé pour vous voir; j'ai trop vu....

ESOPE.

Non, Madame,
Il faut qu'Eſope, enfin, paroiſſe.

LA PETITE-MAITRESSE.

Ah! c'eſt aſſez:
J'en ai les nerfs encor tout agacés.

ESOPE.

Un Conte, quelques vers pourroient calmer votre ame,
Et vous pourriez m'entendre ſans me voir.

LA FAUSSE APPARENCE,

OU

LE JALOUX MALGRÉ LUI.

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS;

PAR M. IMBERT, Barthelemi.

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le vendredi 24 Avril 1789.

Prix 30 Sols.

A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
quai des Augustins, à l'Immortalité.

1789.

Se miroit dans toutes les glaces.
Plus elle y faiſoit de grimaces,
Et plus Jacquot l'applaudiſſoit.
Autre malheur. Une pagode ornoit
Un coin de cheminée; & dès qu'on la touchoit
En avant inclinoit la tête.
Mirza trouva le magot très-honnête;
Et comme un autre oracle auſſi le conſultoit.
Ah! la pauvre petite bête!
Son inſtinct échoua contre ce double écueil.
Adieu la modeſtie; adieu talens & grâces;
Le mauvais goût, l'artifice & l'orgueil
Ont effacé juſqu'à leurs traces.
Ne vous bannira-t-on jamais,
Sans vous, pagodes indolentes,
Sans vous, effrontés perroquets,
Que de guenons ſeroient charmantes!

LE PETIT-MAITRE.

Comment diable! Il n'eſt pas auſſi ſot qu'il eſt laid;
Et ſa pagode eſt fort divertiſſante.

L'ABBÉ.

Le perroquet, ſur-tout, m'enchante.

LA PETITE-MAITRESSE.

Pour moi la guenon me déplaît,
Et je voudrois pouvoir lui rendre....

LE PETIT-MAITRE.

Comment donc?

LA PETITE-MAITRESSE.

Chevalier, appellez mon laquais.
Et vous, l'Abbé, de grace, allez m'attendre
Chez la Marchande où je prends mes bonnets;
Vous me les choiſirez d'avance.

(*Ils ſortent.*)

LA FAUSSE APPARENCE,

OU

LE JALOUX MALGRÉ LUI.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Envers vous, chevalier, je fais ce que je dois.
D'un asile à Paris ayant à faire choix,
Vous prîtes ma maison; pour cette préférence,
C'est moi qui vous devrai de la reconnoissance.

LE CHEVALIER.

Vous joignez, cher marquis, la grâce au procédé.

SCENE XI.

ESOPE, UN PROTECTEUR SUBALTERNE.

LE PROTECTEUR *eſſoufflé.*

HÉ quoi donc! mon enfant.... dis moi.... C'eſt
moi.... Je viens.
Tout Paris me connoît, m'excède, j'en conviens.
Mais pour y débuter, c'eſt à moi qu'on s'adreſſe;
Et dès qu'on ſçait mon nom, celui de ma Maitreſſe,
De mon Valet-de-chambre ou de mon Cuiſinier,
On peut prétendre à tout. Tu ſerois le premier
Qui dans le monde oſa paroître,
Sans avoir vu ma petite maiſon.
Un ſeul de mes ſoupers fait réputation.
Il t'annoncera mieux, te fera plus connoître
Que la trompette du Journal,
Les affiches & la gazette.
Viens-y ce ſoir.

ESOPE.

Ou je me connois mal,
Ou vous feriez, Monſieur, une méchante emplette.

LE PROTECTEUR.

De la modeſtie! eh, fi donc!
Defais-toi promptement de ce ton de Province;
Ici le plus mince bouffon
S'aſſied effrontément à la table d'un Prince;
Et pourvu qu'il amuſe....

ESOPE.

Et moi, c'eſt pour manger
Que je me mets à table.

LE PROTECTEUR.

LE MARQUIS.

C'est sur votre duel, malheur à qui je doi
Le bonheur imprévu de vous avoir chez moi.
Votre jeune adversaire est-il, par sa famille,
Allié de Diegos, dont j'ai connu la fille?

LE CHEVALIER.

Oui, justement.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Dit-on qu'il soit enfin
Remis de sa blessure?

LE CHEVALIER.

Oui; rien n'est plus certain;
Déja depuis longtems on répond de sa vie.
Mais son ressentiment et sa famille aigrie
Qui croit que la vengeance est son premier devoir,
D'un accommodement m'interdisent l'espoir.
Ainsi c'est près du port que ma fortune échoue.

LE MARQUIS.

Mais tant d'inimitié m'étonne, je l'avoue,
(*En souriant.*)
Dans un jeune adversaire! Et vous m'avez tout dit!
Sur votre démêlé vous m'avez bien instruit?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

LE MARQUIS.

D'un mari c'est pure jalousie!
Rien de plus!

LE PROTECTEUR.

Ah ça! me prends-tu pour un fat.

ESOPE.

Pour qui vous donnez-vous?

LE PROTECTEUR.

Sans doute
Que je n'ai pas l'air d'un pied plat.

ESOPE.

Ce n'eſt pas l'air, Monſieur, qui jamais m'en impoſe.

LE PROTECTEUR.

Tu le prends ſur un ton.....

ESOPE.

Qui convient à la choſe.

LE PROTECTEUR.

Quoi! lorſqu'un Protecteur lui-même vient s'offrir...

ESOPE.

Il a perdu ſes droits au titre qu'il s'arroge;
Vain titre qui d'ailleurs n'eſt rien moins qu'un éloge,
Sans cette dignité qui doit le ſoutenir;
Sans ce pouvoir heureux de répandre des graces;
Cet art de les répandre à propos, avec choix;
Et c'eſt en vain qu'un Protecteur bourgeois,
Singe des Grands, veut marcher ſur leurs traces.

LE PROTECTEUR.

Un Protecteur bourgeois! ah! mon petit Monſieur,
Nous nous rencontrerons.

ESOPE.

C'eſt pour moi trop d'honneur.

LE CHEVALIER.

La marquise aussi peut-être trouve en vous...

LE MARQUIS.

Oh! non pas un amant, mais un ami fort tendre;
Elle m'est nécessaire. On juge, à vous entendre,
Qu'aux mouvemens jaloux vous êtes plus enclin.
A la cour de Madrid auriez-vous pris enfin
Ce flegme auguste et fier, qui plus triste que sage,
Pour ennoblir l'amour, le rend sombre et sauvage?

LE CHEVALIER, *prenant la main du marquis.*

Si nos opinions, marquis, ont varié
Sur l'amour, nous serons d'accord sur l'amitié.

LE MARQUIS.

(*Tirant sa montre.*)
Oh, oui. Mais, chevalier, songez que l'heure avance,
Et que c'est du ministre aujourd'hui l'audience.
Allez; pour nos projets, il est très important
Que vous puissiez le voir, ne fût-ce qu'un instant.

(*Le chevalier sort.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, *seul.*

Sa tête a fermenté; je vois sur son visage
Un air passionné... qu'on pardonne à son âge.

Voilà ce qui s'appelle un excellent tableau.
Je ferois volontiers tous les frais du coſtume,
Si tu voulois m'en régaler.
Mais....

ESOPE.

Excellent. Mais je préſume
Que celui-ci peut l'égaler.
Ah! qu'un fat ſuranné me paroît ridicule;
Ses jours atteignent leur déclin,
Et ſa raiſon encore eſt à ſon crépuſcule.
Par-tout il cherche en vain le plaiſir qui le fuit:
Il rencontre par-tout le dégoût qui le ſuit.
De chaque nouveauté tour à tour idolâtre,
Il court le premier.... Il n'eſt pas un Théâtre
Où la lorgnette, en main, il n'aſſigne le prix
Aux talens, à la beauté même;
Frondeur au ſurplus par ſyſtême,
Un Auteur n'eſt qu'un ſot, s'il n'a pas ſon appui;
Ricanneur hébêté, perſifleur déteſtable,
N'ayant un peu d'eſprit qu'à table,
Où ſon Maître d'Hôtel l'emporte encor ſur lui.

LE PROTECTEUR.

Finis. Ma colère s'allume.

ESOPE.

Comment trouvez-vous le tableau?
Il vous épargne au moins tous les frais du coſtume;
Et je.....

LE PROTECTEUR.

N'achève pas, bourreau.
Pour l'exhaler ailleurs j'étouffe ma colère;
Et tu n'en ſentiras que plutôt les effets.

LE CHEVALIER.

La marquise aussi peut-être trouve en vous...

LE MARQUIS.

Oh! non pas un amant, mais un ami fort tendre;
Elle m'est nécessaire. On juge, à vous entendre,
Qu'aux mouvemens jaloux vous êtes plus enclin.
A la cour de Madrid auriez-vous pris enfin
Ce flegme auguste et fier, qui plus triste que sage,
Pour ennoblir l'amour, le rend sombre et sauvage?

LE CHEVALIER, *prenant la main du marquis.*

Si nos opinions, marquis, ont varié
Sur l'amour, nous serons d'accord sur l'amitié.

LE MARQUIS.

(*Tirant sa montre.*)
Oh, oui. Mais, chevalier, songez que l'heure avance,
Et que c'est du ministre aujourd'hui l'audience.
Allez; pour nos projets, il est très important
Que vous puissiez le voir, ne fût-ce qu'un instant.

(*Le chevalier sort.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, *seul.*

Sa tête a fermenté; je vois sur son visage
Un air passionné... qu'on pardonne à son âge.

A qui préſenter le miroir,
Oſe le conſulter. (Quel étoit ſon eſpoir?)
Tous ſes défauts le frappent, il friſſonne,
Et de colère tranſporté,
En mille éclats briſe la glace,
Qui, mille fois alors les lui retrace,
Et venge ainſi la Vérité.

AU PUBLIC.

Quel eſt le ſinge de la fable?
Meſſieurs, c'eſt moi, ſans vanité;
Je touche à l'inſtant redoutable;
Car chacun de vous tient un éclat du miroir.
Cachez-le bien, Meſſieurs, je tremble de m'y voir.

FIN.

Mais est-ce une raison pour venir en silence,
Bien amicalement... Bon ! quelle extravagance !
Vous êtes honnête homme, oui, baron, j'en convien;
Mais vous futes aussi mon rival; je sais bien
Que cet avis n'est pas un piége, un stratagême;
Mais votre passion peut vous tromper vous-même;
Et je songerai vîte à vous remercier
De ce nouveau service, afin de l'oublier.

(*Il déchire la lettre.*)

Honorine ! Honorine !

(*Honorine paroît.*)

SCENE III.

LE MARQUIS, HONORINE.

LE MARQUIS.

Ah ! bon. Mademoiselle,
Que fait ma sœur ?

HONORINE.

Monsieur, elle est encor chez elle.

LE MARQUIS.

Je sors. Voulez-vous bien aller la prévenir
Qu'au retour je voudrois ici l'entretenir ?

HONORINE.

Oui, monsieur le marquis.

De M. Dancourt.

Le Mariage de Melpomène avec l'Opéra.
L'Amour Suiſſe.
Carmagnole & Guillot Gorju.

Sous preſſe.

Le Colporteur ſuppoſé.
Jacquot & Colas duelliſtes.

*De M. **.*

Le Sabotier, ou les huit ſols.

De M. de Saint-Aubin.

La Lingère, ou la Bégueule, Parodie de la Belle Arſenne.

*De M. ***.*

Jérôme Pointu.
Jeannette, ou les Battus ne payent pas toujours l'amende.
L'Amour Quêteur.
L'Hymen, ou le Dieu jaune, ſuite de l'Amour Quêteur.
Vénus Pélerine.

Sous preſſe.

Le Naufrage de l'Amour.
Les quatre Coins.
La Roſe & le Bouton.
La Vigne d'Amour.
Daphnis & Zirphé.

De M. Patrat.

Le Fou raiſonnable.

De M. d'Helle.

Gilles raviſſeur.

De M. Imbert.

Les deux Sylphes.

De M. de Théis.

Féderic & Clitie.
Le Tripot Comique.

*De M. ***.*

L'Inconnue perſécutée.

De M. Collet.

Abdolonime, ou le Roi Berger.

De M. Quétant.

Les Femmes & le Secret.
L'Écolier devenu Maître.

De M. Gentillatre.

La Poule au pot.

*De M. ***.*

Le Prince Noir & Blanc.

De M. Mercier.

Le Déſerteur, Drame.

De M. Barthe.

Les fauſſes Infidélités.
Le faux Ami, Drame.

De M. de Champfort.

La jeune Indienne.

De M. Ducis.

Roméo & Juliette, *Tragédies*

De différens Auteurs.

Turcaret.
Les Vendanges de Sureſne.
Margot la Bouquetière.
L'Eſpieſglerie amoureuſe.
L'Abſente du Maître.
Oſauréus, ou le nouvel Abéilard.
La Mère de Famille.
Les Bienfaiſans, ou le Moyen d'être heureux.
Le Nœud d'Amour.
Le Soit-diſant Sage.
Le Quiproquo de l'Hôtellerie.
La Cacophonie.
Les Girandoles.
Éſope à la Foire.

HONORINE.

Quel conte ! à votre âge ? aujourd'hui ?
Oh ! non, l'indifférence est trop près de l'ennui.

MLLE. D'HERFLEUR.

Je me sens aujourd'hui dans mon jour d'indulgence,
Et veux bien t'affranchir d'un trop cruel silence.
Puisque l'indifférence ici blesse tes yeux,
Quel maintien dois-je avoir ? un air triste, ou joyeux ?

HONORINE.

A de pareils discours, une réponse claire
Est assez difficile ; avant d'oser la faire,
Je voudrois de vous-même apprendre la façon
Dont vous desireriez que je la fisse.

MLLE. D'HERFLEUR.

Bon !
Cette réponse-là me seroit fort utile !

HONORINE.

Oh ! je sais les devoirs d'une suivante habile.
Nous autres, au service, et sur-tout dans les cours,
Nous parlons quelquefois ; mais nous avons toujours
Deux façons de répondre, et le choix embarrasse.
Tous les événemens ont pour nous double face,
Ou plutôt un seul fait forme deux actions ;
Ce que nous devons voir, et ce que nous voyons.
Et, madame, Dieu sait quel fort seroit le nôtre,
Si nous allions répondre une fois l'un pour l'autre !

MLLE. D'HERFLEUR.

Eh bien, je te permets l'un et l'autre à-la-fois.

HONORINE.

Oui? Voici donc d'abord, à claire et haute voix,
Ce que je dois voir.

MLLE. D'HERFLEUR.

Bon.

HORORINE.

Que monsieur votre frère,
Des bienfaits qu'il reçut, préparant le salaire,
Vous fait un grand plaisir, lorsque son tendre cœur
Veut avec votre main payer son bienfaiteur.

MLLE. D'HERFLEUR.

Ensuite?

HONORINE.

Je dois voir, qu'aimable, jeune et belle,
Vous adorez déja l'époux qui vous appelle,
Époux qui, Dieu merci, n'est ni jeune, ni beau;
Et quand le triste hymen allume son flambeau,
Je dois voir que l'obstacle enfin qui vous arrête,
Vous cause un grand chagrin, en retardant la fête.

MLLE. D'HERFLEUR.

Bon; dis ce que tu vois enfin.

HONORINE.

Ah!

MLLE. D'HERFLEUR.

Ne crains rien.

HONORINE.

Allons. Ce que je vois se dit tout bas.

MLLE. D'HERFLEUR.

Eh bien?

HONORINE.

Je vois que vous pensez que votre hymen dût faire
Le bonheur d'un amant, plus que celui d'un frère;
Que monsieur devoit bien, en nommant votre époux,
Ne pas choisir pour lui ce qui n'est que pour vous.

MLLE. D'HERFLEUR.

Oui?

HONORINE.

Je vois que pour rien, vous lui diriez, madame:
Ah! que pour mon repos, et le bien de votre âme,
Vous-même auriez bien dû, de votre bienfaiteur
Aller vîte épouser la cousine ou la sœur;
Car par le bien d'autrui, payer comme vous faites,
C'est s'endetter encor, pour acquitter ses dettes.

MLLE. D'HERFLEUR, *après un soupir.*

Oui, ma chere Honorine, on peut croire à tes yeux;
Et je dois te nommer, pour t'aider à voir mieux,
Celui qui, malgré moi, rend mon cœur indocile.

HONORINE.

Epargnez-vous, madame, une peine inutile;

Je vois encor cela. Le chevalier...

MLLE. D'HERFLEUR.

Eh oui.
J'avois cru te devoir taire jusqu'aujourd'hui
Ce que je dois cacher même à l'objet que j'aime,
Ce que j'aurois voulu me cacher à moi-même.
Je sais qu'il m'aime aussi; mais moi je ne pourrois,
En découvrant mon cœur, qu'augmenter ses regrets;
Ah! pour me consoler d'une gêne importune,
Aidons le chevalier, au moins dans sa fortune;
Sollicitons, pressons mon frère en sa faveur.
je vais, pour ranimer l'amitié dans son cœur,
Mettre nos intérêts aux mains de la marquise.

HONORINE.

Eh! pourquoi donc d'un autre employer l'entremise?
Votre frère vous aime; il vous parle souvent;
Il faut le voir; l'amour est toujours éloquent.

MLLE. D'HERFLEUR.

Beaucoup trop. Si j'allois en parler à mon frère,
Il pourroit soupçonner ce que je veux lui taire;
Il verroit mes motifs; mais sans deviner rien,
Ma sœur prendra ma cause et la plaidera bien.
Prête à me prodiguer les soins que je réclame,
L'intérêt que j'y prends va passer dans son âme.
Tu connois la marquise; elle a le cœur si bon!
Incapable à-la-fois de feinte et de soupçon,
Fière de rendre heureux tout ce qui l'environne,

Elle n'a de plaisir que celui qu'elle donne;
Tout être qu'elle peut servir ou soulager
Lui peut être inconnu, mais jamais étranger;
C'est pour elle un besoin; soit vertu, soit foiblesse,
L'ami de ses amis a droit à sa tendresse;
Pour peindre enfin son cœur qu'un seul mot attendrit,
Elle a tant de bonté, qu'on la croit sans esprit.
Je l'attens en ce lieu... d'ailleurs, moins jeune qu'elle,
Sans blesser son orgueil, je peux guider son zèle.

HONORINE.

Mais elle s'emploîroit avec plus de chaleur,
Si de votre secret...

MLLE. D'HERFLEUR.

Non; outre que l'honneur
Ou l'orgueil, si tu veux, me condamne au silence,
Je ne prétends lui faire aucune confidence.
De l'aveu téméraire où tu veux m'engager,
Le moindre mal, crois-moi, seroit de l'affliger.
Sans craindre contre moi que son cœur se prévienne,
Je craindrois sa douleur qui trahiroit la mienne.

HONORINE.

Ma foi, c'est tout prévoir, il faut en convenir.

MLLE. D'HERFLEUR.

Voici ma sœur; je veux seule l'entretenir;
Laisse-nous.

(*Honorine sort.*)

SCENE IV.

HONORINE, *seule.*

Il veut encor, je gage,
L'attrister du récit de ce sot mariage.
Oui! parce qu'il tient tout du comte de Firmin,
Il faut qu'à ce vieillard elle donne sa main!
L'écrit en est signé! Mais cette obéissance
Va lui coûter bien cher; car, malgré son silence,
J'ai vu que pour d'Omval, son cœur... Mais je la voi.

SCENE V.

HONORINE, MLLE. D'HERFLEUR.

HONORINE.

Monsieur doit, en rentrant, vous parler.

MLLE. D'HERFLEUR.

Et sur quoi?

HONORINE.

Sur votre époux futur, je crois. Cela doit être,
Ou fort réjouissant, ou fort triste.

MLLE. D'HERFLEUR.

Ou peut-être
Indifférent.

HONORINE.

Quel conte ! à votre âge ! aujourd'hui !
Oh ! non, l'indifférence est trop près de l'ennui.

MLLE. D'HERFLEUR.

Je me sens aujourd'hui dans mon jour d'indulgence,
Et veux bien t'affranchir d'un trop cruel silence.
Puisque l'indifférence ici blesse tes yeux,
Quel maintien dois-je avoir ? un air triste, ou joyeux ?

HONORINE.

A de pareils discours, une réponse claire
Est assez difficile ; avant d'oser la faire,
Je voudrois de vous-même apprendre la façon
Dont vous desireriez que je la fisse.

MLLE. D'HERFLEUR.

Bon !
Cette réponse-là me seroit fort utile !

HONORINE.

Oh ! je sais les devoirs d'une suivante habile.
Nous autres, au service, et sur-tout dans les cours,
Nous parlons quelquefois ; mais nous avons toujours
Deux façons de répondre, et le choix embarrasse.
Tous les événemens ont pour nous double face,
Ou plutôt un seul fait forme deux actions ;
Ce que nous devons voir, et ce que nous voyons.
Et, madame, Dieu sait quel fort seroit le nôtre,
Si nous allions répondre une fois l'un pour l'autre !

Et, ... d'intervalle en intervalle,
J'eſpérois, ... que je jouirois
De ta ſurpriſe, ſans égale,
A chaque objet que tu verrois;...
Eh! tu ne me dis mot? — Quel ſilence ſournois!

SCAPIN *marquant ſa laſſitude; & d'un air d'humeur.*

Eh! nous voilà, Monſieur?

PONTIGNAN.

Dans la Place Roïale! —

d'un air impatient.

Admire donc!

SCAPIN, *en regardant les bâtimens.*

Ah! Monſieur, les beaux toîts!
Qu'ils ſont majeſtueux! — Que d'ardoiſe, & de bois,
Ces gens riches ont mis à cette couverture!
Eh! que de goût dans ſa ſtructure!

PONTIGNAN *légérement, & gaiement.*

Mais, imbécile créature,
Que dis-tu de Paris?

SCAPIN *donnant encore des ſignes d'un homme harraſſé.*

Je dis:... qu'il eſt bien grand!
Que ſa dimenſion m'eſſouffle;... & me ſurprend;
Que ſon pavé me laſſe;... &, que Paris me ſemble,
Quand, d'un quartier à l'autre l'on ſe rend,
Auſſi vaſte à lui ſeul, que vingt Villes enſemble. —
Venant ici, du Fauxbourg Saint-Germain,
Près du Pont Roïal,... quel chemin!
J'ai cru n'arriver que demain!
Nous avons mis plus d'un heure d'horloge!

MLLE. D'HERFLEUR.

Ne crains rien.

HONORINE.

Allons. Ce que je vois se dit tout bas.

MLLE. D'HERFLEUR.

Eh bien?

HONORINE.

Je vois que vous pensez que votre hymen dût faire
Le bonheur d'un amant, plus que celui d'un frère;
Que monsieur devoit bien, en nommant votre époux,
Ne pas choisir pour lui ce qui n'est que pour vous.

MLLE. D'HERFLEUR.

Oui?

HONORINE.

Je vois que pour rien, vous lui diriez, madame:
Ah! que pour mon repos, et le bien de votre âme,
Vous-même auriez bien dû, de votre bienfaiteur
Aller vîte épouser la cousine ou la sœur;
Car par le bien d'autrui, payer comme vous faites,
C'est s'endetter encor, pour acquitter ses dettes.

MLLE. D'HERFLEUR, *après un soupir.*

Oui, ma chere Honorine, on peut croire à tes yeux;
Et je dois te nommer, pour t'aider à voir mieux,
Celui qui, malgré moi, rend mon cœur indocile.

HONORINE.

Epargnez-vous, madame, une peine inutile;

Elle n'a de plaisir que celui qu'elle donne;
Tout être qu'elle peut servir ou soulager
Lui peut être inconnu, mais jamais étranger;
C'est pour elle un besoin; soit vertu, soit foiblesse,
L'ami de ses amis a droit à sa tendresse;
Pour peindre enfin son cœur qu'un seul mot attendrit,
Elle a tant de bonté, qu'on la croit sans esprit.
Je l'attens en ce lieu... d'ailleurs, moins jeune qu'elle,
Sans blesser son orgueil, je peux guider son zèle.

HONORINE.

Mais elle s'emploîroit avec plus de chaleur,
Si de votre secret...

MLLE. D'HERFLEUR.

Non; outre que l'honneur
Ou l'orgueil, si tu veux, me condamne au silence,
Je ne prétends lui faire aucune confidence.
De l'aveu téméraire où tu veux m'engager,
Le moindre mal, crois-moi, seroit de l'affliger.
Sans craindre contre moi que son cœur se prévienne,
Je craindrois sa douleur qui trahiroit la mienne.

HONORINE.

Ma foi, c'est tout prévoir, il faut en convenir.

MLLE. D'HERFLEUR.

Voici ma sœur; je veux seule l'entretenir;
Laisse-nous.

(*Honorine sort.*)

eſt poſſible, de nos uſages, de nos modes, de notre langage, actuels, &c. &c.

Il ſeroit à déſirer que, dans cinquante ou ſoixante ans, quelqu'Ecrivain Dramatique, s'amuſât encore à retoucher mon Ouvrage, qui aura vieilli; & qu'il le rajeunît, mieux que je n'ai fait celui d'Hauteroche.

En rafraîchiſſant ainſi, d'âge en âge, des Comédies, dont les Plans ou les caractères ſont excellens, ce ſeroit un moïen sûr, & infaillible, (en ſupoſant une meilleure plume que la mienne,) de perpétuer la gloire du Théâtre François, qui eſt le modèle de ceux de l'Europe entiere. On ne laiſſeroit pas perdre des chef-d'œuvres dramatiques, que la vétuſté de leur ſtyle, le changement des manieres, des événemens, des mœurs, & mille autres viciſſitudes feront peut-être oublier, malgré le mérite ineſtimable de leurs fonds.

Je crains bien, cependant, de donner un exemple qui ſera peu ſuivi: je fais préſent des Piéces, que je retouche, à Mrs. les Comédiens, ſi, toutesfois, c'eſt un préſent que je leurs fais; & s'il mérite ce nom, retirerai-je quelque gloire de mon travail?

C'eſt, ce dont, à bon droit, tout Lecteur peut douter!

LA MARQUISE.

O ciel! vous m'alarmez. Je n'ai pas cru devoir
Auprès de son ami l'aider de mon pouvoir;
Car, je n'en doute point, ma sœur, le marquis l'aime
Et connoît ses secrets aussi bien que lui-même.

MLLE. D'HERFLEUR.

Oui; mais par tant d'objets à-la-fois entraînés,
Pour être amis parfaits, les hommes sont-ils nés?
Sensible quelquefois, mais malgré soi volage,
Leur cœur est trop distrait pour aimer sans partage.
Notre sexe lui seul, plus loin du tourbillon,
Aime sans nul oubli, sert sans distraction;
C'est chez nous que le cœur répond de la mémoire.

LA MARQUISE.

Ah! vous dites bien vrai, je le sens.

MLLE. D'HERFLEUR.

J'ose croire
Qu'aimant le chevalier, connoissant son espoir,
L'appuyer, le servir, est pour vous un devoir.
Dites qu'il n'est point fait, par son rang, sa naissance,
Pour traîner dans la foule une obscure existence,

LA MARQUISE.

Oh! sans doute.

MLLE. D'HERFLEUR.

Au marquis représentez, ma sœur,
Qu'un protégé pareil honore un protecteur,

Par ses rares talens, son air et sa tournure.

LA MARQUISE.

Faut-il absolument parler de sa figure?

MLLE. D'HERFLEUR.

On pourroit, il est vrai, se taire sur ce point,
Cela se voit assez; soit... mais n'oubliez point
Qu'à ses talens, peut-être, offrant une vengeance,
Une autre cour pourroit l'enlever à la France.
Il faudroit, pour le bien de l'état et du roi,
L'enchaîner parmi nous par quelque noble emploi.

LA MARQUISE.

Mais si vous en parliez vous-même à votre frère,
Vous feriez en deux mots le succès de l'affaire;
Vous sauriez beaucoup mieux, ma sœur, apprécier,
Mieux louer les talens, les mœurs du chevalier;
Vous aurez mieux sans doute observé son mérite.

MLLE. D'HERFLEUR.

Oh! fort peu. La raison, d'ailleurs, veut que j'évite
D'en parler au marquis; car il pourroit fort bien
De quelques traits plaisans égayer l'entretien.
Et si le chevalier lui-même alloit apprendre
L'intérêt qu'à son sort l'amitié m'a fait prendre?
Ce seroit encor pis. Le chevalier, je crois,
N'est pas un fat, oh non! Mais aujourd'hui je vois
Que chez nos jeunes gens l'orgueil toujours extrême

Explique

Explique en leur faveur l'indifférence même.
Tout parle à l'amour-propre, et pour eux chaque jour
Un mot de politesse est un serment d'amour.

LA MARQUISE.

Bon! vous avez, ma sœur, et tout me le rappelle,
Bien plus d'esprit que moi; mais comptez sur mon zèle.
J'entends, je crois, quelqu'un, peut-être mon époux.
Pour nous mieux concerter, ma sœur, séparons-nous;
Dès que vous le pourrez, je vous attends.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, MLLE. D'HERFLEUR.

MLLE. D'HERFLEUR, *d'abord seule, à part.*

J'espère
Que mon frère croira... Mais le voici. Mon frère,
Vous vouliez me parler.

LE MARQUIS.

Oui, ma sœur. Un ami
M'apprend qu'en ses desseins le comte est affermi,
Et qu'il parle souvent de l'heureuse journée
Qui doit à votre sort unir sa destinée.
L'affaire qui l'occupe enfin tourne à son gré,
Et nous touchons bientôt au moment désiré.

MLLE. D'HERFLEUR, *à part.*

Désiré!

LE MARQUIS.

Sans effroi vous le verrez paroître,
Ma sœur? et votre cœur?...

MLLE. D'HERFLEUR.

Il est tel qu'il doit être.
Par les mêmes liens vous êtes engagé;
Mon devoir est le même, et je n'ai point changé.
(*Elle sort.*)

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *seul.*

Quand je songe au baron, oh! sa lettre est fort bonne.
Eh bien, pourtant, j'ai pu, sur l'avis qu'il me donne,
Réfléchir un moment, douter... J'en suis honteux.
Ce que c'est que l'hymen, et comme il rend peureux!
Moi, l'effroi des jaloux, qui ris de leur sottise!...
Le mari le plus sage a ses jours de bêtise.
A mes pieds, en rentrant, j'ai trouvé ce papier;
Lisons. Ce sont des vers... eh! c'est du chevalier!
Il les a copiés. Comment, copiés? peste!
Il les a composés; la preuve est manifeste;
Ils sont tout raturés d'un bout à l'autre. Bon.
Ma foi, notre poète a perdu son brouillon.
(*Il lit.*)
« Le cœur et la main. »

Eh! ses vers ont un tour galant, amoureux même;
Il paroît s'exprimer en amant que l'on aime...
Mais je trouve à son style un air mystérieux;
Il brûle; on le contraint de déguiser ses feux!...

(*Après avoir pensé.*)

Bon! ne voilà-t-il pas la maudite pensée,
Qui me galoppe encore après l'avoir chassée!

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! chevalier, daignez un moment m'écouter.
Sur les vers que voici, je veux vous consulter.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous faites des vers, marquis!

LE MARQUIS.

Oui; grand prodige!
Qui n'en fait pas! (*il lit*)
« Le cœur et la main »

LE CHEVALIER, *en s'approchant pour regarder.*

Quoi... le cœur...

LE MARQUIS.

Ecoutez, vous dis-je.

Comment ſe rencontrer, le matin, & le ſoir,
Par-tout où nous allons ; nous y venir ſurprendre ?
PONTIGNAN *lentement ; & d'un air de rêverie.*
J'ai quelque peine à le comprendre ;...
A moins, que ce Marchand Anglais,
Qui loge & mange à notre Hôtel de Flandre ;...
Auquel ſouvent je parle ;... &, qui part pour Calais,
Ne ſoit ſon eſpion....
SCAPIN *l'interrompant.*
Lui ?... que l'on le ſoupçone ?
Bon !— ce gros Marchand de bijoux
Cherche à vendre bien cher ſes drogues, cet automne.—
Et d'ailleurs, revenu de Limoge avec nous,
Peut-il ſçavoir, qu'ici votre pere vous donne
A Léonore, pour époux ? —
C'eſt un ſecret, qui n'eſt ſçu de perſonne ;
Que de moi, Monſieur, & de vous.—
La Dame, cependant, que le diable protége,
Sçait ce ſecret !
PONTIGNAN *rêvant ; & très-lentement.*
D'accord !... & cela me ſurprend.
SCAPIN *reprenant très-vivement.*
Deviner les ſecrets, eſt-ce un art qui s'apprend ?
Il entre, là, du ſortilége !
PONTIGNAN *hauſſant les épaules.*
La bête !
SCAPIN *d'un ton de reproche, & d'un air grondeur.*
Oh ! oui la bête ? — Eh bien ! vous le dirai-je ?
Ce n'eſt point là comme l'on ſe conduit ;
Craignez de donner dans un piége ! —

LE CHEVALIER.

Écrit cela.

LE MARQUIS.

Écrit ? et dites-moi, qu'entendez-vous par là ?
Mais tenez, chevalier, ces ratures, j'espère,
Vont rendre pour nous deux l'énigme un peu plus claire.

LE CHEVALIER, *faisant le plaisant.*

Il est vrai, j'en conviens, c'est moi qui suis l'auteur.
Je voulois voir venir, marquis, et par malheur
Si vous m'en aviez fait le larcin téméraire,
Je vous traitois, ma foi, tout haut de plagiaire.

LE MARQUIS.

Soit, souffrez que j'achève.

(*Il continue de lire.*)

» Cependant mon amour craint encor de paroître ;
» Dans le fond de mon cœur je dois cacher mes vœux.
» Mais c'est en vain qu'un rival orgueilleux
» De vos appas s'est rendu maître ;
» Si sans la main je ne suis point heureux,
» Sans le cœur peut-il jamais l'être ?
Oh çà, qu'entendez-vous
Par cette main donnée ?

LE CHEVALIER.

On suppose un époux.

LE MARQUIS.

Ah ! suppose, est fort bon. Au reste je confesse

Oh ! ce doit être une beauté !
J'en fus... Oh ! j'en fus tranſporté !

SCAPIN.

Et, vous l'êtes encor ! — *d'un air railleur.* c'eſt donc beauté céleſte ? —
Voilà comme en amour, un Novice ſe prend !
d'un ton ſérieux ; & vivement.
Moi, vieux routier, je ſuis plus pénétrant !
C'eſt envain, qu'avec vous, elle fait la modeſte ;
Si le reſte étoit beau, vous euſſiez vu le reſte !
Elle eſt laide ! gageons !

PONTIGNAN *avec colère.*

Tais-toi ! — Je dois la voir, (*avec paſſion.*)
Je ſuis sûr de la trouver belle !
L'on doit bientôt me conduire chez elle.

SCAPIN.

Eh ! quand, Monſieur ?

PONTIGNAN.

Peut-être, dès ce ſoir.

SCAPIN.

C'eſt un Démon : craignez d'entrer dans ſon manoir !
Quoi ! Vous irez ?

PONTIGNAN.

Sans doute !

SCAPIN *ſoupirant.*

Hélas !

PONTIGNAN *le regardant en pitié.*

Pauvre cervelle !

SCAPIN.

Si ce n'eſt pas le diable, & ſa ſéquelle ;
Du moins, défiez-vous des Dames de Paris !
A Limoge, ils m'ont dit qu'elles étoient à craindre.

Il faut bien redoubler de zèle et de courage,
Puisque de tous côtés tous les cœurs sont pour vous.
Monsieur, dans vos malheurs, vous feriez des jaloux.

LE CHEVALIER, *à part, en sortant.*

Auroit-il découvert le secret de ma flâme ?
Allons nous éclaircir.

SCENE X.

LE MARQUIS, *seul.*

Oui ; d'Omval dans son âme
Cache un profond secret, d'Omval est amoureux ;
On le voit. Mais qui donc est l'objet de ses vœux ?

SCENE XI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LA MARQUISE.

J'ai, monsieur le marquis, besoin d'un bon office.

LE MARQUIS.

Madame, expliquez-vous.

LA MARQUISE.

C'est un très-grand service.
Que de votre amitié je brûle d'obtenir,
Et dont je garderai longtems le souvenir.

LISETTE *à Scapin, lentement; & d'un ton railleur.*

Monſieur Scapin a l'air bien ſoucieux!
Auroit-il du chagrin!

SCAPIN *avec un peu d'humeur.*

Peut-être! —
Dis-moi: puis-je être fort gaillard,
Lorſque je vois mon pauvre Maître,
Simple, de bonne foi, ſans malice & ſans art,
Faire l'amour à ton *Colin-Maillard*?

LISETTE *montrant ſa Maîtreſſe, qui eſt au fond.*

Tu voudrois donc qu'elle ſe fît connaître? —
Pas encor, Monſieur! pas encor!
Il faut qu'avant, ton Maître rompe,
Sans retour, avec Léonor.

SCAPIN.

Mais ſi ta Maîtreſſe le trompe?...

LISETTE *l'interrompant, avec colère.*

Des ſoupçons? ... — Crains, maraut, d'attirer
mon courroux?

SCAPIN *avec humeur.*

S'il ſuivoit les avis d'un ſerviteur fidéle,
Elle ſe montreroit!... Ou, plus de rendez-vous!

LISETTE *légérement, & gaiement.*

Bon! des rendez-vous? bagatelle!
En avons-nous beſoin?

SCAPIN *d'un air triſte.*

Vous les prenez ſans nous,
D'accord!

LISETTE *d'un ton impoſant.*

Notre puiſſance eſt telle,
Qu'un eſprit familier, ſur-le-champ, nous révéle
Ce qu'on fait de caché; ce que l'on dit tout bas! —

Il plaît, il est goûté, fait pour aller à tout.

LE MARQUIS.

Sans doute. Mais, madame...

LA MARQUISE.

Allons, je vous en prie,
Faites cela pour moi.

LE MARQUIS.

Soit. Mais j'aurois envie
De savoir (si ce vœu n'est pas trop indiscret)
Quel intérêt vous porte...

LA MARQUISE.

Oh!.. c'est un intérêt...

LE MARQUIS.

Très désintéressé! hem! le lien des âmes,
Le desir d'obliger, n'est-ce pas! oh! les femmes
Ont le cœur excellent.

LA MARQUISE.

D'ailleurs on est d'accord
Qu'il doit s'enorgueillir des aveux dont il sort;
Qu'enfin par sa naissance il peut beaucoup prétendre.

LE MARQUIS.

Prétendre! je le vois.

LA MARQUISE.

Il ne faut pas attendre
Qu'on vienne, par l'appât d'un destin plus flatteur,

Je ſuis poltron ; & de nature,
A mourir, de pure fraïeur !

LISETTE.

Soit ! Je pardonne encor, à ta langue traîtreſſe !—
Ton Maître, au reſte, eſt trop heureux
D'avoir ſçu plaire à ma Maîtreſſe.
Dans elle, tout s'unit pour contenter ſes vœux :
De grands biens, & de la Nobleſſe ;
Des graces, de la gentilleſſe ;
De la beauté, de la tendreſſe, . . .

SCAPIN *l'interrompant avec vivacité.*

Parles-tu vrai ?— De la beauté ?
Mais . . . de la beauté naturelle ? . . .
A l'art, l'on n'a rien emprunté.
Ses yeux ſont de vrais yeux ?

LISETTE *d'un ton ironique.*

Oui ! faits exprès pour elle ;
Et qui pourtant n'ont rien coûté ! —
Pour moi, je ſuis un peu moins belle ;
Moins réguliere ; & j'eſpére pourtant,
Si nous nous marions, que tu ſeras content.

SCAPIN *d'un air embarraſſé.*

Me marier ? . . J'ai fait un vœu qui m'en empêche.

LISETTE *vivement & gaiement.*

Oh ! quand tu m'auras vue . . .

SCAPIN *l'interrompant*

Eh ! non, non !

LISETTE *reprenant vivement.*

Eh ! ſi, ſi !
Ton humeur ſera moins revêche,
Je te verrai l'eſprit plus adouci. —
D'ailleurs, outre mon bien, je te promets auſſi,
De te donner des leçons de grimoire ; . . .
Je veux, qu'en peu de temps . . .

SCAPIN

SCENE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

Quelle amitié naïve! et quel zèle ingénu!
Ceci, sans doute, aura bien soulagé son âme!...
Quoi! cet avis donné sur sa furtive flâme;
Ce billet que tantôt rejettoit ma raison?...
Eh bien, cet entretien l'a-t-il confirmé? non.
Non, j'aurai d'un mari, pris les yeux, et l'oreille.
L'imagination que le soupçon réveille
Ne voit plus qu'à travers des nuages confus;
Pensons mieux, ou plutôt, ma foi, n'y pensons plus.

Fin du premier acte.

ANGÉLIQUE *d'un air doux, & tendre.*

Tout cela ne peut m'émouvoir.
Il faut auparavant rompre avec Léonore.
Je vous aime; &, mon cœur jaloux,
Ne peut trop s'assurer de vous,
Avant de me faire connaître!

PONTIGNAN *se jettant à ses pieds, avec feu.*

Je vous en conjure, à genoux:
Une minute, au moins, daignez paraître
Sans ce voile impatientant!

ANGÉLIQUE *d'un ton plus ferme.*

Non, Monsieur! — Et tâchez d'écouter un instant! —
Je sçais que vous êtes le maître,
De disposer de votre sort;
Votre pere, avec vous, sera bientôt d'accord
De notre himen! — Il est sortable;
Je dis plus: il est préférable
A cet autre himen, convenable,
Qu'il avoit arrangé d'abord! —
Mais, de cette union, qui peut m'être fatale,
L'engagement subsiste encor;
L'on a donné parole à Léonor!
avec passion.
J'ai donc encor une rivale!..

PONTIGNAN *l'interrompant impétueusement.*

Une rivale?.. Ah ciel!.. pouvez-vous en avoir?
En peut-on craindre, avec les charmes
De l'ame & de l'esprit, que vous m'avez fait voir? —
Cependant, dès ce soir, je calme vos allarmes;
Je veux que Léonor apreune, dès ce soir,
Que je ne puis l'épouser, ni la voir;
Qu'un autre objet m'a fait rendre les armes;
Et que je suis sous un autre pouvoir! —
Mais, quand mettrez-vous fin au tourment que j'endure!

Quand vous verrai-je ?...

ANGÉLIQUE *l'interrompant.*

Ah ! je vous en conjure ;

tendrement.

Plus d'inſtance !— Un billet vous le fera ſçavoir ! —
Mais, que votre cœur ſe raſſure !
Le mien brûle, pour vous d'une ardeur vive & pure ;
Mes ſentimens, pour vous, ſont décidés ! —
Ah ! croïez que je ſens la peine la plus dure,
A refuſer ce que vous demandez !
Mais, ma gloire l'exige ; & veut que je ſois sûre,
Avant de me montrer, ... d'une pleine rupture ! —
Cependant cherchez-y quelque honnête tournure ;
Et mettez-y tous les bons procédés !...
A tous égards Léonor les mérite !
Adieu !

PONTIGNAN.

Quoi ! vous partez ?

ANGÉLIQUE.

Il faut que je vous quitte.

PONTIGNAN *très-vivement.*

Eh ! faut que je vous voïe ? Ah ! cruelle !

ANGÉLIQUE *d'un ton le plus tendre.*

Attendez !

Angélique doit dire ce mot, en raſſurant très-tendrement ſon Amant ; & en laiſſant tomber, d'un air affectueux, ſa main ſur le bras de Pontignan.

SCENE IV.

PONTIGNAN, SCAPIN.

PONTIGNAN *d'un air picqué ; & vivement.*

POUR ſon amant, être auſſi défiante ?
Eſt-ce là de l'amour ? qu'en dis-tu, Scapin ?

SCAPIN *ſe retenant ; & d'un air contraint.*

Rien !

PONTIGNAN *d'un air tendre, d'abord ; & enſuite, d'un air preſſant à Scapin, dont il prend le bras.*

Mais, d'ailleurs, qu'elle eſt raviſſante !
C'eſt un eſprit, ...

SCAPIN *d'un air troublé.*

Divin !

PONTIGNAN *tenant toujours Scapin.*

Un charme, ...

SCAPIN *toujours troublé.*

Elle eſt charmante !

PONTIGNAN *continuant ; & le retenant encore.*

Une grâce, noble & touchante,
Qu'on trouve, dans ſon entretien,
N'eſt-ce pas ?

SCAPIN *balbutiant.*

Oui, Monſieur !

PONTIGNAN.

Que t'a dit ſa ſuivante ?

SCAPIN *de l'air du plus grand embarras.*

Je ne m'en ſouviens pas ... trop bien. —
Mais quel homme à nous ſe préſente ?
C'eſt notre Anglais ! il n'a pas l'air content.

SCENE V.

PONTIGNAN, SCAPIN, LA FORÊT *en Marchand Anglais.*

LA FORÊT.

Monsie'! quitte fous pas, aſt'haire, une inconnue,
Que fous conaiſſez point?

PONTIGNAN.

Oui, Monſieur! dans l'inſtant.

LA FORÊT.

Sur ſon tête, elle affoit une voile étendue,
Eſt-ce point?

PONTIGNAN.

Oui, Monſieur!

LA FORÊT.

Si vous l'affez point vue;
Soïez sâge! la voïez pas!

PONTIGNAN *d'un air vif, & inquiet.*

Eh! pourquoi donc? eſt-elle ſans apas?

SCAPIN *à part.*

Ma foi! cela pourrait bien être!

PONTIGNAN *d'un air d'impatience.*

Achevez donc, Monſieur! êtes-vous dans le cas
De la voir, & de la connaître?

LA FORÊT *avec plus de ſang-froid encore.*

Point! point!— Mais, ſon ſexe, il eſt traître,
Quand on le connoit point; & quand on le connoît. —
Profite fous de mon ruine!
Ecoutez! —Hier même, au quartier Saint Benoît,
Ils menent moi, ſouper, & jouer... (j'imagine,)
Chez une Mam'ſelle coquine,

Où l'on me vole, au jeu, cinq cent liſtres Tournois.
Ché la conoiſſois point; chai tort; je ſuis un bête;
(Auſſi bien, aſſoit-elle un petit air ſournois?) —
Que mon exemple donc vous ſerve, & vous arrête,
Monſié! — Votre inconnue, il eſt peut-être honnête;
Peut-être, il ne l'eſt point. — Je crois
Que j'y parirois point mon tête.
Adieu! — Je ſous en dis point plus, pour cette fois.

SCENE VI.

PONTIGNAN, SCAPIN.

PONTIGNAN.

CE ſont vingt louis, qu'il en coûte
Au pauvre diable!

SCAPIN *d'un air penſif.*

Oh! oui! — Que vous ſeriez heureux,
Qu'à ce prix,... je me tais!

PONTIGNAN.

Acheve! je le veux.

SCAPIN *d'un air craintif.*

Fort bien! & l'eſprit ténébreux,
Viendra me lutiner, quand on ne verra goutte!

PONTIGNAN.

Parle! ne ſois point ſi peureux!
Je te promets le ſecret.

SCAPIN.

Oui!... ſans doute!
Mais, ſi l'eſprit eſt là, qui nous écoute?

Vous adorer sans cesse et ne vous voir jamais.
Aux plus cruels ennuis vous me laissez en proie,
Et je vais payer cher un seul instant de joie.
Ainsi le sort cruel va confondre en ces lieux
L'aveu de notre amour, et nos derniers adieux!

SCENE II.

HONORINE, MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

HONORINE.

Madame, pardonnez. Mais je dois vous apprendre
Un important secret que je viens de surprendre.

MLLE. D'HERFLEUR.

Un secret! quel est-il?

HONORINE.

La baronne d'Alsin
Revient pour vous conduire au comte de Firmin,
Que, comme vous savez, l'exil retient encore.
Or monsieur ne pouvant, pour raisons que j'ignore,
A votre époux futur toutes deux vous mener,
(*Montrant le chevalier.*)
Il va prier monsieur de vous accompagner.

LE CHEVALIER.

Ciel!

Votre amitié, dont je ſens tout le prix,
M'y peut même être néceſſaire.
ALCIDOR *très-vivement.*
Parlez! je ſerois trop heureux!—
Je n'ai point oublié que je vous dois la vie!—
Dans ce détachement dont nous êtions tous deux,
Près d'Halberſtat, elle m'étoit ravie,
Sans le ſecours de ce bras généreux;
Et le feu, qu'à propos fit votre Infanterie!
PONTIGNAN *d'un air modeſte.*
N'appuiez point ſur cela, je vous prie.
ALCIDOR *très-vivement.*
Soit!— Mais, voïez ce que je puis!
Ordonnez, des Climours!
PONTIGNAN.
Aprenez qui je ſuis!
Des Climours eſt un nom que me força de prendre
Une affaire d'honneur, qui s'arrangea depuis.
ALCIDOR.
En ce cas-là, daignez vite m'apprendre...
PONTIGNAN *l'interrompant.*
Limoge eſt mon pays; Pontignan mon vrai nom!
ALCIDOR *riant, & en badinant.*
Eh! vous venez ici vous rendre,
Pour épouſer Léonor?
PONTIGNAN *de l'air du plus grand étonnement.*
Bon!
Qui vous en a tant dit?
ALCIDOR *toujours légérement.*
Oh! c'eſt là votre affaire?
Elle ſera facile à faire;
Mon meilleur ami, c'eſt ſon pere.—
Le nom de Pontignan ne m'étant point connu;
Connaiſſant bien Limoge, & ſon peuple ingénu,
Je plaignais Léonor de s'y voir exilée!..—

SCENE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

Quelle amitié naïve! et quel zèle ingénu!
Ceci, sans doute, aura bien soulagé son âme!...
Quoi! cet avis donné sur sa furtive flâme;
Ce billet que tantôt rejettoit ma raison?...
Eh bien, cet entretien l'a-t-il confirmé? non.
Non, j'aurai d'un mari, pris les yeux, et l'oreille.
L'imagination que le soupçon réveille
Ne voit plus qu'à travers des nuages confus;
Pensons mieux, ou plutôt, ma foi, n'y pensons plus.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

MLLE. D'HERFLEUR.

Voilà notre entretien, monsieur le chevalier,
Tombé sur un sujet au moins fort singulier.
Poursuivons. Vous savez que ma main fut donnée ;
Qu'un écrit a déja réglé ma destinée,
Et qu'un époux m'attend pour recevoir ma foi.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Je m'en souviens.

MLLE. D'HERFLEUR.

Je veux le croire. Mais pourquoi
Cette impatience ?

LE CHEVALIER.

Ah !

MLLE. D'HERFLEUR.

Je voulois donc vous dire
Que cet entretien-ci peut servir à m'instruire.

Lorsqu'aux soins d'un époux il faut m'accoutumer,
Je peux apprendre avant, comment je dois l'aimer.

LE CHEVALIER, *sans prendre le ton de la galanterie.*

Oh! lui, prenant bientôt une douce habitude,
N'aura, pour vous aimer, besoin d'aucune étude;
En vous voyant, son cœur épris de son devoir,
Apprendra d'un coup-d'œil tout ce qu'il doit savoir.

MLLE. D'HERFLEUR, *à part.*

On n'est pas plus aimable.

LE CHEVALIER.

Il doit toute sa vie...

MLLE. D'HERFLEUR.

Par exemple, voilà de la galanterie.
Mais, jusqu'à ce moment, je vous ai cru (pardon)
Moins enclin vers l'amour que vers l'ambition.

LE CHEVALIER.

Qui, moi! j'ai cru devoir, au sortir de l'enfance,
Montrer l'ambition qui sied à ma naissance;
Mais ce noble desir, dont je fus tourmenté,
N'est pas, graces au ciel, insensibilité.
Oui, je vous l'avouerai, l'ambition m'enflâme;
Elle eut dans tous les tems du pouvoir sur mon âme.
Je pense qu'un grand cœur peut, sans présomption,
Appeler la fortune au secours de son nom,
Et des biens, des honneurs demander le partage,
Comme un fils reconnu réclame un héritage.

(*Avec une sorte d'enthousiasme.*)

A la gloire, aux honneurs je prétends parvenir;
Je veux les mériter, je veux... les obtenir.
Oui, je me crois enfin garant du succès même.
Aux chefs que m'a donné l'autorité suprême
Je dis: pour mon pays j'ai du sang à verser;
Moi, je dois le servir, vous, me récompenser.

MLLE. D'HERFLEUR, *à part.*

Cette fierté me plaît. (*haut*) J'avois lu dans votre ame,
Et j'avois applaudi le desir qui l'enflâme.

LE CHEVALIER.

Ce suffrage est pour moi le prix le plus flatteur.
Mais si vous pouviez voir, en lisant dans mon cœur,
Jusqu'où de mes desirs j'ai porté l'imprudence,
Vous jugeriez peut-être avec moins d'indulgence.

MLLE. D'HERFLEUR.

Mais votre ambition a donc pris un essor
Rare, inconcevable!

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

MLLE. D'HERFLEUR.

Mais encor!
Seriez-vous satisfait d'un titre?

LE CHEVALIER.

Non, madame.

MLLE. D'HERFLEUR.

D'un régiment?

Convenez que, pourtant, jamais on ne forma
Une plus leſte, & plus folle entrepriſe! —
A Pontignan, Léonor eſt promiſe;
Léonor aime Saint-Alban,
Qui l'adore;... encor plus qu'elle n'en eſt épriſe. —
Pour ſervir votre amie; on vous propoſe un plan;
Vous le ſuivez;... vous uſez de ſurpriſe;
Vous vous couvrez d'un voile; enflâmez Pontignan;
En donnant de l'amour, vous vous en trouvez
priſe;... —
Ce petit incident n'entroit pas, qu'on diſe
Dans le plan de votre roman!
Mais, mais, l'amour punit tout cœur qui ſe déguiſe;
L'Amour a fort bien fait; c'étoit un guêt-à-pan!
ANGÉLIQUE *d'un air badin.*
Ceſſe de plaiſanter, ou, nous aurions querelle. —
d'un air tendre, & inquiet.
Mais, à préſent, que nous en ſommes là,
En me voïant, s'il me trouvoit moins belle...
LISETTE *l'interrompant; & gaiement.*
Moins belle? penſez-vous cela?
Le craignez-vous, dans le fond de votre ame?
C'eſt qu'en ce cas, vous ſeriez bien, Madame,
L'unique, & la premiere femme,
Que l'on pût ſoupçonner de cette crainte là!
ANGÉLIQUE *toujours d'un air inquiet.*
L'amour véritable eſt timide!
LISETTE *reprenant vivement.*
Et je raſſure, moi, le véritable amour! —
» Vers le bonheur, le Dieu d'amour nous guide:
L'Opéra l'a tant dit! — Mais, d'ailleurs, en ce jour,
Sans plaiſanter, ceci prend un bon tour!
ANGÉLIQUE *toujours avec inquiétude.*
Oui! juſqu'ici! — Mais, je crains par la ſuite,..

S'il n'est que généreux, peut-il me satisfaire?

MLLE. D'HERFLEUR.

Je vais vous dévoiler mes sentimens: je vais
Consoler, ou plutôt augmenter vos regrets.
Par un cruel devoir, dès long-tems enchaînée,
Si je pouvois enfin changer ma destinée,
Ma main seroit à vous.

LE CHEVALIER.

Ah! ces mots dans mon cœur,
Madame, ont effacé la trace du malheur.
Vous avez fait de moi le plus heureux des hommes.

MLLE. D'HERFLEUR.

Oui; mais n'oubliez pas qu'en l'état où nous sommes,
Notre ennemi sans doute, et le plus dangereux,
C'est l'espérance, il faut la repousser tous deux.
Que n'avons-nous, d'Omval, une obscure naissance!
L'obscurité du moins donne l'indépendance;
Et, loin de voir trahir mes vœux et mon espoir,
Je pourrois accorder mon cœur et mon devoir:
Chacun de nous à l'autre eût consacré sa vie
Par un hymen sans gloire et plus digne d'envie;
Et tous deux affranchis d'un devoir rigoureux,
Nous serions ignorés, mais nous serions heureux.

LE CHEVALIER.

Ah! quel charmant tableau! mais hélas! qu'il diffère
Du sort que me prépare un ami, votre frère!
Exilé loin de vous, ils me faut désormais

Vous

Vous adorer sans cesse et ne vous voir jamais.
Aux plus cruels ennuis vous me laissez en proie,
Et je vais payer cher un seul instant de joie.
Ainsi le sort cruel va confondre en ces lieux
L'aveu de notre amour, et nos derniers adieux!

SCENE II.

HONORINE, MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

HONORINE.

Madame, pardonnez. Mais je dois vous apprendre
Un important secret que je viens de surprendre.

MLLE. D'HERFLEUR.

Un secret! quel est-il?

HONORINE.

La baronne d'Alsin
Revient pour vous conduire au comte de Firmin,
Que, comme vous savez, l'exil retient encore.
Or monsieur ne pouvant, pour raisons que j'ignore,
A votre époux futur toutes deux vous mener,
(*Montrant le chevalier.*)
Il va prier monsieur de vous accompagner.

LE CHEVALIER.

Ciel!

SCENE III.

ALCIDOR, ANGÉLIQUE, LISETTE, LA FORÊT.

ALCIDOR.

Votre Marchand, Anglois, vous rend ſouvent viſite!

LA FORÊT.

Point tant, qué chai voutrois, Monſié! Eh! puis, chai ne ſends rien. — Prend fous ce Chryſolite. *Il tire ce bijou d'un écrin.*
Il m'a coûté, d'un Juif, Iſraélite,
Un prix, qui l'étoit fou. — Chai le donne à moitié.

ALCIDOR.

Non! Je n'eſtime pas cette eſpéce de pierre.

LA FORÊT *à Angélique.*

Matame, il me vient de Calais,
Des pelles moires d'Ankolterre. —
Chai, chez moi des chapeaux, anklais,
Pour le tric-trac, des dez, anklais;
Des chôlis capotes, anklais;
Des petites vaſes de terre
Montez en or; des gobelets
D'un peau criſtal de roche, anklais;
Des tir-bouchons d'acier, anklais; —
Foule fous des romans anklais?
Ch'en ai peaucoupp; il eſt rien meilleur ſur la terre!
Achetez! rien n'eſt pon, ni peau, s'il n'eſt anklais!

ANGELIQUE.

Monſieur, pour le moment, . . .

LA FORÊT

HONORINE.

Vous souffrez ; je vous plains.

LE CHEVALIER.

Ah ! tu ne connois pas
Tous mes chagrins. J'ai su que dès ce jour peut-être,
Ici mon adversaire est tout prêt à paroître.
Ta maîtresse bientôt va l'apprendre ; et mon cœur
Peut braver mon danger, mais non pas sa douleur.

HONORINE.

Mais qui le lui dira ?

LE CHEVALIER.

L'on adresse à son frère
Un double du cartel ; par là, mon adversaire,
En instruisant un tiers, sans doute aura compté
Donner à son défi plus d'authenticité.

HONORINE.

J'entends. Et vous craignez, selon toute apparence,
Que prier le marquis de garder le silence,
Ce ne soit éveiller un soupçon dangereux ?

LE CHEVALIER.

Eh ! oui. Si je tâchois, par un détour heureux...
Si je pouvois avant, par quelque stratagême...
Oui, disons que j'ai fait écrire exprès moi-même
Un cartel supposé, pour retenir ici...

HONORINE.

Ah ! votre idée arrive à tems ; car la voici.

Au lieu de Saint Alban, qu'il connaît davantage,
D'avoir pris un gendre inconnu.

ANGÉLIQUE.

Mais, ſi d'un autre amour cet homme eſt prévenu,
Puis-je, moi, . .

ALCIDOR *l'interrompant.*

Cet amour n'aura point de tenue ;
C'eſt un amour, qui n'a point de raiſon ; —
Figurez-vous qu'une femme, inconnue ;
Le voit, ſans vouloir être vue !
Surprend des rendez-vous, le jour, & ſans façon ;
Aux promenades, dans la rue ;
Il ne connaît pas ſa maiſon ;
Vous jugez ce que c'eſt que cette liaiſon ? . .
Je n'en dirai pas davantage !
Mais vous, que penſez-vous d'une Dame, ſi ſage ;
Si réſervée ? Eh bien ! répondez donc, ma ſœur !
C'eſt un cerveau bleſſé, tout au moins.

ANGÉLIQUE *troublée.*

J'en ai peur !

ALCIDOR *continuant.*

Une eſpéce !

ANGÉLIQUE *balbutiant.*

Eh ! mais, oui ! . . Si vous voulez !

ALCIDOR *l'interrompant.*

Je gage ;
Que, reconnoiſſant ſon erreur,
De ſa folle, aujourd'hui, Pontignan ſe dégage ;
Et, qu'il vient vous offrir ſon cœur ?

ANGÉLIQUE *ſe raſſurant.*

La choſe me paraît bien vue !
Oui ! de tout cela, je conviens !
Je veux croire que les liens,
Qui l'attachent à l'inconnue,
Sont faciles à rompre ; &, qu'il eſt cent moïens

SCENE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

Quelle amitié naïve! et quel zèle ingénu!
Ceci, sans doute, aura bien soulagé son âme!...
Quoi! cet avis donné sur sa furtive flâme;
Ce billet que tantôt rejettoit ma raison?...
Eh bien, cet entretien l'a-t-il confirmé? non.
Non, j'aurai d'un mari, pris les yeux, et l'oreille.
L'imagination que le soupçon réveille
Ne voit plus qu'à travers des nuages confus;
Pensons mieux, ou plutôt, ma foi, n'y pensons plus.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

MLLE. D'HERFLEUR.

Voilà notre entretien, monsieur le chevalier,
Tombé sur un sujet au moins fort singulier.
Poursuivons. Vous savez que ma main fut donnée ;
Qu'un écrit a déja réglé ma destinée,
Et qu'un époux m'attend pour recevoir ma foi.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Je m'en souviens.

MLLE. D'HERFLEUR.

Je veux le croire. Mais pourquoi
Cette impatience ?

LE CHEVALIER.

Ah !

MLLE. D'HERFLEUR.

Je voulois donc vous dire
Que cet entretien-ci peut servir à m'instruire.

De l'encre, du papier, des plumes, de la cire;
Tout eſt ſur cette table; voi.

SCAPIN *d'un ton de badinage.*

Fort bien!— Mais, mon cher, cette table
N'eſt pas pour mon uſage, à moi!
Celle d'un office abordable
Me ſembleroit très préférable!
J'ai faim, mais ſurtout ſoif!

LA RAMÉE.

Réponſe en peu de mots
Tu boiras, mangeras . . .

SCAPIN *l'interrompant.*

Tu réponds en héros!

LA RAMÉE.

Prends la clé de ta chambre; & ſuis-nous à l'office;
Ici, tout eſt à ton ſervice.

SCAPIN *l'embraſſant.*

Que je t'embraſſe, & te béniſſe! —
Regardant de tous côtés.
Dans cet apartement, tout me ſemble aſſez clos.

LA RAMÉE.

Quand tu l'auras fermé, tu peus être en repos.
Ils ſe retirent.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, & LISETTE *entrants par la cloiſon.*

LISETTE.

Sur ſon pivot encor, notre machine porte;
Et tourne bien d'un & d'autre côté:
Les ais, encor,... ſont joints, de telle ſorte,
Que l'on ne peut, en vérité,
S'apercevoir de cette fauſſe porte!

ANGÉLIQUE.

Mais, ſommes-nous en ſûreté ?
Si l'on venoit...

LISETTE *l'interrompant.*

Eh ! qui ?... Vous êtes admirable !
Ne va-t-on pas ſe mettre à table ?

ANGÉLIQUE.

D'accord ! Ils vont dîner : & je n'y penſois pas ! —
Saiſiſſons donc ce moment favorable,
Pour écrire deux mots !

LISETTE.

L'écritoire eſt là bas !

ANGÉLIQUE.

Pour le tenir dans le même embarras,
Je vais prier Pontignan de promettre
De me garder le plus profond ſecret !

LISETTE.

Oh ! quand il ne ſçait rien, un amant eſt diſcret !
Et celui-ci...

ANGÉLIQUE *l'interrompant.*

Mais il peut me commettre
Vis-à-vis de mon frere ?

LISETTE.

Oui ! cela ſe pourait !

ANGÉLIQUE.

Mais, lorſque j'aurai fait ma lettre,
Comme il faut qu'il la trouve, où pourais-je la mettre ?
Je ne puis point la laiſſer là ;
Mon frere, ici, l'amenera :
Si, ſur cette table, elle eſt miſe,
En venant avec lui, mon frere la lira.

LISETTE.

Quoi donc ! j'ouvrirai ſa valiſe, —
En la mettant deſſus ce qui s'y trouvera ;

Ne pliant pas la lettre, il faudra qu'il la liſe! —
Figurez-vous, d'ailleurs, l'excès de ſa ſurpriſe,
Lorſque c'eſt là qu'il la verra!
Il doit vous ſupoſer quelque pouvoir magique;
Ou, je le tiens un eſprit-fort.

ANGÉLIQUE *avec gaieté, & légéreté.*

Il ſera confondu, d'accord!
Le tour, qu'on lui joue, eſt unique!
Il ſera bien fin, s'il l'explique!
Elle va vers la table pour écrire.

LISETTE *allant à la valiſe de Pontignan.*

Ecrivez donc ce billet curieux,
Tandis que j'ouvre! — On va vous préparer les lieux.

ANGÉLIQUE *écrivant.*

Je commence.

LISETTE *ouvrant la valiſe.*

Emploïez un ſtile énigmatique!
Qu'il ſoit *magico-captieux*!
Un peu cabaliſtique; un peu diabolique! —
Tirant, de la valiſe, un habit brodé en or, qu'elle étale ſur une chaiſe.
Ah! Madame, le beau ſurtout!
Qu'il eſt riche! — Avouons qu'on brode bien en France! —
Regardez donc!

ANGÉLIQUE.

Il eſt d'un goût,
Que j'aime mieux encor, que la magnificence.

LISETTE.

Oh! moi, c'eſt l'or, que j'eſtime ſurtout!
Tirant un grand étui, où pluſieurs tabatières ſont rangées.
Que de boëtes! qu'elles ſont belles! —
Eh! les formes les plus nouvelles. —

Il prend du tabac, richement !
C'eſt un Seigneur, que votre Amant !
Voilà les plus fines dentelles !
Tout en allant à la valiſe de Scapin.
Je n'en ai jamais vu de telles ! —
C'eſt là le beau ! — Voïons le laid ;
Ou, tout au plus, les bagatelles
De la valiſe du Valet. —
L'ouvrant, & ſe bouchant le nez.
Ah ! juſte ciel ! Quel camoufflet ?
Poua ! quelle odeur s'en exhale ! —
Elle tire, à meſure, toutes les choſes qu'elle nomme.
Quelle perruque !... — un flageolet ! —
Un livre ?... L'opéra d'Omphale ?
Mais, que tout eſt mal propre & ſale !
Une bourſe de cuir ?... Ah c'eſt là, ſon tréſor !
Elle vuide la bourſe, & compte l'argent.
Voyons à quoi cela ſe monte ;
Comment, peſte ! vingt louis d'or ! —
Pour qu'il n'y trouve aucun mécompte,
Emportons tout ; & par-là, je finis. —
Il en aura l'inquiétude entiere ;
Rempliſſons ſa bourſe d'anis !
J'en ai dans une tabatiere . . .
Mais, pour qu'il ait, vîte, matiere
De croire, qu'en ſa malle, ici, l'on a fouillé,
Mettons dehors ſa caffetiere ;
Et cette étrille-ci, dont le fer eſt rouillé !
Elle met la caffetière à côté de ſa valiſe ; & l'étrille deſſus.
ANGÉLIQUE *aportant ſa lettre à Liſette.*
Tiens, vois !... Mon caractere eſt-il aſſez brouillé ?
Reconnois-tu mon écriture ?

Vous adorer sans cesse et ne vous voir jamais.
Aux plus cruels ennuis vous me laissez en proie,
Et je vais payer cher un seul instant de joie.
Ainsi le sort cruel va confondre en ces lieux
L'aveu de notre amour, et nos derniers adieux!

SCENE II.

HONORINE, MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

HONORINE.

Madame, pardonnez. Mais je dois vous apprendre
Un important secret que je viens de surprendre.

MLLE. D'HERFLEUR.

Un secret! quel est-il?

HONORINE.

La baronne d'Alsin
Revient pour vous conduire au comte de Firmin,
Que, comme vous savez, l'exil retient encore.
Or monsieur ne pouvant, pour raisons que j'ignore,
A votre époux futur toutes deux vous mener,
(*Montrant le chevalier.*)
Il va prier monsieur de vous accompagner.

LE CHEVALIER.

Ciel!

PONTIGNAN.

Vous vous mocquez! Je m'y trouverai bien.

ALCIDOR.

Qu'en liberté, chacun, ici, vive à ſa mode;
Je ne veux vous géhenner en rien.
Nous dînons tard, c'eſt ici la méthode;
L'on vous avertira: Je vous laiſſe! *Il ſort.*

SCENE IX.

PONTIGNAN, SCAPIN.

SCAPIN.

AH! combien
J'aime notre Hôte! — Ici, Monſieur, notre bon Ange
Nous a conduits! — J'y reſte autant que l'on voudra;
Car, autant que l'on veut, l'on y boit, l'on y mange,
Et l'on y rit...

PONTIGNAN *l'interrompant.*

Pendant qu'on dînera,
Tu m'iras recevoir cette lettre de change. — *Il la lui donne.*
Pourquoi, mon juſt-au-corps n'eſt-il pas enfermé?

SCAPIN *ſans regarder.*

Il l'eſt!

PONTIGNAN.

Vois, donc!

SCAPIN.

C'en eſt un autre!
Et, je conſens d'être aſſommé
Si, dans votre valiſe, on ne trouve le vôtre!
J'en ai la clef.

SCENE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

Quelle amitié naïve! et quel zèle ingénu!
Ceci, sans doute, aura bien soulagé son âme!...
Quoi! cet avis donné sur sa furtive flâme;
Ce billet que tantôt rejettoit ma raison?...
Eh bien, cet entretien l'a-t-il confirmé? non.
Non, j'aurai d'un mari, pris les yeux, et l'oreille.
L'imagination que le soupçon réveille
Ne voit plus qu'à travers des nuages confus;
Pensons mieux, ou plutôt, ma foi, n'y pensons plus.

Fin du premier acte.

PONTIGNAN.

Explique-toi :

SCAPIN.

Mes vingt louis...

PONTIGNAN.

Eh bien ?

SCAPIN.

Ils ſont allés au diable !

PONTIGNAN.

Comment ?

SCAPIN.

Ils ſont évanouïs !

L'enfer...

PONTIGNAN.

Cela n'eſt pas croïable !

SCAPIN *pleurant ; & jettant les anis, dont ſa bourſe eſt remplie.*

L'Eſprit follet fait un troc,... amiable,...
De mon or, contre des anis !

PONTIGNAN.

Allons ! cela n'eſt pas poſſible !
Quelqu'autre part, tu les a mis !

SCAPIN *pleurant toujours.*

Non ! c'eſt votre Dame inviſible,
Ou ſa ſuivante, ici, qui les a pris !

PONTIGNAN *d'un ton d'impatience.*

Oh ! je te les rendrai, finis !

SCAPIN.

Vous ne la croïez pas ſorciére ;
Moi, je ſuis sûr, qu'en ce moment,
Elle eſt ici ; nous voit ; qu'elle en eſt toute fiere ;...
Ou qu'elle rit de faire mon tourment ! —
Avoir changé mon or, en friande matiere,
C'eſt un ſecret,... qu'on n'aprend qu'au Sabat !

Lorsqu'aux soins d'un époux il faut m'accoutumer,
Je peux apprendre avant, comment je dois l'aimer.

LE CHEVALIER, *sans prendre le ton de la galanterie.*

Oh! lui, prenant bientôt une douce habitude,
N'aura, pour vous aimer, besoin d'aucune étude;
En vous voyant, son cœur épris de son devoir,
Apprendra d'un coup-d'œil tout ce qu'il doit savoir.

MLLE. D'HERFLEUR, *à part.*

On n'est pas plus aimable.

LE CHEVALIER.

Il doit toute sa vie...

MLLE. D'HERFLEUR.

Par exemple, voilà de la galanterie.
Mais, jusqu'à ce moment, je vous ai cru (pardon)
Moins enclin vers l'amour que vers l'ambition.

LE CHEVALIER.

Qui, moi? j'ai cru devoir, au sortir de l'enfance,
Montrer l'ambition qui sied à ma naissance;
Mais ce noble desir, dont je fus tourmenté,
N'est pas, graces au ciel, insensibilité.
Oui, je vous l'avoûrai, l'ambition m'enflâme;
Elle eut dans tous les tems du pouvoir sur mon âme.
Je pense qu'un grand cœur peut, sans présomption,
Appeler la fortune au secours de son nom,
Et des biens, des honneurs demander le partage,
Comme un fils reconnu réclame un héritage.

PONTIGNAN *l'interrompant.*

Elle eſt d'une femme ! liſons.

LETTRE. *Il la lit très-vîte.*

» Comme il n'eſt rien de fermé pour moi, ne
» ſoïez point ſurpris ſi vous trouvez cette Lettre,
» en cet endroit, où elle ne peut être vue, que
» de vous ! Je ſuis contente de la priere, que
» vous avez faite au galant homme, chez qui
» vous logez, de ſe charger de rompre l'enga-
» gement que vous avez avec Léonor ! Cette
» preuve de votre amour pour moi, me décide à
» ſatisfaire le deſir que vous avez, de me voir ;
» & mon cœur partage le plaiſir, que le vôtre ſe
» flatte d'y trouver. Ce ſera dès ce ſoir, ſi par
» votre réponſe, que vous laiſſerez auprès de vo-
» tre écritoire, vous me promettez le plus pro-
» fond ſecret, ſur le rendez-vous, que mon
» amour veut vous donner. Si vous parlez, mon
» art m'inſtruira, ſur-le-champ, de votre in-
» diſcrétion ; & vous me perdez pour toujours ;
» & je veux bien que vous vous doutiez que j'en
» ſerois déſolée ; mais, je le répéte ; vous me
» perdriez ! Je ne vous verrai plus.

SCAPIN.

Eh bien ! qu'en penſez-vous ?

PONTIGNAN.

Ce qu'il faut que j'en penſe.
Fauſſes portes, & fauſſes clés,
Sont tout ſon art magique, & toute ſa ſcience !

SCAPIN *avec volubilité.*

Quoi ! vos ſens ne ſont pas troublés
Par ſa magique diligence ?
Il faut qu'elle ait, en l'air, mille démons aîlés ;
Oui, mille couriers endiablés,

Qui lui donnent la connoiſſance
D'un projet, auſſitôt qu'il eſt imaginé! —
Comment a-t-elle deviné
Ce logement, qui vient de nous être donné,
Dans l'inſtant même, où nous changeons de gîte;
Et, que l'autre eſt abandonné? —
Pouvions-nous en changer plus vîte?...
Hauſſez les épaules? J'ai tort!
Mocquez-vous! faites l'eſprit fort!
Riez! riez!

PONTIGNAN.

Je vais faire réponſe.

SCAPIN.

Au diable?

PONTIGNAN. *Il ſe met à écrire.*

Au diable, ſoit!

SCAPIN.

Eh! ſans rien craindre?

PONTIGNAN.

Bon!

SCAPIN.

Vous ne croïez donc pas, qu'il ſoit des ſorciers?

PONTIGNAN.

Non!

SCAPIN.

Mais cependant, à vos yeux tout l'annonce!
L'on a là-deſſus des faits sûrs!
A l'armée, on a vu des ſoldats, qui ſont durs;
Qui ne peuvent jamais recevoir de bleſſures;
Et pas même de meurtriſſures!

PONTIGNAN *ayant achevé d'écrire; & ſe levant.*

Tais-toi! tu n'as pas de bon ſens!

SCAPIN.

Niez les choſes les plus sûres!

CASCARET *venant, & s'en allant tout de ſuit*
Monſieur, l'on a ſervi.

PONTIGNAN.

Mon ami, je deſcends.
A Scapin.
Et toi, prends ſi bien tes meſures
En te cachant, quelque part là,
Que tu puiſſe ſaiſir le Courier, qui viendra
Pour prendre ma réponſe!

SCAPIN.

Ah! Monſieur!

PONTIGNAN.

Reſte là!

SCAPIN.

Je n'y reſterai pas, ou le diable m'emporte!
Je mourrois de fraïeur!.. — Il me faut une eſcorte,
Deux ou trois hommes,... ſans cela,
A quoi vous ſervirois-je?... Il vaut mieux que je
ſorte!
Il ſort; & paſſe avant ſon Maître.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

Vous adorer sans cesse et ne vous voir jamais.
Aux plus cruels ennuis vous me laissez en proie,
Et je vais payer cher un seul instant de joie.
Ainsi le sort cruel va confondre en ces lieux
L'aveu de notre amour, et nos derniers adieux!

SCENE II.

HONORINE, MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

HONORINE.

Madame, pardonnez. Mais je dois vous apprendre
Un important secret que je viens de surprendre.

MLLE. D'HERFLEUR.

Un secret! quel est-il?

HONORINE.

La baronne d'Alsin
Revient pour vous conduire au comte de Firmin,
Que, comme vous savez, l'exil retient encore.
Or monsieur ne pouvant, pour raisons que j'ignore,
A votre époux futur toutes deux vous mener,
(*Montrant le chevalier.*)
Il va prier monsieur de vous accompagner.

LE CHEVALIER.

Ciel!

HONORINE.

Un courrier...

MLLE. D'HERFLEUR.

De qui? du comte!

HONORINE.

Eh! oui sans doute,
Qui, dans le même instant, va se remettre en route.

MLLE. D'HERFLEUR.

(*à part.*)

Je reviens, chevalier. C'est un pas hasardeux...
Quel qu'en soit le danger, je le dois, je le veux.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

HONORINE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Quel est donc son dessein?

HONORINE.

Comment vous en instruire?
Elle ne dit jamais que ce qu'elle veut dire.
Ne donne pas, qui veut, ce bel exemple.

LE CHEVALIER.

Hélas!

HONORINE.

Vous souffrez ; je vous plains.

LE CHEVALIER.

Ah ! tu ne connois pas
Tous mes chagrins. J'ai su que dès ce jour peut-être,
Ici mon adversaire est tout prêt à paroître.
Ta maîtresse bientôt va l'apprendre ; et mon cœur
Peut braver mon danger, mais non pas sa douleur.

HONORINE.

Mais qui le lui dira ?

LE CHEVALIER.

L'on adresse à son frère
Un double du cartel ; par là, mon adversaire,
En instruisant un tiers, sans doute aura compté
Donner à son défi plus d'authenticité.

HONORINE.

J'entends. Et vous craignez, selon toute apparence,
Que prier le marquis de garder le silence,
Ce ne soit éveiller un soupçon dangereux ?

LE CHEVALIER.

Eh ! oui. Si je tâchois, par un détour heureux...
Si je pouvois avant, par quelque stratagême...
Oui, disons que j'ai fait écrire exprès moi-même
Un cartel supposé, pour retenir ici...

HONORINE.

Ah ! votre idée arrive à tems ; car la voici.

L'enlever de ces lieux. Ce seroit un malheur.

LE MARQUIS.

Oui, je conçois.

LA MARQUISE.

Au lieu que vous sentez sans peine
Que si par la faveur une fois on l'enchaîne,
Il...

LE MARQUIS.

Il nous restera. Cela s'entend. Mais, là,
Que puis-je demander si vîte?

LA MARQUISE.

Oh! sur cela
On s'en rapporte à vous; on peut, en assurance,
En croire, et votre cœur, et votre expérience.

LE MARQUIS.

Oui, madame, il suffit. Persuadez-vous bien
Que j'ai dans ma mémoire écrit cet entretien.
D'Omval verra combien sur mon cœur a d'empire,
L'amitié que je sens, celle... qu'il vous inspire.

LA MARQUISE.

Vous me ferez plaisir.

LE MARQUIS.

Oh! j'en suis convaincu.

(*La marquise sort.*)

SCENE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

Quelle amitié naïve! et quel zèle ingénu!
Ceci, sans doute, aura bien soulagé son âme!...
Quoi! cet avis donné sur sa furtive flâme;
Ce billet que tantôt rejettoit ma raison?...
Eh bien, cet entretien l'a-t-il confirmé? non.
Non, j'aurai d'un mari, pris les yeux, et l'oreille.
L'imagination que le soupçon réveille
Ne voit plus qu'à travers des nuages confus;
Pensons mieux, ou plutôt, ma foi, n'y pensons plus.

Fin du premier acte.

A ce bal, où ma ſœur vous mene,
Vous examinerez ſes traits,
Sa taille, ſon air noble; & jugerez après,
Si j'ai tort de vouloir, qu'à ma ſœur il convienne!
D'un ton de badinage.
Moi!... j'ai peur que, pour lui, votre cœur ne ſe prenne;
Et que le pauvre Saint Alban... —
Mais quelqu'un vient!.. ſi c'étoit Pontignan?..
Mes Dames, croïez-moi, ſortez!.. c'eſt lui peut-être?

SCENE IV.

ALCIDOR, SCAPIN.

ALCIDOR.

C'est toi, Scapin? que fait ton Maître?

SCAPIN.

Monſieur, il rentre en ce moment;
Vous l'allez bientôt voir paraître!

ALCIDOR.

Eh! dis-moi, revient-il d'un rendez-vous charmant,
Surpris par ſa Dame voilée?

SCAPIN *d'un air d'embarras.*

Monſieur...

ALCIDOR *l'interrompant.*

Non! ſon déplacement
Déroute cette écervelée,
Qui ne ſçait pas encor, ſon nouveau logement.

SCAPIN *d'un air vif, & troublé.*

Vous croïez cela, bonnement?
Elle ſçait tout: elle eſt ſorciere!
Tout! le paſſé, le préſent, le futur!
Et ſi j'oſois parler...

ALCIDOR *l'interrompant.*

Oh ! donne-toi carriere ;
Parle ſans crainte ; &, tu peux être ſûr..

SCAPIN *l'interrompant.*

Male-peſte ! non pas !.. Je crains cette ouvriere !
Peut-être, en ce moment, perce-t-elle ce mur...

ALCIDOR *l'interrompant, en riant.*

Ce mur ?.. Scapin ſe perſuade...

SCAPIN *l'interrompant auſſi.*

Oui ! cet être inviſible, avec ſon *Crauſt mirdu*,
Eſt là peut-être en embuſcade ;
M'a déjà, peut-être, entendu !..
Et, ſi je vous diſois ce qui m'eſt défendu,
Dès cette nuit, j'aurois l'aubade !
Patatras ! je ſerois perdu !

ALCIDOR *avec un rire mocqueur.*

Comment ! par la tête, il te paſſe...

SCAPIN *l'interrompant encore.*

Nos malles ;.. les ouvrir ;.. prouvent ce que je dis.—
Dans ma bourſe, j'avois des louis, que j'amaſſe
Avec des tourmens infinis ;
L'eſprit les prend. — Me fait la grace
De me laiſſer la bourſe ;... & de mettre à la place
De mes louis d'or, qu'il a pris,
Comme un diable mocqueur, du ſucre, des anis.

(*Avec une sorte d'enthousiasme.*)

A la gloire, aux honneurs je prétends parvenir;
Je veux les mériter, je veux... les obtenir.
Oui, je me crois enfin garant du succès même.
Aux chefs que m'a donné l'autorité suprême
Je dis: pour mon pays j'ai du sang à verser;
Moi, je dois le servir, vous, me récompenser.

MLLE. D'HERFLEUR, *à part.*

Cette fierté me plaît. (*haut*) J'avois lu dans votre ame,
Et j'avois applaudi le desir qui l'enflâme.

LE CHEVALIER.

Ce suffrage est pour moi le prix le plus flatteur.
Mais si vous pouviez voir, en lisant dans mon cœur,
Jusqu'où de mes desirs j'ai porté l'imprudence,
Vous jugeriez peut-être avec moins d'indulgence.

MLLE. D'HERFLEUR.

Mais votre ambition a donc pris un essor
Rare, inconcevable!

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

MLLE. D'HERFLEUR

Mais encor!
Seriez-vous satisfait d'un titre?

LE CHEVALIER.

Non, madame.

MLLE. D'HERFLEUR.

D'un régiment?

Il vous perd à regret ! mais ce qui le conſole,
C'eſt le goût, que ſa fille a pris pour Saint Alban ;
Il en fera ſon gendre ! — Et vous, de cette folle,
De cette inviſible beauté,
Qui vous aime, & qui vous déſole,
Etes-vous toujours entêté ?

PONTIGNAN *très-impétueuſement.*

J'en ſuis fou ! j'en ſuis enchanté ! —
Nommez cet amour un délire,
Une ivreſſe !... je le veux bien ! —
Mais, ſur mon cœur, elle a pris un empire,
Que rien ne peut affoiblir, ni détruire !
Rien au monde ! mais je dis rien ! —
Ce n'eſt pas ſeulement ſa raiſon, que j'admire,
C'eſt qu'il n'eſt point d'eſprit, comme le ſien !
De cœur plus tendre ! une ame plus honnête ! —
Jugez-en ; puiſque, ſans la voir,
Son cœur, lui ſeul, fit du mien la conquête !
Ce n'eſt point ſa beauté qui m'enchaîne, & m'arrête ;
C'eſt un plus ſolide pouvoir !

ALCIDOR.

Mais, ſi dans le bal de ce ſoir,
Moi, je vous fais trouver un objet qui raſſemble
Toutes ces qualités enſemble ;
En qui, d'ailleurs, vous verrez mille apas !..
Ce qu'on voit touche plus, que ce qu'on ne voit pas,
Alors, mon très-cher, il me ſemble...

PONTIGNAN *l'interrompant impétueuſement.*

Non ! c'eſt choſe impoſſible ! &, rien ne lui reſſemble !

CASCARET *ſurvenant ; & parlant bas à Alcidor.*

Monſieur...

S'il n'est que généreux, peut-il me satisfaire?

MLLE. D'HERFLEUR.

Je vais vous dévoiler mes sentimens: je vais
Consoler, ou plutôt augmenter vos regrets.
Par un cruel devoir, dès long-tems enchaînée,
Si je pouvois enfin changer ma destinée,
Ma main seroit à vous.

LE CHEVALIER.

Ah! ces mots dans mon cœur,
Madame, ont effacé la trace du malheur.
Vous avez fait de moi le plus heureux des hommes.

MLLE. D'HERFLEUR.

Oui; mais n'oubliez pas qu'en l'état où nous sommes,
Notre ennemi sans doute, et le plus dangereux,
C'est l'espérance, il faut la repousser tous deux.
Que n'avons-nous, d'Omval, une obscure naissance!
L'obscurité du moins donne l'indépendance;
Et, loin de voir trahir mes vœux et mon espoir,
Je pourrois accorder mon cœur et mon devoir:
Chacun de nous à l'autre eût consacré sa vie
Par un hymen sans gloire et plus digne d'envie;
Et tous deux affranchis d'un devoir rigoureux,
Nous serions ignorés, mais nous serions heureux.

LE CHEVALIER.

Ah! quel charmant tableau! mais hélas! qu'il diffère
Du sort que me prépare un ami, votre frère!
Exilé loin de vous, ils me faut désormais

Vous

Vous adorer sans cesse et ne vous voir jamais.
Aux plus cruels ennuis vous me laissez en proie,
Et je vais payer cher un seul instant de joie.
Ainsi le sort cruel va confondre en ces lieux
L'aveu de notre amour, et nos derniers adieux!

SCENE II.

HONORINE, MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

HONORINE.

Madame, pardonnez. Mais je dois vous apprendre
Un important secret que je viens de surprendre.

MLLE. D'HERFLEUR.

Un secret! quel est-il?

HONORINE.

La baronne d'Alsin
Revient pour vous conduire au comte de Firmin,
Que, comme vous savez, l'exil retient encore.
Or monsieur ne pouvant, pour raisons que j'ignore,
A votre époux futur toutes deux vous mener,
(*Montrant le chevalier.*)
Il va prier monsieur de vous accompagner.

LE CHEVALIER.

Ciel!

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LÉONOR, LISETTE.

LISETTE *accourant gaiement.*

MADAME, c'eſt une merveille!
L'on vient d'aporter la corbeille,
Garnie, en galons d'or, à jour;
En beaux rubans! en nompareille! —
J'ai déjà mis dedans, pour vous faire ma cour,
La veſte, brodée au tambour,
Qu'à Pontignan vous avez deſtinée!

ANGÉLIQUE *à Liſette.*

Bon! — *à Léonor.* A la fin de la journée
Ma Tante donne un petit bal; —
Par moi, vous y ſerez menée! —
Mon frere ignorant tout, penſe qu'il n'eſt pas mal
Que, maſquée avec vous, par hazard j'y rencontre
Son très-cher ami Pontignan,
Qu'il y mene avec Saint Alban. —
Il prétend, qu'à ſes yeux, ſi ma beauté ſe montre,
Elle fera finir cet amour de roman,
Dont Pontignan s'eſt pris pour ſa Dame inviſible!
(Car il ne ſçait pas que c'eſt moi!)
Par ce moïen, il croit poſſible
De le déterminer à recevoir ma foi.

LEONOR *vivement.*

Saint Alban y doit être? Oh! j'y vais avec toi.

SCENE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

Quelle amitié naïve! et quel zèle ingénu!
Ceci, sans doute, aura bien soulagé son âme!...
Quoi! cet avis donné sur sa furtive flâme;
Ce billet que tantôt rejettoit ma raison?...
Eh bien, cet entretien l'a-t-il confirmé? non.
Non, j'aurai d'un mari, pris les yeux, et l'oreille.
L'imagination que le soupçon réveille
Ne voit plus qu'à travers des nuages confus;
Pensons mieux, ou plutôt, ma foi, n'y pensons plus.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

MLLE. D'HERFLEUR.

Voilà notre entretien, monsieur le chevalier,
Tombé sur un sujet au moins fort singulier.
Poursuivons. Vous savez que ma main fut donnée ;
Qu'un écrit a déja réglé ma destinée,
Et qu'un époux m'attend pour recevoir ma foi.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Je m'en souviens.

MLLE. D'HERFLEUR.

Je veux le croire. Mais pourquoi
Cette impatience ?

LE CHEVALIER.

Ah !

MLLE. D'HERFLEUR.

Je voulois donc vous dire
Que cet entretien-ci peut servir à m'instruire.

Lorsqu'aux soins d'un époux il faut m'accoutumer,
Je peux apprendre avant, comment je dois l'aimer.

LE CHEVALIER, *sans prendre le ton de la galanterie.*

Oh! lui, prenant bientôt une douce habitude,
N'aura, pour vous aimer, besoin d'aucune étude;
En vous voyant, son cœur épris de son devoir,
Apprendra d'un coup-d'œil tout ce qu'il doit savoir.

MLLE. D'HERFLEUR, *à part.*

On n'est pas plus aimable.

LE CHEVALIER.

Il doit toute sa vie....

MLLE. D'HERFLEUR.

Par exemple, voilà de la galanterie.
Mais, jusqu'à ce moment, je vous ai cru (pardon)
Moins enclin vers l'amour que vers l'ambition.

LE CHEVALIER.

Qui, moi! j'ai cru devoir, au sortir de l'enfance,
Montrer l'ambition qui sied à ma naissance;
Mais ce noble desir, dont je fus tourmenté,
N'est pas, graces au ciel, insensibilité.
Oui, je vous l'avouerai, l'ambition m'enflâme;
Elle eut dans tous les tems du pouvoir sur mon âme.
Je pense qu'un grand cœur peut, sans présomption,
Appeler la fortune au secours de son nom,
Et des biens, des honneurs demander le partage,
Comme un fils reconnu réclame un héritage.

(*Avec une sorte d'enthousiasme.*)

A la gloire, aux honneurs je prétends parvenir;
Je veux les mériter, je veux... les obtenir.
Oui, je me crois enfin garant du succès même.
Aux chefs que m'a donné l'autorité suprême
Je dis: pour mon pays j'ai du sang à verser;
Moi, je dois le servir, vous, me récompenser.

MLLE. D'HERFLEUR, *à part.*

Cette fierté me plaît. (*haut*) J'avois lu dans votre ame,
Et j'avois applaudi le desir qui l'enflâme.

LE CHEVALIER.

Ce suffrage est pour moi le prix le plus flatteur.
Mais si vous pouviez voir, en lisant dans mon cœur,
Jusqu'où de mes desirs j'ai porté l'imprudence,
Vous jugeriez peut-être avec moins d'indulgence.

MLLE. D'HERFLEUR.

Mais votre ambition a donc pris un essor
Rare, inconcevable!

LE CHEVALIER.

Oui, madame.

MLLE. D'HERFLEUR.

Mais encor!
Seriez-vous satisfait d'un titre?

LE CHEVALIER.

Non, madame.

MLLE. D'HERFLEUR.

D'un régiment?

Il vous perd à regret ! mais ce qui le conſole,
C'eſt le goût, que ſa fille a pris pour Saint Alban ;
Il en fera ſon gendre ! — Et vous, de cette folle,
De cette inviſible beauté,
Qui vous aime, & qui vous déſole,
Etes-vous toujours entêté ?

PONTIGNAN *très-impétueuſement.*

J'en ſuis fou ! j'en ſuis enchanté ! —
Nommez cet amour un délire,
Une ivreſſe !... je le veux bien ! —
Mais, ſur mon cœur, elle a pris un empire,
Que rien ne peut affoiblir, ni détruire !
Rien au monde ! mais je dis rien ! —
Ce n'eſt pas ſeulement ſa raiſon, que j'admire,
C'eſt qu'il n'eſt point d'eſprit, comme le ſien !
De cœur plus tendre ! une ame plus honnête ! —
Jugez-en ; puiſque, ſans la voir,
Son cœur, lui ſeul, fit du mien la conquête !
Ce n'eſt point ſa beauté qui m'enchaîne, & m'arrête ;
C'eſt un plus ſolide pouvoir !

ALCIDOR.

Mais, ſi dans le bal de ce ſoir,
Moi, je vous fais trouver un objet qui raſſemble
Toutes ces qualités enſemble ;
En qui, d'ailleurs, vous verrez mille apas !..
Ce qu'on voit touche plus, que ce qu'on ne voit pas,
Alors, mon très-cher, il me ſemble...

PONTIGNAN *l'interrompant impétueuſement.*

Non ! c'eſt choſe impoſſible ! &, rien ne lui reſſemble !

CASCARET *ſurvenant ; & parlant bas à Alcidor.*

Monſieur...

S'il n'est que généreux, peut-il me satisfaire?

MLLE. D'HERFLEUR.

Je vais vous dévoiler mes sentimens: je vais
Consoler, ou plutôt augmenter vos regrets.
Par un cruel devoir, dès long-tems enchaînée,
Si je pouvois enfin changer ma destinée,
Ma main seroit à vous.

LE CHEVALIER.

Ah! ces mots dans mon cœur,
Madame, ont effacé la trace du malheur.
Vous avez fait de moi le plus heureux des hommes.

MLLE. D'HERFLEUR.

Oui; mais n'oubliez pas qu'en l'état où nous sommes,
Notre ennemi sans doute, et le plus dangereux,
C'est l'espérance, il faut la repousser tous deux.
Que n'avons-nous, d'Omval, une obscure naissance!
L'obscurité du moins donne l'indépendance;
Et, loin de voir trahir mes vœux et mon espoir,
Je pourrois accorder mon cœur et mon devoir:
Chacun de nous à l'autre eût consacré sa vie
Par un hymen sans gloire et plus digne d'envie;
Et tous deux affranchis d'un devoir rigoureux,
Nous serions ignorés, mais nous serions heureux.

LE CHEVALIER.

Ah! quel charmant tableau! mais hélas! qu'il diffère
Du sort que me prépare un ami, votre frère!
Exilé loin de vous, ils me faut désormais

Vous

Vous adorer sans cesse et ne vous voir jamais.
Aux plus cruels ennuis vous me laissez en proie,
Et je vais payer cher un seul instant de joie.
Ainsi le sort cruel va confondre en ces lieux
L'aveu de notre amour, et nos derniers adieux!

SCENE II.

HONORINE, MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

HONORINE.

Madame, pardonnez. Mais je dois vous apprendre
Un important secret que je viens de surprendre.

MLLE. D'HERFLEUR.

Un secret! quel est-il?

HONORINE.

La baronne d'Alsin
Revient pour vous conduire au comte de Firmin,
Que, comme vous savez, l'exil retient encore.
Or monsieur ne pouvant, pour raisons que j'ignore,
A votre époux futur toutes deux vous mener,
(*Montrant le chevalier.*)
Il va prier monsieur de vous accompagner.

LE CHEVALIER.

Ciel!

LISETTE.

Allons ! tais-toi ;
Je t'étranglerai, ſi tu cries !

SCAPIN.

Pardon : je vais crier tout bas !
Criant du goſier.
Miſéricorde !

LISETTE.

Encor de ces criailleries...
Si tu ſouffles, j'appelle ici mes trois furies,
Qui te feront paſſer le pas !

SCAPIN *d'une voix très-baſſe.*

Eh ! non, non ! je ne ſouffle pas.

LISETTE *le tourmentant.*

Tu ne veux donc pas être ſage ?
A ton Maître, toujours tu dis du mal de nous !

SCAPIN.

Je n'en dis pas !

LISETTE.

Tu ments !

SCAPIN.

Non, non !

LISETTE.

Sur ton viſage,
Elle lui paſſe la main ſur le viſage.
Quelques coups de griffe...

SCAPIN *détournant ſa main.*

Ah ! tout doux !
Beau lutin, modere ta rage !

LISETTE.

Au contraire ! il faut par mes coups,
Que tu faſſes le grand voïage ;
Cela finira mon courroux !

SCAPIN *dans la derniere fraïeur.*

Eh ! je me tiens pour mort, que veux-tu davantage ?

HONORINE.

Vous souffrez ; je vous plains.

LE CHEVALIER.

Ah ! tu ne connois pas
Tous mes chagrins. J'ai su que dès ce jour peut-être,
Ici mon adversaire est tout prêt à paroître.
Ta maîtresse bientôt va l'apprendre ; et mon cœur
Peut braver mon danger, mais non pas sa douleur.

HONORINE.

Mais qui le lui dira ?

LE CHEVALIER.

L'on adresse à son frère
Un double du cartel ; par là, mon adversaire,
En instruisant un tiers, sans doute aura compté
Donner à son défi plus d'authenticité.

HONORINE.

J'entends. Et vous craignez, selon toute apparence,
Que prier le marquis de garder le silence,
Ce ne soit éveiller un soupçon dangereux ?

LE CHEVALIER.

Eh ! oui. Si je tâchois, par un détour heureux...
Si je pouvois avant, par quelque stratagême...
Oui, disons que j'ai fait écrire exprès moi-même
Un cartel supposé, pour retenir ici...

HONORINE.

Ah ! votre idée arrive à tems ; car la voici.

PONTIGNAN.

De la lumiere, tout-à-l'heure !
Va ! cours ! je tiens le diable ; & je l'étrillerai !

SCAPIN *en s'en allant.*

Tenez bien ! tandis que j'irai. *Il ſort.*

PONTIGNAN.

Il ſera bien fin, s'il m'échappe !

LISETTE.

Laiſſons-lui ma corbeille, & gagnons la cloiſon !
Elle ſort par la fauſſe porte.

SCENE X.

PONTIGNAN *ſeul, & cherchant partout.*

L'on ſe ſauve ! Suivons !.. Oh ! ſi je vous rattrape,
Mon cher petit Démon, vous me rendrez raiſon
Des prétendus lutins, qui ſont dans la maiſon !..
Montrant la corbeille.
Ce qu'on m'a laiſſé, fait connaître
Que c'eſt quelque coquin !.. Cela ne ſe peut pas..
Mais, ſeroit-ce une femme ?.. Oui ! cela peut bien être !
Il m'a même ſemblé, quand je ſuivois ſes pas,
D'avoir bien entendu le bruit d'un taffetas.

SCENE XI.

PONTIGNAN, SCAPIN *revenant avec de la lumière.*

PONTIGNAN.

EH ! viens donc ! ta lenteur me tue !
Viens voir !

SCAPIN *tremblant.*

J'ai peur de regarder.

PONTIGNAN.

Eclaire ici !

SCAPIN *détournant les yeux.*

Sa griffe, eſt-elle bien crochue ?

PONTIGNAN *d'un air d'impatience.*

Eclaire donc ! & viens m'aider.

SCAPIN *toujours ſans regarder.*

Eh ! ſa barbe de bouc, eſt-elle bien touffue ? *Reculant de fraïeur.*

Je crois la voir !

PONTIGNAN.

Maraut !

SCAPIN *à l'eſprit, ſans regarder.*

Mon cher Eſprit follet,
Si mon Maître punit vos tours de paſſe-paſſe ;
Si, dans l'inſtant, il vous tient au collet ;...
Ah ! ce n'eſt point ma faute ; ainſi, faites-moi grâce !
Mon Maître eſt bien mon Maître, & moi bien ſon Valet.

PONTIGNAN *très-impatiemment.*

De quelle patience, il faut s'armer ?

SCAPIN.

Courage !
Montrons-nous des plus réſolus !
Voïons, puiſqu'il faut voir. — Je ne vois rien !...
J'enrage !
Quoi ! vos efforts ont été ſuperflus ?...
L'eſprit, que vous teniez, vous ne le tenez plus ?

PONTIGNAN *lui montrant la corbeille.*

Il m'a laiſſé ceci pour gage ;
Et s'eſt caché ! cherchons de toutes parts !

SCAPIN.

Vous avez fait un bel ouvrage !
Ah ! parbleu ! nous n'avons qu'à nous tenir gaillards !

HONORINE.

Un courrier...

MLLE. D'HERFLEUR.

De qui? du comte?

HONORINE.

Eh! oui sans doute,
Qui, dans le même instant, va se remettre en route.

MLLE. D'HERFLEUR.

(*à part.*)

Je reviens, chevalier. C'est un pas hasardeux...
Quel qu'en soit le danger, je le dois, je le veux.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

HONORINE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Quel est donc son dessein?

HONORINE.

Comment vous en instruire?
Elle ne dit jamais que ce qu'elle veut dire.
Ne donne pas, qui veut, ce bel exemple.

LE CHEVALIER.

Hélas!

Vous adorer sans cesse et ne vous voir jamais.
Aux plus cruels ennuis vous me laissez en proie,
Et je vais payer cher un seul instant de joie.
Ainsi le sort cruel va confondre en ces lieux
L'aveu de notre amour, et nos derniers adieux!

SCENE II.

HONORINE, MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

HONORINE.

Madame, pardonnez. Mais je dois vous apprendre
Un important secret que je viens de surprendre.

MLLE. D'HERFLEUR.

Un secret! quel est-il?

HONORINE.

La baronne d'Alsin
Revient pour vous conduire au comte de Firmin,
Que, comme vous savez, l'exil retient encore.
Or monsieur ne pouvant, pour raisons que j'ignore,
A votre époux futur toutes deux vous mener,
(*Montrant le chevalier.*)
Il va prier monsieur de vous accompagner.

LE CHEVALIER.

Ciel!

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

MLLE. D'HERFLEUR.

Voilà notre entretien, monsieur le chevalier,
Tombé sur un sujet au moins fort singulier.
Poursuivons. Vous savez que ma main fut donnée ;
Qu'un écrit a déja réglé ma destinée,
Et qu'un époux m'attend pour recevoir ma foi.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Je m'en souviens.

MLLE. D'HERFLEUR.

Je veux le croire. Mais pourquoi
Cette impatience ?

LE CHEVALIER.

Ah !

MLLE. D'HERFLEUR.

Je voulois donc vous dire
Que cet entretien-ci peut servir à m'instruire.

Lorsqu'aux soins d'un époux il faut m'accoutumer,
Je peux apprendre avant, comment je dois l'aimer.

LE CHEVALIER, *sans prendre le ton de la galanterie.*

Oh! lui, prenant bientôt une douce habitude,
N'aura, pour vous aimer, besoin d'aucune étude;
En vous voyant, son cœur épris de son devoir,
Apprendra d'un coup-d'œil tout ce qu'il doit savoir.

MLLE. D'HERFLEUR, *à part.*

On n'est pas plus aimable.

LE CHEVALIER.

Il doit toute sa vie....

MLLE. D'HERFLEUR.

Par exemple, voilà de la galanterie.
Mais, jusqu'à ce moment, je vous ai cru (pardon)
Moins enclin vers l'amour que vers l'ambition.

LE CHEVALIER.

Qui, moi! j'ai cru devoir, au sortir de l'enfance,
Montrer l'ambition qui sied à ma naissance;
Mais ce noble desir, dont je fus tourmenté,
N'est pas, graces au ciel, insensibilité.
Oui, je vous l'avoûrai, l'ambition m'enflâme;
Elle eut dans tous les tems du pouvoir sur mon âme.
Je pense qu'un grand cœur peut, sans présomption,
Appeler la fortune au secours de son nom,
Et des biens, des honneurs demander le partage,
Comme un fils reconnu réclame un héritage.

» vous ferme les yeux avec un mouchoir. L'on
» ira prendre votre réponſe, au même endroit,
» où l'on a trouvé votre premiere! Si vous ac-
» ceptez ces conditions, vous verrez une fem-
» me, dont la tendreſſe égale, au moins, la vô-
» tre! adieu.

SCAPIN *d'un air d'humeur.*

Je ne répondrois point à tous ces logogriphes.
Je n'irois point les yeux fermés!

PONTIGNAN.

Pourquoi?

SCAPIN.

Pourquoi?... c'eſt que... d'abord, pour moi,
Les eſprits ne ſont pas des contes apocriphes.
Son génie Uriel!...

PONTIGNAN.

Soïs sûr que ſon envoi
Eſt fait par un valet, qu'on gagne, ici, je croi!

SCAPIN *montrant ſon col égratigné.*

Mais un valet n'a point de griffes!..
Par vos armes, d'ailleurs, vous êtes combattu,
Quand vous faites l'apologie
D'une Dame d'honneur, & pleine de vertu,
Qui donne un rendez-vous, la nuit. . . .

PONTIGNAN *l'interrompant.*

Te tairas-tu!
Allume encor une bougie.
Il ſe met à ſa table pour écrire.
Je vais répondre.

SCAPIN *allumant la bougie.*

Bon!

PONTIGNAN *écrivant.*

Je réponds.

SCAPIN.

Répondez.
Mais, ſentez donc ce que vous hazardez !..
Primò : vous bravez la magie ;
Vous vous laiſſez conduire après, les yeux bandez;
Ma foi, c'eſt riſquer votre vie !

PONTIGNAN *achevant ſa Lettre.*

Je voudrois attraper l'eſprit ;
Scapin, ſeconde mon envie.
Pour aprendre le nom de celle qui m'écrit ;
Mon cher Scapin ! ſi ton cœur me cherit
Pour un inſtant, ſortons enſemble,
Et tu reviendras ſeul....

SCAPIN *l'interrompant.*

Ah ! tout le corps me tremble
Aux propoſitions, que vous me faites là !

PONTIGNAN.

Eh bien ! faiſons mieux que cela ;
Tous les deux, nous allons deſcendre,
A grand bruit ! — toi, portant un flambeau devant moi,
Et ſans lumiere ; après, nous reviendrons attendre
Le drôle, chargé de l'emploi
De venir en ce lieu, pour prendre
Ma réponſe à ſon billet tendre. —
Il nous croira ſortis ; mais, rentrant avec toi,
Facilement, ici, nous pourons le ſurprendre.

SCAPIN *en tremblant.*

Vous ſuis-je néceſſaire, moi ?
Si vous vouliez ſeul entreprendre !...
Il ne s'attaque pas à vous,
Et c'eſt à moi que l'eſprit vient s'en prendre !.
Monſieur, il me roûra de coups !

S'il n'est que généreux, peut-il me satisfaire?

MLLE. D'HERFLEUR.

Je vais vous dévoiler mes sentimens: je vais
Consoler, ou plutôt augmenter vos regrets.
Par un cruel devoir, dès long-tems enchaînée,
Si je pouvois enfin changer ma destinée,
Ma main seroit à vous.

LE CHEVALIER.

Ah! ces mots dans mon cœur,
Madame, ont effacé la trace du malheur.
Vous avez fait de moi le plus heureux des hommes.

MLLE. D'HERFLEUR.

Oui; mais n'oubliez pas qu'en l'état où nous sommes,
Notre ennemi sans doute, et le plus dangereux,
C'est l'espérance, il faut la repousser tous deux.
Que n'avons-nous, d'Omval, une obscure naissance!
L'obscurité du moins donne l'indépendance;
Et, loin de voir trahir mes vœux et mon espoir,
Je pourrois accorder mon cœur et mon devoir:
Chacun de nous à l'autre eût consacré sa vie
Par un hymen sans gloire et plus digne d'envie;
Et tous deux affranchis d'un devoir rigoureux,
Nous serions ignorés, mais nous serions heureux.

LE CHEVALIER.

Ah! quel charmant tableau! mais hélas! qu'il diffère
Du sort que me prépare un ami, votre frère!
Exilé loin de vous, ils me faut désormais

Vous

Vous adorer sans cesse et ne vous voir jamais.
Aux plus cruels ennuis vous me laissez en proie,
Et je vais payer cher un seul instant de joie.
Ainsi le sort cruel va confondre en ces lieux
L'aveu de notre amour, et nos derniers adieux!

SCENE II.

HONORINE, MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

HONORINE.

Madame, pardonnez. Mais je dois vous apprendre
Un important secret que je viens de surprendre.

MLLE. D'HERFLEUR.

Un secret! quel est-il?

HONORINE.

La baronne d'Alsin
Revient pour vous conduire au comte de Firmin,
Que, comme vous savez, l'exil retient encore.
Or monsieur ne pouvant, pour raisons que j'ignore,
A votre époux futur toutes deux vous mener,
(*Montrant le chevalier.*)
Il va prier monsieur de vous accompagner.

LE CHEVALIER.

Ciel!

LÉONOR *ſouriant malignement.*

Je le croirois! — Mais, votre frere
Ne lui dira donc pas, que vous êtes ſa ſœur?

ANGÉLIQUE.

Non. — Il me doit traiter en étrangere.

LÉONOR *en riant.*

Il ne ſçait pas ce que nous ſçavons tous.

ANGÉLIQUE *d'un air d'inquiétude.*

Mais, moi, je ne ſçais point, n'aïant pas ſa réponſe,
Si Pontignan accepte, ou non, le rendez-vous?

LÉONOR *vivement.*

Au deſir de vous voir, penſez-vous qu'il renonce?
Quel conte! il viendra ſûrement!

ANGÉLIQUE.

Je voudrois le ſçavoir: — ſa réponſe doit être
Sur ſa table, à préſent! — Ce ſeroit ce moment,
Qu'il faudroit ſaiſir leſtement;
Car, à l'inſtant, j'ai vu le Valet, & le Maître
Sortir de leur apartement.

LÉONOR.

Liſette peut...

ANGÉLIQUE *l'interrompant.*

Liſette eſt à l'Hôtel de Flandre!
Elle a pris des porteurs; elle eſt chez La Forêt,
Afin, qu'au quart-d'heure il ſoit prêt
A ſe maſquer; & qu'il puiſſe ſe rendre,
Vers le ſoir, au bal, pour y prendre
Pontignan; — Et c'eſt là que notre affaire en eſt.

LÉONOR *vivement.*

Pour l'avancer, en attendant Liſette,
Je ſçais une bonne recette:
Que n'entrons-nous par la cloiſon?

ANGÉLIQUE *très-vivement, avec volubilité.*

C'eſt bien dit! allons tout-à-l'heure
Chercher, par-là, ſa Lettre,... Eh! vous avez raiſon!...

HONORINE.

Vous souffrez ; je vous plains.

LE CHEVALIER.

Ah ! tu ne connois pas
Tous mes chagrins. J'ai su que dès ce jour peut-être,
Ici mon adversaire est tout prêt à paroître.
Ta maîtresse bientôt va l'apprendre ; et mon cœur
Peut braver mon danger, mais non pas sa douleur.

HONORINE.

Mais qui le lui dira ?

LE CHEVALIER.

L'on adresse à son frère
Un double du cartel ; par là, mon adversaire,
En instruisant un tiers, sans doute aura compté
Donner à son défi plus d'authenticité.

HONORINE.

J'entends. Et vous craignez, selon toute apparence,
Que prier le marquis de garder le silence,
Ce ne soit éveiller un soupçon dangereux ?

LE CHEVALIER.

Eh ! oui. Si je tâchois, par un détour heureux...
Si je pouvois avant, par quelque stratagême...
Oui, disons que j'ai fait écrire exprès moi-même
Un cartel supposé, pour retenir ici...

HONORINE.

Ah ! votre idée arrive à tems ; car la voici.

SCENE II.

PONTIGNAN, SCAPIN, *arrivant ſans lumiere.*

PONTIGNAN.

Nous n'avons, en rentrant, été vus de perſonne.

SCAPIN *avec frayeur.*

Reſtons-nous ſans lumiere, ici ?

PONTIGNAN.

Il le faut ! — As-tu peur ?

SCAPIN *jouant le brave.*

Moi, peur ? Non, Dieu merci ! —
De la tête aux pieds, je friſſonne ;
Mais, c'eſt de froid. — Je ſuis ſaiſi !

PONTIGNAN.

Ne parle pas.

SCAPIN *en tremblant.*

Je ſuis tranſi !

PONTIGNAN.

Voïons ſi mon billet eſt encor ſur la table :
Je l'y retrouve, le voici !

SCAPIN *tremblant ; & ſuivant ſon Maître.*

Ah ! Monſieur, ſoïez charitable :
Ne vous éloignez pas !.. l'eſprit eſt intraitable !

PONTIGNAN.

Scapin, on viendra le chercher !

SCAPIN.

Quoi ?

PONTIGNAN.

Mon billet !

SCAPIN.

Eh bien ?

PONTIGNAN.

Songeons à nous cacher !

Il plaît, il est goûté, fait pour aller à tout.

LE MARQUIS.

Sans doute. Mais, madame...

LA MARQUISE.

Allons, je vous en prie,
Faites cela pour moi.

LE MARQUIS.

Soit. Mais j'aurois envie
De savoir (si ce vœu n'est pas trop indiscret)
Quel intérêt vous porte...

LA MARQUISE.

Oh!.. c'est un intérêt...

LE MARQUIS.

Très désintéressé! hem! le lien des âmes,
Le desir d'obliger, n'est-ce pas! oh! les femmes
Ont le cœur excellent.

LA MARQUISE.

D'ailleurs on est d'accord
Qu'il doit s'enorgueillir des ayeux dont il sort;
Qu'enfin par sa naissance il peut beaucoup prétendre.

LE MARQUIS.

Prétendre! je le vois.

LA MARQUISE.

Il ne faut pas attendre
Qu'on vienne, par l'appât d'un destin plus flatteur,

» vous ferme les yeux avec un mouchoir. L'on
» ira prendre votre réponſe, au même endroit,
» où l'on a trouvé votre premiere! Si vous ac-
» ceptez ces conditions, vous verrez une fem-
» me, dont la tendreſſe égale, au moins, la vô-
» tre! adieu.

SCAPIN *d'un air d'humeur.*

Je ne répondrois point à tous ces logogriphes.
Je n'irois point les yeux fermés!

PONTIGNAN.

Pourquoi?

SCAPIN.

Pourquoi?... c'eſt que... d'abord, pour moi,
Les eſprits ne ſont pas des contes apocriphes.
Son génie Uriel!...

PONTIGNAN.

Soïs sûr que ſon envoi
Eſt fait par un valet, qu'on gagne, ici, je croi!

SCAPIN *montrant ſon col égratigné.*

Mais un valet n'a point de griffes!..
Par vos armes, d'ailleurs, vous êtes combattu,
Quand vous faites l'apologie
D'une Dame d'honneur, & pleine de vertu,
Qui donne un rendez-vous, la nuit....

PONTIGNAN *l'interrompant.*

Te tairas-tu!
Allume encor une bougie.
Il ſe met à ſa table pour écrire.
Je vais répondre.

SCAPIN *allumant la bougie.*

Bon!

PONTIGNAN *écrivant.*

Je réponds.

SCENE XII.

LE MARQUIS, *seul.*

Quelle amitié naïve! et quel zèle ingénu!
Ceci, sans doute, aura bien soulagé son âme!...
Quoi! cet avis donné sur sa furtive flâme;
Ce billet que tantôt rejettoit ma raison?...
Eh bien, cet entretien l'a-t-il confirmé? non.
Non, j'aurai d'un mari, pris les yeux, et l'oreille.
L'imagination que le soupçon réveille
Ne voit plus qu'à travers des nuages confus;
Pensons mieux, ou plutôt, ma foi, n'y pensons plus.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

MLLE. D'HERFLEUR.

Voilà notre entretien, monsieur le chevalier,
Tombé sur un sujet au moins fort singulier.
Poursuivons. Vous savez que ma main fut donnée ;
Qu'un écrit a déja réglé ma destinée,
Et qu'un époux m'attend pour recevoir ma foi.

LE CHEVALIER, *avec vivacité.*

Je m'en souviens.

MLLE. D'HERFLEUR.

Je veux le croire. Mais pourquoi
Cette impatience ?

LE CHEVALIER.

Ah !

MLLE. D'HERFLEUR.

Je voulois donc vous dire
Que cet entretien-ci peut servir à m'instruire.

Lorsqu'aux soins d'un époux il faut m'accoutumer,
Je peux apprendre avant, comment je dois l'aimer.

LE CHEVALIER, *sans prendre le ton de la galanterie.*

Oh! lui, prenant bientôt une douce habitude,
N'aura, pour vous aimer, besoin d'aucune étude;
En vous voyant, son cœur épris de son devoir,
Apprendra d'un coup-d'œil tout ce qu'il doit savoir.

MLLE. D'HERFLEUR, *à part.*

On n'est pas plus aimable.

LE CHEVALIER.

Il doit toute sa vie...

MLLE. D'HERFLEUR.

Par exemple, voilà de la galanterie.
Mais, jusqu'à ce moment, je vous ai cru (pardon)
Moins enclin vers l'amour que vers l'ambition.

LE CHEVALIER.

Qui, moi! j'ai cru devoir, au sortir de l'enfance,
Montrer l'ambition qui sied à ma naissance;
Mais ce noble desir, dont je fus tourmenté,
N'est pas, graces au ciel, insensibilité.
Oui, je vous l'avouerai, l'ambition m'enflâme;
Elle eut dans tous les tems du pouvoir sur mon âme.
Je pense qu'un grand cœur peut, sans présomption,
Appeler la fortune au secours de son nom,
Et des biens, des honneurs demander le partage,
Comme un fils reconnu réclame un héritage.

LÉONOR *ſouriant malignement.*

Je le croirois! — Mais, votre frere
Ne lui dira donc pas, que vous êtes ſa ſœur?

ANGÉLIQUE.

Non. — Il me doit traiter en étrangere.

LÉONOR *en riant.*

Il ne ſçait pas ce que nous ſçavons tous.

ANGÉLIQUE *d'un air d'inquiétude.*

Mais, moi, je ne ſçais point, n'aïant pas ſa réponſe,
Si Pontignan accepte, ou non, le rendez-vous?

LÉONOR *vivement.*

Au deſir de vous voir, penſez-vous qu'il renonce?
Quel conte! il viendra ſûrement!

ANGÉLIQUE.

Je voudrois le ſçavoir: — ſa réponſe doit être
Sur ſa table, à préſent! — Ce ſeroit ce moment,
Qu'il faudroit ſaiſir leſtement;
Car, à l'inſtant, j'ai vu le Valet, & le Maître
Sortir de leur apartement.

LÉONOR.

Liſette peut...

ANGÉLIQUE *l'interrompant.*

Liſette eſt à l'Hôtel de Flandre!
Elle a pris des porteurs; elle eſt chez La Forêt,
Afin, qu'au quart-d'heure il ſoit prêt
A ſe maſquer; & qu'il puiſſe ſe rendre,
Vers le ſoir, au bal, pour y prendre
Pontignan; — Et c'eſt là que notre affaire en eſt.

LÉONOR *vivement.*

Pour l'avancer, en attendant Liſette,
Je ſçais une bonne recette:
Que n'entrons-nous par la cloiſon?

ANGÉLIQUE *très-vivement, avec volubilité.*

C'eſt bien dit! allons tout-à-l'heure
Chercher, par-là, ſa Lettre,... Eh! vous avez raiſon!...

Mais, comme il faut, qu'au guet, l'une de nous demeure,
Tandis que j'épîrai les gens de la maiſon,
Sur ſa table, prenez cette réponſe.

LÉONOR.

Bon!
Cela vaut fait!

ANGÉLIQUE *d'un air d'amitié.*

Mais, vous êtes trop bonne!
Comment reconnaître vos ſoins?

LÉONOR.

Mais, vous êtes bien sûre, au moins,
Qu'en cet apartement, il n'y viendra perſonne?

ANGÉLIQUE.

Non!

LÉONOR.

Et vous vous tiendrez au paſſage?

ANGÉLIQUE.

A deux pas.

LÉONOR.

Ce ſeroit, voïez vous, une faute bien lourde
De nous laiſſer ſurprendre!

ANGÉLIQUE.

Oh! ce n'eſt pas le cas;
Ils ſont ſortis!—D'ailleurs, j'ai ma lanterne ſourde;
Et ſa clarté ne nous trahira pas!

LÉONOR.

Fort bien! A ſa lueur, j'apercevrai, ſans peine
Ce billet, de vous ſouhaité.

ANGÉLIQUE *avec vivacité.*

Venez, venez que je vous mene;
Je ſerai votre guide, en cette obſcurité. *Elles ſortent.*

SCENE II.

PONTIGNAN, SCAPIN, *arrivant ſans lumiere.*

PONTIGNAN.

Nous n'avons, en rentrant, été vus de perſonne.

SCAPIN *avec frayeur.*

Reſtons-nous ſans lumiere, ici ?

PONTIGNAN.

Il le faut ! — As-tu peur ?

SCAPIN *jouant le brave.*

Moi, peur ? Non, Dieu merci ! —
De la tête aux pieds, je friſſonne ;
Mais, c'eſt de froid. — Je ſuis ſaiſi !

PONTIGNAN.

Ne parle pas.

SCAPIN *en tremblant.*

Je ſuis tranſi !

PONTIGNAN.

Voïons ſi mon billet eſt encor ſur la table :
Je l'y retrouve, le voici !

SCAPIN *tremblant ; & ſuivant ſon Maître.*

Ah ! Monſieur, ſoïez charitable :
Ne vous éloignez pas ! . . l'eſprit eſt intraitable !

PONTIGNAN.

Scapin, on viendra le chercher !

SCAPIN.

Quoi ?

PONTIGNAN.

Mon billet !

SCAPIN.

Eh bien ?

PONTIGNAN.

Songeons à nous cacher !

Vous adorer sans cesse et ne vous voir jamais.
Aux plus cruels ennuis vous me laissez en proie,
Et je vais payer cher un seul instant de joie.
Ainsi le sort cruel va confondre en ces lieux
L'aveu de notre amour, et nos derniers adieux!

SCENE II.

HONORINE, MLLE. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER.

HONORINE.

Madame, pardonnez. Mais je dois vous apprendre
Un important secret que je viens de surprendre.

MLLE. D'HERFLEUR.

Un secret! quel est-il!

HONORINE.

La baronne d'Alsin
Revient pour vous conduire au comte de Firmin,
Que, comme vous savez, l'exil retient encore.
Or monsieur ne pouvant, pour raisons que j'ignore,
A votre époux futur toutes deux vous mener,
(*Montrant le chevalier.*)
Il va prier monsieur de vous accompagner.

LE CHEVALIER.

Ciel!

» vous ferme les yeux avec un mouchoir. L'on
» ira prendre votre réponſe, au même endroit,
» où l'on a trouvé votre premiere! Si vous ac-
» ceptez ces conditions, vous verrez une fem-
» me, dont la tendreſſe égale, au moins, la vô-
» tre! adieu.

SCAPIN *d'un air d'humeur.*

Je ne répondrois point à tous ces logogriphes.
Je n'irois point les yeux fermés!

PONTIGNAN.

Pourquoi?

SCAPIN.

Pourquoi?... c'eſt que... d'abord, pour moi,
Les eſprits ne ſont pas des contes apocriphes.
Son génie Uriel!...

PONTIGNAN.

Sois sûr que ſon envoi
Eſt fait par un valet, qu'on gagne, ici, je croi!

SCAPIN *montrant ſon col égratigné.*

Mais un valet n'a point de griffes!..
Par vos armes, d'ailleurs, vous êtes combattu,
Quand vous faites l'apologie
D'une Dame d'honneur, & pleine de vertu,
Qui donne un rendez-vous, la nuit....

PONTIGNAN *l'interrompant.*

Te tairas-tu!
Allume encor une bougie.
Il ſe met à ſa table pour écrire.
Je vais répondre.

SCAPIN *allumant la bougie.*

Bon!

PONTIGNAN *écrivant.*

Je réponds.

HONORINE.

Vous souffrez ; je vous plains.

LE CHEVALIER.

Ah ! tu ne connois pas
Tous mes chagrins. J'ai su que dès ce jour peut-être,
Ici mon adversaire est tout prêt à paroître.
Ta maîtresse bientôt va l'apprendre ; et mon cœur
Peut braver mon danger, mais non pas sa douleur.

HONORINE.

Mais qui le lui dira ?

LE CHEVALIER.

L'on adresse à son frère
Un double du cartel ; par là, mon adversaire,
En instruisant un tiers, sans doute aura compté
Donner à son défi plus d'authenticité.

HONORINE.

J'entends. Et vous craignez, selon toute apparence,
Que prier le marquis de garder le silence,
Ce ne soit éveiller un soupçon dangereux ?

LE CHEVALIER.

Eh ! oui. Si je tâchois, par un détour heureux...
Si je pouvois avant, par quelque stratagême...
Oui, disons que j'ai fait écrire exprès moi-même
Un cartel supposé, pour retenir ici...

HONORINE.

Ah ! votre idée arrive à tems ; car la voici.

Le chevalier, enfin, peut être avantageux;
Il est jeune; et voilà qu'il est encor poète!
Deux motifs.... un moment! naïve et point coquette,
Si la marquise l'aime, elle ne m'aime plus;
Or je peux aisément m'éclaircir là-dessus.
En tournant l'entretien vers l'objet qui me touche,
Je vais forcer son cœur à parler par sa bouche.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Le comte enfin lassé de soupirer en vain,
Madame, de ma sœur va recevoir la main.
Mais un doute me reste, et vient, je le confesse,
Au milieu du bonheur, m'apporter la tristesse.

LA MARQUISE.

Quoi?

LE MARQUIS.

Le comte et ma sœur ne se sont jamais vus.
De quelques qualités que tous deux soient pourvus,
Ils pourroient s'aimer peu...

LA MARQUISE.

Pourquoi craindre d'avance?...

LE MARQUIS.

Un couple qui d'abord part de l'indifférence,

Et ce cruel départ que vous avez juré,
S'il ne peut plus se rompre, est au moins différé.

MLLE. D'HERFLEUR.

Ah! faut-il que du sort accusant l'injustice,
Un sentiment si vrai recoure à l'artifice!
Mais, malgré moi, mon cœur applaudit au moyen
Qu'a tenté votre amour.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je respire.

MLLE. D'HERFLEUR.

Aussi bien,
Pendant ce court délai, le comte aura la lettre
Qu'en deux heures au plus son courrier doit remettre.

LE CHEVALIER.

Que dites-vous, madame? au comte de Firmin,
Vous avez écrit, vous?

MLLE. D'HERFLEUR.

Moi-même.

LE CHEVALIER.

Et votre main
De mon malheur encore a signé l'assurance!

MLLE. D'HERFLEUR.

Ce que je viens d'écrire est loin de l'apparence:
J'ai déclaré pour vous mes sentimens secrets.

LE CHEVALIER.

Quoi! vous ne craignez pas!...

LÉONOR *ſouriant malignement.*

Je le croirois! — Mais, votre frere
Ne lui dira donc pas, que vous êtes ſa ſœur?

ANGÉLIQUE.

Non. — Il me doit traiter en étrangere.

LÉONOR *en riant.*

Il ne ſçait pas ce que nous ſçavons tous.

ANGÉLIQUE *d'un air d'inquiétude.*

Mais, moi, je ne ſçais point, n'aïant pas ſa réponſe,
Si Pontignan accepte, ou non, le rendez-vous?

LÉONOR *vivement.*

Au deſir de vous voir, penſez-vous qu'il renonce?
Quel conte! il viendra ſûrement!

ANGÉLIQUE.

Je voudrois le ſçavoir: — ſa réponſe doit être
Sur ſa table, à préſent! — Ce ſeroit ce moment,
Qu'il faudroit ſaiſir leſtement;
Car, à l'inſtant, j'ai vu le Valet, & le Maître
Sortir de leur apartement.

LÉONOR.

Liſette peut...

ANGÉLIQUE *l'interrompant.*

Liſette eſt à l'Hôtel de Flandre!
Elle a pris des porteurs; elle eſt chez La Forêt,
Afin, qu'au quart-d'heure il ſoit prêt
A ſe maſquer; & qu'il puiſſe ſe rendre,
Vers le ſoir, au bal, pour y prendre
Pontignan; — Et c'eſt là que notre affaire en eſt.

LÉONOR *vivement.*

Pour l'avancer, en attendant Liſette,
Je ſçais une bonne recette:
Que n'entrons-nous par la cloiſon?

ANGÉLIQUE *très-vivement, avec volubilité.*

C'eſt bien dit! allons tout-à-l'heure
Chercher, par-là, ſa Lettre,... Eh! vous avez raiſon!...

SCENE V.

LE MARQUIS, Mlle. D'HERFLEUR, HONORINE.

Mlle. D'HERFLEUR, *seule, à part.*

Sur l'amour malheureux elle a bien peu d'empire!
Tâchons de retrouver ma sœur; qu'elle m'inspire
Un...

LE MARQUIS.

Ah! ma sœur, priez ma femme de venir.

Mlle. D'HERFLEUR.

Oui, mon frère.

SCENE VI.

LE MARQUIS, *seul.*

On a beau vouloir me prévenir;
Elle n'est point coupable, et jusqu'à l'évidence,
Tout prendroit à mes yeux l'air de l'invraissemblance...
Mais supposons enfin cette secrette ardeur,
D'Omval dans la marquise a trouvé son vainqueur;
Il l'aime; est-il aimé? qui me force à le croire?
Il le dit bien; ses vers chantent bien sa victoire;
Mais qui le prouve? rien. Abusé par ses vœux,

SCENE II.

PONTIGNAN, SCAPIN, *arrivant ſans lumiere.*

PONTIGNAN.

Nous n'avons, en rentrant, été vus de perſonne.

SCAPIN *avec frayeur.*

Reſtons-nous ſans lumiere, ici ?

PONTIGNAN.

Il le faut ! — As-tu peur ?

SCAPIN *jouant le brave.*

Moi, peur ? Non, Dieu merci ! —
De la tête aux pieds, je friſſonne ;
Mais, c'eſt de froid. — Je ſuis ſaiſi !

PONTIGNAN.

Ne parle pas.

SCAPIN *en tremblant.*

Je ſuis tranſi !

PONTIGNAN.

Voïons ſi mon billet eſt encor ſur la table :
Je l'y retrouve, le voici !

SCAPIN *tremblant ; & ſuivant ſon Maître.*

Ah ! Monſieur, ſoïez charitable :
Ne vous éloignez pas !.. l'eſprit eſt intraitable !

PONTIGNAN.

Scapin, on viendra le chercher !

SCAPIN.

Quoi ?

PONTIGNAN.

Mon billet !

SCAPIN.

Eh bien ?

PONTIGNAN.

Songeons à nous cacher !

LE MARQUIS.

Mais, vous, pourquoi vouloir qu'une femme, entre nous,
Ayant tant d'autres gens à voir que son époux,
Ce soit tout justement l'époux qui dans son âme,
Allume avant tout autre une amoureuse flâme?

LA MARQUISE.

C'est qu'il fait plus pour elle; il la voit plus souvent.

LE MARQUIS.

Oui, l'époux sera tendre, et l'étranger galant;
Jugez si le dernier aura la préférence!

LA MARQUISE.

Croyez que la raison...

LE MARQUIS.

J'en crois l'expérience.

LA MARQUISE.

L'amour souvent arrive après l'hymen.

LE MARQUIS.

Après?
Je l'ai bien vu finir, mais commencer? jamais.

LA MARQUISE, *le cœur gros.*

Quoi! pensez-vous cela?

LE MARQUIS.

Mais tout ceci, madame,
Regarde également et l'époux et la femme.

SCENE III.

ANGÉLIQUE, LÉONOR, PONTIGNAN, SCAPIN.

Léonor, une lanterne ſourde à la main, ſort par la fauſſe porte avec Angélique, qui n'avance pas.

ANGÉLIQUE.

LA table eſt près du mur, qu'ici vous cotoïez.

LÉONOR.

Je la trouverai.

ANGÉLIQUE *rentrant.*

Soïez preſte!

PONTIGNAN.

L'on ſe parle, entends-tu?

SCAPIN.

Ce ſont des envoïés
De Lucifer! — Hélas! j'entends de reſte, —
Deux Lutins, au lieu d'un! — La peſte!
Quatre griffes, ſur moi? — Maintenant, vous voïez
Comme il n'eſt point d'eſprits? — Du moins, vous y croïez,
Après les avoir vus!

PONTIGNAN.

Chut!

SCAPIN *aux abois.*

Je vais rendre l'ame?

PONTIGNAN *bas à Scapin.*

Léonor ouvre ſa lanterne ſourde.

Scapin! vois de la clarté, voi!

SCAPIN *mourant de fraïeur.*

De la clarté?... c'eſt une flâme

Qui nous vient de l'enfer !

PONTIGNAN.

Eh ! mais, retourne-toi !
Regarde donc ! c'eſt une femme !

SCAPIN *bas à Pontignan.*

Vous me faites mourir d'effroi !
Encor un diable femme ! — Allons, c'eſt fait de moi !
J'en dois juger par celui qui me vexe.
Rien n'eſt plus tourmentant qu'un eſprit de ce ſexe !

PONTIGNAN.

Mais, cette femme eſt aſſez bien ;
Vois donc !

SCAPIN *craignant de regarder.*

Que voir ? Un corps aërien !
Un vain fantôme, qui vous frape !
Soufflez deſſus ; &, ce n'eſt rien.

PONTIGNAN.

De peur qu'elle ne nous échape,
Pontignan place Scapin.
J'irai là-bas ! toi, reſte ici !

SCAPIN.

Ah ! quel poſte éloigné ! — Si ſa griffe m'attrape ;
Comment m'enfuir ?

LÉONOR *prenant le billet ſur la table.*

Cherchons ſon billet ; le voici.
Retournons rapporter ceci ;
Et prenons le chemin, par où je ſuis venue !

PONTIGNAN *arrêtant Léonor.*

A mon billet, vous prenez intérêt,
Madame ?

LÉONOR *criant de ſurpriſe.*

Oh ciel ! j'étois guetée !
Criant encore, en rencontrant Scapin.
Ah ! de l'autre côté ! . . . .

» vous ferme les yeux avec un mouchoir. L'on
» ira prendre votre réponſe, au même endroit,
» où l'on a trouvé votre premiere! Si vous ac-
» ceptez ces conditions, vous verrez une fem-
» me, dont la tendreſſe égale, au moins, la vô-
» tre! adieu.

SCAPIN *d'un air d'humeur.*

Je ne répondrois point à tous ces logogriphes.
Je n'irois point les yeux fermés!

PONTIGNAN.

Pourquoi?

SCAPIN.

Pourquoi?... c'eſt que... d'abord, pour moi,
Les eſprits ne ſont pas des contes apocriphes.
Soit génie Uriel!...

PONTIGNAN.

Sois sûr que ſon envoi
Eſt fait par un valet, qu'on gagne, ici, je croi!

SCAPIN *montrant ſon col égratigné.*

Mais un valet n'a point de griffes!..
Par vos armes, d'ailleurs, vous êtes combattu,
Quand vous faites l'apologie
D'une Dame d'honneur, & pleine de vertu,
Qui donne un rendez-vous, la nuit....

PONTIGNAN *l'interrompant.*

Te tairas-tu!
Allume encor une bougie.
Il ſe met à ſa table pour écrire.
Je vais répondre.

SCAPIN *allumant la bougie.*

Bon!

PONTIGNAN *écrivant.*

Je réponds.

LA MARQUISE.

Ah! ciel!

MLLE. D'HERFLEUR.

J'aime; mon cœur qui se trahit sans cesse,
Ne sauroit plus long tems vous cacher sa foiblesse;
J'aime d'Omval. J'ai cru pouvoir jusqu'à ce jour,
A force de raison, combatre mon amour;
J'espérois égaler ma force à mon courage.
Mais près d'aller remplir le serment qui m'engage,
Mon courage abattu me trahit, et mon cœur
Trop foible et trop puni, ne sent que sa douleur.
Tout change à mes regards: la chaîne qui me lie,
Ce qu'on nomme devoir, n'est qu'une tyrannie;
L'orgueil de ma naissance, un cruel préjugé.
Mais mon frère a promis! qui l'en avoit chargé?
Quel droit en avoit-il? Le ciel dans sa colère,
Pour être mon tyran, l'avoit-il fait mon frère!
Me dois-je pour victime aux honneurs de son rang?
Et compte-t-il enfin parmi les droits du sang,
Celui de m'opprimer, celui d'être barbare?

LA MARQUISE.

Ah! ma sœur, je le vois, la douleur vous égare;
Elle vous rend injuste; et ces noms odieux...

MLLE. D'HERFLEUR.

Oui, ma sœur, j'en conviens, j'en rougis à vos yeux;
J'accuse ici mon frère, et j'ai tort de m'en plaindre;
Mon malheur a tout fait; sans vouloir m'y contraindre,

PONTIGNAN *d'un air aſſuré.*

Mais, à quel point, Maraut, la fraïeur te tranſporte !
Avec moi, tu crains ?

SCAPIN *d'un ton pleureur.*

Non ?. . Mais je ſuis ſon martyr :
Il m'a pris en guignon ;. . il me l'a fait ſentir,
Plus d'une fois ;. . & d'une étrange ſorte ! —
Vous répondrez de moi, ſi le diable m'emporte.

PONTIGNAN.

Viens, deſcendons ! — & feignons de ſortir.

Fin du troiſieme Acte.

SCENE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, Mlle. D'HERFLEUR.

LE MARQUIS, *à part en entrant.*

Suivons notre projet, non pour être éclairci;
La marquise n'étoit pour rien dans tout ceci;
Je suis, au fond du cœur, sûr de son innocence;
Mais je veux y porter le jour de l'évidence.
L'héroïne, à coup sûr, n'est autre que ma sœur.
Les voici toutes deux.

Mlle. D'HERFLEUR, *bas à la marquise.*

Il a l'air bien rêveur!

LE MARQUIS.

Ah! c'est vous!

LA MARQUISE.

Vous aviez quelque chose à nous dire!

LE MARQUIS.

Oui; sur le chevalier.

Mlle. D'HERFLEUR, *à part.*

Bon; il vient nous instruire
Du faux cartel. D'Omval a fort sagement fait,
Quand de ce stratagême il m'a dit le secret!
Mon trouble involontaire auroit trahi ma flâme.

LÉONOR *ſouriant malignement.*

Je le croirois! — Mais, votre frere
Ne lui dira donc pas, que vous êtes ſa ſœur?

ANGÉLIQUE.

Non. — Il me doit traiter en étrangere.

LÉONOR *en riant.*

Il ne ſçait pas ce que nous ſçavons tous.

ANGÉLIQUE *d'un air d'inquiétude.*

Mais, moi, je ne ſçais point, n'aïant pas ſa réponſe,
Si Pontignan accepte, ou non, le rendez-vous?

LÉONOR *vivement.*

Au deſir de vous voir, penſez-vous qu'il renonce?
Quel conte! il viendra ſûrement!

ANGÉLIQUE.

Je voudrois le ſçavoir: — ſa réponſe doit être
Sur ſa table, à préſent! — Ce ſeroit ce moment,
Qu'il faudroit ſaiſir leſtement;
Car, à l'inſtant, j'ai vu le Valet, & le Maître
Sortir de leur apartement.

LÉONOR.

Liſette peut...

ANGÉLIQUE *l'interrompant.*

Liſette eſt à l'Hôtel de Flandre!
Elle a pris des porteurs; elle eſt chez La Forêt,
Afin, qu'au quart-d'heure il ſoit prêt
A ſe maſquer; & qu'il puiſſe ſe rendre,
Vers le ſoir, au bal, pour y prendre
Pontignan; — Et c'eſt là que notre affaire en eſt.

LÉONOR *vivement.*

Pour l'avancer, en attendant Liſette,
Je ſçais une bonne recette:
Que n'entrons-nous par la cloiſon?

ANGÉLIQUE *très-vivement, avec volubilité.*

C'eſt bien dit! allons tout-à-l'heure
Chercher, par-là, ſa Lettre,... Eh! vous avez raiſon!...

Il eût fallu du moins, par pitié pour mes jours,
Ne me tromper jamais, ou me tromper toujours.

LE MARQUIS, *à part.*

Oh! non, la fausseté n'eut jamais ce langage.

(*Haut.*)

Madame, pardonnez un triste badinage;
Voulant, par une feinte, obtenir un aveu,
Mon esprit, sotement, s'en étoit fait un jeu.
L'épreuve...

LA MARQUISE.

Ah! mon ami! que ce soit la dernière.
Le plaisir qu'après tout, le succès peut vous faire,
N'égalera jamais le chagrin, la douleur,
Que même un faux soupçon fait sentir à mon cœur.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, *seul.*

Son âme est pure; en vain on se laisse séduire,
Le caractère reste, on ne peut le détruire;
Elle eût pu (car son cœur tient à l'humanité)
Connoître la foiblesse, et non la fausseté.
Ce n'est pas qu'au besoin, une femme infidelle...
J'en ai vu qui pleuroient... oui; mais ce n'est pas elle.
Cependant, je le vois, d'Omval est amoureux;
Or si ma femme ici ne fixe point ses vœux...
Eh! parbleu c'est ma sœur, oui, voilà le mystère.

SCENE II.

PONTIGNAN, SCAPIN, *arrivant ſans lumiere.*

PONTIGNAN.

Nous n'avons, en rentrant, été vus de perſonne.

SCAPIN *avec frayeur.*

Reſtons-nous ſans lumiere, ici ?

PONTIGNAN.

Il le faut ! — As-tu peur ?

SCAPIN *jouant le brave.*

Moi, peur ? Non, Dieu merci ! —
De la tête aux pieds, je friſſonne ;
Mais, c'eſt de froid. — Je ſuis ſaiſi !

PONTIGNAN.

Ne parle pas.

SCAPIN *en tremblant.*

Je ſuis tranſi !

PONTIGNAN.

Voïons ſi mon billet eſt encor ſur la table :
Je l'y retrouve, le voici !

SCAPIN *tremblant ; & ſuivant ſon Maître.*

Ah ! Monſieur, ſoïez charitable :
Ne vous éloignez pas !.. l'eſprit eſt intraitable !

PONTIGNAN.

Scapin, on viendra le chercher !

SCAPIN.

Quoi ?

PONTIGNAN.

Mon billet !

SCAPIN.

Eh bien ?

PONTIGNAN.

Songeons à nous cacher !

LA MARQUISE.

Ah! ciel!

MLLE. D'HERFLEUR.

J'aime; mon cœur qui se trahit sans cesse,
Ne sauroit plus long tems vous cacher sa foiblesse;
J'aime d'Omval. J'ai cru pouvoir jusqu'à ce jour,
A force de raison, combatre mon amour;
J'espérois égaler ma force à mon courage.
Mais près d'aller remplir le serment qui m'engage,
Mon courage abattu me trahit, et mon cœur
Trop foible et trop puni, ne sent que sa douleur.
Tout change à mes regards : la chaîne qui me lie,
Ce qu'on nomme devoir, n'est qu'une tyrannie;
L'orgueil de ma naissance, un cruel préjugé.
Mais mon frère a promis! qui l'en avoit chargé?
Quel droit en avoit-il? Le ciel dans sa colère,
Pour être mon tyran, l'avoit-il fait mon frère!
Me dois-je pour victime aux honneurs de son rang?
Et compte-t-il enfin parmi les droits du sang,
Celui de m'opprimer, celui d'être barbare?

LA MARQUISE.

Ah! ma sœur, je le vois, la douleur vous égare;
Elle vous rend injuste; et ces noms odieux...

MLLE. D'HERFLEUR.

Oui, ma sœur, j'en conviens, j'en rougis à vos yeux;
J'accuse ici mon frère, et j'ai tort de m'en plaindre;
Mon malheur a tout fait; sans vouloir m'y contraindre,

SCENE III.

ANGÉLIQUE, LÉONOR, PONTIGNAN, SCAPIN.

Léonor, une lanterne ſourde à la main, ſort par la fauſſe porte avec Angélique, qui n'avance pas.

ANGÉLIQUE.

LA table eſt près du mur, qu'ici vous cotoïez.

LÉONOR.

Je la trouverai.

ANGÉLIQUE *rentrant.*

Soïez preſte!

PONTIGNAN.

L'on ſe parle, entends-tu?

SCAPIN.

Ce ſont des envoïés
De Lucifer! — Hélas! j'entends de reſte, —
Deux Lutins, au lieu d'un! — La peſte!
Quatre griffes, ſur moi? — Maintenant, vous voïez
Comme il n'eſt point d'eſprits? — Du moins, vous y croïez,
Après les avoir vus!

PONTIGNAN.

Chut!

SCAPIN *aux abois.*

Je vais rendre l'ame?

PONTIGNAN *bas à Scapin.*

Léonor ouvre ſa lanterne ſourde.

Scapin! vois de la clarté, voi!

SCAPIN *mourant de fraïeur.*

De la clarté?... c'eſt une flâme

SCENE X.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, Mlle. D'HERFLEUR.

LE MARQUIS, *à part en entrant.*

Suivons notre projet, non pour être éclairci;
La marquise n'étoit pour rien dans tout ceci;
Je suis, au fond du cœur, sûr de son innocence;
Mais je veux y porter le jour de l'évidence.
L'héroïne, à coup sûr, n'est autre que ma sœur.
Les voici toutes deux.

Mlle. D'HERFLEUR, *bas à la marquise.*

Il a l'air bien rêveur!

LE MARQUIS.

Ah! c'est vous!

LA MARQUISE.

Vous aviez quelque chose à nous dire!

LE MARQUIS.

Oui; sur le chevalier.

Mlle. D'HERFLEUR, *à part.*

Bon; il vient nous instruire
Du faux cartel. D'Omval a fort sagement fait,
Quand de ce stratagême il m'a dit le secret!
Mon trouble involontaire auroit trahi ma flâme.

» vous ferme les yeux avec un mouchoir. L'on
» ira prendre votre réponſe, au même endroit,
» où l'on a trouvé votre premiere! Si vous ac-
» ceptez ces conditions, vous verrez une fem-
» me, dont la tendreſſe égale, au moins, la vô-
» tre! adieu.

SCAPIN *d'un air d'humeur.*

Je ne répondrois point à tous ces logogriphes.
Je n'irois point les yeux fermés!

PONTIGNAN.

Pourquoi?

SCAPIN.

Pourquoi?... c'eſt que... d'abord, pour moi,
Les eſprits ne ſont pas des contes apocriphes.
Son génie Uriel!...

PONTIGNAN.

Sois sûr que ſon envoi
Eſt fait par un valet, qu'on gagne, ici, je croi!

SCAPIN *montrant ſon col égratigné.*

Mais un valet n'a point de griffes!..
Par vos armes, d'ailleurs, vous êtes combattu,
Quand vous faites l'apologie
D'une Dame d'honneur, & pleine de vertu,
Qui donne un rendez-vous, la nuit....

PONTIGNAN *l'interrompant.*

Te tairas-tu!
Allume encor une bougie.
Il ſe met à ſa table pour écrire.
Je vais répondre.

SCAPIN *allumant la bougie.*

Bon!

PONTIGNAN *écrivant.*

Je réponds.

LE MARQUIS, *bas.*

Vraiment, voici d'un autre stile!
Quoi! ma femme se trouble, et ma sœur est tranquille!
(*Haut.*)
Que vois-je! qu'avez-vous, madame! la douleur
Fait pâlir votre front, accable votre cœur.

LA MARQUISE.

Je viens de me trouver presque mal.

LE MARQUIS.

Eh! moi-même
Je ne suis pas trop bien.

LA MARQUISE.

Et dans... mon trouble extrême,
Je n'ai pu vous cacher...

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je vois.
Mais encor!

LA MARQUISE.

Je ne puis vous dire...

LE MARQUIS.

Je le crois;
Mais oui, cela ne peut se cacher ni se dire.
Allons, remettons nous tous les deux. Je desire
Prendre conseil de vous. L'adversaire est, dit-on,
Furieux contre lui; l'avertirai-je, ou non!

MLLE. D'HERFLEUR, *à part.*

Puisqu'à mon triste hymen d'Orval est nécessaire,

PONTIGNAN *d'un air aſſuré.*

Mais, à quel point, Maraut, la fraïeur te tranſporte !
Avec moi, tu crains ?

SCAPIN *d'un ton pleureur.*

Non ?.. Mais je ſuis ſon martyr :
Il m'a pris en guignon ;.. il me l'a fait ſentir,
Plus d'une fois ;.. & d'une étrange ſorte ! —
Vous répondrez de moi, ſi le diable m'emporte.

PONTIGNAN.

Viens, deſcendons ! — & feignons de ſortir.

Fin du troiſieme Acte.

LE MARQUIS.

Point; j'ai l'âme ravie.

(*A mlle. d'Herfleur.*) (*A la marquise.*)

Vous voulez son honneur, vous demandez sa vie;
Rien n'est plus naturel, et je suis fort content,
Satisfait.

LA MARQUISE.

Je le crois. Mais vous riez pourtant
D'un air... fâché.

LE MARQUIS.

Fâché? cela n'est pas possible.
Une sœur... héroïque, une épouse... sensible,
Est-ce de quoi gronder et se mettre en courroux?
Je suis un heureux frère, un... très heureux époux.

LA MARQUISE.

Non, tenez, votre joie est...

LE MARQUIS, *avec humeur.*

Pour vous satisfaire,
Faut-il un rire fou?

MLLE. D'HERFLEUR.

Nos deux avis, mon frère,
Ont déplu, je le vois. Il faudra pourtant bien,
Si l'un vous dit, parlez, l'autre, ne dites rien,
Adopter l'un des deux.

LE MARQUIS.

Pourquoi?

LÉONOR *ſouriant malignement.*

Je le croirois! — Mais, votre frere
Ne lui dira donc pas, que vous êtes ſa ſœur?

ANGÉLIQUE.

Non. — Il me doit traiter en étrangere.

LÉONOR *en riant.*

Il ne ſçait pas ce que nous ſçavons tous.

ANGÉLIQUE *d'un air d'inquiétude.*

Mais, moi, je ne ſçais point, n'aïant pas ſa réponſe,
Si Pontignan accepte, ou non, le rendez-vous?

LÉONOR *vivement.*

Au deſir de vous voir, penſez-vous qu'il renonce?
Quel conte! il viendra ſûrement!

ANGÉLIQUE.

Je voudrois le ſçavoir: — ſa réponſe doit être
Sur ſa table, à préſent! — Ce ſeroit ce moment,
Qu'il faudroit ſaiſir leſtement;
Car, à l'inſtant, j'ai vu le Valet, & le Maître
Sortir de leur apartement.

LÉONOR.

Liſette peut...

ANGÉLIQUE *l'interrompant.*

Liſette eſt à l'Hôtel de Flandre!
Elle a pris des porteurs; elle eſt chez La Forêt,
Afin, qu'au quart-d'heure il ſoit prêt
A ſe maſquer; & qu'il puiſſe ſe rendre,
Vers le ſoir, au bal, pour y prendre
Pontignan; — Et c'eſt là que notre affaire en eſt.

LÉONOR *vivement.*

Pour l'avancer, en attendant Liſette,
Je ſçais une bonne recette:
Que n'entrons-nous par la cloiſon?

ANGÉLIQUE *très-vivement, avec volubilité.*

C'eſt bien dit! allons tout-à-l'heure
Chercher, par-là, ſa Lettre,... Eh! vous avez raiſon!...

Mais, comme il faut, qu'au guet, l'une de nous demeure,
Tandis que j'épîrai les gens de la maiſon,
Sur ſa table, prenez cette réponſe.

LÉONOR.

Bon!
Cela vaut fait!

ANGÉLIQUE *d'un air d'amitié.*

Mais, vous êtes trop bonne!
Comment reconnaître vos ſoins?

LÉONOR.

Mais, vous êtes bien sûre, au moins,
Qu'en cet apartement, il n'y viendra perſonne?

ANGÉLIQUE.

Non!

LÉONOR.

Et vous vous tiendrez au paſſage?

ANGÉLIQUE.

A deux pas.

LÉONOR.

Ce ſeroit, voïez vous, une faute bien lourde
De nous laiſſer ſurprendre!

ANGÉLIQUE.

Oh! ce n'eſt pas le cas;
Ils ſont ſortis!—D'ailleurs, j'ai ma lanterne ſourde;
Et ſa clarté ne nous trahira pas!

LÉONOR.

Fort bien! A ſa lueur, j'aperceverai, ſans peine
Ce billet, de vous ſouhaité.

ANGÉLIQUE *avec vivacité.*

Venez, venez que je vous mene;
Je ſerai votre guide, en cette obſcurité. *Elles ſortent.*

SCENE II.

PONTIGNAN, SCAPIN, *arrivant ſans lumiere.*

PONTIGNAN.

Nous n'avons, en rentrant, été vus de perſonne.

SCAPIN *avec frayeur.*

Reſtons-nous ſans lumiere, ici ?

PONTIGNAN.

Il le faut ! — As-tu peur ?

SCAPIN *jouant le brave.*

Moi, peur ? Non, Dieu merci ! —
De la tête aux pieds, je friſſonne ;
Mais, c'eſt de froid. — Je ſuis ſaiſi !

PONTIGNAN.

Ne parle pas.

SCAPIN *en tremblant.*

Je ſuis tranſi !

PONTIGNAN.

Voïons ſi mon billet eſt encor ſur la table :
Je l'y retrouve, le voici !

SCAPIN *tremblant ; & ſuivant ſon Maître.*

Ah ! Monſieur, ſoïez charitable :
Ne vous éloignez pas ! . . l'eſprit eſt intraitable !

PONTIGNAN.

Scapin, on viendra le chercher !

SCAPIN.

Quoi ?

PONTIGNAN.

Mon billet !

SCAPIN.

Eh bien ?

PONTIGNAN.

Songeons à nous cacher !

Penser bien autrement; vous disiez que l'honneur...

MLLE. D'HERFLEUR.

C'est que j'avois alors, pour nourrir ma constance,
D'un cœur impartial la froide indifférence;
Je ne voyois encor que le danger d'autrui.
Mais c'est d'après mon cœur que je pense aujourd'hui.
Au nom d'un sentiment éprouvé par vous-même,
S'il en est tems encor, sauvez-moi ce que j'aime.
Parlez au marquis.

LA MARQUISE.

Oui.

MLLE. D'HERFLEUR,

Mais dans cet entretien
Parlez avec chaleur.

LA MARQUISE.

Oui, ma sœur.

MLLE. D'HERFLEUR.

Dites bien
Qu'il s'agit d'un ami, qui l'aime et qu'il estime.

LA MARQUISE.

Oui.

MLLE. D'HERFLEUR.

Que si de l'honneur malheureuse victime,
Dans un nouveau combat d'Omval finit son sort,
Jusqu'à sa dernière heure il va pleurer sa mort.

» vous ferme les yeux avec un mouchoir. L'on
» ira prendre votre réponſe, au même endroit,
» où l'on a trouvé votre premiere! Si vous ac-
» ceptez ces conditions, vous verrez une fem-
» me, dont la tendreſſe égale, au moins, la vô-
» tre! adieu.

SCAPIN *d'un air d'humeur.*

Je ne répondrois point à tous ces logogriphes.
Je n'irois point les yeux fermés!

PONTIGNAN.

Pourquoi?

SCAPIN.

Pourquoi?... c'eſt que... d'abord, pour moi,
Les eſprits ne ſont pas des contes apocriphes.
Son génie Uriel!...

PONTIGNAN.

Sois sûr que ſon envoi
Eſt fait par un valet, qu'on gagne, ici, je croi!

SCAPIN *montrant ſon col égratigné.*

Mais un valet n'a point de griffes!..
Par vos armes, d'ailleurs, vous êtes combattu,
Quand vous faites l'apologie
D'une Dame d'honneur, & pleine de vertu,
Qui donne un rendez-vous, la nuit....

PONTIGNAN *l'interrompant.*

Te tairas-tu!
Allume encor une bougie.
Il ſe met à ſa table pour écrire.
Je vais répondre.

SCAPIN *allumant la bougie.*

Bon!

PONTIGNAN *écrivant.*

Je réponds.

LA MARQUISE.

Vous rentrez à propos, monsieur.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Eh bien!

LA MARQUISE.

J'allois vous demander un moment d'entretien.
Il m'est venu tantôt une idée excellente.

LE MARQUIS.

Madame, je le crois.

LA MARQUISE.

Je suis impatiente
De vous en voir instruit.

LE MARQUIS.

J'ai même empressement.
(*A part.*)
Allons, ceci pourra me distraire un moment,
Faire diversion...

LA MARQUISE.

Mon projet eût dû naître
Plutôt dans votre esprit que dans le mien.

LE MARQUIS.

Peut-être.

LA MARQUISE.

Mais vous l'applaudirez, quand je vous l'aurai dit.

PONTIGNAN *d'un air aſſuré.*

Mais, à quel point, Maraut, la fraïeur te tranſporte !
Avec moi, tu crains ?

SCAPIN *d'un ton pleureur.*

Non ?. . Mais je ſuis ſon martyr :
Il m'a pris en guignon ;. . il me l'a fait ſentir,
Plus d'une fois ;. . & d'une étrange ſorte ! —
Vous répondrez de moi, ſi le diable m'emporte.

PONTIGNAN.

Viens, deſcendons ! — & feignons de ſortir.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LÉONOR.

ANGÉLIQUE.

Oui! mon frere l'exige!.. &, je me vois réduite
A me montrer ſans maſque, au bal, à Pontignan!—
Il imagine.... (Eh! c'eſt là ſon roman;)
Qu'en me voïant, ſon cœur ſe prendra tout de ſuite.
Il faut céder à ſa pourſuite;—
Je n'ôterai mon maſque qu'un moment;
Et dans le rendez-vous, que je ménage enſuite,
Pour voir en ſecret cet Amant,
Je ſerai, par lui-même inſtruite;
Et je ſçaurai, ſur moi, quel eſt ſon ſujet. —
D'un air d'inquiétude; & en ſoupirant.
S'il m'annonçoit un fâcheux dénoûment,
Je lui reſterois inconue.

LÉONOR *d'un air léger.*

Quelle folie! — Eh quoi! tu doutes que ta vue,
Que ta beauté n'augmente encore ſon ardeur?
Eh! moi, ce n'eſt pas là ma peur:
Je crains, qu'en lui parlant, tu ne ſois reconue.
Ta voix....

ANGÉLIQUE *l'interrompant.*

Je te réponds, (Eh! j'en dois être crue,)
De la lui déguiſer, beaucoup mieux, que mon cœur.

LÉONOR *ſouriant malignement.*

Je le croirois! — Mais, votre frere
Ne lui dira donc pas, que vous êtes ſa ſœur?

ANGÉLIQUE.

Non. — Il me doit traiter en étrangere.

LÉONOR *en riant.*

Il ne ſçait pas ce que nous ſçavons tous.

ANGÉLIQUE *d'un air d'inquiétude.*

Mais, moi, je ne ſçais point, n'aïant pas ſa réponſe,
Si Pontignan accepte, ou non, le rendez-vous?

LÉONOR *vivement.*

Au deſir de vous voir, penſez-vous qu'il renonce?
Quel conte! il viendra ſûrement!

ANGÉLIQUE.

Je voudrois le ſçavoir: — ſa réponſe doit être
Sur ſa table, à préſent! — Ce ſeroit ce moment,
Qu'il faudroit ſaiſir leſtement;
Car, à l'inſtant, j'ai vu le Valet, & le Maître
Sortir de leur apartement.

LÉONOR.

Liſette peut...

ANGÉLIQUE *l'interrompant.*

Liſette eſt à l'Hôtel de Flandre!
Elle a pris des porteurs; elle eſt chez La Forêt,
Afin, qu'au quart-d'heure il ſoit prêt
A ſe maſquer; & qu'il puiſſe ſe rendre,
Vers le ſoir, au bal, pour y prendre
Pontignan; — Et c'eſt là que notre affaire en eſt.

LÉONOR *vivement.*

Pour l'avancer, en attendant Liſette,
Je ſçais une bonne recette:
Que n'entrons-nous par la cloiſon?

ANGÉLIQUE *très-vivement, avec volubilité.*

C'eſt bien dit! allons tout-à-l'heure
Chercher, par-là, ſa Lettre,... Eh! vous avez raiſon!...

Penser bien autrement; vous disiez que l'honneur...

MLLE. D'HERFLEUR.

C'est que j'avois alors, pour nourrir ma constance,
D'un cœur impartial la froide indifférence;
Je ne voyois encor que le danger d'autrui.
Mais c'est d'après mon cœur que je pense aujourd'hui.
Au nom d'un sentiment éprouvé par vous-même,
S'il en est tems encor, sauvez-moi ce que j'aime.
Parlez au marquis.

LA MARQUISE.

Oui.

MLLE. D'HERFLEUR,

Mais dans cet entretien
Parlez avec chaleur.

LA MARQUISE.

Oui, ma sœur.

MLLE. D'HERFLEUR.

Dites bien
Qu'il s'agit d'un ami, qui l'aime et qu'il estime.

LA MARQUISE.

Oui.

MLLE. D'HERFLEUR.

Que si de l'honneur malheureuse victime,
Dans un nouveau combat d'Omval finit son sort,
Jusqu'à sa dernière heure il va pleurer sa mort.

SCENE II.

PONTIGNAN, SCAPIN, *arrivant ſans lumiere.*

PONTIGNAN.

Nous n'avons, en rentrant, été vus de perſonne.

SCAPIN *avec fraieur.*

Reſtons-nous ſans lumiere, ici ?

PONTIGNAN.

Il le faut ! — As-tu peur ?

SCAPIN *jouant le brave.*

Moi, peur ? Non, Dieu merci ! —
De la tête aux pieds, je friſſonne ;
Mais, c'eſt de froid. — Je ſuis ſaiſi !

PONTIGNAN.

Ne parle pas.

SCAPIN *en tremblant.*

Je ſuis tranſi !

PONTIGNAN.

Voïons ſi mon billet eſt encor ſur la table :
Je l'y retrouve, le voici !

SCAPIN *tremblant ; & ſuivant ſon Maître.*

Ah ! Monſieur, ſoïez charitable :
Ne vous éloignez pas !.. l'eſprit eſt intraitable !

PONTIGNAN.

Scapin, on viendra le chercher !

SCAPIN.

Quoi ?

PONTIGNAN.

Mon billet !

SCAPIN.

Eh bien ?

PONTIGNAN.

Songeons à nous cacher !

LA MARQUISE.

Vous rentrez à propos, monsieur.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Eh bien?

LA MARQUISE.

J'allois vous demander un moment d'entretien.
Il m'est venu tantôt une idée excellente.

LE MARQUIS.

Madame, je le crois.

LA MARQUISE.

Je suis impatiente
De vous en voir instruit.

LE MARQUIS.

J'ai même empressement.
(*A part.*)
Allons, ceci pourra me distraire un moment,
Faire diversion...

LA MARQUISE.

Mon projet eût dû naître
Plutôt dans votre esprit que dans le mien.

LE MARQUIS.

Peut-être.

LA MARQUISE.

Mais vous l'applaudirez, quand je vous l'aurai dit.

» vous ferme les yeux avec un mouchoir. L'on
» ira prendre votre réponſe, au même endroit,
» où l'on a trouvé votre premiere! Si vous ac-
» ceptez ces conditions, vous verrez une fem-
» me, dont la tendreſſe égale, au moins, la vô-
» tre! adieu.

SCAPIN *d'un air d'humeur.*

Je ne répondrois point à tous ces logogriphes.
Je n'irois point les yeux fermés!

PONTIGNAN.

Pourquoi?

SCAPIN.

Pourquoi?... c'eſt que... d'abord, pour moi,
Les eſprits ne ſont pas des contes apocriphes.
Soit génie Uriel!...

PONTIGNAN.

Sois sûr que ſon envoi
Eſt fait par un valet, qu'on gagne, ici, je croi!

SCAPIN *montrant ſon col égratigné.*

Mais un valet n'a point de griffes!..
Par vos armes, d'ailleurs, vous êtes combattu,
Quand vous faites l'apologie
D'une Dame d'honneur, & pleine de vertu,
Qui donne un rendez-vous, la nuit....

PONTIGNAN *l'interrompant.*

Te tairas-tu!
Allume encor une bougie.
Il ſe met à ſa table pour écrire.
Je vais répondre.

SCAPIN *allumant la bougie.*

Bon!

PONTIGNAN *écrivant.*

Je réponds.

SCAPIN.

Répondez.
Mais, ſentez donc ce que vous hazardez!..
Primò : vous bravez la magie ;
Vous vous laiſſez conduire après, les yeux bandez;
Ma foi, c'eſt riſquer votre vie!

PONTIGNAN *achevant ſa Lettre.*

Je voudrois attraper l'eſprit ;
Scapin, ſeconde mon envie.
Pour aprendre le nom de celle qui m'écrit ;
Mon cher Scapin! ſi ton cœur me chérit
Pour un inſtant, ſortons enſemble,
Et tu reviendras ſeul...

SCAPIN *l'interrompant.*

Ah! tout le corps me tremble
Aux propoſitions, que vous me faites là!

PONTIGNAN.

Eh bien! faiſons mieux que cela ;
Tous les deux, nous allons deſcendre,
A grand bruit! — toi, portant un flambeau devant moi,
Et ſans lumiere; après, nous reviendrons attendre
Le drôle, chargé de l'emploi
De venir en ce lieu, pour prendre
Ma réponſe à ſon billet tendre. —
Il nous croira ſortis; mais, rentrant avec toi,
Facilement, ici, nous pourons le ſurprendre.

SCAPIN *en tremblant.*

Vous ſuis-je néceſſaire, moi?
Si vous vouliez ſeul entreprendre!...
Il ne s'attaque pas à vous,
Et c'eſt à moi que l'eſprit vient s'en prendre!.
Monſieur, il me roûra de coups!

PONTIGNAN *d'un air aſſuré.*

Mais, à quel point, Maraut, la fraïeur te tranſporte !
Avec moi, tu crains ?

SCAPIN *d'un ton pleureur.*

Non ?. . Mais je ſuis ſon martyr :
Il m'a pris en guignon ; . . il me l'a fait ſentir,
Plus d'une fois ; . . & d'une étrange ſorte ! —
Vous répondrez de moi, ſi le diable m'emporte.

PONTIGNAN.

Viens, deſcendons ! — & feignons de ſortir.

Fin du troiſieme Acte.

Penser bien autrement; vous disiez que l'honneur...

MLLE. D'HERFLEUR.

C'est que j'avois alors, pour nourrir ma constance,
D'un cœur impartial la froide indifférence;
Je ne voyois encor que le danger d'autrui.
Mais c'est d'après mon cœur que je pense aujourd'hui.
Au nom d'un sentiment éprouvé par vous-même,
S'il en est tems encor, sauvez-moi ce que j'aime.
Parlez au marquis.

LA MARQUISE.

Oui.

MLLE. D'HERFLEUR,

Mais dans cet entretien
Parlez avec chaleur.

LA MARQUISE.

Oui, ma sœur.

MLLE. D'HERFLEUR.

Dites bien
Qu'il s'agit d'un ami, qui l'aîme et qu'il estime.

LA MARQUISE.

Oui.

MLLE. D'HERFLEUR.

Que si de l'honneur malheureuse victime,
Dans un nouveau combat d'Omval finit son sort,
Jusqu'à sa dernière heure il va pleurer sa mort.

LÉONOR *ſouriant malignement.*

Je le croirois! — Mais, votre frere
Ne lui dira donc pas, que vous êtes ſa ſœur?

ANGÉLIQUE.

Non. — Il me doit traiter en étrangere.

LÉONOR *en riant.*

Il ne ſçait pas ce que nous ſçavons tous.

ANGÉLIQUE *d'un air d'inquiétude.*

Mais, moi, je ne ſçais point, n'aïant pas ſa réponſe,
Si Pontignan accepte, ou non, le rendez-vous?

LÉONOR *vivement.*

Au deſir de vous voir, penſez-vous qu'il renonce?
Quel conte! il viendra ſûrement!

ANGÉLIQUE.

Je voudrois le ſçavoir: — ſa réponſe doit être
Sur ſa table, à préſent! — Ce ſeroit ce moment,
Qu'il faudroit ſaiſir leſtement;
Car, à l'inſtant, j'ai vu le Valet, & le Maître
Sortir de leur apartement.

LÉONOR.

Liſette peut...

ANGÉLIQUE *l'interrompant.*

Liſette eſt à l'Hôtel de Flandre!
Elle a pris des porteurs; elle eſt chez La Forêt,
Afin, qu'au quart-d'heure il ſoit prêt
A ſe maſquer; & qu'il puiſſe ſe rendre,
Vers le ſoir, au bal, pour y prendre
Pontignan; — Et c'eſt là que notre affaire en eſt.

LÉONOR *vivement.*

Pour l'avancer, en attendant Liſette,
Je ſçais une bonne recette:
Que n'entrons-nous par la cloiſon?

ANGÉLIQUE *très-vivement, avec volubilité.*

C'eſt bien dit! allons tout-à-l'heure
Chercher, par-là, ſa Lettre,... Eh! vous avez raiſon!...

LA MARQUISE.

Vous rentrez à propos, monsieur.

LE MARQUIS.

Tant mieux. Eh bien?

LA MARQUISE.

J'allois vous demander un moment d'entretien.
Il m'est venu tantôt une idée excellente.

LE MARQUIS.

Madame, je le crois.

LA MARQUISE.

Je suis impatiente
De vous en voir instruit.

LE MARQUIS.

J'ai même empressement.
(*A part.*)
Allons, ceci pourra me distraire un moment,
Faire diversion...

LA MARQUISE.

Mon projet eût dû naître
Plutôt dans votre esprit que dans le mien.

LE MARQUIS.

Peut-être.

LA MARQUISE.

Mais vous l'applaudirez, quand je vous l'aurai dit.

SCENE II.

PONTIGNAN, SCAPIN, *arrivant ſans lumiere.*

PONTIGNAN.

Nous n'avons, en rentrant, été vus de perſonne.

SCAPIN *avec frayeur.*

Reſtons-nous ſans lumiere, ici ?

PONTIGNAN.

Il le faut ! — As-tu peur ?

SCAPIN *jouant le brave.*

Moi, peur ? Non, Dieu merci ! —
De la tête aux pieds, je friſſonne ;
Mais, c'eſt de froid. — Je ſuis ſaiſi !

PONTIGNAN.

Ne parle pas.

SCAPIN *en tremblant.*

Je ſuis tranſi !

PONTIGNAN.

Voïons ſi mon billet eſt encor ſur la table :
Je l'y retrouve, le voici !

SCAPIN *tremblant, & ſuivant ſon Maître.*

Ah ! Monſieur, ſoïez charitable :
Ne vous éloignez pas ! . . l'eſprit eſt intraitable !

PONTIGNAN.

Scapin, on viendra le chercher !

SCAPIN.

Quoi ?

PONTIGNAN.

Mon billet !

SCAPIN.

Eh bien ?

PONTIGNAN.

Songeons à nous cacher !

Ne pas éterniser un discours monotone
Sur les mêmes objets, sur la même personne.

LA MARQUISE.

On parle des objets qui touchent notre cœur;
Je le croyois du moins.

LE MARQUIS, *à part.*

Courage!

LA MARQUISE.

Quel malheur
Si tout près d'arriver au bonheur qu'il espère,
Il alloit voir si-tôt terminer sa carrière!

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien!

LA MARQUISE.

Mais, mon ami, pardon; laissons cela;
Ce discours vous déplaît.

LE MARQUIS.

Eh! non; mais si par là
On pouvoit terminer cette longue querelle,
Mon cœur eût dès long tems prévenu votre zèle.
Au reste pour trouver un plus heureux moyen,
Vous pouvez chez ma sœur poursuivre l'entretien;
Dites-lui, s'il vous plaît, qu'enfin si l'adversaire
Réalise bientôt ou trop long tems différe
Ce fatal rendez-vous, qui vous alarme tant,
Avec elle d'Omval doit partir à l'instant.

PONTIGNAN *d'un air aſſuré.*

Mais, à quel point, Maraut, la fraïeur te tranſporte !
Avec moi, tu crains ?

SCAPIN *d'un ton pleureur.*

Non ?. . Mais je ſuis ſon martyr :
Il m'a pris en guignon ;. . il me l'a fait ſentir,
Plus d'une fois ;. . & d'une étrange ſorte ! —
Vous répondrez de moi, ſi le diable m'emporte.

PONTIGNAN.

Viens, deſcendons ! — & feignons de ſortir.

Fin du troiſieme Acte.

SCENE III.

LA MARQUISE, *seule.*

Quelle brusque sortie! il a l'air en colère.
Quand j'y songe, ceci cache quelque mystère.
Il me disoit d'un ton, d'un air fort singulier,
Que ma sœur partiroit avec le chevalier.
Quel est donc le motif de cette confidence?
A-t-il quelque soupçon de leur intelligence?
Je ne sais que penser; et je tremble pour eux.

SCENE IV.

MLLE. D'HERFLEUR, LA MARQUISE.

MLLE. D'HERFLEUR.

Eh bien, que m'allez vous apprendre?

LA MARQUISE.

Rien d'heureux.
On ne peut de d'Omval appaiser la querelle;
Et j'ai pour vous encore une crainte nouvelle.

MLLE. D'HERFLEUR.

Eh! quel nouveau malheur est à craindre pour nous!

LÉONOR *ſouriant malignement.*

Je le croirois! — Mais, votre frere
Ne lui dira donc pas, que vous êtes ſa ſœur?

ANGÉLIQUE.

Non. — Il me doit traiter en étrangere.

LÉONOR *en riant.*

Il ne ſçait pas ce que nous ſçavons tous.

ANGÉLIQUE *d'un air d'inquiétude.*

Mais, moi, je ne ſçais point, n'aïant pas ſa réponſe,
Si Pontignan accepte, ou non, le rendez-vous?

LÉONOR *vivement.*

Au deſir de vous voir, penſez-vous qu'il renonce?
Quel conte! il viendra ſûrement!

ANGÉLIQUE.

Je voudrois le ſçavoir: — ſa réponſe doit être
Sur ſa table, à préſent! — Ce ſeroit ce moment,
Qu'il faudroit ſaiſir leſtement;
Car, à l'inſtant, j'ai vu le Valet, & le Maître
Sortir de leur apartement.

LÉONOR.

Liſette peut...

ANGÉLIQUE *l'interrompant.*

Liſette eſt à l'Hôtel de Flandre!
Elle a pris des porteurs; elle eſt chez La Forêt,
Afin, qu'au quart-d'heure il ſoit prêt
A ſe maſquer; & qu'il puiſſe ſe rendre,
Vers le ſoir, au bal, pour y prendre
Pontignan; — Et c'eſt là que notre affaire en eſt.

LÉONOR *vivement.*

Pour l'avancer, en attendant Liſette,
Je ſçais une bonne recette:
Que n'entrons-nous par la cloiſon?

ANGÉLIQUE *très-vivement, avec volubilité.*

C'eſt bien dit! allons tout-à-l'heure
Chercher, par-là, ſa Lettre,... Eh! vous avez raiſon!...

Obéir sur ce point, n'est pas en ma puissance.
Pour braver le danger mon cœur est assez fort ;
Mais il tremble à l'aspect d'un si pénible effort.

SCENE VI.

Mlle. D'HERFLEUR, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS, *au chevalier.*

Avec votre combat, j'apprends votre victoire.
J'en voulois partager les périls et la gloire ;
On m'enlève un plaisir, en m'ôtant cet espoir.
Mais en le regrettant, je connois mon devoir,
Et sais à vos succès la part que je dois prendre.

LE CHEVALIER.

Ce reproche est fondé ; je ne puis m'en défendre.
Mais j'épargne (et ce bien doit me dédommager)
Une crainte à mon cœur, à vous-même un danger.

LE MARQUIS.

A propos, chevalier, j'ai deux mots à vous dire.

Mlle. D'HERFLEUR.

Demeurez ; nous sortons.

LA MARQUISE, *en s'efforçant de sourire.*

Adieu, je me retire,

SCENE II.

PONTIGNAN, SCAPIN, *arrivant ſans lumiere.*

PONTIGNAN.

Nous n'avons, en rentrant, été vus de perſonne.

SCAPIN *avec frayeur.*

Reſtons-nous ſans lumiere, ici ?

PONTIGNAN.

Il le faut ! — As-tu peur ?

SCAPIN *jouant le brave.*

Moi, peur ? Non, Dieu merci ! —
De la tête aux pieds, je friſſonne ;
Mais, c'eſt de froid. — Je ſuis ſaiſi !

PONTIGNAN.

Ne parle pas.

SCAPIN *en tremblant.*

Je ſuis tranſi !

PONTIGNAN.

Voïons ſi mon billet eſt encor ſur la table :
Je l'y retrouve, le voici !

SCAPIN *tremblant ; & ſuivant ſon Maître.*

Ah ! Monſieur, ſoïez charitable :
Ne vous éloignez pas ! . . l'eſprit eſt intraitable !

PONTIGNAN.

Scapin, on viendra le chercher !

SCAPIN.

Quoi ?

PONTIGNAN.

Mon billet !

SCAPIN.

Eh bien ?

PONTIGNAN.

Songeons à nous cacher !

Je crois qu'auprès de vous mon nom et ma noblesse...

LE MARQUIS.

Oh! c'est perdre le sens, monsieur le chevalier,
Que de songer encore à vous justifier.
Eh! quoi! la passion vous aveugleroit-elle
Au point d'imaginer qu'un ami dont le zèle...

LE CHEVALIER.

Je ne me juge pas innocent... tout à fait.
Mais l'amour...

LE MARQUIS.

Oui, l'amour couvre tout en effet.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs cette union qui vous paroît un crime,
N'a jamais eu qu'un but et noble et légitime.

LE MARQUIS.

Vous n'avez eu qu'un but légitime! oh! ma foi,
Ceci va pour le coup jusqu'au délire.

LE CHEVALIER.

En quoi?

LE MARQUIS.

J'en suis tout stupéfait. La belle qui vous aime...

LE CHEVALIER.

Ne peut, si vous voulez, disposer d'elle-même;
Mais comme chaque jour le hasard ou la mort
Peut la laisser enfin maîtresse de son sort,

SCENE III.

ANGÉLIQUE, LÉONOR, PONTIGNAN, SCAPIN.

Léonor, une lanterne ſourde à la main, ſort par la fauſſe porte avec Angélique, qui n'avance pas.

ANGÉLIQUE.

LA table eſt près du mur, qu'ici vous cotoïez.

LÉONOR.

Je la trouverai.

ANGÉLIQUE *rentrant.*

Soïez preſte!

PONTIGNAN.

L'on ſe parle, entends-tu?

SCAPIN.

Ce ſont des envoïés
De Lucifer! — Hélas! j'entends de reſte, —
Deux Lutins, au lieu d'un! — La peſte!
Quatre griffes, ſur moi? — Maintenant, vous voïez
Comme il n'eſt point d'eſprits? — Du moins, vous y croïez,
Après les avoir vus!

PONTIGNAN.

Chut!

SCAPIN *aux abois.*

Je vais rendre l'ame?

PONTIGNAN *bas à Scapin.*

Léonor ouvre ſa lanterne ſourde.

Scapin! vois de la clarté, voi!

SCAPIN *mourant de fraïeur.*

De la clarté?... c'eſt une flâme

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Lieutenant-Général de Police, *la Fausse Apparence*, ou *le Jaloux malgré lui*, Comédie en trois Actes et en vers; et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression ni la représentation. A Paris, ce 22 Avril 1789. SUARD.

Vu l'Approbation. Permis de représenter et imprimer. A Paris, ce 23 Avril 1789. DE CROSNE.

PIÈCES DE THEATRE SÉPARÉES

PAR M. VIGÉE.

La fauſſe Coquette, Comédie en 3 Actes et en vers, ... 1 10

La Belle-Mère, Comédie en cinq Actes et en vers, ... 1 10

L'Entrevue, Comédie en un Acte et en vers, ... 1 "

PAR M. COLLIN D'HARLEVILLE.

L'Inconſtant, Comédie en 5 Actes, ... 1 10

L'Optimiſte, Comédie en 5 Actes 2 10

Le Jaloux ſans amour, Comédie en 5 Act. par M. Imbert, 1 10

Le Séducteur, Comédie en 5 Actes, par M. le Marquis de Bievre, ... 1 10

Melcour & Verſeuil, Comédie en un Acte & en vers, par M. de Murville, ... 1 "

Lanval et Viviane, Comédie héroï-féerie, en cinq Actes et en vers; par le même. 2 10

LÉONOR.

Mais, ici, l'on peut nous entendre :
Moi-même, ici, j'ai pû vous y ſurprendre!—
Et vous verrez que vous auriez regret,
Si quelqu'autre que vous, ſçut notre ſecret.
Voïez donc, là dehors, ſi perſonne m'écoute ?

PONTIGNAN.

Scapin, va voir...

SCAPIN *l'interrompant.*

Mais, l'autre eſprit follet
Eſt là dehors!... je le redoute.

LÉONOR.

S'en repoſer ſur les ſoins d'un Valet,
Ce ſeroit me laiſſer du doute;
Allez vous-même...

SCAPIN *l'interrompant.*

C'eſt bien dit :
Cet eſprit a beaucoup de juſteſſe d'eſprit!

PONTIGNAN *à Léonor.*

Allons; il faut vous ſatisfaire! —
à Scapin.
Prends ceci!

SCAPIN.

La lanterne eſt bien entre vos mains!

PONTIGNAN.

Maraut! c'eſt donc moi, qui t'éclaire! —
Léonor rentre par la fauſſe porte.
Mais, dis-moi; qu'eſt-ce que tu crains ?
Ce n'eſt point un eſprit!

SCAPIN.

Rien ne me réconforte :
L'on ne guérit point de la peur.

PONTIGNAN.

Poltron!

SCAPIN.

Ici, laiſſe une odeur de ſoufre,
Qui nous prend au nez en rentrant!

PONTIGNAN *ſans l'écouter ; & cherchant.*

Ne pourai-je trouver le fil de cette trâme?... —
L'on entre ici par quelqu'endroit;... —
Mais diss n'étois-ce pas une très-belle Dame?

SCAPIN.

Elle, une Dame, ah! oui!.. bien fou, qui le croiroit!
C'eſt un eſprit, ſi c'étoit une femme,
Ici, l'on la retrouveroit.

PONTIGNAN *très-vivement.*

Je le ſoutiens: quand on me hacheroit,
C'étoit bien une femme! — Elle s'eſt fait entendre;
Elle a parlé.

SCAPIN.

D'accord; mais, parlé d'un ton creux;
Et n'a rien dit qu'on put comprendre; —
D'ailleurs, comme je ſuis peureux,
Tombant à bas,... j'ai vu, par un hazard heureux,
Les deux pieds,.. ſur leſquels ce lutin là ſe guinde; —
Et ces petits pieds, amoureux,
Sont faits, comme ceux d'un cocq-d'inde,
Avec cinq ergots vigoureux. —
Et, je ſuis bien trompé, ſi ſous ſa jupe bleue,
Je n'ai pas encor vu, dans ces momens affreux,
Fretiller trois fois une queue;...
Oh! c'eſt un diable!...

PONTIGNAN *d'un air mocqueur.*

Eh! bon! un diable auroit-il fui?
Ne m'eût-il pas fait quelqu'eſclandre?
N'eût-il pas réclamé l'enfer, & ſon appui;
A ſa confuſion, ſe fût-il laiſſé prendre?

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Lieutenant-Général de Police, *la Fausse Apparence*, ou *le Jaloux malgré lui*, Comédie en trois Actes et en vers; et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression ni la représentation. A Paris, ce 22 Avril 1789. SUARD.

Vu l'Approbation. Permis de représenter et imprimer. A Paris, ce 23 Avril 1789. DE CROSNE.

SCAPIN *en ſanglotant.*

Comme tout bon valet doit mourir pour ſon Maître,
Dût le lutin me faire expirer ſous ſes coups,
Monſieur!.. en me taiſant, je me croirois un traître;
Je parle donc! &, vous parle à genoux!
Il s'y met.
Fuïez ce maudit rendez-vous:
Fuïez votre Dame ſorciere! —
Je me dévoue à ſon courroux,
En vous faiſant cette priere; —
Mais, tout au moins, à mon heure derniere;
Je prouve bien, que je n'aimois que vous.

PONTIGNAN *d'un air de pitié.*

Va! leve-toi, tendre imbécile! —
Ce diable n'eſt point ſi mauvais.
Calme ta fraïeur puérile;
Mais, en revenant d'où je vais..

SCAPIN *l'interrompant vivement.*

Quand on va chez le diable, on n'en revient jamais!

PONTIGNAN *d'un ton très-ferme.*

J'en reviendrai; — ſonge à m'attendre.

SCAPIN.

Ici?

PONTIGNAN.

Sans doute!

SCAPIN.

Ici?

PONTIGNAN.

Ne va pas t'endormir.

SCAPIN.

Ici, tout ſeul?... Vous me faites frémir!
Il vaut mieux, tout d'un coup, me pendre;

PIÈCES DE THEATRE SÉPARÉES

PAR M. VIGÉE.

La fauſſe Coquette, Comédie en 3 Actes et en vers, ... 1 10

La Belle-Mère, Comédie en cinq Actes et en vers, ... 1 10

L'Entrevue, Comédie en un Acte et en vers, ... 1 4

PAR M. COLLIN D'HARLEVILLE.

L'Inconſtant, Comédie en 5 Actes, ... 1 10

L'Optimiſte, Comédie en 5 Actes 1 10

Le Jaloux ſans amour, Comédie en 5 Act. par M. Imbert, 1 10

Le Séducteur, Comédie en 5 Actes, par M. le Marquis de Bievre, ... 1 10

Melcour & Verſeuil, Comédie en un Acte & en vers, par M. de Murville, ... 1 4

Lanval et Viviane, Comédie héroï-féerie, en cinq Actes et en vers; par le même. 2 10

Je n'ai trouvé perſonne; on étoit au Wauxhall.

ALCIDOR *reprenant vivement.*

A s'ennuïer: — Jeudi, j'y gagnai la migraine,
Et je penſai m'y trouver mal!

PONTIGNAN.

J'y dois aller cette ſemaine.

ALCIDOR *d'un ton léger.*

En attendant, &, ſi rien ne vous géhenne,
Je m'en vais vous mener à notre petit bal! —
Vous verrez,.. (Et je veux qu'elle vous entretienne,)
Une beauté, d'un eſprit ſans égal;
Un tour d'eſprit, original;
Des graces; une ame ſenſible: —
Je gage qu'il n'eſt pas poſſible,
Si vous l'entretenez une heure ſeulement,
Que vous ne quittiez pas votre Dame inviſible,
Pour devenir, de la mienne, l'Amant.

PONTIGNAN *avec impétuoſité.*

Vous vous en flattez vainement! —
Vous exigez que je la voie;
Je la verrai.... Sans ce raviſſement,
Que vous voulez que je déploïe:
Sans en être épris un moment! —
Je vous préviens, qu'il n'eſt aucune voïe
De rompre mon attachement; —
Et l'amour, & l'honneur en ont fait le ſerment.

ALCIDOR *légérement.*

Je ne ſuis point battu! permettez que je croïe,
Que je n'eſpere pas encor, ſans fondement.
Venez, venez.

PONTIGNAN *avec gaieté.*

Je vous ſuis bravement.

Fin du quatrieme Acte.

Il a monté dans le cabriolet
Sans...

LÉONOR *l'interrompant, en ſouriant.*

J'ai bien éprouvé qu'il n'étoit pas timide.

LA FORÊT.

Pour l'attendre là-bas, je vais faire le guet.

LÉONOR.

Va, cours, vîte! *La Forêt ſe retire.*

SCENE II.

LÉONOR *ſeule.*

Angelique eſt dans l'impatience
De finir cet amuſement,
Que ſon amour, déjà commence
A regarder, comme un tourment.

SCENE III.

LÉONOR, LISETTE.

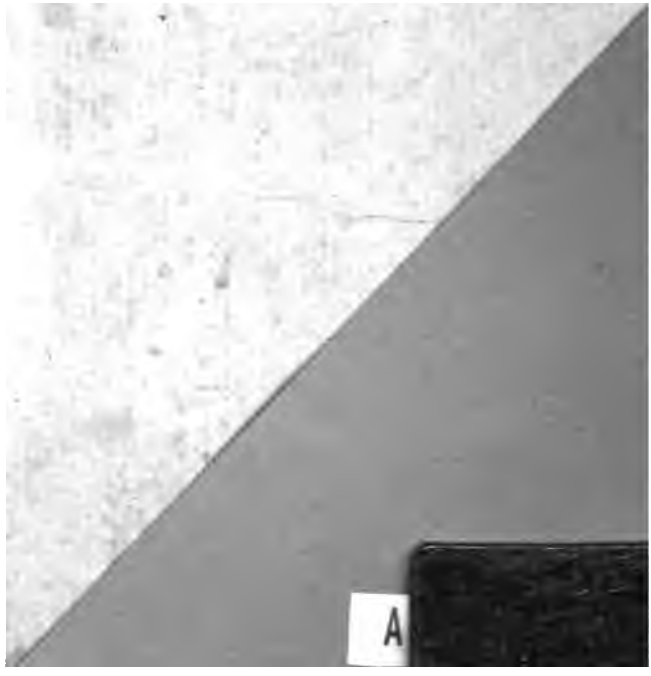
LISETTE *accourant.*

Madame, l'on l'attend de moment en moment: —
Mais, à ma Maîtreſſe, d'avance,
N'avez-vous pas promis d'avoir la complaiſance
De paraître, d'abord, aux yeux de ſon Amant?

LÉONOR.

Oui, Liſette! — Après quoi, tout ceſſe.
Après quoi, nous verrons la fin de leur roman.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01413 1133



Il ſçaura vaincre auſſi votre intrépidité.

PONTIGNAN *courant à Angélique.*

Eh! c'eſt mon aimable inconue!

SCENE V.

LÉONOR, ANGÉLIQUE *voilée*, PONTIGNAN.

PONTIGNAN *impétueuſement.*

Oui! je vous reconois aux tranſports de mon cœur!
A mon tendre délire: aux élans de mon ame! —
D'un air tendre; & inquiet.
Mais, vous verrai-je, enfin, Madame?
Me tiendrez-vous encor rigueur?

ANGÉLIQUE *très-tendrement.*

Je voudrois finir votre peine...
D'un air d'incertitude.
Eh! mon cœur la reſſent! — Mais, je ſuis... incertaine.... —
Dois-je, à vos yeux, me laiſſer voir?
A l'art d'une Magicienne
Rien n'eſt caché! — J'ai donc vû, que ce ſoir,
Au bal, une beauté, digne qu'on s'en ſouvienne;
Sur votre cœur, a tenté ſon pouvoir. —
Puis-je, à préſent, ôter mon voile, ſans ſçavoir
Dans la tendre fraïeur dont mon ame eſt ſaiſie,
Si, tout-à-coup, votre cœur emporté,
N'a...

PONTIGNAN *l'interrompant impétueuſement.*

Cette feinte jalouſie
N'eſt rien, cruelle; rien qu'un prétexte affecté,

Pour retarder le bonheur de ma vie ;
Et vous jouer, ici, de ma ſimplicité !
ANGÉLIQUE *très-vivement.*
Ce n'eſt point un prétexte !.. Eh ! non, en vérité !..
Avant de me montrer, il m'importe d'aprendre
L'effet indifférent, ou tendre,
Qu'a fait, ſur vous, cette beauté !
PONTIGNAN *d'un air de dépit, & d'humeur.*
Soit ! Eh bien ! ſoit, Madame ! Eh ! vous allez l'entendre !
ANGÉLIQUE *vivement.*
Mais ſoïez vrai ; parlez avec ſincérité !
Vous ſçavez que mon art...
PONTIGNAN *avec colère ; & l'interrompant.*
Laiſſons là vos prodiges,
Madame ; & ſouffrez-moi mon incrédulité ;
Je ne ſçaurois donner dans tous vos vains preſtiges ! —
Revenons à cette beauté,
Avec aigreur.
Dont votre eſprit, jaloux, s'eſt ſi fort affecté ! —
D'un ton plus doux.
J'avoûrai franchement, que cette femme eſt belle ;
Et, de plus, très-ſpirituelle !
ANGÉLIQUE *d'un air riant, & badin.*
Oh belle ?
PONTIGNAN *reprenant avec impétuoſité.*
Pardonez, ſi je la trouve telle !
Oui belle ! — Et ſi, peut-être, hélas ! pour mon malheur,
Je ne vous avois pas conue,
Ses charmes, ſon eſprit, dès la premiere vue,
Auroient triomphé de mon cœur !... —
Cette femme, moins abſolue,
M'auroit traité, ſans doute, avec plus de douceur ; —

Mais, à tel point, pour vous, mon ame eſt prévenue,
Qu'en l'obſervant, j'ai vû d'abord,
Entre elle, & vous, quelque raport;
C'eſt tout ce que j'ai vu! — Des traits de reſſemblance! —

Avec volubilité.

Blancheur! de belles mains! la même contenance!
Même nobleſſe dans le port;
Dans la taille, même élégance.
De la raiſon, ſans ſuffiſance;
De l'eſprit, ſans aucun effort:
Et votre don de plaire, avec la même aiſance.

ANGÉLIQUE *de l'air de la ſatisfaction.*

Vous en parlez, avec tranſport.

PONTIGNAN *de l'air le plus tendre; & le plus paſſionné.*

Eh! mais c'eſt qu'en vous parlant d'elle,
Je parle, en même tems, de vous. —
Si vous aviez, au bal, un eſpion fidele,
Il a dû vous guérir de vos ſoupçons jaloux.
Il a dû vous peindre mon zéle;
Et, de quel air, j'ai quitté cette belle,
Pour courir, pour voler à notre rendez-vous!

ANGÉLIQUE *très-tendrement; & très-vivement.*

Je le ſçavois! — Mais, j'aime à vous voir ce courroux!
Il m'eſt, de votre amour, un plus sûr témoignage. —
Ces doux emportemens, vos yeux, votre viſage,
Votre air tendre, & paſſionné,
Tous vos tranſports, pour moi, ſont un hommage —
Tout me prouve l'amour, que je vous ai donné.

Otant ſon voile.

Voïez moi donc, ſans tarder davantage!

PONTIGNAN *pétrifié.*

O ciel!

ANGÉLIQUE *en ſouriant.*

Vous êtes étonné !

PONTIGNAN *immobile encore ; & s'animant par degrés.*

Pétrifié !... — Ma voix s'ouvre à peine un paſſage,
Quoi ! c'eſt vous, que j'ai vue au bal ?...
Impétueuſement.
Frapé d'abord, de votre éclat extrême ;
Puis, ſoumis tout-à-coup, à l'empire ſuprême
De ce mérite, ſans égal,
Que je n'ai vu qu'en vous, dans vous ſeule, que j'aime,
Ah ! mon bonheur n'eſt donc plus idéal !
Je vous cherchois en vous, Madame, & c'eſt vous-même !

ANGÉLIQUE *d'un air agréable, & tendre.*

A préſent, de mon ſtratagême,
Me voulez-vous encor du mal ?

PONTIGNAN *avec vivacité.*

Eh ! non, Madame ; — Mais, je brûle
De ſçavoir au plutôt, le nom de la beauté,
Quel état ?..

ANGÉLIQUE *l'interrompant, d'un ton badin.*

Ah ! ſouffrez qu'ici je capitule !... —
J'ai même rang que vous ; j'ai même qualité ;
Tout ſe trouve aſſorti :.. N'aïez aucun ſcrupule !.. —
Mais, permettez que je recule,
Juſqu'à demain, cet éclairciſſement !

PONTIGNAN *très-impétueuſement.*

Mais, demain ? c'eſt un ſiecle !

ANGÉLIQUE *en riant.*

Eh bien !... dans un moment,
Si vous étiez moins incréduſe,

Peut-être je pourois, par quelqu'enchantement,
Vous abréger ce ſiecle, & cet arrangement;
Mais, comme un eſprit-fort... *Elle eſt interrompue.*

SCENE VI.

LÉONOR, ANGÉLIQUE, PONTIGNAN, LISETTE.

LISETTE *accourant; & interrompant.*

MADAME!... votre frere...

ANGÉLIQUE.

Vient-il?

LISETTE.

Vous l'allez voir.

ANGÉLIQUE *à Pontignan.*

Suivez la promptement:

Bas à Liſette.

Liſette, avec quelque myſtere,
Fais le rentrer dans ſon apartement:
Et, tout auſſi, myſtérieuſement,
Tu le rameneras, quand on m'aura quittée.

Pontignan ſe retire avec Liſette.

LÉONOR.

En un clin d'œil, il va ſe retrouver chez lui.
Quoi qu'il en diſe, il doit croire, aujourd'hui,
Que ſa demeure eſt enchantée.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, LÉONOR, ALCIDOR.

ALCIDOR.

Pourquoi donc, Pontignan, du bal, s'eſt-il enfui,
Ma ſœur ?

ANGÉLIQUE *d'un air malin.*

Je n'en ſçais rien ; — Mais il eſt fort poſſible
Qu'il ait eu quelque meſſager,
De la part de ſon inviſible,
Qui veut ceſſer de l'être ;... & qui veut l'engager.

ALCIDOR.

Fi donc ! cela n'eſt pas plauſible !
Son goût pour cette Infante, eſt un goût paſſager...

LÉONOR *l'interrompant.*

à Angélique avec gaieté.

Un goût paſſé, plutôt ! — Au bal il vous a vue,
C'eſt fait de lui ! — Le bonhomme, à préſent,
Eſt confondu de voir ſa liberté perdue.
Un ſeul de vos regards eſt plus que ſuffiſant,
Pour débuſquer cette inconue ;
Eh ! vous l'épouſerez !... Cela ſera plaiſant !

ALCIDOR *avec quelque gaieté auſſi.*

Je le voudrois : j'en accepte l'augure.
Je crois votre prédiction. —

Se tournant vers Angélique.

Eh ! Pontignan, ma ſœur ?... — Comment, par avanture,
Le trouvez-vous ?

ANGÉLIQUE *aſſez froidement.*

Mais, bien !

LÉONOR

LÉONOR *reprenant très-vivement.*

Très-bien !... d'une figure
D'une grande diſtinction.
Elle me l'a dit.

ALCIDOR *de l'air de la ſatisfaction.*

Bon !

ANGÉLIQUE *à Léonor, d'un air enjoué.*

Mais, vous n'êtes pas sûre
Dans le comerce, au moins !— Quelle indiſcrétion !

ALCIDOR *à Angélique.*

Dans ce cas, je vais, tout-à-l'heure,
Monter chez lui; ſçavoir quelle eſt l'impreſſion,
Qui, de vos charmes, lui demeure;
Et mener cette affaire à la concluſion.

SCENE VIII.

ANGÉLIQUE, LÉONOR.

ANGÉLIQUE.

Mais, je n'y penſe pas !— Je laiſſe aller mon frere;
Il faut le ramener ici.
S'il parle à Pontignan, adieu tout le myſtere;
Tout ſeroit bientôt éclairci. —
Courons vîte après lui, ma chere !
Elles ſortent enſemble.

SCENE IX.

SCAPIN *ſeul, entrant dans la chambre de ſon Maître, une chandelle allumée à la main; & mourant de peur.*

DANS cette chambre, enfin, malgré moi, me voici! —
Toi, dont les doigts crochus vont me ſerrer peut-être!
Attends, du moins, qu'ici mon Maître
Vienne me raſſurer le cœur! —
Eſprit! ne me prends pas en traître:
Quand je ſuis battu ſeul, j'ai cent fois plus de peur! —
Sa fraïeur redouble.
Que vois-je!... une noire vapeur!...
C'eſt un fantôme!.. c'eſt mon diable! —
La fraïeur lui fait éteindre ſa lumiere.
Ciel! ma lumiere!.. Il vient de la ſouffler!..
Que deviendrai-je?... Ah! miſérable!
C'eſt fait de moi! l'eſprit va m'étrangler!..

SCENE X.

PONTIGNAN, LISETTE, SCAPIN.

Liſette reſte à l'entrée de la cloiſon, par laquelle elle ſe retire, après avoir parlé à Pontignan.

LISETTE.

ICI, vous n'avez qu'à m'attendre!

PONTIGNAN.

En ce lieu, vous reviendrez donc?

LISETTE *rentrant par la cloiſon.*

Dans l'inſtant, je viens vous reprendre.

PONTIGNAN *rencontrant Scapin ; & mettant l'épée à la main.*

Une main m'a touché !... qu'eſt-ce ?.. où m'a-mene-t-on ?

SCAPIN *touchant l'épée de Pontignan.*

Ah ! ciel ! qui pourra me défendre !
C'eſt bien pis qu'une griffe !.. une épée !.. ! Ah ! pardon !
Criant, & apellant.
Mon Maître !.. — Ce chien là me laiſſe à l'abandon !

PONTIGNAN.

Qui va là ?

SCAPIN *avec l'excès de la fraïeur.*

Le Valet d'un Maître déteſtable ;
Qui me fait garder le mulet,
Pendant le rendez-vous, que lui donne le diable.

PONTIGNAN.

C'eſt toi, Scapin ?

SCAPIN.

Oui ! c'eſt votre Valet ;
Venez-vous du ſabat, par les airs ?

PONTIGNAN.

Miſérable !

SCAPIN.

Monté ſur un manche à balai ?

PONTIGNAN.

Où ſommes-nous ?

SCAPIN.

Dans votre chambre.

PONTIGNAN.

Traître !
Tu plaiſantes encor ?

SCAPIN.

Non pas, assurément !
Eh ! mais, où croïez-vous donc être ?
C'est ici votre apartement.

PONTIGNAN.

Ici ?... cela n'est pas possible !
Depuis le tems, que l'on m'a pris,...
Dans une voiture pénible,
Pendant une heure, & plus, j'ai roulé dans Paris ?

SCAPIN.

Oh ! quoi qu'il en soit, les esprits
Vous ont remis chez vous, dans leur voiture horrible.

PONTIGNAN.

Je n'en crois rien !... je suis chez Alcidor ?

SCAPIN.

Eh ! oui, Monsieur !

PONTIGNAN.

Cela ne peut pas être !

SCAPIN.

Vous trouverez le coridor,
En sortant,... après la fenêtre...

PONTIGNAN.

Je ne sçaurois le croire, encor :
Voïons les lieux moi-même; allons les reconaître !
La peur te trouble ;.. ou, tu n'es qu'un butor !
Assurons-nous-en par moi-même.

Il sort.

SCENE XI.

SCAPIN, LISETTE *venant ſans lumiere.*

LISETTE *apellant.*

ST ! Monſieur !

SCAPIN.

O ciel !

LISETTE *apellant encor.*

St !

SCAPIN.

Ma fraïeur eſt extrême !
J'entends l'eſprit !

LISETTE *prenant Scapin ſous le bras.*

Allons !

SCAPIN.

Aller, ſans ſçavoir où ?

LISETTE.

Venez !

SCAPIN.

Si je réſiſte, il me tordra le cou.

SCENE XII.

PONTIGNAN *ſeul.*

SCAPIN, tu m'as dit vrai !... — Je vois leur ſtratagême !...
J'y ſuis, ſans doute :... — Il ſe pourait, ...
Il eſt certain, ... que le coquin, adroit,
Qui me menoit dans ſa voiture,
Aura fait cent détours, pendant la nuit obſcure,

Pour me remettre au même endroit. —
Et voilà, par quelle avanture,
Je me retrouve enfin, chez moi.
Scapin!... où donc, eſt-il?— Il ſera mort d'effroi!

SCENE XIII.

PONTIGNAN, ALCIDOR *précédé d'un Laquais qui porte un flambeau, qu'il met ſur la table.*

ALCIDOR.

Comment! tout ſeul, & ſans lumiere?
Qui diable l'auroit deviné?

PONTIGNAN *d'un air de trouble, & d'embaras.*

C'eſt une choſe,... ſinguliere;...
S'étant éteinte,... j'ai ſonné
Scapin, qui... ne vient point...

ALCIDOR *l'interrompant.*

A votre air étonné,
J'ai peur que quelqu'autre matiere...
Qu'avez-vous?

PONTIGNAN.

à part.

Je n'ai rien!— Où l'a-on emmené?

ALCIDOR.

Vous rêvez!— Mais, pour vous diſtraire,
Parlons de la Dame du bal:—
Comment la trouvez-vous?— pas mal?

PONTIGNAN *vivement; & d'un air doux & poli.*

Pas mal? — L'expreſſion ne peut me ſatisfaire! —
Ce *pas mal* ne rend point, (ſoit dit ſans vous déplaire,)

L'impreſſion, & tendre, & forte, que doit faire
Un objet, qui n'a point d'égal.

ALCIDOR *avec gaieté.*

Quoi! l'aimez-vous déjà?

PONTIGNAN *très-vivement.*

Je fais plus: je l'adore!
Sur ſes parents, avez-vous du crédit?

ALCIDOR.

Beaucoup!

PONTIGNAN *avec impétuoſité.*

Ah! ce crédit! mon ami, je l'implore,
Pour obtenir ſa main!

ALCIDOR *d'un air très-étonné.*

Quoi! déjà tout eſt dit?..—
Déjà?...— Je le répéte encore
Votre prompt changement m'étonne, & m'étourdit.

PONTIGNAN.

Quel changement?

ALCIDOR.

Quoi! votre avanturiere,
Mon cher ami, vous la plantez donc là!
Vous la quittez, de la maniere,
Dont on quitte ces femmes là:
C'eſt fort bien fait! — J'avois prédit cela!

PONTIGNAN *très-vivement.*

Mais, vous tombez dans une erreur groſſiere:
Je ne la quitte point.

ALCIDOR.

Quel galimatias!

PONTIGNAN.

Non: la choſe eſt bien entendue.
La Dame, qui, partout faiſoit ſuivre mes pas,...
Oui! la Dame du bal, & ma belle inconue,
C'eſt la même perſonne!

ALCIDOR.

Ah ! ne le croïez pas !

PONTIGNAN *très-vivement.*

Eh ! mais, dans ſa maiſon, moi-même je l'ai vue !
C'eſt pour l'aller trouver, qu'on m'a tiré du bal.
Je l'ai, pendant une heure au moins, entretenue !—
Et, ſans un importun, ſans quelqu'original,
Qui, chez elle, eſt venu troubler notre entrevue,
J'y ſerois encor !

ALCIDOR *d'un air troublé.*

Vous ?.. ma raiſon confondue,..—
A mon étonnement, rien ne peut être égal.

PONTIGNAN.

Oh ! parbleu ! le mien n'eſt pas moindre :
Je n'entends pas, comment, je me retrouve ici !

ALCIDOR.

Venez ! & ſur ce fait, ſur l'inconue auſſi,
La perſonne, que je vais joindre,
Me rendra bientôt éclairci.
Il apelle ; & ſe fait éclairer par un Valet.
Hola quelqu'un ! prenez ceci.
Ils ſortent.

SCENE XIV.

LISETTE, SCAPIN, *dans la chambre d'Angélique.*

LISETTE *y conduiſant Scapin.*

Reste ici, ſonge à te ſoumettre
A mes ordres ; ou tu péris.
Par deux eſprits, bientôt je te ferai remettre
Au même endroit où je t'ai pris.

SCAPIN *avec la derniere fraïeur.*
Par deux eſprits encor ?

LISETTE.

Oui, viens ; & t'aguerris.
Ecoute, mon ami : je veux bien te permettre,
Dans ce moment-ci, de me voir.
Regarde-moi !

SCAPIN *tout tremblant ſans regarder.*

Je voudrois le pouvoir ;
Mais, j'ai perdu l'uſage de la vue.

LISETTE.

Retourne-toi.

SCAPIN.

Je ne puis me mouvoir :
Je ſuis pétrifié : je ſuis une ſtatue,
Sans pieds, ſans bras, ſans mains ; & la crainte me tue !

LISETTE.

Voudrois-tu te donner à moi ?

SCAPIN *reculant d'horreur.*

Me donner à toi ! Dieu m'en garde !
Juſte ciel ! me donner à toi ?

LISETTE.

Je ne ſuis point laide, regarde ;
Le tiraillant.
Je veux que tu me voïes ! voi !
Je te prends ſous ma ſauve-garde.
L'on frape ! Eh ! quoi ſi tard ?... qui viendroit-on chercher ?

SCAPIN.

Des eſprits, la bande eſt lâchée ;
C'eſt leur grand diable ! où m'irai-je cacher ?
Voici ma figure nichée. *Il ſe fourre ſous un rideau.*

SCENE XV.

ALCIDOR, PONTIGNAN, LISETTE, SCAPIN *caché.*

ALCIDOR *en dehors.*

MAIS, veut-on bien ſe dépêcher?

LISETTE.

Qui frape?

ALCIDOR.

En entrant.

Ouvre!— Ma ſœur n'eſt pas encor couchée?

LISETTE *en s'en allant.*

Non, je cours l'avertir.

ALCIDOR *à Pontignan, en s'en allant auſſi.*

Vous m'attendrez ici.

SCENE XVI.

PONTIGNAN, SCAPIN *encore caché.*

PONTIGNAN.

IL m'amene, & s'en va: — que veut dire ceci?
Ce qui m'arrive eſt incroïable!—
Apercevant Scapin caché.
Eh! c'eſt Scapin! qui t'a mis là?

SCAPIN.

Le diable.

PONTIGNAN.

Eh quoi le diable?

SCAPIN *ſortant de ſa niche.*

Oui, lui-même, le diable.

Je le crois voir partout !.. Ah ! Monſieur, le voilà !..—
J'ai fait un chemin efroïable ;
Et j'ai couru, de-çà, de-là ! —
C'étoit, je penſe, en l'air !— Apréhendant la chûte,
Et de tomber d'un peu trop haut ;
Pour éviter la culebute,
J'ai ſuivi, ſans mot dire ; & ſans nulle diſpute,
Le lutin,... qui me mene au ſabat, d'un plein ſaut !
Il y fait beau ; mais, il y fait bien chaud.

PONTIGNAN *avec beaucoup d'impatience.*

Oh ! tais-toi ! ta ſotiſe, à la fin me rebute ! —
Il examine l'apartement.
Mais, en dois-je croire mes yeux ?..
Oui !... je ſuis dans les mêmes lieux ! ...
C'eſt ici, qu'on m'a fait entrer !

SCAPIN.

Mais, la ſortie
Eſt-elle aiſée ?

PONTIGNAN *à part, d'un air penſif.*

Oui, je vois un peu mieux...
Enfin, je découvre en partie,
Ce qui ſemble pouvoir confondre ma raiſon !...
Sur ce fondement-ci, leur intrigue eſt bâtie :
La Dame que j'ai vue, eſt de cette maiſon !

SCAPIN *très-vivement.*

Croïez-moi : la maiſon, la Dame, vous, & l'Hôte,
Et tout ce qui leur tient, par quelque liaiſon,
Vous irez tous au diable !.. & ce n'eſt pas ma faute !
Moi, ſi j'y vais, ce ſera malgré moi ;
Et vous en porterez le péché !

PONTIGNAN *très-bruſquement.*

Paix ! tais-toi !

SCAPIN.

Mais, que vois-je ? Alcidor, avec nos deux ſorcieres !

SCENE XVII.

ANGÉLIQUE, LÉONOR, PONTIGNAN, ALCIDOR, LISETTE, SCAPIN.

PONTIGNAN *vivement à Angélique.*

MADAME, eſt-ce vous que je vois ?
Eh ! venez-vous ici nous donner des lumieres ?
Nous dire votre nom...

ALCIDOR *l'interrompant, d'un ton badin.*

Vous aprendrez de moi,
Les noms de ces avanturieres.
L'une eſt ma ſœur ; — vous recevrez ſa foi...

PONTIGNAN *baiſant la main d'Angélique, avec tranſport.*

Madame !

ANGÉLIQUE.

Ah ! Pontignan !

SCAPIN.

Quel chien de ſtratagême !..
Faire le diable ?

PONTIGNAN *embraſſant Alcidor avec l'ivreſſe de la joïe.*

Ah ! mon cher Alcidor !...
Je ne me connois plus ; ... mon bonheur eſt extrême !

ALCIDOR.

Conoiſſez, du moins, Léonor !

Pontignan fait politeſſe à Léonor.

Oronte va l'unir à Saint Alban, qu'elle aime.

LISETTE *a Scapin.*

Craindras tu les eſprits encor ?

SCAPIN.

Non : mais qui me rendra mon argent ?

LISETTE *le lui remettant dans une bourſe.*

C'eſt moi-même !

Va, mange mes amis ! voilà ton or, benais !

ANGÉLIQUE *qui n'a point ceſſé de parler avec action à Pontignan, le mene à la fauſſe porte.*

J'entrois, chez vous, par cette fauſſe porte !

PONTIGNAN, *après avoir examiné la porte.*

Jamais, l'on n'auroit pû la deviner !... jamais !...
Pour l'eſpion, qui vous raporte
Ce que je dis, ce que je fais,
J'ai ſoupçoné,...

SCENE XVIII & derniere.

ANGÉLIQUE, LÉONOR, PONTIGNAN, ALCIDOR, LISETTE, SCAPIN.

LA FORÊT *entrant à la fin de la Scène précédente ; & interrompant.*

Qui, Monſié ? fotre Anklais ?

PONTIGNAN.

Juſtement !

LA FORÊT *parlant de ſon ton naturel.*

Oui, Monſieur ! il parle bon françois !
En maſque, au bal il eſt venu vous prendre !—
Reprenant ſon baragouin.
Eh ! par un pauſtillon, qui l'eſt bien ententu,
Et que l'on pelle ici, *le petit Akexandre*,
Dans Paaris il fous a pertu,
Parlant bon français.
Pour revenir, ici vous rendre.

ALCIDOR.

Rentrons ! vous conterez, chez moi, par le menu,
Des détails, que je veux entendre.

Ils ſe retirent.

SCAPIN *aux Spectateurs.*

Meſſieurs, ceci vient de m'aprendre,
Que tel, qui par ſes yeux, ſe croit bien convaincu;
Tel, qui penſe avoir vu le diable, n'a rien vu.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, l'*Eſprit Follet*, ou, *la Dame inviſible*, Comédie en cinq Actes, & miſe en Vers libres par M. Collé; & je crois qu'on en peut permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 4 Janvier 1770. *MARIN.*

Vu l'Approbation, permi de repréſenter, ce 8 Janv. 1770.

DE SARTINE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT: Notre amé le ſieur COLLE', Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public l'*Eſprit Follet*, ou *la Dame inviſible*, & *le Menteur, Comédies refondues, & miſes en Vers libres*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant,

Nous lui avons permis & permettons par ces Pré-
[redacted]e imprimer ledit Ouvrage autant de fois
[redacted] lui ſemblera, de le vendre, faire vendre &
[redacted]er par-tout notre Royaume pendant le tems de *ſix années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier-Chancelier Garde-des-Sceaux de France, le Sieur DE MEAUPEOU, qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MEAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Sécretai-

res, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Com[illegible] au premier notre Huiſſier ou Sergent ſ[illegible] de faire pour l'exécution d'icelles tous [illegible] néceſſaires, ſans demander autre permiſ[illegible] obſtant clameur de Haro, Charte Normand[illegible], & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le Mercredi vingt-quatrieme jour du mois de Janvier l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre Regne le cinquante-cinquiéme.

Par le Roi en ſon Conſeil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1023 fol. 120. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenſe Art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité [illegible] ditions qu'elles ſoient, autres que les Libraires & [illegible]primeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſen[illegible] Auteurs ou autrement, *& à la charge de fournir à lad. Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprime[illegible] de Paris, neuf exemplaires preſcrits par l'Art.* 108 *même Réglement. A Paris le* 13 *Fév.* 1770.

Signé BRIASSON, Syn[illegible]

Andrieux, François Guillaume Jean = Stanislas

LES ÉTOURDIS,

OU

LE MORT SUPPOSÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du roi, le vendredi 14 décembre 1787, et à Versailles, devant Leurs Majestés, le 11 janvier 1788.

A PARIS,

Chez BAILLI, Libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis la Barriere des Sergens.

M. DCC. LXXXVIII.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DAIGLEMONT, oncle.	M. COURCELLES.
DAIGLEMONT, son neveu.	M. RAYMOND.
FOLLEVILLE.	M. GRANGER.
JULIE, fille de M. Daiglemont.	Mlle. CARLINE.
L'HOTESSE.	Mme. GONTHIER.
DESCHAMPS.	M. VALLEROY.
JOURDAIN.	M. PERIGNY.
MICHEL.	M. THOMASSIN.
UN VALET.	

La Scene est à Paris, dans la salle commune d'un Hôtel garni.

LES ÉTOURDIS OU LE MORT SUPPOSÉ.

Le Théâtre représente un salon. Sur l'un des côtés une porte qui donne dans un cabinet.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

FOLLEVILLE.

IL le faut avouer ; depuis huit jours entiers
Nous vivons sagement, grace à nos créanciers.
Nous ne sortons jamais ; une raison très-forte
T'empêche de passer le seuil de cette porte :
Dans mon hôtel garni tu vins très-prudemment
Occuper la moitié de mon appartement.
Je te tiens, en ami, fidelle compagnie ;
Comment te trouves-tu de ce genre de vie ?

DAIGLEMONT.

Fort mal.

FOLLEVILLE.

Pourquoi ? Caché sous le nom de Derbain,
Les huissiers, les records te chercheront en vain ;
Leur meute est en défaut ; tu lui donnes le change.

DAIGLEMONT.

Oui ; mais parbleu, l'ennui qui m'assomme, les venge.
Si je pouvois sortir ! . . .

FOLLEVILLE.

Tu le pourrois, vraiment,
Sans ce fripon maudit, ce chicaneur d'Armant,
Qui pour quinze cents francs a contre toi sentence ;
Tu fis cette méchante affaire en mon absence :
Où diantre ton esprit étoit-il donc alors ?
C'est jouer trop gros jeu que risquer le par corps ;
Moi, je ne fais jamais cette sottise étrange ;
Des billets tant qu'on veut ; point de lettres de change.

DAIGLEMONT.

N'y pouvant plus tenir, et par l'ennui pressé,
A Dortis mon cousin je me suis adressé.
Je le prie en deux mots de me prêter la somme
Dont j'ai besoin....

FOLLEVILLE.

Tu vas recourir à cet homme
Que tu ne vois jamais ? Tu n'en tireras rien.

DAIGLEMONT.

Vraiment, j'en ai grand'peur ; c'est un dernier moyen
Que j'ai voulu tenter, faute d'autre ressource.

FOLLEVILLE.

Tu sais bien qu'un ami peut puiser dans ma bourse.

DAIGLEMONT.

Ta bourse ? elle est à sec.

FOLLEVILLE.

Elle va se remplir ;
J'ai fait certain projet, et s'il peut réussir !
L'idée en est hardie, et fortement conçue !
Je compte aujourd'hui même en apprendre l'issue.

DAIGLEMONT.

Dis-moi donc ce que c'est ?

FOLLEVILLE *déclamant.*

Non ; *pour être approuvés,*
De semblables desseins veulent être achevés (1).

(1) Mithridate, Acte III, Scene I.

SCENE II.

FOLLEVILLE, DAIGLEMONT, DESCHAMPS *entre, une lettre à la main.*

DAIGLEMONT.

Ah! ah! sachons un peu ce que Deschamps m'annonce;
Cette lettre à la mienne est-elle une réponse?

DESCHAMPS.

Non, Monsieur.
(*à Folleville.*)
C'est pour vous.

FOLLEVILLE.

De Nantes? Ah! ma foi,
Peut-être....

DAIGLEMONT *à Deschamps.*

Et mon cousin ne t'a rien dit pour moi?

DESCHAMPS.

Il n'étoit pas chez lui; j'ai laissé votre lettre:
Si-tôt qu'il rentrera, l'on doit la lui remettre.

FOLLEVILLE, *qui a décacheté, dit avec joie:*

Nous sommes trop heureux, mon pauvre Daiglemont;
Embrasse-moi.

DAIGLEMONT.

Pourquoi?

FOLLEVILLE.

Mais embrasse-moi donc.
Les effets, avec moi, répondent aux paroles.
Vous dites qu'il vous faut deux ou trois cents pistoles.
Mon ami, ce n'est rien; je veux vous obliger.
Ne me refusez pas; ce seroit m'affliger.
Vous pouvez disposer de cette bagatelle.

DAIGLEMONT.

Une lettre de change? et d'où diantre vient-elle?

FOLLEVILLE.

Tu peux voir.

DAIGLEMONT.

De mon oncle?

ALCIDOR.

Rentrons ! vous conterez, chez moi, par le menu,
Des détails, que je veux entendre.

Ils ſe retirent.

SCAPIN *aux Spectateurs.*

Meſſieurs, ceci vient de m'aprendre,
Que tel, qui par ſes yeux, ſe croit bien convaincu;
Tel, qui penſe avoir vu le diable, n'a rien vu.

F I N.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, l'*Eſprit Follet*, ou, *la Dame inviſible*, Comédie en cinq Actes, & miſe en Vers libres par M. Collé; & je crois qu'on en peut permettre la repréſentation & l'impreſſion. A Paris ce 4 Janvier 1770. *MARIN.*

Vu l'Approbation, permi de repréſenter, ce 8 Janv. 1770.

DE SARTINE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans-Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra; SALUT: Notre amé le ſieur COLLE', Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public l'*Eſprit Follet*, ou *la Dame inviſible*, & *le Menteur, Comédies refondues*, & *miſes en Vers libres*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant,

Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *ſix années* conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier-Chancelier Garde-des-Sceaux de France, le Sieur DE MEAUPEOU, qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MEAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Sécretai-

res, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Com[illegible] au premier notre Huiſſier ou Sergent ſ[illegible] de faire pour l'exécution d'icelles tous [illegible] néceſſaires, ſans demander autre permiſ[illegible] obſtant clameur de Haro, Charte Normand[illegible], & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le Mercredi vingt-quatrieme jour du mois de Janvier l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix, & de notre Regne le cinquante-cinquiéme.

Par le Roi en ſon Conſeil. LE BÈGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1023 fol. 120. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenſe Art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité[illegible] ditions qu'elles ſoient, autres que les Libraires & [illegible]primeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent Auteurs ou autrement, *& à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, neuf exemplaires preſcrits par l'Art. 108 même Réglement. A Paris le 13 Fév. 1770.*

Signé BRIASSON, Syndic.

Andrieux, François Guillaume Jean = Stanislas

LES ÉTOURDIS,

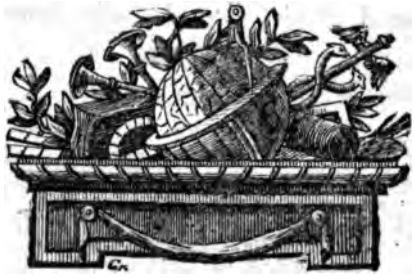
OU

LE MORT SUPPOSÉ,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES, EN VERS;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du roi, le vendredi 14 décembre 1787, et à Versailles, devant Leurs Majestés, le 11 janvier 1788.



A PARIS,

Chez BAILLI, Libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis la Barriere des Sergens.

M. DCC. LXXXVIII.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DAIGLEMONT, oncle.	M. COURCELLES.
DAIGLEMONT, son neveu.	M. RAYMOND.
FOLLEVILLE.	M. GRANGER.
JULIE, fille de M. Daiglemont.	Mlle. CARLINE.
L'HOTESSE.	Mme. GONTHIER.
DESCHAMPS.	M. VALLEROY.
JOURDAIN.	M. PERIGNY.
MICHEL.	M. THOMASSIN.
UN VALET.	

La Scene est à Paris, dans la salle commune d'un Hôtel garni.

LES ÉTOURDIS OU LE MORT SUPPOSÉ.

Le Théâtre représente un salon. Sur l'un des côtés une porte qui donne dans un cabinet.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

DAIGLEMONT, FOLLEVILLE.

FOLLEVILLE.

IL le faut avouer ; depuis huit jours entiers
Nous vivons sagement, grace à nos créanciers.
Nous ne sortons jamais ; une raison très-forte
T'empêche de passer le seuil de cette porte :
Dans mon hôtel garni tu vins très-prudemment
Occuper la moitié de mon appartement.
Je te tiens, en ami, fidelle compagnie ;
Comment te trouves-tu de ce genre de vie ?

DAIGLEMONT.

Fort mal.

FOLLEVILLE.

Pourquoi ? Caché sous le nom de Derbain,
Les huissiers, les records te chercheront en vain ;
Leur meute est en défaut ; tu lui donnes le change.

DAIGLEMONT.

Oui ; mais parbleu, l'ennui qui m'assomme, les venge.
Si je pouvois sortir ! . . .

FOLLEVILLE.

Tu le pourrois, vraiment,
Sans ce fripon maudit, ce chicaneur d'Armant,
Qui pour quinze cents francs a contre toi sentence ;
Tu fis cette méchante affaire en mon absence :
Où diantre ton esprit étoit-il donc alors ?
C'est jouer trop gros jeu que risquer le par corps ;
Moi, je ne fais jamais cette sottise étrange ;
Des billets tant qu'on veut ; point de lettres de change.

DAIGLEMONT.

N'y pouvant plus tenir, et par l'ennui pressé,
A Dortis mon cousin je me suis adressé.
Je le prie en deux mots de me prêter la somme
Dont j'ai besoin....

FOLLEVILLE.

Tu vas recourir à cet homme
Que tu ne vois jamais ? Tu n'en tireras rien.

DAIGLEMONT.

Vraiment, j'en ai grand'peur ; c'est un dernier moyen
Que j'ai voulu tenter, faute d'autre ressource.

FOLLEVILLE.

Tu sais bien qu'un ami peut puiser dans ma bourse.

DAIGLEMONT.

Ta bourse ? elle est à sec.

FOLLEVILLE.

Elle va se remplir ;
J'ai fait certain projet, et s'il peut réussir !
L'idée en est hardie, et fortement conçue !
Je compte aujourd'hui même en apprendre l'issue.

DAIGLEMONT.

Dis-moi donc ce que c'est ?

FOLLEVILLE *déclamant.*

Non ; *pour être approuvés,*
De semblables desseins veulent être achevés (1).

(1) Mithridate, Acte III, Scene I.

SCENE II.

FOLLEVILLE, DAIGLEMONT, DESCHAMPS *entre, une lettre à la main.*

DAIGLEMONT.

Ah! ah! sachons un peu ce que Deschamps m'annonce;
Cette lettre à la mienne est-elle une réponse?

DESCHAMPS.

Non, Monsieur.
(*à Folleville.*)
C'est pour vous.

FOLLEVILLE.

De Nantes? Ah! ma foi,
Peut-être....

DAIGLEMONT *à Deschamps.*

Et mon cousin ne t'a rien dit pour moi?

DESCHAMPS.

Il n'étoit pas chez lui; j'ai laissé votre lettre:
Si-tôt qu'il rentrera, l'on doit la lui remettre.

FOLLEVILLE, *qui a décacheté, dit avec joie:*

Nous sommes trop heureux, mon pauvre Daiglemont;
Embrasse-moi.

DAIGLEMONT.

Pourquoi?

FOLLEVILLE.

Mais embrasse-moi donc.
Les effets, avec moi, répondent aux paroles.
Vous dites qu'il vous faut deux ou trois cents pistoles.
Mon ami, ce n'est rien; je veux vous obliger.
Ne me refusez pas; ce seroit m'affliger.
Vous pouvez disposer de cette bagatelle.

DAIGLEMONT.

Une lettre de change? et d'où diantre vient-elle?

FOLLEVILLE.

Tu peux voir.

DAIGLEMONT.

De mon oncle?

FOLLEVILLE.

Oui, sans doute, de lui.

DAIGLEMONT.

Elle est de mille écus, et payable....

FOLLEVILLE.

Aujourd'hui,
A vue. Oh! nous n'aurons point à souffrir d'escompte.
J'aime fort les effets dont l'échéance est prompte.

DESCHAMPS.

Il paroît que mon plan a très-bien réussi.

DAIGLEMONT.

Quoi! Deschamps est au fait.

FOLLEVILLE.

Sans doute; en tout ceci
Ses secours m'ont vraiment été très-nécessaires.

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur. Connoissant l'état de vos affaires,
J'ai déployé mon zele en ce besoin urgent,
Et c'est moi qui procure à Monsieur cet argent.

DAIGLEMONT.

Mais comment?

DESCHAMPS.

Devinez; je vous le donne en mille.

FOLLEVILLE.

Je veux bien t'épargner une peine inutile.
Tiens, de l'énigme ici tu trouveras le mot.
Lis.

DAIGLEMONT.

Qu'est-ce qui t'écrit?

FOLLEVILLE.

C'est Monsieur Guillemot.

DAIGLEMONT.

Qui, le vieux factotum de mon oncle?

FOLLEVILLE.

Lui-même.

DAIGLEMONT *prend la lettre, et lit:*
Vous n'imaginez pas quelle douleur extrême
A causée à Monsieur la mort de son neveu,
Votre ami.... Votre ami? Mais dis-moi donc un peu:
Parleroit-il de moi par hasard?

FOLLEVILLE.

Je le pense.

DAIGLEMONT.

Est-ce que je suis mort?

FOLLEVILLE

Que sait-on? Lis; avance.

DAIGLEMONT *continue à lire.*

Vous avez très-bien fait, dans un si grand malheur,
De m'écrire d'abord cette triste nouvelle;
J'ai su de mon cher Maître adoucir la douleur
Par les ménagemens que m'a dictés mon zele.

FOLLEVILLE.

Oh! Monsieur Guillemot est un garçon prudent.

DAIGLEMONT *lit.*

Monsieur approuve fort que, dans ces circonstances,
Vous n'ayez épargné ni les soins ni l'argent;
Il faut vous rembourser de toutes vos avances.

FOLLEVILLE.

Mais c'est fort juste.

DAIGLEMONT *lit.*

Ici vous trouverez inclus
Un bon effet de mille écus;
C'est, suivant votre état général de dépenses,
Ce que vous ont coûté Médecin, Chirurgien,
Gens qui font très-souvent plus du mal que de bien,
Et la Garde et l'Apothicaire,
Les frais de sépulture et ceux du luminaire.
Il en coûte bien cher pour mourir à Paris,
Et les enterremens, Monsieur, sont hors de prix.

FOLLEVILLE.

Oh! c'est que je t'ai fait un convoi magnifique.

DAIGLEMONT.

Je te suis obligé; la ressource est unique.

FOLLEVILLE.

Lis donc jusqu'à la fin.

DAIGLEMONT.

Le défunt, dites-vous,
Laisse quelque petites dettes:
Voyez les créanciers, avertissez-les tous
De tenir leurs quittances prêtes;

J'irai, sous peu de jours à Paris les payer.
Adieu, Monsieur : de tous vos soins mon Maître
Me charge, encore un coup, de vous remercier ;
Il vous aime toujours ; et moi, j'ai l'honneur d'être....

FOLLEVILLE.

Très-bien ; je suis charmé d'être à tems averti.
De ce voyage-là nous tirerons parti ;
Nous ferons bien payer tes dettes au bonhomme,
Et nous accrocherons encore quelque somme.

DAIGLEMONT.

Le tour est incroyable, et j'en suis stupéfait.
On me croit mort ?

FOLLEVILLE.

Un peu.

DAIGLEMONT.

Mais comment as-tu fait.
Pour prouver ?....

FOLLEVILLE.

J'ai fourni la preuve la plus claire ;
Deschamps m'a délivré ton extrait mortuaire.

DAIGLEMONT.

Quoi ce coquin a fait un faux ?

FOLLEVILLE.

Bien entendu.
Eh mais, ne faut-il pas qu'il soit un jour pendu ?
Qu'il le soit pour un faux, ou bien pour autre chose...

DESCHAMPS.

A mes dépens toujours Monsieur s'amuse et glose.
Je pense qu'il me fait, en cette occasion,
L'honneur d'être jaloux de mon invention.
Dans ce tour peu commun éclate mon génie,
Et c'est un des beaux traits qu'on lira dans ma vie.

DAIGLEMONT *à Folleville.*

As-tu pu te servir d'un semblable moyen,
Tromper ainsi mon oncle ? Oh ! cela n'est pas bien.
Tu sais, pour son neveu, jusqu'où va sa tendresse.

FOLLEVILLE.

Oui, plains-toi ; j'aime assez cette délicatesse.
Imbécille, sens donc ce que l'on fait pour toi.
De Nantes à Paris, tu vins, ainsi que moi,

Pour

Pour nous former dans l'art de Cujas et Barthole :
Nos parens comptoient bien qu'en une bonne école,
Tous les deux avec fruit nous ferions notre Droit ;
Mais comment travailler dans un si bel endroit,
Parmi les agrémens dont cette ville abonde ?
On s'y divertit mieux qu'en aucun lieu du monde.
On y trouve à choisir mille plaisirs divers :
Mais tous ces plaisirs là, par malheur, sont fort chers,
Nous le savons trop bien par notre expérience.
Nous n'avons nullement épargné la dépense,
Et depuis dix-huit mois que nous sommes ici,
Nous avons bien mangé de l'argent, Dieu merci.
Aussi pour en avoir, que de ruses ourdies ?
Combien n'avons-nous pas compté de maladies,
Tandis que nous étions en parfaite santé,
Et des Cours où jamais nous n'avons assisté,
Et le Maître d'Anglois, les mois d'Académie,
Et de ce Droit sur-tout la dépense infinie ?
Notre rare savoir devroit être envié,
Si nous avions appris tout ce qu'on a payé.

DAIGLEMONT.

Nos ressources enfin se sont bien affoiblies.
Si nos parens encore ignorent nos folies,
Au moins nous ont-ils fait sentir, par vingt refus ;
Que nos dépenses....

FOLLEVILLE.

Oui ; l'argent ne venoit plus,
Nous étions mal : Deschamps m'a fourni cette idée
De supposer ta mort ; moi, je l'ai hazardée :
Le tour nous réussit, et je trouve plaisant
Que tu touches les frais de ton enterrement.

DAIGLEMONT.

Cet argent viens très-bien pour me tirer de gêne ;
Mais je songe à mon oncle, à sa cruelle peine....

FOLLEVILLE.

Bon ! bon ! songe plutôt au plaisir qu'il aura,
Quand son neveu défunt à ses yeux reviendra ;
Quelle douce surprise !

DAIGLEMONT.

Et ma pauvre cousine,

Que j'adore, qui m'aime, est encor plus chagrine !
Comme elle va pleurer !

FOLLEVILLE.

Mais en revanche aussi
Comme d'autres riront ! Tiens, je crois voir d'ici
Plusieurs de tes parens, qui, pensant qu'ils héritent,
D'une si prompte mort tout bas se félicitent :
Ils vont prendre ton deuil, se partager ton bien,
Mais ils te le rendront.

DAIGLEMONT.

Ma foi, je n'en sais rien.
Enfin, l'extrait fait foi contre mon existence ;
Ils me chicaneront ; tu verras.

FOLLEVILLE.

Oui ; sentence
Par laquelle, vu l'acte, on doit te déclarer
Mort, et te condamner à te faire enterrer.

DAIGLEMONT.

Si mon cousin pouvoit, contre toute espérance,
De mes quinze cents francs me faire encor l'avance !

FOLLEVILLE.

Oh ! tu n'en serois pas long-tems embarrassé ;
Ce seroit, je t'assure, un fonds bientôt placé.

DAIGLEMONT.

C'est assez discourir ; permets que je te dise
D'aller au plus pressé ; va toucher sans remise
Les mille écus.

FOLLEVILLE.

J'y vais : toi, tandis que je sors,
Et que je réglerai les choses au dehors,
Travaille ici ; revois l'état de tes affaires ;
Fais pour tes créanciers des billets circulaires ;
Mande-leur de venir, et qu'ils sont trop heureux,
Puisqu'on va les payer et finir avec eux ;
Bien entendu pourtant qu'ils seront raisonnables,
Et feront sur leur dû des remises passables.

DAIGLEMONT.

Mais tu sais fort bien qu'en leur donnant moitié,
Il n'en est pas un seul qui ne fût trop payé.

FOLLEVILLE.

Allons, tout ira bien ; sois sans inquiétude ;
Je suis plus las que toi de notre solitude ;
Il est tems d'en sortir, et de nous dissiper.
Ce soir, en certain lieu, je te donne à souper.
Je t'ai fait, par besoin, mourir de mort subite ;
L'argent comptant revient, et je te ressuscite.
Adieu je vais courir : dans deux heures au plus
Je reviens te chercher.

DAIGLEMONT.

Je compte là-dessus.
Bon jour, dépêche toi.

SCENE III.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DAIGLEMONT.

JUSQU'A ce qu'il arrive,
A mes chers créanciers il faut donc que j'écrive....

DESCHAMPS.

Ecoutez donc, Monsieur ; mon esprit attentif
Observe ici qu'il faut un petit correctif.

DAIGLEMONT.

Pourquoi donc ?

DESCHAMPS.

Vous allez très-fort vous contredire ;
Quand on est mort, je crois qu'on ne peut pas écrire.

DAIGLEMONT.

As-tu trouvé cela sans faire un grand effort ?
Je compte bien aussi dater d'avant ma mort.

DESCHAMPS.

Bon.

DAIGLEMONT.

A mes créanciers je m'en vais faire entendre....

DESCHAMPS.

Quoi ?

DAIGLEMONT.

Que dans l'autre monde étant près de me rendre ;
Moi, je n'ai pas voulu, débiteur scrupuleux,

Partir pour si long-tems, sans prendre congé d'eux.
Il faut des procédés.

DESCHAMPS.

Ma foi, c'est très-honnête;
Ils en seront touchés.

DAIGLEMONT.

J'ai mon dessein en tête.
Laisse faire; mon style énergique et concis
Amollira leurs cœurs dans l'usure endurcis;
Je veux que, tout contrits de leurs fraudes notoires,
Eux-mêmes de moitié réduisent leurs mémoires.
Parbleu, si j'en allois faire d'honnêtes gens,
Cela seroit bien beau! Ne perdons point de tems;
Va chercher là-dedans mes papiers, je te prie,
Tout de suite...

DESCHAMPS.

Allons; c'est une plaisanterie,
Monsieur: vous n'avez point de papiers, entre nous,
A moins que ce ne soit quelques vieux billets doux.

DAIGLEMONT.

Tu verras que tu sais mieux que moi mes affaires?
Je n'ai pas des papiers importans, nécessaires,
Griffonnés presque tous de la main des Huissiers,
Et dont m'ont fait présent Messieurs mes créanciers?
Des assignations, des comptes, des mémoires?....

DESCHAMPS.

Ah! j'y suis. Je m'en vais vous chercher ces grimoires:
Cela doit faire un beau recueil.

SCENE IV.

DAIGLEMONT *seul.*

Nous allons voir
Si j'aurai le talent d'attendrir, d'émouvoir!
C'est par le vieux Joudain qu'il faut que je commence;
Le drôle à tout propos vante sa conscience;
Même dans son quartier il passe pour dévot.

SCENE V.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

VOILA, je crois, Monsieur, les papiers qu'il vous faut;
Vous aurez à les lire une peine effroyable,
Et je les tiens écrits de la griffe du Diable.

DAIGLEMONT.

C'est bon.

DESCHAMPS.

Monsieur a-t-il encor besoin de moi?

DAIGLEMONT.

Non, pas pour le moment; j'écrirai bien sans toi.

DESCHAMPS.

Je vais donc là-dedans voir l'objet de ma flamme.

DAIGLEMONT.

Tu t'es fait l'amoureux de cette vieille femme,
De l'Hôtesse?

DESCHAMPS.

Ma foi, Monsieur, n'en riez pas;
Elle en vaut bien la peine; et quoique ses appas
Aient au moins quarante ans, ils ont fait ma conquête.

DAIGLEMONT.

Là, sérieusement?

DESCHAMPS.

D'honneur, j'en perds la tête.
La bonne dame est veuve, et je lui sais du bien;
Et moi je suis garçon, Monsieur, et je n'ai rien.

DAIGLEMONT.

Ah! tu dois l'adorer; je n'en suis plus en peine.

DESCHAMPS.

Que voulez-vous? Je suis un cadet du bas Maine;
J'ai du ciel, en naissant, reçu, pour tout avoir,
Un grand fonds de mérite, et je le fais valoir.
J'épouserai; j'en ai pardevers moi des preuves,
Et les jolis garçons ont des droits sur les veuves.

SCENE VI.

DAIGLEMONT *seul.*

FAISONS notre travail. Justement, c'est Jourdain
Dont le compte d'abord me tombe sous la main.
Voyons-le. « Dix coupons de belle mousseline;
« Trente aunes de basin, cent vingt de toile fine. »
Je n'en ai pas levé de quoi faire un mouchoir;
J'achetois le matin pour revendre le soir....
« Total, six mille francs. » Juif, comme tu me voles!
C'est beaucoup si j'en ai tiré deux cents pistoles...
Allons; mettons-nous bien en situation;
Prêchons à mon voleur la restitution.
(*Il se met à écrire.*)
— Bon! superbe début! c'est un trait de génie!
— Ecrivons gravement; je suis à l'agonie.
— L'écriture tremblée. — Il n'aura nul soupçon.
— Mon épître vaudra celles de Cicéron.
— Cela va bien. — Oui. — C'est ainsi qu'il faut s'y prendre.
— Quel ton persuasif! — Mons Jourdain doit s'y rendre.
Relisons. « Vieux coquin, dans une heure au plus tard,
« Je serai mort; adieu. Toute rancune à part,
» Je veux bien te donner des avis salutaires.
» Amende-toi; renonce à tes gains usuraires;
» Songe qu'en l'autre monde, où je vais aujourd'hui,
» On est fort mal reçu, chargé du bien d'autrui.
» Je crois pouvoir, sans qu'on me blâme,
» De ton mémoire au moins retrancher la moitié:
» Ce que j'en fais, mon cher, c'est par pure amitié,
» Et pour le salut de ton ame.
» De ton mémoire ainsi réduit,
» Mon oncle recevra copie;
» Il te paiera sans scandale et sans bruit:
» Mais si, pour ton malheur, il te prend fantaisie
» De vouloir contester, tu peux compter, vieux fou,
» Qu'exprès je reviendrai pour te tordre le cou. »

SCENE VII.

DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

DANS cet hôtel garni, Monsieur, un homme arrive,
Qui porte une figure assez rébarbative :
Il demande Monsieur Folleville.

DAIGLEMONT.

Et sais-tu
Qui c'est ?

DESCHAMPS.

Non, il est vieux, passablement vêtu.

DAIGLEMONT.

Ah ! puisque te voilà, sers-moi de secrétaire.
Tiens, fais de cette lettre un second exemplaire ;
Puis tu porteras l'un au bon homme Jourdain,
Et l'autre au Bijoutier ; à Monsieur Valentin.
Dis-leur bien qu'elle étoit depuis long-tems écrite.

DESCHAMPS.

Oui, Monsieur. Allez-vous recevoir la visite
Du quidam ?

DAIGLEMONT.

Non ; il vient demander de l'argent :
C'est quelque créancier, si ce n'est un sergent.
Parbleu ! tu devois bien tâcher de le connoître.

DESCHAMPS.

Mais vous-même à l'instant saurez qui ce peut être :
Je crois qu'il vient ; passez dans ce cabinet-ci,
D'où l'on entend très-bien ce qui se dit ici.
(M. DAIGLEMONT, *oncle*, *derriere le Théâtre.*)
Entrons dans la maison.

DAIGLEMONT.

Eh ! mais... je crois entendre....
Oui, c'est lui... c'est sa voix... O ciel ! quel parti prendre ?
C'est mon oncle....

DESCHAMPS.

Votre oncle ?

DAIGLEMONT.

Eh ! vîte, cachons-nous.
(*Ils emportent les papiers, et se sauvent dans le cabinet.*)

SCENE VIII.

M. DAIGLEMONT, JULIE, L'HOTESSE.

M. DAIGLEMONT.

Monsieur de Folleville est sorti, dites-vous;

L'HOTESSE.

Oui, Monsieur; mais il doit revenir tout à l'heure.

M. DAIGLEMONT.

Puisque dans cet hôtel ce jeune homme demeure,
J'y veux loger aussi. Vous aurez sûrement,
Pour ma fille et pour moi, chez vous un logement?

L'HOTESSE.

Certainement, Monsieur, et j'ose vous répondre
Que vous serez content. Je tiens l'hôtel de Londre.
Sans vouloir me flatter, je puis dire qu'ici,
Il ne vient que des gens comme il faut, Dieu merci.

M. DAIGLEMONT.

J'en suis persuadé. Le jeune Folleville,
Que fait-il, dites-moi, dans cette grande ville?

L'HOTESSE.

Mais, Monsieur, ce qu'y font beaucoup de jeunes gens.
Il ne demeure ici que depuis peu de tems.
Rarement je l'ai vu. Puis de mes locataires
Je ne dois ni savoir ni conter les affaires.
Les gens de notre état sont bavards, curieux;
Grace au ciel, je n'ai point ces défauts là.

M. DAIGLEMONT.

Tant mieux.

L'HOTESSE.

Sur tout ce que je sais j'ai grand soin de me taire,
Et ne veux point savoir ce dont je n'ai que faire:
Je ne peux pas souffrir les indiscrétions
De ces gens qui toujours vous font des questions.
Monsieur vient à Paris pour affaires, je pense?

M. DAIGLEMONT.

Oui; par voir Folleville il faut que je commence.

L'HOTESSE.

C'est monsieur votre fils?

M. DAIGLEMONT.

M. DAIGLEMONT.

Non.

L'HOTESSE.

Ou votre neveu?

JULIE.

Hélas! non.

L'HOTESSE.

Je trouvois.... Il vous reſſemble un peu....
Il vous connoît du moins?

M. DAIGLEMONT.

Oh! beaucoup, & je l'aime
De tout mon cœur.

L'HOTESSE.

Ici chacun en fait de même,
Et c'eſt qu'il le mérite. Entre nous, je crois bien
Qu'il s'amuſe à Paris; eſt-on jeune pour rien?
Le plaiſir à cet âge eſt l'importante affaire;
Depuis huit jours au reſte il eſt fort ſédentaire;
Un de ſes bons amis avec lui s'eſt logé;
Celui-là, par exemple, eſt un garçon rangé;
Il s'appelle Derbain; il aime les ſciences,
Et ſur-tout la phyſique & les expériences:
Enfermé dans ſa chambre, il travaille toujours,
Et n'a pas mis le pied dehors tous ces huit jours.

M. DAIGLEMONT.

Ne puis-je pas le voir?

L'HOTESSE.

Vous en êtes le maître;
Il eſt là.

M. DAIGLEMONT.

Je ſerois charmé de le connoître;
Je vais le ſaluer, & lui dire bon jour.
De Folleville ainſi j'attendrai le retour.

(*Il s'approche avec l'Hôteſſe de la porte du cabinet.*)

L'HOTESSE.

La clef eſt à la porte.

M. DAIGLEMONT *tourne la clef, & ne peut pas ouvrir.*

Eh bien donc?

L'HOTESSE.

Pouſſez ferme,

M. DAIGLEMONT.

Mais je crois qu'on retient la porte.

(*On met un verrou en dedans.*)

Ah ! l'on s'enferme.

L'HOTESSE.

C'eſt qu'il eſt occupé : je vous l'avois bien dit.
Vous le dérangeriez.

M. DAIGLEMONT.

Allons, cela ſuffit.

(*Il crie à travers la porte.*)

Ne vous dérangez pas, Monſieur, je vous ſupplie ;
J'en ſerois déſolé ; j'aime qu'on étudie.
Je ne ſais pas pourquoi nos gens ne viennent pas ;
Je vais, pour les chercher, retourner ſur mes pas.

(*A Julie.*)

Toi, reſte avec Madame. Allons, ma bonne amie ;
Tâche ici d'oublier ton chagrin ; je t'en prie.
Adieu. (*Il l'embraſſe.*)

SCENE IX.

L'HOTESSE, JULIE.

L'HOTESSE.

MADEMOISELLE, à ce que je conçois,
Voit Paris aujourd'hui pour la premiere fois ?

JULIE.

Oui, Madame.

L'HOTESSE.

Et ſans doute elle en eſt bien joyeuſe ?

JULIE.

Pas beaucoup.

L'HOTESSE.

Quoi ! ſi jeune, & ſi peu curieuſe !
Savez-vous bien qu'il n'eſt au monde qu'un Paris ?
Chaque étranger qui vient eſt enchanté, ſurpris ;
Rien n'eſt ſi beau !... Par-tout c'eſt un bruit ! une foule !
Sans des plaiſirs nouveaux aucun jour ne s'écoule.
Il faut aller tout voir, Comédie, Opéra.

JULIE.

Qui ? moi ? j'irai par-tout où mon pere voudra.

L'HOTESSE.

Comment donc ? aux plaiſirs êtes-vous inſenſible ?

JULIE.

Les goûter à préſent me ſeroit impoſſible.

L'HOTESSE.

Pauvre enfant ! quelle eſt donc ſa ſituation ?
Aurions-nous par haſard quelque inclination,
Quelque tendre penchant qu'un pere déſapprouve ?
Ah ! je ſais bien alors quel chagrin on éprouve,
Moi, j'ai paſſé par-là. Pour vous mieux déſoler,
D'un vieux mari, peut-être, on veut vous affubler.
Car voilà comme on fait.... Les malheureuſes filles !
Toujours on les marie au gré de leurs familles,
Jamais au leur.... Je vois.... Vous venez à Paris
Acheter des bijoux, des étoffes de prix,
Enfin tout ce qu'il faut quand on entre en ménage,
Le trouſſeau ?... n'eſt-ce pas !... A quand le mariage ?

JULIE.

Mon pere n'eſt pas homme à me ſacrifier,
Et c'eſt moi que ne veux jamais me marier.

L'HOTESSE.

Ah ! jamais ! ne jurons de rien, Mademoiſelle ;
Mais enfin, d'où vous vient cette peine cruelle ?
Je crois le deviner ; ſoyez de bonne foi ;
Je m'y connois un peu ; vous aimez, je le voi ?

JULIE.

Ah ! Dieu !

L'HOTESSE.

Là, faites-moi la confidence entiere.
Je ſuis fort indulgente en pareille matiere.
Au fait, eſt-ce pour rien que nous avons un cœur ?
Puis, ſi vous aimez, c'eſt en tout bien, tout honneur.
Dites-moi, votre amant eſt-il jeune, ſincere.
Vous écrit-il ? a-t-il l'aveu de votre pere ?
Viendra-t-il à Paris ? eſt-il un peu jaloux ?

JULIE.

Hélas ! il pouvoit bien être connu de vous.

L'HOTESSE.

Bon ! comment ? Il a donc habité cette ville ?

JULIE.

C'étoit l'intime ami de Monſieur Folleville.
Plus d'une fois ſans doute il eſt ici venu.

L'HOTESSE.

Comment le nommoit-on ?

JULIE.

Daiglemont.

L'HOTESSE.

Je n'ai vu
Perſonne de ce nom. Si bien donc qu'il demeure
A Paris ?

JULIE.

Il n'eſt plus ; c'eſt ſa mort que je pleure.
Je le regretterai toujours comme aujourd'hui ;
Je l'aimai le premier ; je n'aimerai que lui.

L'HOTESSE.

Quoi ! votre amant eſt mort ! quel malheur effroyable !
D'honneur, cela me fait une peine incroyable.

JULIE.

Enſemble dès l'enfance élevés tous les deux,
Nous avions mêmes goûts, mêmes ſoins, mêmes jeux :
Je le voyois ſans peine adoré de mon pere ;
Ce n'étoit qu'un couſin, je l'aimois plus qu'un frere....
Je n'ai plus rien au monde, & n'y veux point reſter.

L'HOTESSE.

Mademoiſelle, auſſi c'eſt trop vous attriſter ;
L'uſage de Paris eſt différent du vôtre :
Quand on perd un amant, on ſe pourvoit d'un autre.

JULIE.

Ma douleur eſt réelle, & durera toujours.

L'HOTESSE.

Bon ! bon ! ſoyez ici ſeulement quinze jours...

JULIE.

J'ai beſoin de repos ; je me ſens un peu laſſe ;
Faites que l'on me donne une chambre, de grace.

L'HOTESSE.

Dans votre appartement je vais vous inſtaller.

SCENE X.

L'HOTESSE, JULIE, DESCHAMPS *ſort du cabinet.*

L'HOTESSE.

PARDON; je vois quelqu'un qui voudroit me parler.
Je m'en vais dire... Holà!.. viendra-t-on quand j'appelle?
(*Un valet paroît.*)
Au grand appartement menez Mademoiſelle.
Excuſez-moi; bientôt j'irai vous retrouver.

JULIE.

Reſtez; ſeule chez moi je vais lire ou rêver.

SCENE XI.

L'HOTESSE, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

AH! vous voilà, ma Reine. A la fin on vous trouve.
Liſez-vous dans mes yeux le tranſport que j'éprouve?
De joie, en vous voyant, mon cœur eſt chatouillé.

L'HOTESSE.

Le plaiſir, près de vous, tient le mien éveillé.

DESCHAMPS.

Çà, quand épouſons-nous? car chez moi cela preſſe.

L'HOTESSE.

Et moi, je crains; je vais n'être plus ma maîtreſſe.

DESCHAMPS.

Pourquoi donc? Nous ferons un ménage ſi doux,
Que dans votre maiſon... La maiſon eſt à vous,
N'eſt-ce pas?

L'HOTESSE.

Oui, vraiment.

DESCHAMPS.

Ah! vous êtes charmante.
Je crois qu'elle vaut bien vingt mille francs?

L'HOTESSE.

Oh ! trente,
Tout au moins.

DESCHAMPS.

Les beaux yeux ! qu'ils ſont vifs & perçans !

L'HOTESSE.

Vous me flattez.

DESCHAMPS.

Qui ? moi ? Je dis ce que je ſens.
Votre mobilier paroît conſidérable ?

L'HOTESSE.

Il vaut dix mille francs.

DESCHAMPS.

Vous êtes adorable.

L'HOTESSE.

J'ai beaucoup travaillé ; Dieu merci, j'ai du bien.

DESCHAMPS.

Parle-t on de cela ? Fi donc ! N'euſſiez-vous rien,
Je vous préférerois, belle comme vous êtes,
Aux plus riches partis... Vous n'avez point de dettes

L'HOTESSE.

Très-peu ; d'ailleurs bientôt je compte rembourſer.
J'ai de l'argent comptant.

DESCHAMPS, *en l'embraſſant.*

Je veux vous embraſſer.
Je ne puis réſiſter au déſir qui me brûle.

L'HOTESSE.

Finiſſez donc, Monſieur.

DESCHAMPS.

D'où vous vient ce ſcrupule ?

L'HOTESSE.

Eh ! mais....

DESCHAMPS.

Ne ſuis je pas votre futur époux ?

L'HOTESSE.

Vous avez ma parole.

DESCHAMPS.

Eh bien, que craignez-vous ?
Au point où nous voilà, vos refus ſont bizarres ;
Et pour qu'un marché tienne, il faut donner des arrhes.

L'HOTESSE.

Non. Femme qui les donne, aſſez ſouvent les perd ;
Et je ne ſuis déjà que trop à découvert.

DESCHAMPS.

Quoique cette pudeur à mes vœux ſoit contraire,
Je l'aime. Adieu, cher cœur. J'ai des courſes à faire ;
L'amour cede au devoir ; mais bientôt de retour,
Je reviens à vos pieds du devoir à l'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FOLLEVILLE *entre gaîment, une bourſe à la main.*

J'AI touché notre argent !... Ménageons cette bourſe....
On n'uſe pas deux fois d'une telle reſſource.....
Mille écus !... A préſent, attendons Guillemot.
Pour nous mieux mettre en fonds il doit venir bientôt....
On nous l'envoie exprès... Ce cher oncle ! ... je l'aime...
Il nous eût fort gênés, s'il fût venu lui-même ;
Heureuſement pour nous il eſt très-loin dici...
(*Il appelle du côté du cabinet.*)
Tout va bien.... Daiglemont !... Daiglemont !...

SCENE II.

FOLLEVILLE, M. DAIGLEMONT.

M. DAIGLEMONT, *entrant tout d'un coup par un autre côté.*

ME voici.

FOLLEVILLE.

Comment, Monſieur, c'eſt vous ?

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez ; moi-même.

FOLLEVILLE.

Eſt-il bien vrai ?

M. DAIGLEMONT.

D'où vient cette ſurpriſe extrême ?
Vous me ſaviez ici ; vous m'appeliez.

FOLLEVILLE.

Moi ? non.

M. DAIGLEMONT.

Mais très-diſtinctement vous avez dit mon nom.

FOLLEVILLE.

Vous croyez ?

M. DAIGLEMONT.

J'en ſuis sûr.

FOLLEVILLE.

Cela ſe peut, ſans doute ;
C'eſt l'effet des regrets que mon ami me coûte ;
Bien ſouvent je le nomme, & malgré ſon trépas,
Inſenſé ! je l'appelle ; il ne me répond pas.

M. DAIGLEMONT.

D'une vive amitié c'eſt la marque certaine.
Sa mort m'a fait auſſi la plus affreuſe peine !...
Vous ne m'attendiez pas, je penſe ?

FOLLEVILLE.

Pas beaucoup.

M. DAIGLEMONT.

Je me ſuis à venir décidé tout d'un coup,
Et j'arrive un peu las, mais bien portant du reſte.
Je loge en cet hôtel.

FOLLEVILLE.

Je ſuis, je vous proteſte,
Enchanté de vous voir. Cependant, entre nous,
J'aimerois tout autant que vous fuſſiez chez vous.
Riſquer votre ſanté ! voyager à votre âge !

M. DAIGLEMONT.

J'avois chargé d'abord Guillemot du voyage.

FOLLEVILLE.

Il falloit qu'il le fît, & je ſuis affligé
Par intérêt pour vous....

M. DAIGLEMONT.

Je vous ſuis obligé.

FOLLEVILLE.

Vous ſerez mal ici ; la maiſon eſt meſquine.

M. DAIGLEMONT.

Je ſerai près de vous ; cela me détermine.

FOLLEVILLE.

Vous êtes trop honnête.

M. DAIGLEMONT.

Ah !.. Vous avez reçu
Une lettre, un effet ?

FOLLEVILLE.

Oui, tout m'eſt parvenu.
Par exemple, pourquoi vous preſſer de me rendre
Cette miſere-là ? Je pouvois bien attendre ;
Pour un peu de retard, rien n'eût été perdu :
Cela ne valoit pas....

M. DAIGLEMONT.

Cela vous étoit dû ;
C'étoient des débourſés, & qui, par leur nature....

FOLLEVILLE.

Ne m'ont pas un inſtant gêné, je vous aſſure.

M. DAIGLEMONT.

Oh çà, je vais un peu voir mon appartement ;
Tantôt nous parlerons d'affaires amplement.

FOLLEVILLE.

Je vais, en attendant, vous tenir compagnie.

M. DAIGLEMONT.

Non, non ; reſtez, mon cher ; point de cérémonie.

SCENE III.

FOLLEVILLE *ſeul.*

Oh ! parbleu, nous voilà dans un bel embarras !
Comment ſortirons-nous d'un auſſi mauvais pas ?
Si le bon homme va découvrir le myſtere,
Il ſera contre nous d'une horrible colere.
Mais de mon plan toujours aſſurons le ſuccès ;
Que d'abord l'oncle paye, & qu'il ſe fâche après.

L'HOTESSE.

Bon ! comment ? Il a donc habité cette ville ?

JULIE.

C'étoit l'intime ami de Monſieur Folleville.
Plus d'une fois ſans doute il eſt ici venu.

L'HOTESSE.

Comment le nommoit on ?

JULIE.

Daiglemont.

L'HOTESSE.

Je n'ai vu
Perſonne de ce nom. Si bien donc qu'il demeure
A Paris ?

JULIE.

Il n'eſt plus ; c'eſt ſa mort que je pleure.
Je le regretterai toujours comme aujourd'hui ;
Je l'aimai le premier ; je n'aimerai que lui.

L'HOTESSE.

Quoi ! votre amant eſt mort ! quel malheur effroyable !
D'honneur, cela me fait une peine incroyable.

JULIE.

Enſemble dès l'enfance élevés tous les deux,
Nous avions mêmes goûts, mêmes ſoins, mêmes jeux :
Je le voyois ſans peine adoré de mon pere ;
Ce n'étoit qu'un couſin, je l'aimois plus qu'un frere....
Je n'ai plus rien au monde, & n'y veux point reſter.

L'HOTESSE.

Mademoiſelle, auſſi c'eſt trop vous attriſter ;
L'uſage de Paris eſt différent du vôtre :
Quand on perd un amant, on ſe pourvoit d'un autre.

JULIE.

Ma douleur eſt réelle, & durera toujours.

L'HOTESSE.

Bon ! bon ! ſoyez ici ſeulement quinze jours...

JULIE.

J'ai beſoin de repos ; je me ſens un peu laſſe ;
Faites que l'on me donne une chambre, de grace.

L'HOTESSE.

Dans votre appartement je vais vous inſtaller.

SCENE X.

L'HOTESSE, JULIE, DESCHAMPS *ſort du cabinet.*

L'HOTESSE.

PARDON; je vois quelqu'un qui voudroit me parler.
Je m'en vais dire... Holà!.. viendra-t-on quand j'appelle?
(*Un valet paroît.*)
Au grand appartement menez Mademoiſelle.
Excuſez-moi; bientôt j'irai vous retrouver.

JULIE.

Reſtez; ſeule chez moi je vais lire ou rêver.

SCENE XI.

L'HOTESSE, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

AH! vous voilà, ma Reine. A la fin on vous trouve.
Liſez-vous dans mes yeux le tranſport que j'éprouve?
De joie, en vous voyant, mon cœur eſt chatouillé.

L'HOTESSE.

Le plaiſir, près de vous, tient le mien éveillé.

DESCHAMPS.

Çà, quand épouſons-nous? car chez moi cela preſſe.

L'HOTESSE.

Et moi, je crains; je vais n'être plus ma maîtreſſe.

DESCHAMPS.

Pourquoi donc? Nous ferons un ménage ſi doux,
Que dans votre maiſon... La maiſon eſt à vous,
N'eſt-ce pas?

L'HOTESSE.

Oui, vraiment.

DESCHAMPS.

Ah! vous êtes charmante.
Je crois qu'elle vaut bien vingt mille francs?

L'HOTESSE.

Oh ! trente,
Tout au moins.

DESCHAMPS.

Les beaux yeux ! qu'ils ſont vifs & perçans !

L'HOTESSE.

Vous me flattez.

DESCHAMPS.

Qui ? moi ? Je dis ce que je ſens.
Votre mobilier paroît conſidérable ?

L'HOTESSE.

Il vaut dix mille francs.

DESCHAMPS.

Vous êtes adorable.

L'HOTESSE.

J'ai beaucoup travaillé ; Dieu merci, j'ai du bien.

DESCHAMPS.

Parle-t on de cela ? Fi donc ! N'euſſiez-vous rien,
Je vous préférerois, belle comme vous êtes,
Aux plus riches partis... Vous n'avez point de dettes

L'HOTESSE.

Très-peu ; d'ailleurs bientôt je compte rembourſer.
J'ai de l'argent comptant.

DESCHAMPS, *en l'embraſſant.*

Je veux vous embraſſer.
Je ne puis réſiſter au déſir qui me brûle.

L'HOTESSE.

Finiſſez donc, Monſieur.

DESCHAMPS.

D'où vous vient ce ſcrupule ?

L'HOTESSE.

Eh ! mais....

DESCHAMPS.

Ne ſuis je pas votre futur époux ?

L'HOTESSE.

Vous avez ma parole.

DESCHAMPS.

Eh bien, que craignez-vous ?
Au point où nous voilà, vos refus ſont bizarres ;
Et pour qu'un marché tienne, il faut donner des arrhes.

L'HOTESSE.

Non. Femme qui les donne, aſſez ſouvent les perd ;
Et je ne ſuis déjà que trop à découvert.

DESCHAMPS.

Quoique cette pudeur à mes vœux ſoit contraire,
Je l'aime. Adieu, cher cœur. J'ai des courſes à faire ;
L'amour cede au devoir ; mais bientôt de retour,
Je reviens à vos pieds du devoir à l'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FOLLEVILLE *entre gaîment, une bourſe à la main.*

J'AI touché notre argent !... Ménageons cette bourſe....
On n'uſe pas deux fois d'une telle reſſource.....
Mille écus !... A préſent, attendons Guillemot.
Pour nous mieux mettre en fonds il doit venir bientôt...
On nous l'envoie exprès... Ce cher oncle ! ... je l'aime...
Il nous eût fort gênés, s'il fût venu lui-même ;
Heureuſement pour nous il eſt très-loin dici...
(*Il appelle du côté du cabinet.*)
Tout va bien.... Daiglemont !... Daiglemont !...

SCENE II.

FOLLEVILLE, M. DAIGLEMONT.

M. DAIGLEMONT, *entrant tout d'un coup par un autre côté.*

ME voici.

FOLLEVILLE.

Comment, Monſieur, c'eſt vous ?

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez ; moi-même.

FOLLEVILLE.

Eſt-il bien vrai ?

M. DAIGLEMONT.

D'où vient cette ſurpriſe extrême ?
Vous me ſaviez ici ; vous m'appeliez.

FOLLEVILLE.

Moi ? non.

M. DAIGLEMONT.

Mais très-diſtinctement vous avez dit mon nom.

FOLLEVILLE.

Vous croyez ?

M. DAIGLEMONT.

J'en ſuis sûr.

FOLLEVILLE.

Cela ſe peut, ſans doute ;
C'eſt l'effet des regrets que mon ami me coûte ;
Bien ſouvent je le nomme, & malgré ſon trépas,
Inſenſé ! je l'appelle ; il ne me répond pas.

M. DAIGLEMONT.

D'une vive amitié c'eſt la marque certaine.
Sa mort m'a fait auſſi la plus affreuſe peine !...
Vous ne m'attendiez pas, je penſe ?

FOLLEVILLE.

Pas beaucoup.

M. DAIGLEMONT.

Je me ſuis à venir décidé tout d'un coup,
Et j'arrive un peu las, mais bien portant du reſte.
Je loge en cet hôtel.

FOLLEVILLE.

Je ſuis, je vous proteſte,
Enchanté de vous voir. Cependant, entre nous,
J'aimerois tout autant que vous fuſſiez chez vous.
Riſquer votre ſanté ! voyager à votre âge !

M. DAIGLEMONT.

J'avois chargé d'abord Guillemot du voyage.

FOLLEVILLE.

Il falloit qu'il le fît, & je ſuis affligé
Par intérêt pour vous....

M. DAIGLEMONT.

Je vous ſuis obligé.

FOLLEVILLE.

Vous ſerez mal ici ; la maiſon eſt meſquine.

M. DAIGLEMONT.

Je ſerai près de vous ; cela me détermine.

FOLLEVILLE.

Vous êtes trop honnête.

M. DAIGLEMONT.

Ah !.. Vous avez reçu
Une lettre, un effet ?

FOLLEVILLE.

Oui, tout m'eſt parvenu.
Par exemple, pourquoi vous preſſer de me rendre
Cette miſere-là ? Je pouvois bien attendre ;
Pour un peu de retard, rien n'eût été perdu :
Cela ne valoit pas....

M. DAIGLEMONT.

Cela vous étoit dû ;
C'étoient des débourſés, & qui, par leur nature....

FOLLEVILLE.

Ne m'ont pas un inſtant gêné, je vous aſſure.

M. DAIGLEMONT.

Oh çà, je vais un peu voir mon appartement ;
Tantôt nous parlerons d'affaires amplement.

FOLLEVILLE.

Je vais, en attendant, vous tenir compagnie.

M. DAIGLEMONT.

Non, non ; reſtez, mon cher ; point de cérémonie.

SCENE III.

FOLLEVILLE *ſeul.*

Oh ! parbleu, nous voilà dans un bel embarras !
Comment ſortirons-nous d'un auſſi mauvais pas ?
Si le bon homme va découvrir le myſtere,
Il ſera contre nous d'une horrible colere.
Mais de mon plan toujours aſſurons le ſuccès ;
Que d'abord l'oncle paye, & qu'il ſe fâche après.

L'HOTESSE.

Bon ! comment ? Il a donc habité cette ville ?

JULIE.

C'étoit l'intime ami de Monſieur Folleville.
Plus d'une fois ſans doute il eſt ici venu.

L'HOTESSE.

Comment le nommoit on ?

JULIE.

Daiglemont.

L'HOTESSE.

Je n'ai vu
Perſonne de ce nom. Si bien donc qu'il demeure
A Paris ?

JULIE.

Il n'eſt plus ; c'eſt ſa mort que je pleure.
Je le regretterai toujours comme aujourd'hui ;
Je l'aimai le premier ; je n'aimerai que lui.

L'HOTESSE.

Quoi ! votre amant eſt mort ! quel malheur effroyable !
D'honneur, cela me fait une peine incroyable.

JULIE.

Enſemble dès l'enfance élevés tous les deux,
Nous avions mêmes goûts, mêmes ſoins, mêmes jeux :
Je le voyois ſans peine adoré de mon pere ;
Ce n'étoit qu'un couſin, je l'aimois plus qu'un frere....
Je n'ai plus rien au monde, & n'y veux point reſter.

L'HOTESSE.

Mademoiſelle, auſſi c'eſt trop vous attriſter ;
L'uſage de Paris eſt différent du vôtre :
Quand on perd un amant, on ſe pourvoit d'un autre.

JULIE.

Ma douleur eſt réelle, & durera toujours.

L'HOTESSE.

Bon ! bon ! ſoyez ici ſeulement quinze jours...

JULIE.

J'ai beſoin de repos ; je me ſens un peu laſſe ;
Faites que l'on me donne une chambre, de grace.

L'HOTESSE.

Dans votre appartement je vais vous inſtaller.

SCENE X.

L'HOTESSE, JULIE, DESCHAMPS *ſort du cabinet.*

L'HOTESSE.

PARDON; je vois quelqu'un qui voudroit me parler.
Je m'en vais dire... Holà!.. viendra-t-on quand j'appelle?
(*Un valet paroît.*)
Au grand appartement menez Mademoiſelle.
Excuſez-moi; bientôt j'irai vous retrouver.

JULIE.

Reſtez; ſeule chez moi je vais lire ou rêver.

SCENE XI.

L'HOTESSE, DESCHAMPS.

DESCHAMPS.

AH! vous voilà, ma Reine. A la fin on vous trouve.
Liſez-vous dans mes yeux le tranſport que j'éprouve?
De joie, en vous voyant, mon cœur eſt chatouillé.

L'HOTESSE.

Le plaiſir, près de vous, tient le mien éveillé.

DESCHAMPS.

Çà, quand épouſons-nous? car chez moi cela preſſe.

L'HOTESSE.

Et moi, je crains; je vais n'être plus ma maîtreſſe.

DESCHAMPS.

Pourquoi donc? Nous ferons un ménage ſi doux,
Que dans votre maiſon... La maiſon eſt à vous,
N'eſt-ce pas?

L'HOTESSE.

Oui, vraiment.

DESCHAMPS.

Ah! vous êtes charmante.
Je crois qu'elle vaut bien vingt mille francs?

L'HOTESSE.

Oh ! trente,
Tout au moins.

DESCHAMPS.

Les beaux yeux ! qu'ils ſont vifs & perçans !

L'HOTESSE.

Vous me flattez.

DESCHAMPS.

Qui ? moi ? Je dis ce que je ſens.
Votre mobilier paroît conſidérable ?

L'HOTESSE.

Il vaut dix mille francs.

DESCHAMPS.

Vous êtes adorable.

L'HOTESSE.

J'ai beaucoup travaillé ; Dieu merci, j'ai du bien.

DESCHAMPS.

Parle-t on de cela ? Fi donc ! N'euſſiez-vous rien,
Je vous préférerois, belle comme vous êtes,
Aux plus riches partis... Vous n'avez point de dettes

L'HOTESSE.

Très-peu ; d'ailleurs bientôt je compte rembourſer.
J'ai de l'argent comptant.

DESCHAMPS, *en l'embraſſant.*

Je veux vous embraſſer.
Je ne puis réſiſter au déſir qui me brûle.

L'HOTESSE.

Finiſſez donc, Monſieur.

DESCHAMPS.

D'où vous vient ce ſcrupule ?

L'HOTESSE.

Eh ! mais....

DESCHAMPS.

Ne ſuis je pas votre futur époux ?

L'HOTESSE.

Vous avez ma parole.

DESCHAMPS.

Eh bien, que craignez-vous ?
Au point où nous voilà, vos refus ſont bizarres ;
Et pour qu'un marché tienne, il faut donner des arrhes.

L'HOTESSE.

Non. Femme qui les donne, aſſez ſouvent les perd ;
Et je ne ſuis déjà que trop à découvert.

DESCHAMPS.

Quoique cette pudeur à mes vœux ſoit contraire,
Je l'aime. Adieu, cher cœur. J'ai des courſes à faire ;
L'amour cede au devoir ; mais bientôt de retour,
Je reviens à vos pieds du devoir à l'amour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FOLLEVILLE *entre gaîment, une bourſe à la main.*

J'AI touché notre argent !... Ménageons cette bourſe....
On n'uſe pas deux fois d'une telle reſſource.....
Mille écus ! ... A préſent, attendons Guillemot.
Pour nous mieux mettre en fonds il doit venir bientôt...
On nous l'envoie exprès... Ce cher oncle ! ... je l'aime...
Il nous eût fort gênés, s'il fût venu lui-même ;
Heureuſement pour nous il eſt très-loin dici...
(*Il appelle du côté du cabinet.*)
Tout va bien.... Daiglemont !... Daiglemont !...

SCENE II.

FOLLEVILLE, M. DAIGLEMONT.

M. DAIGLEMONT, *entrant tout d'un coup par un autre côté.*

ME voici.

FOLLEVILLE.

Comment, Monſieur, c'eſt vous ?

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez ; moi-même.

FOLLEVILLE.

Eſt-il bien vrai ?

M. DAIGLEMONT.

D'où vient cette ſurpriſe extrême ?
Vous me ſaviez ici ; vous m'appeliez.

FOLLEVILLE.

Moi ? non.

M. DAIGLEMONT.

Mais très-diſtinctement vous avez dit mon nom.

FOLLEVILLE.

Vous croyez ?

M. DAIGLEMONT.

J'en ſuis sûr.

FOLLEVILLE.

Cela ſe peut, ſans doute ;
C'eſt l'effet des regrets que mon ami me coûte ;
Bien ſouvent je le nomme, & malgré ſon trépas,
Inſenſé ! je l'appelle ; il ne me répond pas.

M. DAIGLEMONT.

D'une vive amitié c'eſt la marque certaine.
Sa mort m'a fait auſſi la plus affreuſe peine !...
Vous ne m'attendiez pas, je penſe ?

FOLLEVILLE.

Pas beaucoup.

M. DAIGLEMONT.

Je me ſuis à venir décidé tout d'un coup,
Et j'arrive un peu las, mais bien portant du reſte.
Je loge en cet hôtel.

FOLLEVILLE.

Je ſuis, je vous proteſte,
Enchanté de vous voir. Cependant, entre nous,
J'aimerois tout autant que vous fuſſiez chez vous.
Riſquer votre ſanté ! voyager à votre âge !

M. DAIGLEMONT.

J'avois chargé d'abord Guillemot du voyage.

FOLLEVILLE.

Il falloit qu'il le fît, & je ſuis affligé
Par intérêt pour vous....

M. DAIGLEMONT.

Je vous ſuis obligé.

FOLLEVILLE.

Vous ſerez mal ici ; la maiſon eſt meſquine.

M. DAIGLEMONT.

Je ſerai près de vous ; cela me détermine.

FOLLEVILLE.

Vous êtes trop honnête.

M. DAIGLEMONT.

Ah !.. Vous avez reçu
Une lettre, un effet ?

FOLLEVILLE.

Oui, tout m'eſt parvenu.
Par exemple, pourquoi vous preſſer de me rendre
Cette miſere-là ? Je pouvois bien attendre ;
Pour un peu de retard, rien n'eût été perdu :
Cela ne valoit pas....

M. DAIGLEMONT.

Cela vous étoit dû ;
C'étoient des débourſés, & qui, par leur nature....

FOLLEVILLE.

Ne m'ont pas un inſtant gêné, je vous aſſure.

M. DAIGLEMONT.

Oh çà, je vais un peu voir mon appartement ;
Tantôt nous parlerons d'affaires amplement.

FOLLEVILLE.

Je vais, en attendant, vous tenir compagnie.

M. DAIGLEMONT.

Non, non ; reſtez, mon cher ; point de cérémonie.

SCENE III.

FOLLEVILLE *ſeul.*

Oh ! parbleu, nous voilà dans un bel embarras !
Comment ſortirons-nous d'un auſſi mauvais pas ?
Si le bon homme va découvrir le myſtere,
Il ſera contre nous d'une horrible colere.
Mais de mon plan toujours aſſurons le ſuccès ;
Que d'abord l'oncle paye, & qu'il ſe fâche après.

SCENE IV.

FOLLEVILLE, DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

FOLLEVILLE *va à la porte du cabinet.*

HÉ, notre ami, ſais-tu que ton oncle lui-même....

DAIGLEMONT.

Eſt ici ? Tu nous mets dans une peine extrême ;
Er qu'y gagnerons-nous ?

FOLLEVILLE.

Mais d'abord mille écus,
Qu'en fort beaux louis-d'or à l'inſtant j'ai reçus.
Hé, Deſchamps, veille un peu, que l'on ne nous ſurprenne.

DESCHAMPS.

J'ai l'œil bon, Dieu merci ; ne ſoyez point en peine.
Si quelqu'un vient, j'aurai ſoin de vous avertir.

DAIGLEMONT.

Où ton adreſſe enfin pourra-t-elle aboutir ?
Là, dis-moi maintenant ce que nous allons faire ?

FOLLEVILLE.

Il n'eſt pas trop aiſé de nous tirer d'affaire.

DAIGLEMONT.

Je le crois.

FOLLEVILLE.

Je ne vois qu'un moyen d'en ſortir !

DAIGLEMONT.

Quel eſt-il ?

FOLLEVILLE.

Ma foi, c'eſt de te laiſſer mourir.
Toi défunt, il n'eſt plus néceſſaire de feindre ;
Tu n'auras de ton oncle aucun reproche à craindre ;
Ni moi non plus ; cela nous met tous en repos.
Tiens, tu ne peux jamais mourir plus à propos.

DAIGLEMONT.

Ris ; dis-nous des bons mots d'un air plaiſant & leſte.
Sais-tu qu'il faut avoir bien de l'eſprit de reſte,
Pour en vouloir fourrer par-tout comme tu fais ?
Je vais tout avouer à mon oncle ; je vais
Me jeter à ſes pieds....

FOLLEVILLE.

Oui, je te le conſeille ;
Prends-moi le ton pleureur ; il te ſied à merveille ;
Va faire le nigaud : tu n'as donc pas de cœur ?
Je te demande où ſont les ſentimens, l'honneur ?

DAIGLEMONT.

Mais, encore une fois, que faut-il que je faſſe ?

FOLLEVILLE.

Je vais te l'indiquer ; car un rien t'embarraſſe.
Notre projet enfin, juſqu'ici bien conduit,
Pour être dérangé, n'eſt pas encor détruit.
Ton oncle ne ſait pas le fin de notre hiſtoire ;
Il te croit toujours mort : eh bien, laiſſons-le croire.
Toi, dans ce cabinet, renferme-toi ſans bruit ;
N'en ſors pas un inſtant ; ſi-tôt qu'il ſera nuit
Tu partiras, muni d'une bourſe aſſez ronde :
Et dans quelque retraite agréable & profonde,
Tandis que ton trépas cauſera nos ſoupirs,
Tu vivras à ton aiſe au milieu des plaiſirs.

DAIGLEMONT.

Et tu feras payer mes dettes ?

FOLLEVILLE.

Je l'eſpere.

DAIGLEMONT.

C'eſt que c'eſt-là le point important de l'affaire.

FOLLEVILLE.

En as-tu fait l'état ? Peux-tu me le donner ?

DAIGLEMONT.

Pas encore.

FOLLEVILLE.

Avant tout, il faut le terminer.
Tes créanciers, voyons, que leur as-tu fait dire ?

DAIGLEMONT.

Tantôt à quelques-uns j'ai pris le ſoin d'écrire
Qu'on leur paîroit moitié.

FOLLEVILLE.

Fort bien. Mon cher Deſchamps ;
Il faut nous ſeconder.

DESCHAMPS.

Volontiers ; j'y conſens.

FOLLEVILLE.

Fais autour de notre oncle exacte ſentinelle;
Entends, obſerve tout; ſois prêt, ſi je t'appelle
(*A Daiglemont.*)
De ton état paſſif allons nous occuper.
Viens: le ſuccès en vain ſemble nous échapper;
J'en réponds: tu verras, en affaire pareille,
Que j'exécute encor mieux que je ne conſeille.
(*Folleville & Daiglemont rentrent dans le cabinet.*)

SCENE V.

DESCHAMPS *ſeul.*

LAISSEZ-MOI faire, allez; je ne ſuis pas un ſot,
Et je prétends ici vous aider comme il faut.
Quelqu'un vient... C'eſt notre oncle... Il a tort. Comment diantre?
Là-dedans à préſent il ne faut pas qu'il entre;
Cherchons quelque moyen de l'arrêter ici....
Il s'agit de mentir... c'eſt aiſé... m'y voici.

SCENE VI.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT.

FOLLEVILLE eſt chez lui? Sans doute il eſt viſible,
N'eſt-ce pas, mon ami?

DESCHAMPS.

Que vois-je? Eſt-il poſſible?
Ah! Monſieur, je me jette à vos pieds.

M. DAIGLEMONT.

Que veux-tu?
D'où nous connoiſſons-nous? Tu ne m'as jamais vu.

DESCHAMPS.

Oh! cela ne fait rien. Je ſais vous reconnoître.
Vous reſſemblez ſi fort à feu mon pauvre maître!
Il faut que vous ſoyiez ſon oncle Daiglemont:
Oui, Monſieur, c'eſt vous même, & mon cœur m'en répond.

M. DAIGLEMONT.

Tu ſervois mon neveu ?

DESCHAMPS.

Jugez de ma diſgrace ;
Vous ſentez que ſa mort m'a fait perdre ma place :
Il n'a pu me garder. Ah ! quel événement !
Je l'ai donc vu mourir, ce jeune homme charmant,
Qui menoit à ſon âge une vie exemplaire,
Qui, dès qu'il ſe montroit, étoit certain de plaire,
Beau comme un ange... Enfin, c'étoit votre portrait.

M. DAIGLEMONT.

Il me reſſembloit fort ; oui, chacun le diſoit.
Mais, adieu ; je vais voir Folleville.

DESCHAMPS *le retenant.*

Ah ! j'eſpere
Que vous compâtirez, Monſieur, à ma miſere.
Hélas ! j'ai ſur les bras ma femme & quatre enfans.

M. DAIGLEMONT.

Je te plains. Mais il faut que j'entre là-dedans.

DESCHAMPS *le retenant encore.*

Monſieur, les malheureux aiment qu'on les écoute,
Qu'on les plaigne ; & c'eſt-là le ſervice ſans doute
Qu'on rend plus volontiers ; car il ne coûte rien.

M. DAIGLEMONT.

Va, va, je tâcherai de te faire du bien.

DESCHAMPS.

Monſieur, pour un moment ſi je vous intéreſſe,
Je ſuis content.... Me voir ſi fort dans la détreſſe !...
Feu Monſieur me diſoit : Deſchamps, reſte avec moi ;
Tu ne manqueras pas ; je prendrai ſoin de toi ;
Si je viens à mourir, je prétends & j'ordonne
Que jamais après moi tu ne ſerves perſonne,
Et je n'oublirai pas de faire un teſtament,
Afin de te laiſſer de quoi vivre aiſément.
Mais il eſt bruſquement parti pour l'autre monde...
En pleurs, lorſque j'y penſe, il faut bien que je fonde...
Etre emporté ſi vîte !... Ah ! j'en perdrai l'eſprit.

M. DAIGLEMONT.

Le pauvre malheureux ! Vraiment, il m'attendrit.
Va, je te placerai comme il faut ; ſois tranquille.

Mais, encore une fois, je veux voir Folleville.
Adieu.

DESCHAMPS.

Pardon, ſi j'oſe encor vous arrêter.
C'eſt que réellement je ne puis vous quitter.

SCENE VII.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS, FOLLEVILLE *ſort du cabinet.*

M. DAIGLEMONT.

Ah! vous voilà, mon cher? chez vous j'allois me rendre.

FOLLEVILLE.

Comment! Eſt-ce qu'ici l'on vous a fait attendre?

M. DAIGLEMONT.

Il n'importe; le temps ne m'a pas ſemblé long,
Et je cauſois avec cet honnête garçon.

DESCHAMPS.

Oui; j'amuſois Monſieur.

M. DAIGLEMONT.

C'eſt un bon domeſtique,
A ce qu'il paroît?

FOLLEVILLE.

Lui? c'eſt un ſujet unique.

M. DAIGLEMONT.

Et Daiglemont devoit en être bien content?

FOLLEVILLE.

Daiglemont?... en faiſoit l'éloge à chaque inſtant.

M. DAIGLEMONT.

Puiſque vous m'en rendez un ſi bon témoignage,
Je veux de mes bontés lui donner quelque gage.
Prends ce double louis à compte.

DESCHAMPS.

En vérité,
Monſieur, c'eſt déjà plus que je n'ai mérité.

M. DAIGLEMONT.

Non, non, tous tes diſcours montrent une belle ame:
Va, va-t en retrouver tes enfans & ta femme;

M. DAIGLEMONT.

Mais ſans trop prendre garde à tout ce qu'elle dit,
Cela te diſtrairoit ; tu ſerois plus tranquille.
Ma chere enfant, tu vois Monſieur de Folleville ;
C'étoit le bon ami du pauvre Daiglemont.

FOLLEVILLE, *ſaluant Julie.*

Puis-je vous aſſurer de mon reſpect profond ?

JULIE.

Monſieur....

M. DAIGLEMONT.

Tu te plais mieux toute ſeule ?

JULIE.

Mon pere ;
Je vous fais de la peine ; excuſez.

M. DAIGLEMONT.

Va, ma chere,
(*à Folleville.*)
Je ne puis t'en vouloir. Encor de nouveaux pleurs.

FOLLEVILLE *à Julie.*

Je ſuis loin de blâmer vos regrets, vos douleurs.
De mon ami pour vous j'ai connu la tendreſſe ;
Mais on peut vaincre enfin la plus juſte triſteſſe.
Nous nous empreſſerons tous de vous conſoler.

M. DAIGLEMONT.

Il a grande raiſon ; on ne peut mieux parler.
(*à Folleville.*)
Allons voir nos Meſſieurs. Ma fille, je vais faire
En ſorte de finir promptement toute affaire ;
Puis à tes moindres vœux, tout prêt à conſentir,
Tu n'auras qu'à vouloir pour te bien divertir.

(*Ils ſortent tous, excepté Julie.*)

SCENE X.

JULIE *ſeule.*

AH ! Dieu ! dans le chagrin dont je ſuis tourmentée,
De quels amuſemens pourrois-je être flattée ?
Il n'en eſt plus pour moi... Cher couſin !... Non, jamais...
Je ſens bien à préſent à quel point je l'aimais....

Je le perds... pour toujours... Cette idée eſt affreuſe.
Je ne le verrai plus.... Ah! pleure, malheureuſe,
Pleure.... Oh! ſi je pouvois, une fois ſeulement,
Le revoir, lui parler!... ne fut ce qu'un moment!...
Pour un moment ſi doux, je donnerois ma vie....

SCENE XI.

JULIE, DAIGLEMONT *ſort du cabinet.*

JULIE.

Ah! grand Dieu! me trompé-je?

DAIGLEMONT.

O ma chere Julie!

JULIE.

Il me parle!... Eſt-il vrai?... Daiglemont, eſt-ce toi?

DAIGLEMONT.

Ma charmante couſine, ah! n'aye aucun effroi!

JULIE.

Je ne t'ai point perdu?

DAIGLEMONT.

Revois celui qui t'aime.
Oui, je vis, & pour toi je ſuis toujours le même;
Sur un récit trompeur, ceſſe de me pleurer.

JULIE.

Mais explique-moi donc?...

DAIGLEMONT.

Il faut te déclarer
La vérité; J'étois... Ciel! on vient; prenons garde;
C'eſt l'Hôteſſe; feignons; car c'eſt une bavarde.

SCENE XII.

JULIE, DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Ah! ah! Monſieur Derbain, je vous rencontre ici

JULIE.

Monſieur Derbain?... Mais...

DAIGLEMONT.

Oui ; c'eſt moi qu'on nomme ainſi,
Mademoiſelle.

L'HOTESSE *à Julie.*

Et vous, pourquoi donc, je vous prie,
Nous fuir ? Pour vous livrer à votre rêverie ?
Mais Monſieur votre pere, en ſortant, m'a preſcrit
De chercher les moyens d'égayer votre eſprit.
Je ne vous quitte plus.

JULIE.

C'eſt avoir trop de zele.

DAIGLEMONT.

Moi, j'arrive, & j'ai fait peur à Mademoiſelle,
En entrant tout d'un coup ; j'ai mal pris mon moment.

JULIE.

Oui, vous m'avez cauſé beaucoup d'étonnement ;
Mais je ne m'en plains pas.

L'HOTESSE.

Ah ! vous êtes ſi bonne !
(*A Daiglemont.*)
Je cherche à conſoler cette jeune perſonne ;
Aidez-moi, s'il vous plaît ; cauſons un peu tous deux ;
Cela l'amuſera.

DAIGLEMONT.

De bon cœur ; je le veux.
Eh ! tenez, je m'en vais vous conter une hiſtoire
Qui vient fort à propos s'offrir à ma mémoire.

L'HOTESSE.

Voyons donc.

DAIGLEMONT.

Vous ſavez comme les jeunes gens,
Pour dépenſer ici, rançonnent leurs parens ;
Ils ont, pour les tromper, des ruſes incroyables.

L'HOTESSE.

C'eſt que tous ne ſont pas, comme vous, raiſonnables.

DAIGLEMONT.

Or écoutez le tour qu'ont fait deux étourdis,
Dont l'un, je vous l'avoue, eſt fort de mes amis.
L'autre ſuppoſe un jour que ſon cher camarade
Eſt mort, après avoir été long-temps malade ;

A l'oncle du défunt il écrit triſtement,
Lui conte avec détails la mort, l'enterrement,
En réclame les frais; l'oncle, honnête & brave homme,
S'empreſſe d'envoyer une aſſez forte ſomme...

L'HOTESSE.

S'il n'eſt pas vrai, le conte au moins eſt bien trouvé.

DAIGLEMONT.

Un conte?... Point du tout; le fait eſt arrivé.

JULIE.

Tant pis; je blâme fort un pareil artifice.

DAIGLEMONT.

Permettez; mon ami n'en étoit point complice;
Il n'a même à la ruſe en rien contribué;
C'eſt ſans le prévenir que l'autre l'a tué.

JULIE.

Ces deux Meſſieurs menoient une belle conduite!

DAIGLEMONT.

Enfin, de mon récit écoutez donc la ſuite.
L'oncle arrive; jugez quel embarras cruel!
Pour mon ami ſur-tout un chagrin bien réel
Vint de ce qu'il aimoit, & de toute ſon ame,
Une jeune beauté bien digne de ſa flamme;
Dès l'âge le plus tendre il en étoit épris...

JULIE.

Et peut-être il l'avoit oubliée à Paris?

DAIGLEMONT.

Oh! non; elle n'eſt pas de celles qu'on oublie.
Comptez qu'il l'aime encore, & pour toute ſa vie:
Auſſi, ſans déſeſpoir, il ne pouvoit ſonger
Qu'elle alloit de ſa mort peut-être s'affliger;
Et quoiqu'il n'eût pas eu de part au ſtratagême,
Il ſe le reprochoit, s'en vouloit à lui-même
Du chagrin qu'elle avoit ſenti... Mais, par bonheur,
Il trouva le moyen de la tirer d'erreur,
Lui peignit ſon amour, ſon repentir ſincere:
Penſez-vous qu'elle fut bien long-temps en colere?
Que fit-elle? Voyons; daignez le deviner.

JULIE.

Elle fut aſſez bonne encor pour pardonner.

L'HOTESSE.

Oh ! je le gagerois. Voilà comme nous ſommes !
On ne nous paſſe rien ; nous paſſons tout aux hommes.

DAIGLEMONT.

Elle fit plus encore.

JULIE.

Eh ! quoi donc ? Pour le coup....

DAIGLEMONT.

Sur l'oncle du jeune homme elle pouvoit beaucoup,
Elle avoit de l'eſprit, une grace adorable ;
Elle en obtint l'oubli d'une faute excuſable ;
Même on dit que l'hymen d'elle & de ſon amant,
De cette intrigue enfin fut l'heureux dénoûment.

JULIE.

Ah ! vous brodez, Monſieur.

L'HOTESSE.

J'aime fort cette hiſtoire.

JULIE.

Oui ; mais au dénoûment je n'oſe guere croire.
Jugez, en apprenant comme tout s'eſt paſſé,
A quel point l'oncle doit ſe trouver offenſé.
La paix, après cela, n'eſt pas aiſée à faire.

L'HOTESSE.

Ah ! vous arrangeriez une pareille affaire,
Si vous vous en mêliez.

JULIE.

Je n'oſe m'en flatter.
J'y ferois mes efforts ; vous pouvez y compter.

DAIGLEMONT.

Pardon, Mademoiſelle ; il faut que je vous quitte.

L'HOTESSE.

Vous êtes bien preſſé ; pourquoi partir ſi vîte ?

DAIGLEMONT.

Oh ! c'eſt bien à regret.

(*bas à Julie.*)

Mon oncle peut venir

JULIE.

Monſieur, je ne veux point ici vous retenir.
Pourtant à vos récits, je préterois l'oreille
Avec bien du plaiſir. Vous contez à merveille.

DAIGLEMONT.

Ah ! ſi le dénoûment n'en étoit plus douteux,
L'hiſtoire que j'ai dite en vaudroit beaucoup mieux.

SCÉNE XIII.

L'HOTESSE, JULIE.

L'HOTESSE.

Il vous a divertie ; oui, la choſe eſt certaine.

JULIE.

Son entretien m'a plu ; j'en conviendrai ſans peine.

L'HOTESSE.

Je m'en ſuis aperçue ; & ce Monſieur Derbain,
Pour être aimable, vaut, je crois, votre couſin.

JULIE *ſouriant.*

Mais je le crois auſſi.

L'HOTESSE.

Bon ! cela vous fait rire ?
Vous ſerez conſolée ; ai-je eu tort de le dire ?
Je mettois quinze jours ; mais je vois maintenant,
Grace à Monſieur Derbain, qu'il n'en faudra pas tant.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE *ſeule.*

Je reviens en ces lieux, & mon cœur m'y ramene :
Quel bonheur ! quelle joie incroyable & ſoudaine !
Cher couſin ! je voudrois le revoir, lui parler !...
Si cela ſe pouvoit ſans qu'on vînt nous troubler !
Déjà quelqu'un ? Combien cela me contrarie !

SCENE II.

M. DAIGLEMONT, FOLLEVILLE, M. JOURDAIN, M. MICHEL, JULIE.

M. DAIGLEMONT.

ENTREZ, Meſſieurs, entrez; ſans façons, je vous prie.
Vous veniez pour me voir, & je ſors de chez vous.
Ainſi fort à propos nous nous rencontrons tous.
(*Apercevant Julie.*)
Ah! ma fille, c'eſt toi?

JOURDAIN.

Charmante demoiſelle!

MICHEL.

On eſt heureux d'avoir une fille ſi belle!

M. DAIGLEMONT.

Eh! que faiſois-tu là?

JULIE.

Qui? moi? je vous attends;
Avec ces Meſſieurs-là ſerez-vous bien long-temps?

M. DAIGLEMONT.

Je ne ſais; nous avons des affaires enſemble;
Daiglemont s'eſt beaucoup endetté, ce me ſemble.
Ce ſont des créanciers qu'il me laiſſe payer.

JULIE.

Il faut finir cela ſans vous faire prier.
Ces Meſſieurs ſont des gens honnêtes, j'en ſuis ſûre;
L'exacte probité ſe peint ſur leur figure:
Demandez-leur; ils ont trop d'honneur, de vertu,
Pour venir réclamer plus qu'il ne leur eſt dû.

JOURDAIN.

Je dis... Mademoiſelle... Oh! vous êtes bien bonne!

MICHEL.

Voilà ce qui s'appelle une aimable perſonne.

JULIE.

Terminez promptement; enſuite dans Paris
Nous nous promenerons; vous me l'avez promis,
Vous me ferez tout voir, les jardins, les ſpectacles:

On dit que c'eſt ici le pays des miracles ;
Quant à moi, je conviens que je n'aurois pas cru,
En arrivant, y voir ce que j'ai déjà vu.

M. DAIGLEMONT.

Eh ! mais ! comme elle eſt gaie ! & comme elle babille !
Eſt-il rien ſi léger que l'eſprit d'une fille !
Vous avez vu tantôt les pleurs qu'elle a verſés.

JULIE.

Oh ! mes plus grands chagrins à préſent ſont paſſés,
Et même le moment n'eſt pas bien loin, j'eſpere,
Où je n'en aurai plus du tout. Adieu, mon pere.
Bon jour, Meſſieurs.

M. DAIGLEMONT.

Bon jour.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Je ſerois enchanté
Que cette chere enfant retrouvât ſa gaîté.
Oh ! çà, Meſſieurs, je ſuis à vous. Mais le jour baiſſe :
Holà, de la lumiere.

(*Un valet apporte des bougies, qu'il poſe ſur la table.*)

Il ſuffit ; qu'on nous laiſſe.
Pour nous entendre mieux, d'abord aſſeyons-nous.

MICHEL.

Bien vu.

M. DAIGLEMONT.

Monſieur Jourdain, çà, commençons par vous.

JOURDAIN.

Volontiers ; mon objet n'eſt pas conſidérable.
Puis, je crois que Monſieur eſt juſte & raiſonnable,
Et qu'il ne voudroit pas qu'on perdît avec lui.
Le commerce eſt vraiment périlleux aujourd'hui.
Regardez... du défunt voilà bien l'écriture,
Et ſa reconnoiſſance au bas de ma facture.

M. DAIGLEMONT.

M. DAIGLEMONT.

Voyons...Six mille francs...Vous vous moquez, je crois?
Quoi! pour deux mille écus de toile en dix-huit mois?
Je vous demande un peu ce qu'il en a pu faire.

JOURDAIN.

Je n'en ſais rien, Monſieur; ce n'eſt pas mon affaire.
J'ai vendu, j'ai livré; je ne ſais que cela;
Il faut que l'on me paye.

FOLLEVILLE.

Ah! doucement; j'ai là
Certains renſeignemens qui doivent nous apprendre
Comment Monſieur Jourdain a le talent de vendre.

JOURDAIN.

Monſieur, je ſuis Syndic de ma Communauté,
Et je n'ai rien à craindre en fait de probité.
Je ſuis connu; depuis quarante ans que j'exerce...

FOLLEVILLE.

Oh! Monſieur le Syndic ſait le fin du commerce.
Çà, ne nous fâchons pas, mon cher Monſieur Jourdain.
De Daiglemont auſſi vous connoiſſez la main.
Voici....

JOURDAIN.

D'ailleurs, Meſſieurs, l'article eſt ſur mes livres.

FOLLEVILLE.

Il eſt encore ici; tenez: „ Six mille livres
„ Il eſt vrai que Jourdain m'a vendu ſur ce pié;
„ Mais Durand, ſon voiſin & ſon aſſocié,
„ M'a racheté le tout avec deux tiers de perte;
„ Par ce moyen, pour moi leur bourſe s'eſt ouverte;
„ J'ai reçu l'argent; mais la toile & le baſin
„ N'ont fait qu'aller de l'un dans l'autre magaſin „.

JOURDAIN.

Monſieur, à tout cela je ne dois rien entendre;
Quand on ſe fait Marchand, je crois que c'eſt pour vendre.
Les temps ſont durs, Monſieur, & tout n'eſt pas profit:
On vit comme l'on peut.

FOLLEVILLE.

Eh! oui; c'eſt fort bien dit.
Monſieur Jourdain raiſonne en pere de famille;
Auſſi dit-on qu'il vient de marier ſa fille

Avec un Procureur : il a donné comptant,
Vingt mille écus de dot.

JOURDAIN.

Et je n'ai plus d'argent.

FOLLEVILLE.

On vous en donnera ; mais rendez-vous traitable.

M. DAIGLEMONT.

Et vous, Monſieur Michel, ſerez-vous raiſonnable ?
Voyons, que vous faut-il ?

MICHEL.

Vous l'allez voir bientôt.
Mon affaire eſt très-ſimple ; & cela n'a qu'un mot.
C'eſt de l'argent prêté ; j'ai le billet en poche.
Le voici. J'ai long-temps attendu, ſans reproche.
Il eſt de cent louis, que vous m'allez compter.

FOLLEVILLE.

Ah ! vous nous permettrez d'abord de conſulter
Nos notes ; le défunt tout exprès les a faites.

MICHEL.

Monſieur....

FOLLEVILLE.

Tenez... " Michel... C'eſt l'article où vous êtes.
» Cent Louis, par billet, que j'ai dans peu de temps
» Trois fois renouvelé : j'ai reçu neuf cents francs ».

M. DAIGLEMONT.

Oh ! c'eſt trop fort ; vit-on jamais pareille uſure ?

MICHEL.

Monſieur, je ne crois pas mériter cette injure,
Pour avoir obligé Monſieur votre neveu ;
Je l'aimois tendrement....

M. DAIGLEMONT.

Il y paroît, parbleu !
Quel métier faites-vous ?

MICHEL.

Monſieur, je fais la banque,
Et j'avance au public des fonds, quand il en manque.
Vous entendez fort bien, lorſque l'on fait un prêt,
Qu'il faut en retirer un certain intérêt.
N'eſt-ce pas que l'argent qu'en mon coffre je ſerre,
Je pourrois l'employer en de bons fonds de terre,

En maiſons, en contrats ? J'en recevrois des fruits.
Qu'importe la façon dont ils me ſont produits ?

M. DAIGLEMONT.

Vous ſavez employer au mieux votre fortune,
Et vous faites, mon cher, trois récoltes pour une.

MICHEL.

Oui ; mais les non-valeurs, les riſques que je cours....

M. DAIGLEMONT.

Oh ! çà, Meſſieurs, tranchons d'inutiles diſcours ;
Je vous offre à chacun moitié de vos créances ;
Voyez ; l'argent eſt prêt ; faites-moi vos quittances.

JOURDAIN.

Cela ne ſe peut pas.

MICHEL.

Moi, je veux tout ou rien.

M. DAIGLEMONT.

Décidément ?

JOURDAIN.

Très-fort.

M. DAIGLEMONT.

Quittons cet entretien ;
Meſſieurs, vous finiriez par m'échauffer la bile ;
Je vous laiſſe. Venez ; ſuivez-moi, Folleville.

MICHEL.

Ce n'eſt pas avec moi qu'on devroit marchander.

M. DAIGLEMONT.

Songez qu'avant ce ſoir il faut vous décider.
Adieu ; retenez bien ma derniere parole.
Aujourd'hui, la moitié ; demain, pas une obole.

SCENE IV.

JOURDAIN, MICHEL.

JOURDAIN.

QUEL parti prendrez-vous ?

MICHEL.

Eh ! mais, il eſt tout pris ;
A ces manieres-là nous ſommes aguerris.

Vous verrez qu'on doit faire une avance très-forte,
Sans que l'argent vous rentre, & ſans qu'il vous rapporte.

JOURDAIN.

Et s'ils vont nous plaider?

MICHEL.

Quoi! cela vous fait peur,
Tandis que vous avez un gendre Procureur?

JOURDAIN.

J'entends mal les procès.

MICHEL.

Oh! qu'à cela ne tienne,
Mon ami; je ſuivrai votre affaire & la mienne;
En nous réuniſſant, il en coûtera moins.
Vous en ferez les frais; j'y donnerai mes ſoins.

JOURDAIN.

Mais l'écrit du défunt qu'ils viennent de nous lire,
En juſtice ils auront grand ſoin de le produire?

MICHEL.

Eh! que fait cet écrit? On ne le croira pas.
Penſez-vous que le mort revienne de là-bas,
Tout exprès pour plaider contre nous, pour ſe plaindre?

JOURDAIN.

Mais non; je ne crois pas que cela ſoit à craindre.
Il m'en avoit pourtant menacé...

MICHEL.

Bon! Comment?

JOURDAIN.

Par ce billet; liſez; à la fin ſeulement.

MICHEL *lit.*

Tu peux compter qu'exprès je reviendrai... Folie!
Vous ſentez bien que c'eſt une plaiſanterie;
On n'eſt point effrayé d'un mot comme cela,
Quand on a de l'eſprit...

JOURDAIN.

Oh! oui, quand on en a...

MICHEL.

Eſt-ce que vous croyez aux revenans?

JOURDAIN.

Moi? guere.

MICHEL.

Un peu ?

JOURDAIN.

Mais....

MICHEL.

Bon ! ce ſont des contes de grand'mere ;
Chez les honnêtes gens, perſonne n'y croit plus.

JOURDAIN.

Ne badinez donc pas, de grace, là-deſſus.

MICHEL.

On fait ſur ce ſujet bien des récits bizarres ;
Il faut s'en défier ; les eſprits ſont très-rares....

DAIGLEMONT *dans le cabinet, ſans ſe montrer, & groſſiſſant ſa voix.*

Vous êtes un fripon.

MICHEL.

Plaît-il, Monſieur Jourdain ?

JOURDAIN.

Moi, je n'ai point parlé.

DAIGLEMONT, *de même.*

Vous êtes un coquin.

JOURDAIN.

Vous dites ?

MICHEL.

Pas un mot.

DAIGLEMONT, *de même.*

Vous apprendrez, canaille,
Si c'eſt impunément que d'un mort on ſe raille.

MICHEL.

Nous ne ſommes pas ſeuls.

DAIGLEMONT, *de même.*

Craignez d'être traités
Auſſi ſéverement que vous le méritez.

JOURDAIN.

Juſte Ciel ! c'eſt ſa voix !

MICHEL.

Mais je crois reconnoître
En effet...

JOURDAIN.

De ma peur je n'en ſuis pas le maître.

SCENE V.

JOURDAIN, MICHEL, DAIGLEMONT *ſort du cabinet, ſouffle les bougies; on baiſſe les lampes; le théâtre eſt dans l'obſcurité.*

DAIGLEMONT.

SCÉLÉRATS!

(*Jourdain & Michel tombent par terre de frayeur.*)

JOURDAIN.

Ah! mon Dieu!

MICHEL.

Pardon, mille pardons.

JOURDAIN.

Oui, vous diſiez bien vrai; nous ſommes des fripons.

MICHEL.

Qu'exigez-vous de nous? car je ſuis dans des tranſes....

DAIGLEMONT.

Si vous n'abandonnez moitié de vos créances...

MICHEL.

Oh! je vous le promets.

JOURDAIN.

Et moi j'en fais le vœu.

MICHEL.

Nous vous obéirons.

DAIGLEMONT.

N'y manquez pas. Adieu.

SCENE VI.

JOURDAIN, MICHEL.

MICHEL.

EST-IL parti?

JOURDAIN.

Vraiment, tâchez d'y voir vous-même.

MICHEL.

Je ne puis revenir de ma frayeur extrême;

Car c'étoit lui ; bien lui.

JOURDAIN.

Vous faiſiez l'eſprit fort
Pourtant ; vous prétendiez....

MICHEL.

Je vois que j'avois tort.

JOURDAIN.

Surement vous l'aviez ; & voilà bien qui prouve
Qu'il faut croire....

SCENE VII.

LES MÊMES, M. DAIGLEMONT. *Un valet l'éclaire ; on releve les lampes.*

M. DAIGLEMONT.

Ah ! Meſſieurs, ici je vous retrouve...
Vous étiez ſans lumiere ?

MICHEL.

On nous en a défaits.

M. DAIGLEMONT.

J'ai cru ma fille ici.

JOURDAIN.

Monſieur, ſans nuls délais,
Nous voulons avec vous finir, coûte qui coûte.

M. DAIGLEMONT.

J'offre toujours moitié ; l'acceptez-vous ?

MICHEL.

Sans doute.

M. DAIGLEMONT.

J'ai vos ſommes en or ; je vais vous les payer.

JOURDAIN.

Faites-nous le plaiſir de nous expédier.

MICHEL.

Je vous rends le billet.

JOURDAIN.

Moi, la reconnoiſſance ;
Tenez, j'avois au bas mis mon acquit d'avance.
Nous avons fait ; partons. S'il revenoit !

M. DAIGLEMONT.

Eh ! qui ?

MICHEL.

Votre neveu.

M. DAIGLEMONT.

Comment ?

JOURDAIN.

Son ame en ce lieu-ci
Revient ; nous l'avons vue ; elle étoit furibonde !

MICHEL.

Pour nous faire du tort, venir de l'autre monde !

M. DAIGLEMONT.

Mais comptez donc votre or.

MICHEL.

Il n'en eſt pas beſoin.
Adieu.

JOURDAIN.

Nous voudrions être déjà bien loin.

M. DAIGLEMONT.

Adieu, Meſſieurs.

SCENE VIII.

M. DAIGLEMONT *ſeul.*

Eh ! mais, qu'eſt-ce qu'ils veulent dire ?
Que mon neveu revient ? Sont-ils dans le délire ?
Si je n'étois bien ſûr de ſon trépas !... Mais quoi ?
Le remords peut chez eux avoir produit l'effroi ;
Ou bien ils font exprès un conte... J'en profite
En tout cas.. Et de deux toujours dont je ſuis quitte.

SCENE IX.

M. DAIGLEMONT, L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Monsieur, c'eſt une lettre ; elle eſt pour vous, je croi.

M. DAIGLEMONT.

A Monſieur Daiglemont. C'eſt mon nom ; c'eſt pour moi.
Oui. L'HOTESSE.

L'HOTESSE.

Monſieur eſt toujours ſatisfait de ſon gîte ?

M. DAIGLEMONT.

Très-ſatisfait.

L'HOTESSE.

Pardon ; je me ſauve bien vîte.
Il m'arrive du monde, & notre état preſcrit...
Adieu, Monſieur.

M. DAIGLEMONT.

Adieu.

SCENE X.

M. DAIGLEMONT *ſeul.*

QU'EST-CE donc qui m'écrit ?
Et qui diantre déjà me ſait dans cette ville ?
(Il lit la lettre.)
» *Pour moi c'eſt un plaiſir, couſin,*
» *De trouver à vous être utile ;*
» *Votre lettre de ce matin*
» *M'apprend qu'en ce moment, pour ranger vos affaires ;*
» *Quinze cents francs vous ſeroient néceſſaires.* »
Se moque-t-on de moi ? Je n'ai beſoin de rien.
» *On vous voit rarement, & cela n'eſt pas bien.*
» *Ne négligez donc plus un parent qui vous aime.*
» *Votre argent eſt tout prêt ; ſi vous voulez l'avoir,*
» *Vous viendrez le chercher vous-même ;*
» *C'eſt ma condition. Venez ſouper ce ſoir.*
» *Votre couſin Dortis.* »... Eh ! mais... Eſt-il poſſible ?
Oui, c'eſt pour mon neveu ; la choſe eſt très-viſible....
Mon neveu ?... Ce matin ? Il ne ſeroit pas mort ?
J'en ſerois fort content ; mais le tour ſeroit fort ;
Je ſaurois l'en punir d'une façon ſévere.
Ces Meſſieurs qui l'ont vu ne m'étonnent plus guere.
Voici fort à propos le fripon de valet,
Le drôle eſt, à coup ſûr, confident du ſecret.

SCENE XI.

M. DAIGLEMONT, DESCHAMPS.

M. DAIGLEMONT.

VIENS, maraud ; tu m'as fait une friponnerie.

DESCHAMPS.

Moi, Monſieur ? vous croyez ?

M. DAIGLEMONT.

La choſe eſt éclaircie ;
Mon neveu n'eſt pas mort.

DESCHAMPS.

Il n'eſt pas mort, Monſieur ?
En êtes-vous bien ſûr ? Se peut-il ? Quel bonheur !

M. DAIGLEMONT.

Tu le ſais mieux que moi, coquin, qu'il vit encore.

DESCHAMPS.

Si l'on vous a trompé, comptez que je l'ignore.

M. DAIGLEMONT.

Maître fourbe, à l'inſtant tu vas tout déclarer,
Ou bien ſous le bâton je te fais expirer.

DESCHAMPS.

Puiſque vous vous fâchez, Monſieur, je me retire.

M. DAIGLEMONT.

Non, non, pendart, il faut demeurer, & tout dire.
Je pénetre à préſent votre complot caché.
Parle, où tu n'en ſeras pas quitte à bon marché.

DESCHAMPS.

Monſieur, à deux genoux je vous demande grace.

M. DAIGLEMONT.

De tes mauvais diſcours à la fin je me laſſe.

DESCHAMPS *parle alternativement très-bas & très-haut.*

bas. *haut.*
Monſieur, écoutez-moi. --- Monſieur, en vérité,
haut. *bas.*
Je ne ſais rien du tout. --- Venez de ce côté.
Mon Maître eſt bien défunt. --- Il ſe porte à merveille.
Rien n'eſt plus vrai. --- J'ai peur qu'il ne prête l'oreille.
--- Je dois bien le ſavoir ; j'ai ſuivi ſon convoi.
--- S'il entendoit un mot, ce ſeroit fait de moi.
--- Faut-il, ſi jeune encor, que la mort nous l'arrache !

Ah! --- Dans ce cabinet, il eſt là qui ſe cache.
--- Vous m'interrogeriez ainſi juſqu'à demain.
--- Parlez à votre tour. --- Non, Monſieur, c'eſt en vain;
Je ne ſais pas tromper. --- Grondez-moi, je vous prie.

M. DAIGLEMONT.

Fourbe!

DESCHAMPS *bas.*

Plus haut.

M. DAIGLEMONT.

Coquin!

DESCHAMPS *bas.*

Bien: entrez en furie.

M. DAIGLEMONT.

haut. *bas.*
Je m'en vais t'aſſommer. --- Pour mieux cacher ton jeu,
N'eſt-il pas à propos que je te roſſe un peu?

DESCHAMPS *bas.*

Eh! non; je ne crois pas ce point là néceſſaire.

M. DAIGLEMONT.

bas. *haut, en le roſſant.*
Si; cela fera bien. --- Tiens; voilà ton ſalaire.

DESCHAMPS.

Aïe! aïe!

M. DAIGLEMONT.

Mais je ſaurai ce que tu veux cacher.

DESCHAMPS.

Je ne vous cache rien.

M. DAIGLEMONT.

Paix; va-t-en me chercher
Monſieur de Folleville; ici je vais l'attendre:
Dis-lui que je le prie au plutôt de s'y rendre.

DESCHAMPS.

bas.
Oui, Monſieur. --- N'allez pas, trahiſſant mon ſecret,
Déclarer que c'eſt moi qui vous ai mis au fait.

M. DAIGLEMONT.

Non.

DESCHAMPS.

Chaſſez-moi bien haut.

M. DAIGLEMONT.

Sors vîte, ou je t'aſſomme.

DESCHAMPS.

Mon Dieu! peut-on traiter ſi mal un honnête homme?

SCENE XII.

M. DAIGLEMONT, JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Le drôle n'eſt pas ſot. Mais qui vient en ces lieux ?
C'eſt ma fille. Tantôt elle avoit l'air joyeux ;
Elle rioit. Peut-être elle eſt d'intelligence :
Elle m'auroit trompé !.... J'en veux tirer vengeance,
La tourmenter un peu... Te voilà, mon enfant ?

JULIE *à part.*

Mon pere eſt toujours là.

M. DAIGLEMONT.

Je te fais compliment ;
Ta gaîté me paroît tout à fait revenue.

JULIE.

Pas encor ; mais au moins mon chagrin diminue.

M. DAIGLEMONT.

Et je ſais le moyen de le faire finir.
Il faut te dire un fait qui doit te réjouir.
Je vais te marier à Paris.

JULIE.

Moi, mon pere ?

M. DAIGLEMONT.

Oui, toi-même, & dans peu ; j'ai trouvé ton affaire.
Ton couſin Daiglemont eſt mort ; il a bien fait.
Veux-tu que je t'en faſſe en deux mots le portrait ?
C'étoit un étourdi, ſans regle, ſans conduite ;
Le drole à la miſere enfin t'auroit réduite ;
C'eſt un très-grand bonheur pour toi qu'il ne ſoit plus.
Je te trouve un parti de trente mille écus,
Garçon prudent, rangé ; d'ailleurs tout jeune, aimable.
Qu'en dis-tu ? Ce plan doit te ſembler agréable ?

JULIE.

Mais, mon pere....

M. DAIGLEMONT.

Hein ! Cela paroît t'embarraſſer.
Moi, j'ai cru que d'abord tu viendrois m'embraſſer.
Eſt-ce que j'ai mal fait ?

JULIE.

Ces offres ſont fort belles ;

Je ſens, comme je dois, vos bontés paternelles ;
Mais mon couſin & moi nous devions être unis ;
Je m'en flattois déjà ; vous me l'aviez promis.

M. DAIGLEMONT.

Fort bien ; mais il eſt mort, & ce ſeroit folie....

JULIE.

Non, non, ne penſez pas qu'un inſtant je l'oublie.
Mon cœur toujours conſtant lui jure devant vous,
Que jamais, non jamais, je n'aurai d'autre époux.

M. DAIGLEMONT.

Ce ſerment là, vraiment, eſt pathétique & tendre ;
On diroit qu'elle croit que ce mort peut l'entendre.
Ma pauvre fille eſt folle ; elle l'eſt tout à fait.

JULIE.

Mais, s'il n'étoit pas mort ?

M. DAIGLEMONT *à part.*

La friponne eſt au fait.

haut.

Quoi ! s'il n'étoit pas mort ? Saurois-tu quelque choſe
Qui te fît ſoupçonner ?...

JULIE.

Mais enfin je ſuppoſe...

M. DAIGLEMONT.

Tu ſuppoſe très-mal. Eh ! mais j'aimerois fort
Qu'il ſe donnât les airs de ne pas être mort,
Quand nous l'avons pleuré, quand ſa perte aſſurée
M'a cauſé des regrets, & t'a déſeſpérée !
Et ſon enterrement que j'ai payé, parbleu,
Et fort cher, ſelon toi, ce ſeroit donc un jeu ?
Mon neveu m'auroit pu donner ce ridicule,
Me traiter en Géronte imbécille & crédule ?
Suis-je fait, s'il vous plaît, pour être bafoué ?
Malheur à qui m'auroit de la ſorte joué !

SCENE XIII.

M. DAIGLEMONT, JULIE, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT *à Folleville.*

AH ! ah ! c'eſt vous, Monſieur ? (*à Julie.*) Tu ſors ?

JULIE.

Je me retire.

M. DAIGLEMONT.

(*à Folleville.*)

Non, reſte. --- Il faut vous apprendre d'abord
Que Michel & Jourdain ont fait, de bon accord,
Ce que je voulois.

FOLLEVILLE.

Oui !

M. DAIGLEMONT.

Je ne ſais comment diable
S'eſt opéré ſoudain ce prodige incroyable ;
Mais en rentrant ici, j'ai trouvé mes fripons
Convertis tout à fait, & doux comme moutons.
Ils ont reçu moitié ; c'eſt affaire finie.

FOLLEVILLE.

Tant mieux donc, & pour vous j'en ai l'ame ravie.
De mon côté, j'ai vu les autres créanciers ;
Ce ſont, pour la plupart, des gens durs, tracaſſiers....

M. DAIGLEMONT.

Comment ? Ils ont grand tort d'être ſi difficiles !
La mort de mon neveu doit les rendre dociles ;
Car le pauvre garçon eſt bien mort dans vos bras ;
Vous m'avez en détail raconté ſon trépas ;
Vous m'avez envoyé ſon extrait mortuaire,
Et ce n'eſt pas à faux que vous l'avez fait faire ;
Vous êtes trop honnête & trop franc pour cela.

FOLLEVILLE.

à part. *haut.*

Sommes-nous découverts ? --- A ce langage-là....

M. DAIGLEMONT.

Vous ne l'entendez pas, je le crois ; mais peut-être,
Mon cher, vous entendrez un peu mieux cette lettre,
Et vous m'expliquerez (car vous être très-fin)
Comment mon neveu mort, écrivoit ce matin.
Cette explication ſera facile à croire,
Et tournera ſur-tout beaucoup à votre gloire.
Eh bien, qu'en dites-vous ? Ce matin, Daiglemont
Ecrivoit à Dortis, & Dortis lui répond.
Par haſard en mes mains cette lettre eſt venue.

FOLLEVILLE.

Monſieur !..

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez ; la fraude eſt reconnue ;
Il n'eſt plus temps ici de rien diſſimuler ;
Je vous en veux beaucoup ; je ne puis le céler ;
Et vous m'avoûrez bien que cette eſpiéglerie,
A parler franchement, paſſe la raillerie.

Comment avez-nous pu vous faire un jeu cruel
De me plonger ainſi dans un chagrin mortel?
De ſuppoſer la mort de mon neveu que j'aime?
Mais il eſt mille fois plus blâmable lui-même....

FOLLEVILLE, *avec vivacité.*

Lui, Monſieur?

M. DAIGLEMONT *l'interrompant.*

A Paris il s'endette, ſe perd:
C'eſt peu; pour m'affliger, avec vous de concert,
Mon étourdi ſe prête à votre affreuſe ruſe;
Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuſe:
Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat
M'apprend trop qu'en l'aimant, je n'aimois qu'un ingrat.

JULIE.

Mon pere, cette idée eſt injuſte & l'offenſe.

M. DAIGLEMONT.

Eh! ma fille, eſt-ce à vous de prendre ſa défenſe?
Songez donc quel chagrin ceci vous a donné.
Songez....

JULIE.

Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMONT.

Tant pis pour vous; mais moi, je ſuis inexorable.

FOLLEVILLE.

Monſieur, écoutez-moi.

M. DAIGLEMONT.

Non, il eſt trop coupable;
A pallier ſes torts il ne faut point ſonger.
Un jeune homme peut bien être étourdi, léger;
Aux travers de l'eſprit aiſément on fait grace;
Mais les fautes du cœur, jamais on ne les paſſe.

JULIE.

Mon pere, voulez-vous faire auſſi mon malheur?

FOLLEVILLE.

Monſieur, vous m'accablez de honte & de douleur.
Je dois juſtifier mon ami; c'eſt moi-même
Qui ſuis, ſans ſon aveu, l'auteur du ſtratagême;
Il le ſait d'aujourd'hui: ſes plaintes m'ont appris,
Que s'il l'eût ſu d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui; lui-même tantôt il me l'a dit, mon pere.

FOLLEVILLE.

Ah! Monſieur, mon pardon n'eſt pas ce que j'eſpere;
Je vous ai, je le ſens, vivement offenſé;
Je dois en convenir, je ſuis un inſenſé,
Qui n'ai pas de ce trait conſidéré la ſuite.

Malheureux que je ſuis ! Déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je ſois puni ; c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Mais à votre neveu rendez votre tendreſſe.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me ſoumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon couſin, & votre ame eſt ſi bonne !

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voye au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

SCENE XIV & derniere.

LES MÊMES, DAIGLEMONT *ſort du cabinet, & ſe préſente à ſon oncle d'un air humilié.*

AH ! mon oncle, à vos yeux je craignois de m'offrir ;
Si vous ſaviez combien ceci m'a fait ſouffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie ;
Vengez-vous ; mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé ;
Mon couſin, comme lui, ſera ſage & rangé.

M. DAIGLEMONT.

à Julie. (*aux deux jeunes gens.*)
Je me moquois de toi. --- Qu'aucun de vous n'oublie,
Meſſieurs, que je vous paſſe une inſigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer ;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(*à Folleville.*)
Je vous remettrai bien avec votre famille ;
Daiglemont, j'y conſens, épouſera ma fille.
L'un & l'autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, ſoit. Mais la raiſon exige
Que jeuneſſe à la fin ſe paſſe & ſe corrige.

FIN.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OU

LE BONNET MAGIQUE,

OPÉRA-COMIQUE

En trois Actes & en Vaudevilles,

PAR MM. DE PIIS, Augustin ET BARRÉ;

Représentée, pour la premiere fois, le Lundi premier Janvier 1781, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire ~~des Menus Plaisirs du Roi~~, au bas de la Montagne Sainte-Geneviéve, proche les Carmes.

M. DCC. LXXXIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERONTE,	*M. Roſiere.*
Madame GERONTE,	*Mme. Billioni.*
SOPHIE,	*Mlle. Desbroſſes.*
LE DOCTEUR,	*M. Suin.*
PHILINTE, Ami de la maiſon & Gaſcon,	*M. Clairval.*
LÉANDRE,	*M. Michu.*
UN TRAITEUR,	*M. Menier.*
TRIVELIN, Valet de Geronte,	*M. Favart.*
MERCURE,	*M. Dorſonville.*

La Scene eſt dans la Maiſon de M. Geronte.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. & Mad. GERONTE, SOPHIE, LE DOCTEUR; PHILINTE, LE TRAITEUR & TRIVELIN.

(On eſt prêt à ſortir de table, Sophie chante, & le Docteur l'accompagne.)

SOPHIE.

AIR : *Triſte raiſon, j'abjure ton empire.*

LISE, à douze ans, demanda ſes étrennes,
Et ſa Maman lui donna des rubans;
C'étoit bien peu, mais chaque âge a les ſiennes;
C'étoit bien peu, mais Liſe avoit douze ans.

Second Couplet.

Liſe, à treize ans, demanda des étrennes,
On lui donna des Almanachs chantans;
Du Dieu d'amour elle y vit les frédaines,
Elle en ſourit, car Liſe avoit treize ans.

Troiſieme Couplet.

A quatorze ans, Liſe pour ſes étrennes,
Choiſit Colin, la perle des amans;
Mais ſa Maman ſe moquoit de ſes peines,
En lui diſant, tu n'as que quatorze ans.

SCENE XII.

M. DAIGLEMONT, JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Le drôle n'eſt pas ſot. Mais qui vient en ces lieux ?
C'eſt ma fille. Tantôt elle avoit l'air joyeux ;
Elle rioit. Peut-être elle eſt d'intelligence :
Elle m'auroit trompé !.... J'en veux tirer vengeance,
La tourmenter un peu... Te voilà, mon enfant ?

JULIE *à part.*

Mon pere eſt toujours là.

M. DAIGLEMONT.

Je te fais compliment ;
Ta gaîté me paroît tout à fait revenue.

JULIE.

Pas encor ; mais au moins mon chagrin diminue.

M. DAIGLEMONT.

Et je ſais le moyen de le faire finir.
Il faut te dire un fait qui doit te réjouir.
Je vais te marier à Paris.

JULIE.

Moi, mon pere ?

M. DAIGLEMONT.

Oui, toi-même, & dans peu ; j'ai trouvé ton affaire.
Ton couſin Daiglemont eſt mort ; il a bien fait.
Veux-tu que je t'en faſſe en deux mots le portrait ?
C'étoit un étourdi, ſans regle, ſans conduite ;
Le drôle à la miſere enfin t'auroit réduite ;
C'eſt un très-grand bonheur pour toi qu'il ne ſoit plus..
Je te trouve un parti de trente mille écus,
Garçon prudent, rangé ; d'ailleurs tout jeune, aimable.
Qu'en dis-tu ? Ce plan doit te ſembler agréable ?

JULIE.

Mais, mon pere....

M. DAIGLEMONT.

Hein ! Cela paroît t'embarraſſer.
Moi, j'ai cru que d'abord tu viendrois m'embraſſer.
Eſt-ce que j'ai mal fait ?

JULIE.

Ces offres ſont fort belles ;

Je ſens, comme je dois, vos bontés paternelles ;
Mais mon couſin & moi nous devions être unis ;
Je m'en flattois déjà ; vous me l'aviez promis.

M. DAIGLEMONT.

Fort bien ; mais il eſt mort, & ce ſeroit folie....

JULIE.

Non, non, ne penſez pas qu'un inſtant je l'oublie.
Mon cœur toujours conſtant lui jure devant vous,
Que jamais, non jamais, je n'aurai d'autre époux.

M. DAIGLEMONT.

Ce ſerment là, vraiment, eſt pathétique & tendre ;
On diroit qu'elle croit que ce mort peut l'entendre.
Ma pauvre fille eſt folle ; elle l'eſt tout à fait.

JULIE.

Mais, s'il n'étoit pas mort ?

M. DAIGLEMONT *à part.*

La friponne eſt au fait.

haut.

Quoi ! s'il n'étoit pas mort ? Saurois-tu quelque choſe
Qui te fît ſoupçonner ?...

JULIE.

Mais enfin je ſuppoſe....

M. DAIGLEMONT.

Tu ſuppoſe très-mal. Eh ! mais j'aimerois fort
Qu'il ſe donnât les airs de ne pas être mort,
Quand nous l'avons pleuré, quand ſa perte aſſurée
M'a cauſé des regrets, & t'a déſeſpérée !
Et ſon enterrement que j'ai payé, parbleu,
Et fort cher, ſelon toi, ce ſeroit donc un jeu ?
Mon neveu m'auroit pu donner ce ridicule,
Me traiter en Géronte imbécille & crédule ?
Suis-je fait, s'il vous plaît, pour être bafoué ?
Malheur à qui m'auroit de la ſorte joué !

SCENE XIII.

M. DAIGLEMONT, JULIE, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT *à Folleville.*

AH ! ah ! c'eſt vous, Monſieur ? (*à Julie.*) Tu ſors ?

JULIE.

Je me retire.

M. DAIGLEMONT.

(*à Folleville.*)

Non, reſte. --- Il faut vous apprendre d'abord
Que Michel & Jourdain ont fait, de bon accord,
Ce que je voulois.

FOLLEVILLE.

Oui !

M. DAIGLEMONT.

Je ne ſais comment diable
S'eſt opéré ſoudain ce prodige incroyable ;
Mais en rentrant ici, j'ai trouvé mes fripons
Convertis tout à fait, & doux comme moutons.
Ils ont reçu moitié ; c'eſt affaire finie.

FOLLEVILLE.

Tant mieux donc, & pour vous j'en ai l'ame ravie.
De mon côté, j'ai vu les autres créanciers ;
Ce ſont, pour la plupart, des gens durs, tracaſſiers....

M. DAIGLEMONT.

Comment ? Ils ont grand tort d'être ſi difficiles !
La mort de mon neveu doit les rendre dociles ;
Car le pauvre garçon eſt bien mort dans vos bras ;
Vous m'avez en détail raconté ſon trépas ;
Vous m'avez envoyé ſon extrait mortuaire,
Et ce n'eſt pas à faux que vous l'avez fait faire ;
Vous êtes trop honnête & trop franc pour cela.

FOLLEVILLE.

à part. *haut.*

Sommes-nous découverts ? --- A ce langage-là....

M. DAIGLEMONT.

Vous ne l'entendez pas, je le crois ; mais peut-être,
Mon cher, vous entendrez un peu mieux cette lettre,
Et vous m'expliquerez (car vous être très-fin)
Comment mon neveu mort, écrivoit ce matin.
Cette explication ſera facile à croire,
Et tournera ſur-tout beaucoup à votre gloire.
Eh bien, qu'en dites-vous ? Ce matin, Daiglemont
Ecrivoit à Dortis, & Dortis lui répond.
Par haſard en mes mains cette lettre eſt venue.

FOLLEVILLE.

Monſieur !..

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez ; la fraude eſt reconnue ;
Il n'eſt plus temps ici de rien diſſimuler ;
Je vous en veux beaucoup ; je ne puis le céler ;
Et vous m'avoûrez bien que cette eſpiéglerie,
A parler franchement, paſſe la raillerie.

Comment avez-nous pu vous faire un jeu cruel
De me plonger ainſi dans un chagrin mortel?
De ſuppoſer la mort de mon neveu que j'aime?
Mais il eſt mille fois plus blâmable lui-même....

FOLLEVILLE, *avec vivacité.*

Lui, Monſieur?

M. DAIGLEMONT *l'interrompant.*

A Paris il s'endette, ſe perd:
C'eſt peu; pour m'affliger, avec vous de concert,
Mon étourdi ſe prête à votre affreuſe ruſe;
Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuſe:
Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat
M'apprend trop qu'en l'aimant, je n'aimois qu'un ingrat.

JULIE.

Mon pere, cette idée eſt injuſte & l'offenſe.

M. DAIGLEMONT.

Eh! ma fille, eſt-ce à vous de prendre ſa défenſe?
Songez donc quel chagrin ceci vous a donné.
Songez....

JULIE.

Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMONT.

Tant pis pour vous; mais moi, je ſuis inexorable.

FOLLEVILLE.

Monſieur, écoutez-moi.

M. DAIGLEMONT.

Non, il eſt trop coupable;
A pallier ſes torts il ne faut point ſonger.
Un jeune homme peut bien être étourdi, léger;
Aux travers de l'eſprit aiſément on fait grace;
Mais les fautes du cœur, jamais on ne les paſſe.

JULIE.

Mon pere, voulez-vous faire auſſi mon malheur?

FOLLEVILLE.

Monſieur, vous m'accablez de honte & de douleur.
Je dois juſtifier mon ami; c'eſt moi-même
Qui ſuis, ſans ſon aveu, l'auteur du ſtratagême;
Il le ſait d'aujourd'hui: ſes plaintes m'ont appris,
Que s'il l'eût ſu d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui; lui-même tantôt il me l'a dit, mon pere.

FOLLEVILLE.

Ah! Monſieur, mon pardon n'eſt pas ce que j'eſpere;
Je vous ai, je le ſens, vivement offenſé;
Je dois en convenir, je ſuis un inſenſé,
Qui n'ai pas de ce trait conſidéré la ſuite.

Malheureux que je ſuis ! Déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je ſois puni ; c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Mais à votre neveu rendez votre tendreſſe.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me ſoumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon couſin, & votre ame eſt ſi bonne !

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voye au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

SCENE XIV & derniere.

LES MÊMES, DAIGLEMONT *ſort du cabinet, & ſe préſente à ſon oncle d'un air humilié.*

AH ! mon oncle, à vos yeux je craignois de m'offrir ;
Si vous ſaviez combien ceci m'a fait ſouffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie ;
Vengez-vous ; mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé ;
Mon couſin, comme lui, ſera ſage & rangé.

M. DAIGLEMONT.

à Julie. (*aux deux jeunes gens.*)
Je me moquois de toi. --- Qu'aucun de vous n'oublie,
Meſſieurs, que je vous paſſe une inſigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer ;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(*à Folleville.*)
Je vous remettrai bien avec votre famille ;
Daiglemont, j'y conſens, épouſera ma fille.
L'un & l'autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, ſoit. Mais la raiſon exige
Que jeuneſſe à la fin ſe paſſe & ſe corrige.

FIN.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OU

LE BONNET MAGIQUE,

OPÉRA-COMIQUE

En trois Actes & en Vaudevilles,

PAR MM. DE PIIS, Augustin ET BARRÉ;

Représentée, pour la premiere fois, le Lundi premier Janvier 1781, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire ~~des Menus Plaisirs du Roi~~, au bas de la Montagne Sainte-Geneviéve, proche les Carmes.

M. DCC. LXXXIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERONTE,	*M. Roſiere.*
Madame GERONTE,	*Mme. Billioni.*
SOPHIE,	*Mlle. Desbroſſes.*
LE DOCTEUR,	*M. Suin.*
PHILINTE, Ami de la maiſon & Gaſcon,	*M. Clairval.*
LÉANDRE,	*M. Michu,*
UN TRAITEUR,	*M. Menier.*
TRIVELIN, Valet de Geronte,	*M. Favart.*
MERCURE,	*M. Dorſonville.*

La Scene eſt dans la Maiſon de M. Geronte.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. & Mad. GERONTE, SOPHIE, LE DOCTEUR; PHILINTE, LE TRAITEUR & TRIVELIN.

(On eſt prêt à ſortir de table, Sophie chante, & le Docteur l'accompagne.)

SOPHIE.

AIR : *Triſte raiſon, j'abjure ton empire.*

LISE, à douze ans, demanda ſes étrennes,
Et ſa Maman lui donna des rubans;
C'étoit bien peu, mais chaque âge a les ſiennes;
C'étoit bien peu, mais Liſe avoit douze ans.

Second Couplet.

Liſe, à treize ans, demanda des étrennes,
On lui donna des Almanachs chantans;
Du Dieu d'amour elle y vit les frédaines,
Elle en ſourit, car Liſe avoit treize ans.

Troiſieme Couplet.

A quatorze ans, Liſe pour ſes étrennes,
Choiſit Colin, la perle des amans;
Mais ſa Maman ſe moquoit de ſes peines,
En lui diſant, tu n'as que quatorze ans.

Quatrieme Couplet.

Liſe, à quinze ans, ne reçut point d'étrennes,
Mais l'Hymen vint appaiſer ſes tourmens ;
Il étoit temps qu'elle donnât les ſiennes,
Et ſon époux eut un cœur de quinze ans.

Madame GERONTE.

AIR : *De la Guitare.*

A ces accens
Docteur, de vos ſens,
Je vois que le plaiſir s'empare ;
Je veux demain
Que de ma main,
Vous teniez un objet auſſi rare.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que ſon cœur au mien
S'accorde auſſi bien,
Que ſa voix s'accorde à ma guitare.

GERONTE.

AIR : *Paris eſt au Roi.*

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.
Mes chevaux ſont-ils prêts ?
Je n'attends qu'après.

Madame GERONTE.

Allons au Palais ;
Pour moi je voudrois
Des pompons, des bonnets,
Des colifichets.

LE DOCTEUR.

La parole,
Tant par rôle,
Tout le jour ſouvent,
S'y vend.

PHILINTE.

Mais la mode
S'accommode
Du ſoir ſeulement,
Pour vendre au chaland
Dans le jour de l'an,
Ces riens d'agrément
Dont le Sexe charmant
Fait ſon ornément.

GERONTE.

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.

TRIVELIN.

Monſieur, j'accours exprès,
Vos chevaux ſont prêts.

Madame GERONTE.

AIR : *Liſe demande ſon portrait.*

Philinte m'accompagnera,
Comme c'eſt ſon uſage.
Pour ma fille, elle reſtera
Pour veiller au ménage,
Et j'eſpere qu'elle ſera
Par cet apprentiſſage,
Quand le Docteur l'épouſera,
Toute faite au ménage.

PHILINTE, *en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

Sandis, puiſqu'il s'agit d'emplettes,
A petits pas eſquivons-nous.
Ma migraine eſt des plus complettes;
Jé né puis reſter avec vous.
Jé mé fais béſoin, ſur mon ame,
D'aller mé répoſer ſoudain;
Mais pour vous étrenner, Madame,
Jé m'en lévérai plus matin.

SCENE II.

SOPHIE, *ſur le devant du Théâtre*, & LE TRAITEUR *au fond.*

SOPHIE.

AIR : *Savez-vous d'où vient qu'Ovide ?*

QU'il eſt cruel de dépendre!
Mon pere pour mon malheur,
Dans huit jours ſans plus attendre,
Donne ma main au Docteur;
Mais il n'aura pas, car il eſt tout à Léandre,
Mais il n'aura pas mon cœur.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! ah! quel dommage!*

Vous ſemblez, ma Reine,
Avoir du ſouci;
Qu'à cela ne tienne,
J'en ai bien auſſi.
Ah! ah! quelle gêne!

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

LE TRAITEUR.

Chacun a ſa peine.

SOPHIE.

AIR : *La farira dondaine.*

Mon cher, d'où provient
Un ſoupir ſi tendre?

M. DAIGLEMONT.

(*à Folleville.*)

Non, reſte. --- Il faut vous apprendre d'abord
Que Michel & Jourdain ont fait, de bon accord,
Ce que je voulois.

FOLLEVILLE.

Oui ?

M. DAIGLEMONT.

Je ne ſais comment diable
S'eſt opéré ſoudain ce prodige incroyable ;
Mais en rentrant ici, j'ai trouvé mes fripons
Convertis tout à fait, & donx comme moutons.
Ils ont reçu moitié ; c'eſt affaire finie.

FOLLEVILLE.

Tant mieux donc, & pour vous j'en ai l'ame ravie.
De mon côté, j'ai vu les autres créanciers ;
Ce ſont, pour la plupart, des gens durs, tracaſſiers....

M. DAIGLEMONT.

Comment ? Ils ont grand tort d'être ſi difficiles !
La mort de mon neveu doit les rendre dociles ;
Car le pauvre garçon eſt bien mort dans vos bras ;
Vous m'avez en détail raconté ſon trépas ;
Vous m'avez envoyé ſon extrait mortuaire,
Et ce n'eſt pas à faux que vous l'avez fait faire ;
Vous êtes trop honnête & trop franc pour cela.

FOLLEVILLE.

à part. *haut.*

Sommes-nous découverts ? --- A ce langage-là....

M. DAIGLEMONT.

Vous ne l'entendez pas, je le crois ; mais peut-être,
Mon cher, vous entendrez un peu mieux cette lettre,
Et vous m'expliquerez (car vous être très-fin)
Comment mon neveu mort, écrivoit ce matin.
Cette explication ſera facile à croire,
Et tournera ſur-tout beaucoup à votre gloire.
Eh bien, qu'en dites-vous ? Ce matin, Daiglemont
Ecrivoit à Dortis, & Dortis lui répond.
Par haſard en mes mains cette lettre eſt venue.

FOLLEVILLE.

Monſieur !...

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez ; la fraude eſt reconnue ;
Il n'eſt plus temps ici de rien diſſimuler ;
Je vous en veux beaucoup ; je ne puis le céler ;
Et vous m'avoûrez bien que cette eſpiéglerie,
A parler franchement, paſſe la raillerie.

Comment avez-nous pu vous faire un jeu cruel
De me plonger ainſi dans un chagrin mortel?
De ſuppoſer la mort de mon neveu que j'aime?
Mais il eſt mille fois plus blâmable lui-même....

FOLLEVILLE, *avec vivacité.*

Lui, Monſieur?

M. DAIGLEMONT *l'interrompant.*

A Paris il s'endette, ſe perd:
C'eſt peu; pour m'affliger, avec vous de concert,
Mon étourdi ſe prête à votre affreuſe ruſe;
Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuſe:
Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat
M'apprend trop qu'en l'aimant, je n'aimois qu'un ingrat.

JULIE.

Mon pere, cette idée eſt injuſte & l'offenſe.

M. DAIGLEMONT.

Eh! ma fille, eſt-ce à vous de prendre ſa défenſe?
Songez donc quel chagrin ceci vous a donné.
Songez....

JULIE.

Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMONT.

Tant pis pour vous; mais moi, je ſuis inexorable.

FOLLEVILLE.

Monſieur, écoutez-moi.

M. DAIGLEMONT.

Non, il eſt trop coupable;
A pallier ſes torts il ne faut point ſonger.
Un jeune homme peut bien être étourdi, léger;
Aux travers de l'eſprit aiſément on fait grace;
Mais les fautes du cœur, jamais on ne les paſſe.

JULIE.

Mon pere, voulez-vous faire auſſi mon malheur?

FOLLEVILLE.

Monſieur, vous m'accablez de honte & de douleur.
Je dois juſtifier mon ami; c'eſt moi-même
Qui ſuis, ſans ſon aveu, l'auteur du ſtratagême;
Il le ſait d'aujourd'hui: ſes plaintes m'ont appris,
Que s'il l'eût ſu d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui; lui-même tantôt il me l'a dit, mon pere.

FOLLEVILLE.

Ah! Monſieur, mon pardon n'eſt pas ce que j'eſpere;
Je vous ai, je le ſens, vivement offenſé;
Je dois en convenir, je ſuis un inſenſé,
Qui n'ai pas de ce trait conſidéré la ſuite.

Malheureux que je ſuis ! Déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je ſois puni ; c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Mais à votre neveu rendez votre tendreſſe.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me ſoumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon couſin, & votre ame eſt ſi bonne !

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voye au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

SCENE XIV & derniere.

LES MÊMES, DAIGLEMONT *ſort du cabinet, & ſe préſente à ſon oncle d'un air humilié.*

AH ! mon oncle, à vos yeux je craignois de m'offrir ;
Si vous ſaviez combien ceci m'a fait ſouffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie ;
Vengez-vous ; mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé ;
Mon couſin, comme lui, ſera ſage & rangé.

M. DAIGLEMONT.

à Julie. (*aux deux jeunes gens.*)
Je me moquois de toi. --- Qu'aucun de vous n'oublie,
Meſſieurs, que je vous paſſe une inſigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer ;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(*à Folleville.*)
Je vous remettrai bien avec votre famille ;
Daiglemont, j'y conſens, épouſera ma fille.
L'un & l'autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, ſoit. Mais la raiſon exige
Que jeuneſſe à la fin ſe paſſe & ſe corrige.

FIN.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OU

LE BONNET MAGIQUE,

OPÉRA-COMIQUE

En trois Actes & en Vaudevilles,

PAR MM. DE PIIS, Augustin, ET BARRÉ;

Repréſentée, pour la premiere fois, le Lundi premier Janvier 1781, *par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.*

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire ~~des Menus Plaiſirs du Roi~~, au bas de la Montagne Sainte-Geneviéve, proche les Carmes.

M. DCC. LXXXIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERONTE,	*M. Roſiere.*
Madame GERONTE,	*Mme. Billioni.*
SOPHIE,	*Mlle. Desbroſſes.*
LE DOCTEUR,	*M. Suin.*
PHILINTE, Ami de la maiſon & Gaſcon,	*M. Clairval.*
LÉANDRE,	*M. Michu,*
UN TRAITEUR,	*M. Menier.*
TRIVELIN, Valet de Geronte,	*M. Favart.*
MERCURE,	*M. Dorſonville.*

La Scene eſt dans la Maiſon de M. Geronte.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. & Mad. GERONTE, SOPHIE, LE DOCTEUR, PHILINTE, LE TRAITEUR & TRIVELIN.

(On eſt prêt à ſortir de table, Sophie chante, & le Docteur l'accompagne.)

SOPHIE.

AIR : *Triſte raiſon, j'abjure ton empire.*

LISE, à douze ans, demanda ſes étrennes,
Et ſa Maman lui donna des rubans;
C'étoit bien peu, mais chaque âge a les ſiennes;
C'étoit bien peu, mais Liſe avoit douze ans.

Second Couplet.

Liſe, à treize ans, demanda des étrennes,
On lui donna des Almanachs chantans;
Du Dieu d'amour elle y vit les frédaines,
Elle en ſourit, car Liſe avoit treize ans.

Troiſieme Couplet.

A quatorze ans, Liſe pour ſes étrennes,
Choiſit Colin, la perle des amans;
Mais ſa Maman ſe moquoit de ſes peines,
En lui diſant, tu n'as que quatorze ans.

SCENE XII.

M. DAIGLEMONT, JULIE.

M. DAIGLEMONT.

Le drôle n'eſt pas ſot. Mais qui vient en ces lieux ?
C'eſt ma fille. Tantôt elle avoit l'air joyeux ;
Elle rioit. Peut-être elle eſt d'intelligence :
Elle m'auroit trompé !.... J'en veux tirer vengeance,
La tourmenter un peu... Te voilà, mon enfant ?

JULIE *à part.*

Mon pere eſt toujours là.

M. DAIGLEMONT.

Je te fais compliment ;
Ta gaîté me paroît tout à fait revenue.

JULIE.

Pas encor ; mais au moins mon chagrin diminue.

M. DAIGLEMONT.

Et je ſais le moyen de le faire finir.
Il faut te dire un fait qui doit te réjouir.
Je vais te marier à Paris.

JULIE.

Moi, mon pere ?

M. DAIGLEMONT.

Oui, toi-même, & dans peu ; j'ai trouvé ton affaire.
Ton couſin Daiglemont eſt mort ; il a bien fait.
Veux-tu que je t'en faſſe en deux mots le portrait ?
C'étoit un étourdi, ſans regle, ſans conduite ;
Le drôle à la miſere enfin t'auroit réduite ;
C'eſt un très-grand bonheur pour toi qu'il ne ſoit plus..
Je te trouve un parti de trente mille écus,
Garçon prudent, rangé ; d'ailleurs tout jeune, aimable.
Qu'en dis-tu ? Ce plan doit te ſembler agréable ?

JULIE.

Mais, mon pere....

M. DAIGLEMONT.

Hein ! Cela paroît t'embarraſſer.
Moi, j'ai cru que d'abord tu viendrois m'embraſſer.
Eſt-ce que j'ai mal fait ?

JULIE.

Ces offres ſont fort belles ;

Je ſens, comme je dois, vos bontés paternelles ;
Mais mon couſin & moi nous devions être unis ;
Je m'en flattois déjà ; vous me l'aviez promis.

M. DAIGLEMONT.

Fort bien ; mais il eſt mort, & ce ſeroit folie....

JULIE.

Non, non, ne penſez pas qu'un inſtant je l'oublie.
Mon cœur toujours conſtant lui jure devant vous,
Que jamais, non jamais, je n'aurai d'autre époux.

M. DAIGLEMONT.

Ce ſerment là, vraiment, eſt pathétique & tendre ;
On diroit qu'elle croit que ce mort peut l'entendre.
Ma pauvre fille eſt folle ; elle l'eſt tout à fait.

JULIE.

Mais, s'il n'étoit pas mort ?

M. DAIGLEMONT *à part.*

La friponne eſt au fait.

haut.

Quoi ! s'il n'étoit pas mort ? Saurois-tu quelque choſe
Qui te fît ſoupçonner ?...

JULIE.

Mais enfin je ſuppoſe....

M. DAIGLEMONT.

Tu ſuppoſe très-mal. Eh ! mais j'aimerois fort
Qu'il ſe donnât les airs de ne pas être mort,
Quand nous l'avons pleuré, quand ſa perte aſſurée
M'a cauſé des regrets, & t'a déſeſpérée !
Et ſon enterrement que j'ai payé, parbleu,
Et fort cher, ſelon toi, ce ſeroit donc un jeu ?
Mon neveu m'auroit pu donner ce ridicule,
Me traiter en Géronte imbécille & crédule ?
Suis-je fait, s'il vous plaît, pour être bafoué ?
Malheur à qui m'auroit de la ſorte joué !

SCENE XIII.

M. DAIGLEMONT, JULIE, FOLLEVILLE.

M. DAIGLEMONT *à Folleville.*

(*à Julie.*)

Ah ! ah ! c'eſt vous, Monſieur ? Tu ſors ?

JULIE.

Je me retire.

M. DAIGLEMONT.
(*à Folleville.*)
Non, reſte. --- Il faut vous apprendre d'abord
Que Michel & Jourdain ont fait, de bon accord,
Ce que je voulois.

FOLLEVILLE.
Oui !

M. DAIGLEMONT.
Je ne ſais comment diable
S'eſt opéré ſoudain ce prodige incroyable ;
Mais en rentrant ici, j'ai trouvé mes fripons
Convertis tout à fait, & doux comme moutons.
Ils ont reçu moitié ; c'eſt affaire finie.

FOLLEVILLE.
Tant mieux donc, & pour vous j'en ai l'ame ravie.
De mon côté, j'ai vu les autres créanciers ;
Ce ſont, pour la plupart, des gens durs, tracaſſiers...

M. DAIGLEMONT.
Comment ? Ils ont grand tort d'être ſi difficiles !
La mort de mon neveu doit les rendre dociles ;
Car le pauvre garçon eſt bien mort dans vos bras ;
Vous m'avez en détail raconté ſon trépas ;
Vous m'avez envoyé ſon extrait mortuaire,
Et ce n'eſt pas à faux que vous l'avez fait faire ;
Vous êtes trop honnête & trop franc pour cela.

FOLLEVILLE.
à part. *haut.*
Sommes-nous découverts ? --- A ce langage-là...

M. DAIGLEMONT.
Vous ne l'entendez pas, je le crois ; mais peut-être,
Mon cher, vous entendrez un peu mieux cette lettre,
Et vous m'expliquerez (car vous être très-fin)
Comment mon neveu mort, écrivoit ce matin.
Cette explication ſera facile à croire,
Et tournera ſur-tout beaucoup à votre gloire.
Eh bien, qu'en dites-vous ? Ce matin, Daiglemont
Ecrivoit à Dortis, & Dortis lui répond.
Par haſard en mes mains cette lettre eſt venue.

FOLLEVILLE.
Monſieur !..

M. DAIGLEMONT.
Vous le voyez ; la fraude eſt reconnue ;
Il n'eſt plus temps ici de rien diſſimuler ;
Je vous en veux beaucoup ; je ne puis le céler ;
Et vous m'avoûrez bien que cette eſpiéglerie,
A parler franchement, paſſe la raillerie.

Comment avez-nous pu vous faire un jeu cruel
De me plonger ainſi dans un chagrin mortel?
De ſuppoſer la mort de mon neveu que j'aime?
Mais il eſt mille fois plus blâmable lui-même....

FOLLEVILLE, *avec vivacité.*

Lui, Monſieur?

M. DAIGLEMONT *l'interrompant.*

A Paris il s'endette, ſe perd:
C'eſt peu; pour m'affliger, avec vous de concert,
Mon étourdi ſe prête à votre affreuſe ruſe;
Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuſe:
Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat
M'apprend trop qu'en l'aimant, je n'aimois qu'un ingrat.

JULIE.

Mon pere, cette idée eſt injuſte & l'offenſe.

M. DAIGLEMONT.

Eh! ma fille, eſt-ce à vous de prendre ſa défenſe?
Songez donc quel chagrin ceci vous a donné.
Songez....

JULIE.

Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMONT.

Tant pis pour vous; mais moi, je ſuis inexorable.

FOLLEVILLE.

Monſieur, écoutez-moi.

M. DAIGLEMONT.

Non, il eſt trop coupable;
A pallier ſes torts il ne faut point ſonger.
Un jeune homme peut bien être étourdi, léger;
Aux travers de l'eſprit aiſément on fait grâce;
Mais les fautes du cœur, jamais on ne les paſſe.

JULIE.

Mon pere, voulez-vous faire auſſi mon malheur?

FOLLEVILLE.

Monſieur, vous m'accablez de honte & de douleur.
Je dois juſtifier mon ami; c'eſt moi-même
Qui ſuis, ſans ſon aveu, l'auteur du ſtratagême;
Il le ſait d'aujourd'hui: ſes plaintes m'ont appris,
Que s'il l'eût ſu d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui; lui-même tantôt il me l'a dit, mon pere.

FOLLEVILLE.

Ah! Monſieur, mon pardon n'eſt pas ce que j'eſpere;
Je vous ai, je le ſens, vivement offenſé;
Je dois en convenir, je ſuis un inſenſé,
Qui n'ai pas de ce trait conſidéré la ſuite.

Malheureux que je ſuis ! Déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je ſois puni ; c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Mais à votre neveu rendez votre tendreſſe.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me ſoumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon couſin, & votre ame eſt ſi bonne !

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voye au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

SCENE XIV & derniere.

LES MÊMES, DAIGLEMONT *ſort du cabinet, & ſe préſente à ſon oncle d'un air humilié.*

AH ! mon oncle, à vos yeux je craignois de m'offrir ;
Si vous ſaviez combien ceci m'a fait ſouffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie ;
Vengez-vous ; mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé ;
Mon couſin, comme lui, ſera ſage & rangé.

M. DAIGLEMONT.

à Julie. (*aux deux jeunes gens.*)
Je me moquois de toi. --- Qu'aucun de vous n'oublie,
Meſſieurs, que je vous paſſe une inſigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer ;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(*à Folleville.*)
Je vous remettrai bien avec votre famille ;
Daiglemont, j'y conſens, épouſera ma fille.
L'un & l'autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, ſoit. Mais la raiſon exige
Que jeuneſſe à la fin ſe paſſe & ſe corrige.

FIN.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OU

LE BONNET MAGIQUE,

OPÉRA-COMIQUE

En trois Actes & en Vaudevilles,

PAR MM. DE PIIS, Augustin ET BARRÉ;

Repréſentée, pour la premiere fois, le Lundi premier Janvier 1781, *par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.*

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire ~~des Menus Plaiſirs du Roi~~, au bas de la Montagne Sainte-Geneviéve, proche les Carmes.

M. DCC. LXXXIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERONTE,	*M. Roſiere.*
Madame GERONTE,	*Mme. Billioni.*
SOPHIE,	*Mlle. Desbroſſes.*
LE DOCTEUR,	*M. Suin.*
PHILINTE, Ami de la maiſon & Gaſcon,	*M. Clairval.*
LÉANDRE,	*M. Michu,*
UN TRAITEUR,	*M. Menier.*
TRIVELIN, Valet de Geronte,	*M. Favart.*
MERCURE,	*M. Dorſonville.*

La Scene eſt dans la Maiſon de M. Geronte.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. & Mad. GERONTE, SOPHIE, LE DOCTEUR, PHILINTE, LE TRAITEUR & TRIVELIN.

(On eſt prêt à ſortir de table, Sophie chante, & le Docteur l'accompagne.)

SOPHIE.

AIR : *Triſte raiſon, j'abjure ton empire.*

LISE, à douze ans, demanda ſes étrennes,
Et ſa Maman lui donna des rubans;
C'étoit bien peu, mais chaque âge a les ſiennes;
C'étoit bien peu, mais Liſe avoit douze ans.

Second Couplet.

Liſe, à treize ans, demanda des étrennes,
On lui donna des Almanachs chantans;
Du Dieu d'amour elle y vit les frédaines,
Elle en ſourit, car Liſe avoit treize ans.

Troiſieme Couplet.

A quatorze ans, Liſe pour ſes étrennes,
Choiſit Colin, la perle des amans;
Mais ſa Maman ſe moqua de ſes peines,
En lui diſant, tu n'as que quatorze ans.

M. DAIGLEMONT.

(*à Folleville.*)

Non, reſte. --- Il faut vous apprendre d'abord
Que Michel & Jourdain ont fait, de bon accord,
Ce que je voulois.

FOLLEVILLE.

Oui ?

M. DAIGLEMONT.

Je ne ſais comment diable
S'eſt opéré ſoudain ce prodige incroyable ;
Mais en rentrant ici, j'ai trouvé mes fripons
Convertis tout à fait, & donx comme moutons.
Ils ont reçu moitié ; c'eſt affaire finie.

FOLLEVILLE.

Tant mieux donc, & pour vous j'en ai l'ame ravie.
De mon côté, j'ai vu les autres créanciers ;
Ce ſont, pour la plupart, des gens durs, tracaſſiers....

M. DAIGLEMONT.

Comment ? Ils ont grand tort d'être ſi difficiles !
La mort de mon neveu doit les rendre dociles ;
Car le pauvre garçon eſt bien mort dans vos bras ;
Vous m'avez en détail raconté ſon trépas ;
Vous m'avez envoyé ſon extrait mortuaire,
Et ce n'eſt pas à faux que vous l'avez fait faire ;
Vous êtes trop honnête & trop franc pour cela.

FOLLEVILLE.

à part. *haut.*

Sommes-nous découverts ? --- A ce langage-là....

M. DAIGLEMONT.

Vous ne l'entendez pas, je le crois ; mais peut-être,
Mon cher, vous entendrez un peu mieux cette lettre,
Et vous m'expliquerez (car vous être très-fin)
Comment mon neveu mort, écrivoit ce matin.
Cette explication ſera facile à croire,
Et tournera ſur-tout beaucoup à votre gloire.
Eh bien, qu'en dites-vous ? Ce matin, Daiglemont
Ecrivoit à Dortis, & Dortis lui répond.
Par haſard en mes mains cette lettre eſt venue.

FOLLEVILLE.

Monſieur !...

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez ; la fraude eſt reconnue ;
Il n'eſt plus temps ici de rien diſſimuler ;
Je vous en veux beaucoup ; je ne puis le céler ;
Et vous m'avoûrez bien que cette eſpiéglerie,
A parler franchement, paſſe la raillerie.

Comment avez-nous pu vous faire un jeu cruel
De me plonger ainſi dans un chagrin mortel?
De ſuppoſer la mort de mon neveu que j'aime?
Mais il eſt mille fois plus blâmable lui-même....

FOLLEVILLE, *avec vivacité.*

Lui, Monſieur?

M. DAIGLEMONT *l'interrompant.*

A Paris il s'endette, ſe perd:
C'eſt peu; pour m'affliger, avec vous de concert,
Mon étourdi ſe prête à votre affreuſe ruſe;
Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuſe:
Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat
M'apprend trop qu'en l'aimant, je n'aimois qu'un ingrat.

JULIE.

Mon pere, cette idée eſt injuſte & l'offenſe.

M. DAIGLEMONT.

Eh! ma fille, eſt-ce à vous de prendre ſa défenſe?
Songez donc quel chagrin ceci vous a donné.
Songez....

JULIE.

Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMONT.

Tant pis pour vous; mais moi, je ſuis inexorable.

FOLLEVILLE.

Monſieur, écoutez-moi.

M. DAIGLEMONT.

Non, il eſt trop coupable;
A pallier ſes torts il ne faut point ſonger.
Un jeune homme peut bien être étourdi, léger;
Aux travers de l'eſprit aiſément on fait grace;
Mais les fautes du cœur, jamais on ne les paſſe.

JULIE.

Mon pere, voulez-vous faire auſſi mon malheur?

FOLLEVILLE.

Monſieur, vous m'accablez de honte & de douleur.
Je dois juſtifier mon ami; c'eſt moi-même
Qui ſuis, ſans ſon aveu, l'auteur du ſtratagême;
Il le ſait d'aujourd'hui: ſes plaintes m'ont appris,
Que s'il l'eût ſu d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui; lui-même tantôt il me l'a dit, mon pere.

FOLLEVILLE.

Ah! Monſieur, mon pardon n'eſt pas ce que j'eſpere;
Je vous ai, je le ſens, vivement offenſé;
Je dois en convenir, je ſuis un inſenſé,
Qui n'ai pas de ce trait conſidéré la ſuite.

Malheureux que je ſuis ! Déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je ſois puni ; c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Mais à votre neveu rendez votre tendreſſe.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me ſoumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon couſin, & votre ame eſt ſi bonne !

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voye au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

SCENE XIV & derniere.

LES MÊMES, DAIGLEMONT *ſort du cabinet, & ſe préſente à ſon oncle d'un air humilié.*

AH ! mon oncle, à vos yeux je craignois de m'offrir ;
Si vous ſaviez combien ceci m'a fait ſouffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie ;
Vengez-vous ; mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé ;
Mon couſin, comme lui, ſera ſage & rangé.

M. DAIGLEMONT.

à Julie. (*aux deux jeunes gens.*)
Je me moquois de toi. --- Qu'aucun de vous n'oublie,
Meſſieurs, que je vous paſſe une inſigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer ;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(*à Folleville.*)
Je vous remettrai bien avec votre famille ;
Daiglemont, j'y conſens, épouſera ma fille.
L'un & l'autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, ſoit. Mais la raiſon exige
Que jeuneſſe à la fin ſe paſſe & ſe corrige.

FIN.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OU

LE BONNET MAGIQUE,

OPÉRA-COMIQUE

En trois Actes & en Vaudevilles,

PAR MM. DE PIIS, Augustin, ET BARRÉ;

Représentée, pour la premiere fois, le Lundi premier Janvier 1781, *par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.*

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire ~~des Menus~~ Plaisirs du Roi, au bas de la Montagne Sainte-Geneviéve, proche les Carmes.

M. DCC. LXXXIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERONTE,	*M. Roſiere.*
Madame GERONTE,	*Mme. Billioni.*
SOPHIE,	*Mlle. Desbroſſes.*
LE DOCTEUR,	*M. Suin.*
PHILINTE, Ami de la maiſon & Gaſcon,	*M. Clairval.*
LÉANDRE,	*M. Michu,*
UN TRAITEUR,	*M. Menier.*
TRIVELIN, Valet de Geronte,	*M. Favart.*
MERCURE,	*M. Dorſonville.*

La Scene eſt dans la Maiſon de M. Geronte.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. & Mad. GERONTE, SOPHIE, LE DOCTEUR, PHILINTE, LE TRAITEUR & TRIVELIN.

(On eſt prêt à ſortir de table, Sophie chante, & le Docteur l'accompagne.)

SOPHIE.

AIR : *Triſte raiſon, j'abjure ton empire.*

LISE, à douze ans, demanda ſes étrennes,
Et ſa Maman lui donna des rubans;
C'étoit bien peu, mais chaque âge a les ſiennes;
C'étoit bien peu, mais Liſe avoit douze ans.

Second Couplet.

Liſe, à treize ans, demanda des étrennes,
On lui donna des Almanachs chantans;
Du Dieu d'amour elle y vit les frédaines,
Elle en ſourit, car Liſe avoit treize ans.

Troiſieme Couplet.

A quatorze ans, Liſe pour ſes étrennes,
Choiſit Colin, la perle des amans;
Mais ſa Maman ſe moquoit de
En lui diſant, tu n'as que q

Quatrieme Couplet.

Liſe, à quinze ans, ne reçut point d'étrennes,
Mais l'Hymen vint appaiſer ſes tourmens;
Il étoit temps qu'elle donnât les ſiennes,
Et ſon époux eut un cœur de quinze ans.

Madame GERONTE.

AIR: *De la Guitare.*

A ces accens
Docteur, de vos ſens,
Je vois que le plaiſir s'empare;
Je veux demain
Que de ma main,
Vous teniez un objet auſſi rare.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que ſon cœur au mien
S'accorde auſſi bien,
Que ſa voix s'accorde à ma guitare.

GERONTE.

AIR: *Paris eſt au Roi.*

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.
Mes chevaux ſont-ils prêts?
Je n'attends qu'après.

Madame GERONTE.

Allons au Palais;
Pour moi je voudrois
Des pompons, des bonnets,
Des colifichets.

LE DOCTEUR.

La parole,
Tant par rôle,
Tout le jour ſouvent,
S'y vend.

PHILINTE.

Mais la mode
S'accommode
Du ſoir ſeulement,
Pour vendre au chaland
Dans le jour de l'an,
Ces riens d'agrément
Dont le Sexe charmant
Fait ſon ornément.

GERONTE.

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.

TRIVELIN.

Monſieur, j'accours exprès,
Vos chevaux ſont prêts.

Madame GERONTE.

AIR : *Liſe demande ſon portrait.*

Philinte m'accompagnera,
Comme c'eſt ſon uſage.
Pour ma fille, elle reſtera
Pour veiller au ménage,
Et j'eſpere qu'elle ſera
Par cet apprentiſſage,
Quand le Docteur l'épouſera,
Toute faite au ménage.

PHILINTE, *en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

Sandis, puiſqu'il s'agit d'emplettes,
A pétits pas eſquivons-nous.
Mà migraine eſt des plus complettes;
Jé né puis reſter avec vous.
Jé mé fais béſoin, ſur mon ame,
D'aller mé répoſer ſoudain;
Mais pour vous étrenner, Madame,
Jé m'en lévérai plus matin.

SCENE II.

SOPHIE, *ſur le devant du Théâtre*, & LE TRAITEUR *au fond.*

SOPHIE.

AIR : *Savez-vous d'où vient qu'Ovide ?*

QU'il eſt cruel de dépendre!
Mon pere pour mon malheur,
Dans huit jours ſans plus attendre,
Donne ma main au Docteur;
Mais il n'aura pas, car il eſt tout à Léandre,
Mais il n'aura pas mon cœur.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! ah! quel dommage!*

Vous ſemblez, ma Reine,
Avoir du ſouci;
Qu'à cela ne tienne,
J'en ai bien auſſi.
Ah! ah! quelle gêne!

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

LE TRAITEUR.

Chacun a ſa peine.

SOPHIE.

AIR : *La farira donduine.*

Mon cher, d'où proviens
Un ſoupir ſi tendre?

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes ;
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *confidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe,
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîte à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LÉANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

MOnſieur n'a rien à m'ordonner ?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner ?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Contente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah ! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

AH ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

Ecrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du ſoir de l'an,
Que l'on y prend le maſque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.

AIR : *De la Paliſſe.*

Qu'entends-je ! & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

Retiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs :
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....

GERONTE.

Ah ! je me meurs.

MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*

Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERONTE,	*M. Roſiere.*
Madame GERONTE,	*Mme. Billioni.*
SOPHIE,	*Mlle. Desbroſſes.*
LE DOCTEUR,	*M. Suin.*
PHILINTE, Ami de la maiſon & Gaſcon,	*M. Clairval.*
LÉANDRE,	*M. Michu,*
UN TRAITEUR,	*M. Menier.*
TRIVELIN, Valet de Geronte,	*M. Favart.*
MERCURE,	*M. Dorſonville.*

La Scene eſt dans la Maiſon de M. Geronte.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. & Mad. GERONTE, SOPHIE, LE DOCTEUR, PHILINTE, LE TRAITEUR & TRIVELIN.

(On eſt prêt à ſortir de table, Sophie chante, & le Docteur l'accompagne.)

SOPHIE.

AIR : *Triſte raiſon, j'abjure ton empire.*

LISE, à douze ans, demanda ſes étrennes,
Et ſa Maman lui donna des rubans;
C'étoit bien peu, mais chaque âge a les ſiennes;
C'étoit bien peu, mais Liſe avoit douze ans.

Second Couplet.

Liſe, à treize ans, demanda des étrennes,
On lui donna des Almanachs chantans;
Du Dieu d'amour elle y vit les frédaines,
Elle en ſourit, car Liſe avoit treize ans.

Troiſieme Couplet.

A quatorze ans, Liſe pour ſes étrennes,
Choiſit Colin, la perle des amans;
Mais ſa Maman ſe moquoit de ſes peines,
En lui diſant, tu n'as que quatorze ans.

Quatrieme Couplet.

Liſe, à quinze ans, ne reçut point d'étrennes,
Mais l'Hymen vint appaiſer ſes tourmens;
Il étoit temps qu'elle donnât les ſiennes,
Et ſon époux eut un cœur de quinze ans.

Madame GERONTE.

AIR: *De la Guitare.*

A ces accens
Docteur, de vos ſens,
Je vois que le plaiſir s'empare;
Je veux demain
Que de ma main,
Vous teniez un objet auſſi rare.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que ſon cœur au mien
S'accorde auſſi bien,
Que ſa voix s'accorde à ma guitare.

GERONTE.

AIR: *Paris eſt au Roi.*

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.
Mes chevaux ſont-ils prêts?
Je n'attends qu'après.

Madame GERONTE.

Allons au Palais;
Pour moi je voudrois
Des pompons, des bonnets,
Des colifichets.

LE DOCTEUR.

La parole,
Tant par rôle,
Tout le jour ſouvent,
S'y vend.

PHILINTE.

Mais la mode
S'accommode
Du ſoir ſeulement,
Pour vendre au chaland
Dans le jour de l'an,
Ces riens d'agrément
Dont le Sexe charmant
Fait ſon ornément.

GERONTE.

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.

TRIVELIN.

Monſieur, j'accours exprès,
Vos chevaux ſont prêts.

Madame GERONTE.

AIR : *Liſe demande ſon portrait.*

Philinte m'accompagnera,
Comme c'eſt ſon uſage.
Pour ma fille, elle reſtera
Pour veiller au ménage,
Et j'eſpere qu'elle ſera
Par cet apprentiſſage,
Quand le Docteur l'épouſera,
Toute faite au ménage.

PHILINTE, *en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

Sandis, puiſqu'il s'agit d'empletes,
A pétits pas eſquivons-nous.
Mà migraine eſt des plus complettes;
Jé né puis reſter avec vous.
Jé mé fais béſoin, ſur mon ame,
D'aller mé répoſer ſoudain;
Mais pour vous étrenner, Madame,
Jé m'en lévérai plus matin.

SCENE II.

SOPHIE, *ſur le devant du Théâtre*, & LE TRAITEUR *au fond.*

SOPHIE.

AIR : *Savez-vous d'où vient qu'Ovide ?*

QU'il eſt cruel de dépendre!
Mon pere pour mon malheur,
Dans huit jours ſans plus attendre,
Donne ma main au Docteur;
Mais il n'aura pas, car il eſt tout à Léandre,
Mais il n'aura pas mon cœur.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! ah! quel dommage!*

Vous ſemblez, ma Reine,
Avoir du ſouci;
Qu'à cela ne tienne,
J'en ai bien auſſi.
Ah! ah! quelle gêne!

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

LE TRAITEUR.

Chacun a ſa peine.

SOPHIE.

AIR : *La farira dondaine.*

Mon cher, d'où proviens
Un ſoupir ſi tendre?

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes,
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *confidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe ;
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîte à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LEANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

MOnſieur n'a rien à m'ordonner?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Contente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On conquerra les diamans.*

AH ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

ECrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du jour de l'an,
Que l'on y prend le maſque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.

AIR : *De la Paliſſe.*

Qu'entends-je ! & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

REtiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs :
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....

GERONTE.

Ah ! je me meurs.

MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*

Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

Quatrieme Couplet.

Liſe, à quinze ans, ne reçut point d'étrennes,
Mais l'Hymen vint appaiſer ſes tourmens ;
Il étoit temps qu'elle donnât les ſiennes,
Et ſon époux eut un cœur de quinze ans.

Madame GERONTE.

AIR : *De la Guitare.*

A ces accens
Docteur, de vos ſens,
Je vois que le plaiſir s'empare ;
Je veux demain
Que de ma main,
Vous teniez un objet auſſi rare.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que ſon cœur au mien
S'accorde auſſi bien,
Que ſa voix s'accorde à ma guitare.

GERONTE.

AIR : *Paris eſt au Roi.*

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.
Mes chevaux ſont-ils prêts ?
Je n'attends qu'après.

Madame GERONTE.

Allons au Palais ;
Pour moi je voudrois
Des pompons, des bonnets,
Des colifichets.

LE DOCTEUR.

La parole,
Tant par rôle,
Tout le jour ſouvent,
S'y vend.

PHILINTE.

Mais la mode
S'accommode
Du ſoir ſeulement,
Pour vendre au chaland
Dans le jour de l'an,
Ces riens d'agrément
Dont le Sexe charmant
Fait ſon ornément.

GERONTE.

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.

TRIVELIN.

Monſieur, j'accours exprès,
Vos chevaux ſont prêts.

Madame GERONTE.

AIR : *Liſe demande ſon portrait.*

Philinte m'accompagnera,
Comme c'eſt ſon uſage.
Pour ma fille, elle reſtera
Pour veiller au ménage,
Et j'eſpere qu'elle ſera
Par cet apprentiſſage,
Quand le Docteur l'épouſera,
Toute faite au ménage.

PHILINTE, *en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

Sandis, puiſqu'il s'agit d'emplettes,
A pétits pas eſquivons-nous.
Mà migraine eſt des plus complettes;
Jé né puis reſter avec vous.
Jé mé fais béſoin, ſur mon ame,
D'aller mé répoſer ſoudain;
Mais pour vous étrenner, Madame,
Jé m'en lévérai plus matin.

SCENE II.

SOPHIE, *ſur le devant du Théâtre*, & LE TRAITEUR *au fond.*

SOPHIE.

AIR : *Savez-vous d'où vient qu'Ovide ?*

QU'il eſt cruel de dépendre!
Mon pere pour mon malheur,
Dans huit jours ſans plus attendre,
Donne ma main au Docteur;
Mais il n'aura pas, car il eſt tout à Léandre,
Mais il n'aura pas mon cœur.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! ah! quel dommage!*

Vous ſemblez, ma Reine,
Avoir du ſouci;
Qu'à cela ne tienne,
J'en ai bien auſſi.
Ah! ah! quelle gêne!

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

LE TRAITEUR.

Chacun a ſa peine.

SOPHIE.

AIR : *La farira dondaine.*

Mon cher, d'où proviens
Un ſoupir ſi tendre?

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes,
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *confidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe,
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîté à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LÉANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

MOnſieur n'a rien à m'ordonner?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Contente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

AH ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

Ecrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du jour de l'an,
Que l'on y prend le maſque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.

AIR : *De la Paliſſe.*

Qu'entends-je ! & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

Retiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs :
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....

GERONTE.

Ah ! je me meurs.

MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*

Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

Malheureux que je ſuis ! Déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je ſois puni ; c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Mais à votre neveu rendez votre tendreſſe.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me ſoumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon couſin, & votre ame eſt ſi bonne !

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voye au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

SCENE XIV & derniere.

LES MÊMES, DAIGLEMONT *ſort du cabinet, & ſe préſente à ſon oncle d'un air humilié.*

AH ! mon oncle, à vos yeux je craignois de m'offrir ;
Si vous ſaviez combien ceci m'a fait ſouffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie ;
Vengez-vous ; mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé ;
Mon couſin, comme lui, ſera ſage & rangé.

M. DAIGLEMONT.

à Julie. (*aux deux jeunes gens.*)
Je me moquois de toi. --- Qu'aucun de vous n'oublie,
Meſſieurs, que je vous paſſe une inſigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer ;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(*à Folleville.*)
Je vous remettrai bien avec votre famille ;
Daiglemont, j'y conſens, épouſera ma fille.
L'un & l'autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, ſoit. Mais la raiſon exige
Que jeuneſſe à la fin ſe paſſe & ſe corrige.

FIN.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OU

LE BONNET MAGIQUE,

OPÉRA-COMIQUE

En trois Actes & en Vaudevilles,

PAR MM. DE PIIS, Augustin ET BARRÉ;

Représentée, pour la premiere fois, le Lundi premier Janvier 1781, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire ~~des Menus Plaisirs du Roi~~, au bas de la Montagne Sainte-Geneviéve, proche les Carmes.

M. DCC. LXXXIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERONTE,	*M. Roſiere.*
Madame GERONTE,	*Mme. Billioni.*
SOPHIE,	*Mlle. Desbroſſes.*
LE DOCTEUR,	*M. Suin.*
PHILINTE, Ami de la maiſon & Gaſcon,	*M. Clairval.*
LÉANDRE,	*M. Michu,*
UN TRAITEUR,	*M. Menier.*
TRIVELIN, Valet de Geronte,	*M. Favart.*
MERCURE,	*M. Dorſonville.*

La Scene eſt dans la Maiſon de M. Geronte.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. & Mad. GERONTE, SOPHIE, LE DOCTEUR; PHILINTE, LE TRAITEUR & TRIVELIN.

(On eſt prêt à ſortir de table, Sophie chante, & le Docteur l'accompagne.)

SOPHIE.

AIR : *Triſte raiſon, j'abjure ton empire.*

LISE, à douze ans, demanda ſes étrennes,
Et ſa Maman lui donna des rubans;
C'étoit bien peu, mais chaque âge a les ſiennes;
C'étoit bien peu, mais Liſe avoit douze ans.

Second Couplet.

Liſe, à treize ans, demanda des étrennes,
On lui donna des Almanachs chantans;
Du Dieu d'amour elle y vit les frédaines,
Elle en ſourit, car Liſe avoit treize ans.

Troiſieme Couplet.

A quatorze ans, Liſe pour ſes étrennes,
Choiſit Colin, la perle des amans;
Mais ſa Maman ſe moquoit de ſes peines,
En lui diſant, tu n'as que quatorze ans.

Quatrieme Couplet.

Liſe, à quinze ans, ne reçut point d'étrennes,
Mais l'Hymen vint appaiſer ſes tourmens;
Il étoit temps qu'elle donnât les ſiennes,
Et ſon époux eut un cœur de quinze ans.

Madame GERONTE.

AIR: *De la Guitare.*

A ces accens
Docteur, de vos ſens,
Je vois que le plaiſir s'empare;
Je veux demain
Que de ma main,
Vous teniez un objet auſſi rare.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que ſon cœur au mien
S'accorde auſſi bien,
Que ſa voix s'accorde à ma guitare.

GERONTE.

AIR: *Paris eſt au Roi.*

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.
Mes chevaux ſont-ils prêts?
Je n'attends qu'après.

Madame GERONTE.

Allons au Palais;
Pour moi je voudrois
Des pompons, des bonnets,
Des colifichets.

LE DOCTEUR.

La parole,
Tant par rôle,
Tout le jour ſouvent,
S'y vend.

PHILINTE.

Mais la mode
S'accommode
Du ſoir ſeulement,
Pour vendre au chaland
Dans le jour de l'an,
Ces riens d'agrément
Dont le Sexe charmant
Fait ſon ornément.

GERONTE.

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.

TRIVELIN.

Monſieur, j'accours exprès,
Vos chevaux ſont prêts.

Madame GERONTE.

AIR : *Liſe demande ſon portrait.*

Philinte m'accompagnera,
Comme c'eſt ſon uſage.
Pour ma fille, elle reſtera
Pour veiller au ménage,
Et j'eſpere qu'elle ſera
Par cet apprentiſſage,
Quand le Docteur l'épouſera,
Toute faite au ménage.

PHILINTE, *en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

Sandis, puiſqu'il s'agit d'emplettes,
A pétits pas eſquivons-nous.
Mà migraine eſt des plus complettes;
Jé né puis reſter avec vous.
Jé mé fais béſoin, ſur mon ame,
D'aller mé répoſer ſoudain;
Mais pour vous étrenner, Madame,
Jé m'en lévérai plus matin.

SCENE II.

SOPHIE, *ſur le devant du Théâtre*, & LE TRAITEUR *au fond.*

SOPHIE.

AIR : *Savez-vous d'où vient qu'Ovide ?*

QU'il eſt cruel de dépendre!
Mon pere pour mon malheur,
Dans huit jours ſans plus attendre,
Donne ma main au Docteur;
Mais il n'aura pas, car il eſt tout à Léandre,
Mais il n'aura pas mon cœur.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! ah! quel dommage!*

Vous ſemblez, ma Reine,
Avoir du ſouci;
Qu'à cela ne tienne,
J'en ai bien auſſi.
Ah! ah! quelle gêne!

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

LE TRAITEUR.

Chacun a ſa peine.

SOPHIE.

AIR : *La farira dondaine.*

Mon cher, d'où provient
Un ſoupir ſi tendre?

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes ;
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *conſidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe ;
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîte à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LÉANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

Monſieur n'a rien à m'ordonner ?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner ?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Contente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah ! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Ah ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

Ecrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du jour de l'an,
Que l'on y prend le maſque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.

AIR : *De la Paliſſe.*

Qu'entends-je ! & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

Retiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs ;
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....

GERONTE.

Ah ! je me meurs.

MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*

Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

GERONTE.

Je ſuis tout oreilles,
Moi,
Je ſuis tout oreilles.

MERCURE.

AIR: *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Si bien donc que dans ces momens,
D'une humeur acharnée,
Tu frondois tous les complimens
De la nouvelle année:
Or, Jupin qui ſourit de voir
A quel point tu t'emportes...

GERONTE, *à part.*

Comment diable, a-t-il pu ſavoir,
Sans écouter aux portes?

MERCURE.

AIR: *Jupin, dès le matin.*

Jupin
M'a, ce matin,
Dit de te remettre un préſent de ſa main.

GERONTE.

Ah! pardon,
Aſſeyez-vous donc,
Jupin eſt bien bon
De m'envoyer un don.
Je ſuis fâché, morbleu,
D'être ſans feu;
Mais j'allois ſans répit,
Me mettre au lit,
Après avoir écrit
Juſqu'à minuit.

MERCURE, *à part.*

Le caquet de ce maraud m'étourdit.

GERONTE.

C'eſt ſans doute un préſent digne d'un Dieu:
Un Dieu ne doit garder aucun milieu,
Pour lui ce n'eſt qu'un jeu,
Le plus grand don lui coûte ſi peu!

MERCURE.

AIR: *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Interrompras-tu donc toujours
Le Dieu de l'Eloquence?

GERONTE.

Laiſſez d'avance,
Un libre cours
A ma reconnoiſſance.

MERCURE.

Encore un coup, treve à cela,
Approche ici, tiens, le voilà,

Là, là: (*Il lui donne un bonnet jaune.*)

GERONTE.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Le joli cadeau que c'eſt-là, là, là,
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Falloit pas v'nir d'là-haut pour çà,
Là, là.

MERCURE.

AIR: *Ah, ah, ah, Monſieur le Magiſter.*

Va, va, va, tu n'es qu'un benet;
Mais je t'en avertis, tout net,
Crains, quoique ce ſoit un bonnet,
Que Jupin ne mette,
En te voyant prendre ces airs,
Le ſien de travers.

GERONTE, *tâtant le bonnet.*

AIR: *En revenant de la Ville.*

Ce n'eſt pas que je ne ſente
Tout le prix de ce cadeau:
J'en crois l'étoffe excellente
Pour les rhumes de cerveau:
C'eſt quelque Déeſſe habile
Qui l'a filé dans les Cieux;
Mais ſur la terre on en file
Dont la couleur me plaît mieux.

MERCURE.

AIR: *Sans le ſavoir.*

Ce bonnet de peu d'apparence,
Eſt cent fois plus de conſéquence,
Que tu ne pourrois le prévoir:
Mets-le ſans nulle défiance,
Auſſi-tôt qu'on viendra te voir;
Et l'on te dira ce qu'on penſe,
Sans le ſavoir.

GERONTE.

AIR: *Eh! mais, oui-dà!*

Quelle plaiſanterie!

MERCURE.

Si tu ne finis pas,
Jupiter en furie....

GERONTE.

Eh bien! parlons tout bas;
Comme cela,
Croyez-vous que Jupiter entendra?

Second Couplet.

Même air.

Quoi! tout de bon; ma femme,
Si j'ai ce bonnet-là....

MERCURE.

Ne ſaura, ſur mon ame,
Ce qu'elle te dira.

GERONTE.

Eh! mais, oui-dà,
Il ne falloit pas de bonnet pour ça.

MERCURE.

AIR: *N'avez-vous pas vu Fanchette.*

Mais de ce bonnet magique
A peine auras-tu tâté,
Qu'amis, parens, domeſtique,
Te diront la vérité.

GERONTE.

Ah! Seigneur Mercure,
Avec ma coëffure,
Je ſuis donc, ma foi,
Bien plus heureux qu'un Roi.

AIR: *Pour un maudit péché.*

Mais comme on doit graiſſer,
Si j'ai bonne mémoire,
La patte au Meſſager,
Qui vient nous étrenner,
Je vais dans cette armoire...

MERCURE.

Quel mépris pour un Dieu!

GERONTE.

Du moins prenez pour boire.

MERCURE.

Adieu.

(*Mercure s'en va du côté de l'appartement de Madame Geronte.*)

GERONTE.

AIR: *Vous m'entendez bien.*

Eh! mais, où diable allez-vous donc?
Vous voulez ſortir, à quoi bon
Traverſer mon ménage?

MERCURE.

Eh bien!

GERONTE.

Ce n'eſt pas un paſſage;
Vous m'entendez bien.

AIR: *Ah! le bel oiſeau, Maman!*

Son caducée à la main,
Il s'en alloit chez ma femme;
Son caducée à la main,
Il en prenoit le chemin.

MERCURE.

Chût, revenons ſur nos pas,
C'eſt là que loge Madame.

On dit qu'elle a des appas.

GERONTE.

Il n'en eſt rien, ſur mon ame.
Son caducée à la main, &c.

MERCURE.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Jupin ſe faiſoit un devoir
De venir en pompe là voir.

GERONTE.

Fi donc, quels propos ſont les vôtres!

MERCURE.

Un peu moins de prévention ;
Suis l'exemple d'Amphitrion,
Accompagné de pluſieurs autres.

GERONTE.

AIR : *Des viſites du jour de l'an.*

Mais ma femme eſt ſans attraits,
Je vous le répete.

MERCURE.

C'eſt qu'avec lui je viendrois
Sans nulle étiquette.

GERONTE.

Oh ! mais, *bis.*
On ne la trouve jamais.

MERCURE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Va, Jupiter n'aime qu'à rire.

GERONTE.

Oui, mais s'il paſſoit, ſur ma foi,
Qu'à ma porte il ſe faſſe écrire,
C'eſt bien aſſez d'honneur pour moi.
Allez, que le Ciel vous conſerve ;
Mais, en arrivant, au ſurplus,
Donnez le bon jour à Minerve ;
Et la bonne nuit à Vénus.

SCENE VIII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Allons, mon Couſin, l'allure.*

CE diable de Mercure,
Eſt un Dieu
Dont je hais la figure :
Je gage à ſa tournure,
Pardieu,
Qu'il cherchoit aventure
Dans ce lieu.
Mon Dieu, la vilaine allure
Pour un Dieu ;

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes ;
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *conſidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe ;
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîte à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LEANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

Monſieur n'a rien à m'ordonner?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Conſente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Ah ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

Ecrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du jour de l'an,
Que l'on y prend le maſque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.

AIR : *De la Paliſſe.*

Qu'entends-je ! & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

Retiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs :
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....

GERONTE.

Ah ! je me meurs.

MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*

Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

GERONTE.

Je ſuis tout oreilles,
Moi,
Je ſuis tout oreilles.

MERCURE.

AIR: *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Si bien donc que dans ces momens,
D'une humeur acharnée,
Tu frondois tous les complimens
De la nouvelle année:
Or, Jupin qui ſourit de voir
A quel point tu t'emportes...

GERONTE, *à part.*

Comment diable, a-t-il pu ſavoir,
Sans écouter aux portes?

MERCURE.

AIR: *Jupin, dès le matin.*

Jupin
M'a, ce matin,
Dit de te remettre un préſent de ſa main.

GERONTE.

Ah! pardon,
Aſſeyez-vous donc,
Jupin eſt bien bon
De m'envoyer un don.
Je ſuis fâché, morbleu,
D'être ſans feu;
Mais j'allois ſans répit,
Me mettre au lit,
Après avoir écrit
Juſqu'à minuit.

MERCURE, *à part.*

Le caquet de ce maraud m'étourdit.

GERONTE.

C'eſt ſans doute un préſent digne d'un Dieu;
Un Dieu ne doit garder aucun milieu,
Pour lui ce n'eſt qu'un jeu,
Le plus grand don lui coûte ſi peu!

MERCURE.

AIR: *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Interrompras-tu donc toujours
Le Dieu de l'Eloquence?

GERONTE.

Laiſſez d'avance,
Un libre cours
A ma reconnoiſſance.

MERCURE.

Encore un coup, treve à cela,
Approche ici, tiens, le voilà,

Là, là: (*Il lui donne un bonnet jaune.*)

GERONTE.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Le joli cadeau que c'eſt-là, là, là,
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Falloit pas v'nir d'là-haut pour çà,
Là, là.

MERCURE.

AIR: *Ah, ah, ah, Monſieur le Magiſter.*

Va, va, va, tu n'es qu'un benet;
Mais je t'en avertis, tout net,
Crains, quoique ce ſoit un bonnet,
Que Jupin ne mette,
En te voyant prendre ces airs,
Le ſien de travers.

GERONTE, *tâtant le bonnet.*

AIR: *En revenant de la Ville.*

Ce n'eſt pas que je ne ſente
Tout le prix de ce cadeau:
J'en crois l'étoffe excellente
Pour les rhumes de cerveau:
C'eſt quelque Déeſſe habile
Qui l'a filé dans les Cieux;
Mais ſur la terre on en file
Dont la couleur me plaît mieux.

MERCURE.

AIR: *Sans le ſavoir.*

Ce bonnet de peu d'apparence,
Eſt cent fois plus de conſéquence,
Que tu ne pourrois le prévoir:
Mets-le ſans nulle défiance,
Auſſi-tôt qu'on viendra te voir;
Et l'on te dira ce qu'on penſe,
Sans le ſavoir.

GERONTE.

AIR: *Eh! mais, oui-dà!*

Quelle plaiſanterie!

MERCURE.

Si tu ne finis pas,
Jupiter en furie....

GERONTE.

Eh bien! parlons tout bas;
Comme cela,
Croyez-vous que Jupiter entendra?

Second Couplet.

Même air.

Quoi! tout de bon; ma femme,
Si j'ai ce bonnet-là....

MERCURE.

Ne ſaura, ſur mon ame,
Ce qu'elle te dira.

GERONTE.

Eh! mais, oui-dà,
Il ne falloit pas de bonnet pour ça.

MERCURE.

AIR: *N'avez-vous pas vu Fanchette.*

Mais de ce bonnet magique
A peine auras-tu tâté,
Qu'amis, parens, domeſtique,
Te diront la vérité.

GERONTE.

Ah! Seigneur Mercure,
Avec ma coëffure,
Je ſuis donc, ma foi,
Bien plus heureux qu'un Roi.

AIR: *Pour un maudit péché.*

Mais comme on doit graiſſer,
Si j'ai bonne mémoire,
La patte au Meſſager,
Qui vient nous étrenner,
Je vais dans cette armoire...

MERCURE.

Quel mépris pour un Dieu!

GERONTE.

Du moins prenez pour boire.

MERCURE.

Adieu.

(*Mercure s'en va du côté de l'appartement de Madame Geronte.*)

GERONTE.

AIR: *Vous m'entendez bien.*

Eh! mais, où diable allez-vous donc?
Vous voulez ſortir, à quoi bon
Traverſer mon ménage?

MERCURE.

Eh bien!

GERONTE.

Ce n'eſt pas un paſſage;
Vous m'entendez bien.

AIR: *Ah! le bel oiſeau, Maman!*

Son caducée à la main,
Il s'en alloit chez ma femme;
Son caducée à la main,
Il en prenoit le chemin.

MERCURE.

Chût, revenons ſur nos pas,
C'eſt là que loge Madame.

On dit qu'elle a des appas.

GERONTE.

Il n'en eſt rien, ſur mon ame.
Son caducée à la main, &c.

MERCURE.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Jupin ſe faiſoit un devoir
De venir en pompe la voir.

GERONTE.

Fi donc, quels propos ſont les vôtres!

MERCURE.

Un peu moins de prévention ;
Suis l'exemple d'Amphitrion,
Accompagné de pluſieurs autres.

GERONTE.

AIR : *Des viſites du jour de l'an.*

Mais ma femme eſt ſans attraits,
Je vous le répete.

MERCURE.

C'eſt qu'avec lui je viendrois
Sans nulle étiquette.

GERONTE.

Oh ! mais, *bis.*
On ne la trouve jamais.

MERCURE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Va, Jupiter n'aime qu'à rire.

GERONTE.

Oui, mais s'il paſſoit, ſur ma foi,
Qu'à ma porte il ſe faſſe écrire,
C'eſt bien aſſez d'honneur pour moi.
Allez, que le Ciel vous conſerve ;
Mais, en arrivant, au ſurplus,
Donnez le bon jour à Minerve ;
Et la bonne nuit à Vénus.

SCENE VIII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Allons, mon Couſin, l'allure.*

CE diable de Mercure,
Eſt un Dieu
Dont je hais la figure :
Je gage à ſa tournure,
Pardieu,
Qu'il cherchoit aventure
Dans ce lieu.
Mon Dieu, la vilaine allure
Pour un Dieu ;

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes ;
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *confidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe ;
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîte à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LEANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

MOnſieur n'a rien à m'ordonner?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Contente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

AH ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

ECrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du jour de l'an,
Que l'on y prend le maſque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.

AIR : *De la Paliſſe.*

Qu'entends-je ! & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

REtiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs ;
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....
GERONTE.
Ah ! je me meurs.
MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*
Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

GERONTE.

Je ſuis tout oreilles,
Moi,
Je ſuis tout oreilles.

MERCURE.

AIR: *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Si bien donc que dans ces momens,
D'une humeur acharnée,
Tu frondois tous les complimens
De la nouvelle année:
Or, Jupin qui ſourit de voir
A quel point tu t'emportes...

GERONTE, *à part.*

Comment diable, a-t-il pu ſavoir,
Sans écouter aux portes?

MERCURE.

AIR: *Jupin, dès le matin.*

Jupin
M'a, ce matin,
Dit de te remettre un préſent de ſa main.

GERONTE.

Ah! pardon,
Aſſeyez-vous donc,
Jupin eſt bien bon
De m'envoyer un don.
Je ſuis fâché, morbleu,
D'être ſans feu;
Mais j'allois ſans répit,
Me mettre au lit,
Après avoir écrit
Juſqu'à minuit.

MERCURE, *à part.*

Le caquet de ce maraud m'étourdit.

GERONTE.

C'eſt ſans doute un préſent digne d'un Dieu:
Un Dieu ne doit garder aucun milieu,
Pour lui ce n'eſt qu'un jeu,
Le plus grand don lui coûte ſi peu!

MERCURE.

AIR: *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Interrompras-tu donc toujours
Le Dieu de l'Eloquence!

GERONTE.

Laiſſez d'avance,
Un libre cours
A ma reconnoiſſance.

MERCURE.

Encore un coup, treve à cela,
Approche ici, tiens, le voilà,

Là, là: (*Il lui donne un bonnet jaune.*)

GERONTE.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Le joli cadeau que c'eſt-là, là, là,
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Falloit pas v'nir d'là-haut pour çà,
Là, là.

MERCURE.

AIR: *Ah, ah, ah, Monſieur le Magiſter.*

Va, va, va, tu n'es qu'un benet;
Mais je t'en avertis, tout net,
Crains, quoique ce ſoit un bonnet,
Que Jupin ne mette,
En te voyant prendre ces airs,
Le ſien de travers.

GERONTE, *tâtant le bonnet.*

AIR: *En revenant de la Ville.*

Ce n'eſt pas que je ne ſente
Tout le prix de ce cadeau:
J'en crois l'étoffe excellente
Pour les rhumes de cerveau:
C'eſt quelque Déeſſe habile
Qui l'a filé dans les Cieux;
Mais ſur la terre on en file
Dont la couleur me plaît mieux.

MERCURE.

AIR: *Sans le ſavoir.*

Ce bonnet de peu d'apparence,
Eſt cent fois plus de conſéquence,
Que tu ne pourrois le prévoir:
Mets-le ſans nulle défiance,
Auſſi-tôt qu'on viendra te voir;
Et l'on te dira ce qu'on penſe,
Sans le ſavoir.

GERONTE.

AIR: *Eh! mais, oui-dà!*

Quelle plaiſanterie!

MERCURE.

Si tu ne finis pas,
Jupiter en furie....

GERONTE.

Eh bien! parlons tout bas;
Comme cela,
Croyez-vous que Jupiter entendra?

Second Couplet.

Même air.

Quoi! tout de bon; ma femme,
Si j'ai ce bonnet-là....

Quatrieme Couplet.

Liſe, à quinze ans, ne reçut point d'étrennes,
Mais l'Hymen vint appaiſer ſes tourmens;
Il étoit temps qu'elle donnât les ſiennes,
Et ſon époux eut un cœur de quinze ans.

Madame GERONTE.

AIR: *De la Guitare.*

A ces accens
Docteur, de vos ſens,
Je vois que le plaiſir s'empare;
Je veux demain
Que de ma main,
Vous teniez un objet auſſi rare.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que ſon cœur au mien
S'accorde auſſi bien,
Que ſa voix s'accorde à ma guitare.

GERONTE.

AIR: *Paris eſt au Roi.*

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.
Mes chevaux ſont-ils prêts?
Je n'attends qu'après.

Madame GERONTE.

Allons au Palais;
Pour moi je voudrois
Des pompons, des bonnets,
Des colifichets.

LE DOCTEUR.

La parole,
Tant par rôle,
Tout le jour ſouvent,
S'y vend.

PHILINTE.

Mais la mode
S'accommode
Du ſoir ſeulement,
Pour vendre au chaland
Dans le jour de l'an,
Ces riens d'agrément
Dont le Sexe charmant
Fait ſon ornément.

GERONTE.

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.

TRIVELIN.

Monſieur, j'accours exprès,
Vos chevaux ſont prêts.

Madame GÉRONTE.

AIR : *Liſe demande ſon portrait.*

Philinte m'accompagnera,
Comme c'eſt ſon uſage.
Pour ma fille, elle reſtera
Pour veiller au ménage,
Et j'eſpere qu'elle ſera
Par cet apprentiſſage,
Quand le Docteur l'épouſera,
Toute faite au ménage.

PHILINTE, *en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

Sandis, puiſqu'il s'agit d'emplettes,
A pétits pas eſquivons-nous.
Mà migraine eſt des plus complettes;
Jé né puis reſter avec vous.
Jé mé fais béſoin, ſur mon ame,
D'aller mé répoſer ſoudain;
Mais pour vous étrenner, Madame,
Jé m'en lévérai plus matin.

SCENE II.

SOPHIE, *ſur le devant du Théâtre*, & LE TRAITEUR *au fond.*

SOPHIE.

AIR : *Savez-vous d'où vient qu'Ovide ?*

QU'il eſt cruel de dépendre!
Mon pere pour mon malheur,
Dans huit jours ſans plus attendre,
Donne ma main au Docteur;
Mais il n'aura pas, car il eſt tout à Léandre,
Mais il n'aura pas mon cœur.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! ah! quel dommage!*

Vous ſemblez, ma Reine,
Avoir du ſouci;
Qu'à cela ne tienne,
J'en ai bien auſſi.
Ah! ah! quelle gêne!

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

LE TRAITEUR.

Chacun a ſa peine.

SOPHIE.

AIR : *La farira dondaine.*

Mon cher, d'où provient
Un ſoupir ſi tendre?

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes ;
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *confidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe ;
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîte à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

M. DAIGLEMONT.
(*à Folleville.*)
Non, reſte. --- Il faut vous apprendre d'abord
Que Michel & Jourdain ont fait, de bon accord,
Ce que je voulois.

FOLLEVILLE.
Oui ?

M. DAIGLEMONT.
Je ne ſais comment diable
S'eſt opéré ſoudain ce prodige incroyable ;
Mais en rentrant ici, j'ai trouvé mes fripons
Convertis tout à fait, & donx comme moutons.
Ils ont reçu moitié ; c'eſt affaire finie.

FOLLEVILLE.
Tant mieux donc, & pour vous j'en ai l'ame ravie.
De mon côté, j'ai vu les autres créanciers ;
Ce ſont, pour la plupart, des gens durs, tracaſſiers...

M. DAIGLEMONT.
Comment ? Ils ont grand tort d'être ſi difficiles !
La mort de mon neveu doit les rendre dociles ;
Car le pauvre garçon eſt bien mort dans vos bras ;
Vous m'avez en détail raconté ſon trépas ;
Vous m'avez envoyé ſon extrait mortuaire,
Et ce n'eſt pas à faux que vous l'avez fait faire ;
Vous êtes trop honnête & trop franc pour cela.

FOLLEVILLE.
à part. *haut.*
Sommes-nous découverts ? --- A ce langage-là...

M. DAIGLEMONT.
Vous ne l'entendez pas, je le crois ; mais peut-être,
Mon cher, vous entendrez un peu mieux cette lettre,
Et vous m'expliquerez (car vous être très-fin)
Comment mon neveu mort, écrivoit ce matin.
Cette explication ſera facile à croire,
Et tournera ſur-tout beaucoup à votre gloire.
Eh bien, qu'en dites-vous ? Ce matin, Daiglemont
Ecrivoit à Dortis, & Dortis lui répond.
Par haſard en mes mains cette lettre eſt venue.

FOLLEVILLE.
Monſieur !..

M. DAIGLEMONT.
Vous le voyez ; la fraude eſt reconnue ;
Il n'eſt plus temps ici de rien diſſimuler ;
Je vous en veux beaucoup ; je ne puis le céler ;
Et vous m'avoûrez bien que cette eſpiéglerie,
A parler franchement, paſſe la raillerie.

Comment avez-nous pu vous faire un jeu cruel
De me plonger ainſi dans un chagrin mortel?
De ſuppoſer la mort de mon neveu que j'aime?
Mais il eſt mille fois plus blâmable lui-même....

FOLLEVILLE, *avec vivacité.*

Lui, Monſieur?

M. DAIGLEMONT *l'interrompant.*

A Paris il s'endette, ſe perd:
C'eſt peu; pour m'affliger, avec vous de concert,
Mon étourdi ſe prête à votre affreuſe ruſe;
Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuſe:
Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat
M'apprend trop qu'en l'aimant, je n'aimois qu'un ingrat.

JULIE.

Mon pere, cette idée eſt injuſte & l'offenſe.

M. DAIGLEMONT.

Eh! ma fille, eſt-ce à vous de prendre ſa défenſe?
Songez donc quel chagrin ceci vous a donné.
Songez....

JULIE.

Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMONT.

Tant pis pour vous; mais moi, je ſuis inexorable.

FOLLEVILLE.

Monſieur, écoutez-moi.

M. DAIGLEMONT.

Non, il eſt trop coupable;
A pallier ſes torts il ne faut point ſonger.
Un jeune homme peut bien être étourdi, léger;
Aux travers de l'eſprit aiſément on fait grace;
Mais les fautes du cœur, jamais on ne les paſſe.

JULIE.

Mon pere, voulez-vous faire auſſi mon malheur?

FOLLEVILLE.

Monſieur, vous m'accablez de honte & de douleur.
Je dois juſtifier mon ami; c'eſt moi-même
Qui ſuis, ſans ſon aveu, l'auteur du ſtratagême;
Il le ſait d'aujourd'hui: ſes plaintes m'ont appris,
Que s'il l'eût ſu d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui; lui-même tantôt il me l'a dit, mon pere.

FOLLEVILLE.

Ah! Monſieur, mon pardon n'eſt pas ce que j'eſpere;
Je vous ai, je le ſens, vivement offenſé;
Je dois en convenir, je ſuis un inſenſé,
Qui n'ai pas de ce trait conſidéré la ſuite.

Malheureux que je ſuis ! Déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je ſois puni ; c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Mais à votre neveu rendez votre tendreſſe.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me ſoumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon couſin, & votre ame eſt ſi bonne !

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voye au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

SCENE XIV & derniere.

LES MÊMES, DAIGLEMONT *ſort du cabinet, & ſe préſente à ſon oncle d'un air humilié.*

AH ! mon oncle, à vos yeux je craignois de m'offrir ;
Si vous ſaviez combien ceci m'a fait ſouffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie ;
Vengez-vous ; mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé ;
Mon couſin, comme lui, ſera ſage & rangé.

M. DAIGLEMONT.

à Julie. (*aux deux jeunes gens.*)
Je me moquois de toi. --- Qu'aucun de vous n'oublie,
Meſſieurs, que je vous paſſe une inſigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer ;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(*à Folleville.*)
Je vous remettrai bien avec votre famille ;
Daiglemont, j'y conſens, épouſera ma fille.
L'un & l'autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, ſoit. Mais la raiſon exige
Que jeuneſſe à la fin ſe paſſe & ſe corrige.

FIN.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OU

LE BONNET MAGIQUE,

OPÉRA-COMIQUE

En trois Actes & en Vaudevilles,

PAR MM. DE PIIS, Augustin ET BARRÉ;

Représentée, pour la premiere fois, le Lundi premier Janvier 1781, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire ~~des Menus Plaisirs du Roi~~, au bas de la Montagne Sainte-Geneviéve, proche les Carmes.

M. DCC. LXXXIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERONTE,	*M. Roſiere.*
Madame GERONTE,	*Mme. Billioni.*
SOPHIE,	*Mlle. Desbroſſes.*
LE DOCTEUR,	*M. Suin.*
PHILINTE, Ami de la maiſon & Gaſcon,	*M. Clairval.*
LÉANDRE,	*M. Michu,*
UN TRAITEUR,	*M. Menier.*
TRIVELIN, Valet de Geronte,	*M. Favart.*
MERCURE,	*M. Dorſonville.*

La Scene eſt dans la Maiſon de M. Geronte.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. & Mad. GERONTE, SOPHIE, LE DOCTEUR, PHILINTE, LE TRAITEUR & TRIVELIN.

(On eſt prêt à ſortir de table, Sophie chante, & le Docteur l'accompagne.)

SOPHIE.

AIR : *Triſte raiſon, j'abjure ton empire.*

LISE, à douze ans, demanda ſes étrennes,
Et ſa Maman lui donna des rubans ;
C'étoit bien peu, mais chaque âge a les ſiennes ;
C'étoit bien peu, mais Liſe avoit douze ans.

Second Couplet.

Liſe, à treize ans, demanda des étrennes,
On lui donna des Almanachs chantans ;
Du Dieu d'amour elle y vit les frédaines,
Elle en ſourit, car Liſe avoit treize ans.

Troiſieme Couplet.

A quatorze ans, Liſe pour ſes étrennes,
Choiſit Colin, la perle des amans ;
Mais ſa Maman ſe moquoit de ſes peines,
En lui diſant, tu n'as que quatorze ans.

Quatrieme Couplet.

Liſe, à quinze ans, ne reçut point d'étrennes,
Mais l'Hymen vint appaiſer ſes tourmens ;
Il étoit temps qu'elle donnât les ſiennes,
Et ſon époux eut un cœur de quinze ans.

Madame GERONTE.

AIR : *De la Guitare.*

A ces accens
Docteur, de vos ſens,
Je vois que le plaiſir s'empare ;
Je veux demain
Que de ma main,
Vous teniez un objet auſſi rare.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que ſon cœur au mien
S'accorde auſſi bien,
Que ſa voix s'accorde à ma guitare.

GERONTE.

AIR : *Paris eſt au Roi.*

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.
Mes chevaux ſont-ils prêts ?
Je n'attends qu'après.

Madame GERONTE.

Allons au Palais ;
Pour moi je voudrois
Des pompons, des bonnets,
Des colifichets.

LE DOCTEUR.

La parole,
Tant par rôle,
Tout le jour ſouvent,
S'y vend.

PHILINTE.

Mais la mode
S'accommode
Du ſoir ſeulement,
Pour vendre au chaland
Dans le jour de l'an,
Ces riens d'agrément
Dont le Sexe charmant
Fait ſon ornément.

GERONTE.

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.

TRIVELIN.

Monſieur, j'accours exprès,
Vos chevaux ſont prêts.

Madame GERONTE.

AIR : *Liſe demande ſon portrait.*

Philinte m'accompagnera,
Comme c'eſt ſon uſage.
Pour ma fille, elle reſtera
Pour veiller au ménage,
Et j'eſpere qu'elle ſera
Par cet apprentiſſage,
Quand le Docteur l'épouſera,
Toute faite au ménage.

PHILINTE, *en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

Sandis, puiſqu'il s'agit d'emplettes,
A pétits pas eſquivons-nous.
Mà migraine eſt des plus complettes;
Jé né puis reſter avec vous.
Jé mé fais béſoin, ſur mon ame,
D'aller mé répoſer ſoudain;
Mais pour vous étrenner, Madame,
Jé m'en lévérai plus matin.

SCENE II.

SOPHIE, *ſur le devant du Théâtre*, & LE TRAITEUR *au fond.*

SOPHIE.

AIR : *Savez-vous d'où vient qu'Ovide ?*

QU'il eſt cruel de dépendre!
Mon pere pour mon malheur,
Dans huit jours ſans plus attendre,
Donne ma main au Docteur;
Mais il n'aura pas, car il eſt tout à Léandre,
Mais il n'aura pas mon cœur.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! ah! quel dommage!*

Vous ſemblez, ma Reine,
Avoir du ſouci;
Qu'à cela ne tienne,
J'en ai bien auſſi.
Ah! ah! quelle gêne!

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

LE TRAITEUR.

Chacun a ſa peine.

SOPHIE.

AIR : *La farira-dondaine.*

Mon cher, d'où proviens
Un ſoupir ſi tendre?

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes ;
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *confidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe ;
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîte à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LEANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

MOnſieur n'a rien à m'ordonner?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Contente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

AH ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

ECrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du jour de l'an,
Que l'on y prend le maſque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.

AIR : *De la Paliſſe.*

Qu'entends-je ? & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

REtiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs :
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....

GERONTE.

Ah ! je me meurs.

MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*

Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERONTE,	*M. Roſiere.*
Madame GERONTE,	*Mme. Billioni.*
SOPHIE,	*Mlle. Desbroſſes.*
LE DOCTEUR,	*M. Suin.*
PHILINTE, Ami de la maiſon & Gaſcon,	*M. Clairval.*
LÉANDRE,	*M. Michu,*
UN TRAITEUR,	*M. Menier.*
TRIVELIN, Valet de Geronte,	*M. Favart.*
MERCURE,	*M. Dorſonville.*

La Scene eſt dans la Maiſon de M. Geronte.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. & Mad. GERONTE, SOPHIE, LE DOCTEUR; PHILINTE, LE TRAITEUR & TRIVELIN.

(On eſt prêt à ſortir de table, Sophie chante, & le Docteur l'accompagne.)

SOPHIE.

AIR : *Triſte raiſon, j'abjure ton empire.*

LISE, à douze ans, demanda ſes étrennes,
Et ſa Maman lui donna des rubans;
C'étoit bien peu, mais chaque âge a les ſiennes;
C'étoit bien peu, mais Liſe avoit douze ans.

Second Couplet.

Liſe, à treize ans, demanda des étrennes,
On lui donna des Almanachs chantans;
Du Dieu d'amour elle y vit les fredaines,
Elle en ſourit, car Liſe avoit treize ans.

Troiſieme Couplet.

A quatorze ans, Liſe pour ſes étrennes,
Choiſit Colin, la perle des amans;
Mais ſa Maman ſe moquoit de ſes peines,
En lui diſant, tu n'as que quatorze ans.

Quatrieme Couplet.

Liſe, à quinze ans, ne reçut point d'étrennes,
Mais l'Hymen vint appaiſer ſes tourmens ;
Il étoit temps qu'elle donnât les ſiennes,
Et ſon époux eut un cœur de quinze ans.

Madame GERONTE.

AIR : *De la Guitare.*

A ces accens
Docteur, de vos ſens,
Je vois que le plaiſir s'empare ;
Je veux demain
Que de ma main,
Vous teniez un objet auſſi rare.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que ſon cœur au mien
S'accorde auſſi bien,
Que ſa voix s'accorde à ma guitare.

GERONTE.

AIR : *Paris eſt au Roi.*

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.
Mes chevaux ſont-ils prêts ?
Je n'attends qu'après.

Madame GERONTE.

Allons au Palais ;
Pour moi je voudrois
Des pompons, des bonnets,
Des colifichets.

LE DOCTEUR.

La parole,
Tant par rôle,
Tout le jour ſouvent,
S'y vend.

PHILINTE.

Mais la mode
S'accommode
Du ſoir ſeulement,
Pour vendre au chaland
Dans le jour de l'an,
Ces riens d'agrément
Dont le Sexe charmant
Fait ſon ornément.

GERONTE.

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.

TRIVELIN.

Monſieur, j'accours exprès,
Vos chevaux ſont prêts.

Madame GÉRONTE.

AIR : *Liſe demande ſon portrait.*

Philinte m'accompagnera,
Comme c'eſt ſon uſage.
Pour ma fille, elle reſtera
Pour veiller au ménage,
Et j'eſpere qu'elle ſera
Par cet apprentiſſage,
Quand le Docteur l'épouſera,
Toute faite au ménage.

PHILINTE, *en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

Sandis, puiſqu'il s'agit d'emplettes,
A pétits pas eſquivons-nous.
Mà migraine eſt des plus complettes;
Jé né puis reſter avec vous.
Jé mé fais béſoin, ſur mon ame,
D'aller mé répoſer ſoudain;
Mais pour vous étrenner, Madame,
Jé m'en lévérai plus matin.

SCENE II.

SOPHIE, *ſur le devant du Théâtre*, & LE TRAITEUR *au fond.*

SOPHIE.

AIR : *Savez-vous d'où vient qu'Ovide ?*

QU'il eſt cruel de dépendre!
Mon pere pour mon malheur,
Dans huit jours ſans plus attendre,
Donne ma main au Docteur;
Mais il n'aura pas, car il eſt tout à Léandre,
Mais il n'aura pas mon cœur.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! ah! quel dommage!*

Vous ſemblez, ma Reine,
Avoir du ſouci;
Qu'à cela ne tienne,
J'en ai bien auſſi.
Ah! ah! quelle gêne!

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

LE TRAITEUR.

Chacun a ſa peine.

SOPHIE.

AIR : *La farira donduine.*

Mon cher, d'où provient
Un ſoupir ſi tendre?

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes ;
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *confidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe ;
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîte à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

M. DAIGLEMONT.

(*à Folleville.*)

Non, reſte. --- Il faut vous apprendre d'abord
Que Michel & Jourdain ont fait, de bon accord,
Ce que je voulois.

FOLLEVILLE.

Oui !

M. DAIGLEMONT.

Je ne ſais comment diable
S'eſt opéré ſoudain ce prodige incroyable ;
Mais en rentrant ici, j'ai trouvé mes fripons
Convertis tout à fait, & donx comme moutons.
Ils ont reçu moitié ; c'eſt affaire finie.

FOLLEVILLE.

Tant mieux donc, & pour vous j'en ai l'ame ravie.
De mon côté, j'ai vu les autres créanciers ;
Ce ſont, pour la plupart, des gens durs, tracaſſiers....

M. DAIGLEMONT.

Comment ? Ils ont grand tort d'être ſi difficiles !
La mort de mon neveu doit les rendre dociles ;
Car le pauvre garçon eſt bien mort dans vos bras ;
Vous m'avez en détail raconté ſon trépas ;
Vous m'avez envoyé ſon extrait mortuaire,
Et ce n'eſt pas à faux que vous l'avez fait faire ;
Vous êtes trop honnête & trop franc pour cela.

FOLLEVILLE.

à part. *haut.*

Sommes-nous découverts ? --- A ce langage-là....

M. DAIGLEMONT.

Vous ne l'entendez pas, je le crois ; mais peut-être,
Mon cher, vous entendrez un peu mieux cette lettre,
Et vous m'expliquerez (car vous être très-fin)
Comment mon neveu mort, écrivoit ce matin.
Cette explication ſera facile à croire,
Et tournera ſur-tout beaucoup à votre gloire.
Eh bien, qu'en dites-vous ? Ce matin, Daiglemont
Ecrivoit à Dortis, & Dortis lui répond.
Par haſard en mes mains cette lettre eſt venue.

FOLLEVILLE.

Monſieur !..

M. DAIGLEMONT.

Vous le voyez ; la fraude eſt reconnue ;
Il n'eſt plus temps ici de rien diſſimuler ;
Je vous en veux beaucoup ; je ne puis le céler ;
Et vous m'avoûrez bien que cette eſpiéglerie,
A parler franchement, paſſe la raillerie.

Comment avez-nous pu vous faire un jeu cruel
De me plonger ainſi dans un chagrin mortel?
De ſuppoſer la mort de mon neveu que j'aime?
Mais il eſt mille fois plus blâmable lui-même....

FOLLEVILLE, *avec vivacité.*

Lui, Monſieur?

M. DAIGLEMONT *l'interrompant.*

A Paris il s'endette, ſe perd:
C'eſt peu; pour m'affliger, avec vous de concert,
Mon étourdi ſe prête à votre affreuſe ruſe;
Sa conduite envers moi ne peut avoir d'excuſe:
Quand j'ai tout fait pour lui, ce trait peu délicat
M'apprend trop qu'en l'aimant, je n'aimois qu'un ingrat.

JULIE.

Mon pere, cette idée eſt injuſte & l'offenſe.

M. DAIGLEMONT.

Eh! ma fille, eſt-ce à vous de prendre ſa défenſe?
Songez donc quel chagrin ceci vous a donné.
Songez....

JULIE.

Quand je l'ai vu, moi, j'ai tout pardonné.

M. DAIGLEMONT.

Tant pis pour vous; mais moi, je ſuis inexorable.

FOLLEVILLE.

Monſieur, écoutez-moi.

M. DAIGLEMONT.

Non, il eſt trop coupable;
A pallier ſes torts il ne faut point ſonger.
Un jeune homme peut bien être étourdi, léger;
Aux travers de l'eſprit aiſément on fait grace;
Mais les fautes du cœur, jamais on ne les paſſe.

JULIE.

Mon pere, voulez-vous faire auſſi mon malheur?

FOLLEVILLE.

Monſieur, vous m'accablez de honte & de douleur.
Je dois juſtifier mon ami; c'eſt moi-même
Qui ſuis, ſans ſon aveu, l'auteur du ſtratagême;
Il le ſait d'aujourd'hui: ſes plaintes m'ont appris,
Que s'il l'eût ſu d'avance, il ne l'eût pas permis.

JULIE.

Oui; lui-même tantôt il me l'a dit, mon pere.

FOLLEVILLE.

Ah! Monſieur, mon pardon n'eſt pas ce que j'eſpere;
Je vous ai, je le ſens, vivement offenſé;
Je dois en convenir, je ſuis un inſenſé,
Qui n'ai pas de ce trait conſidéré la ſuite.

Malheureux que je ſuis ! Déjà, par ma conduite,
Mes parens contre moi doivent être irrités ;
Vous m'allez faire perdre à jamais leurs bontés :
Oui, que je ſois puni ; c'eſt moi qui vous en preſſe ;
Mais à votre neveu rendez votre tendreſſe.
Si je puis avec vous le réconcilier,
Je me ſoumets à tout.

JULIE.

Daignez tout oublier.
Vous aimez mon couſin, & votre ame eſt ſi bonne !

M. DAIGLEMONT.

Mais qu'on le voye au moins, s'il veut qu'on lui pardonne.

SCENE XIV & derniere.

LES MÊMES, DAIGLEMONT *ſort du cabinet, & ſe préſente à ſon oncle d'un air humilié.*

AH ! mon oncle, à vos yeux je craignois de m'offrir ;
Si vous ſaviez combien ceci m'a fait ſouffrir !
Vous pouvez me punir d'un tort qui m'humilie ;
Vengez-vous ; mais du moins ne m'ôtez pas Julie.

JULIE.

Au futur de Paris vous donnerez congé ;
Mon couſin, comme lui, ſera ſage & rangé.

M. DAIGLEMONT.

à Julie. (*aux deux jeunes gens.*)
Je me moquois de toi. --- Qu'aucun de vous n'oublie,
Meſſieurs, que je vous paſſe une inſigne folie.
Avec les créanciers nous allons terminer ;
Mais tous deux de Paris je veux vous emmener.
(*à Folleville.*)
Je vous remettrai bien avec votre famille ;
Daiglemont, j'y conſens. épouſera ma fille.
L'un & l'autre en province, auprès de vos parens,
Venez prendre un état, vivre en honnêtes gens.
Vous fûtes jeunes, ſoit. Mais la raiſon exige
Que jeuneſſe à la fin ſe paſſe & ſe corrige.

FIN.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OU

LE BONNET MAGIQUE,

OPÉRA-COMIQUE

En trois Actes & en Vaudevilles,

PAR MM. DE PIIS, Augustin ET BARRÉ;

Représentée, pour la premiere fois, le Lundi premier Janvier 1781, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire ~~des Menus Plaisirs du Roi~~, au bas de la Montagne Sainte-Geneviéve, proche les Carmes.

M. DCC. LXXXIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERONTE,	*M. Roſiere.*
Madame GERONTE,	*Mme. Billioni.*
SOPHIE,	*Mlle. Desbroſſes.*
LE DOCTEUR,	*M. Suin.*
PHILINTE, Ami de la maiſon & Gaſcon,	*M. Clairval.*
LÉANDRE,	*M. Michu,*
UN TRAITEUR,	*M. Menier.*
TRIVELIN, Valet de Geronte,	*M. Favart.*
MERCURE,	*M. Dorſonville.*

La Scene eſt dans la Maiſon de M. Geronte.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. & Mad. GERONTE, SOPHIE, LE DOCTEUR, PHILINTE, LE TRAITEUR & TRIVELIN.

(On eſt prêt à ſortir de table, Sophie chante, & le Docteur l'accompagne.)

SOPHIE.

AIR : *Triſte raiſon, j'abjure ton empire.*

LISE, à douze ans, demanda ſes étrennes,
Et ſa Maman lui donna des rubans ;
C'étoit bien peu, mais chaque âge a les ſiennes ;
C'étoit bien peu, mais Liſe avoit douze ans.

Second Couplet.

Liſe, à treize ans, demanda des étrennes,
On lui donna des Almanachs chantans ;
Du Dieu d'amour elle y vit les frédaines,
Elle en ſourit, car Liſe avoit treize ans.

Troiſieme Couplet.

A quatorze ans, Liſe pour ſes étrennes,
Choiſit Colin, la perle des amans ;
Mais ſa Maman ſe moquoit de ſes peines,
En lui diſant, tu n'as que quatorze ans.

Quatrieme Couplet.

Liſe, à quinze ans, ne reçut point d'étrennes,
Mais l'Hymen vint appaiſer ſes tourmens ;
Il étoit temps qu'elle donnât les ſiennes,
Et ſon époux eut un cœur de quinze ans.

Madame GERONTE.

AIR : *De la Guitare.*

A ces accens
Docteur, de vos ſens,
Je vois que le plaiſir s'empare ;
Je veux demain
Que de ma main,
Vous teniez un objet auſſi rare.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que ſon cœur au mien
S'accorde auſſi bien,
Que ſa voix s'accorde à ma guitare.

GERONTE.

AIR : *Paris eſt au Roi.*

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.
Mes chevaux ſont-ils prêts ?
Je n'attends qu'après.

Madame GERONTE.

Allons au Palais ;
Pour moi je voudrois
Des pompons, des bonnets,
Des colifichets.

LE DOCTEUR.

La parole,
Tant par rôle,
Tout le jour ſouvent,
S'y vend.

PHILINTE.

Mais la mode
S'accommode
Du ſoir ſeulement,
Pour vendre au chaland
Dans le jour de l'an,
Ces riens d'agrément
Dont le Sexe charmant
Fait ſon ornément.

GERONTE.

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.

TRIVELIN.

Monſieur, j'accours exprès,
Vos chevaux ſont prêts.

Madame GÉRONTE.

AIR : *Liſe demande ſon portrait.*

Philinte m'accompagnera,
Comme c'eſt ſon uſage.
Pour ma fille, elle reſtera
Pour veiller au ménage,
Et j'eſpere qu'elle ſera
Par cet apprentiſſage,
Quand le Docteur l'épouſera,
Toute faite au ménage.

PHILINTE, *en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

Sandis, puiſqu'il s'agit d'emplettes,
A pétits pas eſquivons-nous.
Mà migraine eſt des plus complettes;
Jé né puis reſter avec vous.
Jé mé fais béſoin, ſur mon ame,
D'aller mé répoſer ſoudain;
Mais pour vous étrenner, Madame,
Jé m'en lévérai plus matin.

SCENE II.

SOPHIE, *ſur le devant du Théâtre*, & LE TRAITEUR *au fond.*

SOPHIE.

AIR : *Savez-vous d'où vient qu'Ovide ?*

QU'il eſt cruel de dépendre!
Mon pere pour mon malheur,
Dans huit jours ſans plus attendre,
Donne ma main au Docteur;
Mais il n'aura pas, car il eſt tout à Léandre,
Mais il n'aura pas mon cœur.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! ah! quel dommage!*

Vous ſemblez, ma Reine,
Avoir du ſouci;
Qu'à cela ne tienne,
J'en ai bien auſſi.
Ah! ah! quelle gêne!

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

LE TRAITEUR.

Chacun a ſa peine.

SOPHIE.

AIR : *La farira dondaine.*

Mon cher, d'où proviens
Un ſoupir ſi tendre?

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes ;
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *confidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe ;
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîte à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LÉANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

MOnſieur n'a rien à m'ordonner?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Contente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

AH ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

Ecrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du jour de l'an,
Que l'on y prend le maſque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.

AIR : *De la Paliſſe.*

Qu'entends-je ! & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

Retiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs :
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....

GERONTE.

Ah ! je me meurs.

MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*

Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERONTE,	*M. Roſiere.*
Madame GERONTE,	*Mme. Billioni.*
SOPHIE,	*Mlle. Desbroſſes.*
LE DOCTEUR,	*M. Suin.*
PHILINTE, Ami de la maiſon & Gaſcon,	*M. Clairval.*
LÉANDRE,	*M. Michu,*
UN TRAITEUR,	*M. Menier.*
TRIVELIN, Valet de Geronte,	*M. Favart.*
MERCURE,	*M. Dorſonville.*

La Scene eſt dans la Maiſon de M. Geronte.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. & Mad. GERONTE, SOPHIE, LE DOCTEUR; PHILINTE, LE TRAITEUR & TRIVELIN.

(*On eſt prêt à ſortir de table, Sophie chante, & le Docteur l'accompagne.*)

SOPHIE.

AIR : *Triſte raiſon, j'abjure ton empire.*

LISE, à douze ans, demanda ſes étrennes,
Et ſa Maman lui donna des rubans;
C'étoit bien peu, mais chaque âge a les ſiennes;
C'étoit bien peu, mais Liſe avoit douze ans.

Second Couplet.

Liſe, à treize ans, demanda des étrennes,
On lui donna des Almanachs chantans;
Du Dieu d'amour elle y vit les frédaines,
Elle en ſourit, car Liſe avoit treize ans.

Troiſieme Couplet.

A quatorze ans, Liſe pour ſes étrennes,
Choiſit Colin, la perle des amans;
Mais ſa Maman ſe moquoit de ſes peines,
En lui diſant, tu n'as que quatorze ans.

Quatrieme Couplet.

Liſe, à quinze ans, ne reçut point d'étrennes,
Mais l'Hymen vint appaiſer ſes tourmens ;
Il étoit temps qu'elle donnât les ſiennes,
Et ſon époux eut un cœur de quinze ans.

Madame GERONTE.

AIR : *De la Guitare.*

A ces accens
Docteur, de vos ſens,
Je vois que le plaiſir s'empare ;
Je veux demain
Que de ma main,
Vous teniez un objet auſſi rare.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que ſon cœur au mien
S'accorde auſſi bien,
Que ſa voix s'accorde à ma guitare.

GERONTE.

AIR : *Paris eſt au Roi.*

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.
Mes chevaux ſont-ils prêts ?
Je n'attends qu'après.

Madame GERONTE.

Allons au Palais ;
Pour moi je voudrois
Des pompons, des bonnets,
Des colifichets.

LE DOCTEUR.

La parole,
Tant par rôle,
Tout le jour ſouvent,
S'y vend.

PHILINTE.

Mais la mode
S'accommode
Du ſoir ſeulement,
Pour vendre au chaland
Dans le jour de l'an,
Ces riens d'agrément
Dont le Sexe charmant
Fait ſon ornément.

GERONTE.

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.

TRIVELIN.

Monſieur, j'accours exprès,
Vos chevaux ſont prêts.

Madame GÉRONTE.

AIR : *Liſe demande ſon portrait.*

Philinte m'accompagnera,
Comme c'eſt ſon uſage.
Pour ma fille, elle reſtera
Pour veiller au ménage,
Et j'eſpere qu'elle ſera
Par cet apprentiſſage,
Quand le Docteur l'épouſera,
Toute faite au ménage.

PHILINTE, *en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

Sandis, puiſqu'il s'agit d'emplettes,
A pétits pas eſquivons-nous.
Mà migraine eſt des plus complettes;
Jé né puis reſter avec vous.
Jé mé fais béſoin, ſur mon ame,
D'aller mé répoſer ſoudain;
Mais pour vous étrenner, Madame,
Jé m'en lévérai plus matin.

SCENE II.

SOPHIE, *ſur le devant du Théâtre*, & LE TRAITEUR *au fond.*

SOPHIE.

AIR : *Savez-vous d'où vient qu'Ovide ?*

QU'il eſt cruel de dépendre!
Mon pere pour mon malheur,
Dans huit jours ſans plus attendre,
Donne ma main au Docteur;
Mais il n'aura pas, car il eſt tout à Léandre,
Mais il n'aura pas mon cœur.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! ah! quel dommage!*

Vous ſemblez, ma Reine,
Avoir du ſouci;
Qu'à cela ne tienne,
J'en ai bien auſſi.
Ah! ah! quelle gêne!

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

LE TRAITEUR.

Chacun a ſa peine.

SOPHIE.

AIR : *La farira dondaine.*

Mon cher, d'où provient
Un ſoupir ſi tendre?

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes ;
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *confidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe ;
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîte à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LEANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

Monſieur n'a rien à m'ordonner?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Contente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Ah ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

Ecrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du jour de l'an,
Que l'on y prend le maſque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.

AIR : *De la Paliſſe.*

Qu'entends-je ! & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

Retiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs ;
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....

GERONTE.

Ah ! je me meurs.

MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*

Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

GERONTE.

Je ſuis tout oreilles,
Moi,
Je ſuis tout oreilles.

MERCURE.

AIR: *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Si bien donc que dans ces momens,
D'une humeur acharnée,
Tu frondois tous les complimens
De la nouvelle année:
Or, Jupin qui ſourit de voir
A quel point tu t'emportes...

GERONTE, *à part.*

Comment diable, a-t-il pu ſavoir,
Sans écouter aux portes?

MERCURE.

AIR: *Jupin, dès le matin.*

Jupin
M'a, ce matin,
Dit de te remettre un préſent de ſa main.

GERONTE.

Ah! pardon,
Aſſeyez-vous donc,
Jupin eſt bien bon
De m'envoyer un don.
Je ſuis fâché, morbleu,
D'être ſans feu;
Mais j'allois ſans répit,
Me mettre au lit,
Après avoir écrit
Juſqu'à minuit.

MERCURE, *à part.*

Le caquet de ce maraud m'étourdit.

GERONTE.

C'eſt ſans doute un préſent digne d'un Dieu;
Un Dieu ne doit garder aucun milieu,
Pour lui ce n'eſt qu'un jeu,
Le plus grand don lui coûte ſi peu!

MERCURE.

AIR: *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Interrompras-tu donc toujours
Le Dieu de l'Eloquence?

GERONTE.

Laiſſez d'avance,
Un libre cours
A ma reconnoiſſance.

MERCURE.

Encore un coup, treve à cela,
Approche ici, tiens, le voilà,

Là, là: (*Il lui donne un bonnet jaune.*)

GERONTE.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Le joli cadeau que c'eſt-là, là, là,
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Falloit pas v'nir d'là-haut pour çà,
Là, là.

MERCURE.

AIR: *Ah, ah, ah, Monſieur le Magiſter.*

Va, va, va, tu n'es qu'un benet;
Mais je t'en avertis, tout net,
Crains, quoique ce ſoit un bonnet,
Que Jupin ne mette,
En te voyant prendre ces airs,
Le ſien de travers.

GERONTE, *tâtant le bonnet.*

AIR: *En revenant de la Ville.*

Ce n'eſt pas que je ne ſente
Tout le prix de ce cadeau:
J'en crois l'étoffe excellente
Pour les rhumes de cerveau:
C'eſt quelque Déeſſe habile
Qui l'a filé dans les Cieux;
Mais ſur la terre on en file
Dont la couleur me plaît mieux.

MERCURE.

AIR: *Sans le ſavoir.*

Ce bonnet de peu d'apparence,
Eſt cent fois plus de conſéquence,
Que tu ne pourrois le prévoir:
Mets-le ſans nulle défiance,
Auſſi-tôt qu'on viendra te voir;
Et l'on te dira ce qu'on penſe,
Sans le ſavoir.

GERONTE.

AIR: *Eh! mais, oui-dà!*

Quelle plaiſanterie!

MERCURE.

Si tu ne finis pas,
Jupiter en furie....

GERONTE.

Eh bien! parlons tout bas;
Comme cela,
Croyez-vous que Jupiter entendra?

Second Couplet.

Même air.

Quoi! tout de bon; ma femme,
Si j'ai ce bonnet-là....

MERCURE.

Ne ſaura, ſur mon ame,
Ce qu'elle te dira.

GERONTE.

Eh! mais, oui-dà,
Il ne falloit pas de bonnet pour ça.

MERCURE.

AIR: *N'avez-vous pas vu Fanchette.*

Mais de ce bonnet magique
A peine auras-tu tâté,
Qu'amis, parens, domeſtique,
Te diront la vérité.

GERONTE.

Ah! Seigneur Mercure,
Avec ma coëffure,
Je ſuis donc, ma foi,
Bien plus heureux qu'un Roi.

AIR: *Pour un maudit péché.*

Mais comme on doit graiſſer,
Si j'ai bonne mémoire,
La patte au Meſſager,
Qui vient nous étrenner,
Je vais dans cette armoire...

MERCURE.

Quel mépris pour un Dieu!

GERONTE.

Du moins prenez pour boire.

MERCURE.

Adieu.

(*Mercure s'en va du côté de l'appartement de Madame Geronte.*)

GERONTE.

AIR: *Vous m'entendez bien.*

Eh! mais, où diable allez-vous donc?
Vous voulez ſortir, à quoi bon
Traverſer mon ménage?

MERCURE.

Eh bien!

GERONTE.

Ce n'eſt pas un paſſage;
Vous m'entendez bien.

AIR: *Ah! le bel oiſeau, Maman!*

Son caducée à la main,
Il s'en alloit chez ma femme;
Son caducée à la main,
Il en prenoit le chemin.

MERCURE.

Chût, revenons ſur nos pas,
C'eſt là que loge Madame.

On dit qu'elle a des appas.

GERONTE.

Il n'en eſt rien, ſur mon ame.
Son caducée à la main, &c.

MERCURE.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Jupin ſe faiſoit un devoir
De venir en pompe la voir.

GERONTE.

Fi donc, quels propos ſont les vôtres!

MERCURE.

Un peu moins de prévention;
Suis l'exemple d'Amphitrion,
Accompagné de pluſieurs autres.

GERONTE.

AIR : *Des viſites du jour de l'an.*

Mais ma femme eſt ſans attraits,
Je vous le répete.

MERCURE.

C'eſt qu'avec lui je viendrois
Sans nulle étiquette.

GERONTE.

Oh! mais, *bis.*
On ne la trouve jamais.

MERCURE.

AIR: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Va, Jupiter n'aime qu'à rire.

GERONTE.

Oui, mais s'il paſſoit, ſur ma foi,
Qu'à ma porte il ſe faſſe écrire,
C'eſt bien aſſez d'honneur pour moi.
Allez, que le Ciel vous conſerve;
Mais, en arrivant, au ſurplus,
Donnez le bon jour à Minerve;
Et la bonne nuit à Vénus.

SCENE VIII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Allons, mon Couſin, l'allure.*

CE diable de Mercure,
Eſt un Dieu
Dont je hais la figure:
Je gage à ſa tournure,
Pardieu,
Qu'il cherchoit aventure
Dans ce lieu.
Mon Dieu, la vilaine allure
Pour un Dieu;

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LEANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

Monſieur n'a rien à m'ordonner?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Contente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On conquerra les diamans.*

Ah ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

Ecrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du jour de l'an,
Que l'on y prend le maſque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.

AIR : *De la Paliſſe.*

Qu'entends-je ! & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

Retiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs :
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....

GERONTE.

Ah ! je me meurs.

MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*

Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

GERONTE.

Je ſuis tout oreilles,
Moi,
Je ſuis tout oreilles.

MERCURE.

AIR: *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Si bien donc que dans ces momens,
D'une humeur acharnée,
Tu frondois tous les complimens
De la nouvelle année:
Or, Jupin qui ſourit de voir
A quel point tu t'emportes...

GERONTE, *à part.*

Comment diable, a-t-il pu ſavoir,
Sans écouter aux portes?

MERCURE.

AIR: *Jupin, dès le matin.*

Jupin
M'a, ce matin,
Dit de te remettre un préſent de ſa main.

GERONTE.

Ah! pardon,
Aſſeyez-vous donc,
Jupin eſt bien bon
De m'envoyer un don.
Je ſuis fâché, morbleu,
D'être ſans feu;
Mais j'allois ſans répit,
Me mettre au lit,
Après avoir écrit
Juſqu'à minuit.

MERCURE, *à part.*

Le caquet de ce maraud m'étourdit.

GERONTE.

C'eſt ſans doute un préſent digne d'un Dieu:
Un Dieu ne doit garder aucun milieu.
Pour lui ce n'eſt qu'un jeu,
Le plus grand don lui coûte ſi peu!

MERCURE.

AIR: *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Interrompras-tu donc toujours
Le Dieu de l'Eloquence?

GERONTE.

Laiſſez d'avance,
Un libre cours
A ma reconnoiſſance.

MERCURE.

Encore un coup, treve à cela,
Approche ici, tiens, le voilà,

Là, là. (*Il lui donne un bonnet jaune.*)

GERONTE.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Le joli cadeau que c'eſt-là, là, là,
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Falloit pas v'nir d'là-haut pour çà,
Là, là.

MERCURE.

AIR: *Ah, ah, ah, Monſieur le Magiſter.*

Va, va, va, tu n'es qu'un benet;
Mais je t'en avertis, tout net,
Crains, quoique ce ſoit un bonnet,
Que Jupin ne mette,
En te voyant prendre ces airs,
Le ſien de travers.

GERONTE, *tâtant le bonnet.*

AIR: *En revenant de la Ville.*

Ce n'eſt pas que je ne ſente
Tout le prix de ce cadeau:
J'en crois l'étoffe excellente
Pour les rhumes de cerveau:
C'eſt quelque Déeſſe habile
Qui l'a filé dans les Cieux;
Mais ſur la terre on en file
Dont la couleur me plaît mieux.

MERCURE.

AIR: *Sans le ſavoir.*

Ce bonnet de peu d'apparence,
Eſt cent fois plus de conſéquence,
Que tu ne pourrois le prévoir:
Mets-le ſans nulle défiance,
Auſſi-tôt qu'on viendra te voir;
Et l'on te dira ce qu'on penſe,
Sans le ſavoir.

GERONTE.

AIR: *Eh! mais, oui-dà!*

Quelle plaiſanterie!

MERCURE.

Si tu ne finis pas,
Jupiter en furie....

GERONTE.

Eh bien! parlons tout bas;
Comme cela,
Croyez-vous que Jupiter entendra?

Second Couplet.

Même air.

Quoi! tout de bon, ma femme,
Si j'ai ce bonnet-là....

MERCURE.

Ne ſaura, ſur mon ame,
Ce qu'elle te dira.

GERONTE.

Eh! mais, oui-dà,
Il ne falloit pas de bonnet pour ça.

MERCURE.

AIR: *N'avez-vous pas vu Fanchette.*

Mais de ce bonnet magique
A peine auras-tu tâté,
Qu'amis, parens, domeſtique,
Te diront la vérité.

GERONTE.

Ah! Seigneur Mercure,
Avec ma coëffure,
Je ſuis donc, ma foi,
Bien plus heureux qu'un Roi.

AIR: *Pour un maudit péché.*

Mais comme on doit graiſſer,
Si j'ai bonne mémoire,
La patte au Meſſager,
Qui vient nous étrenner,
Je vais dans cette armoire...

MERCURE.

Quel mépris pour un Dieu!

GERONTE.

Du moins prenez pour boire.

MERCURE.

Adieu.

(*Mercure s'en va du côté de l'appartement de Madame Geronte.*)

GERONTE.

AIR: *Vous m'entendez bien.*

Eh! mais, où diable allez-vous donc?
Vous voulez ſortir, à quoi bon
Traverſer mon ménage?

MERCURE.

Eh bien!

GERONTE.

Ce n'eſt pas un paſſage;
Vous m'entendez bien.

AIR: *Ah! le bel oiſeau, Maman!*

Son caducée à la main,
Il s'en alloit chez ma femme;
Son caducée à la main,
Il en prenoit le chemin.

MERCURE.

Chût, revenons ſur nos pas,
C'eſt là que loge Madame.

On dit qu'elle a des appas.

GERONTE.

Il n'en eſt rien, ſur mon ame.
Son caducée à la main, &c.

MERCURE.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Jupin ſe faiſoit un devoir
De venir en pompe là voir.

GERONTE.

Fi donc, quels propos ſont les vôtres!

MERCURE.

Un peu moins de prévention;
Suis l'exemple d'Amphitrion,
Accompagné de pluſieurs autres.

GERONTE.

AIR : *Des viſites du jour de l'an.*

Mais ma femme eſt ſans attraits,
Je vous le répete.

MERCURE.

C'eſt qu'avec lui je viendrois
Sans nulle étiquette.

GERONTE.

Oh! mais, *bis.*
On ne la trouve jamais.

MERCURE.

AIR: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Va, Jupiter n'aime qu'à rire.

GERONTE.

Oui, mais s'il paſſoit, ſur ma foi,
Qu'à ma porte il ſe faſſe écrire,
C'eſt bien aſſez d'honneur pour moi.
Allez, que le Ciel vous conſerve;
Mais, en arrivant, au ſurplus,
Donnez le bon jour à Minerve;
Et la bonne nuit à Vénus.

SCENE VIII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Allons, mon Couſin, l'allure.*

CE diable de Mercure,
Eſt un Dieu
Dont je hais la figure:
Je gage à ſa tournure,
Pardieu,
Qu'il cherchoit aventure
Dans ce lieu.
Mon Dieu, la vilaine allure
Pour un Dieu;

Mon Dieu, la vilaine allure.
Fin de l'air : *Dérouillons, ma Commere.*
Sur tout ceci,
J'ai du ſouci ;
Verrouillons, verrouillons notre porte,
De peur qu'il ne revienne ici.
AIR : *Dodo, l'enfant do.*
Peut-on attendre quelque fruit
D'un bonnet conſtruit
De la ſorte ?
L'effet qu'on ſoutient qu'il produit
Eſt faux, ou le diable m'emporte :
Au reſte, en l'eſſayant ſans bruit,
Demain je ſerai plus inſtruit ;
Mais il eſt minuit,
N'en faiſons qu'un bonnet de nuit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *J'ai rêvé toute la nuit.*
DAns la tête & dans l'eſprit,
Ce petit bonnet maudit
M'a trotté toute la nuit :
Mais je doute encor, tant je ſuis têtu,
Qu'il puiſſe être revêtu
D'une auſſi grande vertu.
AIR : *Chacun à ſon tour.*
J'en ferai l'épreuve complette
Sur tous ceux qui me font la cour.
Mais, ma fille eſt à ſa toilette,
Et chez ma femme il n'eſt pas jour.
Trivelin jouera le premier rôle,
Puiſqu'il paroît dans ce ſéjour.
Chacun à ſon tour,
Ce ſera drôle ;
Chacun à ſon tour.
(*Il met le bonnet.*)

SCENE II.

GERONTE & TRIVELIN.

GERONTE.

AIR : *Des Pendus.*

A Ton air honnête & calin,
Je te devine, Trivelin.
Il eſt naturel que tu viennes
Le premier, chercher tes étrennes.

TRIVELIN.

Ah! Monſieur, pour le plus certain,
Je les ai priſes ce matin.

GERONTE, *à part.*

AIR: *A coups de pied, à coups de poing.*

Le bonnet opéreroit-il ?

TRIVELIN.

J'ai viſité d'un œil ſubtil,
La cave où la liqueur ſe ſerre.

GERONTE.

Mais je la ferme avec grand ſoin.

TRIVELIN.

Auſſi de force ai-je eu beſoin :
Deux coups de pied, trois coups de poing,
En ont mis la ſerrure à terre.

AIR: *Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne.*

Puis j'ai trouvé dans ma revue,
Du Tokaï qui flattoit la vue.

GERONTE.

Eh bien! quels détails ſuperflus?

TRIVELIN.

Eh bien! vous ne le verrez plus.

AIR : *Rantam plan, tire lire.*

Mais j'ai pris aſſurément,
Un bon plan.
Au lieu d'en ſabler à l'inſtant,
Je l'ai ſerré finement
Pour le boire à meſure :
Mais voici, je vous jure,
Le bon de l'aventure,
Pour que vous donniez dedans
En plein plan,
Sans ſoupçonner nul de vos gens,
Au ſoupirail, par devant,
J'ai fait une ouverture.

GERONTE, *à part.*

Quel ſavoir me procure
Ce bonnet de Mercure!

(*Il prend une canne & frappe Trivelin avec tant d'action que le bonnet tombe.*)

Ça, rends-le moi ſur le champ
En plein plan.

TRIVELIN.

Si j'avois ce jonc ſeulement,
Je vous le rendrois vraiment,
Et même avec uſure.
AIR : *Ne v'là-t'il pas que j'aime !*
Hélas ! je ſuis meurtri par-tout !
Ah ! grands Dieux, que de peines !

GERONTE.

Ivrogne, tu n'es pas au bout.

TRIVELIN.

Sont-ce là mes étrennes ?
(*à part.*)
AIR : *Comment faire ?*
Comment diable, a-t-il pu ſavoir ?

GERONTE.

Çà, décampe, ou nous allons voir.

TRIVELIN.

Traite-t-on les gens de la ſorte ?
C'eſt avoir le cœur endurci.

GERONTE.

Tu n'as plus rien à prendre ici,
Que la porte.

TRIVELIN.

AIR : *Du Vaudeville des Nymphes de Diane.*
Non, je ne ſortirai pas.

GERONTE.

Mais voyez le drôle !

TRIVELIN.

Je veux mes certificats.

GERONTE.

Oh ! parbleu, tu les auras,
Par-deſſus l'épaule. *bis.*

SCENE III.

GERONTE, *ſeul, après avoir ramaſſé le bonnet.*

AIR : *Monſieur Charlot deſſus le Pont-au-Change.*

AH, quel bonnet ! ſans être magnifique,
D'une vertu magique
Il eſt, ma foi, rempli :
Qu'il eſt gentil ! qu'il eſt joli !
C'eſt un bonnet unique,
Un bonnet accompli.

SCENE

SCENE IV.

GERONTE & Madame GERONTE.

GERONTE.

AIR : *Pierrot revenant du moulin.*

JE vois ma femme en ce moment.

Madame GERONTE.

Embraſſons-nous bien tendrement.
Quand l'eſprit eſt par trop content,
Il rend très-mal tout ce que le cœur ſent;
Mais un doux baiſer que l'on ſe prend
Le jour de l'an,
Vaut franchement
Le meilleur compliment.

AIR : *Prends, ma Philis, prends ton verre.*

En vain mon amour l'aſſiége;
Il échappe de mes bras.

GERONTE, *tournant le bonnet entre ſes mains.*

Le mettrai-je?
Ou ne le mettrai-je pas?

AIR : *Des portraits à la mode.*

Tout bien réfléchi, quel doute eſt donc le mien?
Couvrons-nous ſans peur, ma femme m'aime bien.

Madame GERONTE.

Oui mon cher ami, ne te gêne ſur rien,
C'eſt-là la bonne méthode.
(*Geronte met ſon bonnet.*)
Sais-tu qu'en bonnet je te trouve bien laid?

GERONTE.

C'eſt qu'apparemment la couleur t'en déplaît;
Mais c'eſt un cadeau qu'aujourd'hui l'on m'a fait.

Madame GERONTE.

Voilà les bonnets à la mode.

AIR : *Le premier jour qu'on aime.*

Si je te careſſe aujourd'hui,
C'eſt pour ſuivre l'uſage;
Car tu me fais mourir d'ennui.

GERONTE.

Quel eſt donc ce langage?

Madame GERONTE.

Je ne vois dans notre lien,
Qu'un frein que je dévore;
Je t'aimois autrefois....

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

Eh, bien!

Madame GERONTE.

Aujourd'hui je t'adore.

GERONTE.

Je ſuis tout oreilles,
Moi,
Je ſuis tout oreilles.

MERCURE.

AIR: *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Si bien donc que dans ces momens,
D'une humeur acharnée,
Tu frondois tous les complimens
De la nouvelle année:
Or, Jupin qui ſourit de voir
A quel point tu t'emportes...

GERONTE, *à part.*

Comment diable, a-t-il pu ſavoir,
Sans écouter aux portes?

MERCURE.

AIR: *Jupin, dès le matin.*

Jupin
M'a, ce matin,
Dit de te remettre un préſent de ſa main.

GERONTE.

Ah! pardon,
Aſſeyez-vous donc,
Jupin eſt bien bon
De m'envoyer un don.
Je ſuis fâché, morbleu,
D'être ſans feu;
Mais j'allois ſans répit,
Me mettre au lit,
Après avoir écrit
Juſqu'à minuit.

MERCURE, *à part.*

Le caquet de ce maraud m'étourdit.

GERONTE.

C'eſt ſans doute un préſent digne d'un Dieu;
Un Dieu ne doit garder aucun milieu,
Pour lui ce n'eſt qu'un jeu,
Le plus grand don lui coûte ſi peu!

MERCURE.

AIR: *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Interrompras-tu donc toujours
Le Dieu de l'Eloquence?

GERONTE.

Laiſſez d'avance,
Un libre cours
A ma reconnoiſſance.

MERCURE.

Encore un coup, treve à cela,
Approche ici, tiens, le voilà,

Là, là. (*Il lui donne un bonnet jaune.*)

GERONTE.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Le joli cadeau que c'eſt-là, là, là,
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Falloit pas v'nir d'là-haut pour çà,
Là, là.

MERCURE.

AIR: *Ah, ah, ah, Monſieur le Magiſter.*

Va, va, va, tu n'es qu'un benet;
Mais je t'en avertis, tout net,
Crains, quoique ce ſoit un bonnet,
Que Jupin ne mette,
En te voyant prendre ces airs,
Le ſien de travers.

GERONTE, *tâtant le bonnet.*

AIR: *En revenant de la Ville.*

Ce n'eſt pas que je ne ſente
Tout le prix de ce cadeau:
J'en crois l'étoffe excellente
Pour les rhumes de cerveau:
C'eſt quelque Déeſſe habile
Qui l'a filé dans les Cieux;
Mais ſur la terre on en file
Dont la couleur me plaît mieux.

MERCURE.

AIR: *Sans le ſavoir.*

Ce bonnet de peu d'apparence,
Eſt cent fois plus de conſéquence,
Que tu ne pourrois le prévoir:
Mets-le ſans nulle défiance,
Auſſi-tôt qu'on viendra te voir;
Et l'on te dira ce qu'on penſe,
Sans le ſavoir.

GERONTE.

AIR: *Eh! mais, oui-dà!*

Quelle plaiſanterie!

MERCURE.

Si tu ne finis pas,
Jupiter en furie....

GERONTE.

Eh bien! parlons tout bas;
Comme cela,
Croyez-vous que Jupiter entendra?

Second Couplet.

Même air.

Quoi! tout de bon; ma femme,
Si j'ai ce bonnet-là....

MERCURE.

Ne ſaura, ſur mon ame,
Ce qu'elle te dira.

GERONTE.

Eh! mais, oui-dà,
Il ne falloit pas de bonnet pour ça.

MERCURE.

AIR: *N'avez-vous pas vu Fanchette.*

Mais de ce bonnet magique
A peine auras-tu tâté,
Qu'amis, parens, domeſtique,
Te diront la vérité.

GERONTE.

Ah! Seigneur Mercure,
Avec ma coëffure,
Je ſuis donc, ma foi,
Bien plus heureux qu'un Roi.

AIR: *Pour un maudit péché.*

Mais comme on doit graiſſer,
Si j'ai bonne mémoire,
La patte au Meſſager,
Qui vient nous étrenner,
Je vais dans cette armoire...

MERCURE.

Quel mépris pour un Dieu!

GERONTE.

Du moins prenez pour boire.

MERCURE.

Adieu.

(*Mercure s'en va du côté de l'appartement de Madame Geronte.*)

GERONTE.

AIR: *Vous m'entendez bien.*

Eh! mais, où diable allez-vous donc?
Vous voulez ſortir, à quoi bon
Traverſer mon ménage?

MERCURE.

Eh bien!

GERONTE.

Ce n'eſt pas un paſſage;
Vous m'entendez bien.

AIR: *Ah! le bel oiſeau, Maman!*

Son caducée à la main,
Il s'en alloit chez ma femme;
Son caducée à la main,
Il en prenoit le chemin.

MERCURE.

Chût, revenons ſur nos pas,
C'eſt là que loge Madame.

On dit qu'elle a des appas.

GERONTE.

Il n'en eſt rien, ſur mon ame.
Son caducée à la main, &c.

MERCURE.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Jupin ſe faiſoit un devoir
De venir en pompe la voir.

GERONTE.

Fi donc, quels propos ſont les vôtres!

MERCURE.

Un peu moins de prévention ;
Suis l'exemple d'Amphitrion,
Accompagné de pluſieurs autres.

GERONTE.

AIR : *Des viſites du jour de l'an.*

Mais ma femme eſt ſans attraits,
Je vous le répete.

MERCURE.

C'eſt qu'avec lui je viendrois
Sans nulle étiquette.

GERONTE.

Oh ! mais, *bis.*
On ne la trouve jamais.

MERCURE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Va, Jupiter n'aime qu'à rire.

GERONTE.

Oui, mais s'il paſſoit, ſur ma foi,
Qu'à ma porte il ſe faſſe écrire,
C'eſt bien aſſez d'honneur pour moi.
Allez, que le Ciel vous conſerve ;
Mais, en arrivant, au ſurplus,
Donnez le bon jour à Minerve ;
Et la bonne nuit à Vénus.

SCENE VIII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Allons, mon Couſin, l'allure.*

CE diable de Mercure,
Eſt un Dieu
Dont je hais la figure :
Je gage à ſa tournure,
Pardieu,
Qu'il cherchoit aventure
Dans ce lieu.
Mon Dieu, la vilaine allure
Pour un Dieu ;

Mon Dieu, la vilaine allure.
Fin de l'air : *Dérouillons, ma Commere.*
Sur tout ceci,
J'ai du ſouci ;
Verrouillons, verrouillons notre porte,
De peur qu'il ne revienne ici.
AIR : *Dodo, l'enfant do.*
Peut-on attendre quelque fruit
D'un bonnet conſtruit
De la ſorte ?
L'effet qu'on ſoutient qu'il produit.
Eſt faux, ou le diable m'emporte :
Au reſte, en l'eſſayant ſans bruit,
Demain je ſerai plus inſtruit ;
Mais il eſt minuit,
N'en faiſons qu'un bonnet de nuit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *J'ai rêvé toute la nuit.*
Dans la tête & dans l'eſprit,
Ce petit bonnet maudit
M'a trotté toute la nuit :
Mais je doute encor, tant je ſuis têtu,
Qu'il puiſſe être revêtu
D'une auſſi grande vertu.
AIR : *Chacun à ſon tour.*
J'en ferai l'épreuve complette
Sur tous ceux qui me font la cour.
Mais, ma fille eſt à ſa toilette,
Et chez ma femme il n'eſt pas jour.
Trivelin jouera le premier rôle,
Puiſqu'il paroît dans ce ſéjour.
Chacun à ſon tour,
Ce ſera drôle ;
Chacun à ſon tour.
(*Il met le bonnet.*)

SCENE II.

GERONTE & TRIVELIN.

GERONTE.

AIR : *Des Pendus.*

A Ton air honnête & calin,
Je te devine, Trivelin,
Il eſt naturel que tu viennes
Le premier, chercher tes étrennes.

TRIVELIN.

Ah! Monſieur, pour le plus certain,
Je les ai priſes ce matin.

GERONTE, *à part.*

AIR: *A coups de pied, à coups de poing.*

Le bonnet opéreroit-il?

TRIVELIN.

J'ai viſité d'un œil ſubtil,
La cave où la liqueur ſe ſerre.

GERONTE.

Mais je la ferme avec grand ſoin.

TRIVELIN.

Auſſi de force ai-je eu beſoin :
Deux coups de pied, trois coups de poing,
En ont mis la ſerrure à terre.

AIR: *Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne.*

Puis j'ai trouvé dans ma revue,
Du Tokaï qui flattoit la vue.

GERONTE.

Eh bien! quels détails ſuperflus?

TRIVELIN.

Eh bien! vous ne le verrez plus.

AIR : *Rantam plan, tire lire.*

Mais j'ai pris aſſurément,
Un bon plan.
Au lieu d'en ſabler à l'inſtant,
Je l'ai ſerré finement
Pour le boire à meſure:
Mais voici, je vous jure,
Le bon de l'aventure,
Pour que vous donniez dedans
En plein plan,
Sans ſoupçonner nul de vos gens,
Au ſoupirail, par devant,
J'ai fait une ouverture.

GERONTE, *à part.*

Quel ſavoir me procure
Ce bonnet de Mercure!

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes ;
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *confidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe ;
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîte à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LEANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

MOnſieur n'a rien à m'ordonner?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Contente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

AH ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

ECrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du jour de l'an,
Que l'on y prend le maſque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.

AIR : *De la Paliſſe.*

Qu'entends-je ! & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

REtiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs :
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....

GERONTE.

Ah ! je me meurs.

MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*

Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

GERONTE.

Je ſuis tout oreilles,
Moi,
Je ſuis tout oreilles.

MERCURE.

AIR: *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Si bien donc que dans ces momens,
D'une humeur acharnée,
Tu frondois tous les complimens
De la nouvelle année:
Or, Jupin qui ſourit de voir
A quel point tu t'emportes...

GERONTE, *à part.*

Comment diable, a-t-il pu ſavoir,
Sans écouter aux portes?

MERCURE.

AIR: *Jupin, dès le matin.*

Jupin
M'a, ce matin,
Dit de te remettre un préſent de ſa main.

GERONTE.

Ah! pardon,
Aſſeyez-vous donc,
Jupin eſt bien bon
De m'envoyer un don.
Je ſuis fâché, morbleu,
D'être ſans feu;
Mais j'allois ſans répit,
Me mettre au lit,
Après avoir écrit
Juſqu'à minuit.

MERCURE, *à part.*

Le caquet de ce maraud m'étourdit.

GERONTE.

C'eſt ſans doute un préſent digne d'un Dieu:
Un Dieu ne doit garder aucun milieu,
Pour lui ce n'eſt qu'un jeu,
Le plus grand don lui coûte ſi peu!

MERCURE.

AIR: *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Interrompras-tu donc toujours
Le Dieu de l'Eloquence?

GERONTE.

Laiſſez d'avance,
Un libre cours
A ma reconnoiſſance.

MERCURE.

Encore un coup, treve à cela,
Approche ici, tiens, le voilà,

Là, là. (*Il lui donne un bonnet jaune.*)

GERONTE.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Le joli cadeau que c'eſt-là, là, là,
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Falloit pas v'nir d'là-haut pour çà,
Là, là.

MERCURE.

AIR: *Ah, ah, ah, Monſieur le Magiſter.*

Va, va, va, tu n'es qu'un benet;
Mais je t'en avertis, tout net,
Crains, quoique ce ſoit un bonnet,
Que Jupin ne mette,
En te voyant prendre ces airs,
Le ſien de travers.

GERONTE, *tâtant le bonnet.*

AIR: *En revenant de la Ville.*

Ce n'eſt pas que je ne ſente
Tout le prix de ce cadeau:
J'en crois l'étoffe excellente
Pour les rhumes de cerveau:
C'eſt quelque Déeſſe habile
Qui l'a filé dans les Cieux;
Mais ſur la terre on en file
Dont la couleur me plaît mieux.

MERCURE.

AIR: *Sans le ſavoir.*

Ce bonnet de peu d'apparence,
Eſt cent fois plus de conſéquence,
Que tu ne pourrois le prévoir:
Mets-le ſans nulle défiance,
Auſſi-tôt qu'on viendra te voir;
Et l'on te dira ce qu'on penſe,
Sans le ſavoir.

GERONTE.

AIR: *Eh! mais, oui-dà!*

Quelle plaiſanterie!

MERCURE.

Si tu ne finis pas,
Jupiter en furie....

GERONTE.

Eh bien! parlons tout bas;
Comme cela,
Croyez-vous que Jupiter entendra?

Second Couplet.

Même air.

Quoi! tout de bon; ma femme,
Si j'ai ce bonnet-là....

MERCURE.

Ne ſaura, ſur mon ame,
Ce qu'elle te dira.

GERONTE.

Eh! mais, oui-dà,
Il ne falloit pas de bonnet pour ça.

MERCURE.

AIR: *N'avez-vous pas vu Fanchette.*

Mais de ce bonnet magique
A peine auras-tu tâté,
Qu'amis, parens, domeſtique,
Te diront la vérité.

GERONTE.

Ah! Seigneur Mercure,
Avec ma coëffure,
Je ſuis donc, ma foi,
Bien plus heureux qu'un Roi.

AIR: *Pour un maudit péché.*

Mais comme on doit graiſſer,
Si j'ai bonne mémoire,
La patte au Meſſager,
Qui vient nous étrenner,
Je vais dans cette armoire...

MERCURE.

Quel mépris pour un Dieu!

GERONTE.

Du moins prenez pour boire.

MERCURE.

Adieu.

(*Mercure s'en va du côté de l'appartement de Madame Geronte.*)

GERONTE.

AIR: *Vous m'entendez bien.*

Eh! mais, où diable allez-vous donc?
Vous voulez ſortir, à quoi bon
Traverſer mon ménage?

MERCURE.

Eh bien!

GERONTE.

Ce n'eſt pas un paſſage;
Vous m'entendez bien.

AIR: *Ah! le bel oiſeau, Maman!*

Son caducée à la main,
Il s'en alloit chez ma femme;
Son caducée à la main,
Il en prenoit le chemin.

MERCURE.

Chût, revenons ſur nos pas,
C'eſt là que loge Madame.

On dit qu'elle a des appas.

GERONTE.

Il n'en eſt rien, ſur mon ame.
Son caducée à la main, &c.

MERCURE.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Jupin ſe faiſoit un devoir
De venir en pompe la voir.

GERONTE.

Fi donc, quels propos ſont les vôtres!

MERCURE.

Un peu moins de prévention;
Suis l'exemple d'Amphitrion,
Accompagné de pluſieurs autres.

GERONTE.

AIR : *Des Viſites du jour de l'an.*

Mais ma femme eſt ſans attraits,
Je vous le répete.

MERCURE.

C'eſt qu'avec lui je viendrois
Sans nulle étiquette.

GERONTE.

Oh! mais, *bis.*
On ne la trouve jamais.

MERCURE.

AIR: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Va, Jupiter n'aime qu'à rire.

GERONTE.

Oui, mais s'il paſſoit, ſur ma foi,
Qu'à ma porte il ſe faſſe écrire,
C'eſt bien aſſez d'honneur pour moi.
Allez, que le Ciel vous conſerve;
Mais, en arrivant, au ſurplus,
Donnez le bon jour à Minerve;
Et la bonne-nuit à Vénus.

SCENE VIII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Allons, mon Couſin, l'allure.*

CE diable de Mercure,
Eſt un Dieu
Dont je hais la figure:
Je gage à ſa tournure,
Pardieu,
Qu'il cherchoit aventure
Dans ce lieu.
Mon Dieu, la vilaine allure
Pour un Dieu;

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LÉANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

Monſieur n'a rien à m'ordonner ?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner ?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Contente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah ! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

Ah ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

Ecrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du jour de l'an,
Que l'on y prend le maſque.
Second Couplet.
En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.
AIR : *De la Paliſſe.*
Qu'entends-je ! & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

Retiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs :
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....
GERONTE.
Ah ! je me meurs.
MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*
Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

GERONTE.

Je ſuis tout oreilles,
Moi,
Je ſuis tout oreilles.

MERCURE.

AIR: *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Si bien donc que dans ces momens,
D'une humeur acharnée,
Tu frondois tous les complimens
De la nouvelle année:
Or, Jupin qui ſourit de voir
A quel point tu t'emportes...

GERONTE, *à part.*

Comment diable, a-t-il pu ſavoir,
Sans écouter aux portes?

MERCURE.

AIR: *Jupin, dès le matin.*

Jupin
M'a, ce matin,
Dit de te remettre un préſent de ſa main.

GERONTE.

Ah! pardon,
Aſſeyez-vous donc,
Jupin eſt bien bon
De m'envoyer un don.
Je ſuis fâché, morbleu,
D'être ſans feu;
Mais j'allois ſans répit,
Me mettre au lit,
Après avoir écrit
Juſqu'à minuit.

MERCURE, *à part.*

Le caquet de ce maraud m'étourdit.

GERONTE.

C'eſt ſans doute un préſent digne d'un Dieu:
Un Dieu ne doit garder aucun milieu,
Pour lui ce n'eſt qu'un jeu,
Le plus grand don lui coûte ſi peu!

MERCURE.

AIR: *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Interrompras-tu donc toujours
Le Dieu de l'Eloquence?

GERONTE.

Laiſſez d'avance,
Un libre cours
A ma reconnoiſſance.

MERCURE.

Encore un coup, treve à cela,
Approche ici, tiens, le voilà,

Là, là. (*Il lui donne un bonnet jaune.*)

GERONTE.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Le joli cadeau que c'eſt-là, là, là,
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Falloit pas v'nir d'là-haut pour çà,
Là, là.

MERCURE.

AIR: *Ah, ah, ah, Monſieur le Magiſter.*

Va, va, va, tu n'es qu'un benet;
Mais je t'en avertis, tout net,
Crains, quoique ce ſoit un bonnet,
Que Jupin ne mette,
En te voyant prendre ces airs,
Le ſien de travers.

GERONTE, *tâtant le bonnet.*

AIR: *En revenant de la Ville.*

Ce n'eſt pas que je ne ſente
Tout le prix de ce cadeau:
J'en crois l'étoffe excellente
Pour les rhumes de cerveau:
C'eſt quelque Déeſſe habile
Qui l'a filé dans les Cieux;
Mais ſur la terre on en file
Dont la couleur me plaît mieux.

MERCURE.

AIR: *Sans le ſavoir.*

Ce bonnet de peu d'apparence,
Eſt cent fois plus de conſéquence,
Que tu ne pourrois le prévoir:
Mets-le ſans nulle défiance,
Auſſi-tôt qu'on viendra te voir;
Et l'on te dira ce qu'on penſe,
Sans le ſavoir.

GERONTE.

AIR: *Eh! mais, oui-dà!*

Quelle plaiſanterie!

MERCURE.

Si tu ne finis pas,
Jupiter en furie....

GERONTE.

Eh bien! parlons tout bas;
Comme cela,
Croyez-vous que Jupiter entendra?

Second Couplet.

Même air.

Quoi! tout de bon; ma femme,
Si j'ai ce bonnet-là....

Quatrieme Couplet.

Liſe, à quinze ans, ne reçut point d'étrennes,
Mais l'Hymen vint appaiſer ſes tourmens ;
Il étoit temps qu'elle donnât les ſiennes,
Et ſon époux eut un cœur de quinze ans.

Madame GERONTE.

AIR : *De la Guitare.*

A ces accens
Docteur, de vos ſens,
Je vois que le plaiſir s'empare ;
Je veux demain
Que de ma main,
Vous teniez un objet auſſi rare.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que ſon cœur au mien
S'accorde auſſi bien,
Que ſa voix s'accorde à ma guitare.

GERONTE.

AIR : *Paris eſt au Roi.*

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.
Mes chevaux ſont-ils prêts ?
Je n'attends qu'après.

Madame GERONTE.

Allons au Palais ;
Pour moi je voudrois
Des pompons, des bonnets,
Des colifichets.

LE DOCTEUR.

La parole,
Tant par rôle,
Tout le jour ſouvent,
S'y vend.

PHILINTE.

Mais la mode
S'accommode
Du ſoir ſeulement,
Pour vendre au chaland
Dans le jour de l'an,
Ces riens d'agrément
Dont le Sexe charmant
Fait ſon ornément.

GERONTE.

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.

TRIVELIN.

Monſieur, j'accours exprès,
Vos chevaux ſont prêts.

Madame GÉRONTE.

AIR : *Liſe demande ſon portrait.*

Philinte m'accompagnera,
Comme c'eſt ſon uſage.
Pour ma fille, elle reſtera
Pour veiller au ménage,
Et j'eſpere qu'elle ſera
Par cet apprentiſſage,
Quand le Docteur l'épouſera,
Toute faite au ménage.

PHILINTE, *en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

Sandis, puiſqu'il s'agit d'emplettes,
A pétits pas eſquivons-nous.
Mà migraine eſt des plus complettes;
Jé né puis reſter avec vous.
Jé mé fais béſoin, ſur mon ame,
D'aller mé répoſer ſoudain;
Mais pour vous étrenner, Madame,
Jé m'en lévérai plus matin.

SCENE II.

SOPHIE, *ſur le devant du Théâtre*, & LE TRAITEUR *au fond.*

SOPHIE.

AIR : *Savez-vous d'où vient qu'Ovide ?*

QU'il eſt cruel de dépendre!
Mon pere pour mon malheur,
Dans huit jours ſans plus attendre,
Donne ma main au Docteur;
Mais il n'aura pas, car il eſt tout à Léandre,
Mais il n'aura pas mon cœur.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! ah! quel dommage!*

Vous ſemblez, ma Reine,
Avoir du ſouci;
Qu'à cela ne tienne,
J'en ai bien auſſi.
Ah! ah! quelle gêne!

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

LE TRAITEUR.

Chacun a ſa peine.

SOPHIE.

AIR : *La farira dondaine.*

Mon cher, d'où proviens
Un ſoupir ſi tendre?

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes,
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.
AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*
Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *confidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe ;
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîte à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LEANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

MOnſieur n'a rien à m'ordonner ?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner ?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Contente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah ! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

AH ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

Ecrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du jour de l'an,
Que l'on y prend le maſque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.

AIR : *De la Paliſſe.*

Qu'entends-je ! & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

Retiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs :
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....

GERONTE.

Ah ! je me meurs.

MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*

Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

GERONTE.

Je ſuis tout oreilles,
Moi,
Je ſuis tout oreilles.

MERCURE.

AIR: *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Si bien donc que dans ces momens,
D'une humeur acharnée,
Tu frondois tous les complimens
De la nouvelle année:
Or, Jupin qui ſourit de voir
A quel point tu t'emportes...

GERONTE, *à part.*

Comment diable, a-t-il pu ſavoir,
Sans écouter aux portes?

MERCURE.

AIR: *Jupin, dès le matin.*

Jupin
M'a, ce matin,
Dit de te remettre un préſent de ſa main.

GERONTE.

Ah! pardon,
Aſſeyez-vous donc,
Jupin eſt bien bon
De m'envoyer un don.
Je ſuis fâché, morbleu,
D'être ſans feu;
Mais j'allois ſans répit,
Me mettre au lit,
Après avoir écrit
Juſqu'à minuit.

MERCURE, *à part.*

Le caquet de ce maraud m'étourdit.

GERONTE.

C'eſt ſans doute un préſent digne d'un Dieu:
Un Dieu ne doit garder aucun milieu,
Pour lui ce n'eſt qu'un jeu,
Le plus grand don lui coûte ſi peu!

MERCURE.

AIR: *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Interrompras-tu donc toujours
Le Dieu de l'Eloquence?

GERONTE.

Laiſſez d'avance,
Un libre cours
A ma reconnoiſſance.

MERCURE.

Encore un coup, treve à cela,
Approche ici, tiens, le voilà,

Là, là. (*Il lui donne un bonnet jaune.*)

GERONTE.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Le joli cadeau que c'eſt-là, là, là,
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Falloit pas v'nir d'là-haut pour çà,
Là, là.

MERCURE.

AIR: *Ah, ah, ah, Monſieur le Magiſter.*

Va, va, va, tu n'es qu'un benet;
Mais je t'en avertis, tout net,
Crains, quoique ce ſoit un bonnet,
Que Jupin ne mette,
En te voyant prendre ces airs,
Le ſien de travers.

GERONTE, *tâtant le bonnet.*

AIR: *En revenant de la Ville.*

Ce n'eſt pas que je ne ſente
Tout le prix de ce cadeau:
J'en crois l'étoffe excellente
Pour les rhumes de cerveau:
C'eſt quelque Déeſſe habile
Qui l'a filé dans les Cieux;
Mais ſur la terre on en file
Dont la couleur me plaît mieux.

MERCURE.

AIR: *Sans le ſavoir.*

Ce bonnet de peu d'apparence,
Eſt cent fois plus de conſéquence,
Que tu ne pourrois le prévoir:
Mets-le ſans nulle défiance,
Auſſi-tôt qu'on viendra te voir;
Et l'on te dira ce qu'on penſe,
Sans le ſavoir.

GERONTE.

AIR: *Eh! mais, oui-dà!*

Quelle plaiſanterie!

MERCURE.

Si tu ne finis pas,
Jupiter en furie....

GERONTE.

Eh bien! parlons tout bas;
Comme cela,
Croyez-vous que Jupiter entendra?

Second Couplet.

Même air.

Quoi! tout de bon; ma femme,
Si j'ai ce bonnet-là....

MERCURE.

Ne ſaura, ſur mon ame,
Ce qu'elle te dira.

GERONTE.

Eh! mais, oui-dà,
Il ne falloit pas de bonnet pour ça.

MERCURE.

AIR: *N'avez-vous pas vu Fanchette.*

Mais de ce bonnet magique
A peine auras-tu tâté,
Qu'amis, parens, domeſtique,
Te diront la vérité.

GERONTE.

Ah! Seigneur Mercure,
Avec ma coëffure,
Je ſuis donc, ma foi,
Bien plus heureux qu'un Roi.

AIR: *Pour un maudit péché.*

Mais comme on doit graiſſer,
Si j'ai bonne mémoire,
La patte au Meſſager,
Qui vient nous étrenner,
Je vais dans cette armoire...

MERCURE.

Quel mépris pour un Dieu!

GERONTE.

Du moins prenez pour boire.

MERCURE.

Adieu.

(*Mercure s'en va du côté de l'appartement de Madame Geronte.*)

GERONTE.

AIR: *Vous m'entendez bien.*

Eh! mais, où diable allez-vous donc?
Vous voulez ſortir, à quoi bon
Traverſer mon ménage?

MERCURE.

Eh bien!

GERONTE.

Ce n'eſt pas un paſſage;
Vous m'entendez bien.

AIR: *Ah! le bel oiſeau, Maman!*

Son caducée à la main,
Il s'en alloit chez ma femme;
Son caducée à la main,
Il en prenoit le chemin.

MERCURE.

Chût, revenons ſur nos pas,
C'eſt là que loge Madame.

On dit qu'elle a des appas.

GERONTE.

Il n'en eſt rien, ſur mon ame.
Son caducée à la main, &c.

MERCURE.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Jupin ſe faiſoit un devoir
De venir en pompe là voir.

GERONTE.

Fi donc, quels propos ſont les vôtres!

MERCURE.

Un peu moins de prévention ;
Suis l'exemple d'Amphitrion,
Accompagné de pluſieurs autres.

GERONTE.

AIR : *Des viſites du jour de l'an.*

Mais ma femme eſt ſans attraits,
Je vous le répete.

MERCURE.

C'eſt qu'avec lui je viendrois
Sans nulle étiquette.

GERONTE.

Oh ! mais, *bis.*
On ne la trouve jamais.

MERCURE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Va, Jupiter n'aime qu'à rire.

GERONTE.

Oui, mais s'il paſſoit, ſur ma foi,
Qu'à ma porte il ſe faſſe écrire,
C'eſt bien aſſez d'honneur pour moi.
Allez, que le Ciel vous conſerve ;
Mais, en arrivant, au ſurplus,
Donnez le bon jour à Minerve ;
Et la bonne nuit à Vénus.

SCENE VIII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Allons, mon Couſin, l'allure.*

CE diable de Mercure,
Eſt un Dieu
Dont je hais la figure :
Je gage à ſa tournure,
Pardieu,
Qu'il cherchoit aventure
Dans ce lieu.
Mon Dieu, la vilaine allure
Pour un Dieu ;

Quatrieme Couplet.

Liſe, à quinze ans, ne reçut point d'étrennes,
Mais l'Hymen vint appaiſer ſes tourmens ;
Il étoit temps qu'elle donnât les ſiennes,
Et ſon époux eut un cœur de quinze ans.

Madame GERONTE.

AIR : *De la Guitare.*

A ces accens
Docteur, de vos ſens,
Je vois que le plaiſir s'empare ;
Je veux demain
Que de ma main,
Vous teniez un objet auſſi rare.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que ſon cœur au mien
S'accorde auſſi bien,
Que ſa voix s'accorde à ma guitare.

GERONTE.

AIR : *Paris eſt au Roi.*

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.
Mes chevaux ſont-ils prêts ?
Je n'attends qu'après.

Madame GERONTE.

Allons au Palais ;
Pour moi je voudrois
Des pompons, des bonnets,
Des colifichets.

LE DOCTEUR.

La parole,
Tant par rôle,
Tout le jour ſouvent,
S'y vend.

PHILINTE.

Mais la mode
S'accommode
Du ſoir ſeulement,
Pour vendre au chaland
Dans le jour de l'an,
Ces riens d'agrément
Dont le Sexe charmant
Fait ſon ornément.

GERONTE.

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.

TRIVELIN.

Monſieur, j'accours exprès,
Vos chevaux ſont prêts.

Madame GÉRONTE.

AIR : *Liſe demande ſon portrait.*

Philinte m'accompagnera,
Comme c'eſt ſon uſage.
Pour ma fille, elle reſtera
Pour veiller au ménage,
Et j'eſpere qu'elle ſera
Par cet apprentiſſage,
Quand le Docteur l'épouſera,
Toute faite au ménage.

PHILINTE, *en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

Sandis, puiſqu'il s'agit d'emplettes,
A pétits pas eſquivons-nous.
Mà migraine eſt des plus complettes;
Jé né puis reſter avec vous,
Jé mé fais béſoin, ſur mon ame,
D'aller mé répoſer ſoudain;
Mais pour vous étrenner, Madame,
Jé m'en lévérai plus matin.

SCENE II.

SOPHIE, *ſur le devant du Théâtre*, & LE TRAITEUR *au fond.*

SOPHIE.

AIR : *Savez-vous d'où vient qu'Ovide ?*

QU'il eſt cruel de dépendre!
Mon pere pour mon malheur,
Dans huit jours ſans plus attendre,
Donne ma main au Docteur;
Mais il n'aura pas, car il eſt tout à Léandre,
Mais il n'aura pas mon cœur.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! ah! quel dommage!*

Vous ſemblez, ma Reine,
Avoir du ſouci;
Qu'à cela ne tienne,
J'en ai bien auſſi.
Ah! ah! quelle gêne!

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

LE TRAITEUR.

Chacun a ſa peine.

SOPHIE.

AIR : *La farira dondaine.*

Mon cher, d'où proviens
Un ſoupir ſi tendre?

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes,
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *conſidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe ;
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîte à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERONTE,	*M. Roſiere.*
Madame GERONTE,	*Mme. Billioni.*
SOPHIE,	*Mlle. Desbroſſes.*
LE DOCTEUR,	*M. Suin.*
PHILINTE, Ami de la maiſon & Gaſcon,	*M. Clairval.*
LÉANDRE,	*M. Michu,*
UN TRAITEUR,	*M. Menier.*
TRIVELIN, Valet de Geronte,	*M. Favart.*
MERCURE,	*M. Dorſonville.*

La Scene eſt dans la Maiſon de M. Geronte.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

LES ÉTRENNES DE MERCURE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. & Mad. GERONTE, SOPHIE, LE DOCTEUR, PHILINTE, LE TRAITEUR & TRIVELIN.

(On eſt prêt à ſortir de table, Sophie chante, & le Docteur l'accompagne.)

SOPHIE.

AIR : *Triſte raiſon, j'abjure ton empire.*

LISE, à douze ans, demanda ſes étrennes,
Et ſa Maman lui donna des rubans;
C'étoit bien peu, mais chaque âge a les ſiennes;
C'étoit bien peu, mais Liſe avoit douze ans.

Second Couplet.

Liſe, à treize ans, demanda des étrennes,
On lui donna des Almanachs chantans;
Du Dieu d'amour elle y vit les frédaines,
Elle en ſourit, car Liſe avoit treize ans.

Troiſieme Couplet.

A quatorze ans, Liſe pour ſes étrennes,
Choiſit Colin, la perle des amans;
Mais ſa Maman ſe moquoit de ſes peines,
En lui diſant, tu n'as que quatorze ans.

Quatrieme Couplet.

Liſe, à quinze ans, ne reçut point d'étrennes,
Mais l'Hymen vint appaiſer ſes tourmens ;
Il étoit temps qu'elle donnât les ſiennes,
Et ſon époux eut un cœur de quinze ans.

Madame GERONTE.

AIR : *De la Guitare.*

A ces accens
Docteur, de vos ſens,
Je vois que le plaiſir s'empare ;
Je veux demain
Que de ma main,
Vous teniez un objet auſſi rare.

LE DOCTEUR, *à part.*

Que ſon cœur au mien
S'accorde auſſi bien,
Que ſa voix s'accorde à ma guitare.

GERONTE.

AIR : *Paris eſt au Roi.*

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.
Mes chevaux ſont-ils prêts ?
Je n'attends qu'après.

Madame GERONTE.

Allons au Palais ;
Pour moi je voudrois
Des pompons, des bonnets,
Des colifichets.

LE DOCTEUR.

La parole,
Tant par rôle,
Tout le jour ſouvent,
S'y vend.

PHILINTE.

Mais la mode
S'accommode
Du ſoir ſeulement,
Pour vendre au chaland
Dans le jour de l'an,
Ces riens d'agrément
Dont le Sexe charmant
Fait ſon ornément.

GERONTE.

Allons au Palais,
C'eſt ici tout près.

TRIVELIN.

Monſieur, j'accours exprès,
Vos chevaux ſont prêts.

Madame GÉRONTE.

AIR : *Liſe demande ſon portrait.*

Philinte m'accompagnera,
Comme c'eſt ſon uſage.
Pour ma fille, elle reſtera
Pour veiller au ménage,
Et j'eſpere qu'elle ſera
Par cet apprentiſſage,
Quand le Docteur l'épouſera,
Toute faite au ménage.

PHILINTE, *en s'en allant.*

AIR : *Du Vaudeville de Florine.*

Sandis, puiſqu'il s'agit d'emplettes,
A pétits pas eſquivons-nous.
Mà migraine eſt des plus complettes;
Jé né puis reſter avec vous.
Jé mé fais béſoin, ſur mon ame,
D'aller mé répoſer ſoudain;
Mais pour vous étrenner, Madame,
Jé m'en lévérai plus matin.

SCENE II.

SOPHIE, *ſur le devant du Théâtre*, & LE TRAITEUR *au fond.*

SOPHIE.

AIR : *Savez-vous d'où vient qu'Ovide ?*

QU'il eſt cruel de dépendre!
Mon pere pour mon malheur,
Dans huit jours ſans plus attendre,
Donne ma main au Docteur;
Mais il n'aura pas, car il eſt tout à Léandre,
Mais il n'aura pas mon cœur.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! ah! quel dommage!*

Vous ſemblez, ma Reine,
Avoir du ſouci;
Qu'à cela ne tienne,
J'en ai bien auſſi.
Ah! ah! quelle gêne!

SOPHIE.

Qu'avez-vous donc, mon ami?

LE TRAITEUR.

Chacun a ſa peine.

SOPHIE.

AIR : *La farira dondaine.*

Mon cher, d'où provient
Un ſoupir ſi tendre?

LE TRAITEUR.

Vraiment il ne tient
Qu'à vous de me rendre
Gai ;
Car pour votre Amant intriqué,
Je ſonde ici le gué.

SOPHIE.

AIR : *Pour héritage.*

Que veux-tu dire ?

LE TRAITEUR.

Léandre au déſeſpoir,
De l'introduire
M'a ſupplié ce ſoir.
Il m'a promis d'excellentes étrennes,
S'il pouvoit avoir
Pour les ſiennes,
L'honneur de vous voir.

SOPHIE.

Second Couplet.

D'un ſoin propice
Ne va pas l'obliger.

LE TRAITEUR.

Las ! dans l'Office
Il a ſu ſe loger.
Depuis qu'à table en cet endroit vous êtes,
Il jeûne entre les deux tablettes
Du garde-manger.

SOPHIE.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Ah ! puiſqu'il oſe ainſi me compromettre,
Et qu'il ménage auſſi peu mon honneur,
Hors du logis, cours à l'inſtant le mettre,
Et moi, je vais le bannir de mon cœur.

AIR : *Tôt, tôt, tôt, battez chaud.*

Grands Dieux ! quel funeſte embarras !
Non, non, je ne le verrai pas ;
Pourtant, ſi j'avois le courage
De le recevoir froidement,
En le grondant ſévérement,
Je m'en vengerois davantage...

SCENE III.

LEANDRE, LE TRAITEUR & SOPHIE.

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Tôt, tôt, tôt, paſſez tôt...

LEANDRE.

Quel dommage !

LE TRAITEUR.

Ne détournez pas le viſage.

LEANDRE.

Second Couplet.

Sophie, ai-je donc mérité
Ce trait d'inſenſibilité ?
Quand je cherche à vous rendre hommage...

LE TRAITEUR, *confidemment à Sophie.*

Craignez qu'il ne vous touche ainſi :
Tel que vous me voyez ici,
Il m'a ſéduit par ſon langage.

LEANDRE, *à Sophie.*

Rien qu'un mot, un ſeul mot...

SOPHIE.

Un ſeul mot...

LE TRAITEUR, *à Léandre.*

Bon courage.

(*à Sophie.*)

Je n'en réponds pas davantage.

LEANDRE.

AIR : *Ça fait toujours plaiſir.*

D'avoir uſé d'adreſſe
Pour vous entretenir,
Oh ! ma chere Maîtreſſe,
Pourriez-vous me punir ?
Quand une main traîtreſſe
Cherche à nous déſunir,
Mêlons notre triſteſſe,
Ça fait toujours plaiſir.

SOPHIE.

AIR : *Qu'il tarde à ma tendreſſe !*

On a l'ame trop bonne
Pour gronder un Amant.
Allez, je vous pardonne...
Mais quel bruit on entend ?
Se peut-il qu'on revienne ?
L'effroi vient me ſaiſir.
Que nous aurons de peine
Pour ſi peu de plaiſir !

LE TRAITEUR.

AIR : *Et puis ils prirent le cochon.*

Vous perdez la tête aiſément,
Mais la mienne me reſte ;
Et vîte à tout événement,
Il faut vous mettre en veſte...
Prenez ce bonnet de coton,
De mon tablier ceignez le cordon ;
Vous avez fort bonne façon,
Mon mignon !

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LÉANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

Monſieur n'a rien à m'ordonner ?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner ?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Contente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah l mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On conquerra les diamans.*

Ah ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

Ecrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du ſoir de l'an,
Que l'on y prend le maſque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.

AIR : *De la Paliſſe.*

Qu'entends-je ! & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

Retiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs :
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....

GERONTE.

Ah ! je me meurs.

MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*

Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

GERONTE.

Je ſuis tout oreilles,
Moi,
Je ſuis tout oreilles.

MERCURE.

AIR: *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Si bien donc que dans ces momens,
D'une humeur acharnée,
Tu frondois tous les complimens
De la nouvelle année:
Or, Jupin qui ſourit de voir
A quel point tu t'emportes...

GERONTE, *à part.*

Comment diable, a-t-il pu ſavoir,
Sans écouter aux portes?

MERCURE.

AIR: *Jupin, dès le matin.*

Jupin
M'a, ce matin,
Dit de te remettre un préſent de ſa main.

GERONTE.

Ah! pardon,
Aſſeyez-vous donc,
Jupin eſt bien bon
De m'envoyer un don.
Je ſuis fâché, morbleu,
D'être ſans feu;
Mais j'allois ſans répit,
Me mettre au lit,
Après avoir écrit
Juſqu'à minuit.

MERCURE, *à part.*

Le caquet de ce maraud m'étourdit.

GERONTE.

C'eſt ſans doute un préſent digne d'un Dieu:
Un Dieu ne doit garder aucun milieu,
Pour lui ce n'eſt qu'un jeu,
Le plus grand don lui coûte ſi peu!

MERCURE.

AIR: *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Interrompras-tu donc toujours
Le Dieu de l'Eloquence?

GERONTE.

Laiſſez d'avance,
Un libre cours
A ma reconnoiſſance.

MERCURE.

Encore un coup, treve à cela,
Approche ici, tiens, le voilà,

Là, là. (*Il lui donne un bonnet jaune.*)

GERONTE.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Le joli cadeau que c'eſt-là, là, là,
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Falloit pas v'nir d'là-haut pour çà,
Là, là.

MERCURE.

AIR: *Ah, ah, ah, Monſieur le Magiſter.*

Va, va, va, tu n'es qu'un benet;
Mais je t'en avertis, tout net,
Crains, quoique ce ſoit un bonnet,
Que Jupin ne mette,
En te voyant prendre ces airs,
Le ſien de travers.

GERONTE, *tâtant le bonnet.*

AIR: *En revenant de la Ville.*

Ce n'eſt pas que je ne ſente
Tout le prix de ce cadeau:
J'en crois l'étoffe excellente
Pour les rhumes de cerveau:
C'eſt quelque Déeſſe habile
Qui l'a filé dans les Cieux;
Mais ſur la terre on en file
Dont la couleur me plaît mieux.

MERCURE.

AIR: *Sans le ſavoir.*

Ce bonnet de peu d'apparence,
Eſt cent fois plus de conſéquence,
Que tu ne pourrois le prévoir:
Mets-le ſans nulle défiance,
Auſſi-tôt qu'on viendra te voir;
Et l'on te dira ce qu'on penſe,
Sans le ſavoir.

GERONTE.

AIR: *Eh! mais, oui-dà!*

Quelle plaiſanterie!

MERCURE.

Si tu ne finis pas,
Jupiter en furie....

GERONTE.

Eh bien! parlons tout bas;
Comme cela,
Croyez-vous que Jupiter entendra?

Second Couplet.

Même air.

Quoi! tout de bon; ma femme,
Si j'ai ce bonnet-là....

MERCURE.

Ne ſaura, ſur mon ame,
Ce qu'elle te dira.

GERONTE.

Eh! mais, oui-dà,
Il ne falloit pas de bonnet pour ça.

MERCURE.

AIR: *N'avez-vous pas vu Fanchette.*

Mais de ce bonnet magique
A peine auras-tu tâté,
Qu'amis, parens, domeſtique,
Te diront la vérité.

GERONTE.

Ah! Seigneur Mercure,
Avec ma coëffure,
Je ſuis donc, ma foi,
Bien plus heureux qu'un Roi.

AIR: *Pour un maudit péché.*

Mais comme on doit graiſſer,
Si j'ai bonne mémoire,
La patte au Meſſager,
Qui vient nous étrenner,
Je vais dans cette armoire...

MERCURE.

Quel mépris pour un Dieu!

GERONTE.

Du moins prenez pour boire.

MERCURE.

Adieu.

(*Mercure s'en va du côté de l'appartement de Madame Geronte.*)

GERONTE.

AIR: *Vous m'entendez bien.*

Eh! mais, où diable allez-vous donc?
Vous voulez ſortir, à quoi bon
Traverſer mon ménage?

MERCURE.

Eh bien!

GERONTE.

Ce n'eſt pas un paſſage;
Vous m'entendez bien.

AIR: *Ah! le bel oiſeau, Maman!*

Son caducée à la main,
Il s'en alloit chez ma femme;
Son caducée à la main,
Il en prenoit le chemin.

MERCURE.

Chût, revenons ſur nos pas,
C'eſt là que loge Madame.

On dit qu'elle a des appas.

GERONTE.

Il n'en eſt rien, ſur mon ame.
Son caducée à la main, &c.

MERCURE.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Jupin ſe faiſoit un devoir
De venir en pompe la voir.

GERONTE.

Fi donc, quels propos ſont les vôtres!

MERCURE.

Un peu moins de prévention ;
Suis l'exemple d'Amphitrion,
Accompagné de pluſieurs autres.

GERONTE.

AIR : *Des viſites du jour de l'an.*

Mais ma femme eſt ſans attraits,
Je vous le répete.

MERCURE.

C'eſt qu'avec lui je viendrois
Sans nulle étiquette.

GERONTE.

Oh ! mais, *bis.*
On ne la trouve jamais.

MERCURE.

AIR: *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Va, Jupiter n'aime qu'à rire.

GERONTE.

Oui, mais s'il paſſoit, ſur ma foi,
Qu'à ma porte il ſe faſſe écrire,
C'eſt bien aſſez d'honneur pour moi.
Allez, que le Ciel vous conſerve ;
Mais, en arrivant, au ſurplus,
Donnez le bon jour à Minerve ;
Et la bonne nuit à Vénus.

SCENE VIII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Allons, mon Couſin, l'allure.*

CE diable de Mercure,
Eſt un Dieu
Dont je hais la figure :
Je gage à ſa tournure,
Pardieu,
Qu'il cherchoit aventure
Dans ce lieu.
Mon Dieu, la vilaine allure
Pour un Dieu ;

On vous prendra pour mon garçon,
Tout de bon.

SCENE IV.

GERONTE, Madame GERONTE, SOPHIE, LE TRAITEUR & LEANDRE, *en Garçon d'Office.*

LE TRAITEUR.

AIR : *Liſette eſt faite pour Colin.*

MOnſieur n'a rien à m'ordonner?

GERONTE.

A demain le mémoire.

LE TRAITEUR.

Pour la noce, à quand le dîner?

Madame GERONTE.

Dans le temps tu peux croire
Que tu fourniras le banquet.

SOPHIE.

C'eſt lui rendre juſtice.

LE TRAITEUR.

Je vois que Mademoiſelle eſt
Contente du ſervice.

LEANDRE.

AIR : *Chanſon, chanſon.*

Si vous m'avez trouvé du zele,
Et ſi le devoir me rappelle
Dans la maiſon,
Je mets dans ma petite clauſe,
Que vous donnerez quelque choſe
Pour le Garçon.

LE TRAITEUR.

AIR : *Ah! mon Dieu, que de jolies Dames nous voyons ici.*

Remportons à la ville
Ce grand panier ci...
(*à Léandre.*)
De peur qu'il ne vacille,
Tiens-le donc ainſi.
On diroit que cet imbécille
Veut coucher ici.

SCENE V.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

GERONTE.

AIR : *On compteroit les diamans.*

AH ça, dans ſon appartement,
Que chacun de vous ſe retire,
J'ai des lettres du jour de l'an,

Que

Que ce ſoir je voudrois écrire.
Madame GERONTE, *à Sophie.*
Pour ne pas troubler ſon loiſir,
Obéiſſons ſans plus attendre.
SOPHIE, *à part.*
Songeons au Docteur pour dormir,
Mais ne rêvons que de Léandre.

SCENE VI.

GERONTE, *ſeul & aſſis devant une table.*

AIR : *Toujours va qui danſe.*

Ecrivons... mais, hélas ! demain,
Que d'amis paraſites
S'en viendront me ſerrer la main
Dans de longues viſites....
Ah ! que le carnaval eſt grand
Chez ce peuple fantaſque !
C'eſt à dater du jour de l'an,
Que l'on y prend le maſque.

Second Couplet.

En recevant les complimens
Des hommes & des femmes,
Si l'on pouvoit en ces momens,
Lire au fond de leurs ames !
Mais ſi là-haut, c'eſt pour les Dieux
Un agrément ſenſible ;
Pour un habitant de ces lieux,
C'eſt la choſe impoſſible.

AIR : *De la Paliſſe.*

Qu'entends-je ! & quelle frayeur
A circulé dans mes veines ?
Ah ! c'eſt ſans doute un voleur
Qui vient chercher ſes étrennes.

SCENE VII.

MERCURE & GERONTE.

MERCURE.

AIR : *Je ſuis Carmélite, moi.*

Retiens un peu ta langue ſacrilége,
Sans crier aux voleurs :
C'eſt ſimplement le Dieu qui les protege,
Mercure....

GERONTE.

Ah ! je me meurs.

MERCURE, *lui frappant ſur l'épaule.*

Bannis l'effroi
Pour ouir des merveilles.

GERONTE.

Je ſuis tout oreilles,
Moi,
Je ſuis tout oreilles.

MERCURE.

AIR: *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Si bien donc que dans ces momens,
D'une humeur acharnée,
Tu frondois tous les complimens
De la nouvelle année:
Or, Jupin qui ſourit de voir
A quel point tu t'emportes...

GERONTE, *à part.*

Comment diable, a-t-il pu ſavoir,
Sans écouter aux portes?

MERCURE.

AIR: *Jupin, dès le matin.*

Jupin
M'a, ce matin,
Dit de te remettre un préſent de ſa main.

GERONTE.

Ah! pardon,
Aſſeyez-vous donc,
Jupin eſt bien bon
De m'envoyer un don.
Je ſuis fâché, morbleu,
D'être ſans feu;
Mais j'allois ſans répit,
Me mettre au lit,
Après avoir écrit
Juſqu'à minuit.

MERCURE, *à part.*

Le caquet de ce maraud m'étourdit.

GERONTE.

C'eſt ſans doute un préſent digne d'un Dieu:
Un Dieu ne doit garder aucun milieu,
Pour lui ce n'eſt qu'un jeu,
Le plus grand don lui coûte ſi peu!

MERCURE.

AIR: *Quand un Tendron vient dans ces lieux.*

Interrompras-tu donc toujours
Le Dieu de l'Eloquence?

GERONTE.

Laiſſez d'avance,
Un libre cours
A ma reconnoiſſance.

MERCURE.

Encore un coup, treve à cela,
Approche ici, tiens, le voilà,

Là, là. (*Il lui donne un bonnet jaune.*)

GERONTE.

Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Le joli cadeau que c'eſt-là, là, là,
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Falloit pas v'nir d'là-haut pour çà,
Là, là.

MERCURE.

AIR: *Ah, ah, ah, Monſieur le Magiſter.*

Va, va, va, tu n'es qu'un benet;
Mais je t'en avertis, tout net,
Crains, quoique ce ſoit un bonnet,
Que Jupin ne mette,
En te voyant prendre ces airs,
Le ſien de travers.

GERONTE, *tâtant le bonnet.*

AIR: *En revenant de la Ville.*

Ce n'eſt pas que je ne ſente
Tout le prix de ce cadeau:
J'en crois l'étoffe excellente
Pour les rhumes de cerveau:
C'eſt quelque Déeſſe habile
Qui l'a filé dans les Cieux;
Mais ſur la terre on en file
Dont la couleur me plaît mieux.

MERCURE.

AIR: *Sans le ſavoir.*

Ce bonnet de peu d'apparence,
Eſt cent fois plus de conſéquence,
Que tu ne pourrois le prévoir:
Mets-le ſans nulle défiance,
Auſſi-tôt qu'on viendra te voir;
Et l'on te dira ce qu'on penſe,
Sans le ſavoir.

GERONTE.

AIR: *Eh! mais, oui-dà!*

Quelle plaiſanterie!

MERCURE.

Si tu ne finis pas,
Jupiter en furie....

GERONTE.

Eh bien! parlons tout bas;
Comme cela,
Croyez-vous que Jupiter entendra?

Second Couplet.

Même air.

Quoi! tout de bon, ma femme,
Si j'ai ce bonnet-là....

MERCURE.

Ne ſaura, ſur mon ame,
Ce qu'elle te dira.

GERONTE.

Eh! mais, oui-dà,
Il ne falloit pas de bonnet pour ça.

MERCURE.

AIR: *N'avez-vous pas vu Fanchette.*

Mais de ce bonnet magique
A peine auras-tu tâté,
Qu'amis, parens, domeſtique,
Te diront la vérité.

GERONTE.

Ah! Seigneur Mercure,
Avec ma coëffure,
Je ſuis donc, ma foi,
Bien plus heureux qu'un Roi.

AIR: *Pour un maudit péché.*

Mais comme on doit graiſſer,
Si j'ai bonne mémoire,
La patte au Meſſager,
Qui vient nous étrenner,
Je vais dans cette armoire...

MERCURE.

Quel mépris pour un Dieu!

GERONTE.

Du moins prenez pour boire.

MERCURE.

Adieu.

(*Mercure s'en va du côté de l'appartement de Madame Geronte.*)

GERONTE.

AIR: *Vous m'entendez bien.*

Eh! mais, où diable allez-vous donc?
Vous voulez ſortir, à quoi bon
Traverſer mon ménage?

MERCURE.

Eh bien!

GERONTE.

Ce n'eſt pas un paſſage;
Vous m'entendez bien.

AIR: *Ah! le bel oiſeau, Maman!*

Son caducée à la main,
Il s'en alloit chez ma femme;
Son caducée à la main,
Il en prenoit le chemin.

MERCURE.

Chût, revenons ſur nos pas,
C'eſt là que loge Madame.

On dit qu'elle a des appas.

GERONTE.

Il n'en eſt rien, ſur mon ame.
Son caducée à la main, &c.

MERCURE.

AIR : *Accompagné de pluſieurs autres.*

Jupin ſe faiſoit un devoir
De venir en pompe là voir.

GERONTE.

Fi donc, quels propos ſont les vôtres!

MERCURE.

Un peu moins de prévention ;
Suis l'exemple d'Amphitrion,
Accompagné de pluſieurs autres.

GERONTE.

AIR : *Des viſites du jour de l'an.*

Mais ma femme eſt ſans attraits,
Je vous le répete.

MERCURE.

C'eſt qu'avec lui je viendrois
Sans nulle étiquette.

GERONTE.

Oh ! mais, *bis.*
On ne la trouve jamais.

MERCURE.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

Va, Jupiter n'aime qu'à rire.

GERONTE.

Oui, mais s'il paſſoit, ſur ma foi,
Qu'à ma porte il ſe faſſe écrire,
C'eſt bien aſſez d'honneur pour moi.
Allez, que le Ciel vous conſerve ;
Mais, en arrivant, au ſurplus,
Donnez le bon jour à Minerve ;
Et la bonne nuit à Vénus.

SCENE VIII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Allons, mon Couſin, l'allure.*

CE diable de Mercure,
Eſt un Dieu
Dont je hais la figure :
Je gage à ſa tournure,
Pardieu,
Qu'il cherchoit aventure
Dans ce lieu.
Mon Dieu, la vilaine allure
Pour un Dieu ;

Mon Dieu, la vilaine allure.
Fin de l'air : *Dérouillons, ma Commere.*
Sur tout ceci,
J'ai du ſouci ;
Verrouillons, verrouillons notre porte,
De peur qu'il ne revienne ici.
AIR : *Dodo, l'enfant do.*
Peut-on attendre quelque fruit
D'un bonnet conſtruit
De la ſorte ?
L'effet qu'on ſoutient qu'il produit,
Eſt faux, ou le diable m'emporte :
Au reſte, en l'eſſayant ſans bruit,
Demain je ſerai plus inſtruit ;
Mais il eſt minuit,
N'en faiſons qu'un bonnet de nuit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *J'ai rêvé toute la nuit.*
Dans la tête & dans l'eſprit,
Ce petit bonnet maudit
M'a trotté toute la nuit :
Mais je doute encor, tant je ſuis têtu,
Qu'il puiſſe être revêtu
D'une auſſi grande vertu.
AIR : *Chacun à ſon tour.*
J'en ferai l'épreuve complette
Sur tous ceux qui me font la cour.
Mais, ma fille eſt à ſa toilette,
Et chez ma femme il n'eſt pas jour.
Trivelin jouera le premier rôle,
Puiſqu'il paroît dans ce ſéjour.
Chacun à ſon tour,
Ce ſera drôle ;
Chacun à ſon tour.
(*Il met le bonnet.*)

SCENE II.

GERONTE & TRIVELIN.

GERONTE.

AIR : *Des Pendus.*

A Ton air honnête & calin,
Je te devine, Trivelin,
Il eſt naturel que tu viennes
Le premier, chercher tes étrennes.

TRIVELIN.

Ah! Monſieur, pour le plus certain,
Je les ai priſes ce matin.

GERONTE, *à part.*

AIR: *A coups de pied, à coups de poing.*

Le bonnet opéreroit-il?

TRIVELIN.

J'ai viſité d'un œil ſubtil,
La cave où la liqueur ſe ſerre.

GERONTE.

Mais je la ferme avec grand ſoin.

TRIVELIN.

Auſſi de force ai-je eu beſoin :
Deux coups de pied, trois coups de poing,
En ont mis la ſerrure à terre.

AIR: *Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne.*

Puis j'ai trouvé dans ma revue,
Du Tokaï qui flattoit la vue.

GERONTE.

Eh bien! quels détails ſuperflus?

TRIVELIN.

Eh bien! vous ne le verrez plus.

AIR : *Rantam plan, tire lire.*

Mais j'ai pris aſſurément,
Un bon plan.
Au lieu d'en ſabler à l'inſtant,
Je l'ai ſerré finement
Pour le boire à meſure :
Mais voici, je vous jure,
Le bon de l'aventure,
Pour que vous donniez dedans
En plein plan,
Sans ſoupçonner nul de vos gens,
Au ſoupirail, par devant,
J'ai fait une ouverture.

GERONTE, *à part.*

Quel ſavoir me procure
Ce bonnet de Mercure!

(*Il prend une canne & frappe Trivelin avec tant d'action que le bonnet tombe.*)

Ça, rends-le moi ſur le champ
En plein plan.

TRIVELIN.

Si j'avois ce jonc ſeulement,
Je vous le rendrois vraiment,
Et même avec uſure.
AIR : *Ne v'là-t'il pas que j'aime !*
Hélas ! je ſuis meurtri par-tout !
Ah ! grands Dieux, que de peines !

GERONTE.

Ivrogne, tu n'es pas au bout.

TRIVELIN.

Sont-ce là mes étrennes ?
(*à part.*)
AIR : *Comment faire ?*
Comment diable, a-t-il pu ſavoir ?

GERONTE.

Çà, décampe, ou nous allons voir.

TRIVELIN.

Traite-t-on les gens de la ſorte ?
C'eſt avoir le cœur endurci.

GERONTE.

Tu n'as plus rien à prendre ici,
Que la porte.

TRIVELIN.

AIR : *Du Vaudeville des Nymphes de Diane.*
Non, je ne ſortirai pas.

GERONTE.

Mais voyez le drôle !

TRIVELIN.

Je veux mes certificats.

GERONTE.

Oh ! parbleu, tu les auras,
Par-deſſus l'épaule. *bis.*

SCENE III.

GERONTE, *ſeul, après avoir ramaſſé le bonnet.*

AIR : *Monſieur Charlot deſſus le Pont-au-Change.*

AH, quel bonnet ! ſans être magnifique,
D'une vertu magique
Il eſt, ma foi, rempli :
Qu'il eſt gentil ! qu'il eſt joli !
C'eſt un bonnet unique,
Un bonnet accompli.

SCENE

SCENE IV.

GERONTE & Madame GERONTE.

GERONTE.

AIR : *Pierrot revenant du moulin.*

JE vois ma femme en ce moment.

Madame GERONTE.

Embraſſons-nous bien tendrement.
Quand l'eſprit eſt par trop content,
Il rend très-mal tout ce que le cœur ſent;
Mais un doux baiſer que l'on ſe prend
Le jour de l'an,
Vaut franchement
Le meilleur compliment.

AIR : *Prends, ma Philis, prends ton verre.*

En vain mon amour l'aſſiége;
Il échappe de mes bras.

GERONTE, *tournant le bonnet entre ſes mains.*

Le mettrai-je?
Ou ne le mettrai-je pas?

AIR : *Des portraits à la mode.*

Tout bien réfléchi, quel doute eſt donc le mien?
Couvrons-nous ſans peur, ma femme m'aime bien.

Madame GERONTE.

Oui mon cher ami, ne te gêne ſur rien,
C'eſt-là la bonne méthode.
(*Geronte met ſon bonnet.*)
Sais-tu qu'en bonnet je te trouve bien laid?

GERONTE.

C'eſt qu'apparemment la couleur t'en déplaît;
Mais c'eſt un cadeau qu'aujourd'hui l'on m'a fait.

Madame GERONTE.

Voilà les bonnets à la mode.

AIR : *Le premier jour qu'on aime.*

Si je te careſſe aujourd'hui,
C'eſt pour ſuivre l'uſage;
Car tu me fais mourir d'ennui.

GERONTE.

Quel eſt donc ce langage?

Madame GERONTE.

Je ne vois dans notre lien,
Qu'un frein que je dévore;
Je t'aimois autrefois....

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

Eh, bien!

Madame GERONTE.

Aujourd'hui je t'adore.

GERONTE.

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

Comme j'avois mal entendu !
Je reviens de ma tranſe.
(*Il remet ſon bonnet.*)

Madame GERONTE.

Perfide, tu n'as jamais eu
Pour moi de complaiſance.

GERONTE, *à part.*

De quel coup je ſuis poignardé !

Madame GERONTE.

De ton manque de procédé,
Mon cœur enfin s'eſt décidé
A faire confidence.

GERONTE.

AIR : *Quoi, ma voiſine ! es-tu fâchée.*

C'eſt à ta mere, à tes couſines,
Que tu te plains ?

Madame GERONTE.

Oh que non !

GERONTE.

C'eſt donc aux voiſines ?

Madame GERONTE.

C'eſt aux voiſins ;
Et même ils m'ont, avec inſtance,
Tous répondu,
Que j'en devois tirer vengeance.

GERONTE.

Je ſuis perdu.

Madame GERONTE.

AIR : *Du fleuve d'Oubli.*

Mais quel regard terrible !
Quel mal vous prend donc là !

GERONTE.

Ah ! ah ! ah !

Madame GERONTE.

Je ſuis tendre & ſenſible.

GERONTE.

Vous ne l'êtes que trop,
Oh ! oh ! oh !
Mais après ceci, je grille
De voir ma fille
Ici.

Madame GERONTE, *ironiquement.*

Votre fille ! *bis.*

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

Oui, ma fille.

Madame GERONTE.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

N'allez pas, mon cher ami,
Lui faire un accueil morne.

SCENE V.

GERONTE, *ſeul.*

JE ne ſuis donc qu'un mari,
Moi, qui me croyois chéri
Sans borne. *ter.*

AIR : *Ah ! le bel oiſeau, Maman !*

Ah ! le funeſte bonnet !
Ce n'eſt
Qu'un vrai trouble-fête :
Ah ! le funeſte bonnet !
Il fait
Trop bien ſon effet.
Tandis qu'elle m'étrennoit
D'une réprimande honnête,
J'ai ſenti qu'il me gênoit ;
J'en ai par-deſſus la tête.
Ah ! le funeſte bonnet ! &c.

SCENE VI.

GERONTE & LE TRAITEUR.

LE TRAITEUR.

AIR : *L'amour eſt un chien de vaurien.*

JE ſuis, Monſieur, votre Traiteur,
Et de plus votre ſerviteur :
Si j'ai bonne mémoire,
Vous m'avez dit hier
D'apporter mon mémoire,
Et je l'ai mis au clair.

GERONTE, *à part.*

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Voyons ſi ſa probité
A juſte titre eſt reconnue.

LE TRAITEUR.

C'eſt pour ſa commodité,
Que Monſieur reſte tête nue :
C'eſt trop d'honneur, en vérité,
Pour quelqu'un de ma qualité.

GERONTE.

Allons, liſez votre arrêté.

LE TRAITEUR.

Vous avez bien de la bonté.

GERONTE.

AIR : *Bon, bon, que le vin eſt bon.*

D'abord vous eſpérez en vain,
Me paſſer l'article du vin ;
Le prix m'en épouvante.

LE TRAITEUR.

Monſieur, je ne l'aurois pas cru ;
C'eſt le meilleur vin de mon crû ;
Chacun m'en complimente.

GERONTE, *mettant ſon bonnet.*

Ma foi, c'eſt le cas, ou jamais.

LE TRAITEUR.

Si je le fais
A peu de frais,
Il eſt du moins auſſi mauvais
A quarante
Qu'à trente.

GERONTE.

AIR : *Qui peut donc retarder ton zele ?*

Fripon, quand un Traiteur ſait faire
Des mémoires d'Apothicaire,
Voilà qui les acquitte au mieux.
(Il le menace de ſa canne.)

LE TRAITEUR.

Par bonheur, hier j'ai ſu prendre
Cet argent de Monſieur Léandre,
Pour lui procurer dans ces lieux
Un rendez-vous myſtérieux.
Avec votre fille.

GERONTE.

A ! grands Dieux !

LE TRAITEUR.

AIR : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Je ne crois pas qu'on puiſſe
Se montrer plus madré ;
Jugez de l'artifice.
Quand vous êtes rentré,
Vite en Garçon d'Office
Nous l'avons acoutré ;
Quoique neuf au ſervice,
Il s'en eſt bien tiré.

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

AIR : *Il eſt toujours le même.*

Il faut ici que le pendard périſſe.

LE TRAITEUR.

Qu'avez-vous donc ? vous paroiſſez taquin ;
Payez-moi mon ſouper.

GERONTE.

Que l'enfer t'engloutiſſe.

LE TRAITEUR.

Je vais au Commiſſaire.

GERONTE.

Ah ! le plaiſant coquin!

LE TRAITEUR.

Coquin ! oh, non, c'eſt lui qui rend juſtice.

SCENE VII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Des billets doux.*

A Profondiſſons tout cela,
L'excellent bonnet que c'eſt-là
Pour un chef de famille !
Ma foi, ce bonnet vaut de l'or :
Mais il va me ſervir encor,
Car j'apperçois ma fille.

SCENE VIII.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

Madame GERONTE.

AIR : *Ah ! il m'en ſouviendra du Curé de Pomponne.*

AGréez de nos ſentimens
Une nouvelle preuve.

GERONTE, *à part.*

Je ne puis la revoir céans,
Sans que mon cœur s'émeuve.
Ah ! il m'en ſouviendra bien long-temps
De ma premiere épreuve.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

De grace, permettez, Madame,
Que ma fille reſte avec moi.

Madame GERONTE.

Je ne ſais ce qu'il a dans l'ame ;
Je n'aurois jamais cru, ſur ma foi,
Qu'il viendroit un temps où ſa femme
Lui pourroit cauſer de l'effroi.

GERONTE.

AIR : *Il a voulu.*

Dans cet inſtant,
Reſtez pourtant,
Si cela vous déſole ;
Mais promettez-moi ſtrictement
De vous taire complettement.

Madame GERONTE.

Femme qui fait un tel ſerment,
Ne tient pas ſa parole.

GERONTE, *à part.*

AIR : *De la Romance de Daphné.*

En ce cas, je dois pour cauſe,
Ici prudemment agir ;
Que le bonnet ſe repoſe :
Mais voyons ſi ma fille oſe
Me regarder ſans rougir.

SOPHIE.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Mon cher pere, en ce jour, où la nouvelle année
Reſſerre avec Maman votre doux hyménée....

Madame GERONTE.

Ecoutez donc ces vers par l'Amour inſpirés.

GERONTE.

Parbleu ! voilà des nœuds joliment reſſerrés.

SOPHIE.

Second Couplet.

Souffrez....

GERONTE.

Eh non, morbleu ! je ſouffre de t'entendre.

SOPHIE.

Souffrez que votre fille....

GERONTE.

Ah ! c'eſt trop bien s'y prendre ;
Et ſi l'on m'a trouvé trop bon juſqu'à préſent,
Je ne prétends pas être un pere complaiſant.

Madame GERONTE.

AIR : *De la béquille.*

Il faut l'être bien peu,
Quand on vous complimente,
Pour gronder avec feu
Cette jeune innocente.

GERONTE.

Oui, c'eſt par innocence,
Et je le crois auſſi,
Qu'elle a dans notre abſence
Reçu Léandre ici.

AIR : *Qu'en voulez-vous dire ?*

C'étoit hier, après ſoupé.

SOPHIE, *à part.*

Grands Dieux ! je ſouffre le martyre.

GERONTE.

Vous croyez donc m'avoir trompé ?

SOPHIE.

On a trop bien ſu vous inſtruire.

GERONTE.

Le Traiteur m'a développé,
Comment il a participé
A ce complot qui m'a dupé.

Madame GERONTE.

Que voulez-vous dire ? *bis.*

SOPHIE.

Dans ce rendez-vous uſurpé,
C'eſt malgré moi que j'ai trempé.

Madame GERONTE.

AIR : *Que j'avois d'impatience !*

Ah ! ma fille ! quelle affaire !
Suivez-vous donc en cela
L'exemple de votre mere ?

GERONTE.

Ta, la, la, la.
N'agitons pas ce point-là.

DUO.

Madame GERONTE.

AIR : *Quel déſeſpoir.*

Quel déſeſpoir !
Quoi ! toujours m'inſulter en face !
Quel déſeſpoir !
Expliquez un propos ſi noir. ?

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

GERONTE, *à ſa femme.*

Ceſſez, ceſſez de Grace :
Ces pleurs ne ſont que grimace ;
En ſuivant votre trace,
Ma fille enfreindroit ſon devoir !

Madame GERONTE.

Quel déſeſpoir !

GERONTE.

A ! parbleu ! je quitte la place.

Madame GERONTE.

Je veux ſavoir....

GERONTE.

Et moi je crains d'en trop ſavoir.

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE & PHILINTE.

GERONTE.

AIR : *Ah ! il n'eſt pas de fête.*

QUand on eſt comme vous l'êtes,
Un Ami de la maiſon,

(*Il prend une canne & frappe Trivelin avec tant d'action que le bonnet tombe.*)

Ça, rends-le moi ſur le champ
En plein plan.

TRIVELIN.

Si j'avois ce jonc ſeulement,
Je vous le rendrois vraiment,
Et même avec uſure.
AIR : *Ne v'là-t'il pas que j'aime !*
Hélas ! je ſuis meurtri par-tout !
Ah ! grands Dieux, que de peines !

GERONTE.

Ivrogne, tu n'es pas au bout.

TRIVELIN.

Sont-ce là mes étrennes ?
(*à part.*)
AIR : *Comment faire ?*
Comment diable, a-t-il pu ſavoir ?

GERONTE.

Çà, décampe, ou nous allons voir.

TRIVELIN.

Traite-t-on les gens de la ſorte ?
C'eſt avoir le cœur endurci.

GERONTE.

Tu n'as plus rien à prendre ici,
Que la porte.

TRIVELIN.

AIR : *Du Vaudeville des Nymphes de Diane.*
Non, je ne ſortirai pas.

GERONTE.

Mais voyez le drôle !

TRIVELIN.

Je veux mes certificats.

GERONTE.

Oh ! parbleu, tu les auras,
Par-deſſus l'épaule. *bis.*

SCENE III.

GERONTE, *ſeul, après avoir ramaſſé le bonnet.*

AIR : *Monſieur Charlot deſſus le Pont-au-Change.*

AH, quel bonnet ! ſans être magnifique,
D'une vertu magique
Il eſt, ma foi, rempli :
Qu'il eſt gentil ! qu'il eſt joli !
C'eſt un bonnet unique,
Un bonnet accompli.

SCENE

SCENE IV.

GERONTE & Madame GERONTE.

GERONTE.

AIR : *Pierrot revenant du moulin.*

JE vois ma femme en ce moment.

Madame GERONTE.

Embraſſons-nous bien tendrement.
Quand l'eſprit eſt par trop content,
Il rend très-mal tout ce que le cœur ſent;
Mais un doux baiſer que l'on ſe prend
Le jour de l'an,
Vaut franchement
Le meilleur compliment.

AIR : *Prends, ma Philis, prends ton verre.*

En vain mon amour l'aſſiége;
Il échappe de mes bras.

GERONTE, *tournant le bonnet entre ſes mains.*

Le mettrai-je?
Ou ne le mettrai-je pas?

AIR : *Des portraits à la mode.*

Tout bien réfléchi, quel doute eſt donc le mien?
Couvrons-nous ſans peur, ma femme m'aime bien.

Madame GERONTE.

Oui mon cher ami, ne te gêne ſur rien,
C'eſt-là la bonne méthode.
(*Geronte met ſon bonnet.*)
Sais-tu qu'en bonnet je te trouve bien laid?

GERONTE.

C'eſt qu'apparemment la couleur t'en déplaît;
Mais c'eſt un cadeau qu'aujourd'hui l'on m'a fait.

Madame GERONTE.

Voilà les bonnets à la mode.

AIR : *Le premier jour qu'on aime.*

Si je te careſſe aujourd'hui,
C'eſt pour ſuivre l'uſage;
Car tu me fais mourir d'ennui.

GERONTE.

Quel eſt donc ce langage?

Madame GERONTE.

Je ne vois dans notre lien,
Qu'un frein que je dévore;
Je t'aimois autrefois....

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

Eh, bien!

Madame GERONTE.

Aujourd'hui je t'adore.

GERONTE.

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

Comme j'avois mal entendu !
Je reviens de ma transe.
(Il remet son bonnet.)

Madame GERONTE.

Perfide, tu n'as jamais eu
Pour moi de complaisance.

GERONTE, *à part.*

De quel coup je suis poignardé !

Madame GERONTE.

De ton manque de procédé,
Mon cœur enfin s'est décidé
A faire confidence.

GERONTE.

AIR : *Quoi, ma voisine ! es-tu fâchée.*

C'est à ta mere, à tes cousines,
Que tu te plains !

Madame GERONTE.

Oh que non !

GERONTE.

C'est donc aux voisines ?

Madame GERONTE.

C'est aux voisins ;
Et même ils m'ont, avec instance,
Tous répondu,
Que j'en devois tirer vengeance.

GERONTE.

Je suis perdu.

Madame GERONTE.

AIR : *Du fleuve d'Oubli.*

Mais quel regard terrible !
Quel mal vous prend donc là !

GERONTE.

Ah ! ah ! ah !

Madame GERONTE.

Je suis tendre & sensible.

GERONTE.

Vous ne l'êtes que trop,
Oh ! oh ! oh !
Mais après ceci, je grille
De voir ma fille
Ici.

Madame GERONTE, *ironiquement.*

Votre fille ! *bis.*

GERONTE, *tirant son bonnet.*

Oui, ma fille.

Madame GERONTE.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

N'allez pas, mon cher ami,
Lui faire un accueil morne.

SCENE V.

GERONTE, *ſeul.*

JE ne ſuis donc qu'un mari,
Moi, qui me croyois chéri
Sans borne. *ter.*

AIR : *Ah ! le bel oiſeau, Maman !*

Ah ! le funeſte bonnet !
Ce n'eſt
Qu'un vrai trouble-fête :
Ah ! le funeſte bonnet !
Il fait
Trop bien ſon effet.
Tandis qu'elle m'étrennoit
D'une réprimande honnête,
J'ai ſenti qu'il me gênoit ;
J'en ai par-deſſus la tête.
Ah ! le funeſte bonnet ! &c.

SCENE VI.

GERONTE & LE TRAITEUR.

LE TRAITEUR.

AIR : *L'amour eſt un chien de vaurien.*

JE ſuis, Monſieur, votre Traiteur,
Et de plus votre ſerviteur :
Si j'ai bonne mémoire,
Vous m'avez dit hier
D'apporter mon mémoire,
Et je l'ai mis au clair.

GERONTE, *à part.*

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Voyons ſi ſa probité
A juſte titre eſt reconnue.

LE TRAITEUR.

C'eſt pour ſa commodité,
Que Monſieur reſte tête nue :
C'eſt trop d'honneur, en vérité,
Pour quelqu'un de ma qualité.

GERONTE.

Allons, liſez votre arrêté.

LE TRAITEUR.

Vous avez bien de la bonté.

GERONTE.

AIR : *Bon, bon, que le vin eſt bon.*

D'abord vous eſpérez en vain,
Me paſſer l'article du vin ;
Le prix m'en épouvante.

LE TRAITEUR.

Monſieur, je ne l'aurois pas cru ;
C'eſt le meilleur vin de mon crû ;
Chacun m'en complimente.

GERONTE, *mettant ſon bonnet.*

Ma foi, c'eſt le cas, ou jamais.

LE TRAITEUR.

Si je le fais
A peu de frais,
Il eſt du moins auſſi mauvais
A quarante
Qu'à trente.

GERONTE.

AIR : *Qui peut donc retarder ton zele ?*

Fripon, quand un Traiteur ſait faire
Des mémoires d'Apothicaire,
Voilà qui les acquitte au mieux.
(Il le menace de ſa canne.)

LE TRAITEUR.

Par bonheur, hier j'ai ſu prendre
Cet argent de Monſieur Léandre,
Pour lui procurer dans ces lieux
Un rendez-vous myſtérieux.
Avec votre fille.

GERONTE.

A ! grands Dieux !

LE TRAITEUR.

AIR : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Je ne crois pas qu'on puiſſe
Se montrer plus madré ;
Jugez de l'artifice.
Quand vous êtes rentré,
Vite en Garçon d'Office
Nous l'avons acoutré ;
Quoique neuf au ſervice,
Il s'en eſt bien tiré.

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

AIR : *Il eſt toujours le même.*

Il faut ici que le pendard périſſe.

LE TRAITEUR.

Qu'avez-vous donc ? vous paroiſſez taquin ;
Payez-moi mon ſouper.

GERONTE.

Que l'enfer t'engloutiſſe.

LE TRAITEUR.

Je vais au Commiſſaire.

GERONTE.

Ah ! le plaiſant coquin!

LE TRAITEUR.

Coquin ! oh, non, c'eſt lui qui rend juſtice.

SCENE VII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Des billets doux.*

Profondiſſons tout cela,
L'excellent bonnet que c'eſt-là
Pour un chef de famille !
Ma foi, ce bonnet vaut de l'or :
Mais il va me ſervir encor,
Car j'apperçois ma fille.

SCENE VIII.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

Madame GERONTE.

AIR : *Ah ! il m'en ſouviendra du Curé de Pomponne.*

Gréez de nos ſentimens
Une nouvelle preuve.

GERONTE, *à part.*

Je ne puis la revoir céans,
Sans que mon cœur s'émeuve.
Ah ! il m'en ſouviendra bien long-temps
De ma premiere épreuve.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

De grace, permettez, Madame,
Que ma fille reſte avec moi.

Madame GERONTE.

Je ne ſais ce qu'il a dans l'ame ;
Je n'aurois jamais cru, ſur ma foi,
Qu'il viendroit un temps où ſa femme
Lui pourroit cauſer de l'effroi.

GERONTE.

AIR : *Il a voulu.*

Dans cet inſtant,
Reſtez pourtant,
Si cela vous déſole ;
Mais promettez-moi ſtrictement
De vous taire complettement.

Madame GERONTE.

Femme qui fait un tel ſerment,
Ne tient pas ſa parole.

GERONTE, *à part.*

AIR : *De la Romance de Daphné.*

En ce cas, je dois pour cauſe,
Ici prudemment agir ;
Que le bonnet ſe repoſe :
Mais voyons ſi ma fille oſe
Me regarder ſans rougir.

SOPHIE.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Mon cher pere, en ce jour, où la nouvelle année
Reſſerre avec Maman votre doux hyménée....

Madame GERONTE.

Ecoutez donc ces vers par l'Amour inſpirés.

GERONTE.

Parbleu ! voilà des nœuds joliment reſſerrés.

SOPHIE.

Second Couplet.

Souffrez....

GERONTE.

Eh non, morbleu ! je ſouffre de t'entendre.

SOPHIE.

Souffrez que votre fille....

GERONTE.

Ah ! c'eſt trop bien s'y prendre ;
Et ſi l'on m'a trouvé trop bon juſqu'à préſent,
Je ne prétends pas être un pere complaiſant.

Madame GERONTE.

AIR : *De la béquille.*

Il faut l'être bien peu,
Quand on vous complimente,
Pour gronder avec feu
Cette jeune innocente.

GERONTE.

Oui, c'eſt par innocence,
Et je le crois auſſi,
Qu'elle a dans notre abſence
Reçu Léandre ici.

AIR : *Qu'en voulez-vous dire ?*

C'étoit hier, après ſoupé.

SOPHIE, *à part.*

Grands Dieux ! je ſouffre le martyre.

GERONTE.

Vous croyez donc m'avoir trompé ?

SOPHIE.

On a trop bien ſu vous inſtruire.

GERONTE.

Le Traiteur m'a développé,
Comment il a participé
A ce complot qui m'a dupé.

Madame GERONTE.

Que voulez-vous dire ? *bis.*

SOPHIE.

Dans ce rendez-vous uſurpé,
C'eſt malgré moi que j'ai trempé.

Madame GERONTE.

AIR : *Que j'avois d'impatience !*

Ah ! ma fille ! quelle affaire !
Suivez-vous donc en cela
L'exemple de votre mere ?

GERONTE.

Ta, la, la, la.
N'agitons pas ce point-là.

DUO.

Madame GERONTE.

AIR : *Quel déſeſpoir.*

Quel déſeſpoir !
Quoi ! toujours m'inſulter en face !
Quel déſeſpoir !
Expliquez un propos ſi noir. ?

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

GERONTE, *à ſa femme.*

Ceſſez, ceſſez de Grace :
Ces pleurs ne ſont que grimace ;
En ſuivant votre trace,
Ma fille enfreindroit ſon devoir !

Madame GERONTE.

Quel déſeſpoir !

GERONTE.

A ! parbleu ! je quitte la place.

Madame GERONTE.

Je veux ſavoir....

GERONTE.

Et moi je crains d'en trop ſavoir.

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE & PHILINTE.

GERONTE.

AIR : *Ah ! il n'eſt pas de fête.*

Quand on eſt comme vous l'êtes,
Un Ami de la maiſon,

Ces façons qu'ici vous faites,
Sont, je crois, hors de ſaiſon.

PHILINTE.

Ma réſiſtance importune
Vous céde à la fin lé pas:
(*à part.*) Ah!
Lorſque je déjûne,
Moi, jé né dîné pas.

(*Ils s'aſſeyent tous deux devant une table où le café ſe trouve tout ſervi.*)

GERONTE.

AIR: *Vaudeville des deux Avares.*

C'eſt, je crois, le moka le plus rare.

PHILINTE.

On lé ſent quand vous lé verſez;
Comme vous n'êtes point avare,
Jé né dis jamais: c'eſt aſſez.

AIR: *Les Bourgeois de Chartres.*

Sandis! quel bon viſage!

GERONTE.

On me l'a ſoutenu.

PHILINTE.

Qué d'eſprit en partage!

GERONTE.

Je ne l'ai jamais cru.

PHILINTE.

Comme on eſt prévenu
Par votre deſtinée!
On voudroit vous complimenter,
On n'a rien à vous ſouhaiter
Pour la nouvelle année.

GERONTE, *à part, & en éternuant pluſieurs fois de ſuite pendant ce couplet.*

AIR: *Je ne ſuis plus dans l'ignorance.*

Ah! c'eſt un ami véridique,
Qui s'intéreſſe à mon deſtin;
Pour le coup rien n'eſt plus certain;
Aujourd'hui mon Bonnet magique
Perdroit avec lui ſon latin.

PHILINTE.

AIR: *Que Pantin ſeroit content.*

Ah! qué j'ai lé cœur content;
Mais d'où vient donc, je vous prie,
Ce fréquent éternuement
Qui vous prend
Subitément?
Né ſéroit-ce pas lé vent?
Jé ſuis un grand imprudent,
Puiſqu'en arrivant j'oublie

Dé fermer votre appartement.

GERONTE.

Agiſſons plus ſimplement ;
C'eſt trop de cérémonie :
Ne vous gênez nullement ;
C'eſt l'affaire d'un moment.

PHILINTE, *appercevant le Bonnet magique ſur une chaiſe.*

AIR : *Quand on eſt deux & quand on s'aime.*

Eh quoi ! vous êtes ſans bonnet,
Tandis qu'il fait un froid extrême ?
Jé mé fais uné loi ſuprême
Dé veiller à votre intérêt.
Dé peur d'enrhumer cé qué j'aime,
(*Philinte poſe légérement le bonnet ſur la tête de Geronte.*)
Jé prétends vous coëffer moi-même.

GERONTE.

AIR : *Où eſt-il le petit nouveau-né ?*

Mais de prendre un air diſtrait,
Souffrez que je vous blâme ?
Vous âvez quelque projet
Qui vous paſſe dans l'ame ;
Que cherchez-vous d'un œil inquiet ?

PHILINTE.

Où donc eſt votré femme ?

GERONTE.

AIR : *Va-t'en voir s'ils viennent.*

Elle eſt chez elle, & pourquoi ?

PHILINTE.

La démande eſt vaine :
Pour té voir, en bonne foi,
Toute la ſémaine,
Crois-tu qué jé vienne,
Moi,
Crois-tu qué jé vienne ?

AIR : *Vivons comme le voiſin vit.*

Le voilà donc ce cher voiſin,
A qui ſans nulle gêne,
Ma femme au fort de ſon chagrin,
Va découvrir ſa peine ?

PHILINTE.

AIR : *Ça fait plaiſir au pauvre monde.*

En vérité,
Dé ta ſérénité
Jé né puis m'empêcher dé rire ;
Tu n'as donc point
Senti comme en tout point
En erreur jé cherchois à t'induire.
Dans ton manoir,
Lé ſoir,
Si pour lé jeu,

Morbleu.
Tu mé fais voir la plus petite envie,
Soudain jetant les as
A bas,
Jé ſuis pic & répic
Par tic,
Et jé perds galamment la partie.

Second Couplet.

Si par haſard
Il s'éleve un brouillard
Sur votré conjugale flamme,
Moi tout d'abord,
Euſſes-tu même tort,
Devant toi jé blâme
Madame.
C'eſt chaqué jour
Un tour :
Comme avec toi,
Ma foi,
Jé né ſuis pas tout-à-fait dans mon centre,
Entré nous franchement,
Souvent
Quand tu viens dé déhors
Jé ſors,
Et quand tu ſors, c'eſt alors
Qué j'entre.

GERONTE.

AIR : *Ah ! Maman, que je l'échappai belle !*

Ah ! grands Dieux ! qué j'en apprends de belles !
Après tout cela, croyez donc aux amis fideles.
Ah ! grands Dieux ! que j'en apprends de belles !
Mais où courez-vous ?

PHILINTE.

Dépuis quand ſériez-vous jaloux ?
Un mari qui voit cés bagatelles
Doit d'un front ſérein
Toujours ſé mettre au-deſſus d'elles ;
Quand l'Hymen té couvre dé ſes ailes.
C'eſt vivre à démi,
Qué dé rédouter ſon ami.

GERONTE.

Ah ! grands Dieux, &c.

PHILINTE.

AIR : *Où le mettrons-nous, ma Commere ?*

Mais voici quelqu'un, ſur mon ame,
Qui démande votré entrétien ;
Céla mé fournit lé moyen,
Vous m'entendez bien,
Vous mé comprenez bien,

De faire ma cour à Madame.

GERONTE.

Je vous ſuis pour qu'il n'en ſoit rien.

SCENE II.

LEANDRE, *ſeul.*

AIR : *Quelque chemin que tu prennes ;* (de Florine.)

DE la lettre de ma Belle,
Grands Dieux ! que je ſuis ſurpris !
Pour mon cœur quelle nouvelle !
Quoi ! ſon pere a tout appris !
Par une adreſſe extrême
Joignons l'amour au devoir ;
Excuſons-nous de l'avoir vue,
En cherchant toujours à la voir.

SCENE III.

LEANDRE & GERONTE.

GERONTE, *toujours le bonnet ſur ſa tête.*

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

JE ne crois pas qu'il y revienne ;
Je l'ai chaſſé pour ſon étrenne :
Le diable ſoit de tels amis.

LEANDRE, *à part.*

Ah ! je vois trop à ſa colere,
Que ce Traiteur m'a compromis,
En dévoilant tout ce myſtere.

AIR : *C'eſt une excuſe.*

Agité par un vrai remord,
Ici, Monſieur, de tout mon tort,
Souffrez que je m'accuſe ;
Mais ſi j'ai commis cet écart,
Votre fille n'a point de part.....

GERONTE.

Mauvaiſe excuſe.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS & LE DOCTEUR.

LEANDRE.

AIR : *Vaudeville des Femmes vengées.*

AH ! Monſieur, j'adore Sophie ;
Mais je poſſede auſſi ſon cœur :

GERONTE.

AIR : *Bon, bon, que le vin eſt bon.*

D'abord vous eſpérez en vain,
Me paſſer l'article du vin ;
Le prix m'en épouvante.

LE TRAITEUR.

Monſieur, je ne l'aurois pas cru ;
C'eſt le meilleur vin de mon crû ;
Chacun m'en complimente.

GERONTE, *mettant ſon bonnet.*

Ma foi, c'eſt le cas, ou jamais.

LE TRAITEUR.

Si je le fais
A peu de frais,
Il eſt du moins auſſi mauvais
A quarante
Qu'à trente.

GERONTE.

AIR : *Qui peut donc retarder ton zele ?*

Fripon, quand un Traiteur ſait faire
Des mémoires d'Apothicaire,
Voilà qui les acquitte au mieux.
(Il le menace de ſa canne.)

LE TRAITEUR.

Par bonheur, hier j'ai ſu prendre
Cet argent de Monſieur Léandre,
Pour lui procurer dans ces lieux
Un rendez-vous myſtérieux.
Avec votre fille.

GERONTE.

A ! grands Dieux !

LE TRAITEUR.

AIR : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Je ne crois pas qu'on puiſſe
Se montrer plus madré ;
Jugez de l'artifice.
Quand vous êtes rentré,
Vite en Garçon d'Office
Nous l'avons acoutré ;
Quoique neuf au ſervice,
Il s'en eſt bien tiré.

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

AIR : *Il eſt toujours le même.*

Il faut ici que le pendard périſſe.

LE TRAITEUR.

Qu'avez-vous donc ? vous paroiſſez taquin ;
Payez-moi mon ſouper.

GERONTE.

Que l'enfer t'engloutiſſe.

LE TRAITEUR.

Je vais au Commiſſaire.

GERONTE.

Ah ! le plaiſant coquin!

LE TRAITEUR.

Coquin ! oh, non, c'eſt lui qui rend juſtice.

SCENE VII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Des billets doux.*

Profondiſſons tout cela,
L'excellent bonnet que c'eſt-là
Pour un chef de famille !
Ma foi, ce bonnet vaut de l'or :
Mais il va me ſervir encor,
Car j'apperçois ma fille.

SCENE VIII.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

Madame GERONTE.

AIR : *Ah ! il m'en ſouviendra du Curé de Pomponne.*

Gréez de nos ſentimens
Une nouvelle preuve.

GERONTE, *à part.*

Je ne puis la revoir céans,
Sans que mon cœur s'émeuve.
Ah ! il m'en ſouviendra bien long-temps
De ma premiere épreuve.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

De grace, permettez, Madame,
Que ma fille reſte avec moi.

Madame GERONTE.

Je ne ſais ce qu'il a dans l'ame ;
Je n'aurois jamais cru, ſur ma foi,
Qu'il viendroit un temps où ſa femme
Lui pourroit cauſer de l'effroi.

GERONTE.

AIR : *Il a voulu.*

Dans cet inſtant,
Reſtez pourtant,
Si cela vous déſole ;
Mais promettez-moi ſtrictement
De vous taire complettement.

Madame GERONTE.

Femme qui fait un tel ſerment,
Ne tient pas ſa parole.

GERONTE, *à part.*

AIR : *De la Romance de Daphné.*

En ce cas, je dois pour cauſe,
Ici prudemment agir ;
Que le bonnet ſe repoſe :
Mais voyons ſi ma fille oſe
Me regarder ſans rougir.

SOPHIE.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Mon cher pere, en ce jour, où la nouvelle année
Reſſerre avec Maman votre doux hyménée....

Madame GERONTE.

Ecoutez donc ces vers par l'Amour inſpirés.

GERONTE.

Parbleu ! voilà des nœuds joliment reſſerrés.

SOPHIE.

Second Couplet.

Souffrez....

GERONTE.

Eh non, morbleu ! je ſouffre de t'entendre.

SOPHIE.

Souffrez que votre fille....

GERONTE.

Ah ! c'eſt trop bien s'y prendre ;
Et ſi l'on m'a trouvé trop bon juſqu'à préſent,
Je ne prétends pas être un pere complaiſant.

Madame GERONTE.

AIR : *De la béquille.*

Il faut l'être bien peu,
Quand on vous complimente,
Pour gronder avec feu
Cette jeune innocente.

GERONTE.

Oui, c'eſt par innocence,
Et je le crois auſſi,
Qu'elle a dans notre abſence
Reçu Léandre ici.

AIR : *Qu'en voulez-vous dire ?*

C'étoit hier, après ſoupé.

SOPHIE, *à part.*

Grands Dieux ! je ſouffre le martyre.

GERONTE.

Vous croyez donc m'avoir trompé ?

SOPHIE.

On a trop bien ſu vous inſtruire.

GERONTE.

Le Traiteur m'a développé,
Comment il a participé
A ce complot qui m'a dupé.

Madame GERONTE.

Que voulez-vous dire ? *bis.*

SOPHIE.

Dans ce rendez-vous uſurpé,
C'eſt malgré moi que j'ai trempé.

Madame GERONTE.

AIR : *Que j'avois d'impatience !*

Ah ! ma fille ! quelle affaire !
Suivez-vous donc en cela
L'exemple de votre mere ?

GERONTE.

Ta, la, la, la.
N'agitons pas ce point-là.

DUO.

Madame GERONTE.

AIR : *Quel déſeſpoir.*

Quel déſeſpoir !
Quoi ! toujours m'inſulter en face !
Quel déſeſpoir !
Expliquez un propos ſi noir. ?

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

GERONTE, *à ſa femme.*

Ceſſez, ceſſez de Grace :
Ces pleurs ne ſont que grimace ;
En ſuivant votre trace,
Ma fille enfreindroit ſon devoir !

Madame GERONTE.

Quel déſeſpoir !

GERONTE.

A ! parbleu ! je quitte la place.

Madame GERONTE.

Je veux ſavoir....

GERONTE.

Et moi je crains d'en trop ſavoir.

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !

Ce Traiteur auroit eu l'audace....

Quel déſeſpoir !

Oui, Léandre va le ſavoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE & PHILINTE.

GERONTE.

AIR : *Ah ! il n'eſt pas de fête.*

QUand on eſt comme vous l'êtes,
Un Ami de la maiſon,

(*Il prend une canne & frappe Trivelin avec tant d'action que le bonnet tombe.*)

Ça, rends-le moi ſur le champ
En plein plan.

TRIVELIN.

Si j'avois ce jonc ſeulement,
Je vous le rendrois vraiment,
Et même avec uſure.
AIR : *Ne v'là-t'il pas que j'aime !*
Hélas ! je ſuis meurtri par-tout !
Ah ! grands Dieux, que de peines !

GERONTE.

Ivrogne, tu n'es pas au bout.

TRIVELIN.

Sont-ce là mes étrennes ?
(*à part.*)
AIR : *Comment faire ?*
Comment diable, a-t-il pu ſavoir ?

GERONTE.

Çà, décampe, ou nous allons voir.

TRIVELIN.

Traite-t-on les gens de la ſorte ?
C'eſt avoir le cœur endurci.

GERONTE.

Tu n'as plus rien à prendre ici,
Que la porte.

TRIVELIN.

AIR : *Du Vaudeville des Nymphes de Diane.*
Non, je ne ſortirai pas.

GERONTE.

Mais voyez le drôle !

TRIVELIN.

Je veux mes certificats.

GERONTE.

Oh ! parbleu, tu les auras,
Par-deſſus l'épaule. *bis.*

SCENE III.

GERONTE, *ſeul, après avoir ramaſſé le bonnet.*

AIR : *Monſieur Charlot deſſus le Pont-au-Change.*

AH, quel bonnet ! ſans être magnifique,
D'une vertu magique
Il eſt, ma foi, rempli :
Qu'il eſt gentil ! qu'il eſt joli !
C'eſt un bonnet unique,
Un bonnet accompli.

SCENE

SCENE IV.

GERONTE & Madame GERONTE.

GERONTE.

AIR : *Pierrot revenant du moulin.*

JE vois ma femme en ce moment.

Madame GERONTE.

Embraſſons-nous bien tendrement.
Quand l'eſprit eſt par trop content,
Il rend très-mal tout ce que le cœur ſent;
Mais un doux baiſer que l'on ſe prend
Le jour de l'an,
Vaut franchement
Le meilleur compliment.

AIR : *Prends, ma Philis, prends ton verre.*

En vain mon amour l'aſſiége;
Il échappe de mes bras.

GERONTE, *tournant le bonnet entre ſes mains.*

Le mettrai-je?
Ou ne le mettrai-je pas?

AIR : *Des portraits à la mode.*

Tout bien réfléchi, quel doute eſt donc le mien?
Couvrons-nous ſans peur, ma femme m'aime bien.

Madame GERONTE.

Oui mon cher ami, ne te gêne ſur rien,
C'eſt-là la bonne méthode.

(*Geronte met ſon bonnet.*)

Sais-tu qu'en bonnet je te trouve bien laid?

GERONTE.

C'eſt qu'apparemment la couleur t'en déplaît;
Mais c'eſt un cadeau qu'aujourd'hui l'on m'a fait.

Madame GERONTE.

Voilà les bonnets à la mode.

AIR : *Le premier jour qu'on aime.*

Si je te careſſe aujourd'hui,
C'eſt pour ſuivre l'uſage;
Car tu me fais mourir d'ennui.

GERONTE.

Quel eſt donc ce langage?

Madame GERONTE.

Je ne vois dans notre lien,
Qu'un frein que je dévore;
Je t'aimois autrefois....

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

Eh, bien!

Madame GERONTE.

Aujourd'hui je t'adore.

GERONTE.

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

Comme j'avois mal entendu !
Je reviens de ma tranſe.
(Il remet ſon bonnet.)

Madame GERONTE.

Perfide, tu n'as jamais eu
Pour moi de complaiſance.

GERONTE, *à part.*

De quel coup je ſuis poignardé !

Madame GERONTE.

De ton manque de procédé,
Mon cœur enfin s'eſt décidé
A faire confidence.

GERONTE.

AIR : *Quoi, ma voiſine ! es-tu fâchée.*

C'eſt à ta mere, à tes couſines,
Que tu te plains !

Madame GERONTE.

Oh que non !

GERONTE.

C'eſt donc aux voiſines ?

Madame GERONTE.

C'eſt aux voiſins ;
Et même ils m'ont, avec inſtance,
Tous répondu,
Que j'en devois tirer vengeance.

GERONTE.

Je ſuis perdu.

Madame GERONTE.

AIR : *Du fleuve d'Oubli.*

Mais quel regard terrible !
Quel mal vous prend donc là !

GERONTE.

Ah ! ah ! ah !

Madame GERONTE.

Je ſuis tendre & ſenſible.

GERONTE.

Vous ne l'êtes que trop,
Oh ! oh ! oh !
Mais après ceci, je grille
De voir ma fille
Ici.

Madame GERONTE, *ironiquement.*

Votre fille ! *bis.*

GERONTE, *tirant ſon bonnet.*

Oui, ma fille.

Madame GERONTE.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

N'allez pas, mon cher ami,
Lui faire un accueil morne.

SCENE V.

GERONTE, *ſeul.*

JE ne ſuis donc qu'un mari,
Moi, qui me croyois chéri
Sans borne. *ter.*

AIR : *Ah ! le bel oiſeau, Maman !*

Ah ! le funeſte bonnet !
Ce n'eſt
Qu'un vrai trouble-fête :
Ah ! le funeſte bonnet !
Il fait
Trop bien ſon effet.
Tandis qu'elle m'étrennoit
D'une réprimande honnête,
J'ai ſenti qu'il me gênoit ;
J'en ai par-deſſus la tête.
Ah ! le funeſte bonnet ! &c.

SCENE VI.

GERONTE & LE TRAITEUR.

LE TRAITEUR.

AIR : *L'amour eſt un chien de vaurien.*

JE ſuis, Monſieur, votre Traiteur,
Et de plus votre ſerviteur :
Si j'ai bonne mémoire,
Vous m'avez dit hier
D'apporter mon mémoire,
Et je l'ai mis au clair.

GERONTE, *à part.*

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Voyons ſi ſa probité
A juſte titre eſt reconnue.

LE TRAITEUR.

C'eſt pour ſa commodité,
Que Monſieur reſte tête nue :
C'eſt trop d'honneur, en vérité,
Pour quelqu'un de ma qualité.

GERONTE.

Allons, liſez votre arrêté.

LE TRAITEUR.

Vous avez bien de la bonté.

GERONTE.

AIR : *Bon, bon, que le vin eſt bon.*

D'abord vous eſpérez en vain,
Me paſſer l'article du vin ;
Le prix m'en épouvante.

LE TRAITEUR.

Monſieur, je ne l'aurois pas cru ;
C'eſt le meilleur vin de mon crû ;
Chacun m'en complimente.

GERONTE, *mettant ſon bonnet.*

Ma foi, c'eſt le cas, ou jamais.

LE TRAITEUR.

Si je le fais
A peu de frais,
Il eſt du moins auſſi mauvais
A quarante
Qu'à trente.

GERONTE.

AIR : *Qui peut donc retarder ton zele ?*

Fripon, quand un Traiteur ſait faire
Des mémoires d'Apothicaire,
Voilà qui les acquitte au mieux.
(Il le menace de ſa canne.)

LE TRAITEUR.

Par bonheur, hier j'ai ſu prendre
Cet argent de Monſieur Léandre,
Pour lui procurer dans ces lieux
Un rendez-vous myſtérieux.
Avec votre fille.

GERONTE.

A ! grands Dieux !

LE TRAITEUR.

AIR : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Je ne crois pas qu'on puiſſe
Se montrer plus madré ;
Jugez de l'artifice.
Quand vous êtes rentré,
Vîte en Garçon d'Office
Nous l'avons acoutré ;
Quoique neuf au ſervice,
Il s'en eſt bien tiré.

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

AIR : *Il eſt toujours le même.*

Il faut ici que le pendard périſſe.

LE TRAITEUR.

Qu'avez-vous donc ? vous paroiſſez taquin ;
Payez-moi mon ſouper.

GERONTE.

Que l'enfer t'engloutiſſe.

LE TRAITEUR.

Je vais au Commiſſaire.

GERONTE.

Ah ! le plaiſant coquin!

LE TRAITEUR.

Coquin ! oh, non, c'eſt lui qui rend juſtice.

SCENE VII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Des billets doux.*

A Profondiſſons tout cela,
L'excellent bonnet que c'eſt-là
Pour un chef de famille !
Ma foi, ce bonnet vaut de l'or :
Mais il va me ſervir encor,
Car j'apperçois ma fille.

SCENE VIII.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

Madame GERONTE.

AIR : *Ah ! il m'en ſouviendra du Curé de Pomponne.*

A Gréez de nos ſentimens
Une nouvelle preuve.

GERONTE, *à part.*

Je ne puis la revoir céans,
Sans que mon cœur s'émeuve.
Ah ! il m'en ſouviendra bien long-temps
De ma premiere épreuve.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

De grace, permettez, Madame,
Que ma fille reſte avec moi.

Madame GERONTE.

Je ne ſais ce qu'il a dans l'ame ;
Je n'aurois jamais cru, ſur ma foi,
Qu'il viendroit un temps où ſa femme
Lui pourroit cauſer de l'effroi.

GERONTE.

AIR : *Il a voulu.*

Dans cet inſtant,
Reſtez pourtant,
Si cela vous déſole ;
Mais promettez-moi ſtrictement
De vous taire complettement.

Madame GERONTE.

Femme qui fait un tel ſerment,
Ne tient pas ſa parole.

Mon Dieu, la vilaine allure.
Fin de l'air : *Dérouillons, ma Commere.*
Sur tout ceci,
J'ai du ſouci ;
Verrouillons, verrouillons notre porte,
De peur qu'il ne revienne ici.
AIR : *Dodo, l'enfant do.*
Peut-on attendre quelque fruit
D'un bonnet conſtruit
De la ſorte ?
L'effet qu'on ſoutient qu'il produit
Eſt faux, ou le diable m'emporte :
Au reſte, en l'eſſayant ſans bruit,
Demain je ſerai plus inſtruit ;
Mais il eſt minuit,
N'en faiſons qu'un bonnet de nuit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *J'ai rêvé toute la nuit.*
DAns la tête & dans l'eſprit,
Ce petit bonnet maudit
M'a trotté toute la nuit :
Mais je doute encor, tant je ſuis têtu,
Qu'il puiſſe être revêtu
D'une auſſi grande vertu.
AIR : *Chacun à ſon tour.*
J'en ferai l'épreuve complette
Sur tous ceux qui me font la cour.
Mais, ma fille eſt à ſa toilette,
Et chez ma femme il n'eſt pas jour.
Trivelin jouera le premier rôle,
Puiſqu'il paroît dans ce ſéjour.
Chacun à ſon tour,
Ce ſera drôle ;
Chacun à ſon tour.
(*Il met le bonnet.*)

SCENE II.

GERONTE & TRIVELIN.

GERONTE.

AIR : *Des Pendus.*

A Ton air honnête & calin,
Je te devine, Trivelin,
Il eſt naturel que tu viennes
Le premier, chercher tes étrennes.

TRIVELIN.

Ah! Monſieur, pour le plus certain,
Je les ai priſes ce matin.

GERONTE, *à part.*

AIR: *A coups de pied, à coups de poing.*

Le bonnet opéreroit-il!

TRIVELIN.

J'ai viſité d'un œil ſubtil,
La cave où la liqueur ſe ſerre.

GERONTE.

Mais je la ferme avec grand ſoin.

TRIVELIN.

Auſſi de force ai-je eu beſoin :
Deux coups de pied, trois coups de poing,
En ont mis la ſerrure à terre.

AIR: *Qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il tonne.*

Puis j'ai trouvé dans ma revue,
Du Tokaï qui flattoit la vue.

GERONTE.

Eh bien! quels détails ſuperflus?

TRIVELIN.

Eh bien! vous ne le verrez plus.

AIR : *Rantam plan, tire lire.*

Mais j'ai pris aſſurément,
Un bon plan.
Au lieu d'en ſabler à l'inſtant,
Je l'ai ſerré finement
Pour le boire à meſure:
Mais voici, je vous jure,
Le bon de l'aventure,
Pour que vous donniez dedans
En plein plan,
Sans ſoupçonner nul de vos gens,
Au ſoupirail, par devant,
J'ai fait une ouverture.

GERONTE, *à part.*

Quel ſavoir me procure
Ce bonnet de Mercure!

(*Il prend une canne & frappe Trivelin avec tant d'action que le bonnet tombe.*)

Ça, rends-le moi ſur le champ
En plein plan.

TRIVELIN.

Si j'avois ce jonc ſeulement,
Je vous le rendrois vraiment,
Et même avec uſure.
AIR: *Ne v'là-t'il pas que j'aime!*
Hélas! je ſuis meurtri par-tout!
Ah! grands Dieux, que de peines!

GERONTE.

Ivrogne, tu n'es pas au bout.

TRIVELIN.

Sont-ce là mes étrennes?
(*à part.*)
AIR: *Comment faire?*
Comment diable, a-t-il pu ſavoir?

GERONTE.

Çà, décampe, ou nous allons voir.

TRIVELIN.

Traite-t-on les gens de la ſorte?
C'eſt avoir le cœur endurci.

GERONTE.

Tu n'as plus rien à prendre ici,
Que la porte.

TRIVELIN.

AIR: *Du Vaudeville des Nymphes de Diane.*
Non, je ne ſortirai pas.

GERONTE.

Mais voyez le drôle!

TRIVELIN.

Je veux mes certificats.

GERONTE.

Oh! parbleu, tu les auras,
Par-deſſus l'épaule. *bis.*

SCENE III.

GERONTE, *ſeul, après avoir ramaſſé le bonnet.*

AIR: *Monſieur Charlot deſſus le Pont-au-Change.*

AH, quel bonnet! ſans être magnifique,
D'une vertu magique
Il eſt, ma foi, rempli:
Qu'il eſt gentil! qu'il eſt joli!
C'eſt un bonnet unique,
Un bonnet accompli.

SCENE

SCENE IV.

GERONTE & Madame GERONTE.

GERONTE.

AIR : *Pierrot revenant du moulin.*

JE vois ma femme en ce moment.

Madame GERONTE.

Embraſſons-nous bien tendrement.
Quand l'eſprit eſt par trop content,
Il rend très-mal tout ce que le cœur ſent;
Mais un doux baiſer que l'on ſe prend
Le jour de l'an,
Vaut franchement
Le meilleur compliment.

AIR : *Prends, ma Philis, prends ton verre.*

En vain mon amour l'aſſiége;
Il échappe de mes bras.

GERONTE, *tournant le bonnet entre ſes mains.*

Le mettrai-je?
Ou ne le mettrai-je pas?

AIR : *Des portraits à la mode.*

Tout bien réfléchi, quel doute eſt donc le mien?
Couvrons-nous ſans peur, ma femme m'aime bien.

Madame GERONTE.

Oui mon cher ami, ne te gêne ſur rien,
C'eſt-là la bonne méthode.
(*Geronte met ſon bonnet.*)
Sais-tu qu'en bonnet je te trouve bien laid?

GERONTE.

C'eſt qu'apparemment la couleur t'en déplaît;
Mais c'eſt un cadeau qu'aujourd'hui l'on m'a fait.

Madame GERONTE.

Voilà les bonnets à la mode.

AIR : *Le premier jour qu'on aime.*

Si je te careſſe aujourd'hui,
C'eſt pour ſuivre l'uſage;
Car tu me fais mourir d'ennui.

GERONTE.

Quel eſt donc ce langage?

Madame GERONTE.

Je ne vois dans notre lien,
Qu'un frein que je dévore;
Je t'aimois autrefois....

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

Eh, bien!

Madame GERONTE.

Aujourd'hui je t'adore.

GERONTE.

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

Comme j'avois mal entendu !
Je reviens de ma tranſe.
(Il remet ſon bonnet.)

Madame GERONTE.

Perfide, tu n'as jamais eu
Pour moi de complaiſance.

GERONTE, *à part.*

De quel coup je ſuis poignardé !

Madame GERONTE.

De ton manque de procédé,
Mon cœur enfin s'eſt décidé
A faire confidence.

GERONTE.

AIR : *Quoi, ma voiſine ! es-tu fâchée.*

C'eſt à ta mere, à tes couſines,
Que tu te plains ?

Madame GERONTE.

Oh que non !

GERONTE.

C'eſt donc aux voiſines ?

Madame GERONTE.

C'eſt aux voiſins ;
Et même ils m'ont, avec inſtance,
Tous répondu,
Que j'en devois tirer vengeance.

GERONTE.

Je ſuis perdu.

Madame GERONTE.

AIR : *Du fleuve d'Oubli.*

Mais quel regard terrible !
Quel mal vous prend donc là !

GERONTE.

Ah ! ah ! ah !

Madame GERONTE.

Je ſuis tendre & ſenſible.

GERONTE.

Vous ne l'êtes que trop,
Oh ! oh ! oh !
Mais après ceci, je grille
De voir ma fille
Ici.

Madame GERONTE, *ironiquement.*

Votre fille ! *bis.*

GERONTE, *tirant ſon bonnet.*

Oui, ma fille.

Madame GERONTE.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

N'allez pas, mon cher ami,
Lui faire un accueil morne.

SCENE V.

GERONTE, *ſeul.*

JE ne ſuis donc qu'un mari,
Moi, qui me croyois chéri
Sans borne. *ter.*

AIR : *Ah ! le bel oiſeau, Maman !*

Ah ! le funeſte bonnet !
Ce n'eſt
Qu'un vrai trouble-fête :
Ah ! le funeſte bonnet !
Il fait
Trop bien ſon effet.
Tandis qu'elle m'étrennoit
D'une réprimande honnête,
J'ai ſenti qu'il me gênoit ;
J'en ai par-deſſus la tête.
Ah ! le funeſte bonnet ! &c.

SCENE VI.

GERONTE & LE TRAITEUR.

LE TRAITEUR.

AIR : *L'amour eſt un chien de vaurien.*

JE ſuis, Monſieur, votre Traiteur,
Et de plus votre ſerviteur :
Si j'ai bonne mémoire,
Vous m'avez dit hier
D'apporter mon mémoire,
Et je l'ai mis au clair.

GERONTE, *à part.*

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Voyons ſi ſa probité
A juſte titre eſt reconnue.

LE TRAITEUR.

C'eſt pour ſa commodité,
Que Monſieur reſte tête nue :
C'eſt trop d'honneur, en vérité,
Pour quelqu'un de ma qualité.

GERONTE.

Allons, liſez votre arrêté.

LE TRAITEUR.

Vous avez bien de la bonté.

GERONTE, *à part.*

AIR : *De la Romance de Daphné.*

En ce cas, je dois pour cauſe,
Ici prudemment agir ;
Que le bonnet ſe repoſe :
Mais voyons ſi ma fille oſe
Me regarder ſans rougir.

SOPHIE.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Mon cher pere, en ce jour, où la nouvelle année
Reſſerre avec Maman votre doux hyménée....

Madame GERONTE.

Ecoutez donc ces vers par l'Amour inſpirés.

GERONTE.

Parbleu ! voilà des nœuds joliment reſſerrés.

SOPHIE.

Second Couplet.

Souffrez....

GERONTE.

Eh non, morbleu ! je ſouffre de t'entendre.

SOPHIE.

Souffrez que votre fille....

GERONTE.

Ah ! c'eſt trop bien s'y prendre ;
Et ſi l'on m'a trouvé trop bon juſqu'à préſent,
Je ne prétends pas être un pere complaiſant.

Madame GERONTE.

AIR : *De la béquille.*

Il faut l'être bien peu,
Quand on vous complimente,
Pour gronder avec feu
Cette jeune innocente.

GERONTE.

Oui, c'eſt par innocence,
Et je le crois auſſi,
Qu'elle a dans notre abſence
Reçu Léandre ici.

AIR : *Qu'en voulez-vous dire ?*

C'étoit hier, après ſoupé.

SOPHIE, *à part.*

Grands Dieux ! je ſouffre le martyre.

GERONTE.

Vous croyez donc m'avoir trompé ?

SOPHIE.

On a trop bien ſu vous inſtruire.

GERONTE.

Le Traiteur m'a développé,
Comment il a participé
A ce complot qui m'a dupé.

Madame GERONTE.

Que voulez-vous dire ? *bis.*

SOPHIE.

Dans ce rendez-vous uſurpé,
C'eſt malgré moi que j'ai trempé.

Madame GERONTE.

AIR : *Que j'avois d'impatience !*

Ah ! ma fille ! quelle affaire !
Suivez-vous donc en cela
L'exemple de votre mere ?

GERONTE.

Ta, la, la, la.
N'agitons pas ce point-là.

DUO.

Madame GERONTE.

Quel déſeſpoir !
Quoi ! toujours m'inſulter en face !
Quel déſeſpoir !
Expliquez un propos ſi noir. ?

SOPHIE, *à part.*

AIR : *Quel déſeſpoir.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

GERONTE, *à ſa femme.*

Ceſſez, ceſſez de Grace :
Ces pleurs ne ſont que grimace ;
En ſuivant votre trace,
Ma fille enfreindroit ſon devoir !

Madame GERONTE.

Quel déſeſpoir !

GERONTE.

A ! parbleu ! je quitte la place.

Madame GERONTE.

Je veux ſavoir....

GERONTE.

Et moi je crains d'en trop ſavoir.

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE & PHILINTE.

GERONTE.

AIR : *Ah ! il n'eſt pas de fête.*

QUand on eſt comme vous l'êtes,
Un Ami de la maiſon,

Ces façons qu'ici vous faites,
Sont, je crois, hors de ſaiſon.

PHILINTE.

Ma réſiſtance importune
Vous céde à la fin lé pas :
(*à part.*) Ah !
Lorſque je déjûne,
Moi, jé né dîné pas.

(*Ils s'aſſeyent tous deux devant une table où le café ſe trouve tout ſervi.*)

GERONTE.

AIR : *Vaudeville des deux Avares.*

C'eſt, je crois, le moka le plus rare.

PHILINTE.

On lé ſent quand vous lé verſez ;
Comme vous n'êtes point avare,
Jé né dis jamais : c'eſt aſſez.

AIR : *Les Bourgeois de Chartres.*

Sandis ! quel bon viſage !

GERONTE.

On me l'a ſoutenu.

PHILINTE.

Qué d'eſprit en partage !

GERONTE.

Je ne l'ai jamais cru.

PHILINTE.

Comme on eſt prévenu
Par votre deſtinée !
On voudroit vous complimenter,
On n'a rien à vous ſouhaiter
Pour la nouvelle année.

GERONTE, *à part, & en éternuan: pluſieurs fois de ſuite pendant ce couplet.*

AIR : *Je ne ſuis plus dans l'ignorance.*

Ah ! c'eſt un ami véridique,
Qui s'intéreſſe à mon deſtin ;
Pour le coup rien n'eſt plus certain ;
Aujourd'hui mon Bonnet magique
Perdroit avec lui ſon latin.

PHILINTE.

AIR : *Que Pantin ſeroit content.*

Ah ! qué j'ai lé cœur content ;
Mais d'où vient donc, je vous prie,
Ce fréquent éternuement
Qui vous prend
Subitément ?
Né ſéroit-ce pas lé vent ?
Jé ſuis un grand imprudent,
Puiſqu'en arrivant j'oublie

Dé fermer votre appartement.

GERONTE.

Agiſſons plus ſimplement ;
C'eſt trop de cérémonie :
Ne vous gênez nullement ;
C'eſt l'affaire d'un moment.

PHILINTE, *appercevant le Bonnet magique ſur une chaiſe.*

AIR : *Quand on eſt deux & quand on s'aime.*

Eh quoi ! vous êtes ſans bonnet,
Tandis qu'il fait un froid extrême ?
Jé mé fais uné loi ſuprême
Dé veiller à votre intérêt.
Dé peur d'enrhumer cé qué j'aime,
(*Philinte poſe légérement le bonnet ſur la tête de Geronte.*)
Jé prétends vous coëffer moi-même.

GERONTE.

AIR : *Où eſt-il le petit nouveau-né ?*

Mais de prendre un air diſtrait,
Souffrez que je vous blâme ?
Vous avez quelque projet
Qui vous paſſe dans l'ame ;
Que cherchez-vous d'un œil inquiet ?

PHILINTE.

Où donc eſt votré femme ?

GERONTE.

AIR : *Va-t'en voir s'ils viennent.*

Elle eſt chez elle, & pourquoi ?

PHILINTE.

La démande eſt vaine :
Pour té voir, en bonne foi,
Toute la ſémaine,
Crois-tu qué jé vienne,
Moi,
Crois-tu qué jé vienne ?

AIR : *Vivons comme le voiſin vit.*

Le voilà donc ce cher voiſin,
A qui ſans nulle gêne,
Ma femme au fort de ſon chagrin,
Va découvrir ſa peine ?

PHILINTE.

AIR : *Ça fait plaiſir au pauvre monde.*

En vérité,
Dé ta ſérénité
Jé né puis m'empêcher dé rire ;
Tu n'as donc point
Senti comme en tout point
En erreur jé cherchois à t'induire.
Dans ton manoir,
Lé ſoir,
Si pour lé jeu,

Morbleu.
Tu mé fais voir la plus petite envie,
Soudain jetant les as
A bas,
Jé ſuis pic & répic
Par tic,
Et jé perds galamment la partie.

Second Couplet.

Si par haſard
Il s'éleve un brouillard
Sur votré conjugale flamme,
Moi tout d'abord,
Euſſes-tu même tort,
Devant toi jé blâme
Madame.
C'eſt chaqué jour
Un tour :
Comme avec toi,
Ma foi,
Jé né ſuis pas tout-à-fait dans mon centre,
Entré nous franchement,
Souvent
Quand tu viens dé déhors
Jé ſors,
Et quand tu ſors, c'eſt alors
Qué j'entre.

GERONTE.

AIR : *Ah ! Maman, que je l'échappai belle !*

Ah! grands Dieux ! qué j'en apprends de belles !
Après tout cela, croyez donc aux amis fideles.
Ah! grands Dieux! que j'en apprends de belles !
Mais où courez-vous ?

PHILINTE.

Dépuis quand ſériez-vous jaloux ?
Un mari qui voit cés bagatelles
Doit d'un front ſérein
Toujours ſé mettre au-deſſus d'elles;
Quand l'Hymen té couvre dé ſes ailes.
C'eſt vivre à démi,
Qué dé rédouter ſon ami.

GERONTE.

Ah! grands Dieux, &c.

PHILINTE.

AIR : *Où le mettrons-nous, ma Commere ?*

Mais voici quelqu'un, ſur mon ame,
Qui démande votré entrétien ;
Céla mé fournit lé moyen,
Vous m'entendez bien,
Vous mé comprenez bien,

De faire ma cour à Madame.

GERONTE.

Je vous ſuis pour qu'il n'en ſoit rien.

SCENE II.

LEANDRE, *ſeul.*

AIR : *Quelque chemin que tu prennes ;* (de Florine.)

DE la lettre de ma Belle,
Grands Dieux ! que je ſuis ſurpris !
Pour mon cœur quelle nouvelle !
Quoi ! ſon pere a tout appris !
Par une adreſſe extrême
Joignons l'amour au devoir ;
Excuſons-nous de l'avoir vue,
En cherchant toujours à la voir.

SCENE III.

LEANDRE, & GERONTE.

GERONTE, *toujours le bonnet ſur ſa tête.*

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

JE ne croie pas qu'il y revienne ;
Je l'ai chaſſé pour ſon étrenne :
Le diable ſoit de tels amis.

LEANDRE, *à part.*

Ah ! je vois trop à ſa colere,
Que ce Traiteur m'a compromis,
En dévoilant tout ce myſtere.

AIR : *C'eſt une excuſe.*

Agité par un vrai remord,
Ici, Monſieur, de tout mon tort,
Daignez que je m'accuſe ;
Mais ſi j'ai commis cet écart,
Votre fille n'a point de part.....

GERONTE.

Mauvaiſe excuſe.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS & LE DOCTEUR.

LEANDRE.

AIR : *Vaudeville des Femmes vengées.*

AH ! Monſieur, j'adore Sophie ;
Mais je poſſede auſſi ſon cœur :

GERONTE, *à part.*

AIR : *De la Romance de Daphné.*

En ce cas, je dois pour cauſe,
Ici prudemment agir ;
Que le bonnet ſe repoſe :
Mais voyons ſi ma fille oſe
Me regarder ſans rougir.

SOPHIE.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Mon cher pere, en ce jour, où la nouvelle année
Reſſerre avec Maman votre doux hyménée....

Madame GERONTE.

Ecoutez donc ces vers par l'Amour inſpirés.

GERONTE.

Parbleu ! voilà des nœuds joliment reſſerrés.

SOPHIE.

Second Couplet.

Souffrez....

GERONTE.

Eh non, morbleu ! je ſouffre de t'entendre.

SOPHIE.

Souffrez que votre fille....

GERONTE.

Ah ! c'eſt trop bien s'y prendre ;
Et ſi l'on m'a trouvé trop bon juſqu'à préſent,
Je ne prétends pas être un pere complaiſant.

Madame GERONTE.

AIR : *De la béquille.*

Il faut l'être bien peu,
Quand on vous complimente,
Pour gronder avec feu
Cette jeune innocente.

GERONTE.

Oui, c'eſt par innocence,
Et je le crois auſſi,
Qu'elle a dans notre abſence
Reçu Léandre ici.

AIR : *Qu'en voulez-vous dire ?*

C'étoit hier, après ſoupé.

SOPHIE, *à part.*

Grands Dieux ! je ſouffre le martyre.

GERONTE.

Vous croyez donc m'avoir trompé ?

SOPHIE.

On a trop bien ſu vous inſtruire.

GERONTE.

Le Traiteur m'a développé,
Comment il a participé
A ce complot qui m'a dupé.

Madame GERONTE.

Que voulez-vous dire ? *bis.*

SOPHIE.

Dans ce rendez-vous uſurpé,
C'eſt malgré moi que j'ai trempé.

Madame GERONTE.

AIR : *Que j'avois d'impatience !*

Ah ! ma fille ! quelle affaire !
Suivez-vous donc en cela
L'exemple de votre mere ?

GERONTE.

Ta, la, la, la.
N'agitons pas ce point-là.

DUO.

Madame GERONTE.

AIR : *Quel déſeſpoir.*

Quel déſeſpoir !
Quoi ! toujours m'inſulter en face !
Quel déſeſpoir !
Expliquez un propos ſi noir. ?

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

GERONTE, *à ſa femme.*

Ceſſez, ceſſez de Grace :
Ces pleurs ne ſont que grimace ;
En ſuivant votre trace,
Ma fille enfreindroit ſon devoir !

Madame GERONTE.

Quel déſeſpoir !

GERONTE.

A ! parbleu ! je quitte la place.

Madame GERONTE.

Je veux ſavoir....

GERONTE.

Et moi je crains d'en trop ſavoir.

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !

Ce Traiteur auroit eu l'audace....

Quel déſeſpoir !

Oui, Léandre va le ſavoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE & PHILINTE.

GERONTE.

AIR : *Ah ! il n'eſt pas de fête.*

QUand on eſt comme vous l'êtes,
Un Ami de la maiſon,

Faut-il donc qu'on la ſacrifie,
En la mariant au Docteur !

LE DOCTEUR.

Avec quelle inſolence il oſe.

LEANDRE.

Vous ſavez beaucoup, ſans doute; mais
Vous ne ſavez pas une choſe,
C'eſt que nous nous verrons de près. *bis.*

LE DOCTEUR.

AIR : *De la Confeſſion.*

Comment en repos
Souffrez-vous ces propos
En face !

GERONTE.

Mon cher, entre nous,
Cela ne s'adreſſe qu'à vous.

LE DOCTEUR.

C'eſt chez vous que l'inſulte ſe paſſe;
Prévenez l'audace.

GERONTE.

Vous avez raiſon;
Mais tenez, de grace,
A ma place,
Faites ſans façon,
Tous les honneurs de ma maiſon.

LEANDRE.

AIR : *Pour la Baronne.*

De tes oreilles,
Puiſqu'enfin tu m'entends ſi mal,
Demain j'ai peur, ſi tu t'éveilles,
Que ce ne ſoit, mon cher Rival,
Sans tes oreilles.

LE DOCTEUR.

AIR : *Du Vaudeville des Chaſſeurs.*

Eſt-ce ainſi que l'on traite un Maître,
Dont les talens ſont avérés !
Le plus grand Médecin peut-être...

LEANDRE.

Ah ! tant mieux, vous vous panſerez.

LE DOCTEUR.

Le plus habile Géographe...

LEANDRE.

Choiſiſſez donc votre terrein.

LE DOCTEUR.

Qui fait des vers d'un goût divin...

LEANDRE.

Eh bien ! faites votre épitaphe.

GERONTE, *mettant ſon bonnet pour les ſéparer.*

AIR : *Ton humeur eſt, Cathérine.*

Votre humeur, Monſieur Léandre,
N'eſt point du tout de mon goût.
J'ai commencé par attendre,
Mais vous me pouſſez à bout.
Epargnez-vous cet eſclandre ;
J'ai droit d'empêcher, je croi,
Qu'on inſulte ainſi mon gendre,
Sur-tout quand il eſt chez moi.

LE DOCTEUR.

AIR : *Ma Mere m'a mariée.*

J'allois dans ma furie,
Me battre comme il faut.

GERONTE.

Ah ! qu'il aime Sophie !

LE DOCTEUR.

Eh ! non, voici le mot.
Je n'expoſois ma vie,
Que pour avoir ſa dot.

GERONTE.

Ciel ! qu'entends-je !

LÉANDRE.

Ciel ! qu'entends-je !
Permettez que je vous venge.

LE DOCTEUR.

A l'aide ! au meurtre ! holà !
Il me tuera.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Madame GERONTE & SOPHIE.

SOPHIE.

AIR : *Il n'eſt pire eau que l'eau qui dort.*

Dans quel état je vois ici Léandre !....

LEANDRE.

A votre aſpect je deviens plus humain ;
Mais votre cœur, que j'ai voulu défendre,
M'a mis les armes à la main.

Madame GERONTE.

AIR : *Liſon dormoit.*

C'eſt ſans doute quelque ſottiſe,
Que dans ſon délire imprudent,
Mon époux ſe ſera permiſe,
Pour commencer le nouvel an.
Après avoir chaſſé Philinte,
Dans quelle ſcene le voilà !

GERONTE.

Laiſſons cela. *Liſ.*

GERONTE, *à part.*

AIR : *De la Romance de Daphné.*

En ce cas, je dois pour cauſe,
Ici prudemment agir ;
Que le bonnet ſe repoſe :
Mais voyons ſi ma fille oſe
Me regarder ſans rougir.

SOPHIE.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Mon cher pere, en ce jour, où la nouvelle année
Reſſerre avec Maman votre doux hyménée....

Madame GERONTE.

Ecoutez donc ces vers par l'Amour inſpirés.

GERONTE.

Parbleu ! voilà des nœuds joliment reſſerrés.

SOPHIE.

Second Couplet.

Souffrez....

GERONTE.

Eh non, morbleu ! je ſouffre de t'entendre.

SOPHIE.

Souffrez que votre fille....

GERONTE.

Ah ! c'eſt trop bien s'y prendre ;
Et ſi l'on m'a trouvé trop bon juſqu'à préſent,
Je ne prétends pas être un pere complaiſant.

Madame GERONTE.

AIR : *De la béquille.*

Il faut l'être bien peu,
Quand on vous complimente,
Pour gronder avec feu
Cette jeune innocente.

GERONTE.

Oui, c'eſt par innocence,
Et je le crois auſſi,
Qu'elle a dans notre abſence
Reçu Léandre ici.

AIR : *Qu'en voulez-vous dire ?*

C'étoit hier, après ſoupé.

SOPHIE, *à part.*

Grands Dieux ! je ſouffre le martyre.

GERONTE.

Vous croyez donc m'avoir trompé ?

SOPHIE.

On a trop bien ſu vous inſtruire.

GERONTE.

Le Traiteur m'a développé,
Comment il a participé
A ce complot qui m'a dupé.

Madame GERONTE.

Que voulez-vous dire ? *bis.*

SOPHIE.

Dans ce rendez-vous uſurpé,
C'eſt malgré moi que j'ai trempé.

Madame GERONTE.

AIR : *Que j'avois d'impatience !*

Ah ! ma fille ! quelle affaire !
Suivez-vous donc en cela
L'exemple de votre mere ?

GERONTE.

Ta, la, la, la.
N'agitons pas ce point-là.

DUO.

Madame GERONTE.

AIR : *Quel déſeſpoir.*

Quel déſeſpoir !
Quoi ! toujours m'inſulter en face !
Quel déſeſpoir !
Expliquez un propos ſi noir. ?

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

GERONTE, *à ſa femme.*

Ceſſez, ceſſez de Grace :
Ces pleurs ne ſont que grimace ;
En ſuivant votre trace,
Ma fille enfreindroit ſon devoir !

Madame GERONTE.

Quel déſeſpoir !

GERONTE.

A ! parbleu ! je quitte la place.

Madame GERONTE.

Je veux ſavoir....

GERONTE.

Et moi je crains d'en trop ſavoir.

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE & PHILINTE.

GERONTE.

AIR : *Ah ! il n'eſt pas de fête.*

QUand on eſt comme vous l'êtes,
Un Ami de la maiſon,

GERONTE.

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

Comme j'avois mal entendu !
Je reviens de ma tranſe.
(Il remet ſon bonnet.)

Madame GERONTE.

Perfide, tu n'as jamais eu
Pour moi de complaiſance.

GERONTE, *à part.*

De quel coup je ſuis poignardé !

Madame GERONTE.

De ton manque de procédé,
Mon cœur enfin s'eſt décidé
A faire confidence.

GERONTE.

AIR : *Quoi, ma voiſine ! es-tu fâchée.*

C'eſt à ta mere, à tes couſines,
Que tu te plains !

Madame GERONTE.

Oh que non !

GERONTE.

C'eſt donc aux voiſines ?

Madame GERONTE.

C'eſt aux voiſins ;
Et même ils m'ont, avec inſtance,
Tous répondu,
Que j'en devois tirer vengeance.

GERONTE.

Je ſuis perdu.

Madame GERONTE.

AIR : *Du fleuve d'Oubli.*

Mais quel regard terrible !
Quel mal vous prend donc là !

GERONTE.

Ah ! ah ! ah !

Madame GERONTE.

Je ſuis tendre & ſenſible.

GERONTE.

Vous ne l'êtes que trop,
Oh ! oh ! oh !
Mais après ceci, je grille
De voir ma fille
Ici.

Madame GERONTE, *ironiquement.*

Votre fille ! *bis.*

GERONTE, *tirant ſon bonnet.*

Oui, ma fille.

Madame GERONTE.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

N'allez pas, mon cher ami,
Lui faire un accueil morne.

SCENE V.

GERONTE, *ſeul.*

JE ne ſuis donc qu'un mari,
Moi, qui me croyois chéri
Sans borne. *ter.*

AIR : *Ah ! le bel oiſeau, Maman !*

Ah ! le funeſte bonnet !
Ce n'eſt
Qu'un vrai trouble-fête :
Ah ! le funeſte bonnet !
Il fait
Trop bien ſon effet.
Tandis qu'elle m'étrennoit
D'une réprimande honnête,
J'ai ſenti qu'il me gênoit ;
J'en ai par-deſſus la tête.
Ah ! le funeſte bonnet ! &c.

SCENE VI.

GERONTE & LE TRAITEUR.

LE TRAITEUR.

AIR : *L'amour eſt un chien de vaurien.*

JE ſuis, Monſieur, votre Traiteur,
Et de plus votre ſerviteur :
Si j'ai bonne mémoire,
Vous m'avez dit hier
D'apporter mon mémoire,
Et je l'ai mis au clair.

GERONTE, *à part.*

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Voyons ſi ſa probité
A juſte titre eſt reconnue.

LE TRAITEUR.

C'eſt pour ſa commodité,
Que Monſieur reſte tête nue :
C'eſt trop d'honneur, en vérité,
Pour quelqu'un de ma qualité.

GERONTE.

Allons, liſez votre arrêté.

LE TRAITEUR.

Vous avez bien de la bonté.

GERONTE.

AIR : *Bon, bon, que le vin eſt bon.*

D'abord vous eſpérez en vain,
Me paſſer l'article du vin ;
Le prix m'en épouvante.

LE TRAITEUR.

Monſieur, je ne l'aurois pas cru ;
C'eſt le meilleur vin de mon crû ;
Chacun m'en complimente.

GERONTE, *mettant ſon bonnet.*

Ma foi, c'eſt le cas, ou jamais.

LE TRAITEUR.

Si je le fais
A peu de frais,
Il eſt du moins auſſi mauvais
A quarante
Qu'à trente.

GERONTE.

AIR : *Qui peut donc retarder ton zele ?*

Fripon, quand un Traiteur ſait faire
Des mémoires d'Apothicaire,
Voilà qui les acquitte au mieux.
(Il le menace de ſa canne.)

LE TRAITEUR.

Par bonheur, hier j'ai ſu prendre
Cet argent de Monſieur Léandre,
Pour lui procurer dans ces lieux
Un rendez-vous myſtérieux.
Avec votre fille.

GERONTE.

A ! grands Dieux !

LE TRAITEUR.

AIR : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Je ne crois pas qu'on puiſſe
Se montrer plus madré ;
Jugez de l'artifice.
Quand vous êtes rentré,
Vite en Garçon d'Office
Nous l'avons acoutré ;
Quoique neuf au ſervice,
Il s'en eſt bien tiré.

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

AIR : *Il eſt toujours le même.*

Il faut ici que le pendard périſſe.

LE TRAITEUR.

Qu'avez-vous donc ? vous paroiſſez taquin ;
Payez-moi mon ſouper.

GERONTE.

Que l'enfer t'engloutiſſe.

LE TRAITEUR.

Je vais au Commiſſaire.

GERONTE.

Ah ! le plaiſant coquin!

LE TRAITEUR.

Coquin ! oh, non, c'eſt lui qui rend juſtice.

SCENE VII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Des billets doux.*

A Profondiſſons tout cela,
L'excellent bonnet que c'eſt-là
Pour un chef de famille !
Ma foi, ce bonnet vaut de l'or :
Mais il va me ſervir encor,
Car j'apperçois ma fille.

SCENE VIII.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

Madame GERONTE.

AIR : *Ah ! il m'en ſouviendra du Curé de Pomponne.*

AGréez de nos ſentimens
Une nouvelle preuve.

GERONTE, *à part.*

Je ne puis la revoir céans,
Sans que mon cœur s'émeuve.
Ah ! il m'en ſouviendra bien long-temps
De ma premiere épreuve.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

De grace, permettez, Madame,
Que ma fille reſte avec moi.

Madame GERONTE.

Je ne ſais ce qu'il a dans l'ame ;
Je n'aurois jamais cru, ſur ma foi,
Qu'il viendroit un temps où ſa femme
Lui pourroit cauſer de l'effroi.

GERONTE.

AIR : *Il a voulu.*

Dans cet inſtant,
Reſtez pourtant,
Si cela vous déſole ;
Mais promettez-moi ſtrictement
De vous taire complettement.

Madame GERONTE.

Femme qui fait un tel ſerment,
Ne tient pas ſa parole.

GERONTE, *à part.*

AIR : *De la Romance de Daphné.*

En ce cas, je dois pour cauſe,
Ici prudemment agir ;
Que le bonnet ſe repoſe :
Mais voyons ſi ma fille oſe
Me regarder ſans rougir.

SOPHIE.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Mon cher pere, en ce jour, où la nouvelle année
Reſſerre avec Maman votre doux hyménée....

Madame GERONTE.

Ecoutez donc ces vers par l'Amour inſpirés.

GERONTE.

Parbleu ! voilà des nœuds joliment reſſerrés.

SOPHIE.

Second Couplet.

Souffrez....

GERONTE.

Eh non, morbleu ! je ſouffre de t'entendre.

SOPHIE.

Souffrez que votre fille....

GERONTE.

Ah ! c'eſt trop bien s'y prendre ;
Et ſi l'on m'a trouvé trop bon juſqu'à préſent,
Je ne prétends pas être un pere complaiſant.

Madame GERONTE.

AIR : *De la béquille.*

Il faut l'être bien peu,
Quand on vous complimente,
Pour gronder avec feu
Cette jeune innocente.

GERONTE.

Oui, c'eſt par innocence,
Et je le crois auſſi,
Qu'elle a dans notre abſence
Reçu Léandre ici.

AIR : *Qu'en voulez-vous dire ?*

C'étoit hier, après ſoupé.

SOPHIE, *à part.*

Grands Dieux ! je ſouffre le martyre.

GERONTE.

Vous croyez donc m'avoir trompé ?

SOPHIE.

On a trop bien ſu vous inſtruire.

GERONTE.

Le Traiteur m'a développé,
Comment il a participé
A ce complot qui m'a dupé.

Madame GERONTE.

Que voulez-vous dire ? *bis.*

SOPHIE.

Dans ce rendez-vous uſurpé,
C'eſt malgré moi que j'ai trempé.

Madame GERONTE.

AIR : *Que j'avois d'impatience !*

Ah ! ma fille ! quelle affaire !
Suivez-vous donc en cela
L'exemple de votre mere ?

GERONTE.

Ta, la, la, la.
N'agitons pas ce point-là.

DUO.

Madame GERONTE.

AIR : *Quel déſeſpoir.*

Quel déſeſpoir !
Quoi ! toujours m'inſulter en face !
Quel déſeſpoir !
Expliquez un propos ſi noir. ?

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

GERONTE, *à ſa femme.*

Ceſſez, ceſſez de Grace :
Ces pleurs ne ſont que grimace ;
En ſuivant votre trace,
Ma fille enfreindroit ſon devoir !

Madame GERONTE.

Quel déſeſpoir !

GERONTE.

A ! parbleu ! je quitte la place.

Madame GERONTE.

Je veux ſavoir....

GERONTE.

Et moi je crains d'en trop ſavoir.

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !

Ce Traiteur auroit eu l'audace....

Quel déſeſpoir !

Oui, Léandre va le ſavoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE & PHILINTE.

GERONTE.

AIR : *Ah ! il n'eſt pas de fête.*

QUand on eſt comme vous l'êtes,
Un Ami de la maiſon,

(*Il prend une canne & frappe Trivelin avec tant d'action que la bonnet tombe.*)

Ça, rends-le moi ſur le champ
En plein plan.

TRIVELIN.

Si j'avois ce jonc ſeulement,
Je vous le rendrois vraiment,
Et même avec uſure.
AIR : *Ne v'là-t'il pas que j'aime !*
Hélas ! je ſuis meurtri par-tout !
Ah ! grands Dieux, que de peines !

GERONTE.

Ivrogne, tu n'es pas au bout.

TRIVELIN.

Sont-ce là mes étrennes ?
(*à part.*)
AIR : *Comment faire ?*
Comment diable, a-t-il pu ſavoir ?

GERONTE.

Çà, décampe, ou nous allons voir.

TRIVELIN.

Traite-t-on les gens de la ſorte ?
C'eſt avoir le cœur endurci.

GERONTE.

Tu n'as plus rien à prendre ici,
Que la porte.

TRIVELIN.

AIR : *Du Vaudeville des Nymphes de Diane.*
Non, je ne ſortirai pas.

GERONTE.

Mais voyez le drôle !

TRIVELIN.

Je veux mes certificats.

GERONTE.

Oh ! parbleu, tu les auras,
Par-deſſus l'épaule. *bis.*

SCENE III.

GERONTE, *ſeul, après avoir ramaſſé le bonnet.*

AIR : *Monſieur Charlot deſſus le Pont-au-Change.*

AH, quel bonnet ! ſans être magnifique,
D'une vertu magique
Il eſt, ma foi, rempli :
Qu'il eſt gentil ! qu'il eſt joli !
C'eſt un bonnet unique,
Un bonnet accompli.

SCENE

SCENE IV.

GERONTE & Madame GERONTE.

GERONTE.

AIR : *Pierrot revenant du moulin.*

JE vois ma femme en ce moment.

Madame GERONTE.

Embraſſons-nous bien tendrement.
Quand l'eſprit eſt par trop content,
Il rend très-mal tout ce que le cœur ſent;
Mais un doux baiſer que l'on ſe prend
Le jour de l'an,
Vaut franchement
Le meilleur compliment.

AIR : *Prends, ma Philis, prends ton verre.*

En vain mon amour l'aſſiége;
Il échappe de mes bras.

GERONTE, *tournant le bonnet entre ſes mains.*

Le mettrai-je?
Ou ne le mettrai-je pas?

AIR : *Des portraits à la mode.*

Tout bien réfléchi, quel doute eſt donc le mien?
Couvrons-nous ſans peur, ma femme m'aime bien.

Madame GERONTE.

Oui mon cher ami, ne te gêne ſur rien,
C'eſt-là la bonne méthode.
(*Geronte met ſon bonnet.*)
Sais-tu qu'en bonnet je te trouve bien laid?

GERONTE.

C'eſt qu'apparemment la couleur t'en déplaît;
Mais c'eſt un cadeau qu'aujourd'hui l'on m'a fait.

Madame GERONTE.

Voilà les bonnets à la mode.

AIR : *Le premier jour qu'on aime.*

Si je te careſſe aujourd'hui,
C'eſt pour ſuivre l'uſage;
Car tu me fais mourir d'ennui.

GERONTE.

Quel eſt donc ce langage?

Madame GERONTE.

Je ne vois dans notre lien,
Qu'un frein que je dévore;
Je t'aimois autrefois....

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

Eh, bien!

Madame GERONTE.

Aujourd'hui je t'adore.

GERONTE.

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

Comme j'avois mal entendu !
Je reviens de ma tranſe.
(Il remet ſon bonnet.)

Madame GERONTE.

Perfide, tu n'as jamais eu
Pour moi de complaiſance.

GERONTE, *à part.*

De quel coup je ſuis poignardé !

Madame GERONTE.

De ton manque de procédé,
Mon cœur enfin s'eſt décidé
A faire confidence.

GERONTE.

AIR : *Quoi, ma voiſine ! es-tu fâchée.*

C'eſt à ta mere, à tes couſines,
Que tu te plains ?

Madame GERONTE.

Oh que non !

GERONTE.

C'eſt donc aux voiſines ?

Madame GERONTE.

C'eſt aux voiſins ;
Et même ils m'ont, avec inſtance,
Tous répondu,
Que j'en devois tirer vengeance.

GERONTE.

Je ſuis perdu.

Madame GERONTE.

AIR : *Du fleuve d'Oubli.*

Mais quel regard terrible !
Quel mal vous prend donc là !

GERONTE.

Ah ! ah ! ah !

Madame GERONTE.

Je ſuis tendre & ſenſible.

GERONTE.

Vous ne l'êtes que trop,
Oh ! oh ! oh !
Mais après ceci, je grille
De voir ma fille
Ici.

Madame GERONTE, *ironiquement.*

Votre fille ! *bis.*

GERONTE, *tirant ſon bonnet.*

Oui, ma fille.

Madame GERONTE.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

N'allez pas, mon cher ami,
Lui faire un accueil morne.

SCENE V.

GERONTE, *ſeul.*

JE ne ſuis donc qu'un mari,
Moi, qui me croyois chéri
Sans borne. *ter.*
AIR : *Ah ! le bel oiſeau, Maman !*
Ah ! le funeſte bonnet !
Ce n'eſt
Qu'un vrai trouble-fête :
Ah ! le funeſte bonnet !
Il fait
Trop bien ſon effet.
Tandis qu'elle m'étrennoit
D'une réprimande honnête,
J'ai ſenti qu'il me gênoit ;
J'en ai par-deſſus la tête.
Ah ! le funeſte bonnet ! &c.

SCENE VI.

GERONTE & LE TRAITEUR.

LE TRAITEUR.

AIR : *L'amour eſt un chien de vaurien.*

JE ſuis, Monſieur, votre Traiteur,
Et de plus votre ſerviteur :
Si j'ai bonne mémoire,
Vous m'avez dit hier
D'apporter mon mémoire,
Et je l'ai mis au clair.

GERONTE, *à part.*

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Voyons ſi ſa probité
A juſte titre eſt reconnue.

LE TRAITEUR.

C'eſt pour ſa commodité,
Que Monſieur reſte tête nue :
C'eſt trop d'honneur, en vérité,
Pour quelqu'un de ma qualité.

GERONTE.

Allons, liſez votre arrêté.

LE TRAITEUR.

Vous avez bien de la bonté.

(*Il prend une canne & frappe Trivelin avec tant d'action que le bonnet tombe.*)

Ça, rends-le moi ſur le champ
En plein plan.

TRIVELIN.

Si j'avois ce jonc ſeulement,
Je vous le rendrois vraiment,
Et même avec uſure.
AIR : *Ne v'là-t'il pas que j'aime !*
Hélas ! je ſuis meurtri par-tout !
Ah ! grands Dieux, que de peines !

GERONTE.

Ivrogne, tu n'es pas au bout.

TRIVELIN.

Sont-ce là mes étrennes ?
(*à part.*)
AIR : *Comment faire ?*
Comment diable, a-t-il pu ſavoir ?

GERONTE.

Çà, décampe, ou nous allons voir.

TRIVELIN.

Traite-t-on les gens de la ſorte ?
C'eſt avoir le cœur endurci.

GERONTE.

Tu n'as plus rien à prendre ici,
Que la porte.

TRIVELIN.

AIR : *Du Vaudeville des Nymphes de Diane.*
Non, je ne ſortirai pas.

GERONTE.

Mais voyez le drôle !

TRIVELIN.

Je veux mes certificats.

GERONTE.

Oh ! parbleu, tu les auras,
Par-deſſus l'épaule. *bis.*

SCENE III.

GERONTE, *ſeul, après avoir ramaſſé le bonnet.*

AIR : *Monſieur Charlot deſſus le Pont-au-Change.*

AH, quel bonnet ! ſans être magnifique,
D'une vertu magique
Il eſt, ma foi, rempli :
Qu'il eſt gentil ! qu'il eſt joli !
C'eſt un bonnet unique,
Un bonnet accompli.

SCENE

GERONTE.

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

Comme j'avois mal entendu !
Je reviens de ma transe.
(Il remet son bonnet.)

Madame GERONTE.

Perfide, tu n'as jamais eu
Pour moi de complaisance.

GERONTE, *à part.*

De quel coup je suis poignardé !

Madame GERONTE.

De ton manque de procédé,
Mon cœur enfin s'est décidé
A faire confidence.

GERONTE.

AIR : *Quoi, ma voisine ! es-tu fâchée.*

C'est à ta mere, à tes cousines,
Que tu te plains ?

Madame GERONTE.

Oh que non !

GERONTE.

C'est donc aux voisines ?

Madame GERONTE.

C'est aux voisins ;
Et même ils m'ont, avec instance,
Tous répondu,
Que j'en devois tirer vengeance.

GERONTE.

Je suis perdu.

Madame GERONTE.

AIR : *Du fleuve d'Oubli.*

Mais quel regard terrible !
Quel mal vous prend donc là !

GERONTE.

Ah ! ah ! ah !

Madame GERONTE.

Je suis tendre & sensible.

GERONTE.

Vous ne l'êtes que trop,
Oh ! oh ! oh !
Mais après ceci, je grille
De voir ma fille
Ici.

Madame GERONTE, *ironiquement.*

Votre fille ! *bis.*

GERONTE, *ôtant son bonnet.*

Oui, ma fille.

Madame GERONTE.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

N'allez pas, mon cher ami,
Lui faire un accueil morne.

SCENE V.

GERONTE, *ſeul.*

JE ne ſuis donc qu'un mari,
Moi, qui me croyois chéri
Sans borne. *ter.*
AIR : *Ah ! le bel oiſeau, Maman !*
Ah ! le funeſte bonnet !
Ce n'eſt
Qu'un vrai trouble-fête :
Ah ! le funeſte bonnet !
Il fait
Trop bien ſon effet.
Tandis qu'elle m'étrennoit
D'une réprimande honnête,
J'ai ſenti qu'il me gênoit ;
J'en ai par-deſſus la tête.
Ah ! le funeſte bonnet ! &c.

SCENE VI.

GERONTE & LE TRAITEUR.

LE TRAITEUR.

AIR : *L'amour eſt un chien de vaurien.*

JE ſuis, Monſieur, votre Traiteur,
Et de plus votre ſerviteur :
Si j'ai bonne mémoire,
Vous m'avez dit hier
D'apporter mon mémoire,
Et je l'ai mis au clair.

GERONTE, *à part.*

AIR : *Vous avez bien de la bonté.*

Voyons ſi ſa probité
A juſte titre eſt reconnue.

LE TRAITEUR.

C'eſt pour ſa commodité,
Que Monſieur reſte tête nue :
C'eſt trop d'honneur, en vérité,
Pour quelqu'un de ma qualité.

GERONTE.

Allons, liſez votre arrêté.

LE TRAITEUR.

Vous avez bien de la bonté.

GERONTE.

AIR : *Bon, bon, que le vin eſt bon.*

D'abord vous eſpérez en vain,
Me paſſer l'article du vin ;
Le prix m'en épouvante.

LE TRAITEUR.

Monſieur, je ne l'aurois pas cru ;
C'eſt le meilleur vin de mon crû ;
Chacun m'en complimente.

GERONTE, *mettant ſon bonnet.*

Ma foi, c'eſt le cas, ou jamais.

LE TRAITEUR.

Si je le fais
A peu de frais,
Il eſt du moins auſſi mauvais
A quarante
Qu'à trente.

GERONTE.

AIR : *Qui peut donc retarder ton zele ?*

Fripon, quand un Traiteur ſait faire
Des mémoires d'Apothicaire,
Voilà qui les acquitte au mieux.
(Il le menace de ſa canne.)

LE TRAITEUR.

Par bonheur, hier j'ai ſu prendre
Cet argent de Monſieur Léandre,
Pour lui procurer dans ces lieux
Un rendez-vous myſtérieux.
Avec votre fille.

GERONTE.

A ! grands Dieux !

LE TRAITEUR.

AIR : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Je ne crois pas qu'on puiſſe
Se montrer plus madré ;
Jugez de l'artifice.
Quand vous êtes rentré,
Vite en Garçon d'Office
Nous l'avons acoutré ;
Quoique neuf au ſervice,
Il s'en eſt bien tiré.

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

AIR : *Il eſt toujours le même.*

Il faut ici que le pendard périſſe.

LE TRAITEUR.

Qu'avez-vous donc ? vous paroiſſez taquin ;
Payez-moi mon ſouper.

GERONTE.

Que l'enfer t'engloutiſſe.

LE TRAITEUR.

Je vais au Commiſſaire.

GERONTE.

Ah ! le plaiſant coquin!

LE TRAITEUR.

Coquin ! oh, non, c'eſt lui qui rend juſtice.

SCENE VII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Des billets doux.*

A Profondiſſons tout cela,
L'excellent bonnet que c'eſt-là
Pour un chef de famille !
Ma foi, ce bonnet vaut de l'or :
Mais il va me ſervir encor,
Car j'apperçois ma fille.

SCENE VIII.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

Madame GERONTE.

AIR : *Ah ! il m'en ſouviendra du Curé de Pomponne.*

A Gréez de nos ſentimens
Une nouvelle preuve.

GERONTE, *à part.*

Je ne puis la revoir céans,
Sans que mon cœur s'émeuve.
Ah ! il m'en ſouviendra bien long-temps
De ma premiere épreuve.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

De grace, permettez, Madame,
Que ma fille reſte avec moi.

Madame GERONTE.

Je ne ſais ce qu'il a dans l'ame ;
Je n'aurois jamais cru, ſur ma foi,
Qu'il viendroit un temps où ſa femme
Lui pourroit cauſer de l'effroi.

GERONTE.

AIR : *Il a voulu.*

Dans cet inſtant,
Reſtez pourtant,
Si cela vous déſole ;
Mais promettez-moi ſtrictement
De vous taire complettement.

Madame GERONTE.

Femme qui fait un tel ſerment,
Ne tient pas ſa parole.

GERONTE, *à part.*

AIR : *De la Romance de Daphné.*

En ce cas, je dois pour cauſe,
Ici prudemment agir ;
Que le bonnet ſe repoſe :
Mais voyons ſi ma fille oſe
Me regarder ſans rougir.

SOPHIE.

AIR : *Non, je ne ſerai pas.*

Mon cher pere, en ce jour, où la nouvelle année
Reſſerre avec Maman votre doux hyménée....

Madame GERONTE.

Ecoutez donc ces vers par l'Amour inſpirés.

GERONTE.

Parbleu ! voilà des nœuds joliment reſſerrés.

SOPHIE.

Second Couplet.

Souffrez....

GERONTE.

Eh non, morbleu ! je ſouffre de t'entendre.

SOPHIE.

Souffrez que votre fille....

GERONTE.

Ah ! c'eſt trop bien s'y prendre ;
Et ſi l'on m'a trouvé trop bon juſqu'à préſent,
Je ne prétends pas être un pere complaiſant.

Madame GERONTE.

AIR : *De la béquille.*

Il faut l'être bien peu,
Quand on vous complimente,
Pour gronder avec feu
Cette jeune innocente.

GERONTE.

Oui, c'eſt par innocence,
Et je le crois auſſi,
Qu'elle a dans notre abſence
Reçu Léandre ici.

AIR : *Qu'en voulez-vous dire ?*

C'étoit hier, après ſoupé.

SOPHIE, *à part.*

Grands Dieux ! je ſouffre le martyre.

GERONTE.

Vous croyez donc m'avoir trompé ?

SOPHIE.

On a trop bien ſu vous inſtruire.

GERONTE.

Le Traiteur m'a développé,
Comment il a participé
A ce complot qui m'a dupé.

Madame GERONTE.

Que voulez-vous dire ? *bis.*

SOPHIE.

Dans ce rendez-vous uſurpé,
C'eſt malgré moi que j'ai trempé.

Madame GERONTE.

AIR : *Que j'avois d'impatience !*

Ah ! ma fille ! quelle affaire !
Suivez-vous donc en cela
L'exemple de votre mere ?

GERONTE.

Ta, la, la, la.
N'agitons pas ce point-là.

DUO.

Madame GERONTE.

AIR : *Quel déſeſpoir.*

Quel déſeſpoir !
Quoi ! toujours m'inſulter en face !
Quel déſeſpoir !
Expliquez un propos ſi noir. ?

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

GERONTE, *à ſa femme.*

Ceſſez, ceſſez de Grace :
Ces pleurs ne ſont que grimace ;
En ſuivant votre trace,
Ma fille enfreindroit ſon devoir !

Madame GERONTE.

Quel déſeſpoir !

GERONTE.

A ! parbleu ! je quitte la place.

Madame GERONTE.

Je veux ſavoir....

GERONTE.

Et moi je crains d'en trop ſavoir.

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE & PHILINTE.

GERONTE.

AIR : *Ah ! il n'eſt pas de fête.*

QUand on eſt comme vous l'êtes,
Un Ami de la maiſon,

Ces façons qu'ici vous faites,
Sont, je crois, hors de ſaiſon.

PHILINTE.

Ma réſiſtance importune
Vous céde à la fin lé pas :
(*à part.*) Ah !
Lorſque je déjûne,
Moi, jé né dîné pas.

(*Ils s'aſſeyent tous deux devant une table où le café ſe trouve tout ſervi.*)

GERONTE.

AIR : *Vaudeville des deux Avares.*

C'eſt, je crois, le moka le plus rare.

PHILINTE.

On lé ſent quand vous lé verſez ;
Comme vous n'êtes point avare,
Jé né dis jamais : c'eſt aſſez.

AIR : *Les Bourgeois de Chartres.*

Sandis ! quel bon viſage !

GERONTE.

On me l'a ſoutenu.

PHILINTE.

Qué d'eſprit en partage !

GERONTE.

Je ne l'ai jamais cru.

PHILINTE.

Comme on eſt prévenu
Par votre deſtinée !
On voudroit vous complimenter,
On n'a rien à vous ſouhaiter
Pour la nouvelle année.

GERONTE, *à part, & en éternuant pluſieurs fois de ſuite pendant ce couplet.*

AIR : *Je ne ſuis plus dans l'ignorance.*

Ah ! c'eſt un ami véridique,
Qui s'intéreſſe à mon deſtin ;
Pour le coup rien n'eſt plus certain ;
Aujourd'hui mon Bonnet magique
Perdroit avec lui ſon latin.

PHILINTE.

AIR : *Que Pantin ſeroit content.*

Ah ! qué j'ai lé cœur content ;
Mais d'où vient donc, je vous prie,
Ce fréquent éternuement
Qui vous prend
Subitément ?
Né ſéroit-ce pas lé vent ?
Jé ſuis un grand imprudent,
Puiſqu'en arrivant j'oublie

Dé

Dé fermer votre appartement.

GERONTE.

Agiſſons plus ſimplement ;
C'eſt trop de cérémonie :
Ne vous gênez nullement ;
C'eſt l'affaire d'un moment.

PHILINTE, *appercevant le Bonnet magique ſur une chaiſe.*

AIR : *Quand on eſt deux & quand on s'aime.*

Eh quoi ! vous êtes ſans bonnet,
Tandis qu'il fait un froid extrême ?
Jé mé fais uné loi ſuprême
Dé veiller à votre intérêt.
Dé peur d'enrhumer cé qué j'aime,
(*Philinte poſe légérement le bonnet ſur la tête de Geronte.*)
Jé prétends vous coëffer moi-même.

GERONTE.

AIR : *Où eſt-il le petit nouveau-né ?*

Mais de prendre un air diſtrait,
Souffrez que je vous blâme ?
Vous avez quelque projet
Qui vous paſſe dans l'ame ;
Que cherchez-vous d'un œil inquiet ?

PHILINTE.

Où donc eſt votré femme ?

GERONTE.

AIR : *Va-t'en voir s'ils viennent.*

Elle eſt chez elle, & pourquoi ?

PHILINTE.

La démande eſt vaine :
Pour té voir, en bonne foi,
Toute la ſémaine,
Crois-tu qué jé vienne,
Moi,
Crois-tu qué jé vienne ?

AIR : *Vivons comme le voiſin vit.*

Le voilà donc ce cher voiſin,
A qui ſans nulle gêne,
Ma femme au fort de ſon chagrin,
Va découvrir ſa peine ?

PHILINTE.

AIR : *Ça fait plaiſir au pauvre monde.*

En vérité,
Dé ta ſérénité
Jé né puis m'empêcher dé rire ;
Tu n'as donc point
Senti comme en tout point
En erreur jé cherchois à t'induire.
Dans ton manoir,
Lé ſoir,
Si pour lé jeu,

Morbleu.
Tu mé fais voir la plus petite envie,
Soudain jetant les as
A bas,
Jé ſuis pic & répic
Par tic,
Et jé perds galamment la partie.

Second Couplet.

Si par haſard
Il s'éleve un brouillard
Sur votré conjugale flamme,
Moi tout d'abord,
Euſſes-tu même tort,
Devant toi jé blâme
Madame.
C'eſt chaqué jour
Un tour :
Comme avec toi,
Ma foi,
Jé né ſuis pas tout-à-fait dans mon centre,
Entré nous franchement,
Souvent
Quand tu viens dé déhors
Jé ſors,
Et quand tu ſors, c'eſt alors
Qué j'entre.

GERONTE.

AIR : *Ah ! Maman, que je l'échappai belle !*

Ah ! grands Dieux ! qué j'en apprends de belles !
Après tout cela, croyez donc aux amis fideles.
Ah ! grands Dieux ! que j'en apprends de belles !
Mais où courez-vous ?

PHILINTE.

Depuis quand ſériez-vous jaloux ?
Un mari qui voit cés bagatelles
Doit d'un front ſérein
Toujours ſé mettre au-deſſus d'elles ;
Quand l'Hymen té couvre dé ſes ailes.
C'eſt vivre à démi,
Qué dé rédouter ſon ami.

GERONTE.

Ah ! grands Dieux, &c.

PHILINTE.

AIR : *Où le mettrons-nous, ma Commere ?*

Mais voici quelqu'un, ſur mon ame,
Qui démande votré entrétien ;
Céla mé fournit lé moyen,
Vous m'entendez bien,
Vous mé comprenez bien,

De faire ma cour à Madame.

GERONTE.

Je vous ſuis pour qu'il n'en ſoit rien.

SCENE II.

LEANDRE, *ſeul.*

AIR : *Quelque chemin que tu prennes ;* (de Florine.)

DE la lettre de ma Belle,
Grands Dieux ! que je ſuis ſurpris !
Pour mon cœur quelle nouvelle !
Quoi ! ſon pere a tout appris !
Par une adreſſe extrême
Joignons l'amour au devoir ;
Excuſons-nous de l'avoir vue,
En cherchant toujours à la voir.

SCENE III.

LEANDRE, GERONTE.

GERONTE, *toujours le bonnet ſur ſa tête.*

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

JE ne crois pas qu'il y revienne ;
Je l'ai chaſſé pour ſon étrenne :
Le diable ſoit de tels amis.

LEANDRE, *à part.*

Ah ! je vois trop à ſa colere,
Que ce Traiteur m'a compromis,
En dévoilant tout ce myſtere.

AIR : *C'eſt une excuſe.*

Agité par un vrai remord,
Ici, Monſieur, de tout mon tort,
Souffrez que je m'accuſe ;
Mais ſi j'ai commis cet écart,
Votre fille n'a point de part.....

GERONTE.

Mauvaiſe excuſe.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS & LE DOCTEUR.

LEANDRE.

AIR : *Vaudeville des Femmes vengées.*

AH ! Monſieur, j'adore Sophie ;
Mais je poſſede auſſi ſon cœur :

Faut-il donc qu'on la ſacrifie,
En la mariant au Docteur !

LE DOCTEUR.

Avec quelle inſolence il oſe.

LEANDRE.

Vous ſavez beaucoup, ſans doute; mais
Vous ne ſavez pas une choſe,
C'eſt que nous nous verrons de près. *bis.*

LE DOCTEUR.

AIR : *De la Confeſſion.*

Comment en repos
Souffrez-vous ces propos
En face !

GERONTE.

Mon cher, entre nous,
Cela ne s'adreſſe qu'à vous.

LE DOCTEUR.

C'eſt chez vous que l'inſulte ſe paſſe;
Prévenez l'audace.

GERONTE.

Vous avez raiſon;
Mais tenez, de grace,
A ma place,
Faites ſans façon,
Tous les honneurs de ma maiſon.

LEANDRE.

AIR : *Pour la Baronne.*

De tes oreilles,
Puiſqu'enfin tu m'entends ſi mal,
Demain j'ai peur, ſi tu t'éveilles,
Que ce ne ſoit, mon cher Rival,
Sans tes oreilles.

LE DOCTEUR.

AIR : *Du Vaudeville des Chaſſeurs.*

Eſt-ce ainſi que l'on traite un Maître,
Dont les talens ſont avérés ?
Le plus grand Médecin peut-être...

LEANDRE.

Ah ! tant mieux, vous vous panſerez.

LE DOCTEUR.

Le plus habile Géographe...

LEANDRE.

Choiſiſſez donc votre terrein.

LE DOCTEUR.

Qui fait des vers d'un goût divin...

LEANDRE.

Eh bien ! faites votre épitaphe.

GERONTE, *mettant ſon bonnet pour les ſéparer.*

AIR : *Ton humeur eſt, Cathérine.*

Votre humeur, Monſieur Léandre,
N'eſt point du tout de mon goût.
J'ai commencé par attendre,
Mais vous me pouſſez à bout.
Epargnez-vous cet eſclandre ;
J'ai droit d'empêcher, je croi,
Qu'on inſulte ainſi mon gendre,
Sur-tout quand il eſt chez moi.

LE DOCTEUR.

AIR : *Ma Mere m'a mariée.*

J'allois dans ma furie,
Me battre comme il faut.

GERONTE.

Ah ! qu'il aime Sophie !

LE DOCTEUR.

Eh ! non, voici le mot.
Je n'expoſois ma vie,
Que pour avoir ſa dot.

GERONTE.

Ciel ! qu'entends-je !

LEANDRE.

Ciel ! qu'entends-je !
Permettez que je vous venge.

LE DOCTEUR.

A l'aide ! au meurtre ! holà !
Il me tuera.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Madame GERONTE & SOPHIE.

SOPHIE.

AIR : *Il n'eſt pire eau que l'eau qui dort.*

DAns quel état je vois ici Léandre !.....

LEANDRE.

A votre aſpect je deviens plus humain ;
Mais votre cœur, que j'ai voulu défendre,
M'a mis les armes à la main.

Madame GERONTE.

AIR : *Liſon dormoit.*

C'eſt ſans doute quelque ſottiſe,
Que dans ſon délire imprudent,
Mon époux ſe ſera permiſe,
Pour commencer le nouvel an.
Après avoir chaſſé Philinte,
Dans quelle ſcène le voilà !

GERONTE.

Laiſſons cela.

GERONTE.

AIR : *Bon, bon, que le vin eſt bon.*

D'abord vous eſpérez en vain,
Me paſſer l'article du vin ;
Le prix m'en épouvante.

LE TRAITEUR.

Monſieur, je ne l'aurois pas cru ;
C'eſt le meilleur vin de mon crû ;
Chacun m'en complimente.

GERONTE, *mettant ſon bonnet.*

Ma foi, c'eſt le cas, ou jamais.

LE TRAITEUR.

Si je le fais
A peu de frais,
Il eſt du moins auſſi mauvais
A quarante
Qu'à trente.

GERONTE.

AIR : *Qui peut donc retarder ton zele ?*

Fripon, quand un Traiteur ſait faire
Des mémoires d'Apothicaire,
Voilà qui les acquitte au mieux.
(Il le menace de ſa canne.)

LE TRAITEUR.

Par bonheur, hier j'ai ſu prendre
Cet argent de Monſieur Léandre,
Pour lui procurer dans ces lieux
Un rendez-vous myſtérieux.
Avec votre fille.

GERONTE.

A ! grands Dieux !

LE TRAITEUR.

AIR : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Je ne crois pas qu'on puiſſe
Se montrer plus madré ;
Jugez de l'artifice.
Quand vous êtes rentré,
Vite en Garçon d'Office
Nous l'avons acoutré ;
Quoique neuf au ſervice,
Il s'en eſt bien tiré.

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

AIR : *Il eſt toujours le même.*

Il faut ici que le pendard périſſe.

LE TRAITEUR.

Qu'avez-vous donc ? vous paroiſſez taquin ;
Payez-moi mon ſouper.

GERONTE.

Que l'enfer t'engloutiſſe.

LE TRAITEUR.

Je vais au Commiſſaire.

GERONTE.

Ah ! le plaiſant coquin!

LE TRAITEUR.

Coquin ! oh, non, c'eſt lui qui rend juſtice.

SCENE VII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Des billets doux.*

A Profondiſſons tout cela,
L'excellent bonnet que c'eſt-là
Pour un chef de famille !
Ma foi, ce bonnet vaut de l'or :
Mais il va me ſervir encor,
Car j'apperçois ma fille.

SCENE VIII.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

Madame GERONTE.

AIR : *Ah ! il m'en ſouviendra du Curé de Pomponne.*

AGréez de nos ſentimens
Une nouvelle preuve.

GERONTE, *à part.*

Je ne puis la revoir céans,
Sans que mon cœur s'émeuve.
Ah ! il m'en ſouviendra bien long-temps
De ma premiere épreuve.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

De grace, permettez, Madame,
Que ma fille reſte avec moi.

Madame GERONTE.

Je ne ſais ce qu'il a dans l'ame ;
Je n'aurois jamais cru, ſur ma foi,
Qu'il viendroit un temps où ſa femme
Lui pourroit cauſer de l'effroi.

GERONTE.

AIR : *Il a voulu.*

Dans cet inſtant,
Reſtez pourtant,
Si cela vous déſole ;
Mais promettez-moi ſtrictement
De vous taire complettement.

Madame GERONTE.

Femme qui fait un tel ſerment,
Ne tient pas ſa parole.

GERONTE, *à part.*

AIR : *De la Romance de Daphné.*

En ce cas, je dois pour cauſe,
Ici prudemment agir ;
Que le bonnet ſe repoſe :
Mais voyons ſi ma fille oſe
Me regarder ſans rougir.

SOPHIE.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Mon cher pere, en ce jour, où la nouvelle année
Reſſerre avec Maman votre doux hyménée....

Madame GERONTE.

Ecoutez donc ces vers par l'Amour inſpirés.

GERONTE.

Parbleu ! voilà des nœuds joliment reſſerrés.

SOPHIE.

Second Couplet.

Souffrez....

GERONTE.

Eh non, morbleu ! je ſouffre de t'entendre.

SOPHIE.

Souffrez que votre fille....

GERONTE.

Ah ! c'eſt trop bien s'y prendre ;
Et ſi l'on m'a trouvé trop bon juſqu'à préſent,
Je ne prétends pas être un pere complaiſant.

Madame GERONTE.

AIR : *De la béquille.*

Il faut l'être bien peu,
Quand on vous complimente,
Pour gronder avec feu
Cette jeune innocente.

GERONTE.

Oui, c'eſt par innocence,
Et je le crois auſſi,
Qu'elle a dans notre abſence
Reçu Léandre ici.

AIR : *Qu'en voulez-vous dire ?*

C'étoit hier, après ſoupé.

SOPHIE, *à part.*

Grands Dieux ! je ſouffre le martyre.

GERONTE.

Vous croyez donc m'avoir trompé ?

SOPHIE.

On a trop bien ſu vous inſtruire.

GERONTE.

Le Traiteur m'a développé,
Comment il a participé
A ce complot qui m'a dupé.

Madame GERONTE.

Que voulez-vous dire ? *bis.*

SOPHIE.

Dans ce rendez-vous uſurpé,
C'eſt malgré moi que j'ai trempé.

Madame GERONTE.

AIR : *Que j'avois d'impatience !*

Ah ! ma fille ! quelle affaire !
Suivez-vous donc en cela
L'exemple de votre mere ?

GERONTE.

Ta, la, la, la.
N'agitons pas ce point-là.

DUO.

Madame GERONTE.

AIR : *Quel déſeſpoir.*

Quel déſeſpoir !
Quoi ! toujours m'inſulter en face !
Quel déſeſpoir !
Expliquez un propos ſi noir. ?

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

GERONTE, *à ſa femme.*

Ceſſez, ceſſez de Grace :
Ces pleurs ne ſont que grimace ;
En ſuivant votre trace,
Ma fille enfreindroit ſon devoir !

Madame GERONTE.

Quel déſeſpoir !

GERONTE.

A ! parbleu ! je quitte la place.

Madame GERONTE.

Je veux ſavoir....

GERONTE.

Et moi je crains d'en trop ſavoir.

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !

Ce Traiteur auroit eu l'audace....

Quel déſeſpoir !

Oui, Léandre va le ſavoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE & PHILINTE.

GERONTE.

AIR : *Ah ! il n'eſt pas de fête.*

QUand on eſt comme vous l'êtes,
Un Ami de la maiſon,

Ces façons qu'ici vous faites,
Sont, je crois, hors de ſaiſon.

PHILINTE.

Ma réſiſtance importune
Vous céde à la fin lé pas:
(*à part.*) Ah!
Lorſque je déjûne,
Moi, jé né dîné pas.

(*Ils s'aſſeyent tous deux devant une table où le café ſe trouve tout ſervi.*)

GERONTE.

AIR: *Vaudeville des deux Avares.*

C'eſt, je crois, le moka le plus rare.

PHILINTE.

On lé ſent quand vous lé verſez;
Comme vous n'êtes point avare,
Jé né dis jamais: c'eſt aſſez.

AIR: *Les Bourgeois de Chartres.*

Sandis! quel bon viſage!

GERONTE.

On me l'a ſoutenu.

PHILINTE.

Qué d'eſprit en partage!

GERONTE.

Je ne l'ai jamais cru.

PHILINTE.

Comme on eſt prévenu
Par votre deſtinée!
On voudroit vous complimenter,
On n'a rien à vous ſouhaiter
Pour la nouvelle année.

GERONTE, *à part, & en éternuant plusieurs fois de ſuite pendant ce couplet.*

AIR: *Je ne ſuis plus dans l'ignorance.*

Ah! c'eſt un ami véridique,
Qui s'intéreſſe à mon deſtin;
Pour le coup rien n'eſt plus certain;
Aujourd'hui mon Bonnet magique
Perdroit avec lui ſon latin.

PHILINTE.

AIR: *Que Pantin ſeroit content.*

Ah! qué j'ai lé cœur content;
Mais d'où vient donc, je vous prie,
Ce fréquent éternuement
Qui vous prend
Subitément?
Né ſéroit-ce pas lé vent?
Jé ſuis un grand imprudent,
Puiſqu'en arrivant j'oublie

Dé fermer votre appartement.

GERONTE.

Agiſſons plus ſimplement ;
C'eſt trop de cérémonie :
Ne vous gênez nullement ;
C'eſt l'affaire d'un moment.

PHILINTE, *appercevant le Bonnet magique ſur une chaiſe.*

AIR : *Quand on eſt deux & quand on s'aime.*

Eh quoi ! vous êtes ſans bonnet,
Tandis qu'il fait un froid extrême ?
Jé mé fais uné loi ſuprême
Dé veiller à votre intérêt.
Dé peur d'enrhumer cé qué j'aime,
(*Philinte poſe légérement le bonnet ſur la tête de Geronte.*)
Jé prétends vous coëffer moi-même.

GERONTE.

AIR : *Où eſt-il le petit nouveau-né ?*

Mais de prendre un air diſtrait,
Souffrez que je vous blâme ?
Vous avez quelque projet
Qui vous paſſe dans l'ame ;
Que cherchez-vous d'un œil inquiet ?

PHILINTE.

Où donc eſt votré femme ?

GERONTE.

AIR : *Va-t'en voir s'ils viennent.*

Elle eſt chez elle, & pourquoi ?

PHILINTE.

La démande eſt vaine :
Pour té voir, en bonne foi,
Toute la ſémaine,
Crois-tu qué jé vienne,
Moi,
Crois-tu qué jé vienne ?

AIR : *Vivons comme le voiſin vit.*

Le voilà donc ce cher voiſin,
A qui ſans nulle gêne,
Ma femme au fort de ſon chagrin,
Va découvrir ſa peine ?

PHILINTE.

AIR : *Ça fait plaiſir au pauvre monde.*

En vérité,
Dé ta ſérénité
Jé né puis m'empêcher dé rire ;
Tu n'as donc point
Senti comme en tout point
En erreur jé cherchois à t'induire.
Dans ton manoir,
Lé ſoir,
Si pour lé jeu,

Morbleu.
Tu mé fais voir la plus petite envie,
Soudain jetant les as
A bas,
Jé ſuis pic & répic
Par tic,
Et jé perds galamment la partie.

Second Couplet.

Si par haſard
Il s'éleve un brouillard
Sur votré conjugale flamme,
Moi tout d'abord,
Euſſes-tu même tort,
Devant toi jé blâme
Madame.
C'eſt chaqué jour
Un tour :
Comme avec toi,
Ma foi,
Jé né ſuis pas tout-à-fait dans mon centre,
Entré nous franchement,
Souvent
Quand tu viens dé défors
Jé ſors,
Et quand tu ſors, c'eſt alors
Qué j'entre.

GERONTE.

AIR : *Ah ! Maman, que je l'échappai belle !*

Ah ! grands Dieux ! qué j'en apprends de belles !
Après tout cela, croyez donc aux amis fideles.
Ah ! grands Dieux ! que j'en apprends de belles !
Mais où courez-vous ?

PHILINTE.

Dépuis quand ſériez-vous jaloux ?
Un mari qui voit cés bagatelles
Doit d'un front ſérein
Toujours ſé mettre au-deſſus d'elles ;
Quand l'Hymen té couvre dé ſes ailes.
C'eſt vivre à démi,
Qué dé rédouter ſon ami.

GERONTE.

Ah ! grands Dieux, &c.

PHILINTE.

AIR : *Où le mettrons-nous, ma Commere ?*

Mais voici quelqu'un, ſur mon ame,
Qui démande votré entrétien ;
Céla mé fournit lé moyen,
Vous m'entendez bien,
Vous mé comprenez bien,

De faire ma cour à Madame.

GERONTE.

Je vous ſuis pour qu'il n'en ſoit rien.

SCENE II.

LEANDRE, *ſeul.*

AIR : *Quelque chemin que tu prennes ;* (de Florine.)

DE la lettre de ma Belle,
Grands Dieux ! que je ſuis ſurpris !
Pour mon cœur quelle nouvelle !
Quoi ! ſon pere a tout appris !
Par une adreſſe commune
Joignons l'amour au devoir ;
Excuſons-nous de l'avoir vue,
En cherchant toujours à la voir.

SCENE III.

LEANDRE & GERONTE.

GERONTE, *toujours le bonnet ſur ſa tête.*

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

JE ne crois pas qu'il y revienne ;
Je l'ai chaſſé pour ſon étrenne :
Le diable ſoit de tels amis.

LEANDRE, *à part.*

Ah ! je vois trop à ſa colere,
Que ce Traiteur m'a compromis,
En dévoilant tout ce myſtere.

AIR : *C'eſt une excuſe.*

Agité par un vrai remord,
Ici, Monſieur, de tout mon tort,
Pardonnez que je m'accuſe ;
Mais ſi j'ai commis cet écart,
Votre fille n'a point de part.....

GERONTE.

Mauvaiſe excuſe.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS & LE DOCTEUR.

LEANDRE.

AIR : *Vaudeville des Femmes vengées.*

AH ! Monſieur, j'adore Sophie ;
Mais je poſſede auſſi ſon cœur :

Faut-il donc qu'on la ſacrifie,
En la mariant au Docteur !

LE DOCTEUR.

Avec quelle inſolence il oſe.

LEANDRE.

Vous ſavez beaucoup, ſans doute; mais
Vous ne ſavez pas une choſe,
C'eſt que nous nous verrons de près. *bis.*

LE DOCTEUR.

AIR : *De la Confeſſion.*

Comment en repos
Souffrez-vous ces propos
En face !

GERONTE.

Mon cher, entre nous,
Cela ne s'adreſſe qu'à vous.

LE DOCTEUR.

C'eſt chez vous que l'inſulte ſe paſſe;
Prévenez l'audace.

GERONTE.

Vous avez raiſon;
Mais tenez, de grace,
A ma place,
Faites ſans façon,
Tous les honneurs de ma maiſon.

LEANDRE.

AIR : *Pour la Baronne.*

De tes oreilles,
Puiſqu'enfin tu m'entends ſi mal,
Demain j'ai peur, ſi tu t'éveilles,
Que ce ne ſoit, mon cher Rival,
Sans tes oreilles.

LE DOCTEUR.

AIR : *Du Vaudeville des Chaſſeurs.*

Eſt-ce ainſi que l'on traite un Maître,
Dont les talens ſont avérés?
Le plus grand Médecin peut-être...

LEANDRE.

Ah ! tant mieux, vous vous panſerez.

LE DOCTEUR.

Le plus habile Géographe...

LEANDRE.

Choiſiſſez donc votre terrein.

LE DOCTEUR.

Qui fait des vers d'un goût divin...

LEANDRE.

Eh bien ! faites votre épitaphe.

GERONTE, *mettant ſon bonnet pour les ſéparer.*

AIR : *Ton humeur eſt, Cathérine.*

Votre humeur, Monſieur Léandre,
N'eſt point du tout de mon goût.
J'ai commencé par attendre,
Mais vous me pouſſez à bout.
Epargnez-vous cet eſclandre ;
J'ai droit d'empêcher, je croi,
Qu'on inſulte ainſi mon gendre,
Sur-tout quand il eſt chez moi.

LE DOCTEUR.

AIR : *Ma Mere m'a mariée.*

J'allois dans ma furie,
Me battre comme il faut.

GERONTE.

Ah ! qu'il aime Sophie !

LE DOCTEUR.

Eh ! non, voici le mot.
Je n'expoſois ma vie,
Que pour avoir ſa dot.

GERONTE.

Ciel ! qu'entends-je !

LEANDRE.

Ciel ! qu'entends-je !
Permettez que je vous venge.

LE DOCTEUR.

A l'aide ! au meurtre ! holà !
Il me tuera.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Madame GERONTE & SOPHIE.

SOPHIE.

AIR : *Il n'eſt pire eau que l'eau qui dort.*

Dans quel état je vois ici Léandre !....

LEANDRE.

A votre aſpect je deviens plus humain ;
Mais votre cœur, que j'ai voulu défendre,
M'a mis les armes à la main.

Madame GERONTE.

AIR : *Liſon dormoit.*

C'eſt ſans doute quelque ſottiſe,
Que dans ſon délire imprudent,
Mon époux ſe ſera permiſe,
Pour commencer le nouvel an.
Après avoir chaſſé Philinte,
Dans quelle ſcène le voilà !

GERONTE.

Laiſſons cela. *Lis.*

Madame GERONTE.

C'eſt ſans ceſſe nouvelle plainte.....

GERONTE.

Laiſſons cela, *bis.*
Et terminons ces débats-là.

LEANDRE.

AIR : *Mon petit cœur.*

Je vous le répete encor,
Votre fille a ſu me plaire ;
Mais s'il faut que ce tréſor
Paſſe à ce cœur mercenaire,
Dans mon amoureux tranſport,
A mes jours je ne tiens guere,
Je terminerai mon ſort.

GERONTE.

La mort,
C'eſt un peu fort.

SOPHIE.

Second Couplet.

J'ai fait un pénible effort
Juſqu'à préſent pour me taire ;
Mais pourtant malgré ſon tort,
Votre fille vous eſt chere ;
Si vous uniſſiez ſon ſort
Au Docteur qui n'l'aime guère,
L'ennui la tueroit d'abord.

GERONTE.

La mort,
C'eſt un peu fort.

LE DOCTEUR.

Troiſieme Couplet.

Si, quand nous ſerons d'accord,
Vous ne vous hâtez, beau-pere,
De rendre preſque d'abord
Ma femme votre héritiere ;
Comme Docteur ſans remord,
Cela ne nous coûte guère,
Je vous ſigne un paſſe-port.

GERONTE.

La mort,
C'eſt un peu fort.

Madame GERONTE.

AIR : *Non, non, non, je n'en dis pas davantage.*

Si vous faites encor tapage,
En vous livrant à vos ſoupçons ;
Si vous n'avez pas en ménage,
Déſormais de bonnes façons,
Des amis du voiſinage,
N'écoutant que la leçon...

GERONTE.

Eh ! non, non, non,
N'en dites pas davantage.
(Il ôte ſon bonnet.)
AIR : *Des Trembleurs.*
Docteur, je vous congédie ;
Vous n'aurez point ma Sophie,
Ni mon argent, ni ma vie.

LE DOCTEUR.

D'où vient donc ce changement ?

GERONTE.

Sors, ou je te fais connoître,
Que la porte, pour un traître,
N'eſt ſouvent que la fenêtre.

LE DOCTEUR.

Il eſt fou certainement.

SCENE DERNIERE.

GERONTE, Mad. GERONTE, SOPHIE & LEANDRE.

GERONTE.

Second Couplet, & même air.
(à Léandre.)

QUant à vous, reſtez en vie ;
Et toi ne meurs pas, Sophie,
Tous les deux je vous marie.

LEANDRE & SOPHIE.

Ah ! que ces momens ſont doux !

GERONTE, *à ſa femme.*

Toi, je ſaurai te ſurprendre,
Par une amitié ſi tendre,
Que tu ne voudras plus prendre
D'autre ami que ton époux.

VAUDEVILLE.

GERONTE.

AIR : *Il n'eſt pas de bonne fête ſans lendemain.*

CE bonnet que Mercure,
M'a, cette nuit, apporté,
A travers l'impoſture,
Fait percer la vérité ;
Maintenant il m'embarraſſe.
Ça, mon gendre, s'il vous plaît,
Eſſayez vîte à ma place,
De ce bonnet.

LEANDRE.

Encor bien que l'épreuve

Ces façons qu'ici vous faites,
Sont, je crois, hors de ſaiſon.

PHILINTE.

Ma réſiſtance importune
Vous céde à la fin lé pas :
(*à part.*) Ah !
Lorſque je déjûne,
Moi, jé né dîné pas.

(*Ils s'aſſeyent tous deux devant une table où le café ſe trouve tout ſervi.*)

GERONTE.

AIR : *Vaudeville des deux Avares.*

C'eſt, je crois, le moka le plus rare.

PHILINTE.

On lé ſent quand vous lé verſez ;
Comme vous n'êtes point avare,
Jé né dis jamais : c'eſt aſſez.

AIR : *Les Bourgeois de Chartres.*

Sandis ! quel bon viſage !

GERONTE.

On me l'a ſoutenu.

PHILINTE.

Qué d'eſprit en partage !

GERONTE.

Je ne l'ai jamais cru.

PHILINTE.

Comme on eſt prévenu
Par votre deſtinée !
On voudroit vous complimenter,
On n'a rien à vous ſouhaiter
Pour la nouvelle année.

GERONTE, *à part, & en éternuant plusieurs fois de ſuite pendant ce couplet.*

AIR : *Je ne ſuis plus dans l'ignorance.*

Ah ! c'eſt un ami véridique,
Qui s'intéreſſe à mon deſtin ;
Pour le coup rien n'eſt plus certain ;
Aujourd'hui mon Bonnet magique
Perdroit avec lui ſon latin.

PHILINTE.

AIR : *Que Pantin ſeroit content.*

Ah ! qué j'ai lé cœur content ;
Mais d'où vient donc, je vous prie,
Ce fréquent éternuement
Qui vous prend
Subitément ?
Né ſéroit-ce pas lé vent ?
Jé ſuis un grand imprudent,
Puiſqu'en arrivant j'oublie

Dé fermer votre appartement.

GERONTE.

Agiſſons plus ſimplement ;
C'eſt trop de cérémonie :
Ne vous gênez nullement ;
C'eſt l'affaire d'un moment.

PHILINTE, *appercevant le Bonnet magique ſur une chaiſe.*

AIR : *Quand on eſt deux & quand on s'aime.*

Eh quoi ! vous êtes ſans bonnet,
Tandis qu'il fait un froid extrême ?
Jé mé fais uné loi ſuprême
Dé veiller à votre intérêt.
Dé peur d'enrhumer cé qué j'aime,
(*Philinte poſe légérement le bonnet ſur la tête de Geronte.*)
Jé prétends vous coëffer moi-même.

GERONTE.

AIR : *Où eſt-il le petit nouveau-né ?*

Mais de prendre un air diſtrait,
Souffrez que je vous blâme ?
Vous avez quelque projet
Qui vous paſſe dans l'ame ;
Que cherchez-vous d'un œil inquiet ?

PHILINTE.

Où donc eſt votré femme ?

GERONTE.

AIR : *Va-t'en voir s'ils viennent.*

Elle eſt chez elle, & pourquoi ?

PHILINTE.

La démande eſt vaine :
Pour té voir, en bonne foi,
Toute la ſémaine,
Crois-tu qué jé vienne,
Moi,
Crois-tu qué jé vienne ?

AIR : *Vivons comme le voiſin vit.*

Le voilà donc ce cher voiſin,
A qui ſans nulle gêne,
Ma femme au fort de ſon chagrin,
Va découvrir ſa peine ?

PHILINTE.

AIR : *Ça fait plaiſir au pauvre monde.*

En vérité,
Dé ta ſérénité
Jé né puis m'empêcher dé rire ;
Tu n'as donc point
Senti comme en tout point
En erreur jé cherchois à t'induire.
Dans ton manoir,
Lé ſoir,
Si pour lé jeu,

Morbleu.
Tu mé fais voir la plus petite envie,
Soudain jetant les as
A bas,
Jé ſuis pic & répic
Par tic,
Et jé perds galamment la partie.

Second Couplet.

Si par haſard
Il s'éleve un brouillard
Sur votré conjugale flamme,
Moi tout d'abord,
Euſſes-tu même tort,
Devant toi jé blâme
Madame.
C'eſt chaqué jour
Un tour :
Comme avec toi,
Ma foi,
Jé né ſuis pas tout-à-fait dans mon centre,
Entré nous franchement,
Souvent
Quand tu viens dé déhors
Jé ſors,
Et quand tu ſors, c'eſt alors
Qué j'entre.

GERONTE.

AIR : *Ah ! Maman, que je l'échappai belle !*

Ah ! grands Dieux ! qué j'en apprends de belles !
Après tout cela, croyez donc aux amis fideles.
Ah ! grands Dieux ! que j'en apprends de belles !
Mais où courez-vous ?

PHILINTE.

Dépuis quand ſériez-vous jaloux ?
Un mari qui voit cés bagatelles
Doit d'un front ſérein
Toujours ſé mettre au-deſſus d'elles ;
Quand l'Hymen té couvre dé ſes ailes.
C'eſt vivre à démi,
Qué dé rédouter ſon ami.

GERONTE.

Ah ! grands Dieux, &c.

PHILINTE.

AIR : *Où le mettrons-nous, ma Commere ?*

Mais voici quelqu'un, ſur mon ame,
Qui démande votré entrétien ;
Céla mé fournit lé moyen,
Vous m'entendez bien,
Vous mé comprenez bien,

De faire ma cour à Madame.

GERONTE.

Je vous ſuis pour qu'il n'en ſoit rien.

SCENE II.

LEANDRE, *ſeul.*

AIR : *Quelque chemin que tu prennes ;* (de Florine.)

DE la lettre de ma Belle,
Grands Dieux ! que je ſuis ſurpris !
Pour mon cœur quelle nouvelle !
Quoi ! ſon pere a tout appris !
Par une adreſſe extrême
Joignons l'amour au devoir ;
Excuſons-nous de l'avoir vue,
En cherchant toujours à la voir.

SCENE III.

LEANDRE & GERONTE.

GERONTE, *toujours le bonnet ſur ſa tête.*

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

JE ne crois pas qu'il y revienne ;
Je l'ai chaſſé pour ſon étrenne :
Le diable ſoit de tels amis.

LEANDRE, *à part.*

Ah ! je vois trop à ſa colere,
Que ce Traiteur m'a compromis,
En dévoilant tout ce myſtere.

AIR : *C'eſt une excuſe.*

Agité par un vrai remord,
Ici, Monſieur, de tout mon tort,
Souffrez que je m'accuſe ;
Mais ſi j'ai commis cet écart,
Votre fille n'a point de part.....

GERONTE.

Mauvaiſe excuſe.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS & LE DOCTEUR.

LEANDRE.

AIR : *Vaudeville des Femmes vengées.*

AH ! Monſieur, j'adore Sophie ;
Mais je poſſede auſſi ſon cœur :

Faut-il donc qu'on la ſacrifie,
En la mariant au Docteur !

LE DOCTEUR.

Avec quelle inſolence il oſe.

LEANDRE.

Vous ſavez beaucoup, ſans doute; mais
Vous ne ſavez pas une choſe,
C'eſt que nous nous verrons de près. *bis.*

LE DOCTEUR.

AIR : *De la Confeſſion.*

Comment en repos
Souffrez-vous ces propos
En face !

GERONTE.

Mon cher, entre nous,
Cela ne s'adreſſe qu'à vous.

LE DOCTEUR.

C'eſt chez vous que l'inſulte ſe paſſe;
Prévenez l'audace.

GERONTE.

Vous avez raiſon;
Mais tenez, de grace,
A ma place,
Faites ſans façon,
Tous les honneurs de ma maiſon.

LEANDRE.

AIR : *Pour la Baronne.*

De tes oreilles,
Puiſqu'enfin tu m'entends ſi mal,
Demain j'ai peur, ſi tu t'éveilles,
Que ce ne ſoit, mon cher Rival,
Sans tes oreilles.

LE DOCTEUR.

AIR : *Du Vaudeville des Chaſſeurs.*

Eſt-ce ainſi que l'on traite un Maître,
Dont les talens ſont avérés !
Le plus grand Médecin peut-être...

LEANDRE.

Ah ! tant mieux, vous vous panſerez.

LE DOCTEUR.

Le plus habile Géographe...

LEANDRE.

Choiſiſſez donc votre terrein.

LE DOCTEUR.

Qui fait des vers d'un goût divin...

LEANDRE.

Eh bien ! faites votre épitaphe.

GERONTE, *mettant ſon bonnet pour les ſéparer.*

AIR : *Ton humeur eſt, Cathérine.*

Votre humeur, Monſieur Léandre,
N'eſt point du tout de mon goût.
J'ai commencé par attendre,
Mais vous me pouſſez à bout.
Epargnez-vous cet eſclandre ;
J'ai droit d'empêcher, je croi,
Qu'on inſulte ainſi mon gendre,
Sur-tout quand il eſt chez moi.

LE DOCTEUR.

AIR : *Ma Mere m'a mariée.*

J'allois dans ma furie,
Me battre comme il faut.

GERONTE.

Ah ! qu'il aime Sophie !

LE DOCTEUR.

Eh ! non, voici le mot.
Je n'expoſois ma vie,
Que pour avoir ſa dot.

GERONTE.

Ciel ! qu'entends-je !

LÉANDRE.

Ciel ! qu'entends-je !
Permettez que je vous venge.

LE DOCTEUR.

A l'aide ! au meurtre ! holà !
Il me tuera.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Madame GERONTE & SOPHIE.

SOPHIE.

AIR : *Il n'eſt pire eau que l'eau qui dort.*

DAns quel état je vois ici Léandre !.....

LEANDRE.

A votre aſpect je deviens plus humain ;
Mais votre cœur, que j'ai voulu défendre,
M'a mis les armes à la main.

Madame GERONTE.

AIR : *Liſon dormoit.*

C'eſt ſans doute quelque ſottiſe,
Que dans ſon délire imprudent,
Mon époux ſe ſera permiſe,
Pour commencer le nouvel an.
Après avoir chaſſé Philinte,
Dans quelle ſcène le voilà !

GERONTE.

Laiſſons cela.

Madame GERONTE.

C'eſt ſans ceſſe nouvelle plainte.....

GERONTE.

Laiſſons cela, *bis.*
Et terminons ces débats-là.

LEANDRE.

AIR : *Mon petit cœur.*

Je vous le répete encor,
Votre fille a ſu me plaire ;
Mais s'il faut que ce tréſor
Paſſe à ce cœur mercenaire,
Dans mon amoureux tranſport,
A mes jours je ne tiens guere,
Je terminerai mon ſort.

GERONTE.

La mort,
C'eſt un peu fort.

SOPHIE.

Second Couplet.

J'ai fait un pénible effort
Juſqu'à préſent pour me taire ;
Mais pourtant malgré ſon tort,
Votre fille vous eſt chere ;
Si vous uniſſiez ſon ſort
Au Docteur qui n'l'aime guère,
L'ennui la tueroit d'abord.

GERONTE.

La mort,
C'eſt un peu fort.

LE DOCTEUR.

Troiſieme Couplet.

Si, quand nous ſerons d'accord,
Vous ne vous hâtez, beau-pere,
De rendre preſque d'abord
Ma femme votre héritiere ;
Comme Docteur ſans remord,
Cela ne nous coûte guère,
Je vous ſigne un paſſe-port.

GERONTE.

La mort,
C'eſt un peu fort.

Madame GERONTE.

AIR : *Non, non, non, je n'en dis pas davantage.*

Si vous faites encor tapage,
En vous livrant à vos ſoupçons ;
Si vous n'avez pas en ménage,
Déſormais de bonnes façons,
Des amis du voiſinage,
N'écoutant que la leçon...

GERONTE.

Eh ! non, non, non,
N'en dites pas davantage.
(Il ôte son bonnet.)

AIR : *Des Trembleurs.*

Docteur, je vous congédie ;
Vous n'aurez point ma Sophie,
Ni mon argent, ni ma vie.

LE DOCTEUR.

D'où vient donc ce changement ?

GERONTE.

Sors, ou je te fais connoître,
Que la porte, pour un traître,
N'eſt ſouvent que la fenêtre.

LE DOCTEUR.

Il eſt fou certainement.

SCENE DERNIERE.

GERONTE, Mad. GERONTE, SOPHIE & LEANDRE.

GERONTE.

Second Couplet, & même air.
(à Léandre.)

QUant à vous, reſtez en vie ;
Et toi ne meurs pas, Sophie,
Tous les deux je vous marie.

LEANDRE & SOPHIE.

Ah ! que ces momens ſont doux !

GERONTE, *à ſa femme.*

Toi, je ſaurai te ſurprendre,
Par une amitié ſi tendre,
Que tu ne voudras plus prendre
D'autre ami que ton époux.

VAUDEVILLE.

GERONTE.

AIR : *Il n'eſt pas de bonne fête ſans lendemain.*

CE bonnet que Mercure,
M'a, cette nuit, apporté,
A travers l'impoſture,
Fait percer la vérité ;
Maintenant il m'embarraſſe.
Ça, mon gendre, s'il vous plaît,
Eſſayez vîte à ma place,
De ce bonnet.

LEANDRE.

Encor bien que l'épreuve

Morbleu.
Tu mé fais voir la plus petite envie,
Soudain jetant les as
A bas,
Jé ſuis pic & répic
Par tic,
Et jé perds galamment la partie.

Second Couplet.

Si par haſard
Il s'éleve un brouillard
Sur votré conjugale flamme,
Moi tout d'abord,
Euſſes-tu même tort,
Devant toi jé blâme
Madame.
C'eſt chaqué jour
Un tour :
Comme avec toi,
Ma foi,
Jé né ſuis pas tout-à-fait dans mon centre,
Entré nous franchement,
Souvent
Quand tu viens dé déhors
Jé ſors,
Et quand tu ſors, c'eſt alors
Qué j'entre.

GERONTE.

AIR : *Ah ! Maman, que je l'échappai belle !*

Ah ! grands Dieux ! qué j'en apprends de belles !
Après tout cela, croyez donc aux amis fideles.
Ah ! grands Dieux ! que j'en apprends de belles !
Mais où courez-vous ?

PHILINTE.

Depuis quand ſériez-vous jaloux ?
Un mari qui voit cés bagatelles
Doit d'un front ſérein
Toujours ſé mettre au-deſſus d'elles ;
Quand l'Hymen té couvre dé ſes ailes.
C'eſt vivre à démi,
Qué dé rédouter ſon ami.

GERONTE.

Ah ! grands Dieux, &c.

PHILINTE.

AIR : *Où le mettrons-nous, ma Commere ?*

Mais voici quelqu'un, ſur mon ame,
Qui démande votré entrétien ;
Céla mé fournit lé moyen,
Vous m'entendez bien,
Vous mé comprenez bien,

De faire ma cour à Madame.

GERONTE.

Je vous ſuis pour qu'il n'en ſoit rien.

SCENE II.

LEANDRE, *ſeul.*

AIR : *Quelque chemin que tu prennes* ; (de Florine.)

DE la lettre de ma Belle,
Grands Dieux ! que je ſuis ſurpris !
Pour mon cœur quelle nouvelle !
Quoi ! ſon pere a tout appris !
Par une adreſſe extrême
Joignons l'amour au devoir ;
Excuſons-nous de l'avoir vue,
En cherchant toujours à la voir.

SCENE III.

LEANDRE & GERONTE.

GERONTE, *toujours le bonnet ſur ſa tête.*

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

JE ne crois pas qu'il y revienne ;
Je l'ai chaſſé pour ſon étrenne :
Le diable ſoit de tels amis.

LEANDRE, *à part.*

Ah ! je vois trop à ſa colere,
Que ce Traiteur m'a compromis,
En dévoilant tout ce myſtere.

AIR : *C'eſt une excuſe.*

Agité par un vrai remord,
Ici, Monſieur, de tout mon tort,
Souffrez que je m'accuſe ;
Mais ſi j'ai commis cet écart,
Votre fille n'a point de part.....

GERONTE.

Mauvaiſe excuſe.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS & LE DOCTEUR.

LEANDRE.

AIR : *Vaudeville des Femmes vengées.*

AH ! Monſieur, j'adore Sophie ;
Mais je poſſede auſſi ſon cœur :

Faut-il donc qu'on la ſacrifie,
En la mariant au Docteur !

LE DOCTEUR.

Avec quelle inſolence il oſe.

LEANDRE.

Vous ſavez beaucoup, ſans doute; mais
Vous ne ſavez pas une choſe,
C'eſt que nous nous verrons de près. *bis.*

LE DOCTEUR.

AIR : *De la Confeſſion.*

Comment en repos
Souffrez-vous ces propos
En face !

GERONTE.

Mon cher, entre nous,
Cela ne s'adreſſe qu'à vous.

LE DOCTEUR.

C'eſt chez vous que l'inſulte ſe paſſe;
Prévenez l'audace.

GERONTE.

Vous avez raiſon;
Mais tenez, de grace,
A ma place,
Faites ſans façon,
Tous les honneurs de ma maiſon.

LEANDRE.

AIR : *Pour la Baronne.*

De tes oreilles,
Puiſqu'enfin tu m'entends ſi mal,
Demain j'ai peur, ſi tu t'éveilles,
Que ce ne ſoit, mon cher Rival,
Sans tes oreilles.

LE DOCTEUR.

AIR : *Du Vaudeville des Chaſſeurs.*

Eſt-ce ainſi que l'on traite un Maître,
Dont les talens ſont avérés ?
Le plus grand Médecin peut-être...

LEANDRE.

Ah ! tant mieux, vous vous panſerez.

LE DOCTEUR.

Le plus habile Géographe...

LEANDRE.

Choiſiſſez donc votre terrein.

LE DOCTEUR.

Qui fait des vers d'un goût divin...

LEANDRE.

Eh bien ! faites votre épitaphe.

GERONTE, *mettant ſon bonnet pour les ſéparer.*

AIR : *Ton humeur eſt, Cathérine.*

Votre humeur, Monſieur Léandre,
N'eſt point du tout de mon goût.
J'ai commencé par attendre,
Mais vous me pouſſez à bout.
Epargnez-vous cet eſclandre ;
J'ai droit d'empêcher, je croi,
Qu'on inſulte ainſi mon gendre,
Sur-tout quand il eſt chez moi.

LE DOCTEUR.

AIR : *Ma Mere m'a mariée.*

J'allois dans ma furie,
Me battre comme il faut.

GERONTE.

Ah ! qu'il aime Sophie !

LE DOCTEUR.

Eh ! non, voici le mot.
Je n'expoſois ma vie,
Que pour avoir ſa dot.

GERONTE.

Ciel ! qu'entends-je !

LEANDRE.

Ciel ! qu'entends-je !
Permettez que je vous venge.

LE DOCTEUR.

A l'aide ! au meurtre ! holà !
Il me tuera.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Madame GERONTE & SOPHIE.

SOPHIE.

AIR : *Il n'eſt pire eau que l'eau qui dort.*

DAns quel état je vois ici Léandre !.....

LEANDRE.

A votre aſpect je deviens plus humain ;
Mais votre cœur, que j'ai voulu défendre,
M'a mis les armes à la main.

Madame GERONTE.

AIR : *Liſon dormoit.*

C'eſt ſans doute quelque ſottiſe,
Que dans ſon délire imprudent,
Mon époux ſe ſera permiſe,
Pour commencer le nouvel an.
Après avoir chaſſé Philinte,
Dans quelle ſcene le voilà !

GERONTE.

Laiſſons cela. *à ſa.*

GERONTE.

AIR : *Bon, bon, que le vin eſt bon.*

D'abord vous eſpérez en vain,
Me paſſer l'article du vin ;
Le prix m'en épouvante.

LE TRAITEUR.

Monſieur, je ne l'aurois pas cru ;
C'eſt le meilleur vin de mon crû ;
Chacun m'en complimente.

GERONTE, *mettant ſon bonnet.*

Ma foi, c'eſt le cas, ou jamais.

LE TRAITEUR.

Si je le fais
A peu de frais,
Il eſt du moins auſſi mauvais
A quarante
Qu'à trente.

GERONTE.

AIR : *Qui peut donc retarder ton zele ?*

Fripon, quand un Traiteur ſait faire
Des mémoires d'Apothicaire,
Voilà qui les acquitte au mieux.
(Il le menace de ſa canne.)

LE TRAITEUR.

Par bonheur, hier j'ai ſu prendre
Cet argent de Monſieur Léandre,
Pour lui procurer dans ces lieux
Un rendez-vous myſtérieux.
Avec votre fille.

GERONTE.

A ! grands Dieux !

LE TRAITEUR.

AIR : *Dans les Gardes Françoiſes.*

Je ne crois pas qu'on puiſſe
Se montrer plus madré ;
Jugez de l'artifice.
Quand vous êtes rentré,
Vîte en Garçon d'Office
Nous l'avons acoutré ;
Quoique neuf au ſervice,
Il s'en eſt bien tiré.

GERONTE, *ôtant ſon bonnet.*

AIR : *Il eſt toujours le même.*

Il faut ici que le pendard périſſe.

LE TRAITEUR.

Qu'avez-vous donc ? vous paroiſſez taquin ;
Payez-moi mon ſouper.

GERONTE.

Que l'enfer t'engloutiſſe.

LE TRAITEUR.

Je vais au Commiſſaire.

GERONTE.

Ah ! le plaiſant coquin!

LE TRAITEUR.

Coquin ! oh, non, c'eſt lui qui rend juſtice.

SCENE VII.

GERONTE, *ſeul.*

AIR : *Des billets doux.*

A Profondiſſons tout cela,
L'excellent bonnet que c'eſt-là
Pour un chef de famille !
Ma foi, ce bonnet vaut de l'or :
Mais il va me ſervir encor,
Car j'apperçois ma fille.

SCENE VIII.

GERONTE, Madame GERONTE & SOPHIE.

Madame GERONTE.

AIR : *Ah ! il m'en ſouviendra du Curé de Pomponne.*

AGréez de nos ſentimens
Une nouvelle preuve.

GERONTE, *à part.*

Je ne puis la revoir céans,
Sans que mon cœur s'émeuve.
Ah ! il m'en ſouviendra bien long-temps
De ma premiere épreuve.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la noce.*

De grace, permettez, Madame,
Que ma fille reſte avec moi.

Madame GERONTE.

Je ne ſais ce qu'il a dans l'ame ;
Je n'aurois jamais cru, ſur ma foi,
Qu'il viendroit un temps où ſa femme
Lui pourroit cauſer de l'effroi.

GERONTE.

AIR : *Il a voulu.*

Dans cet inſtant,
Reſtez pourtant,
Si cela vous déſole ;
Mais promettez-moi ſtrictement
De vous taire complettement.

Madame GERONTE.

Femme qui fait un tel ſerment,
Ne tient pas ſa parole.

GERONTE, *à part.*

AIR : *De la Romance de Daphné.*

En ce cas, je dois pour cauſe,
Ici prudemment agir ;
Que le bonnet ſe repoſe :
Mais voyons ſi ma fille oſe
Me regarder ſans rougir.

SOPHIE.

AIR : *Non, je ne ferai pas.*

Mon cher pere, en ce jour, où la nouvelle année
Reſſerre avec Maman votre doux hyménée....

Madame GERONTE.

Ecoutez donc ces vers par l'Amour inſpirés.

GERONTE.

Parbleu ! voilà des nœuds joliment reſſerrés.

SOPHIE.

Second Couplet.

Souffrez....

GERONTE.

Eh non, morbleu ! je ſouffre de t'entendre.

SOPHIE.

Souffrez que votre fille....

GERONTE.

Ah ! c'eſt trop bien s'y prendre ;
Et ſi l'on m'a trouvé trop bon juſqu'à préſent,
Je ne prétends pas être un pere complaiſant.

Madame GERONTE.

AIR : *De la béquille.*

Il faut l'être bien peu,
Quand on vous complimente,
Pour gronder avec feu
Cette jeune innocente.

GERONTE.

Oui, c'eſt par innocence,
Et je le crois auſſi,
Qu'elle a dans notre abſence
Reçu Léandre ici.

AIR : *Qu'en voulez-vous dire ?*

C'étoit hier, après ſoupé.

SOPHIE, *à part.*

Grands Dieux ! je ſouffre le martyre.

GERONTE.

Vous croyez donc m'avoir trompé ?

SOPHIE.

On a trop bien ſu vous inſtruire.

GERONTE.

Le Traiteur m'a développé,
Comment il a participé
A ce complot qui m'a dupé.

Madame GERONTE.

Que voulez-vous dire ? *bis.*

SOPHIE.

Dans ce rendez-vous uſurpé,
C'eſt malgré moi que j'ai trempé.

Madame GERONTE.

AIR : *Que j'avois d'impatience !*

Ah ! ma fille ! quelle affaire !
Suivez-vous donc en cela
L'exemple de votre mere ?

GERONTE.

Ta, la, la, la.
N'agitons pas ce point-là.

DUO.

Madame GERONTE.

Quel déſeſpoir !
Quoi ! toujours m'inſulter en face !
Quel déſeſpoir !
Expliquez un propos ſi noir. ?

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !
Ce Traiteur auroit eu l'audace....
Quel déſeſpoir !
Oui, Léandre va le ſavoir.

GERONTE, *à ſa femme.*

Ceſſez, ceſſez de Grace :
Ces pleurs ne ſont que grimace ;
En ſuivant votre trace,
Ma fille enfreindroit ſon devoir !

Madame GERONTE.

Quel déſeſpoir !

GERONTE.

A ! parbleu ! je quitte la place.

Madame GERONTE.

Je veux ſavoir....

GERONTE.

Et moi je crains d'en trop ſavoir.

SOPHIE, *à part.*

Quel déſeſpoir !

Ce Traiteur auroit eu l'audace....

Quel déſeſpoir !

Oui, Léandre va le ſavoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GERONTE & PHILINTE.

GERONTE.

AIR : *Ah ! il n'eſt pas de fête.*

QUand on eſt comme vous l'êtes,
Un Ami de la maiſon,

Ces façons qu'ici vous faites,
Sont, je crois, hors de ſaiſon.

PHILINTE.

Ma réſiſtance importune
Vous céde à la fin lé pas :
(*à part.*) Ah !
Lorſque je déjûne,
Moi, jé né dîné pas.

(*Ils s'aſſeyent tous deux devant une table où le café ſe trouve tout ſervi.*)

GERONTE.

AIR : *Vaudeville des deux Avares.*

C'eſt, je crois, le moka le plus rare.

PHILINTE.

On lé ſent quand vous lé verſez ;
Comme vous n'êtes point avare,
Jé né dis jamais : c'eſt aſſez.

AIR : *Les Bourgeois de Chartres.*

Sandis ! quel bon viſage !

GERONTE.

On me l'a ſoutenu.

PHILINTE.

Qué d'eſprit en partage !

GERONTE.

Je ne l'ai jamais cru.

PHILINTE.

Comme on eſt prévenu
Par votre deſtinée !
On voudroit vous complimenter,
On n'a rien à vous ſouhaiter
Pour la nouvelle année.

GERONTE, *à part, & en éternuant pluſieurs fois de ſuite pendant ce couplet.*

AIR : *Je ne ſuis plus dans l'ignorance.*

Ah ! c'eſt un ami véridique,
Qui s'intéreſſe à mon deſtin ;
Pour le coup rien n'eſt plus certain ;
Aujourd'hui mon Bonnet magique
Perdroit avec lui ſon latin.

PHILINTE.

AIR : *Que Pantin ſeroit content.*

Ah ! qué j'ai lé cœur content ;
Mais d'où vient donc, je vous prie,
Ce fréquent éternuement
Qui vous prend
Subitément ?
Né ſéroit-ce pas lé vent ?
Jé ſuis un grand imprudent,
Puiſqu'en arrivant j'oublie

Dé fermer votre appartement.

GERONTE.

Agiſſons plus ſimplement ;
C'eſt trop de cérémonie :
Ne vous gênez nullement ;
C'eſt l'affaire d'un moment.

PHILINTE, *appercevant le Bonnet magique ſur une chaiſe.*

AIR : *Quand on eſt deux & quand on s'aime.*

Eh quoi ! vous êtes ſans bonnet,
Tandis qu'il fait un froid extrême ?
Jé mé fais uné loi ſuprême
Dé veiller à votre intérêt.
Dé peur d'enrhumer cé qué j'aime,
(*Philinte poſe légérement le bonnet ſur la tête de Geronte.*)
Jé prétends vous coëffer moi-même.

GERONTE.

AIR : *Où eſt-il le petit nouveau-né ?*

Mais de prendre un air diſtrait,
Souffrez que je vous blâme ?
Vous avez quelque projet
Qui vous paſſe dans l'ame ;
Que cherchez-vous d'un œil inquiet ?

PHILINTE.

Où donc eſt votré femme ?

GERONTE.

AIR : *Va-t'en voir s'ils viennent.*

Elle eſt chez elle, & pourquoi ?

PHILINTE.

La démande eſt vaine :
Pour té voir, en bonne foi,
Toute la ſémaine,
Crois-tu qué jé vienne,
Moi,
Crois-tu qué jé vienne ?

AIR : *Vivons comme le voiſin vit.*

Le voilà donc ce cher voiſin,
A qui ſans nulle gêne,
Ma femme au fort de ſon chagrin,
Va découvrir ſa peine ?

PHILINTE.

AIR : *Ça fait plaiſir au pauvre monde.*

En vérité,
Dé ta ſérénité
Jé né puis m'empêcher dé rire ;
Tu n'as donc point
Senti comme en tout point
En erreur jé cherchois à t'induire.
Dans ton manoir,
Lé ſoir,
Si pour lé jeu,

Morbieu.
Tu mé fais voir la plus petite envie,
Soudain jétant les as
A bas,
Jé ſuis pic & répic
Par tic,
Et jé perds galamment la partie.

Second Couplet.

Si par haſard
Il s'éleve un brouillard
Sur votré conjugale flamme,
Moi tout d'abord,
Euſſes-tu même tort,
Devant toi jé blâme
Madame.
C'eſt chaqué jour
Un tour :
Comme avec toi,
Ma foi,
Jé né ſuis pas tout-à-fait dans mon centre,
Entré nous franchement,
Souvent
Quand tu viens dé déhors
Jé ſors,
Et quand tu ſors, c'eſt alors
Qué j'entre.

GERONTE.

AIR : *Ah ! Maman, que je l'échappai belle !*

Ah ! grands Dieux ! que j'en apprends de belles !
Après tout cela, croyez donc aux amis fideles.
Ah ! grands Dieux ! que j'en apprends de belles !
Mais où courez-vous ?

PHILINTE.

Depuis quand ſériez-vous jaloux ?
Un mari qui voit cés bagatelles
Doit d'un front ſérein
Toujours ſé mettre au-deſſus d'elles ;
Quand l'Hymen té couvre dé ſes ailes.
C'eſt vivre à démi,
Qué dé rédouter ſon ami.

GERONTE.

Ah ! grands Dieux, &c.

PHILINTE.

AIR : *Où le mettrons-nous, ma Commere ?*

Mais voici quelqu'un, ſur mon ame,
Qui démande votré entrétien ;
Céla mé fournit lé moyen,
Vous m'entendez bien,
Vous mé comprenez bien,

De faire ma cour à Madame.

GERONTE.

Je vous ſuis pour qu'il n'en ſoit rien.

SCENE II.

LEANDRE, *ſeul.*

AIR : *Quelque chemin que tu prennes ;* (de Florine.)

DE la lettre de ma Belle,
Grands Dieux ! que je ſuis ſurpris !
Pour mon cœur quelle nouvelle !
Quoi ! ſon pere a tout appris !
Par une adreſſe extrême
Joignons l'amour au devoir ;
Excuſons-nous de l'avoir vue,
En cherchant toujours à la voir.

SCENE III.

LEANDRE & GERONTE.

GERONTE, *toujours le bonnet ſur ſa tête.*

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

JE ne crois pas qu'il y revienne ;
Je l'ai chaſſé pour ſon étrenne :
Le diable ſoit de tels amis.

LEANDRE, *à part.*

Ah ! je vois trop à ſa colere,
Que ce Traiteur m'a compromis,
En dévoilant tout ce myſtere.

AIR : *C'eſt une excuſe.*

Agité par un vrai remord,
Ici, Monſieur, de tout mon tort,
Souffrez que je m'accuſe ;
Mais ſi j'ai commis cet écart,
Votre fille n'a point de part.....

GERONTE.

Mauvaiſe excuſe.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS & LE DOCTEUR.

LEANDRE.

AIR : *Vaudeville des Femmes vengées.*

AH ! Monſieur, j'adore Sophie ;
Mais je poſſede auſſi ſon cœur :

Faut-il donc qu'on la ſacrifie,
En la mariant au Docteur !

LE DOCTEUR.

Avec quelle inſolence il oſe.

LEANDRE.

Vous ſavez beaucoup, ſans doute; mais
Vous ne ſavez pas une choſe,
C'eſt que nous nous verrons de près. *bis.*

LE DOCTEUR.

AIR : *De la Confeſſion.*

Comment en repos
Souffrez-vous ces propos
En face !

GERONTE.

Mon cher, entre nous,
Cela ne s'adreſſe qu'à vous.

LE DOCTEUR.

C'eſt chez vous que l'inſulte ſe paſſe;
Prévenez l'audace.

GERONTE.

Vous avez raiſon;
Mais tenez, de grace,
A ma place,
Faites ſans façon,
Tous les honneurs de ma maiſon.

LEANDRE.

AIR : *Pour la Baronne.*

De tes oreilles,
Puiſqu'enfin tu m'entends ſi mal,
Demain j'ai peur, ſi tu t'éveilles,
Que ce ne ſoit, mon cher Rival,
Sans tes oreilles.

LE DOCTEUR.

AIR : *Du Vaudeville des Chaſſeurs.*

Eſt-ce ainſi que l'on traite un Maître,
Dont les talens ſont avérés?
Le plus grand Médecin peut-être,...

LEANDRE.

Ah ! tant mieux, vous vous panſerez.

LE DOCTEUR.

Le plus habile Géographe...

LEANDRE.

Choiſiſſez donc votre terrein.

LE DOCTEUR.

Qui fait des vers d'un goût divin...

LEANDRE.

Eh bien ! faites votre épitaphe.

GERONTE, *mettant ſon bonnet pour les ſéparer.*

AIR : *Ton humeur eſt, Cathérine.*

Votre humeur, Monſieur Léandre,
N'eſt point du tout de mon goût.
J'ai commencé par attendre,
Mais vous me pouſſez à bout.
Epargnez-vous cet eſclandre ;
J'ai droit d'empêcher, je croi,
Qu'on inſulte ainſi mon gendre,
Sur-tout quand il eſt chez moi.

LE DOCTEUR.

AIR : *Ma Mere m'a mariée.*

J'allois dans ma furie,
Me battre comme il faut.

GERONTE.

Ah ! qu'il aime Sophie !

LE DOCTEUR.

Eh ! non, voici le mot.
Je n'expoſois ma vie,
Que pour avoir ſa dot.

GERONTE.

Ciel ! qu'entends-je !

LEANDRE.

Ciel ! qu'entends-je !
Permettez que je vous venge.

LE DOCTEUR.

A l'aide ! au meurtre ! holà !
Il me tuera.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Madame GERONTE & SOPHIE.

SOPHIE.

AIR : *Il n'eſt pire eau que l'eau qui dort.*

DAns quel état je vois ici Léandre !.....

LEANDRE.

A votre aſpect je deviens plus humain ;
Mais votre cœur, que j'ai voulu défendre,
M'a mis les armes à la main.

Madame GERONTE.

AIR : *Liſon dormoit.*

C'eſt ſans doute quelque ſottiſe,
Que dans ſon délire imprudent,
Mon époux ſe ſera permiſe,
Pour commencer le nouvel an.
Après avoir chaſſé Philinte,
Dans quelle ſcene le voilà !

GERONTE.

Laiſſons cela. *Lis.*

Madame GERONTE.

C'eſt ſans ceſſe nouvelle plainte.....

GERONTE.

Laiſſons cela, *bis.*
Et terminons ces débats-là.

LEANDRE.

AIR : *Mon petit cœur.*

Je vous le répete encor,
Votre fille a ſu me plaire ;
Mais s'il faut que ce tréſor
Paſſe à ce cœur mercenaire,
Dans mon amoureux tranſport,
A mes jours je ne tiens guere,
Je terminerai mon ſort.

GERONTE.

La mort,
C'eſt un peu fort.

SOPHIE.

Second Couplet.

J'ai fait un pénible effort
Juſqu'à préſent pour me taire ;
Mais pourtant malgré ſon tort,
Votre fille vous eſt chere ;
Si vous uniſſiez ſon ſort
Au Docteur qui n'aime guère,
L'ennui la tueroit d'abord.

GERONTE.

La mort,
C'eſt un peu fort.

LE DOCTEUR.

Troiſieme Couplet.

Si, quand nous ſerons d'accord,
Vous ne vous hâtez, beau-pere,
De rendre preſque d'abord
Ma femme votre héritiere ;
Comme Docteur ſans remord,
Cela ne nous coûte guère,
Je vous ſigne un paſſe-port.

GERONTE.

La mort,
C'eſt un peu fort.

Madame GERONTE.

AIR : *Non, non, non, je n'en dis pas davantage.*

Si vous faites encor tapage,
En vous livrant à vos ſoupçons ;
Si vous n'avez pas en ménage,
Déſormais de bonnes façons,
Des amis du voiſinage,
N'écoutant que la leçon...

GERONTE.

Eh ! non, non, non,
N'en dites pas davantage.
(Il ôte ſon bonnet.)

AIR : *Des Trembleurs.*

Docteur, je vous congédie ;
Vous n'aurez point ma Sophie,
Ni mon argent, ni ma vie.

LE DOCTEUR.

D'où vient donc ce changement !

GERONTE.

Sors, ou je te fais connoître,
Que la porte, pour un traître,
N'eſt ſouvent que la fenêtre.

LE DOCTEUR.

Il eſt fou certainement.

SCENE DERNIERE.

GERONTE, Mad. GERONTE, SOPHIE & LEANDRE.

GERONTE.

Second Couplet, & même air.

(à Léandre.)

QUant à vous, reſtez en vie ;
Et toi ne meurs pas, Sophie,
Tous les deux je vous marie.

LEANDRE & SOPHIE.

Ah ! que ces momens ſont doux !

GERONTE, *à ſa femme.*

Toi, je ſaurai te ſurprendre,
Par une amitié ſi tendre,
Que tu ne voudras plus prendre
D'autre ami que ton époux.

VAUDEVILLE.

GERONTE.

AIR : *Il n'eſt pas de bonne fête ſans lendemain.*

CE bonnet que Mercure,
M'a, cette nuit, apporté,
A travers l'impoſture,
Fait percer la vérité ;
Maintenant il m'embarraſſe.
Ça, mon gendre, s'il vous plaît,
Eſſayez vîte à ma place,
De ce bonnet.

LEANDRE.

Encor bien que l'épreuve

M'aſſurât de ſon amour,
Je veux chérir ſans preuve
Celle qui vous doit le jour.
Du petit Dieu de Cythere,
C'eſt le bandeau qui me plaît;
Comme époux je le préfere
A ce bonnet.

Madame GERONTE.

Donnez, donnez, de grace.
Puiſqu'en mes mains le voilà,
Il va prendre la place
De celui que j'ôte-là.
(*On voit s'enlever le bonnet de Mercure.*)
Mais quelles forces nouvelles
Le font partir comme un trait!
Mercure a prêté ſes ailes
A ſon bonnet.

SOPHIE, *au Public.*

Meſſieurs, ſi ces Etrennes
Vous ont fait rire un moment,
L'Auteur attend les ſiennes,
Et l'Acteur également;
Car c'eſt pour eux une fête,
En cherchant ce qui vous plaît;
De ne faire qu'une tête
Dans un bonnet.

FIN.

BROULHIET, Libraire à Toulouſe, rue Saint-Rome, la maiſon faiſant coin de la rue Dumai, tient toutes ſortes de Livres en tout genre & ſur toutes ſortes de matieres, principalement des *Livres de Médecine, Chirurgie, &c.* dont il a un aſſortiment conſidérable. On trouve auſſi chez lui les bonnes Nouveautés peu de temps après qu'elles ont paru avec ſuccès à Paris; & il eſt le ſeul pour la partie des *Pieces de théatre.*

Arnaud, François Thomas Marie de, Baculard d'

EUPHÉMIE,

OU LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION,

DRAME.

PAR L'AUTEUR DU COMTE DE COMMINGES.

Sonitus terroris semper in auribus.
Job. chap. XV.

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-dessus de la Fontaine S. Bénoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXI.

Faut-il donc qu'on la ſacrifie,
En la mariant au Docteur !

LE DOCTEUR.

Avec quelle inſolence il oſe.

LEANDRE.

Vous ſavez beaucoup, ſans doute; mais
Vous ne ſavez pas une choſe,
C'eſt que nous nous verrons de près. *bis.*

LE DOCTEUR.

AIR : *De la Confeſſion.*

Comment en repos
Souffrez-vous ces propos
En face !

GERONTE.

Mon cher, entre nous,
Cela ne s'adreſſe qu'à vous.

LE DOCTEUR.

C'eſt chez vous que l'inſulte ſe paſſe;
Prévenez l'audace.

GERONTE.

Vous avez raiſon;
Mais tenez, de grace,
A ma place,
Faites ſans façon,
Tous les honneurs de ma maiſon.

LEANDRE.

AIR : *Pour la Baronne.*

De tes oreilles,
Puiſqu'enfin tu m'entends ſi mal,
Demain j'ai peur, ſi tu t'éveilles,
Que ce ne ſoit, mon cher Rival,
Sans tes oreilles.

LE DOCTEUR.

AIR : *Du Vaudeville des Chaſſeurs.*

Eſt-ce ainſi que l'on traite un Maître,
Dont les talens ſont avérés ?
Le plus grand Médecin peut-être...

LEANDRE.

Ah ! tant mieux, vous vous panſerez.

LE DOCTEUR.

Le plus habile Géographe...

LEANDRE.

Choiſiſſez donc votre terrein.

LE DOCTEUR.

Qui fait des vers d'un goût divin...

LEANDRE.

Eh bien ! faites votre épitaphe.

GERONTE, *mettant ſon bonnet pour les ſéparer.*

AIR : *Ton humeur eſt, Cathérine.*

Votre humeur, Monſieur Léandre,
N'eſt point du tout de mon goût.
J'ai commencé par attendre,
Mais vous me pouſſez à bout.
Epargnez-vous cet eſclandre ;
J'ai droit d'empêcher, je croi,
Qu'on inſulte ainſi mon gendre,
Sur-tout quand il eſt chez moi.

LE DOCTEUR.

AIR : *Ma Mere m'a mariée.*

J'allois dans ma furie,
Me battre comme il faut.

GERONTE.

Ah ! qu'il aime Sophie !

LE DOCTEUR.

Eh ! non, voici le mot.
Je n'expoſois ma vie,
Que pour avoir ſa dot.

GERONTE.

Ciel ! qu'entends-je !

LEANDRE.

Ciel ! qu'entends-je !
Permettez que je vous venge.

LE DOCTEUR.

A l'aide ! au meurtre ! holà !
Il me tuera.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Madame GERONTE & SOPHIE.

SOPHIE.

AIR : *Il n'eſt pire eau que l'eau qui dort.*

DAns quel état je vois ici Léandre !.....

LEANDRE.

A votre aſpect je deviens plus humain ;
Mais votre cœur, que j'ai voulu défendre,
M'a mis les armes à la main.

Madame GERONTE.

AIR : *Liſon dormoit.*

C'eſt ſans doute quelque ſottiſe,
Que dans ſon délire imprudent,
Mon époux ſe ſera permiſe,
Pour commencer le nouvel an.
Après avoir chaſſé Philinte,
Dans quelle ſcene le voilà !

GERONTE.

Laiſſons cela. *Liſ.*

Madame GERONTE.

C'eſt ſans ceſſe nouvelle plainte.....

GERONTE.

Laiſſons cela, *bis.*
Et terminons ces débats-là.

LEANDRE.

AIR : *Mon petit cœur.*

Je vous le répete encor,
Votre fille a ſu me plaire ;
Mais s'il faut que ce tréſor
Paſſe à ce cœur mercenaire,
Dans mon amoureux tranſport,
A mes jours je ne tiens guere,
Je terminerai mon ſort.

GERONTE.

La mort,
C'eſt un peu fort.

SOPHIE.

Second Couplet.

J'ai fait un pénible effort
Juſqu'à préſent pour me taire ;
Mais pourtant malgré ſon tort,
Votre fille vous eſt chere;
Si vous uniſſiez ſon ſort
Au Docteur qui n' l'aime guère,
L'ennui la tueroit d'abord.

GERONTE.

La mort,
C'eſt un peu fort.

LE DOCTEUR.

Troiſieme Couplet.

Si, quand nous ſerons d'accord,
Vous ne vous hâtez, beau-pere,
De rendre preſque d'abord
Ma femme votre héritiere;
Comme Docteur ſans remord,
Cela ne nous coûte guère,
Je vous ſigne un paſſe-port.

GERONTE.

La mort,
C'eſt un peu fort.

Madame GERONTE.

AIR : *Non, non, non, je n'en dis pas davantage.*

Si vous faites encor tapage,
En vous livrant à vos ſoupçons ;
Si vous n'avez pas en ménage,
Déſormais de bonnes façons,
Des amis du voiſinage,
N'écoutant que la leçon...

GERONTE.

Eh ! non, non, non,
N'en dites pas davantage.
(Il ôte ſon bonnet.)

AIR : *Des Trembleurs.*

Docteur, je vous congédie ;
Vous n'aurez point ma Sophie,
Ni mon argent, ni ma vie.

LE DOCTEUR.

D'où vient donc ce changement !

GERONTE.

Sors, ou je te fais connoître,
Que la porte, pour un traître,
N'eſt ſouvent que la fenêtre.

LE DOCTEUR.

Il eſt fou certainement.

SCENE DERNIERE.

GERONTE, Mad. GERONTE, SOPHIE & LEANDRE.

GERONTE.

Second Couplet, & même air.
(à Léandre.)

QUant à vous, reſtez en vie ;
Et toi ne meurs pas, Sophie,
Tous les deux je vous marie.

LEANDRE & SOPHIE.

Ah ! que ces momens ſont doux !

GERONTE, *à ſa femme.*

Toi, je ſaurai te ſurprendre,
Par une amitié ſi tendre,
Que tu ne voudras plus prendre
D'autre ami que ton époux.

VAUDEVILLE.

GERONTE.

AIR : *Il n'eſt pas de bonne fête ſans lendemain.*

CE bonnet que Mercure,
M'a, cette nuit, apporté,
A travers l'impoſture,
Fait percer la vérité ;
Maintenant il m'embarraſſe.
Ça, mon gendre, s'il vous plaît,
Eſſayez vîte à ma place,
De ce bonnet.

LEANDRE.

Encor bien que l'épreuve

M'aſſurât de ſon amour,
Je veux chérir ſans preuve
Celle qui vous doit le jour.
Du petit Dieu de Cythere,
C'eſt le bandeau qui me plaît;
Comme époux je le préfere
A ce bonnet.

Madame GERONTE.

Donnez, donnez, de grace.
Puiſqu'en mes mains le voilà,
Il va prendre la place
De celui que j'ôte-là.
(*On voit s'enlever le bonnet de Mercure.*)
Mais quelles forces nouvelles
Le font partir comme un trait!
Mercure a prêté ſes ailes
A ſon bonnet.

SOPHIE, *au Public.*

Meſſieurs, ſi ces Etrennes
Vous ont fait rire un moment,
L'Auteur attend les ſiennes,
Et l'Acteur également;
Car c'eſt pour eux une fête,
En cherchant ce qui vous plaît,
De ne faire qu'une tête
Dans un bonnet.

FIN.

BROULHIET, Libraire à Toulouſe, rue Saint-Rome, la maiſon faiſant coin de la rue Dumai, tient toutes ſortes de Livres en tout genre & ſur toutes ſortes de matieres, principalement des *Livres de Médecine, Chirurgie, &c.* dont il a un aſſortiment conſidérable. On trouve auſſi chez lui les bonnes Nouveautés peu de temps après qu'elles ont paru avec ſuccès à Paris; & il eſt le ſeul pour la partie des *Pieces de théatre.*

Arnaud, François Thomas Marie — Baculard d'

EUPHÉMIE,

OU LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION,

DRAME.

PAR L'AUTEUR DU COMTE DE COMMINGES.

Sonitus terroris semper in auribus.
Job. chap. XV.

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-dessus de la Fontaine S. Bénoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXI.

ACTEURS,

EUPHÉMIE. — Religieuſe.

THÉOTIME. — Religieux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

MÉLANIE, CÉCILE, } Religieuſes.

UNE SŒUR CONVERSE.

La Scène eſt dans le Couvent de * * *

EUPHÉMIE,

OU LE TRIOMPHE

DE LA RELIGION.

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le rideau ſe leve. La ſcene repréſente une cellule de la plus grande ſimplicité. A gauche, à peu de diſtance du mur, eſt un cercueil, aux pieds duquel ſe voit une lampe allumée. Du même côté, plus ſur le devant de la ſcene, eſt un prie-Dieu, ſurmonté d'un crucifix que ſoutient une tête de mort ; ſur le prie-Dieu, ſont des livres de dévotion. On obſervera que quelques chaiſes de paille cachent un peu le cercueil aux perſonnes qui entrent dans la cellule. Le jour commence à paroître.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE *ſeule. appuyant une main ſur ſon cercueil, dans l'attitude d'une perſonne qui ſe leve.*

QUoi ! dans ce lit funebre, arroſé de mes larmes,
Où veillent avec moi d'éternelles alarmes,
Où ſans ceſſe ma fin à mes yeux vient s'offrir,
Où mon cœur, chaque jour, doit apprendre à mourir ;
Dans ce même cercueil, qui contiendra ma cendre,
J'oſe encore m'occuper d'un ſouvenir trop tendre,
Que dis-je ? d'un amour réprouvé par le Ciel !
Elle quitte le cercueil, & va ſe jetter avec précipitation aux pieds du prie-Dieu.
Ne ſaurois-tu dompter ce penchant criminel,

Quoi ! dans ce lit funebre On ſe ſouviendra qu'il y a des Religieuſes dont l'uſage eſt de coucher dans leur cercueil.

Ô mon Dieu ? Ton épouſe, à tes pieds gémiſſante ;
Implore ton ſecours, ta grace ſi puiſſante ;
A ton ordre, les vents s'irritent, ſont ſoumis ?
Tu ſouleves les mers, & tu les applanis ;
Ton ſouffle allume, éteint la flamme du tonnerre ;
Tu changes, quand tu veux, la face de la terre ;
Et tu ne peux changer, & rappeller à toi.
Une ame qui t'échappe & qui trahit ſa foi !
Tu ne peux appaiſer ces troubles, cet orage,
Qui trompent ma foibleſſe & laſſent mon courage !
Détruits des ſentimens ſi coupables, ſi chers ;
Briſe un cœur revolté, qui traîne d'autres fers
Que ceux, dont pour jamais tes mains m'ont enchaînée.
Qu'eſt-ce que la vertu du Ciel abandonnée ?
La mienne en vain réclame un impuiſſant devoir.
Dieu, pour vaincre Euphémie, il faut... tout ton pouvoir.
Elle ſe proſterne plus profondément, & en pleurant amérement.
Mes prieres, mes pleurs devant toi ſe répandent ;
Que dans mon ſein la paix, le pur amour deſcendent !
Fais ceſſer mes combats, mes infidélités ;
Triomphe, regne ſeul ſur mes ſens agités.
Elle embraſſe de ſes deux mains la tête de mort.
Et toi, qu'avec horreur tout mortel enviſage,
Ton ſilence m'inſtruit.. oui, je vois mon image !
Voilà, voilà les traits, par qui je veux charmer !
C'eſt moi que je contemple, ô Ciel ! ... & j'oſe aimer !
Elle eſt penchée vers la terre, dans l'attitude de la profonde douleur.
J'expire !

SCENE II.

EUPHÉMIE, MÉLANIE.

EUPHÉMIE, *ſe relevant avec précipitation, & allant vers Mélanie.*

EH bien : ma ſœur ! ce pieux Solitaire
Par qui la vérité nous parle & nous éclaire,
Viendra-t-il ranimer ma mourante vertu,
Aſſujettir un cœur trop long-temps combattu :
Soumettre à mes devoirs ma foibleſſe indocile ?

MÉLANIE.

Vous le verrez bientôt ſur les pas de Cécile :
C'eſt ſa voix qui l'appelle en ce ſéjour ſacré.
Mais, à quel trouble affreux votre eſprit eſt li vré !
Pouvez-vous ſous le voile, ô ma chere Euphémie !

Nourrir ſans eſpérance une flamme ennemie ;
Le poiſon dévorant d'un amour inſenſé ?
Malgré votre raiſon, & le Ciel offenſé,
D'un objet qui n'eſt plus, vous chériſſez l'image !
La mort...

EUPHÉMIE, *avec vivacité.*

La mort n'a pu lui ravir mon hommage :
Il vit, il vit toujours dans ce cœur déchiré,
Et ſouvent à Dieu même il s'y voit préféré.
Je ne veux point cacher tout l'excès de mon crime :
Plus que jamais l'amour s'attache à ſa victime ;
Il s'arme contre moi des ombres de la nuit ;
Juſques dans ce cercueil ſa fureur me pourſuit :
J'y voulois dépoſer le poids de mes alarmes ;
Mon œil appeſanti ſe fermoit dans les larmes ;
Mon ame, qui cédoit aux horreurs de ſon ſort,
S'eſſayoit à dormir du ſommeil de la mort :
Quel ſonge ! quel ſpectacle a frappé ma paupiere !
Un lugubre flambeau me prêtoit ſa lumiere ;
J'égarois mes ennuis, mes tourmens, mes remords,
A travers les tombeaux, les ſpectres & les morts :
Un éclair brille & meurt dans ces vaſtes ténebres ;
Un cri m'eſt apporté par des échos funebres.
La terre gronde & laiſſe échapper de ſes flancs
Un fantôme entouré de ſombres vêtemens ;
Un glaive étinceloit dans ſa main menaçante ;
Il s'avance à grands pas, me glace d'épouvante ;
S'approche, offre à mes yeux... je reconnois Sinval,
Sinval, de l'Eternel audacieux rival,
Sinval, que je devrois repouſſer de mon ame,
Qui toujours y revient avec des traits de flamme...
» Viens, ſuis-moi, m'a-t-il dit, ſuis ton premier époux ;
» Ceſſe de m'oppoſer l'Autel d'un Dieu jaloux...
» L'autel pour m'arrêter n'a point de privilege.
Soudain ſous les efforts de ſon bras ſacrilege,
Mon voile ſe déchire... inſenſible à mes cris,
Parmi le ſang, la mort & ſes affreux débris,
De cercueils en cercueils, ſur les bords d'une tombe,
Il me traîne expirante ; il m'y jette... je tombe ;
Sinval plonge le fer dans mon ſein malheureux,
Et la foudre en éclats nous a frappés tous deux.

MÉLANIE.

Dans ces jeux du ſommeil, je ne vois qu'un vain ſonge ;
Dont la nuit avec elle emporte le menſonge.
Vous-même préparez le poiſon ſéducteur ;
Vous aiguiſez le trait qui vous perce le cœur.
Ah ! ce n'eſt point ainſi qu'on obtient la victoire ;

D'un objet dangereux rejettez la mémoire...

EUPHÉMIE.

Eh ! le puis-je, ma ſœur ? vous ne connoiſſez pas
Le feu des paſſions, leurs horribles combats,
Le charme de l'amour, ſon pouvoir invincible...

MÉLANIE.

Ma ſœur, vous avez cru Mélanie inſenſible:
Non, je ne le ſuis point, Mais, j'ai tourné mes vœux
Vers un objet, qui ſeul doit allumer nos feux.
Ma ſœur, vous méritez toute ma confiance:
Du Ciel en ma faveur admirez la puiſſance;
L'exemple quelquefois ſuffit pour éclairer;
Mon ame à vos regards brûle de ſe montrer.
Dans mon premier ſoupir j'exhalai la tendreſſe;
D'un ſentiment ſi cher je nourriſſois l'ivreſſe;
Tout ce qui m'entouroit intéreſſoit mon cœur,
M'attachoit par un nœud toujours plus enchanteur;
Je touchois à cet âge, où l'ame inquiétée
S'étonne des tranſports dont elle eſt agitée,
L'amour déterminoit ſon aſcendant ſur moi;
Il m'alloit captiver. Mes yeux s'ouvrent; je voi
Mes deux ſœurs, que devoit flatter l'erreur du monde,
Dans les ſombres ennuis, dans la douleur profonde:
L'une pleurant ſans ceſſe un époux adoré,
Aux premiers jours d'hymen dans ſes bras expiré;
L'autre prête à mourir, amante infortunée,
Par un vil ſéducteur trahie, abandonnée;
Mon pere, auprès de nous ramené par la paix,
Tout-à-coup dans la tombe emportant nos regrets!
Son ami malheureux, & que les fers attendent.
Mes regards conſternés ſur l'univers s'étendent;
Je contemple ces grands, les maîtres des humains:
Je les vois aſſiégés de ſemblables chagrins;
Je vois le trône même environné d'alarmes,
Et le bandeau des Rois tout trempé de leurs larmes.
Cette image auroit dû vaincre & détruire en moi
Le tendre ſentiment qui m'impoſoit la loi;
Mais en vain ma raiſon oppoſoit ſon murmure
A ce beſoin d'aimer, le cri de la nature;
Mon cœur me trahiſſoit; je ne combattis plus;
Je cédai, je fixai mes vœux irréſolus.
Il falloit que l'amour remplît toute mon ame;
Et je choiſis un Dieu pour l'objet de ma flamme
Dès ce moment le monde à mes yeux ſe perdit
Comme une ombre qui paſſe & qui s'anéantit:
Je rejettai bientôt ſes trompeuſes promeſſes;
Malgré l'eſpoir flatteur du rang & des richeſſes,

Malgré tous mes parens, je courus aux Autels
M'enchaîner : Dieu reçut mes ſermens ſolemnels;
J'ai trouvé tout en lui; pour lui ſeul je reſpire.
Ma ſœur, à mes tranſports Dieu ſeul pouvoit ſuffire :
Maître des ſentimens, il les ſatisfait tous ;
Je n'eus point d'autre amant, je n'ai point d'autre époux.
Ma flamme tous les jours, & s'épure, & s'augmente:
Cette céleſte ardeur, du ſort indépendante,
Ne craint pas le deſtin de ces engagemens
Que détruit le caprice, ou la mort, ou le temps.
Non, je ne brûle point pour un amant vulgaire.
Qui change, qui périt, ou qui ceſſe de plaire :
Je brûle pour un Dieu ; mon eſprit immortel
S'embraſera des feux d'un amour éternel...
Ah! ma ſœur, partagez le bonheur d'une amie:
Dieu lui ſeul doit régner dans le cœur d'Euphémie.

EUPHÉMIE.

Je demande en pleurant qu'il m'ôte un ſouvenir
Que le devoir, l'honneur m'ordonnent de bannir.
Ce miracle, ô mon Dieu! ſeroit-il impoſſible?
Tout rappelle à mon ame une mere inflexible
Que mes gémiſſemens ne ſauroient attendrir,
Dont le ſein à mes pleurs refuſe de s'ouvrir,
Qui pour ſon fils, hélas! mere aveugle, idolâtre,
M'accable des rigueurs d'une dure marâtre;
Qui, dans l'ombre du cloître enfermant mes douleurs,
Goûte l'affreux plaiſir de ſéparer deux cœurs,
Tandis que ma tendreſſe... elle m'eſt toujours chere,
Et dans ſes cruautés je ne vois que ma mere...
Sans doute, elle a cauſé le trépas d'un amant...
Cette image m'accable, irrite mon tourment!
Moi-même ai conſommé le fatal ſacrifice;
Je me ſuis impoſé... le plus affreux ſupplice.
J'avois perdu Sinval; que m'étoit l'univers :
Et je repouſſe un Dieu! je pleure ſur mes fers!
Sous un fardeau d'ennuis ma foibleſſe ſuccombe!
Sinval... rentre, cruel, dans la nuit de la tombe;
Tu m'arraches mes vœux... je te ſuis chez les morts;
Ah! du moins, laiſſe à Dieu mes pleurs & mes remords.

MÉLANIE, *la ſerrant dans ſes bras.*

Ma ſœur, ma tendre amie, il faut cacher ce trouble...

EUPHÉMIE.

Puis-je, hélas! le cacher? chaque inſtant le redouble.

SCENE III.

EUPHÉMIE, MÉLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE, *à Euphémie.*

Cécile vient... craignez...

EUPHÉMIE.

Qu'à ſes regards, ma ſœur,
Qu'à ceux du monde entier éclatent ma douleur,
Mes maux, mon déſeſpoir, mon repentir mon crime...
Que tout ſache, ô Sinval! que je meurs ta victime.

CÉCILE, *d'un ton ſévere à Euphémie.*

Enfin, vous allez voir ce miniſtre ſacré
D'un Dieu, qui ſait punir, interprete éclairé;
Ma ſœur, ce Dieu laſſé d'employer les menaces,
S'apprête à vous fermer le tréſor de ſes graces:
Epouſe ſans pudeur, infidelle à l'époux,
Il va vous accabler du céleſte courroux.
Votre rebellion, à nos ſœurs trop fatale.
A levé dans ces murs la pierre de ſcandale.
Expiez envers Dieu cet oubli criminel;
Si vous ne réclamez ſon amour paternel,
Si, livrée aux regrets, à des remords ſinceres,
Vous n'arroſez l'autel de vos larmes ameres,
Frémiſſez, n'attendez qu'un juge impatient
De prononcer l'arrêt que ſa bonté ſuſpend:
Son équité le preſſe; il ne peut vous abſoudre;
Je vois le bras vengeur, qui s'arme de la foudre;
Le tonnerre allumé, la flamme des enfers,
Sous vos pas égarés les abymes ouverts:
Vous tombez dans ces lieux de déſeſpoir... de rage...

Euphémie à ces derniers mots paroît troublée.

MÉLANIE, *avec tranſport à Cécile.*

Que dites-vous, barbare? arrêtez... cet image...
N'eſt point celle de Dieu: vous le peignez cruel;
Depuis quand le pardon n'eſt-il plus ſur l'autel?

A Euphémie avec un ton touchant, la ſerrant contre ſon ſein.

Va, ma chere Euphémie, humble dans tes prieres,
Va te jetter aux pieds du plus tendre des peres,
Lui porter dans ſon temple un cœur qui ſait aimer,
Qui ſaura pour lui ſeul ſouffrir & s'enflammer;
D'un penchant qui l'offenſe étouffe la mémoire;
A tes ſens ennemis diſpute la victoire;
Dompte l'Humanité, qui voudroit te ravir
Le prix de tes combats, l'honneur de t'aſſervir;

Repouſſe

Repouſſe la nature indignée & jalouſe ;
Vole à Dieu qui t'appelle, & rends-lui ſon épouſe ;
Vois-le du haut des cieux qui s'applaudit en toi,
Qui prête à tes efforts les aîles de la foi ;
Pénetre-toi des feux de ſa grace invincible.
Ma ſœur, il a formé ton ame trop ſenſible ;
Pour ne t'inſpirer pas cet amour immortel
Qui rejette le monde & nous éleve au ciel :
Il frappe quelquefois ; mais toujours il nous aime ;
Ne crains pas. Ce Miniſtre, envoyé par Dieu même,
Ne ſe montrera point l'Ange exterminateur :
Il ſera ton ami, l'Ange conſolateur :
Il eſſuyera tes pleurs d'une main bienfaiſante.
La piété ſincere eſt toujours indulgente.

Euphémie ſe retire dans la plus profonde douleur.

D'un autre ſentiment peut-on être animé,
Et reconnoître un Dieu ſi digne d'être aimé ?

SCENE IV.

MÈLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE.

EXcuſez des tranſports qui ne ſauroient ſe taire,
Ma ſœur, votre vertu, ſans doute trop auſtere,
Dans le ſein d'Euphémie a porté la terreur.
Le ton de la menace appartient à l'erreur.
La douceur eſt l'eſprit d'une morale ſainte ;
L'amour doit l'inſpirer ; n'y mêlons point la crainte.

CÉCILE.

Ma colere eſt égale à mon étonnement !
Quoi ! loin de partager un juſte emportement,
Quand l'intérêt du Ciel devroit ſeul vous conduire,
Des folles paſſions vous flattez le délire !
Vous voulez qu'une ſœur, indigne de ce nom,
De Dieu, qu'elle trahit, attende ſon pardon,

MÉLANIE.

Et toujours ces rigueurs, & cette ame inflexible,
Qui met tout ſon orgueil à ſe rendre inſenſible !
Cécile, ouvrez les yeux ; faut-il vous répéter
Ce que le ſentiment s'empreſſe à nous dicter ?
Non, ma ſœur, Dieu n'eſt point un tyran ſanguinaire,
Inacceſſible aux pleurs du repentir ſincere ;
Qu'eſt-ce que la grandeur qui ne pardonne pas ?
N'a-t-il point répandu ſon ſang pour des ingrats !
Euphémie à ſes pieds ſe reconnoît coupable,
Il daignera lui tendre une main ſecourable ;

La grace deſcendra dans ce ſein agité.
Soutenons l'arbriſſeau dans ſa fragilité ;
Conſolons notre ſœur, & plaignons ſa foibleſſe ;

CÉCILE.

Sa foibleſſe ! Grand Dieu, qu'elle outrage ſans ceſſe ;
Sur quels crimes ta foudre aura-t-elle à tomber,
Si de pareils forfaits peuvent s'y dérober ?
Depuis qu'à nos autels Euphémie eſt liée,
L'idole de ſon cœur ne peut être oubliée ;
De la nuit du tombeau cet objet renaiſſant,
Sur ſon ame égarée eſt toujours plus puiſſant :
Comment ! après dix ans de ſoupirs & de plaintes,
Se conſumer d'amour pour des cendres éteintes !
Nous laiſſer voir un cœur toujours plus enflammé,
Plus criminel !

MÉLANIE. *Après une longue pauſe.*

Ma ſœur... vous n'avez pas aimé.

CÉCILE.

Qu'en ces liens honteux j'euſſe été retenue !
Que Cécile eut aimé ! Dieu ſeul...

SCENE V.

MÉLANIE, CÉCILE, UNE SŒUR CONVERSE.

LA SOEUR CONVERSE, *à Mélanie & Cécile.*

UNE inconnue
Vous demande en ces lieux un ſecret entretien.

CÉCILE, *avec vivacité.*

Quel rang annonce-t-elle ?

MÉLANIE, *à Cécile.*

Eh ! le rang n'y fait rien,
Ma ſœur ; il faut la voir.

LA SOEUR CONVERSE.

Tout pour elle intéreſſe ;
Un air noble & touchant ſe mêle à ſa triſteſſe ;
Je crois qu'elle eſt à plaindre, & que l'adverſité...

MÉLANIE, *vivement.*

Qu'elle entre.

CÉCILE, *à Mélanie.*

Hé quoi ! ma ſœur ! cette importunité...
Toujours des indigents !

MÉLANIE, *à la Sœur Converſe.*

Qu'elle vienne, vous dis-je.

La Sœur Converſe ſort.

SCENE VI.

MÈLANIE, CÉCILE.

MÉLANIE, *d'un ton pénétré.*

UN ſentiment ſi dur me ſurprend & m'afflige.
Rempliſſez-vous les loix de la Religion,
Quand votre ame ſe ferme à la compaſſion;
Quand votre piété farouche, atrabilaire,
Prête à Dieu ces levains de haine & de colere;
Quand vous ne goûtez point l'ineffable plaiſir
D'aimer le malheureux & de le ſecourir,
Dans les larmes d'autrui d'eſſuyer vos pleurs mêmes,
Eſt-ce-là ton eſprit & tes douceurs ſuprêmes,
Religion ſi pure & ſi chere à mon cœur?
Vous n'avez point aimé: je vous l'ai dit, ma ſœur;
Votre dévotion s'irrite ſous la haire.
Si vous euſſiez aimé, votre zele ſévere
D'une grace plus douce eût ſenti les attraits.
Le Dieu que nous ſervons eſt le Dieu des bienfaits,
C'eſt ſa tendreſſe, hélas! & non pas ſa juſtice,
C'eſt l'amour, qui pour nous l'a conduit au ſupplice,

CÉCILE.

Penſez-vous que le Ciel emprunte votre voix,
Ma ſœur, pour m'éclairer & me dicter ſes loix;
Je ſais les pratiquer, mais je vois l'infortune
Aſſiéger cet aſyle, & ſe rendre importune,
Aſſocier ſa plainte aux cantiques ſacrés.
L'autel a des devoirs de tout temps révérés.
Ne doit on pas prier? A votre tour inſtruite...

MÉLANIE.

Faiſons du bien, ma ſœur, nous prierons enſuite.

SCENE VII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE, UNE SŒUR CONVERSE.

La Comteſſe annonce l'indigence par un habillement noir, des plus ſimples, où cependant ſe remarque cette propreté décente, qui n'abandonne jamais les infortunés qui ont quelque naiſſance ou quelque éducation. Cécile la regarde avec une indifférence froide & dédaigneuſe, & Mélanie avec tout l'intérêt de la ſenſibilité.

LA COMTESSE D'ORCÉ, *à Mélanie & Cecile.*

UNE inconnue, hélas! mourante dans les pleurs,
Oſe dans votre ſein apporter ſes douleurs...

MÉLANIE, *vivement à la Sœur Converſe.*

Sortez.

SCENE VIII.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE, CÉCILE.

LA COMTESSE D'ORCÉ, *continue.*

DE l'univers, de tout abandonnée,
Laſſe de ſupporter ma vie infortunée,
D'attacher des regards dédaigneux ou cruels,
J'ai cru que mes malheurs trouveroient aux autels
Le ſentiment d'une ame aux vertus conſacrée,
Cette pitié touchante & du monde ignorée...

MÉLANIE, *à la Comteſſe avec attendriſſement.*

Aſſeyez vous, Madame. *Elle s'aſſied.*

CÉCILE, *froidement.*

Aſſurément, nos vœux
Sont adreſſés au Ciel pour tous les malheureux.
Mais, d'une dette immenſe à peine ſoulagée,
Cette maiſon, ſans bien, eſt d'aumônes chargée...
La charité...

LA COMTESSE D'ORCÉ, *à ce mot fondant en pleurs. A Cécile.*

Voilà le comble du malheur,
Madame... & vous auſſi, vous me percez le cœur!
Non, je n'implore point la charité, Madame;
Je demande... la mort. *Ses larmes redoublent.*
Dieu! quel coup pour mon ame!

MÉLANIE, *avec tranſport à Cécile.*

Qu'avez-vous fait, cruelle? allez... retirez-vous;
Vous avez déchiré ſon cœur... *Cécile reſte encore.*
Eh! laiſſez-nous.

Cécile ſort avec dépit.

SCENE IX.

LA COMTESSE D'ORCÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE, *s'aſſeyant aux côtés de la Comteſſe, & ſerrant ſes mains.*

MADAME...

LA COMTESSE D'ORCÉ, *toujours dans les ſanglots & n'écoutant point Mélanie*

Quoi! c'eſt là cette loi bienfaiſante,
Cette Religion douce & compatiſſante!

Où chercher la pitié ? de qui l'attendre ? ô Ciel !

MÉLANIE.

De mon cœur. Croyez-moi, c'eſt aux pieds de l'Autel
Que l'humanité pleure & gémit ſans contrainte ;
Dans l'ame de Cécile elle n'eſt point éteinte ;

La Comteſſe leve la tête, s'apperçoit que Cécile eſt retirée, & regarde Mélanie avec attendriſſement.

Daignez-lui pardonner. Sa ſombre piété
Paroît s'énorgueillir de ſa ſévérité ;
Mais elle vous plaindra... non, il n'eſt pas poſſible...
Qui pourroit vous entendre, & n'être pas ſenſible ?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Je ne viens point, Madame, implorer des ſecours,
Ni d'opprobres ſouiller le dernier de mes jours :
Car je ſens qu'au tombeau je ſuis prête à deſcendre.
Puiſſe ô Dieu ! ta rigueur s'arrêter à ma cendre !
Je connois les moyens de hâter ce moment :
De finir, en un mot, ma honte & mon tourment ;
Mais Dieu ſeul, qui me frappe, a des droits ſur ma vie ;
Par ſes coups ſeuls il faut qu'elle me ſoit ravie.
Je dois donc m'abaiſſer ſous le fléau vengeur ;
Je dois boire à longs traits la coupe du malheur,
Pour obéir au Ciel, ſupporter l'exiſtence,
Faire plus, étouffer l'orgueil de ma naiſſance.
J'eus autrefois un rang, des biens & des honneurs :
L'infortune a détruit tous ces ſonges flatteurs.
Et, qui m'a pu réduire à ce ſort déplorable ?...

Elle pleure.

Excuſez ce déſordre... un trouble affreux m'accable :
Le malheur juſques-là peut-il humilier ?
Je venois... quel aveu ! je venois vous prier
De ſoutenir mes pas au bout de ma carriere...
De me placer enfin, pour traîner ma miſere,
Au rang... *Avec des ſanglots*, de domeſtique.

MÉLANIE, *avec des larmes.*

Arrêtez... vous, ſervir.
Non, Madame... à vos maux tout ſaura compatir ;
C'eſt vous, qu'on ſervira. Je donnerois ma vie,
Pour dérober vos jours à cette ignominie.
L'amitié... la tendreſſe... on eſſuyera vos pleurs.
Qui ne s'attendriroit, hélas ! ſur vos malheurs ?

LA COMTESSE D'ORCÉ *en l'embraſſant.*

Ah ! je vous dois déjà de la reconnoiſſance ;
Mais, mon honneur s'oppoſe à votre bienfaiſance :
Je ſaurai m'abaiſſer, ſervir enfin... mourir,
Sans que mon infortune ait jamais à rougir.
Les dons, de quelque main qu'ils ſoient offerts, Madame,

Offenſent la nobleſſe & la fierté de l'ame.
J'expire... & ce qui rend le trait plus aſſaſſin ;
Madame... *avec de p'eurs.* c'eſt un fils... qui me perce le ſein.

MÉLANIE, *avec un cri.*

Un fils ! le monſtre affreux ! & quelle ame aſſez dure.
Peut trahir à ce point le ſang & la nature ?

LA COMTESSE D'ORCÉ

Oui... c'eſt une fils, un fils par ce ſein allaité,
Madame ; il fut à peine en mes bras apporté,
Qu'il réunit mes ſoins, mes craintes, mes careſſes,
Le tendre amour de mere & toutes ſes foibleſſes ;
Je lui ſacrifiai les plaiſirs & les rangs,
Mon pere, mon mari, tous mes autres enfants ;
Pour un ſeul de ſes jours je me fuſſe immolée,
Et mourant à ſes yeux, j'euſſe été conſolée ;
Je ne voyois, n'aimois, n'adorois que ce fils...
Ses freres, au tombeau de mon époux ſuivis,
Lui laiſſerent des droits qu'appuya ma tendreſſe :
De ſon ſeul intérêt je m'occupois ſans ceſſe ;
Que dis-je ? avec ces droits je cédai tous les miens,
Et maître de mon cœur, il le fut de mes biens.
Mes moindres revenus, tout devint ſon partage,
Tout, je ne demandois que l'unique avantage
De vivre près de lui, près de lui de mourir,
Et que ce fils ſi cher eût mon dernier ſoupir.
Les penchants trop marqués d'une ame corrompue.
Sous des traits embellis ſe montroient à ma vue :
Envain tout m'éclairoit : j'aimois à m'abuſer ;
Tant l'amour paternel ſait nous en impoſer !
Je n'apperçevois pas dans ma folle tendreſſe,
Que ce fils égaroit ſa coupable jeuneſſe,
Qu'aux plus honteux excès de la perverſité
Il joignoit l'avarice & l'inhumanité...
Qu'il étoit un ingrat. Enfin il ſe marie :
Une femme ſouvent, dans une ame endurcie,
Porte cette douceur, cet attendriſſement,
Principe des vertus, ſource du ſentiment :
Son épouſe, au contraire, encor plus inhumaine,
Échauffa contre moi les poiſons de ſa haine :
Ce fils, ſur qui j'avois épuiſé mes bontés,
M'accabla de mépris, d'horribles duretés,
Unit l'inſulte amere au plus cruel outrage :
Des pleurs qu'il fit couler, détourna ſon viſage...

En pleurant.

Il me chaſſe, quel mot ! de ce même Château,

Il me chaſſe. Si quelques perſonnes, qui ſans doute auroient peu vécu, pouvoient penſer aſſez bien de la nature humaine, pour ſoup-

Séjour de mes ayeux, notre commun berceau :
J'embraſſe ſes genoux : éplorée & mourante,
Je m'écrie, » O mon fils ! une mere expirante,
» Une mere à vos pieds n'implore qu'un bienfait,
» Seul prix de cette amour, qui pour vous a tout fait :
» Le trépas va bientôt terminer mes miſeres :
» Que je meure du moins dans le lit de mes peres ! «
Il ne m'écoute pas : » Vous, qu'a nourri mon ſein,
» Vous voulez donc, mon fils... que j'expire de faim !
» Je vous ai donné tout ; en proie à l'amertume,
» Je n'ai gardé... qu'un cœur que le chagrin conſume.
» Vous aurez des enfants : je devrois ſouhaiter...
» Ah ! puiſſent-ils, cruel ne vous pas imiter !
Sa femme en ce moment, plus barbare peut-être,
Me force de quitter les lieux qui m'ont vu naître,
Où s'attachoient encor mes regards expirants...
Ciel ! & j'ai pu ſurvivre à ces coups accablants !
Que vous dirai-je enfin ? tout s'éclipſe à ma vue :
Je cours chez une amie, & je ſuis méconnue ;
Traînant envain par tout les horreurs de mon ſort,
J'arrive en ce ſéjour... pour y trouver la mort !

MÉLANIE.

Non, vous ne mourrez point ; vous aurez deux amies,
Que pour vous conſoler le Ciel a réunies.

La Comteſſe pleure avec plus d'amertume.

Vous gémiſſez ! vos pleurs, en repouſſant ma main,
Avec plus d'amertume inondent votre ſein !

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ah ! Madame la ſource en doit être éternelle.
Vous connoiſſez mes maux & ma douleur mortelle :
Apprenez donc mon crime, & jugez ſi je puis
Mettre fin à mes pleurs, à mes cruels ennuis,
Ce fils... ce même enfant, qui m'arrache la vie...
Eut une ſœur...

MÉLANIE, *avec un nouvel intérêt.*

Parlez.

LA COMTESSE D'ORCÉ

Elle étoit embellie
De tous ces agréments, dont l'aſſemblage heureux

çonner d'invraiſemblance ce caractere odieux, on leur répondroit par un trait emprunté, non d'un roman, mais des *petites affiches* de Paris, du 2 Février de la préſente année 1767. « La nommée *Anne* » *de Laloi*, femme de *Jean d'Uron*, eſt morte le 24 Janvier au vil- » lage de Vaux-ſur-Seine, près Melun, agée de 99 ans 3 mois & 2 » jours ; elle n'a ceſſé de travailler à la culture des terres qu'environ » trois mois avant ſon décès ; & *elle a fini ſes jours dans un étable* » *à vaches, où on lui permettoit par charité de ſe retirer. Elle a eu* 58 *en-* » *fants ou petits enfants, & elle en laiſſe* 53 *vivants.* » Les peres & meres ont-ils jamais offert de exemples d'une pareille inhumanité ?

Touche encor plus le cœur, qu'il ne ſéduit les yeux;
Pour me plaire, grand Dieu! tes mains l'avoient formée!
Je lui fermois mon ſein, & j'en étois aimée:
Ma fille, à mes rigueurs oppoſant ſon amour,
Plus ſoumiſe à mes loix, plus tendre chaque jour,
Sembloit me pardonner, ignorer que ſon frere
Emportoit tous les ſoins de ſon injuſte mere.
Un jeune homme modeſte, aimable, vertueux,
D'un rang égal au ſien, fit éclater ſes feux,
Demanda que l'hymen l'unît à ma famille;
Ils s'aimoient: ſeule inſenſible aux larmes de ma fille,
Je l'immole à ſon frere, éloigne ſon amant,
Dans le cloître l'entraîne, y preſſe ſon tourment,
L'affreux lien qui doit la tenir enchaînée,
Bien différent des nœuds d'un flatteur hyménée!

MELANIE *troublée, à part.*

De ſemblables revers...

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Pour décider ſon ſort,
J'allai de ſon amant lui confirmer la mort:
Sa douleur à ces coups ſuccombe; une parente
Accourt, de ſon couvent la retire expirante:
Cette parente meurt, & je ne puis ſavoir
Où ma fille a porté ſes pas, ſon déſeſpoir;
Ma fille eſt dans la tombe... & c'eſt moi, malheureuſe!
J'ai rendu, pour un fils; ſa deſtinée affreuſe.

MÉLANIE, *encore plus troublée.*

J'ai peine à réſiſter... &... plus je vous entends...
Madame en ce ſéjour... depuis près de dix ans...

LA COMTESSE D'ORCÉ, *vivement.*

Depuis dix ans... Eh bien!

MÉLANIE.

J'ai la plus tendre amie;
D'une mere qu'elle aime elle fut peu chérie.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Pourſuivez... une mere...

MELANIE, *rapidement.*

A cauſé ſon malheur;
Un ſort auſſi funeſte entretient ſa douleur;
Elle ſait reſpecter l'infortune timide:
Souvent dans cet aſyle elle lui ſert de guide;
Son ſein compatiſſant à vos pleurs s'ouvrira;
Elle plaindra vos maux... elle vous chérira.

Elle ſe leve avec empreſſement.

Madame... il faut la voir; vous l'aimerez, Madame.

LA COMTESSE D'ORCÉ, *ſe levant avec la même vivacité.*

O Ciel!... il ſe pourroit..., que vous troublez mon ame!

Guidez

Guidez mes pas vers elle; au comble du malheur,
Grand Dieu, tu permettrois...

SCENE X.

EUPHEMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, MELANIE.

MELANIE, *donnant le bras à la Comteſſe & appercevant Euphémie :*

VEnez, venez, ma ſœur,
A la noble infortune ouvrir vos bras...

LA COMTESSE D'ORCÉ, *tombant évanouie ſur ſa chaiſe, & avec un cri.*

Conſtance!

EUPHEMIE, *aux pieds de ſa mere.*

Ma mere!

MELANIE.

Eſt-il bien vrai? ſa mere! ô Providence!

LA COMTESSE D'ORCE, *revenant à elle, avec un ſigne d'effroi & de douleur.*

Ciel! qu'ai-je vu? ma fille attachée aux autels!...
Pour jamais!... j'ai formé ces liens éternels!
Ce voile, ce bandeau m'accuſeront ſans ceſſe...
Par quel événement... inſtruis moi... ta tendreſſe...
A de ſi doux tranſports tu peux t'abandonner
Avec des larmes, & embraſſant ſa fille.
Va, le ſuprême effort eſt de me pardonner.

EUPHEMIE.

Ma mere... que j'embraſſe!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, tu revois ta mere,
Ta mere infortunée.

EUPHEMIE.

Elle m'en eſt plus chere,
Elle ſe releve.
Qui peut avoir cauſé ce changement affreux?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Ton frere.

EUPHEMIE.

Mon frere!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Oui, cet objet de mes vœux.
Qui m'a fait méconnoître & haïr ma famille,
Ce fils.. *prenant la main à Euphemie, & en pleurant,*
A qui j'ai pu ſacrifier ma fille...

EUPHEMIE, *vivement.*

Je ne ſens que vos maux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De mes biens poſſeſſeur;
Sourd à la voix du ſang, au cri de la douleur...
Ma fille... (j'eus pour toi la même barbarie.)
Il a chaſſé ſa mere avec ignominie.
Le Ciel étoit, hélas! contre moi courroucé.
Juge de mes malheurs! La Comteſſe d'Orcé,
Qu'aveugla ſi long-temps le rang & l'opulence,
En proie à ces horreurs qui ſuivent l'indigence,
Sans amis, ſans eſpoir, ſans nul ſoulagement,
Victime du beſoin... du beſoin conſumant,
Venoit en cet aſyle, ouvert à la diſgrace,
Attendant le tombeau, mendier une place...
L'emploi... de domeſtique...

EUPHEMIE, *tombant dans les bras de ſa mere, & après une longe pauſe.*

A peine je reviens...

Avec tranſport & en pleurant.

Vous ne deſcendrez point à ces honteux moyens,
Pour ſoulager le poids d'une horrible infortune;
Je ſouffrirai pour vous une vie importune,

Vivement.

Je ne vais m'occuper, m'arrachant à la mort,
Que de l'unique ſoin d'adoucir votre ſort,
De vous venger d'un fils... je peux... cette parente,..
Qui du cloître en ſes bras me tranſporta mourante,
Qui ſeule dans ces murs me vit rendre à des fers,
Que je voulois cacher à vous, à l'univers;
Ce cœur ſi généreux m'a laiſſé l'héritage
D'un léger revenu... *rapidement.* qu'il ſoit votre partage:
J'ajouterai, ma mere, à ce foible ſecours,
Le travail de mes mains... j'immolerai mes jours,
Tout... je mourrois cent fois, ô mere que j'adore!
Pour vous prouver l'amour...

LA COMTESSE D'ORCÉ, *l'embraſſant.*

Tu peux m'aimer encore,
O ma fille! oublier...

EUPHEMIE.

Je ne ſonge qu'à vous.

En montrant Mélanie

Voici votre autre fille, elle eſt digne de nous:
Senſible à l'amitié, le malheur l'intéreſſe;
Elle réunira ſes ſoins & ſa tendre.

LA COMTESSE D'ORCÉ, *d'un ton pénétré.*

En ma faveur déjà ſon cœur s'eſt déclaré,
Et d'un juſte retour le mien eſt pénétré...

En lui tendant la main.

MELANIE, *à la Comteſſe.*

Je ne vous ai donné qu'un ſentiment ſtérile.
Si ma tendre amitié pouvoit vous être utile,
Je rendrois grace au Ciel, qui vous doit ſon appui.
Le calme, le bonheur ne viennent que de lui;
Lui ſeul peut conſoler, relever l'infortune.
Mais ma préſence ici pourroit être importune...
Elle fait quelques pas pour ſe retirer.

LA COMTESSE D'ORCÉ, *ſe levant.*

Non, demeurez. Pour vous aurions-nous des ſecrets,
Madame? *montrant ſa fille.* Publiez ſes vertus, mes regrets,
Mon repentir, les pleurs que le remords me coûte,
Tous ſes bienfaits...

EUPHEMIE, *embraſſant ſa mere.*

C'eſt vous qui m'obligez ſans doute;
Nous pourrons vivre enſemble & pleurer toutes deux...
Ma mere... hélas! bientôt vous fermerez mes yeux.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

C'eſt toi, qui fermeras ma mourante paupiere.

EUPHEMIE.

Ne ſongeons qu'au plaiſir de ſoulager, ma mere.
Allons... *Elle donne la main à ſa mere.*

LA COMTESSE D'ORCÉ, *appercevant le cercueil, & reculant d'effroi.*

Dieu! qu'ai-je vu?

MELANIE, *à la Comteſſe.*

Notre loi, chaque nuit,
Nous ramene au cercueil, où la terreur nous ſuit,
Nous préſente la fin qui nous eſt deſtinée.

EUPHEMIE, *à ſa mere avec un gémiſſement.*

Oui... voilà mon aſyle & mon lit d'hymenée!
La Comteſſe à ce dernier mot pleure, regarde tendrement ſa fille, & tombe dans ſes bras. Euphémie, après une longue pauſe dit à ſa mere:
Vous ſaurez tous mes maux.
à Mélanie.
Ne m'abandonnez pas;
Que ce jour voie enfin terminer mes combats!
Hâtez l'heureux inſtant, où mon ame accablée
Par cet Ange de paix doit être conſolée.
Le rideau ſe baiſſe.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La toile ſe leve. On voit une Chapelle, un Autel ſur le côté, un périſtyle dans l'enfoncement.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, MELANIE, *toutes deux proſternées, l'une en face de l'Autel, & l'autre à un des côtés.*

MELANIE.

O Toi dont les bienfaits annoncent la grandeur,
Qui de la grace en nous conduis le trait vainqueur,
O mon Dieu! prends pitié des erreurs d'une amie,
Entends mes vœux, deſcends dans le ſein d'Euphémie;
Subſtitue, aux tranſports d'un aveugle penchant,
Le feu pur de ta foi, ton amour ſi touchant:
Seigneur, contre les ſens viens lui donner des armes;
Pourrois-tu rejetter nos prieres, nos larmes?
Hélas! ſon cœur eſt fait pour connoître ta loi,
Pour t'aimer, t'adorer, pour ſe remplir de toi.
Tu vois ſon déſeſpoir, ô Dieu puiſſant! acheve,
Acheve, & qu'elle cede au remords qui s'éleve...

EUPHEMIE.

De la triſte infortune aſyle protecteur,
Autel d'un Dieu clément, d'un Dieu conſolateur,
Seul appui dans mes maux... *Elle embraſſe avec tranſport le coin de l'Autel.*
Que ma foibleſſe embraſſe,
D'un fardeau de douleurs impatiente & laſſe,
Mon ame, en gémiſſant, vient répandre à vos pieds
Ses ennuis... ſes remords dans les larmes noyés;
Elle ſe tourne vers Mélanie.
J'ai voulu les cacher aux regards de ma mere,
Et ces pleurs... dont grand Dieu, la ſource encor m'eſt chere,
Retenus trop long-temps demandent à couler...
Mes ſoupirs étouffés brûlent de s'exhaler;
Cette coupable ardeur malgré moi me dévore;
C'eſt un fantôme vain que j'aime que j'adore,
Qui ſans eſpoir excite un ſacrilege feu,
Qui dans mon cœur domine à la place d'un Dieu:
Sinval, toujours vainqueur, s'éleve de la terre,
Pour combattre le Ciel & me livrer la guerre;
L'amour... a dans mon ſein enfoncé tous ſes traits;

Une affreuſe tempête y gronde pour jamais!
Je ne puis décider quels ſentiments m'inſpirent;
Deux ames tour à tour m'emportent, me déchirent:
O ma religion... la plus foible eſt pour toi!
Il faut pourtant, il faut que tu regnes ſur moi;
Tout m'en fait un devoir, le Ciel, l'honneur lui-même,
Tout, Sinval, me condamne & défend que je t'aime:
L'épouſe d'un mortel lui doit ſa foi, ſon cœur;
Et l'épouſe d'un Dieu... Ciel! je me fais horreur...

Elle regarde du côté du périſtyle.

Son miniſtre à mes yeux ne s'offre point encore!

Elle ſe proſterne plus profondément.

O mon Dieu que j'offenſe! ô mon Dieu que j'implore!
Tu m'as rendu ma mere; ah! comble tes bienfaits,
Ou... que dans mon cercueil je trouve enfin la paix!
Ce repos, où mes vœux n'oſeroient plus prétendre,
Le refuſeras-tu, Dieu vengeur, à ma cendre?

Elle apperçoit ſa mere; à part & avec ſurpriſe.

Ma mere!

SCENE II.

EUPHEMIE LA COMTESSE D'ORCÉ.

EUPHEMIE, *troublée & ſe levant.*

OU venez-vous? *Mélanie ſe retire*

LA COMTESSE D'ORCÉ, *ſerrant ſa fille dans ſes bras.*

Dans tes bras, partager
Tes maux, que je voudrois, ma fille, ſoulager...
Ah! ce ſeroit à moi d'éviter ta préſence.
On craint ſes bienfaiteurs; mais j'aime aſſez Conſtance;
Pour voler au-devant de ſes ſoins généreux.
Et... tu gémis? ton ſort...

EUPHEMIE.

Mon ſort! il eſt heureux:
A mes embraſſements le Ciel vous a rendue;
N'accuſez point mon cœur, ſi je fuis votre vue...

Elle eſt agitée.

Non... je ne vous fuis pas... je venois en ce lieu...
Ma mere... je venois... j'étois aux pieds d'un Dieu...
Hélas! je l'implorois...

Elle prononce ces derniers mots d'une voix tombante.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tes accents s'affoibliſſent...
Tu détournes les yeux... des larmes les rempliſſent!

EUPHEMIE, *comme emportée par la douleur, tombant dans les bras de ſa mere, en fondant en larmes. Après une longue pauſe.*

Ah! ma mere... ne puis-je en ce torrent de pleurs
Exhaler mes ennuis, mes regrets! mes douleurs,
Dans ces larmes mourir? Ma raiſon impuiſſante,
En vain les repouſſoit dans mon ame expirante;
Je me ſuis efforcée, en vain, de vous cacher
Un cœur... que tout trahit: contraint de s'épancher;
Il va vous découvrir ſes alarmes cruelles,
Ses agitations, ſes bleſſures mortelles,
Que loin de les calmer aigrit encor le temps;
Vous connoîtrez mes maux, l'excès de mes tourments...
Rappellez-m'en la cauſe, &... vous devez m'entendre...

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sur ton ſort quel retour que je ne puis comprendre?
Qui? moi j'irois, ma fille, à tes yeux retracer
Un tableau, qu'aujourd'hui je voudrois effacer
De mes pleurs, de mon ſang... Ma chère bienfaitrice,
Ecartons cette image: elle fait mon ſupplice,
Et tu m'as pardonné...

EUPHEMIE, *baiſant la main de ſa mere.*

Ma mere, c'eſt à vous
D'accorder un pardon que j'implore à genoux;
Criminelle à regret, c'eſt moi qui vous offenſe.
Gardons ſur mes malheurs un éternel ſilence.
Un Dieu, ſans doute, un Dieu qui regle nos deſtins,
M'appelloit dans ces murs, m'en ouvroit les chemins.
Parlons de ma tendreſſe attachée à vous plaire,
Du bonheur que j'aurois de conſoler ma mere;
Sa voix s'attendrit davantage.
Parlons... non, je ne puis ſurmonter le deſir,
L'impatiente ardeur de m'en entretenir;
Parlons... de cet objet...

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De qui?

EUPHEMIE.

Mes pleurs, mon trouble
Vous le nomment aſſez... mon ſupplice redouble...
Après une longue pauſe De Sinval...

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De Sinval!

EUPHEMIE. Oui, du maître adoré
D'un cœur... toujours épris; toujours plus déchiré.

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Qu'ai je fait! Ciel! l'amour poſſede encor ton ame!
Quoi! ma fille, ce feu...

EUPHEMIE, *avec tranſport.*

Plus que jamais m'enflamme;

Mon repos, mes devoirs lui ſont ſacrifiés.
Je le dis en pleurant, en mourant à vos pieds,
Elle montre l'Autel.
En atteſtant ce Dieu, qui me laiſſe à moi-même,
Qui me voit, chaque jour, dans ce déſordre extrême,
Me traîner aux autels... qui ne m'écoute pas..
Dix ans de déſeſpoir, de larmes, de combats,
Une haire ſanglante à mon cœur attachée,
La terreur avec moi dans mon cercueil couchée,
Le temps, la mort, la mort par qui tout ſe détruit,
Rien n'a pu m'arracher au trait qui me pourſuit.
Une ombre, ſur mes pas ſans ceſſe ramenée,
Emporte tous mes vœux, & me tient enchaînée,
L'ombre, hélas! de Sinval: voilà... quels attentats...
O Ciel! tu peux m'entendre, & tu ne tonnes pas!
Dans l'horreur de la nuit, au lever de l'aurore,
Voilà l'unique Dieu que je ſers, que j'adore,
A qui je cours offrir mon encens ſur l'Autel!
Pour des cendres, enfin, je trahis l'Éternel...
Qu'ai-je dit, malheureuſe? ah! Dieu vengeur, pardonne,
Pardonne... ma raiſon... ta grace m'abandonne..
Avec tranſport.
Ma mere! il n'eſt donc plus? & quel funeſte ſort...
Notre amour... mon deſtin... j'aurai cauſé ſa mort.
LA COMTESSE D'ORCÉ, *ſerrant ſa fille dans ſes bras & en pleurant.*
O ma fille! à mes yeux combien je ſuis coupable!
Ta mere... c'eſt ma main, Conſtance qui t'accable!
J'ai creuſé ſous tes pas cet abyme de maux!
J'ai porté dans ton ſein ces éternels bourreaux,
Cette ardeur ſacrilege & de remords ſuivie,
Cet indomptable amour, qui conſume ta vie!
Elle la tient toujours dans ſon ſein.
A mes crimes ma fille, oppoſe ta vertu.
Si Sinval au tombeau n'étoit point deſcendu...
EUPHEMIE, *avec rapidité.*
S'il reſpiroit!.. heureuſe en ma miſere,
Que ma chaîne à ce prix me paroîtroit légere!
LA COMTESSE D'ORCÉ.
Ma fille... je pourrois adoucir ton tourment!
Apprends... tous mes forfaits.
EUPHEMIE, *avec tranſport.*
Sinval ſeroit vivant!
LA COMTESSE D'ORCÉ.
Je voulois avancer la fatale journée,
Qui devoit aux Autels fixer ta deſtinée,
Pour jamais t'éloigner & du monde & de moi;
Un bruit inattendu vint te frapper d'effroi:

Je ſuppoſai la mort...

EUPHEMIE.

Sinval voit la lumiere!

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tout m'engage du moins à le croire.

EUPHEMIE. O ma mere!

Mon cœur ne ſuffit pas; mes tranſports... mon bonheur...
Il vit.. Ciel, ſur mes jours épuiſe ta rigueur...

Serrant les mains de ſa mere.

Que ne vous dois-je point? Sinval... Sinval reſpire...
O Dieu, qu'il ſoit heureux! &... que cent fois j'expire!

Après une pauſe...

Mais... il m'aimoit: comment a-t-il pu me laiſſer!..

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Tu ne ſais pas encor... que vais-je t'annoncer?

EUPHEMIE, *rapidement.*

Il ceſſa de m'aimer? gardez-vous de m'inſtruire...

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Sinval... il t'adoroit. Faut-il donc te redire
Ce que mon cœur voudroit, ma fille, ſe cacher,
Ce que ſans ceſſe, hélas! je dois me reprocher?

EUPHEMIE.

Parlez...

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Quels nouveaux coups une mere te porte!
Sinval... que tu crus mort, à ſon tour te crut morte.

EUPHEMIE.

En eſt-ce aſſez, grand Dieu?

LA COMTESSE D'ORCÉ.

De douleur égaré,
Il fuit loin de mes yeux... ſon ſort eſt ignoré.

EUPHEMIE.

Sinval ne ſera plus. J'éprouve trop moi-même
Combien il eſt affreux de perdre ce qu'on aime.
Je n'en ſaurois douter: il eſt dans le tombeau...
Mais, pourquoi m'arrêter à ce ſombre tableau!
Sinval, à mon trépas peut-être moins ſenſible,
Aura pu ſoutenir cette diſgrace horrible,
Se conſoler... quel cœur aima comme le mien?
Qu'ai-je dit? captivé par un nouveau lien,
Peut-être dans les bras... dans le ſein d'une épouſe...
Il manquoit à ma flamme, ô Ciel! d'être jalouſe;
Et d'un ſemblable feu je puis encor brûler!
Où m'emporte un amour, qui veut tout s'immoler?
En ce moment, c'eſt moi, moi ſeule que je pleure.
Ne voyons que Sinval, qu'il vive, &... que je meure
Et n'eſt-il pas heureux, s'il a pu m'oublier?

Voudrois-

Voudrois-je à mes tourments, Sinval, t'aſſocier?
Incertaine en mes vœux, de raiſon incapable,
Toujours plus malheureuſe, & toujours plus coupable,
Mon cœur... mon cœur ne ſait, aveugle en ſes tranſports,
S'il n'aimeroit pas mieux Sinval parmi les morts,
Que Sinval, loin de moi jouiſſant de la vie;
Non je ne puis dompter l'affreuſe jalouſie.
Vous avez cru, *(à ſa mere.)* jugez de mon égarement,
Vous avez cru m'offrir quelque ſoulagement,
Et vous venez encor d'irriter mes tortures;
Tous le poiſons, les feux enflamment mes bleſſures;
Je ne me connois plus... je repouſſe en fureur
L'autel, où j'ai formé mon éternel malheur;
J'ouvre mon ſein brûlant au trait qui le déchire;
L'amour au déſeſpoir eſt tout ce qui m'inſpire...
Je rejette mon voile... en outrageant l'époux,
En outrageant le Dieu... dont je crains trop les coups.

SCENE III.

EUPHEMIE, LA COMT. D'ORCÉ, CECILE.

CECILE, *à Euphémie*

CE Miniſtre inſpiré par un zele ſublime,
Cet organe du Ciel, le ſage Théotime...

EUPHEMIE, *avec vivacité.*

Eſt ici?

CÉCILE.

Dans ce lieu, bientôt, vous le verrez.

EUPHÉMIE, *vivement.*

Ah! s'il rendoit le calme à mes ſens égarés!
Je brûle de le voir, je brûle de l'entendre,
D'épancher mes ennuis, dans ſon ſein de répandre
Mon ame, mes erreurs...

CECILE.

Dites des attentats
Que Dieu tarde à punir, mais ne pardonne pas.

EUPHEMIE.

Hé quoi! toujours armer ſa main compatiſſante!

CECILE.

Avant que Théotime à vos yeux ſe préſente,
Je voudrois un moment lui parler: laiſſez-nous,
Et ſongez que le Ciel s'appeſantit ſur vous,
Qu'il n'eſt pour vous ſauver qu'un ſeul inſtant peut-être,
On vous avertira, quand vous devrez paroître.

EUPHEMIE, *d'un ton touchant.*

Ah ! ma ſœur !

CECILE, *avec hauteur & indignation.*

Un tel nom doit vous être interdit :
Ma ſœur ſuit mon exemple, & le Ciel la bénit :
Allez.

Euphémie accablée de douleur eſt emmenée par ſa mere, qui la tient dans ſes bras.

SCENE IV.

CECILE, *ſeule.*

O DIEU vengeur, punis, frappe le crime,
Et que le feu du Ciel conſume la victime !
Ta gloire, ta juſtice, exigent que ton bras
L'arrache à ta clémence & la livre au trépas ;
Pour éclater, répands ſur la terre embraſée
Les flammes de la foudre & non pas la roſée ;
L'indulgence aux mortels te manifeſte peu :
C'eſt à des châtimens que l'on connoît un Dieu ;
Sur ſa tête Euphémie appelle l'anathême ;
Il faut un pur hommage à ta grandeur ſuprême :
Proſternée aux autels & ſoumiſe à tes loix,
Je te ſers & te crains...

SCENE V.

THÉOTIME, CÉCILE. *Théotime annonce dans toute ſa perſonne un grand recueillement ; il a la tête enſevelie dans ſes habits de Religieux.*

CECILE, *allant au-devant de Théotime, & faiſant une inclination.*

PArdonnez ſi ma voix,
Mon pere, interrompant votre ſaint miniſtere,
Oſe atirer vos pas en ce lieu ſolitaire,
Quand l'Autel...

THEOTIME.

Etre utile eſt le premier devoir,
La main, qui peut ſervir, doit quitter l'encenſoir ;
Que voulez-vous ?

CECILE.

J'ai cru ſur votre renommée...

THEOTIME.

Mon oreille à ces mots n'eſt point accoutumée.

Laiſſons, laiſſons au monde, à ſon orgueil trompé;
Tous ces hommages vains dont il eſt occupé;
Ici la vérité doit tous deux nous conduire,
Et ce n'eſt point à nous de chercher à ſéduire.
Je vous l'ai dit : je n'ai qu'un ſtérile deſir
D'obliger les humains & de les ſecourir.
Quel ſujet en ces murs auprès de vous m'appelle?

CECILE.

Ce n'eſt point pour mon ame à ſes devoirs fidelle,
Et qui craignant ſon Dieu, s'abaiſſe devant lui,
Que mon zele importun réclame votre appui:
C'eſt pour une compagne à la terre attachée,
Dont la honteuſe ardeur ne peut être cachée,
Qui porte à nos autels des éclats ſcandaleux,
Les revoltes d'un cœur indocile à ſes vœux,
Qui s'enflamme d'un feu qu'elle devroit éteindre,
Qui meurt d'un fol amour...

THEOTIME, *avec un ſoupir.*

Elle eſt ſans doute à plaindre!

CECILE.

Je venois vous preſſer d'employer la terreur,
De menacer au nom d'un Dieu juſte & vengeur,
D'oppoſer ſon tonnerre au feu qui la conſume,
De lui montrer la foudre & l'enfer qui s'allume...

THEOTIME.

Je lui préſenterai, plus ſûr de la gagner,
Un Dieu qu'on doit chérir & qui ſait pardonner.

CECILE.

Mon pere, vous croiriez ce moyen infaillible...

THEOTIME.

Repoſez-vous ſur moi... *une pauſe.* Sur un ame ſenſible,
Du ſoin de ramener à ſon joug oublié,
Votre ſœur malheureuſe & digne de pitié:
Je l'attends.

SCENE VI.

THEOTIME, *ſeul.*

QUel orgueil! ſa piété farouche
Se forme un Dieu cruel, qui tonne par ſa bouche!
Ne verrons-nous jamais une ſage union
Rapprocher la nature & la Religion?
Haira-t-on ſans ceſſe au nom du Dieu ſuprême?
O malheureux humains!

SCENE VII.

THEOTIME, MELANIE.

THEOTIME.

MA Sœur, le Ciel lui-même
S'apprête à vous entendre, à calmer vos ennuis...

MELANIE, *avec modeſtie.*

Je connois ma foibleſſe & le peu que je ſuis ;
J'ai beſoin du ſecours de la faveur céleſte :
L'homme toujours éprouve une guerre funeſte,
Mon pere, je ſais trop qu'à nos ſens attachés,
Nous ſommes ſur l'abyme inceſſamment penchés ;
Mais le ſort d'une ſœur dont je reſſens la peine,
Eſt aujourd'hui l'objet qui devant vous m'amene ;
C'eſt elle dont la voix vous demande en ces lieux ;
Hélas ! qu'elle vous doive un deſtin plus heureux !
Une ſombre langueur ſe répand ſur ſa vie ;
Je viens vous implorer pour cette ſœur chérie,
Digne d'aimer un Dieu, qui voit couler ſes pleurs :
Son cœur, né trop ſenſible, a fait tous ſes malheurs.
C'eſt à vous d'éclairer, de conſoler ſon ame,
D'élever ſes tranſports ſur des aîles de flamme,
Vers ce Dieu qui mérite & qui remplit nos vœux ;
Daignez lui préſenter la clémence des Cieux :
Mon pere, pardonnez, ſi ma main téméraire
Touche au flambeau ſacré qui par vous nous éclaire :
Mais... je connois ma ſœur ; facile à s'alarmer...

THEOTIME.

Qu'elle eſpere en ce Dieu, que vous faites aimer.
De la Religion voilà bien le langage !
Malheur au zele impie, au cœur dur & ſauvage,
Qui ne pouvant chérir un Dieu plein de bonté,
Arme toujours le Ciel contre l'humanité !

SCENE VIII.

EUPHEMIE, THEOTIME, MELANIE.

Euphémie a le voile baiſſé & s'avance avec timidité.

MELANIE *à Théotime.*

MON pere, la voici..! *Elle va au-devant d'Euphémie, lui donne la main, & fait avec elle quelques pas ſur la ſcene.*

Venez, ma tendre amie ;

Ne craignez point : le Ciel vous rappelle à la vie ;
Sa grace vous attend, ouvrez-lui votre cœur.
Nous poſſédons enfin ce ſaint conſolateur :
Elle l'amene au-devant de Théotime.
Je vous laiſſe avec lui... *en ſe retirant.* Remporte la victoire
O mon Dieu ! ce triomphe intéreſſe ta gloire.

SCENE IX.

THEOTIME, EUPHEMIE.

Euphémie paroit troublée ; elle eſt encore éloignée de Théotime, & a toujours ſon voile baiſſé.

THEOTIME.

APprochez-vous, ma ſœur ; qui pourroit vous troubler ?
Mon devoir, mon penchant eſt de vous conſoler,
De guérir vos erreurs, en partageant vos peines.
Hélas ! qui n'a connu les paſſions humaines ?
Qui n'a ſenti leurs maux, tous les chagrins cruels,
Suite des faux plaiſirs qui trompent les mortels ?
EUPHEMIE, *faiſant quelques pas, & portant ſon mouchoir à ſes yeux.*
Ah ! mon pere !

THEOTIME.

Ma ſœur, que ces troubles s'appaiſent,
Confiez à mon cœur les ennuis qui vous peſent.
Plus d'une épouſe ſainte a comme vous gémi :
Épanchez vos douleurs dans le ſein d'un ami.
Aſſeyez vous.

EUPHEMIE *reſte un moment, & s'aſſied enſuite ainſi que Théotime, leurs ſieges ſont à une certaine diſtance l'un de l'autre. Euphémie jette un profond ſoupir, & demeure quelques inſtants ſans parler.*

Hélas ! par où commencerai-je ?..
Vous me voyez, d'un Dieu l'épouſe ſacrilege,
Tour à tour embraſſant, repouſſant ſon autel.
Oppoſant à ſa chaîne un lien criminel,
Échauffant mes tranſports, contre moi revoltée,
Du crime au repentir tour à tour emportée,
Ne pouvant étouffer un ſentiment vainqueur,
Le voile ſur le front, &... l'amour dans le cœur...
Elle dit ces derniers mots d'une voix baſſe.

THEOTIME, *troublé.*

L'amour... *il ſe raſſure.* il faut le vaincre...

EUPHEMIE.

Eh ! donnez m'en la force.

THEOTIME, *continuant.*

Avec ſoi s'impoſer un éternel divorce :

Il faut que vers Dieu ſeul le cœur ſoit emporté.
Eloignons, un moment, la ſainte vérité,
Et n'empruntons ici que la foible lumiere
Qu'à nos regards préſente une raiſon groſſiere :
De cette paſſion, ſi féconde en malheurs,
Qui mene au précipice, en le couvrant de fleurs,
De l'amour... ſi trompeur, examinons la ſuite :
Quel avenir attend l'ame qu'il a ſéduite ?
L'intérêt, le parjure, un caprice odieux
Nous enlevent l'objet, qui fixoit tous nos vœux ;
Sa voix ici eſt troublée.
Ou... brûle-t-il pour nous d'une ardeur mutuelle ;
Quel revers accablant! la mort... la mort cruelle
Nous ravit cet objet, que nous pleurons en vain ;
A nos gémiſſements ſourd... inſenſible enfin...
Après une longue pauſe & avec précipitation.
C'eſt Dieu qu'il faut aimer, croyez-en Théotime.

EUPHEMIE.

La ſageſſe du Ciel, mon pere, vous anime ;
Mais vous ne pouvez pas ſavoir ce que l'amour...

THEOTIME, *vivement.*

Je ſais...
Il ſe remet de ſon trouble, & changeant de ton.
Parlez, ma ſœur : depuis quand ce ſéjour
D'un trait ſi dangereux voit-il votre ame atteinte ?
L'amitié vous écoute : expliquez vous ſans crainte.

EUPHEMIE, *d'une voix trainante.*

Mon triſte cœur... nourrit ce feu depuis dix ans.

THEOTIME, *avec un ſoupir.*

Depuis dix ans !

EUPHEMIE.

Ma flamme augmente avec le temps.
En vain pour me dompter j'unis toutes les armes ;
En vain je crie à Dieu, je mouille des mes larmes
Son Temple, ſes Autels, cet affreux lit de mort,
D'où ſe leve avec moi le crime, le remord :
Je porte cet amour juſques au ſanctuaire !
En ce moment encore, à vos genoux, mon pere,
Plus que jamais ſon trouble égare ma raiſon ;
Tous mes ſens ſont remplis de ce fatal poiſon.
Quatre luſtres à peine avoient marqué mon âge,
J'aimois, j'étois aimée ; & qui m'offroit l'hommage
De ſon cœur, de ſa main, du ſort le plus flatteur,
De l'amour le plus tendre & le plus enchanteur ?
Un mortel... des humains le plus parfait peut-être ;
Avec tous ſes préſents le Ciel l'avoit fait naître ;
Aimable, vertueux, digne d'être adoré.

THEOTIME, *vivement.*

Que dites-vous, ma ſœur? par l'amour égaré,
Votre cœur...

EUPHEMIE.

Eſt toujours rempli de cette image;
Je voudrois... ô mon Dieu! malgré moi je t'outrage...
De l'hymenée enfin les flambeaux s'allumoient;
Déjà ſes chaſtes nœuds aux Autels ſe formoient;
Ils alloient nous unir: une main... qui m'eſt chere,
Rompt ces nœuds, nous ſépare & comble ma miſere,
Me traîne dans le cloître, y cache mon deſtin:
De ce tombeau je ſors, & j'y rentre ſoudain;
J'y rentre, pour jamais n'être au monde rendue,
Pour nourrir les douleurs d'une amante éperdue,
Pour expirer en proie à de ſombres fureurs.
On m'avoit dit, hélas, que l'objet de mes pleurs,
Que tout ce que j'aimois n'étoit plus... il reſpire,
Voit ce jour, qui bien tôt va ceſſer de me luire,
Mon pere, & je devrois... je devrois moins ſouffrir...
Mes tourments... c'en eſt fait... je ne puis... que mourir.
Non, je ne puis me vaincre, effacer de mon ame
Cette image gravée avec des traits de flamme;
Non, je ne puis haïr, déteſter mes forfaits;
O mon pere.. *en pleurant.* Je l'aime encor plus que jamais.

Euphémie a la tête baiſſée ſur ſes deux mains jointes.

THEOTIME.

Que je reſſens vos maux, ô chére infortunée?
Ah! je dois compatir à votre deſtinée;
Si vous ſaviez... moi-même ainſi que vous troublé...
Dans mon cœur... dans mon cœur vos larmes ont coulé,
Oui, je pleure avec vous; j'appris trop à vous plaindre.
Triſte reſſouvenir, c'eſt à moi de vous craindre.
Je m'égare, ma ſœur... il nous faut ſurmonter
Cette compaſſion qui pourroit vous flatter;
La voix de mon devoir à regret vous découvre
Le précipice affreux qui ſous vos pas s'entr'ouvre:
Rejettez cet amour, ſource de tant d'erreurs,
Dont les plus doux tranſports ſont même des fureurs:
Il eſt crime ſouvent, preſque toujours foibleſſe;
Il eſt pour vous l'excès d'une coupable ivreſſe.
Ma ſœur, je vous l'ai dit: Dieu ſeul doit entraîner
Nos penchants, nos eſprits, lui ſeul nous dominer,
Nous détromper enfin des menſonges du monde,
Sur Dieu ſeul, le bonheur, le pur amour ſe fonde,
Et vous, vous ſon épouſe, au pied de ces autels,
Vous traînez le parjure & des liens mortels!

Il lui montre l'Autel!

Ce tabernacle ſaint, où Dieu même repoſe,
Ce voile, ce bandeau, tout contre vous dépoſe;
Ces murs, ces murs témoins du trouble où je vous vois;
Tout pour vous accuſer ſemble élever la voix,
Tout va porter aux Cieux, vos larmes, votre honte:
Ce Dieu, ce Dieu jaloux, il vous demande compte;
Il leve ſa balance, y peſe ſes bontés,
Vos chûtes, vos refus, vos infidélités:
Que lui répondrez-vous;

EUPHEMIE, *troublée.*

Arrêtez, ô mon pere!
Pour appaiſer le Ciel, dites, que faut-il faire?
Je me ſoumets à tout.

THEOTIME, *avec attendriſſement.*

Oublier cet objet....

EUPHEMIE.

L'oublier!

THEOTIME.

Effacer juſques au moindre trait
D'une image trop chere à votre ame attendrie,
Éloigner, en un mot, à Dieu ſeul aſſervie,
Tout ce qui peut flatter un penchant dangereux,
Et trahir vos efforts dans ce combat douteux.

EUPHEMIE.

Quoi! du monde & des ſens pour jamais ſéparée,
Sur les bords du tombeau, de mes pleurs énivrée
Je ne pourrois garder, ſans offenſer les Cieux,
De foibles monuments d'un amour malheureux!..

THEOTIME, *d'un ton touchant.*

Le moindre ſouvenir eſt un crime ſans doute.

EUPHEMIE *avec nobleſſe & chaleur.*

Je ne veux point tromper ce Dieu qui nous écoute.
Eh bien! cruel... Mon pere, arrachez-moi le cœur.
Elle met la main dans ſon ſein.
Voici ces monuments... de la plus vive ardeur,
Des lettres chaque jour de mes pleurs arroſées,
Dans mon ſein... dans mon ame en ſecret dépoſées,
Elle tire de ſon ſein un paquet de lettres qu'elle tient à la main.
D'un trop fatal amour cher & ſeul aliment...
Il faut dont tout m'ôter, tout, combler mon tourment.
Donnant les lettres.
Les voici: c'eſt en vain que je les ſacrifie;
Ecrites dans mon cœur... ah! j'en perdrai la vie
N'importe. Mon trépas, Ciel, va te déſarmer!
Liſez, voyez, jugez ſi je devois aimer...
Pendant ces derniers vers, Théotime jette la vue ſur les lettres & tombe ſans connoiſſance.
Vous ne répondez point... parlez... mon ame émue...

Elle

Elle leve ſon voile.

Mon pere... Dieu! la mort ſur ſon front répandue...
Dieu, le puniriez-vous de ſentir mes malheurs!

Elle court à lui.

Secourons-le... *Dans ce moment, Théotime a la tête entiérement hors de ſon habillement.*
Sinval! je ne puis... je me meurs.

Elle va tomber à ſon tour évanouie ſur ſa chaiſe.

THEOTIME, *revenant à lui par degrés, ouvre enfin les yeux, les tourne ſur Euphémie, & court ſe jetter avec précipitation à ſes pieds, en lui prenant la main qu'il arroſe de ſes larmes.*

Conſtance m'eſt rendue! ô ma chere Conſtance!
Je ſuis à tes genoux! *avec fureur.* Que le Ciel s'en offenſe,
Tous mes ſerments, mes vœux, mes liens ſont rompus.
O ma Religion... je ne la connois plus...

EUPHEMIE *reprenant ſes ſens.*

Sinval! c'eſt vous, Sinval!.. *elle retombe dans ſon accablement.*

THEOTIME, *toujours à ſes genoux.*

Oui, c'eſt moi qui t'adore,
Que l'amour, la douleur, depuis dix ans dévore;
C'eſt moi, qui n'ai ceſſé d'aimer, de te pleurer;
C'eſt moi... qui veux du moins à tes pieds expirer.

EUPHEMIE, *en jettant les yeux de tous côtés.*

Ah! Sinval!.. dans quels lieux le deſtin nous raſſemble!
Ne pouvant être à nous... ah!.. nous mourrons enſemble.

THEOTIME.

Non, tu ne mourras point... tu vivras... tu vivras
Pour me voir adorer tes vertus! tes appas...

EUPHEMIE.

Que dis-tu malheureux? Quelle erreur nous égare;
Regarde, tremble & vois tout ce qui nous ſépare.

THEOTIME, *ſe relevant avec précipitation.*

Nous ſerons réunis... *rapidement.* Sans pouvoir t'oublier;
Au miniſtere ſaint j'ai couru me lier.
Sur la foi d'un récit infidele & funeſte,
J'ai pu former des vœux... des vœux que je déteſte;
Mais mon premier ſerment, mon vœu le plus ſacré
Ont été de t'aimer... & je les remplirai.

EUPHEMIE, *ſe levant.*

Nous! aimer! nous! brûler d'un feu ſi condamnable!
Eh! quel eſt ton deſſein?

THEOTIME, *avec toute la fureur de la paſſion.*

D'être encor plus coupable,
De rompre tous ces fers dont je ſuis enchaîné,
De rapporter un cœur vers toi ſeule entraîné
D'exciter ton courage à briſer tes entraves,

A laiſſer dans ces murs gémir tes ſœurs eſclaves ;
De t'arracher d'ici, de traverſer les mers,
De voler, s'il le faut, au bout de l'univers,
De chercher, de trouver quelques lointain rivage,
Un rocher eſcarpé, l'antre le plus ſauvage ;
Où loin de ces humains, dégradés par leurs loix,
De l'homme naturel reprenant tous les droits,
Content de t'adorer, de conſacrer ma vie
A ce pur ſentiment dont mon ame eſt remplie ;
Je puiſſe, maître enfin de mon ſort, de mes goûts,
A la face du Ciel m'avouer ton époux.

Vivement.

Oui, nous ſerons unis par la vérité même :
L'hymen, n'en doute point, eſt une loi ſuprême.
Eh ! pourroit-il déplaire aux yeux de l'Eternel ?
C'eſt un traité ſacré ; c'eſt l'ouvrage du Ciel,
Le ſeul qui ſoit vainqueur de l'humaine impoſture,
Et c'eſt le premier vœu qu'ait formé la nature.
Elle nous prêtera ſes bienfaiſants ſecours.
Nous n'aurons pas beſoin, pour ſoutenir nos jours,
D'aller ſolliciter la pitié languiſſante ;
Laiſſons à ces cœurs durs leur richeſſe inſultante :
Nous vivrons ſans rougir, nous vivrons ſans remords ;
J'aime : de mon courage attend tous les efforts.
Il n'eſt point d'état vil pour le mortel qui penſe ;
C'eſt dans le crime ſeul qu'eſt l'abjecte exiſtence :
Sous mes mains... ſous mes pleurs, la terre s'ouvrira.
En ta faveur la terre à mes ſoins répondra.
Dieu, qui verra nos ans couler ſous ſes auſpices,
De nos ſimples travaux recevra les prémices.
Plus tendres, plus heureux, plus, zélés chaque jour,
Nous bénirons ce Dieu dans notre chaſte amour :
Nos enfants rediront notre hommage ſincere ;
Ils apprendront de nous à l'aimer comme un pere :
Nous ne l'offenſons point ce maître de nos cœurs,
Qui ſans doute a nourri d'innocentes ardeurs.
Avant que l'hymenée eût fait briller ſa flamme,
Un penchant mutuel t'avoir ſoumis mon ame.

Après un inſtant de ſilence.

Dieu, j'oſe à cet Autel atteſter ta grandeur :
Voilà, j'en fais ſerment, *il met une de ſes mains ſur l'autel, & de l'autre, prend celle d'Euphémie.*
l'épouſe de mon cœur,
Celle à qui pour jamais, l'honneur, le Ciel m'engage,
A Euphémie
Suis-moi.

EUPHEMIE, *s'arrêtant.*

De Théotime eſt-ce là le langage?

THEOTIME.

C'eſt celui de Sinval... d'un amour furieux.

EUPHEMIE.

Que me propoſe-tu?

THEOTIME.

Le bonheur de tous deux.

EUPHEMIE.

Notre honte. Eſt-ce à moi, qui meurs de ma tendreſſe
De ſauver ta vertu d'une indigne foibleſſe
De rappeller tes pas dans le crime engagés,
D'offrir à tes regards nos devoirs outragés?
Sors de ces lieux. *Elle fait quelques pas pour ſe retirer.*

THEOTIME, *la ſuivant.*

Ecoute...

EUPHEMIE.

Ah! fuis loin de ma vue.

THEOTIME, *la ſuivant.*

Tu m'entendras...

EUPHEMIE.

Va, pars, fuis... mon ame éperdue...
Pourrois-tu m'exciter à briſer mes liens?
Non, que tes yeux jamais ne s'ouvrent ſur les miens;
Que de tes pas ici diſparoiſſe la trace!
Que de mon ſouvenir ton nom même s'efface!
Cher amant... qu'ai-je dit? il faut nous ſéparer?
Fuis, laiſſe-moi mourir, &... vis pour me pleurer.
Elle fait quelques pas, & s'arrête.
Laiſſe-moi... ſois d'un Dieu le Miniſtre ſuprême.

THEOTIME.

Duſſé-je être frappé du céleſte anathême!
Euphémie s'avance vers le fond du Théatre.
Je ne te quitte point. *Il va à elle avec fureur.*

EUPHEMIE.

Quel aveugle tranſport!
Que veux-tu, malheureux?

THEOTIME, *la ſuivant toujours.*

Ou Conſtance ou la mort.
La toile tombe.

Fin du ſécond Acte.

ACTE III.

Le rideau ſe leve. Le Théâtre repréſente un caveau funéraire, tel qu'il en exiſte encore dans nos anciennes Egliſes. On voit pluſieurs tombeaux de forme différente, quelque-uns ruinés par le temps; des ſépulcres entr'ouverts, dont les pierres ſont à moitié briſées; les murs chargés d'épitaphes; à un des côtés du Théâtre, un eſcalier, autour duquel regne une baluſtrade de pierre; vis-à-vis de l'eſcalier, une voûte ſouterraine à perte de vue; à l'extrêmité du caveau, on apperçoit encore d'autres tombeaux, des colonnes ſurmontées d'urnes, qui ſont l'emblême de l'éternité; il y a une de ces colonnes ſur le devant du Théâtre. On obſervera que les tombeaux ſont dans les côtés, qu'ils ne dérobent rien de l'action au ſpectateur, & qu'elle ſe paſſe au milieu de la nuit.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, *ſeule.*

Elle paroît ſur le perron de l'eſcalier, une lampe à la main, dans une extrême agitation, regarde de tous côtés, leve les yeux au Ciel, s'avance en tremblant, deſcend quelques degrés leve encore les yeux au Ciel, s'appuie, comme accablée de douleur, la main & enſuite la tête ſur la baluſtrade, déchirée par de grands mouvements, fait des efforts pour remonter, tombe avec un gémiſſement à la ſeconde marche, demeure quelques moments dans cette ſituation douloureuſe, ſe releve, continue de deſcendre avec le même trouble, & fait quelques pas ſur la ſcene.

DE lugubres horreurs... de tombeaux entourée,
A chaque pas tremblante... incertaine... égarée...
Emportant avec moi les enfers, le remord,
Je marche... à la lueur... du flambeau de la mort...
Elle fait quelques pas.
Que ſa barbare main ne m'a-t-elle frappée!
Elle poſe ſa lampe ſur un tombeau de forme carrée, Euphémie y appuye pendant quelques moments les deux mains & la tête, enſuite la releve, laiſſant une de ſes mains ſur le tombeau, & tournant ſes regards vers le Ciel.
O Dieu quelle promeſſe à ma bouche échappée!
Qu'ai-je dit? Ah mon cœur! mon cœur l'a pu former,
Et je reſpire encor! Dieu! j'ai promis... d'aimer,
De trahir... tous mes vœux! Aujourd'hui, dans une heure,
Je comble mes forfaits! je fuis cette demeure!
Sinval, *elle tourne les yeux vers le ſouterrain.*
Par ce détour, découvert à mes yeux,
Et qui ſecrétement conduit hors de ces lieux,
Au milieu de la nuit, à la faveur des ombres;
Près de moi doit ſe rendre en ces retraites ſombres,
Au cloître, à mon état, à Dieu trop méconnu,
M'enlever... pour jamais... & l'inſtant eſt venu!

A ce terme fatal mon ame s'épouvante;
Transfuge des Autels; je ne ſuis plus qu'amante:
Ma main, trop lente au gré d'une coupable ardeur,
Eſt prête à rejetter de mon front ſans pudeur
Ce voile, ce bandeau, garants d'une foi pure,
Pour y ſubſtituer l'appareil du parjure,
Tous les ſignes du monde & d'un art ſuborneur,
Monuments de mon crime & de mon déshonneur
De climats en climats étrangere, avilie,
Je m'expoſe au malheur, qui ſuit l'ignominie,
Au ſort de l'apoſtat, à la néceſſité
D'abjurer mon pays, mon nom, la probité,
Que ſais-je? Dieu lui-même... A mes fureurs livrée,
J'abandonne en ces murs, fille dénaturée,
Ma mere, dont mes ſoins, dont mes foibles ſecours
Conſoloient l'infortune & ſoutenoient les jours;
Je la laiſſe expirer de douleur... de miſere...

Elle quitte le tombeau avec vivacité, & vient au milieu du Théâtre.

Qui peut trahir ſon Dieu, peut bien trahir ſa mere.
Non, je n'oublierai point mes ſerments, mon devoir;
Sur Euphémie, ô Dieu! reprends tout ton pouvoir;
Triomphe de Sinval, triomphe de moi-même;
O Ciel! acheverai-je? &... ſois le ſeul que j'aime:
Ceſſe de m'éprouver par des combats nouveaux;
Eſt-ce à toi, Dieu puiſſant, de craindre des rivaux?
Détruits, anéantis l'amante criminelle,
Et ranime la foi de l'épouſe fidelle;
Que le profane amour cede à l'amour ſacré,
Ou qu'enfin ſous ton bras je meure...

Avec force.

Je mourrai.
Il m'eſt aiſé de perdre un vain reſte de vie,
Mais perdre mon amour, Sinval! que je t'oublie!
Que mon cœur ſe refuſe au deſtin ſi flatteur
De vivre pour toi ſeul, de faire ton bonheur,
De t'aimer toujours plus!.. non, il n'eſt pas poſſible.
Sois encor plus ſévere, ô Dieu! plus inflexible;
Redouble mon ſupplice arrache-moi le jour,
Tu ne ſaurois détruire un malheureux amour.

Elle va au milieu de la ſcene en ſe joignant les mains, & les levant enſuite vers le Ciel.

Ah! femme trop coupable, où t'emporte l'ivreſſe
De cet amour, qu'attend la foudre vengereſſe?
Dieu, dis-tu, ne ſauroit vaincre ces mouvements,
Ces tranſports criminels, qui ſoulevent tes ſens:
Las d'un ſervice ingrat, Dieu t'a congédiée;

Pour ſon épouſe, enfin, Dieu t'a répudiée;
Il n'eſt plus que ton maître, un juge courroucé;
Et ton arrêt de mort eſt déjà prononcé.
Arrête, Dieu terrible... *avec attendriſſement.*
Hé quoi! ſans qu'il t'offenſe,
Le cœur ne peut jouir de ſa foible exiſtence,
S'ouvrir au doux plaiſir d'aimer & d'être aimé!
L'amour y fut, hélas! de ton ſouffle allumé;
Oui, tu créas l'amour, pour eſſuyer nos larmes;
Pour conſoler la vie & lui prêter des charmes;
Tout annonce l'éclat de la Divinité,
Sa grandeur... & l'amour fait ſentir ſa bonté.
Soumiſe à ton pouvoir, j'adore ici mon maître;
L'épouſe de Sinval t'eût mieux aimé peut-être...
Elle fait quelques pas.
Malheureuſe! pourſuis, oſe inſulter aux Cieux...
Triſte jouet d'un cœur égaré dans ſes vœux,
Je n'ai plus de raiſon; je me cherche & m'ignore...
Elle va vers le ſouterrain.
Sinval dans ces tombeaux ne paroît point encore!
Elle revient vers le tombeau.
Ah! qu'il ne vienne point... qu'il me fuie... à jamais...
Qu'il me fuie... eſt il vrai? ſont-ce-là mes ſouhaits?
Ne plus revoir Sinval! ô devoir! ô tendreſſe!
O Sinval! ô mon Dieu! je retombe ſans ceſſe:
Dans ces affreux combats je ne me ſoutiens plus,
Et ma foibleſſe cede à mes ſens éperdus.
Elle tombe accablée ſur une des marches du tombeau, les deux bras étendus ſur elle.

SCENE II.

EUPHEMIE, THEOTIME. *On le voit venir de très-loin dans le détour, & approcher avec tous les ſignes de l'inquiétude; il avance, & jette ſes regards de tous côtés; la ſcene eſt toujours foiblement éclairée.*

THEOTIME.
Mes regards inquiets cherchent en vain Conſtance!
Qui peut la dérober à mon impatience?
Il l'apperçoit ſur les marches du tombeau, & court à elle.
Que vois-je en quel état!
EUPHEMIE, *comme revenant d'un profond accablement.*
Ah! Sinval, eſt-ce vous?

THEOTIME, *vivement.*

C'eſt, moi, c'eſt ton amant, c'eſt ton fidel époux,
Qui ferme pour jamais la ſource de tes larmes;
Pourquoi ce trouble affreux, dans ces moments de charmes?

EUPHEMIE, *regardant Sinval avec attendriſſement.*

Pourquoi, Sinval?

THEOTIME, *lui tendant la main.*

Quittons un ſéjour déteſté:
Toute eſt prêt.

EUPHEMIE, *avec trouble.*

Tout eſt prêt.

THEOTIME, *vivement.*

Reprends ta liberté!
Leve-toi. *Il la releve.*
Suis mes pas; des amis nous attendent;
Lui prenant la main.
Songe que mon bonheur, que mes jours en dépendent,
Ne tardons point...

EUPHEMIE, *appuyée ſur le tombeau, & regardant Sinval avec des larmes.*

Sinval...

THEOTIME.

Tu pleures! tu gémis!
Tu repouſſes ma main!.. ne m'as-tu point promis?

EUPHEMIE.

J'ai promis... de mourir.

THEOTIME.

Maîtreſſe de mon ame,
Tu ne brûlerois plus de ce feu qui m'enflamme!
Tu ne m'aimerois plus!

EUPHEMIE.

Ah! cruel! ah! Sinval!
Cher amant... *le regardant avec un attendriſſement marqué.*
Un Dieu ſeul peut être ton rival.

THEOTIME.

Que veux-tu dire? hé quoi! n'es-tu pas mon épouſe?

EUPHEMIE, *a quitté le tombeau.*

Je ſuis celle d'un Dieu dont la grandeur jalouſe
Me défend pour jamais d'être à d'autre qu'à lui.

THEOTIME, *au déſeſpoir.*

Par quelle main ce Dieu me foudroie aujourd'hui!
De quoi me parles tu? de nœuds que l'artifice,
Que la trahiſon même unie à l'injuſtice,
Que l'erreur t'a contrainte à ſerrer malgré toi.
Avant que d'être à Dieu, tu m'as donné ta foi;
Oſe me démentir.

EUPHEMIE.

Il eſt vrai, l'hymenée
A ton ſort promettoit d'unir ma deſtinée
Mais, répond : ſi Conſtance, entraînée aux Autels ;
D'un autre avoit reçu les ſerments ſolemnels ;
Si l'on m'avoit forcé à devenir ſa femme,
A lui porter ma main, que ton amour réclame ;
Si le devoir enfin m'eût ſoumiſe à ſes loix,
Pour rompre cet hymen ? parle : aurois-tu des droits ?

THEOTIME, *avec fureur.*

Les mieux fondés : les droits d'une prompte vengeance.
Tout devient légitime à l'amour qu'on offenſe ;
De cent coups de poignard, & juſques dans ton cœur,
Ma rage auroit percé celui du raviſſeur...
Mais ce Dieu que j'adore, & que pour mon ſupplice,
De ſes crimes la terre a rendu le complice ;
Ce Dieu que le menſonge & la crédulité
Font ſervir de prétexte à leur férocité,
Au gré de leur caprice indulgent ou ſévere,
Il voit du haut des Cieux, il voit avec colere
Tous ces humains groſſiers lui prêter leurs erreurs,
Conſacrer de ſon nom leurs ſtupides fureurs :
Non jamais l'Eternel n'a forgé ces entraves,
Ce joug ſous qui s'abaiſſe un vil peuple d'eſclaves ;
Sa bonté, ſa grandeur de ces fers ſont bleſſés ;
Un volontaire hommage, & non de vœux forcés,
Voilà le ſeul tribut que la raiſon lui donne,
Voila le pur encens qui s'éleve à ſon trône,

Rapidement.

Ingrate, c'étoit lui, ce Dieu ſi bienfaiſant,
Qui m'amenoit vers toi dans cet heureux inſtant,
Qui briſoit des liens, qui terminant nos peines,
En des nœuds enchanteurs changeoit d'horribles chaînes :
Me nommoit ton époux, m'appelloit dans tes bras,
Ordonnoit notre hymen... tu ne m'écoutes pas ?
Tes yeux couverts de pleurs... *avec attendreſſe.*
O maîtreſſe adorée ;

Il lui prend la main.

Chere épouſe, ſuis moi... mon ame eſt déchirée :
Ne me réſiſte plus, n'attendons point le jour,
Jette-toi dans mon ſein ; fuyons de ce ſéjour ;
Fuyons... *Euphémie le quitte, va s'appuyer à la colonne funéraire qui eſt ſur le devant du théâtre ; Théotime l'y ſuit.*
Hé quoi ! toujours à mes deſirs rebelle...

Il revient au milieu de la ſcene.

Tu ne m'aimas jamais ! il falloit donc, cruelle,
Il falloit me montrer ſans nul déguiſement,

Ce

Ce cœur qui peut jouir de mon affreux tourment ;
Il falloit t'oppoſer au penchant qui m'entraîne,
Combattre mon projet, ſatisfaire ta haine,
T'applaudir de ces nœuds, que l'Enfer a tiſſus,
Oſer me dire enfin... que tu ne m'aimois plus,
Que tu me laiſſerois une vie odieuſe,
Que tu voulois ma mort... la mort la plus affreuſe...
Avec attendriſſement.
Ah! Conſtance, & ces coups... *en pleurant.*
Ils partent tous de toi !
EUPHEMIE, *revenant à Sinval avec précipitation.*
Ecoute, cher amant... Sinval écoutez-moi ;
N'attends pas que jamais Conſtance diſſimule.
Cédant à ma tendreſſe à ce feu qui me brûle,
Oui j'avois tout promis, je ne le cache pas ;
Oui, je t'immolois tout ; je volois ſur tes pas :
Inſenſible aux dangers, aux menaces de l'onde,
Je te ſuivois par-tout, juſqu'aux bornes du monde ;
Je portois mon amour aux plus ſombres déſerts :
Avec toi partagés, ils me devenoient chers ;
Je te ſacrifiois mon repos, ma patrie,
Mes ſerments, mon devoir, ma déplorable vie,
Mon honneur, mille fois préférable à mes jours,
Tout, en un mot, ce Dieu que j'offenſe toujours ;
Pour combler mon ſupplice, en ce moment encore
Plus que jamais, Sinval, je t'aime, je t'adore :
Je le dis à ces lieux par la mort habités,
A ce Ciel dont j'entends les foudres irrités...
Prête à tomber enfin ſur les bords de l'abyme,
Mes yeux ſe ſont ouverts, & j'ai vu... tout mon crime.
Tu t'éleves en vain contre ces nœuds ſacrés,
Par la Religion, par la loi conſacrés ;
Avec nobleſſe.
Sois mon juge, Sinval ; j'en appelle à toi-même ;
Prononce ; oſe oublier que mon arbitre m'aime :
Oſe écarter l'amour de tes ſens prévenus,
Conſulte ta raiſon & dix ans de vertus,
Dix ans, qu'un jour peut-être, un inſtant va détruire,
L'équité te conduit, la probité t'inſpire ;
Parle : j'ai contracté, Sinval avec un Dieu :
Un Dieu même a reçu ma parole & mon vœu.
Sinval ; & tu voudrois que, malgré ma promeſſe,
Malgré tous mes ſerments, que je déments ſans ceſſe,
Ma lâche trahiſon m'arrachant à l'Autel
Rompît ouvertement ce contrat ſolemnel !
Elle fait quelques pas en regardant le Ciel.
Le crime eſt digne aſſez, grand Dieu, de ta colere,

ACTE III.

Le rideau ſe leve. Le Théâtre repréſente un caveau funéraire, tel qu'il en exiſte encore dans nos anciennes Egliſes. On voit pluſieurs tombeaux de forme différente, quelque-uns ruinés par le temps; des ſépulcres entr'ouverts, dont les pierres ſont à moitié briſées; les murs chargés d'épitaphes; à un des côtés du Théâtre, un eſcalier, autour duquel regne une baluſtrade de pierre; vis-à-vis de l'eſcalier, une voûte ſouterraine à perte de vue; à l'extrêmité du caveau, on apperçoit encore d'autres tombeaux, des colonnes ſurmontées d'urnes, qui ſont l'emblême de l'éternité; il y a une de ces colonnes ſur le devant du Théâtre. On obſervera que les tombeaux ſont dans les côtés, qu'ils ne dérobent rien de l'action au ſpectateur, & qu'elle ſe paſſe au milieu de la nuit.

SCENE PREMIERE.

EUPHEMIE, *ſeule.*

Elle paroît ſur le perron de l'eſcalier, une lampe à la main, dans une extrême agitation, regarde de tous côtés, leve les yeux au Ciel, s'avance en tremblant, deſcend quelques degrés leve encore les yeux au Ciel, s'appuie, comme accablée de douleur, la main & enſuite la tête ſur la baluſtrade, déchirée par de grands mouvements, fait des efforts pour remonter, tombe avec un gémiſſement à la ſeconde marche, demeure quelques moments dans cette ſituation douloureuſe, ſe releve, continue de deſcendre avec le même trouble, & fait quelques pas ſur la ſcene.

DE lugubres horreurs... de tombeaux entourée,
A chaque pas tremblante... incertaine... égarée...
Emportant avec moi les enfers, le remord,
Je marche... à la lueur... du flambeau de la mort...
Elle fait quelques pas.
Que ſa barbare main ne m'a-t-elle frappée!
Elle poſe ſa lampe ſur un tombeau de forme carrée, Euphémie y appuye pendant quelques moments les deux mains & la tête, enſuite la releve, laiſſant une de ſes mains ſur le tombeau, & tournant ſes regards vers le Ciel.
O Dieu quelle promeſſe à ma bouche échappée!
Qu'ai-je dit? Ah mon cœur! mon cœur l'a pu former,
Et je reſpire encor! Dieu! j'ai promis... d'aimer,
De trahir... tous mes vœux! Aujourd'hui, dans une heure,
Je comble mes forfaits! je fuis cette demeure!
Sinval, *elle tourne les yeux vers le ſouterrain.*
Par ce détour, découvert à mes yeux,
Et qui ſecrétement conduit hors de ces lieux,
Au milieu de la nuit, à la faveur des ombres;
Près de moi doit ſe rendre en ces retraites ſombres,
Au cloître, à mon état, à Dieu trop méconnu,
M'enlever... pour jamais... & l'inſtant eſt venu!

A ce terme fatal mon ame s'épouvante;
Transfuge des Autels; je ne ſuis plus qu'amante:
Ma main, trop lente au gré d'une coupable ardeur,
Eſt prête à rejetter de mon front ſans pudeur
Ce voile, ce bandeau, garants d'une foi pure,
Pour y ſubſtituer l'appareil du parjure,
Tous les ſignes du monde & d'un art ſuborneur,
Monuments de mon crime & de mon déshonneur
De climats en climats étrangere, avilie,
Je m'expoſe au malheur, qui ſuit l'ignominie,
Au ſort de l'apoſtat, à la néceſſité
D'abjurer mon pays, mon nom, la probité,
Que ſais-je? Dieu lui-même... A mes fureurs livrée,
J'abandonne en ces murs, fille dénaturée,
Ma mere, dont mes ſoins, dont mes foibles ſecours
Conſoloient l'infortune & ſoutenoient les jours;
Je la laiſſe expirer de douleur... de miſere...

Elle quitte le tombeau avec vivacité, & vient au milieu du Théâtre.

Qui peut trahir ſon Dieu, peut bien trahir ſa mere.
Non, je n'oublierai point mes ſerments, mon devoir;
Sur Euphémie, ô Dieu! reprends tout ton pouvoir;
Triomphe de Sinval, triomphe de moi-même;
O Ciel! acheverai-je? &... ſois le ſeul que j'aime:
Ceſſe de m'éprouver par des combats nouveaux;
Eſt-ce à toi, Dieu puiſſant, de craindre des rivaux?
Détruits, anéantis l'amante criminelle,
Et ranime la foi de l'épouſe fidelle;
Que le profane amour cede à l'amour ſacré,
Ou qu'enfin ſous ton bras je meure...

Avec force.

Je mourrai.
Il m'eſt aiſé de perdre un vain reſte de vie,
Mais perdre mon amour, Sinval! que je t'oublie!
Que mon cœur ſe refuſe au deſtin ſi flatteur
De vivre pour toi ſeul, de faire ton bonheur,
De t'aimer toujours plus!.. non, il n'eſt pas poſſible.
Sois encor plus ſévere, ô Dieu! plus inflexible;
Redouble mon ſupplice arrache-moi le jour,
Tu ne ſaurois détruire un malheureux amour.

Elle va au milieu de la ſcene en ſe joignant les mains, & les levant enſuite vers le Ciel.

Ah! femme trop coupable, où t'emporte l'ivreſſe
De cet amour, qu'attend la foudre vengereſſe?
Dieu, dis-tu, ne ſauroit vaincre ces mouvements,
Ces tranſports criminels, qui ſoulevent tes ſens:
Las d'un ſervice ingrat, Dieu t'a congédiée;

Pour ſon épouſe, enfin, Dieu t'a répudiée;
Il n'eſt plus que ton maître, un juge courroucé;
Et ton arrêt de mort eſt déjà prononcé.
Arrête, Dieu terrible... *avec attendriſſement.*
Hé quoi! ſans qu'il t'offenſe,
Le cœur ne peut jouir de ſa foible exiſtence,
S'ouvrir au doux plaiſir d'aimer & d'être aimé!
L'amour y fut, hélas! de ton ſouffle allumé;
Oui, tu créas l'amour, pour eſſuyer nos larmes;
Pour conſoler la vie & lui prêter des charmes;
Tout annonce l'éclat de la Divinité,
Sa grandeur... & l'amour fait ſentir ſa bonté.
Soumiſe à ton pouvoir, j'adore ici mon maître;
L'épouſe de Sinval t'eût mieux aimé peut-être...
Elle fait quelques pas.
Malheureuſe! pourſuis, oſe inſulter aux Cieux...
Triſte jouet d'un cœur égaré dans ſes vœux,
Je n'ai plus de raiſon; je me cherche & m'ignore...
Elle va vers le ſouterrain.
Sinval dans ces tombeaux ne paroît point encore!
Elle revient vers le tombeau.
Ah! qu'il ne vienne point... qu'il me fuie... à jamais...
Qu'il me fuie... eſt il vrai? ſont-ce-là mes ſouhaits?
Ne plus revoir Sinval! ô devoir! ô tendreſſe!
O Sinval! ô mon Dieu! je retombe ſans ceſſe:
Dans ces affreux combats je ne me ſoutiens plus,
Et ma foibleſſe cede à mes ſens éperdus.
Elle tombe accablée ſur une des marches du tombeau, les deux bras étendus ſur elle.

SCENE II.

EUPHEMIE, THEOTIME. *On le voit venir de très-loin dans le détour, & approcher avec tous les ſignes de l'inquiétude; il avance, & jette ſes regards de tous côtés; la ſcene eſt toujours foiblement éclairée.*

THEOTIME.
Mes regards inquiets cherchent en vain Conſtance!
Qui peut la dérober à mon impatience?
Il l'apperçoit ſur les marches du tombeau, & court à elle.
Que vois-je en quel état!
EUPHEMIE, *comme revenant d'un profond accablement.*
Ah! Sinval, eſt-ce vous?

THEOTIME, *vivement.*

C'eſt, moi, c'eſt ton amant, c'eſt ton fidel époux,
Qui ferme pour jamais la ſource de tes larmes;
Pourquoi ce trouble affreux, dans ces moments de charmes?

EUPHEMIE, *regardant Sinval avec attendriſſement.*

Pourquoi, Sinval?

THEOTIME, *lui tendant la main.*

Quittons un ſéjour déteſté:
Toute eſt prêt.

EUPHEMIE, *avec trouble.*

Tout eſt prêt.

THEOTIME, *vivement.*

Reprends ta liberté!
Leve-toi. *Il la releve.*
Suis mes pas; des amis nous attendent;
Lui prenant la main.
Songe que mon bonheur, que mes jours en dépendent,
Ne tardons point...

EUPHEMIE, *appuyée ſur le tombeau, & regardant Sinval avec des larmes.*

Sinval...

THEOTIME.

Tu pleures! tu gémis!
Tu repouſſes ma main!.. ne m'as-tu point promis?

EUPHEMIE.

J'ai promis... de mourir.

THEOTIME.

Maîtreſſe de mon ame,
Tu ne brûlerois plus de ce feu qui m'enflamme!
Tu ne m'aimerois plus!

EUPHEMIE.

Ah! cruel! ah! Sinval!
Cher amant... *le regardant avec un attendriſſement marqué.*
Un Dieu ſeul peut être ton rival.

THEOTIME.

Que veux-tu dire? hé quoi! n'es-tu pas mon épouſe?

EUPHEMIE, *a quitté le tombeau.*

Je ſuis celle d'un Dieu dont la grandeur jalouſe
Me défend pour jamais d'être à d'autre qu'à lui.

THEOTIME, *au déſeſpoir.*

Par quelle main ce Dieu me foudroie aujourd'hui!
De quoi me parles tu? de nœuds que l'artifice,
Que la trahiſon même unie à l'injuſtice,
Que l'erreur t'a contrainte à ſerrer malgré toi.
Avant que d'être à Dieu, tu m'as donné ta foi;
Oſe me démentir.

EUPHEMIE.

Il eſt vrai, l'hymenée
A ton ſort promettoit d'unir ma deſtinée
Mais, répond : ſi Conſtance, entraînée aux Autels ;
D'un autre avoit reçu les ſerments ſolemnels ;
Si l'on m'avoit forcé à devenir ſa femme,
A lui porter ma main, que ton amour réclame ;
Si le devoir enfin m'eût ſoumiſe à ſes loix,
Pour rompre cet hymen ? parle : aurois-tu des droits ?

THEOTIME, *avec fureur.*

Les mieux fondés : les droits d'une prompte vengeance.
Tout devient légitime à l'amour qu'on offenſe ;
De cent coups de poignard, & juſques dans ton cœur,
Ma rage auroit percé celui du raviſſeur...
Mais ce Dieu que j'adore, & que pour mon ſupplice,
De ſes crimes la terre a rendu le complice ;
Ce Dieu que le menſonge & la crédulité
Font ſervir de prétexte à leur férocité,
Au gré de leur caprice indulgent ou ſévere,
Il voit du haut des Cieux, il voit avec colere
Tous ces humains groſſiers lui prêter leurs erreurs,
Conſacrer de ſon nom leurs ſtupides fureurs :
Non jamais l'Eternel n'a forgé ces entraves,
Ce joug ſous qui s'abaiſſe un vil peuple d'eſclaves ;
Sa bonté, ſa grandeur de ces fers ſont bleſſés ;
Un volontaire hommage, & non de vœux forcés,
Voilà le ſeul tribut que la raiſon lui donne,
Voila le pur encens qui s'éleve à ſon trône,

Rapidement.

Ingrate, c'étoit lui, ce Dieu ſi bienfaiſant,
Qui m'amenoit vers toi dans cet heureux inſtant,
Qui briſoit des liens, qui terminant nos peines,
En des nœuds enchanteurs changeoit d'horribles chaînes :
Me nommoit ton époux, m'appelloit dans tes bras,
Ordonnoit notre hymen... tu ne m'écoutes pas ?
Tes yeux couverts de pleurs... *avec attendreſſe.*
O maîtreſſe adorée ;

Il lui prend la main.

Chere épouſe, ſuis moi... mon ame eſt déchirée :
Ne me réſiſte plus, n'attendons point le jour,
Jette-toi dans mon ſein ; fuyons de ce ſéjour ;
Fuyons... *Euphémie le quitte, va s'appuyer à la colonne funéraire qui eſt ſur le devant du théâtre ; Théotime l'y ſuit.*
Hé quoi ! toujours à mes deſirs rebelle...

Il revient au milieu de la ſcene.

Tu ne m'aimas jamais ! il falloit donc, cruelle,
Il falloit me montrer ſans nul déguiſement,

Ce

Ce cœur qui peut jouir de mon affreux tourment ;
Il falloit t'oppoſer au penchant qui m'entraîne,
Combattre mon projet, ſatisfaire ta haine,
T'applaudir de ces nœuds, que l'Enfer a tiſſus,
Oſer me dire enfin... que tu ne m'aimois plus,
Que tu me laiſſerois une vie odieuſe,
Que tu voulois ma mort... la mort la plus affreuſe...
Avec attendriſſement.
Ah! Conſtance, & ces coups... *en pleurant.*
Ils partent tous de toi !
EUPHEMIE, *revenant à Sinval avec précipitation.*
Ecoute, cher amant... Sinval écoutez-moi ;
N'attends pas que jamais Conſtance diſſimule.
Cédant à ma tendreſſe à ce feu qui me brûle,
Oui j'avois tout promis, je ne le cache pas ;
Oui, je t'immolois tout ; je volois ſur tes pas :
Inſenſible aux dangers, aux menaces de l'onde,
Je te ſuivois par-tout, juſqu'aux bornes du monde ;
Je portois mon amour aux plus ſombres déſerts :
Avec toi partagés, ils me devenoient chers ;
Je te ſacrifiois mon repos, ma patrie,
Mes ſerments, mon devoir, ma déplorable vie,
Mon honneur, mille fois préférable à mes jours,
Tout, en un mot, ce Dieu que j'offenſe toujours ;
Pour combler mon ſupplice, en ce moment encore
Plus que jamais, Sinval, je t'aime, je t'adore :
Je le dis à ces lieux par la mort habités,
A ce Ciel dont j'entends les foudres irrités...
Prête à tomber enfin ſur les bords de l'abyme,
Mes yeux ſe ſont ouverts, & j'ai vu... tout mon crime.
Tu t'éleves en vain contre ces nœuds ſacrés,
Par la Religion, par la loi conſacrés ;
Avec nobleſſe.
Sois mon juge, Sinval ; j'en appelle à toi-même ;
Prononce ; oſe oublier que mon arbitre m'aime :
Oſe écarter l'amour de tes ſens prévenus,
Conſulte ta raiſon & dix ans de vertus,
Dix ans, qu'un jour peut-être, un inſtant va détruire,
L'équité te conduit, la probité t'inſpire ;
Parle : j'ai contracté, Sinval avec un Dieu :
Un Dieu même a reçu ma parole & mon vœu.
Sinval ; & tu voudrois que, malgré ma promeſſe,
Malgré tous mes ſerments, que je déments ſans ceſſe,
Ma lâche trahiſon m'arrachant à l'Autel
Rompît ouvertement ce contrat ſolemnel !
Elle fait quelques pas en regardant le Ciel.
Le crime eſt digne aſſez, grand Dieu, de ta colere,

D'apporter dant ton temple un hommage adultere;
De nourrir dans mon ſein des parjures ſecrets,
Sans ajouter encor l'audace à mes forfaits:
Non, ne t'en flatte pas, Sinval; ma perfidie
Reſpectera du moins la chaîne qui me lie;
Je ſaurai m'y ſoumettre, attendant que le Ciel
Etouffe dans mon cœur un feu trop criminel,
Y dompte ton image, ou que la mort plus prompte
Vienne dans mon cercueil enſevelir ma honte.
Si Conſtance t'eſt chere, oſe donc l'imiter;
Renferme ton ardeur; cherche à te ſurmonter;
A nos propres regards méritons notre eſtime;
Rappelle ta vertu; montre-moi Théotime:
Ce nom t'inſtruit, Sinval, de ton devoir, du mien,
Tous deux ils t'ont parlé. Je n'écoute plus rien,
Je dois, ſans doute, à Dieu cette force ſuprême;
Je pourrois retomber... ſauve-moi... de moi-même;

Pendant tout ce couplet, Théotime donne divers ſignes d'agitation.

Ah! Sinval, qu'ai-je dit, je connois mon amour.

Elle s'avance vers le ſouterrain.

Va... ſéparons-nous, fuis par ce même détour
Qui t'a vu... pour ma honte, en ces lieux t'introduire...
Laiſſe moi ſur mon cœur conſerver cet empire...
Adieu...

THEOTIME, *montrant ce ſouterrain, & parcourant le Théâtre avec une ſombre fureur.*

Ce n'eſt pas là, barbare, mon chemin.

Il revient ſur ſes pas.

EUPHEMIE.

Que dis-tu? réponds-moi... quel ſeroit ton deſſein?

Il parcourt le devant de la ſcene & Euphémie le ſuit.

Tes regards enflammés!.. eh! que prétends tu faire?

Il va du côté de l'eſcalier, elle court à lui.

Ah! Sinval! où vas-tu?

THEOTIME, *ſe retournant.*

Je vais... te ſatisfaire.

EUPHEMIE.

Quoi?..

THEOTIME, *avec impétuoſité.*

C'eſt peu que Sinval expire de tes coups;
Le trépas te paroît un ſupplice trop doux;
Ta cruauté demande un plus grand ſacrifice:
Tu veux que, ſans mourir, ſur moi je réuniſſe,
Les maux les plus affreux, tous les fléaux divers,
Une éternelle mort, les tourments des enfers;
Tu connois les tranſports de ces ames ſacrées,

Et d'encens & de fiel à la fois énivrées...
Je vais m'abandonner à toutes leurs fureurs,
Secher dans des cachots inondés de mes pleurs,
Chaque jour y maudire une horrible exiſtence...
De ces antres profonds, creuſés par la vengeance,
Puiſſent mes cris perçants juſqu'à toi retentir,
Te troubler, t'arracher un trop vain repentir!
Oui, pour les épuiſer, ces châtimens terribles,
Je vais porter mon cœur à ces cœurs inflexibles,
Par un aveu ſincere allumer leur courroux,
Contre moi les armer au nom d'un Dieu jaloux:
Le cloître, dont le zele exige des victimes,
Le cloître va ſavoir mes erreurs, tous mes crimes;
Il ſaura que j'ai pris pour la Religion,
Pour de ſaints mouvements, mes feux, ma paſſion;
Que, lorſqu'à Dieu j'ai cru rendre un fidele hommage,
C'étoit toi, c'étoit toi dont j'adorois l'image;
Que Sinval de tes fers a voulu t'affranchir;
Qu'à tes pieds gémiſſant, il n'a pu te fléchir;
Qu'une ame ſans pitié, barbare, eſt ton partage;
Que... je meurs de douleur, de déſeſpoir, de rage;
Et j'y cours... *Il va du côté de l'eſcalier.*

EUPHEMIE, *voulant le retenir.*

Ah! Sinval, arrête...

THEOTIME, *marchant toujours.*

C'eſt envain.

EUPHEMIE, *le ſuivant.*

Arrête...

THEOTIME.

Laiſſe-moi...

EUPHEMIE.

Tu me perces le ſein!
Eh! cruel, eſt-ce à toi d'augmenter mes alarmes?
Elle ſe jette avec précipitation à ſes pieds.
Vois Conſtance à tes pieds, les baigner de ſes larmes:
Demeure...

THEOTIME, *la relevant.*

De tes pleurs tu ſais trop le pouvoir.
Il la regarde avec tendreſſe.
Conſtance... j'obéis... *Il fait quelques pas en revenant ſur la ſcene.*
Mais remplis mon eſpoir...
Il ſe jette à ſes pieds.
C'eſt moi dont la douleur, c'eſt moi dont la tendreſſe
Embraſſe tes genoux, te conjure, te preſſe...
Epouſe de mon cœur, ne me refuſe pas;
Il ſe releve avec vivacité, la ſerre dans ſes bras.

Viens, ſortons de ces lieux, précipitons nos pas.

EUPHEMIE, *en pleurant.*

Que veux-tu ?

THEOTIME.

Mon bonheur.

EUPHEMIE.

Ma mort.

THEOTIME.

Ah ! dis la mienne :
Si tu tardes encor... *Il entraîne Euphémie vers le détour.*

EUPHEMIE.

Je me ſoutiens à peine.
Pour mes ſens déſolés, quel combats ! quel tourment !
A Théotime.
O ma Religion... je meurs... un moment ;
Sinval, écoute moi : *elle s'arrête.*
Sais-tu que la miſere,
Le chagrin, dans ces murs ont amené ma mere ?

THEOTIME, *avec ſurpriſe & indignation.*

Ta mere ! ici ! quel nom !... l'auteur de tous nos maux !

EUPHEMIE, *avec attendriſſement.*

Sinval ! elle a repris des ſentiments nouveaux ;
Sinval ! elle eſt ma mere... hélas ! par notre fuite,
Au malheur, au beſoin elle ſe voit réduite.

THEOTIME, *s'eſt arrêté avec Euphémie.*

Tu parles de parents à ton amant... à moi,
Qui n'adorai jamais, n'idolâtrai que toi !
Ah ! tu n'as pas mon cœur : la mere de Conſtance
Ne doit point éprouver l'horreur de l'indigence.
Malgré les bords lointains qui nous ſépareront,
Sur ſon adverſité nos ſecours s'étendront,
Et... *Il entraîne une ſeconde fois Euphémie.*
Partons. L'heure fuit ; ſous ces voutes funebres.
J'apperçois s'éclaircir & tomber les ténebres.

EUPHEMIE.

Trahir... non.., je ne puis... *Elle tombe ſur ſes genoux, les mains levées vers Théotime comme pour le prier.*

THEOTIME.

Ne crois plus me toucher ;
De ces lieux malgré toi, je ſaurai t'arracher...
Il la ſoulève avec violence & marche vers le ſouterrain

EUPHEMIE, *éplorée.*

Que fais-tu, malheureux ?.. Sinval mon Dieu !..
j'expire !..
Son voile eſt en déſordre.
Sous tes coupables mains, mon voile ſe déchirée !..
Arrête... Ciel ! ô Ciel !.. la terre m'engloutit !

Une des tombes qui ſont ſur la ſcene, s'ouvre ſous les pas d'Euphémie; la pierre ſe briſe, & roule avec bruit. Euphémie eſt entraînée dans la chûte, & ſe trouve à moitié englotie dans ce ſépulcre. La Comteſſe d'Orcé paroît ſur l'eſcalier, un flambeau à la main, & conduite par Mélanie.

SCENE II.

EUPHEMIE, THEOTIME, MÉLANIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, CÉCILE.

MELANIE, *appercevant Sinval.*
Théotime.

LA COMTESSE D'ORCÉ, *laiſſant échapper le flambeau de ſes mains, & tombant dans les bras de Mélanie.*
Sinval!

CECILE, *ouvrant une porte qui donne dans le caveau, recule d'étonnement. Euphémie & Théotime ſont frappés de terreur, & cet état les empêche d'appercevoir les autres perſonnages.*

EUPHEMIE, *à peine revenue de ſon accablement.*
Enfin, Dieu me punit:
Je tombe ſous ſon bras: c'eſt ici qu'il m'appelle;
C'eſt ici qu'il détruit ma ſubſtance mortelle,
Qu'il a marqué le terme à mes égarements,
Que vont rouler pour moi des ſiecles de tourments,
L'éternité... terrible à mes regards offerte;
Ici, j'attends la mort... & ma tombe eſt ouverte.
Théotime veut la relever: elle le repouſſe avec indignation.
Homme trop criminel, va, fuis loin de ces lieux,
Et puiſſe mon trépas te deſſiller les yeux!
N'as-tu point dans cette ame, à mon repos fatale,
Entendu retentir la pierre ſépulcrale?
N'as-tu point vu ce Dieu la briſer ſous mes pas?
Lui-même eſt accouru m'arracher de tes bras;
Dans ce tombeau, lui-même il m'a précipitée:
Aux pieds de ſa juſtice il m'a déjà citée;
Il t'y traîne avec moi; ne crois pas échapper
A ſon glaive... il menace, il s'apprête à frapper;
Son flambeau te pourſuit à travers ces ténebres:
Lis ton arrêt écrit ſur ces marbres funebres...
La foudre approche, éclate... elle fond ſur nous deux;
L'enfer s'ouvre... ô Sinval, quels fantômes hydeux!
Des ſpectres agités errent dans ces lieux ſombres;
Sous le même linceul, je vois un peuple d'ombres,
Tous les morts, réunis dans ces murs pleins d'effroi,
Du fond de leurs tombeaux s'élevent contre moi;

Ils m'entraînent!.. ie vais auprès de vous m'étendre;
A vos triſtes débris mêler ma froide cendre;
Par vos accents plaintifs ceſſez de m'accuſer.
La colere du Ciel ne ſauroit s'appaiſer!
O maître des humains, qu'ont laſſé mes offenſes,
Sur moi ſeule répands la coupe des vengeances!

Avec attendriſſement.

De Sinval, ô mon Dieu! détourne ton courroux,
Et qu'un remord heureux le dérobe à tes coups!

En ſe retournant, elle apperçoit la Comteſſe.

Ah! ma mere, c'eſt vous que ma foibleſſe implore.
Oui, vous voyez Sinval, pour qui je brûle encore,
Ma mere; en ce moment, j'allois... j'allois vous fuir,
Infidele à mes vœux, les rompre, les trahir...
De cet aſyle ſaint je marchois vers l'abyme,
Et j'engageois Sinval à partager mon crime;
Je l'entraînois... un Dieu trop lent à ſe venger,
Dans cette tombe enfin eſt venu me plonger...
J'y veux mourir. *Elle ſe jette ſur la tombe & l'embraſſe avec emportement.*

LA COMTESSE D'ORCÉ.

O Ciel!

THEOTIME, *à la Comteſſe.*

Vous voyez votre ouvrage!

Tous les perſonnages reſtent pendant quelque temps dans un ſilence profond.

EUPHEMIE, *ſe relevant avec fureur, & jettant les yeux ſur Théotime.*

Je te revois encor! que veux-tu davantage?
Le Ciel frappera-t-il ſans ébranler ton cœur?
Cruel, n'eſt il pas temps que ce Ciel ſoit vainqueur?
Criminels dévoués au terrible anathême,
Combattrons-nous toujours contre ce Dieu ſuprême?
Attendrons-nous l'inſtant où raſſemblant ſes coups,
Son tonnerre, qui gronde, ait éclaté ſur nous,
Qu'il nous ait engloutis, pour venger ſes injures
Dans une éternité de feux & de tortures?
Du ſort qu'il nous prépare, il vient de m'avertir:
Sinval, cede à ma voix, aux cris du repentir,
A la Religion, à Conſtance, à toi-méme;
Pour la derniere fois je te dis que je t'aime,
Que je dois, que je veux dompter ces mouvements...
Que je veux étouffer les moindres ſentiments.
Si l'amour... qu'ai-je dit? ſi la pitié t'inſpire,
Si mes larmes encore ont ſur toi quelque empire,

Théotime s'attendrit par degrés.

Laiſſe-moi retourner aux pieds de nos Autels,

Y porter mes remords mes tourments éternels;
Laiſſe-moi m'immoler à ce Dieu que j'offenſe...
Je vois couler tes pleurs: ils prennent ma défenſe;
Te parlent pour ce Dieu, qui te r'ouvre les bras,
Qui rentre dans ton ſein... ne le repouſſe pas,
Sinval, cours à ſes peids dépoſer nos alarmes;
Sinval... le repentir pour Dieu même a des charmes;
Nos maux l'attendriront; il ſe déſarmera:
Un pas vers lui de plus, il nous pardonnera.

THÉOTIME, *en pleurant amérement, & après une longue pauſe.*

Il l'emporte, ce Dieu; ſa grace eſt dans ta bouche:
Je cede à ſon pouvoir; c'eſt par toi qu'il me touche:
Tu me rends aux Autels, à mes devoirs, à moi,
A dix ans de vertus que je perdois ſans toi;
Mon cœur envain s'éleve & t'oppoſe un obſtacle:
Les larmes... ſur ce cœur vont produire un miracle.
Eh bien! ce mot affreux, le puis-je prononcer?
Je vais... à mon amour... Conſtance... renoncer,
Oui... te quitter... te fuir... fuir... tout ce que j'adore:
Finir loin de ta vue un deſtin que j'abhorre:
T'arracher, te bannir de mes ſens éperdus...
O Ciel en eſt-ce aſſez?... que te faut-il de plus.

EUPHEMIE.

Euphémie, ô mon Dieu retrouve Théotime!

THEOTIME.

Ah! jamais la vertu ne fut plus près du crime.
Mon cœur l'éprouve trop; c'eſt peu que de mourir:
Connois, ſens tous les maux que l'homme peut ſouffrir.
Vois l'abyme effroyable où je me précipite:
Je m'éloigne... je pars... Conſtance, je te quitte...
Je pars... je t'obéis bien plus encor qu'à Dieu;
Conſtance... tu reçois mon éternel adieu;
Mon ame, de regrets, de douleurs conſumée.
Pour toujours!... quand jamais tu ne fus plus aimée.

Il ſe fait violence & ſort précipitamment.

EUPHÉMIE, *le ſuivant des yeux juſqu'à ce qu'elle ne l'apperçoive plus.*

Je n'ai plus qu'à mourir.

Elle tombe les bras étendus ſur une des pierres ſépulcrales.

SCENE DERNIERE.

EUPHEMIE, LA COMTESSE D'ORCÉ, MELANIE CECILE.

MELANIE, *embraſſant Euphémie avec tranſport.*

TU triomphes enfin !
Les tranſports de la grace ont paſſé dans ton ſein !
O mon Dieu ! ma priere eſt enfin exaucée ;
Au rang de tes élus Euphémie eſt placée.
A Euphémie.
Nous accourions vers toi pour calmer ta douleur,
Dieu lui-même eſt venu, de ſon bras protecteur,
T'applanir le chemin qui mene à la victoire ;
Goute bien ton bonheur, & jouis de ta gloire.
Ce choc, où ſe détruit l'humaine paſſion,
Affermit le pouvoir de la religion.

CÉCILE.

A ce ſublime effort, je demeure interdite,
A Mélanie.
J'obſervois tous ſes pas ; je révélois ſa fuite :
Contrainte à l'admirer, je vois que la vertu
Plaît davantage au Ciel, quand elle a combattu.

MELANIE, *occupée à ſecourir Euphémie.*

D'où vient que dans mes bras tremblante... inanimée...
Sur ſon front paliſſant la mort même imprimée !
A la Comteſſe avec vivacité.
Secourons votre fille... empreſſons-nous... ô Cieux !
Qu'il en coûte à nos cœurs pour être vertueux !
A Euphémie avec tendreſſe.
Ma ſœur...

LA COMTESSE D'ORCÉ.

Voilà le fruit des rigueurs d'une mere !
O vous, qui trahiſſez ce ſacre caractere,
Que n'êtes vous témoins du chatiment cruel
Qui punit les erreurs de l'amour maternel.

La Comteſſe, Mélanie & Cécile ſe réuniſſent pour arracher à cette ſituation Euphemie mourante.

La toile ſe baiſſe.

FIN.

Beaunoir, Alexandre Louis Bertrand

FANFAN ET COLAS,

OU

LES FRÈRES DE LAIT,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par MADAME DE BEAUNOIR.

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, à Paris, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Mardi 7 Septembre 1784.

La mère en prescrira la lecture à son fils.

Prix 1 liv. 4 sols.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire,
rue Galande. N°. 64.

M. DCC. LXXXIV.

A MONSIEUR

LE NOIR,

CONSEILLER D'ÉTAT,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE POLICE,

BIBLIOTHÉCAIRE DU ROI.

MONSIEUR.

Lorſque le Roi vous a confié ce précieux dépôt; cette Bibliothèque immenſe qui fait la gloire de la Nation & l'admiration des Etrangers, il connoiſſoit votre goût pour les Sciences; il ſavoit combien les Savans ont à ſe louer de vous, combien les Arts reçoivent tous les jours de nouvelles marques de votre protection. Dans un moment où les mœurs ſemblent

oubliées ſur nos Théâtres ; j'oſe, jeune encore, y préſenter une foible eſquiſſe qui leur eſt conſacrée, puiſque c'eſt l'Education ſeule qui développe dans nos cœurs le germe des vertus & des vices. Cenſeur éclairé des Mœurs, Ami des Lettres, c'eſt à ce double titre que je vous en fais hommage : heureuſe s'il peut vous prouver la reconnoiſſance que je dois aux bontés dont vous daignez honorer mon mari, (*) *& le profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante, F. DE BEAUNOIR.

(*) Attaché depuis dix-huit ans à la Bibliothèque du Roi.

AVERTISSEMENT.

DEUX charmantes Fables de M. l'Abbé AUBERT, l'une intitulée, *Fanfan & Colas*, l'autre, *Cloé & Fanfan*, m'ont fourni le ſujet de cette petite Pièce. Puiſſé-je n'avoir pas affoibli les beautés de mon modèle : le Public me ſaura gré, ſans doute, de lui remettre ſous les yeux la Fable de *Cloé & Fanfan*, qui eſt celle que j'ai miſe en action.

CLOÉ ET FANFAN,

FABLE.

J'AI peint Fanfan ingrat envers Perrette,
Perrette qui l'avoit nourri ;
Je l'ai peint dédaignant Colas pour ſon ami,
Et logeant la fierté déja ſous ſa bavette.
Fanfan grandit, & malgré les avis
De Cloé, mère tendre & ſage,
Son orgueil s'accrût avec l'âge :
Le fripon inſultoit tous les gens du logis.
Que fit Cloé pour corriger ſon fils ?
Cloé, par un adroit menſonge,
Vint à bout de changer ſon cœur.
Mon fils, dit-elle un jour, apprenez le malheur
Où le juſte deſtin vous plonge :
Vous n'êtes point à moi ; Perrette & ſon mari
Ont trompé tous deux ma tendreſſe ;
Ce ſecret vient d'être éclairci.

De vous ſacrifier ils ont eu la foibleſſe.
Soit amour pour Colas, ſoit toute autre raiſon;
Soit l'eſpoir de tirer quelque jour avantage
Des tréſors uſurpés par vous dans ma maiſon;
Ils vous ont fait changer de nom,
D'habit, d'état, & d'héritage.
Mais enfin le remords a dévoilé l'horreur
De leur déteſtable artifice:
Colas eſt mon enfant & vous êtes le leur.
Je retire mon fils des mains de ſa nourrice;
Il va rentrer aujourd'hui dans ſes droits;
Et vous allez partir: votre orgueil en murmure:
Adieu; je ſentois bien, Colas, que la nature
Dans mon ame pour vous n'élevoit point ſa voix:
Fanfan troublé, muet, l'œil fixé ſur ſa mère,
A ce nom de Colas laiſſe couler des pleurs.
Cloé tournant les yeux ailleurs,
Pour pouſſer juſqu'au bout l'affaire;
Tient ferme, le dépouille, & lui met les habits
Qu'il devoit porter au village.
Mille ſanglots alors échappent à ſon fils,
Les pleurs inondent ſon viſage;
Il parle enfin: Maman, que vais-je devenir?
Mal vêtu, mal nourri, fils du payſan Pierre,
Je ſerai malheureux.... Oui, Colas, mais qu'y faire?
Le Ciel de votre orgueil a voulu vous punir.
Colas, vous mépriſiez mon fils & votre mère,
Vous traitiez durement tous ceux que la misère
Pour ſubſiſter oblige de ſervir;
Vous allez apprendre à les plaindre.
Vous voyez qu'au ſein du bonheur,
Les retours du ſort ſont à craindre:
De vos cruels dédains reconnoiſſez l'erreur,

Si mon fils alloit vous les rendre !
S'il alloit à ſon tour.... Fanfan n'y tenant plus ;
Tombe aux pieds de Cloé, déſeſpéré, confus,
La conjure de le reprendre.
Je ſervirai, lui dit-il, votre fils :
Je le reſpecterai, je lui ſerai ſoumis.
C'en fut aſſez pour cette ſage mère ;
Qui ſe ſentoit trop attendrir :
Elle embraſſa ſon fils, quitta cet air ſévère ;
L'appella par ſon nom, loua ſon repentir,
Et déſormais eut lieu de s'applaudir
De cette leçon ſalutaire.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Madame DE FIERVAL.	*Mme Desforges.*
FANFAN, fils de Madame de Fierval.	*Mme Raimond.*
M. L'ABBÉ, Précepteur de Fanfan.	*M. de Courcelles.*
PERRETTE, Nourrice de Fanfan.	*Mme. Gontier.*
COLAS, fils de Perrette.	*Mlle. Carline.*
Mademoiſelle DUMONT, Femme de-chambre.	*Mme la Caille.*
LA FLEUR, Valet de Madame de Fierval.	*M. Valeroi.*
BLAISE, Jardinier de Madame de Fierval.	*M. Ménier.*

La Scène ſe paſſe dans la Maiſon de Campagne de Madame de Fierval.

FANFAN ET COLAS,

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Cabinet d'étude donnant ſur un Jardin.

A la levée de la toile Madame de Fierval & Mademoiſelle Dumont ſont aſſiſes & ſemblent s'occuper.

SCENE PREMIERE.

Madame DE FIERVAL, L'ABBÉ, Mademoiſelle DUMONT.

L'ABBÉ.

NON, Madame, non : je ne reſte pas un jour de plus ici.

Madame DE FIERVAL.

Mais, Monſieur l'Abbé.....

L'ABBÉ.

C'eſt un parti pris, Madame : je ſuis las de perdre inutilement mes ſoins & mes peines auprès de Monſieur Fanfan, votre fils, & de ne recueillir d'autres fruits de mes travaux, que le chagrin de les voir mépriſés.

Madame DE FIERVAL.

Un peu de patience encore.....

L'ABBÉ.

Il en a trop abuſé, Madame. Quel honneur voulez-vous que me faſſe ſon éducation? De tous les états, le plus noble peut-être eſt celui de Précepteur; & c'eſt aujourd'hui le plus ingrat. Notre élève profite-t-il de nos leçons, tous les éloges ſont pour lui : c'eſt à ſes heureuſes diſpoſitions, à ſon naturel charmant, qu'il doit le développement de tous les talens. Eſt-il au contraire méchant? Son eſprit lourd ou tardif refuſe-t-il de s'ouvrir à la lumière? C'eſt ſon Précepteur qu'on accuſe de ſon ignorance; c'eſt à lui ſeul qu'on impute tous ſes défauts.

Madame DE FIERVAL.

Pouvez-vous me taxer d'une pareille injuſtice? Qui mieux que moi ſçut apprécier vos bontés pour mon fils? Je vous l'ai confié, non comme à un Précepteur, mais comme à un ami; ſongez que lorſqu'il perdit ſon père, vous me promîtes de lui en tenir lieu. Voulez-vous donc laiſſer votre ouvrage imparfait? Il a de l'eſprit, un bon cœur....

L'ABBÉ.

Non, Madame, ne vous abuſez pas : ſon cœur ſe gâte, ſon caractère s'aigrit, rien ne peut le briſer; il eſt orgueilleux, vain, méchant.....

Madame DE FIERVAL.

Méchant ?

L'ABBÉ.

Oui, Madame ; ne traite-t-il pas vos domeſtiques comme des eſclaves ? Ne ſe fait-il pas déteſter de tout le monde ?

Madame DE FIERVAL.

Vous le jugez trop ſévérement, Monſieur : mon fils eſt jeune ; il a de la fierté dans le caractère, il eſt vrai ; mais cette fierté même vous a fait concevoir l'eſpoir flatteur d'en faire un jour un homme.

L'ABBÉ.

Et peut-être aurois-je réuſſi, ſans vous.

Madame DE FIERVAL.

Sans moi ?

L'ABBÉ.

Oui, Madame. Voulez-vous que je vous parle franchement ?

Madame DE FIERVAL.

Vous m'obligerez.

L'ABBÉ.

Eh bien ! Madame, c'eſt vous qui lui faites perdre tout le fruit de mes leçons ; c'eſt vous enfin qui le gâtez, puiſqu'il faut vous le dire.

Madame DE FIERVAL.

Moi, Monſieur l'Abbé ! J'avoue que j'ai peut-être trop de foible pour lui, mais que ce foible eſt pardonnable ! Songez qu'il eſt le ſeul fruit d'un hymen que le plus tendre amour avoit formé : ſongez qu'il me retrace tous les traits chéris d'un Epoux que la mort m'enleva au bout d'un an de

oubliées ſur nos Théâtres ; j'oſe, jeune encore, y préſenter une foible eſquiſſe qui leur eſt conſacrée, puiſque c'eſt l'Education ſeule qui développe dans nos cœurs le germe des vertus & des vices. Cenſeur éclairé des Mœurs, Ami des Lettres, c'eſt à ce double titre que je vous en fais hommage : heureuſe s'il peut vous prouver la reconnoiſſance que je dois aux bontés dont vous daignez honorer mon mari, (*) *& le profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſante ſervante, F. DE BEAUNOIR.

(*) Attaché depuis dix-huit ans à la Bibliothèque du Roi.

AVERTISSEMENT.

DEUX charmantes Fables de M. l'Abbé AUBERT, l'une intitulée, *Fanfan & Colas*, l'autre, *Cloé & Fanfan*, m'ont fourni le ſujet de cette petite Pièce. Puiſſé-je n'avoir pas affoibli les beautés de mon modèle : le Public me ſaura gré, ſans doute, de lui remettre ſous les yeux la Fable de *Cloé & Fanfan*, qui eſt celle que j'ai miſe en action.

CLOÉ ET FANFAN,

FABLE.

J'AI peint Fanfan ingrat envers Perrette,
Perrette qui l'avoit nourri ;
Je l'ai peint dédaignant Colas pour ſon ami,
Et logeant la fierté déja ſous ſa bavette.
Fanfan grandit, & malgré les avis
De Cloé, mère tendre & ſage,
Son orgueil s'accrût avec l'âge :
Le fripon inſultoit tous les gens du logis.
Que fit Cloé pour corriger ſon fils ?
Cloé, par un adroit menſonge,
Vint à bout de changer ſon cœur.
Mon fils, dit-elle un jour, apprenez le malheur
Où le juſte deſtin vous plonge :
Vous n'êtes point à moi ; Perrette & ſon mari
Ont trompé tous deux ma tendreſſe ;
Ce ſecret vient d'être éclairci.

De vous ſacrifier ils ont eu la foibleſſe.
Soit amour pour Colas, ſoit toute autre raiſon;
Soit l'eſpoir de tirer quelque jour avantage
Des tréſors uſurpés par vous dans ma maiſon;
Ils vous ont fait changer de nom,
D'habit, d'état, & d'héritage.
Mais enfin le remords a dévoilé l'horreur
De leur déteſtable artifice:
Colas eſt mon enfant & vous êtes le leur.
Je retire mon fils des mains de ſa nourrice;
Il va rentrer aujourd'hui dans ſes droits;
Et vous allez partir: votre orgueil en murmure:
Adieu; je ſentois bien, Colas, que la nature
Dans mon ame pour vous n'élevoit point ſa voix.
Fanfan troublé, muet, l'œil fixé ſur ſa mère,
A ce nom de Colas laiſſe couler des pleurs.
Cloé tournant les yeux ailleurs,
Pour pouſſer juſqu'au bout l'affaire;
Tient ferme, le dépouille, & lui met les habits
Qu'il devoit porter au village.
Mille ſanglots alors échappent à ſon fils,
Les pleurs inondent ſon viſage;
Il parle enfin: Maman, que vais-je devenir?
Mal vêtu, mal nourri, fils du payſan Pierre,
Je ſerai malheureux.... Oui, Colas, mais qu'y faire?
Le Ciel de votre orgueil a voulu vous punir.
Colas, vous mépriſiez mon fils & votre mère,
Vous traitiez durement tous ceux que la misère
Pour ſubſiſter oblige de ſervir;
Vous allez apprendre à les plaindre.
Vous voyez qu'au ſein du bonheur,
Les retours du ſort ſont à craindre;
De vos cruels dédains reconnoiſſez l'erreur,

Si mon fils alloit vous les rendre !
S'il alloit à ſon tour.... Fanfan n'y tenant plus,
Tombe aux pieds de Cloé, déſeſpéré, confus,
La conjure de le reprendre.
Je ſervirai, lui dit-il, votre fils:
Je le reſpecterai, je lui ſerai ſoumis.
C'en fut aſſez pour cette ſage mère,
Qui ſe ſentoit trop attendrir:
Elle embraſſa ſon fils, quitta cet air ſévère,
L'appella par ſon nom, loua ſon repentir,
Et déſormais eut lieu de s'applaudir
De cette leçon ſalutaire.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Madame DE FIERVAL.	*Mme Desforges.*
FANFAN, fils de Madame de Fierval.	*Mme Raimond.*
M. L'ABBÉ, Précepteur de Fanfan.	*M. de Courcelles.*
PERRETTE, Nourrice de Fanfan.	*Mme. Gontier.*
COLAS, fils de Perrette.	*Mlle. Carline.*
Mademoiſelle DUMONT, Femme de-chambre.	*Mme la Caille.*
LA FLEUR, Valet de Madame de Fierval.	*M. Valeroi.*
BLAISE, Jardinier de Madame de Fierval.	*M. Ménier.*

La Scène ſe paſſe dans la Maiſon de Campagne de Madame de Fierval.

FANFAN ET COLAS,

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Cabinet d'étude donnant ſur un Jardin.

A la levée de la toile Madame de Fierval & Mademoiſelle Dumont ſont aſſiſes & ſemblent s'occuper.

SCENE PREMIERE.

Madame DE FIERVAL, L'ABBÉ, Mademoiſelle DUMONT.

L'ABBÉ.

NON, Madame, non : je ne reſte pas un jour de plus ici.

Madame DE FIERVAL.

Mais, Monſieur l'Abbé.....

L'ABBÉ.

C'eſt un parti pris, Madame : je ſuis las de perdre inutilement mes ſoins & mes peines auprès de Monſieur Fanfan, votre fils, & de ne recueillir d'autres fruits de mes travaux, que le chagrin de les voir mépriſés.

Madame DE FIERVAL.

Un peu de patience encore.....

L'ABBÉ.

Il en a trop abuſé, Madame. Quel honneur voulez-vous que me faſſe ſon éducation? De tous les états, le plus noble peut-être eſt celui de Précepteur; & c'eſt aujourd'hui le plus ingrat. Notre élève profite-t-il de nos leçons, tous les éloges ſont pour lui : c'eſt à ſes heureuſes diſpoſitions, à ſon naturel charmant, qu'il doit le développement de tous les talens. Eſt-il au contraire méchant? Son eſprit lourd ou tardif refuſe-t-il de s'ouvrir à la lumière? C'eſt ſon Précepteur qu'on accuſe de ſon ignorance; c'eſt à lui ſeul qu'on impute tous ſes défauts.

Madame DE FIERVAL.

Pouvez-vous me taxer d'une pareille injuſtice? Qui mieux que moi ſçut apprécier vos bontés pour mon fils? Je vous l'ai confié, non comme à un Précepteur, mais comme à un ami; ſongez que lorſqu'il perdit ſon père, vous me promîtes de lui en tenir lieu. Voulez-vous donc laiſſer votre ouvrage imparfait? Il a de l'eſprit, un bon cœur....

L'ABBÉ.

Non, Madame, ne vous abuſez pas : ſon cœur ſe gâte, ſon caractère s'aigrit, rien ne peut le briſer; il eſt orgueilleux, vain, méchant.....

Madame DE FIERVAL.

Méchant ?

L'ABBÉ.

Oui, Madame ; ne traite-t-il pas vos domeſtiques comme des eſclaves ? Ne ſe fait-il pas déteſter de tout le monde ?

Madame DE FIERVAL.

Vous le jugez trop ſévérement, Monſieur : mon fils eſt jeune ; il a de la fierté dans le caractère, il eſt vrai ; mais cette fierté même vous a fait concevoir l'eſpoir flatteur d'en faire un jour un homme.

L'ABBÉ.

Et peut-être aurois-je réuſſi, ſans vous.

Madame DE FIERVAL.

Sans moi ?

L'ABBÉ.

Oui, Madame. Voulez-vous que je vous parle franchement ?

Madame DE FIERVAL.

Vous m'obligerez.

L'ABBÉ.

Eh bien ! Madame, c'eſt vous qui lui faites perdre tout le fruit de mes leçons ; c'eſt vous enfin qui le gâtez, puiſqu'il faut vous le dire.

Madame DE FIERVAL.

Moi, Monſieur l'Abbé ! J'avoue que j'ai peut-être trop de foible pour lui, mais que ce foible eſt pardonnable ! Songez qu'il eſt le ſeul fruit d'un hymen que le plus tendre amour avoit formé : ſongez qu'il me retrace tous les traits chéris d'un Epoux que la mort m'enleva au bout d'un an de

l'union la plus heureuſe : comment voulez-vous que j'aie la force de le chagriner ?

L'ABBÉ.

Eloignez-le donc de vous.

Madame DE FIERVAL.

Impoſſible, Monſieur l'Abbé, impoſſible ; mais je vais un inſtant m'armer de fermeté, & lui déclarer que je vous remets toute mon autorité, tous mes droits ſur lui. Vous ſerez contente de moi.

L'ABBÉ.

Ce n'eſt pas de vous dont je me plains.

SCENE II.

Madame DE FIERVAL, L'ABBÉ, Mademoiſelle DUMONT, LA FLEUR.

Madame DE FIERVAL.

LA FLEUR!...

LA FLEUR.

Que veut Madame ?

Madame DE FIERVAL.

Où eſt mon fils ?

LA FLEUR.

Je n'en ſais rien, Madame.

Madame DE FIERVAL, *étonnée.*

Comment, vous n'en ſavez rien ?

LA FLEUR.

Non, Madame, après avoir pris ce matin ſa

leçon de danſe, il m'a fait recommencer trois fois ſa toilette, trois fois il a changé d'habits; & pour me remercier de mes peines, il m'a gratifié d'une paire de ſoufflets, & s'eſt enfui en riant.

L'ABBÉ.

Vous voyez comme il traite vos domeſtiques.

Madame DE FIERVAL.

Légéreté, inconſéquence..... (*A la Fleur.*) Cherchez-le, & me l'amenez.

LA FLEUR.

Et s'il ne veut pas venir?

Madame DE FIERVAL.

Vous lui direz que c'eſt ſa mère qui le demande, allez.....

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, BLAISE.

LA FLEUR, *à Blaiſe qui entre.*

OU le trouver? L'as-tu vu, toi?

BLAISE.

Qui?

LA FLEUR.

Monſieur Fanfan.

BLAISE.

Oui, je l'ons vu, & que trop de par tous les Diables; il viant de nous chaſſer de not' jardin.

LA FLEUR.

Eſt-ce qu'il y eſt?

BLAISE.

Et qui le r'torne d'la bonne manière.

Madame DE FIERVAL, *à la Fleur.*

Allez le chercher.

SCENE IV.

Madame DE FIERVAL, BLAISE, Mademoiſelle DUMONT, L'ABBE.

BLAISE, *tournant ſon chapeau dans ſes mains.*

MADAME....

Madame DE FIERVAL.

Eh bien! Blaiſe, qu'y a-t-il?

BLAISE.

J'ſis vot' Jardinier, n'eſt-y pas vrai?

Madame DE FIERVAL.

Oui, Blaiſe.

BLAISE.

Je vous ons toujours bian ſarvi?

Madame DE FIERVAL.

Je n'ai qu'à me louer de toi.

BLAISE.

Vous nous avais toujours ben nourri, ben payés.

Madame DE FIERVAL.

Je le crois.

BLAISE.

Vous nous avais même gracieuſé queuque fois, c'qui nous feſait pus de plaiſir encore q'vot argent; parce que vous nous deviais l'un, & que vous nous baillais l'aut' *gratis.*

Madame DE FIERVAL.

Eh bien! Blaiſe?

BLAISE.

Eh bien! Madame, j'allons vous affliger.

Madame DE FIERVAL.

M'affliger?

BLAISE.

Oui, Madame, c'eſt bien maugré nous, en vérité; car je ſerons cerrainement pus fâché q'vous; mais faut qu'ça ſoit comme ça.

Madame DE FIERVAL.

De quoi s'agit-il donc enfin?

BLAISE.

Vous êtes bonne Maitreſſe, j'ſommes bon Jardinier; je travaillons comme quatre, vous nous payais ben; vous êtes contente de nous, j'ſommes ytou contens d'vous; eh ben! Madame.... faut nous quitter.

Madame DE FIERVAL.

Comment! Blaiſe? Nous quitter?

BLAISE, *pouſſant un gros ſoupir.*

Oui, Madame, j'vnons vous demander not' ſompte..... V'là le grand mot lâchais.

Madame DE FIERVAL.

Ton compte?

BLAISE.

Je ſavions ben qu'ça vous fâcheroit, & ça nous fâche encore pus; mais faut qu'ça ſoit comme ça encore eune fois; je l'ons boutais là.

Madame DE FIERVAL.

Comment, mon garçon, tu veux donc t'en aller?

BLAISE.

Oui, Madame.

Madame DE FIERVAL.

Et pourquoi?

BLAISE.

J'ons des raiſons.

Madame DE FIERVAL.

Peux-tu te plaindre de moi?

BLAISE.

Non, par ma fi, faudroit que j'fuſſions ben difficile; vous êtes la bonté, la générofité en parſonne; vous n'êtes pas fiare vous, ni grondeuſe, ni maltraiteuſe, mais tout le monde ne vous reſſemble pas.

Madame DE FIERVAL.

Eſt-ce que mes gens te tracaſſent?

BLAISE.

Nennin, les Valets ne ſont inſolents que quand leux maîtres ne valont rian.

Madame DE FIERVAL.

De quoi te plains-tu donc?

BLAISE.

Puiſque je nous ſommes expliquais, j'ons la parole pus libre. Acoutais donc; ſans être glorieux, on aime à s'faire honneur de ſon ouvrage: on n'veut pas paſſer pour un ignorant, pour un pareſſeux: on a un jardin, c'eſt pour en avoir ſoin, c'eſt pour qu'on diſe comme ça: parguienne v'là un jardin ben propre, un potager ben tenu, des arbres ben ſoignés; n'eſt y pas vrai, Madame?

Madame DE FIERVAL.

Madame DE FIERVAL.

Eſt-ce que je te refuſe quelque choſe ?

BLAISE.

Encore eune fois, j'ſommes contens de vous, vous ne nous laiſſois manquer ni d'outils, ni de fumier, ni de plans, ni de graines, ni même de journaliers, quand je vous en d'mandons ; ce que j'faiſons s'tapendant que l'pus rarement poſſible ; mais j'enrageons de voir qne nous pardons tous deux, vous votre argent, & nous nos peines, qui valont mieux encore.

Madame DE FIERVAL.

Comment cela ?

BLAISE.

Et v'là ce que j'ſavons, & ce que vous n'ſavois pas.

Madame DE FIERVAL.

Veux-tu me l'apprendre ?

BLAISE.

Nous baillais-vous la permiſſion ben complette d'vous parler à cœur déboutonnais.

Madame DE FIERVAL.

Eh ! oui, pourvu que tu finiſſes.

BLAISE, *pouſſant de gros ſoupirs.*

Eh bien ! Monſieur Fanfan.....

Madame DE FIERVAL.

Monſieur Fanfan....

BLAISE.

C'eſt z'un guiable.

Madame DE FIERVAL.

Pourquoi ne pas m'avertir?

Mademoiſelle DUMONT.

Eh! Madame, il finit toujours par avoir raiſon, & c'eſt moi ſeule qui ſuis grondée.

Madame DE FIERVAL.

Reſtez ici; vous allez voir ſi je lui donne toujours raiſon: qu'il recommence dix fois ſa toilette qu'il arrache quelques plantes, qu'il cueille quelques fleurs, qu'il brouille même votre ouvrage; je ne vois rien là de noir; mais tordre le col à mon Perroquet!..... Hé bien! la Fleur!

SCENE V.

Madame DE FIERVAL, L'ABBÉ, Mademoiſelle DUMONT, LA FLEUR, BLAISE.

LA FLEUR, *ſe frottant les jambes.*

IL va venir, Madame.

Madame DE FIERVAL.

Qu'avez-vous donc?

LA FLEUR.

J'ai, Madame, que Monſieur Fanfan vient de me caſſer une baguette ſur les jambes.

Madame DE FIERVAL.

C'eſt donc un démon que cet enfant-là. Vous ne le corrigez donc jamais, Monſieur l'Abbé?

L'ABBÉ.

Madame, ce n'eſt pas en le maltraitant qu'on adoucit un enfant.

Madame DE FIERVAL.

Tu vas être content.

Mademoiſelle DUMONT.

Madame, ſi j'oſois, je vous dirois auſſi.....

Madame DE FIERVAL.

Eh bien!

Mademoiſelle DUMONT.

Que Monſieur Fanfan.....

Madame DE FIERVAL.

Monſieur Fanfan! Qu'a-t-il fait encore?

Mademoiſelle DUMONT.

Ce matin, il a fait envoler votre ſerin, il a tordu le col à ce pauvre Jacquot.

Madame DE FIERVAL.

A mon Perroquet?

Mademoiſelle DUMONT.

Oui, Madame.

L'ABBÉ.

Eh bien! Madame, ceci n'eſt ni légéreté, ni eſpiéglerie: c'eſt, je crois, une méchanceté bien marquée.

Mademoiſelle DUMONT.

A qui n'en fait-il pas tous les jours?

BLAISE.

C'eſt pire qu'un Lucifer.

Mademoiſelle DUMONT.

Tous les matins il culbute votre toilette, renverſe vos poudres, répand vos eſſences, brouille mon ouvrage, me dit des ſottiſes.....

Madame DE FIERVAL.

Vous oſez me le demander ! regardez Blaiſe, la Fleur, Mademoiſelle Dumont.

FANFAN.

Eſt-ce qu'ils ſe plaignent de moi ?

Madame DE FIERVAL.

Oui, Monſieur, ils s'en plaignent, & avec raiſon.

FANFAN.

Je vous jure, Maman.....

Madame DE FIERVAL.

Prenez garde d'ajouter encore le menſonge à vos noirceurs.

FANFAN.

Mais, qu'ai-je donc fait, Maman? Que me reproche-t-on?

Madame DE FIERVAL.

Demandez à votre Bonne, à la Fleur, à Blaiſe.

FANFAN.

C'eſt donc toi, vilain Blaiſe, qui veut me faire perdre les bontés & le cœur de Maman? De quoi te plains-tu?

BLAISE.

De ce que vous culbutais not' jardin, de ce que vous arrachais tout, de ce que, quand je vous faiſons des remontrances honnêtes, vous nous baillais des coups de gaule en réponſe à nos raiſons.

FANFAN.

Ah! Maman, n'eſt-il pas cruel que je ne puiſſe jamais vous cueillir un bouquet, ſans que ce butord ne vienne me crier: « Monſieur Fanfan,

» ne touchais pas à c't'euillet, c'eſt-zeune margotte. » Monſieur Fanfan, laiſſais-là ſte girofflais, je la » gardons pour graine ; Monſieur Fanfan, ces roſes- » là garniſſent les paliſſades ». Laſſé de ſes mauvaiſes raiſons, je veux dorénavant faire éclore moi-même les fleurs que je vous préſenterai ; je choiſis en conſéquence un petit carré de terre, je le bêche, Blaiſe vient me crier : « Ah ! Monſieur » Fanfan, qu'avais-vous fait ? J'avions ſemé-là de » l'oignon ». Je prens un autre carré, je le retourne, Blaiſe vient encore me dire qu'il y a piqué de la ſalade, ou toute autre vilainie. Fais-je donc un ſi grand mal de travailler à la terre ? Ne m'avez-vous pas dit vingt fois, Monſieur l'Abbé, que les hommes les plus reſpectables ſont ceux qui la cultivent. Je ne ſuis pas encore bien ſavant dans le jardinage ; Blaiſe me repouſſe avec tant de brutalité ; je puis bien, à la vérité, lui gâter quelque plante, faute de les connoître ; mais, Maman, j'aurois tant de plaiſir à vous préſenter une roſe que j'aurois fait naître, que j'aurois vu croître & s'épanouir ſous ma main, que ſi Blaiſe pouvoit lire dans le fond de mon cœur, il m'abandonneroit tout ſon jardin.

Madame DE FIERVAL.

Vous êtes un brutal, Blaiſe.

BLAISE.

V'là comme vous nous rendais juſtice.

Madame DE FIERVAL.

Songez que mon fils ne cherche qu'à s'inſtruire, & que je trouve fort mauvais qu'on l'en empêche.

BLAISE.

N'ayais pas peur, Madame ; drès que vous l'ap-

prouvais, il peut mettre tout ſans deſſus deſſous, je ne ſonnerons mot.

Madame DE FIERVAL.

Mon fils, je veux bien vous pardonner de ravager ſon jardin ; mais comment vous excuſerez-vous d'avoir fait envoler mon ſerin & d'avoir tordu le cou à ce pauvre Jacquot ?

FANFAN.

Vous en euſſiez fait autant que moi, Maman. J'ai ouvert la cage au ſerin ; mais ſi vous l'euſſiez vu cogner ſa pauvre petite tête contre les barreaux, il vous eût fait pitié : hélas ! me ſuis-je dit, peut-être regrette-t il ſa mère ; peut être n'aſpire-t-il après ſa liberté que pour aller la careſſer : & j'ai briſé ſon eſclavage. Monſieur l'Abbé m'a ſi ſouvent répété que la ſenſibilité étoit la première des vertus.

Madame DE FIERVAL.

Eſt-ce en avoir que de tordre le col à Jacquot ? Que vous avoit-il fait ?

FANFAN.

Rien, Maman, rien ; mais Jacquot a pincé juſqu'au ſang ma Bonne qui lui préſentoit un biſcuit ; elle a crié, les larmes lui ſont venues aux yeux de douleur, & j'ai peut-être trop écouté un mouvement de colère, dont je n'ai pas été le maître ; mais j'en ſuis fâché, & je ne croyois pas que ce fût ma Bonne qui dût m'en faire un crime.

Madame DE FIERVAL.

Vous êtes une ingrate, Mademoiſelle.

Mademoiſelle DUMONT.

Madame.....

Madame DE FIERVAL.

Taiſez-vous. (*A Fanfan.*) Mais, mon ami, pourquoi, lorſque la Fleur va te chercher de ma part, lui donnes-tu des coups de baguettes ſur les jambes ?

FANFAN.

J'ai tort, Maman : je venois de cueillir deux roſes ſuperbes pour vous ; elles étoient encore à terre, la Fleur, ſans les voir, a marché deſſus, les a écraſées, & je me ſuis oublié. Mais je lui ai fait du mal, je lui en demande pardon.

Madame DE FIERVAL.

C'eſt à lui à te le demander, mon ami. Je vous ordonne à tous trois de faire vos excuſes à mon fils, ſinon je vous chaſſe.

Mademoiſelle DUMONT.

Comment, Madame.....

Madame DE FIERVAL.

Vous, toute la première, Mademoiſelle; j'entends qu'on reſpecte mon fils, qu'on lui obéiſſe comme à moi, & ceux à qui cela ne convient pas, peuvent ſortir ſur le champ.

BLAISE.

Ceci change tout; pardon, Monſieur Fanfan, des coups de gaule que vous nous baillais ſi gentiment; pardon du ravage que vous faites, & dans not' jardin & dans not' potager : culbutais, renverſais, briſais tout, je vous dirons grand marci.

LA FLEUR.

Voulez-vous bien de même me pardonner vos petits mouvemens de vivacité ?

FANFAN.

Maman, quoiqu'ils ayent voulu me chagriner, ce ſont de bons ſujets, ils vous ſont attachés, pardonnez-leur.

Madame DE FIERVAL.

C'eſt à ta prière ſeule. Voyez juſqu'où mon fils porte la douceur, ingrats que vous êtes : retirez-vous, & ſongez qu'à la première plainte qu'il me fera, je vous renvoie auſſi-tôt : ſortez.

BLAISE, *à la Fleur.*

J'ons fait-là une belle corvée.

SCENE VII.

Madame DE FIERVAL, FANFAN, L'ABBÉ.

Madame DE FIERVAL.

TU le vois, mon fils, je ne veux pas que mes domeſtiques te manquent; mais j'exige auſſi que tu les traite avec bonté : ce ſont des hommes comme toi.

FANFAN.

Comme moi, Maman?

L'ABBÉ.

Oui, Monſieur, comme vous : ils n'ont pas de richeſſes, ils ne doivent pas au haſard une naiſſance illuſtre; mais ils peuvent avoir des talens, des mœurs : apprenez que preſque toujours la bure cache plus de vertus que l'or & la ſoie.

FANFAN.

Oui, Monſieur l'Abbé.

Madame DE FIERVAL.

Tâche de te faire aimer de tout le monde.

FANFAN.

De tout le monde, Maman?

Madame DE FIERVAL.

Oui, mon fils.

FANFAN.

Ah! pourvu que Maman m'aime, mon cœur eſt content.

Madame DE FIERVAL.

Tu ne vivras pas toujours avec moi: les autres....

FANFAN.

Les autres ſçauront que je ſuis votre fils, ils me reſpecteront.

L'ABBÉ.

Le reſpect eſt bien moins doux, Monſieur, bien moins flatteur que la reconnoiſſance & l'amitié.

FANFAN, *en ricanant.*

Il parle comme un livre, mon cher Précepteur, n'eſt-il pas vrai, Maman?

Madame DE FIERVAL.

Ecoute, mon fils; ſi tu m'aimes, profite de ſes leçons, de ſes ſages conſeils. Tu lui dois plus qu'à moi; je ne t'ai donné que le jour, & lui ſeul t'inſpire des vertus, te donne des talens: je lui remets toute mon autorité, tous mes droits; chéris-le comme un père.

FANFAN.

Je dois le reſpecter ſans doute; mais pour de l'amour, je ne puis lui en promettre.

Madame DE FIERVAL.

Pourquoi donc, mon fils?

FANFAN, *lui baiſant la main.*

C'eſt que je l'ai donné tout à Maman.

Madame DE FIERVAL, *l'embraſſant avec la plus grande tendreſſe.*

Le charmant enfant!... (*A l'Abbé.*) Condamnez-moi donc, ſi vous pouvez, de l'adorer. *Elle ſort.*

SCENE VIII.

FANFAN, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

VOUS ſeriez un ingrat, ſi vous pouviez chagriner une mère qui vous aime auſſi tendrement.

FANFAN.

Je ſuis de votre avis, Monſieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous n'avez pas pris ce matin votre leçon d'écriture?

FANFAN.

Non, Monſieur; mon maître me déplaît: après vous, je ne connois perſonne d'auſſi triſte que lui.

L'ABBÉ.

Il n'eſt pas heureux: des revers qu'il n'a pas mérité, l'ont forcé de prendre cet état pour lequel il n'était pas né.

FANFAN.

Auſſi ai-je voulu lui donner tous mes cachets à la fois, il n'en veut jamais prendre qu'un.

L'ABBÉ.

Je le reconnois-là : & votre maître de danſe eſt-il venu ?

FANFAN.

Oui : oh ! pour celui-là, je l'aime à la folie : il eſt toujours gai, il me fait des contes : imaginez-vous, Monſieur l'Abbé, qu'il contrefait tout le monde à s'y méprendre, Mademoiſelle Dumont, Blaiſe, vous-même : c'eſt votre air grave & ſérieux, votre marche lourde, votre ton froid ; c'eſt à mourir de rire : auſſi ſes leçons me paroiſſent-elles toujours trop courtes.

L'ABBÉ.

Ainſi vous préférez des leçons futiles, à des connoiſſances néceſſaires.

FANFAN.

Je veux qu'on m'amuſe.

L'ABBÉ.

Voulez-vous me rendre compte au moins de votre lecture de ce matin ?

FANFAN.

Je n'ai pas lu, Monſieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous n'avez pas lu !

FANFAN.

Non, Monſieur.

L'ABBÉ.

Et pourquoi, Monſieur ?

Madame DE FIERVAL.

Pourquoi donc, mon fils?

FANFAN, *lui baiſant la main.*

C'eſt que je l'ai donné tout à Maman.

Madame DE FIERVAL, *l'embraſſant avec la plus grande tendreſſe.*

Le charmant enfant!... (*A l'Abbé.*) Condamnez-moi donc, ſi vous pouvez, de l'adorer. *Elle ſort.*

SCENE VIII.

FANFAN, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

VOUS ſeriez un ingrat, ſi vous pouviez chagriner une mère qui vous aime auſſi tendrement.

FANFAN.

Je ſuis de votre avis, Monſieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous n'avez pas pris ce matin votre leçon d'écriture?

FANFAN.

Non, Monſieur; mon maître me déplaît: après vous, je ne connois perſonne d'auſſi triſte que lui.

L'ABBÉ.

Il n'eſt pas heureux: des revers qu'il n'a pas mérité, l'ont forcé de prendre cet état pour lequel il n'était pas né.

FANFAN.

Auſſi n'ai-je voulu lui donner tous mes cachets à la fois, il n'en veut jamais prendre qu'un.

L'ABBÉ.

Je le reconnois-là : & votre maître de danſe eſt-il venu ?

FANFAN.

Oui : oh ! pour celui-là, je l'aime à la folie : il eſt toujours gai, il me fait des contes : imaginez-vous, Monſieur l'Abbé, qu'il contrefait tout le monde à s'y méprendre, Mademoiſelle Dumont, Blaiſe, vous-même : c'eſt votre air grave & ſérieux, votre marche lourde, votre ton froid ; c'eſt à mourir de rire : auſſi ſes leçons me paroiſſent-elles toujours trop courtes.

L'ABBÉ.

Ainſi vous préférez des leçons futiles, à des connoiſſances néceſſaires.

FANFAN.

Je veux qu'on m'amuſe.

L'ABBÉ.

Voulez-vous me rendre compte au moins de votre lecture de ce matin ?

FANFAN.

Je n'ai pas lu, Monſieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous n'avez pas lu !

FANFAN.

Non, Monſieur.

L'ABBÉ.

Et pourquoi, Monſieur ?

FANFAN.

Parce que le livre que vous m'avez donné m'ennuie, & que je n'y comprens rien.

L'ABBÉ.

Dites plutôt, parce que vous n'y voulez rien comprendre : j'avoue que les principes de toutes les connoiſſances ſont ingrats ; mais ce ſont des ronces qui couvrent des fleurs. Ce livre en vous éclairant ſur l'origine & la marche de l'hiſtoire, vous dévoilera les élémens de toutes les ſciences, & les principes de la morale & de la ſageſſe. . . . Vous riez ?

FANFAN.

Sans doute : voulez-vous bien me dire à quoi menent la ſcience & la ſageſſe ?

L'ABBÉ.

A tout, Monſieur, à tout.

FANFAN.

A rien, Monſieur l'Abbé, à rien.

SCENE IX.

Madame DE FIERVAL, FANFAN, L'ABBÉ, PERRETTE, COLAS.

Madame DE FIERVAL.

RÉJOUIS-TOI, mon fils, réjouis-toi ; je t'amène bonne compagnie, & tes bien bons amis.

FANFAN.

Qui donc, Maman ?

Madame DE FIERVAL.

Ta Nourrice & ton Frère de lait.

PERRETTE, *courant embraſſer Fanfan.*

Eh! bon jour, not' fieu, comme donc t'es biau: v'là ton ami Colas, ton frère; eſt-ce que tu ne le reconnois pas.

FANFAN.

Non.

COLAS, *ayant ſous ſon bras une galette envelop-pée dans un mouchoir.*

Je te remettons ben, nous: t'es mon frère Fanfan que j'aimons tant: j't'apportons ſte galette que ma mère a fait hier tout exprès pour toi, & à laquelle j'n'ons pas voulu toucher: tiens, mon frère Fanfan, tiens: me reconnois-tu maintenant?

FANFAN.

Oui.

PERRETTE.

Embraſſais-vous donc tous les deux: il y a ſi long-tems qu'vous n'vous êtes vu.

FANFAN *ſe recule de Colas qui veut l'embraſſer & lui offre ſa bourſe.*

Tenez, Colas.

COLAS.

Ce n'eſt pas ta bourſe que j'te demandons, je n'en voulons pas.

FANFAN.

Il faut bien que je paie votre galette.

COLAS.

Eſt-ce que j'l'ons fait pour ton argent, donc? J'l'aurions plutôt mangé dix fois.

Madame DE FIERVAL.

Prends Colas, prends ; ce ſera pour ton père, pour le ſoulager.

COLAS *prend la bourſe & la donne à ſa mère.*

A la bonne heure, Madame de Fierval. T'nais, ma mère.

PERRETTE, *regardant Fanfan avec extaſe.*

Comme il eſt brave ! J'n'en revenons pas.

Madame DE FIERVAL.

Eh bien ! Fanfan, il faut faire déjeûner ta nourrice & ton frère de lait, vas donc leur chercher quelque choſe.

FANFAN, *avec dédain.*

Eſt-ce que la Fleur n'eſt pas là ?

PERRETTE.

Non, mon fieu, il eſt allais débrider not bourique, pour la mener boire.

Madame DE FIERVAL.

Vas donc mon fils, vas donc.

FANFAN.

Cela vous fera plaiſir, Maman?

Madame DE FIERVAL.

Beaucoup.

FANFAN.

J'y cours ; qu'eſt-ce que j'apporterai à ces payſans ?

Madame DE FIERVAL.

Tout ce que tu trouveras de meilleur.

COLAS, *courant après Fanfan.*

Attends, attends; j'allons t'aider, j'en apporterons davantage.

SCENE X.

SCENE X.

Madame DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE.

Madame DE FIERVAL.

Eh bien ! la Nourrice, comment vont les petites affaires ?

PERRETTE.

Bien, Madame de Fierval, bian.

Madame DE FIERVAL.

Comment ſe porte Gros-Pierre ?

PERRETTE.

A merveilles, Madame de Fierval, tout prêt à vous ſervir.

Madame DE FIERVAL.

Etes-vous contente dans votre ménage?

PERRETTE.

Comme une Reine, Madame de Fierval; Manon, c'eſt not vache, ſauf vot' reſpect, elle nous a fait un viau ſuperbe, & vous voyais, ma foi, la plus malade de la maiſon.

Madame DE FIERVAL.

Tant mieux; & la recolte?

PERRETTE

C'eſt z'une bénédiction, guieu merci; j'avons récolté cinq pièces d'un p'tit vin claret, qui grate un brin; mais qu'eſt excellent. Si vous v'nais cheux nous, j'vous en ferons goutais; par ma figue vous en s'rais contente.

Madame DE FIERVAL.

Et votre homme, travaille-t-il bien?

PERRETTE.

Comme quatre, Madame de Fierval, ça fait plaiſir à voir. Il boit queuquefois le p'tit coup, mais c'pauvre cher homme, c'eſt ben juſſe; & pis c'eſt qui n'ſe griſe que l'Dimanche, & foi d'femme d'honneur, il n'a pas le vin, ni traître, ni méchant; tout au contraire, voyais-vous.

Madame DE FIERVAL.

Et Colas, en êtes-vous bien contente?

PERRETTE.

Je n'cherchons à dépriſer perſonne, guieu m'en garde; mais c'eſt ben le pus gentil garçon de cheux nous, voire même des environs; ça lit déjà tout courant dans les pus gros livres; ça chante les Dimanches & Fêtes au lutrin, preſqu'auſſi fort que ſon père; ça vous a des petites raiſons dont not' Magiſter reſte tout ébaubi, & pis ça vous aime ſon père & ſa mère faut voir; c'eſt un enfant, Madame de Fierval, qui vaut ſon peſant d'argent.

Madame DE FIERVAL.

J'en ſuis enchantée; qu'il continue toujours d'être bon garçon, & j'aurai ſoin de lui.

PERRETTE.

J'y comptons bian, Madame de Fierval, & c'n'eſt pas à cauſe que c'eſt not' fieu; mais y vous ſera honneur.

Madame DE FIERVAL.

J n'en doute pas; mais le voici, il a l'air bien triſte.

SCENE XI.

Madame DEFIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE, COLAS, *rentrant tout rouge, le cœur tout gros; il pouſſe de tems en tems de gros ſoupirs, & s'eſſuie les yeux avec ſes poings.*

PERRETTE.

Qu'as-tu donc, not' fieu?

COLAS, *triſtement.*

Rian, ma mère.

PERRETTE.

Eſt-ce que tu s'rais tumbais?

COLAS.

Non, ma mère.

Madame DE FIERVAL.

Qu'eſt-ce donc qu'on t'a fait, Colas?

COLAS, *tirant Perrette par le cotillon.*

Rian, Madame de Fierval. Allons-nous-en, ma mère.

Madame DE FIERVAL.

Où donc eſt Fanfan?

COLAS.

Dans le jardin, Madame de Fierval. Allons-nous-en, ma mère.

Madame DE FIERVAL.

Ils vous cueille apparemment quelques fruits?

COLAS.

Je ne croyons pas. Allons-nous-en donc?

PERRETTE.

Qu'eſt-ce donc que tu nous veux?

COLAS.

Allons-nous-en.

Madame DE FIERVAL.

Mais, tu pleures, Colas?

COLAS.

Oh! que non, Madame de Fierval. (*A Perrette.*) R'tornons cheux nous.....

Madame DE FIERVAL.

Mais, pourquoi donc veux-tu t'en aller ſi vîte?

COLAS.

J'ons des raiſons.

L'ABBÉ.

Je les devine, moi, ces raiſons : n'eſt-il pas vrai que Monſieur Fanfan t'a battu?

Madame DE FIERVAL.

Seroit-il poſſible?

COLAS.

Certainement, très-poſſible.

Madame DE FIERVAL.

Et t'a-t-il fait beaucoup de mal, mon pauvre Colas?

COLAS.

C'n'eſt pas l'mal qu'il m'a fait : parguienne ſi j'avions voulu, j'ly aurions donné des coups ben pus forts. Ce qui nous fâche le plus, ce que je ne l'y pardonnons pas, c'eſt ce qui nous a dit.

Madame DE FIERVAL.

Et qu'eſt-ce qu'il t'a donc dit?

COLAS.

Que j'n'étions qu'un Payſan, un petit manan; que j'n'étions pas ſon frère?....

PERRETTE.

Qu'tu n'étois pas ſon frère? queu dénaturé! t'as raiſon, Colas, t'as raiſon : r'tornons au Village, on n'y mépriſe pas le pauvre monde. Vot' ſarvante, Madame Fierval; Monſieur Fanfan eſt votre fils; mais j'vous prévenons que je n'le regardons pas comme le nôtre, puiſqu'il peut battre ſon frère de lait : viens-t-en, mon pauvre fieu, viens t'en; où n'y a pus d'égalité, n'y a pus d'amiquié.

Madame DE FIERVAL.

Un inſtant, Perrette, un inſtant.

PERRETTE.

Non, Madame, j'nons pas beſoin de vous, & je n'reſtons pas où l'on nous humilie. Vraiment, vraiment, Gros-Piarre n'auroit qu'à ſavoir çà : tuais-vous donc, accourais donc ben vîte, pour voir ce biau Monſieur Fanfan, apportais-l'y donc des galettes? Je n'ſommes que des Payſans; mais j'ons eune ame, un naturel, du ſentiment, & l'y, n'en a pas pus que d'ſur not' main : Guieu ne l'bénira pas; j'vous en prévenons, Madame de Fierval, n'y a jamais d'bonheur pour les gens fiars.

Madame DE FIERVAL.

Vous avez raiſon, la nourrice; mais peut-être auſſi que Colas.....

COLAS.

Ah! mon Guieu, j'ons voulu l'embraſſer, v'là

tout ; y m'a repouſſais, & ſur ce que je l'y avons dit qu'on ne repouſſait pas comme ça ſon frère, y m'a baillé un ſoufflet, mais ben fort.....

PERRETTE.

Le vilain.

L'ABBÉ.

Vous le voyez, Madame, pouvez-vous l'excuſer? Pouvez-vous faire l'éloge de ſon cœur, quand il oſe injurier ſon frère de lait, le fils de ſa nourrice? Quand il le maltraite même?

Madame DE FIERVAL.

Je ne l'excuſe pas; ſon inſenſibilité, ſon ingratitude m'affligent & m'irritent; mais, dites-moi, que dois je faire?

L'ABBÉ.

Je n'ai qu'un moyen à vous propoſer, & s'il ne réuſſit pas, je déſeſpére de votre fils.

Madame DE FIERVAL.

Quel eſt-il?

L'ABBÉ.

Il eſt violent; mais j'oſe le croire néceſſaire.

Madame DE FIERVAL.

Qu'eſt-ce enfin?

L'ABBÉ.

Un inſtant..... (*bas à Perrette.*) La nourrice....

PERRETTE.

Monſieur l'Abbais.

L'ABBÉ.

Sans faire ſemblant de rien, renvoyez pour un inſtant votre fils.

PERRETTE.

Et pourquoi renvoyer mon fieu?

L'ABBÉ.

Il ne faut pas qu'il ſache ce que je vais vous dire.

PERRETTE.

Je vous entendons.... Colas?

COLAS.

Ma mère.

PERRETTE.

Vas t'en dans l'écurie, mon garçon, voir ſi Margot a ben bu.

COLAS, *vivement.*

J'ly remettrons tout de ſuite ſon baſt, pas vrai, ma mère?

PERRETTE.

Non, mon garçon, non; j'irons toute à s'theure l'y remettre nous-même.

COLAS.

Et pis je partirons?

PERRETTE.

Oui, mon garçon, oui.

COLAS.

Oh! j'ſommes ben ſûr qu'alle ne demandera pas mieux; & qu'alle a déja bu & mangé tout ſon ſaoul.

SCENE XII.

Madame DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE.

Madame DE FIERVAL.

NOUS voilà ſeuls, Monſieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous paroiſſez inquiète.

Madame DE FIERVAL.

Ah! vous n'ignorez pas combien j'aime mon fils.

PERRETTE.

C'eſt ben naturel, j'l'aimons itou, maugré ſon mauvais cœur.

Madame DE FIERVAL.

Si le moyen que vous allez me propoſer....

L'ABBÉ.

Raſſurez-vous, Madame, raſſurez-vous; c'eſt ſon cœur ſeul que je veux mettre à l'épreuve, & cette épreuve va peut-être le changer pour jamais.

Madame DE FIERVAL.

Je ſuis prête à tout.

L'ABBÉ.

Madame, les revers ſeuls & l'adverſité peuvent rendre l'homme doux & humain; il faut avoir ſenti la peine pour compatir à celle des autres.

PERRETTE.

C'eſt ben vrai ça, Monſieur l'Abbais; comme vous liſez là-dedans.

L'ABBÉ.

Votre fils n'a jamais éprouvé de contradiction. On peut mettre ſon petit cœur à une rude épreuve.

Madame DE FIERVAL.

Comment cela ?

L'ABBÉ.

Feignez que Fanfan ſoit le fils de Perrette, qu'elle l'a ſuppoſé à la place de Colas, qui étoit véritablement votre fils; pouſſez même l'épreuve juſqu'à l'envoyer quelque tems chez elle, pour rompre ſon caractère; c'eſt ſous le chaume qu'il connoîtra la dignité de l'homme ; c'eſt ſous le chaume qu'il apprendra à reſpecter l'humanité.

PERRETTE.

Nennin, nennin, Monſieur l'Abbais, votre épreuve peut être fort bonne; mais je n'nous y prêterons jamais.

L'ABBÉ.

Eh ! pourquoi ?

PERRETTE.

Je ne ſommes pas riches, Monſieur l'Abbais, mais j'ons toujours été honnêtes; & je n'voulons pas qu'on croye que j'ayons pu être aſſez dénaturée pour renier un inſtant notre ſang: ſi j'nous prêtions à eune pareille manigance, notre heume nous tordroit le col; & il auroit raiſon dà.

L'ABBÉ.

Mais, ſongez donc, la nourrice, que ce n'eſt qu'une ſuppoſition.

PERRETTE.

Suppoſition tant que vous voudrais ; le ſoupçon même d'eune pareille vilainie, ſeroit eune tache

dont jamais je ne nous laverions; eſt-ce qu'il eſt donc poſſible de renier ſon ſang?

Madame DE FIERVAL.

Écoutez-moi, Perrette; j'aime bien autant Fanfan, que vous pouvez aimer Colas.

PERRETTE.

Ça ſe peut ben, Madame de Fierval.

Madame DE FIERVAL.

Croyez-vous que je voudrois abandonner mon fils? croyez-vous que je voudrois vous deshonnorer?

PERRETTE.

Accoutais donc, Madame de Fierval; vous autres grandes dames, vous avez tant d'honneux, que vous ne prenais pas garde à toutes ces petites menuſries-là; mais nous autres payſannes, j'nons rian à parde; & je ne ſavons pas ce que c'eſt que d'badiner avec.

Madame DE FIERVAL.

Songez, donc Perrette, que loin de vous mépriſer, tout le monde vous ſaura gré de vous être prêtée à corriger mon fils; que perſonne n'ignorera que c'eſt par complaiſance que vous avez conſenti à cette ſupercherie?

PERRETTE, *pleurant.*

Et not fieu, & not pauvre petit Colas, qui n'en eſt pas inſtruit de cette ſupercherie?

Madame DE FIERVAL.

Il reſtera près de moi, je le traiterai comme mon fils; pouvez-vous en être inquiette?

PERRETTE.

J'nous doutons ben qu'y n'ſra pas mal l'y ; mais nous, je ne le varrons pus.

L'ABBÉ.

Songez, la nourrice, que c'eſt l'affaire de huit jours au plus.

PERRETTE.

Et ſi pendant ces huit jours-là, vos biaux appartemens, vos biaux habits, vos dîners, vos ſoupers qui n'finiſſont pas, alliont l'y gâter la vue & le cœur ; & qu'il revint cheux nous en regrettant ce qu'il auroit trouvé cheux vous; ſi vous alliais nous en faire un Fanfan? je ſerions ben avançais, pas vrai.

L'ABBÉ.

Ne craignez rien, la nourrice, Colas m'a l'air d'un brave garçon, & je vous promets de lui faire voir le monde de manière qu'il ſera trop content de retourner à ſon village, & de revenir Colas.

PERRETTE.

Vous me le promettais bian ?

Madame DE FIERVAL.

C'eſt moi qui vous en réponds.

PERRETTE.

Eh ben ! pour vous obliger, Madame, j'voulons ben nous prêter à vot p'tite ſupercherie ; pourvu ſtapendant que ça ne dure pas long-tems ; parce que, voyais-vous, j'allons à la bonne franquette, & je n'aimons pas toutes ces manigances où faut mentir & rougir : nous autres payſannes, j'ſommes encore ſi ſottes.

Madame DE FIERVAL, *appellant.*

Mademoiſelle Dumont.

SCENE XIII.

LES MÊMES, Mademoiſelle DUMONT.

Mademoiſelle DUMONT.

QUE voulez-vous, Madame?

Madame DE FIERVAL.

Amenez-moi ſur le champ Fanfan & Colas.

Mademoiſelle DUMONT.

Oui, Madame.

Madame DE FIERVAL.

Qu'ils viennent tous deux.

SCENE XIV.

Madame DE FIERVAL, L'ABBÉ, PERRETTE.

L'ABBÉ.

C'EST à vous maintenant, Madame, à me promettre que vous aurez aſſez de force & de fermeté pour pouſſer à ſa fin l'épreuve à laquelle nous allons mettre Monſieur votre fils.

Madame DE FIERVAL.

Comptez ſur moi.

L'ABBÉ.

Je crains bien le pouvoir de ſes larmes.

Madame DE FIERVAL.

Si je l'afflige, c'eſt pour ſon bien.

L'ABBÉ.

Sans doute ; mais aurez-vous la force de réſiſter à ſa douleur ?

Madame DE FIERVAL.

Ecoutez-moi : vous connoiſſez toute ma foibleſſe pour lui, toute ma ſenſibilité ; ſi vous vous appercevez que je fléchiſſe, faites-moi ſigne, je me retirerai ſur le champ.

L'ABBÉ.

Soit : le voici, armez-vous de courage.

Madame DE FIERVAL.

Vous ſerez content.

SÇENE XV.

LES PRÉCÉDENS, FANFAN, COLAS.

FANFAN.

MA Bonne m'a dit que vous me demandiez, Maman ?

Madame DE FIERVAL.

Ne vous avais-je pas dit d'apporter à déjeuner à Perrette & à votre frère ?

FANFAN.

Oui, Maman, je croyois qu'ils alloient venir à l'office.

Madame DE FIERVAL.

Ah ! Fanfan.....

FANFAN.

Qu'avez-vous donc, ma chère Maman ?

Madame DE FIERVAL.

Ne me donnez plus un nom ſi doux.

FANFAN.

Que voulez-vous dire ?

Madame DE FIERVAL.

Mon ami, je viens d'apprendre une nouvelle qui va vous percer le cœur : vous n'êtes pas mon fils.

FANFAN, *étonné.*

Je ne ſuis pas votre fils ?

L'ABBÉ.

Non, Monſieur ; apprenez un malheur où le juſte deſtin vous plonge.

Madame DE FIERVAL.

Perrette & ſon mari ont tous deux trompé ma tendreſſe.

FANFAN, *conſterné.*

Je ne ſuis pas votre fils !

L'ABBÉ.

Soit amour pour Colas, ſoit l'eſpoir de s'enrichir un jour des biens uſurpés par vous ; ils ont eu la foibleſſe de vous ſubſtituer au fils légitime de Madame ; ils vous ont fait changer de nom & d'habit.

Madame DE FIERVAL.

Perrette viens de m'avouer ſa faute. Colas eſt mon fils, & vous êtes le fils de Perrette.

FANFAN.

Vous n'êtes pas ma mère ?

Madame DE FIERVAL.

Non, Fanfan ; mais prenez courage ; j'aurai ſoin de vous, je ne vous oublierai pas ; viens Colas, viens mon véritable fils, occuper chez moi la place qui t'eſt due.

COLAS, *ſerrant Perrette dans ſes bras.*

Ben obligé, Madame de Fierval, Monſieur Fanfan juſqu'à préſent a été vôt' fieu, gardais-le ; j'aimons ben mieux retourner chez nous ; v'la ma mère.

PERRETTE.

Non, mon enfant ; c'eſt ly qu'eſt notre fieu.

COLAS.

Il eſt ton fieu ; mais t'aimera-t-il jamais autant que nous ?

Madame DE FIERVAL.

Vous êtes un ingrat, mon fils ; quand je vous ouvre les bras, vous me préférez une ſimple payſanne.

COLAS.

Excuſais, Madame de Fierval, j'vous honorons, j'vous reſpectons de tout not' cœur ; mais j'n'oſerons jamais vous aimer : c'eſt Perrette qui nous a nourri, élevé ; je n'vous f'rons pas d'honneur, laiſſais-nous retourner à not' village, Fanfan eſt bian pus biau, bian pus genti que nous, gardez-le.

Madame DE FIERVAL.

Suivez-moi, je vous l'ordonne, je le veux.

L'ABBÉ, *à Colas.*

Songez que Madame eſt votre mère.

COLAS, *pleurant amérement.*

Ah ! bon Dieu, bon Dieu, que je ſommes malheureux !

SCENE XVI.

FANFAN, L'ABBÉ, PERRETTE.

PERRETTE.

EH ben, Colas, qu'eſt qu'ta donc ? Tes donc ben fâché d'être not' fieu.

FANFAN.

Non, ma mère.

PERRETTE.

Dame, mon garçon, tu n'ſras pas ſi brave, tu n'auras pas de ſi biaux habits ; mais ſi t'es bon, ſi tu travailles bian, je t'aimerons tout autant que Madame de Fierval.

FANFAN.

Elle n'eſt plus ma mère !

PERRETTE.

Eſt-ce que je ne la valons pas ben ? Je n'avons pas de biaux appartemens, de domeſtiques pour nous ſarvir ; mais je travaillons, je n'ons que du pain, je l'mangeons gaiement, & je l'partageons encore queuquefois avec ceux qui n'en avont pas ; & c'eſt nos pus biaux jours. Comme Gros-Piarre va être joyeux de te revoir, avec quelle impatience y nous attend : c'pauvre cher homme, comme y va te baiſer : j'allons ben vîte bâter Margot, & je partirons ſur le champ ; pas vrai, not' fieu ?

FANFAN.

FANFAN.

Oui, ma mère.

PERRETTE.

Fais tes adieux à Monſieur l'Abbais, à toute la maiſon ; remercie-les ben de toutes leurs bontés, entends-tu ? J'allons bentôt être prête.

(*Elle ſort.*)

SCENE XVII.

FANFAN, L'ABBÉ.

L'ABBÉ.

VOTRE orgueil murmure d'un ſi grand changement.

FANFAN.

J'ai mérité que vous doutiez de mon cœur.

L'ABBÉ.

Vous voyez qu'au ſein du bonheur, les retours du ſort ſont à craindre.

FANFAN.

Suis-je aſſez malheureux !

L'ABBÉ.

Le Ciel eſt juſte, il vous punit comme vous le méritez. Vous traitiez avec dureté ceux que la misère obligeoit de vous ſervir, apprenez, apprenez maintenant à les plaindre.

FANFAN.

Ils ſont auprès de Madame de Fierval, ils ſont plus heureux que moi.

L'ABBÉ.

Vous mépriſiez votre mere, vous maltraitiez votre frère; s'il alloit à ſon tour....

FANFAN, *pleurant.*

Ah! Monſieur l'Abbé.

L'ABBÉ.

Vous pleurez de n'être que le fils de Perrette & de Gros Pierre.

FANFAN.

Non, Monſieur l'Abbé, non; c'eſt mon père, c'eſt ma mère, je les reſpecterai, je les chérirai; mais quitter Madame de Fierval, n'être plus ſon fils, voilà ce qui me déſeſpère.

L'ABBÉ.

Conſolez-vous, mon enfant, Madame de Fierval eſt bonne.

FANFAN.

Ah oui! bien bonne.

L'ABBÉ.

Elle avoit de l'amitié pour vous, ſans doute elle vous conſervera ſes bontés.

FANFAN.

Pourvu qu'elle daigne encore ſonger quelquefois à moi.

L'ABBÉ.

Je vous promets de lui parler ſouvent de vous.

FANFAN.

Dites-lui bien, Monſieur l'Abbé, que ma plus grande peine fut de la quitter, que je ne l'oublierai jamais.

L'ABBÉ.

Oui, mon ami.

FANFAN.

Daignerez-vous me pardonner d'avoir auſſi mal profité de vos leçons?

L'ABBÉ.

Vous voyez aujourd'hui, mon enfant, à quoi tiennent les dons du haſard: il y a une heure vous étiez riche, votre naiſſance ſembloit illuſtre; vous vous voilà pauvre à préſent, vous voilà fils d'un ſimple payſan; tâchez au moins de ſoulager ſes peines, d'adoucir ſa misère: vous étiez orgueilleux, méchant; ſoyez doux, ſoyez bon; & le Ciel ne vous abandonnera pas: adieu mon enfant. Voilà la Fleur & Mademoiſelle Dumont qui vous apportent vos habits.

FANFAN.

Adieu, Monſieur l'Abbé.

L'ABBÉ, *en ſortant.*

Adieu, mon enfant.

SCENE XVIII.

FANFAN, LA FLEUR, Mademoiſelle DUMONT.

Mademoiſelle DUMONT, *avec ironie.*

HONNEUR à Monſieur Colas.

LA FLEUR, *avec ironie.*

Serviteur à Monſieur Colas.

Mademoiſelle DUMONT.

Monſieur Colas veut-il bien permettre que je lui faſſe ſa nouvelle toilette.

LA FLEUR.

Monſieur Colas veut il bien m'accorder l'honneur d'être encore aujourd'hui ſon valet de chambre? (*La Fleur & Mademoiſelle Dumont lui ôtent ſon habit, & lui mettent celui de Colas. Fanfan ſe laiſſe faire en pleurant*).

Mademoiſelle DUMONT.

Cet habit lui ſied à ravir.

LA FLEUR.

Et ce chapeau?

Mademoiſelle DUMONT.

Ah! dame, vous ne ſerez plus ſi fier, vous ne me traiterez plus de ſervante, moi qui vous ai élevé.

LA FLEUR.

Vous ne me donnerez plus de coups de baguette ſur les jambes; je ne ſerai plus un drôle, un impertinent.

Mademoiſe'le DUMONT.

Je ne ſerai plus grondée pour les beaux yeux de Monſieur.

LA FLEUR.

Comme nous allons être tous heureux & contens!

Mademoiſelle DUMONT.

Vous pleurez?

FANFAN.

Comme vous me traitez?

LA FLEUR.

Comme vous le méritez.

Mademoiſelle DUMONT.

Ça vous apprendra le proverbe, comme y t'a fait, fais-ly.

LA FLEUR.

Nous prenons notre revanche.

FANFAN.

Vous avez raiſon, j'ai été méchant; mais je vous en demande bien pardon.

Mademoiſelle DUMONT.

Ce pauvre enfant!

LA FLEUR.

Dans le fond, il n'avoit pas le cœur mauvais.

FANFAN.

Oubliez le mal que je vous ai fait, que je m'en aille ſans être haï.

Mademoiſelle DUMONT, *attendrie.*

Quel dommage, la Fleur.

LA FLEUR.

C'eſt un meurtre.

Mademoiſelle DUMONT.

Il faudra qu'il travaille à la terre.

LA FLEUR.

Qu'il mange du gros vilain pain noir.

FANFAN.

Ce n'eſt pas cela qui me chagrine le plus.

Mademoiſelle DUMONT.

Cette Perrette avoit bien à faire de nous amener ce petit Payſan?

LA FLEUR.

N'étoit-il pas bien néceſſaire de venir au bout de quatorze ans nous révéler ce ſecret?

Mademoiſelle DUMONT.

Qui n'eſt peut-être qu'une nouvelle impoſture.

LA FLEUR.

Je le parierois.

FANFAN.

N'inſultez pas ma mère ; elle eſt pauvre, mais elle eſt honnête.

SCENE XIX.

FANFAN, Mademoiſelle DUMONT, LAFLEUR, BLAISE, *un panier ſous le bras, une bêche & un rateau à la main.*

BLAISE *à Mademoiſelle Dumont.*

C'EST-Y donc ben vrai c'qu'on diſit comme ça dans la maiſon, que Monſieur Fanfan n'eſt pas le fils de Madame de Fierval, & qu'il n'eſt pus que Colas.

Mademoiſelle DUMONT.

Ça n'eſt que trop vrai ; vois, ce pauvre enfant, il nous fait pitié ; & quoiqu'il nous ait bien fait de la peine, nous le plaignons, & nous le regrettons de tout notre cœur.

BLAISE.

T'nais, Mamzelle Dumont, c'eſt ni pus ni moins qu'chez nous ; y nous a ben fait enrager, c'matin encore y nous a fait gronder, vous le ſavez ; j'li en voulions d'une belle force, eh ben ! j'nons pas pustôt appris ſon malheur, que j'nons pus trouvais de rancune dans not' cœur, & jev'nons tout

exprès pour faire ma paix avec l'y, avant qu'y s'en aille.

FANFAN.

Mon cher Blaiſe.

BLAISE.

T'nais, t'nais, v'la un petit panier que j'vous avons d'abord fait de tout ce que j'avions de pus biau, & d'pus meure à not' eſpalier. Et pis v'là une belle petite paire de ſabiaux qui vous chauſſeront comme eun Prince : dam', faudra pas les mettre tous les jours, faudra les garder pour les Dimanches ; & pis v'la encore tous les outils du jardinage proportionnés à vot' force : j'vous les donnons tous à celle fin que vous vous ſouveniais de nous, & q'vous diſiais : c'eſt mon ami Blaiſe qui m'a baillais ces biaux ſabiaux ; c'eſt itou mon ami Blaiſe qui m'a baillais encore ces outils.

FANFAN.

Que je ſuis ſenſible à ton amitié, à tes préſens, mon cher Blaiſe.

BLAISE.

Ils ne ſont pas pus biaux, parce que je n'sommes pas pus riches ; mais j'vous les baillons de bon cœur.

FANFAN.

Combien je me repens de t'avoir fait enrager.

BLAISE.

Vous êtes malheureux, je ne nous en ſouvenons pus ; j'irons vous voir tous les Dimanches, je vous porterons toujours queuque choſe : de la farmeté ſur tout, du courage : vous allais avoir de la peine d'abord, vous n'êtes pas accoutumais au mal ; mais on s'y fait. Faut ben aimer vot' mère, ben aider

vot' père, être bon à tout le monde; tout le monde vous aimera, c'eſt zeune ſatisfaction. Vous n'aurais pas des plaiſirs comme ici; l'biau monde a les ſiens, j'avons les nôtres, & j'en avons un qu'ils ne connoiſſont pas, & qui vaut mieux que tous leux bals, leux feſtins, leux comédies, c'eſt le repos: n'y a qu'ceux qui travaillont qui ſachiont le goutais: allais, Monſieur Colas, quand on a ça bon, on eſt toujours heureux.

FANFAN.

Mes amis, m'aimerez-vous encore quand je ſerai parti?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Toujours.

FANFAN.

Eh bien! promettez-moi....

BLAISE.

Quoi?

FANFAN.

De me rappeller quelquefois au ſouvenir de Madame de Fierval.

BLAISE.

Je vous l'promettons.

Mademoiſelle DUMONT.

Il me fait trop de peine: adieu, Monſieur Colas.

FANFAN.

Vous ne m'embraſſez pas, Mademoiſelle Dumont?

Mademoiſelle DUMONT.

Oh! ſi; de tout mon cœur.

LA FLEUR.

Permettez-vous?

BLAISE.

Et moi itou ?

FANFAN.

Adieu, mes amis.

SCENE XX.

FANFAN, *ſeul.*

VOILA donc l'habit que je vais porter ; je ſuis Colas, fils de Perrette & de Gros-Pierre ; je puis m'en conſoler : mais quitter Madame de Fierval, n'être plus ſon fils, perdre tous mes droits ſur ſon cœur ?.... J'en mourrai.

SCENE XXI.

FANFAN ; COLAS, *arrive paré groteſquement des habits de Fanfan, ayant un chapeau à plumes ſur ſes cheveux plats.*

COLAS.

BON JOUR, mon frère.

FANFAN.

Bon jour Monſieur Fanfan.

COLAS.

Tu nous en veux, mais t'as tort : ſi j'te faiſois de la peine c'eſt ben maugré nous, & je venons t'en demander pardon.

FANFAN.

Ce n'eſt pas votre faute.

COLAS.

Eſt-ce que tu ne veux pas m'aimer du tout?

FANFAN.

Pourquoi, Monſieur?

COLAS.

Quand j'te diſons, tu, mon frère; tu me réponds, vous, Monſieur.

FANFAN.

Eh bien! puiſque vous le voulez, je vous tutoierai.

COLAS.

Et tu m'aimeras?

FANFAN.

Oui.

COLAS.

Ni pus ni moins que ton frère?

FANFAN.

Oui.

COLAS.

J'allons ben voir ſi t'es de bonne foi : tiens, vois-tu tous ces brimborions qu'jons trouvé dans tes poches : j'avons demandais à Mamzelle Dumont c'que c'étoit; elle m'a répondu que c'étoit des bijoux d'or : j'y avons demandais ſi ça valoit ben d'l'argent; alle m'a dit qu'ça valloit pus d'écus que je ne péſions d'livres. J'avons été tous de ſuite demandais à Madame de Fierval ſi alle voulait m'les donnais tous, ſi j'en pouvions faire tout ce que je voudrions; alle m'a dit que j'étions

tout-à-fait l'maître d'en diſpoſer. . . . Voire même de les donner ? . . . . Oui, mon fils : & je venons ben vite te les apporter. Les v'là, prends-les.

FANFAN.

Bien obligé, gardez-les.

COLAS.

Tu refuſes ton frère.

FANFAN.

Que voulez-vous que j'en faſſe ; ils vous conviennent mieux qu'à moi.

COLAS.

Ce n'eſt pas pour toi non plus que je te les donne.

FANFAN.

Pour qui donc ?

COLAS.

Pour ta pauvre mère Perrette, pour ton père Gros-Pierre : il a ben de la peine, ben du mal toute la journée : & pis y a ces Meſſieux les Collecteux qui v'nont de tems en tems l'i demander de l'argent ; ça le fâche, ça l'i donne de l'humeur, & pis y crie, y gronde ma mère ; la première fois que tu verras venir ces meſſieurs, tu leux donneras tous ces brimborions, à condition qu'ils laiſſeront mon pauvre père tranquille tout le reſte de ſa vie.

FANFAN.

Donnes.

COLAS.

Faut que tu m'promettes encore une choſe.

FANFAN.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

COLAS.

C'eſt d'ben aimer ton père & ta mère.

FANFAN.

Oui, je les aimerai.

COLAS.

De leux ben dire que jamais je ne les oublierons; & pis quand tu ſeras grand & moi auſſi, tu viendras avec moi; nous vivrons enſemble, & tout ce que j'aurons, j'le partagerons comme deux frères: le veux-tu?

FANFAN.

Oui, mon frère.

COLAS *ſautant au cou de Fanfan.*

Ah! comme tu m'fais content. J'voyons ben que tu n'as pas de rancune contre nous.

SCENE XXII.

Madame DE FIERVAL, FANFAN, L'ABBÉ, PERRETTE, COLAS.

Madame DE FIERVAL.

BIEN, mes enfans, bien: j'aime à vous voir bons amis; ſoyez-le toujours.

COLAS.

Oh! je vous en réponds.

Madame DE FIERVAL, *à Fanfan.*

Tout eſt prêt pour ton départ, Colas; j'aurois

voulu pouvoir te garder encore quelques jours ; mais Perrette craint d'inquietter ſon mari qui l'attend ce ſoir, & elle veut abſolument repartir ſur le champ : ſois bon garçon, reſpecte ton père & ta mère, aide-les dans leurs peines ; ſouviens-toi de moi, & ſois ſûr que je ne t'oublierai jamais.

FANFAN, *ſe jette aux genoux de ſa mère en pleurant.*

Maman.... Madame, accordez-moi une grace.

Madame DE FIERVAL.

Releves-toi. Qu'eſt-ce que c'eſt ?

FANFAN.

Je ne puis vous quitter. Gardez-moi donc ici, par pitié, par charité ; je ſervirai votre fils, je lui ſerai ſoumis, j'obéirai à toute la maiſon.

COLAS, *ſe jettant auſſi aux genoux de Madame de Fierval.*

Puiſque vous êtes ma mère, ſoyais-la donc encore de mon frère ; ne nous ſéparais pas, j'vous l'demandons à genoux : vous aurais deux fils pour un.

Madame DE FIERVAL.

Relevez-vous, mes enfans.

PERRETTE, *à M. l'Abbé qui la retient.*

Ça me fend le cœur : j'n'y tenons pus, & j'allons tout dégoiſer.

SCENE XXIII & dernière.

LES PRÉCÉDENS, Mademoiſelle DUMONT, LA FLEUR, BLAISE.

BLAISE.

MADAME de Fierval, j'v'nons, Monſieur de la Fleur, Mamzelle Dumont & moi, vous faire une propoſition qu'y faut que vous nous accordiais; ſans quoi, nous vous demandons tous les trois not' congé : c'eſt ben réſolu.

Madame DE FIERVAL.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Blaiſe.

BLAISE.

C'eſt de garder cheux vous ce pauvre p'tit Colas, & de parmettre que je l'traitions toujours comme Monſieur Fanfan : & comme je ne voulons faire de tort à parſonne, & que j'ſçavons c'que c'eſt qu'un fieu, je vous prions d'vouloir bien retenir le quiers de nos gages à chacun, pour en faire eune petite penſion à Parrette & à ſon homme, pour les dédommager d'leux fieu, que j'leux enlevons.

FANFAN.

Oh, mes bons amis! jamais je n'oublierai cette marque de votre bon cœur.

Madame DE FIERVAL.

Vous demandez que je le garde, & ce matin vous vous plaigniez tous trois de lui.

BLAISE.

Eſt-ce qu'on peut avoir d'la rancune contre les malheureux? J'ons tout oublié: gardais-le.

FANFAN.

Non, Blaiſe : vous venez de m'apprendre ce que je dois à mon père, à ma mère, j'allois l'oublier : plus ils ſont pauvres, moins je dois les abandonner Adieu, mes amis, ayez bien ſoin de Madame de Fierval, de mon frère; oubliez tous mes torts..... (*embraſſant Colas*) adieu, mon frère..... Partons, ma mère.

Madame DE FIERVAL *attendrie & cachant ſes pleurs.*

Monſieur l'Abbé.....

L'ABBÉ *lui préſentant Fanfan.*

En voilà aſſez..... Embraſſez votre fils, il eſt digne de vous.

Madame DE FIERVAL, *le ſerrant dans ſes bras*

Mon fils!

FANFAN.

Vous êtes encore ma mère!

Madame DE FIERVAL.

Oui, mon fils; tout ceci n'étoit qu'un ſtratagême pour adoucir ton caractère; ton cœur eſt changé; ta ſenſibilité s'eſt développée, & je ſuis la plus heureuſe des mères.

COLAS, *courant dans les bras de Perrette qu'il embraſſe.*

Et moi, j'ſommes donc toujours ton fieu.

PERRETTE.

Oui, mon garçon, oui.

COLAS.

Que j'ſommes content!

FANFAN.

Tu ne veux pas reſter avec moi ?

COLAS.

Nennin, nennin ; j'ons trop eu de peur de n'pus revoir not pauvre père : comme j'allons l'embraſſer.

FANFAN, *donnant à Colas les bijoux d'or & d'argent qu'il avoit reçus de lui.*

Tiens donc.

COLAS.

Non, non, garde-les.

FANFAN.

Et les Collecteurs.

COLAS, *les prenant.*

T'as raiſon, morgué ; donnes, donnes.

L'ABBÉ.

Bonnes mères, en aimant vos enfants, n'oubliez jamais qu'ils ne ſeront heureux qu'avec des mœurs, avec de la ſenſibilité ; & que l'éducation ſeule développe dans leurs cœurs le germe des vertus ou des vices.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Fanfan & Colas*, Comédie en un acte & en proſe, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 6 Mars 1784.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repreſenter & d'imprimer. A Paris, ce 23 Mars 1784. LENOIR.

Favart, Charles [illegible]

LA FAMILLE RÉUNIE,

COMÉDIE

En deux Actes, en Prose, mêlée d'Ariettes, représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Novembre 1790.

Les Paroles sont de M. FAVART; la Musique de M. CHAPELLE.

Epi.... VIS UNITA FORTIOR.

Se trouve à Paris chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne, et chez les Marchands de nouveautés.

1790.

ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
AMBROISE, vieux Fermier.	M. Narbonne.
GEORGES, Garde-Chasse, fils aîné d'Ambroise.	M. Chenard.
BASILE, Maître d'Ecole, fils cadet.	M. Trial.
BENJAMIN, Laboureur, fils le plus jeune d'Ambroise.	M. Ménier.
GÉNEVIEVE, pauvre Paysanne, Veuve.	Mde. Gonthier.
FRANÇOISE, Fille de Génevieve.	Mde. St. Aubin.
GROS RÈNÈ Garçon de ferme.	M. Dufrenoy.
PAYSANS, PAYSANNES.	
DUSCHENE, ancien Curé, ami d'Ambroise.	M. Sollier,

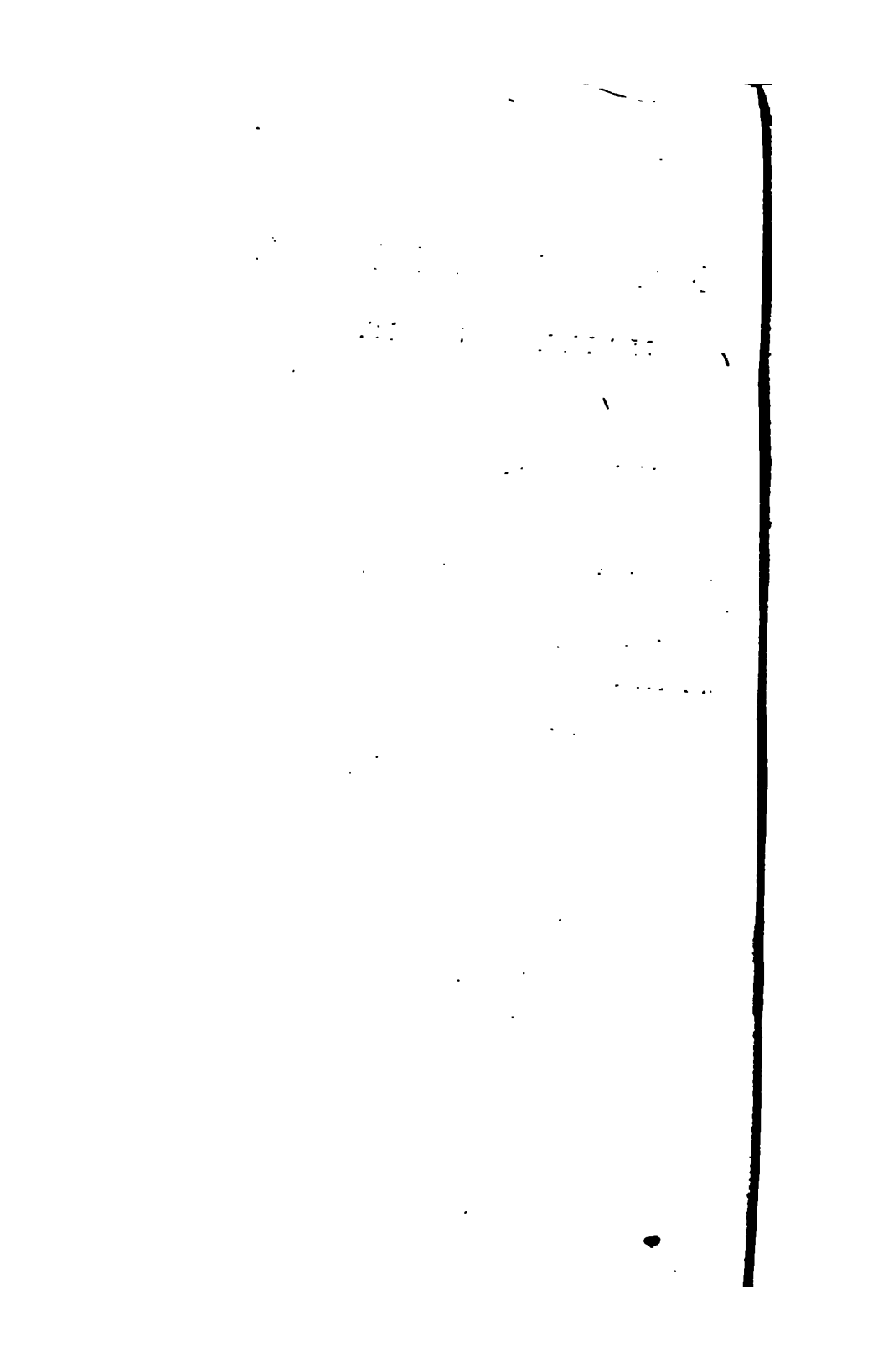
A MONSIEUR BAILLY,

MAIRE DE PARIS.

MONSIEUR,

A l'ami des arts, des talents,
Mon cœur présente un pur hommage:
Vos principes toujours constants,
Qui méritent notre suffrage,
Vous feroient rejetter l'encens,
Qn'on présentoit dans l'esclavage;
Si vous n'étiez sûr qu'en ce temps,
La vérité, notre partage,
Nous interdit des courtisans,
Le servile et honteux langage.
C'est au Citoyen, qui partage
Nos vœux et nos soins vigilants,
Que j'offre, en ces heureux instants,
Le tribut de son propre ouvrage.

FAVART, Fils.



ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau agréable; d'un côté de la Scène à gauche, est la Maison de Benjamin; de l'autre côté celle de Basile; dans le fond, on voit l'Eglise, et le Château du Seigneur.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGES ET BASILE.

DUO.

GEORGES.

Vois si l'on ne nous entend pas.

BASILE.

Nous sommes seuls dans cet Asyle.

GEORGES.

Benjamin toujours suit nos pas,

FANFAN.

Tu ne veux pas reſter avec moi ?

COLAS.

Nennin, nennin, j'ons trop eu de peur de n'pus revoir not pauvre père : comme j'allons l'embraſſer.

FANFAN, *donnant à Colas les bijoux d'or & d'argent qu'il avoit reçus de lui.*

Tiens donc.

COLAS.

Non, non, garde-le.

FANFAN.

Et les Collecteurs.

COLAS, *les prenant.*

T'as raiſon, morgué ; donnes, donnes.

L'ABBÉ.

Bonnes mères, en aimant vos enfants, n'oubliez jamais qu'ils ne ſeront heureux qu'avec des mœurs, avec de la ſenſibilité ; & que l'éducation ſeule développe dans leurs cœurs le germe des vertus ou des vices.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Fanfan & Colas*, Comédie en un acte & en proſe, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 6 Mars 1784.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repreſenter & d'imprimer. A Paris, ce 23 Mars 1784. LENOIR.

Favart, Charles

LA FAMILLE RÉUNIE,

COMÉDIE

En deux Actes, en Prose, mêlée d'Ariettes, représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Novembre 1790.

Les Paroles sont de M. FAVART; la Musique de M. CHAPELLE.

Epi.... VIS UNITA FORTIOR.

Se trouve à Paris chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne, et chez les Marchands de nouveautés.

1790.

ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
AMBROISE, vieux Fermier.	M. Narbonne.
GEORGES, Garde-Chasse, fils aîné d'Ambroise.	M. Chenard.
BASILE, Maître d'Ecole, fils cadet.	M. Trial.
BENJAMIN, Laboureur, fils le plus jeune d'Ambroise.	M. Ménier.
GÉNEVIEVE, pauvre Paysanne, Veuve.	Mde. Gonthier.
FRANÇOISE, Fille de Génevieve.	Mde. St. Aubin.
GROS RÈNÈ Garçon de ferme.	M. Dufrenoy.
PAYSANS, PAYSANNES.	
DUSCHENE, ancien Curé, ami d'Ambroise.	M. Sollier.

A MONSIEUR BAILLY,

MAIRE DE PARIS.

MONSIEUR,

A l'ami des arts, des talents,
Mon cœur présente un pur hommage:
Vos principes toujours constants,
Qui méritent notre suffrage,
Vous feroient rejetter l'encens,
Qu'on présentoit dans l'esclavage;
Si vous n'étiez sûr qu'en ce temps,
La vérité, notre partage,
Nous interdit des courtisans,
Le servile et honteux langage.
C'est au Citoyen, qui partage
Nos vœux et nos soins vigilants,
Que j'offre, en ces heureux instants,
Le tribut de son propre ouvrage.

FAVART, Fils.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau agréable; d'un côté de la Scène à gauche, est la Maison de Benjamin; de l'autre côté celle de Basile; dans le fond, on voit l'Eglise, et le Château du Seigneur.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGES ET BASILE.

DUO.

GEORGES.

Vois si l'on ne nous entend pas.

BASILE.

Nous sommes seuls dans cet Asyle.

GEORGES.

Benjamin toujours suit nos pas,

ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
AMBROISE, vieux Fermier.	M. Narbonne.
GEORGES, Garde-Chasse, fils aîné d'Ambroise.	M. Chenard.
BASILE, Maître d'Ecole, fils cadet.	M. Trial.
BENJAMIN, Laboureur, fils le plus jeune d'Ambroise.	M. Ménier.
GÉNEVIEVE, pauvre Paysanne, Veuve.	Mde. Gonthier.
FRANÇOISE, Fille de Génevieve.	Mde. St. Aubin.
GROS RÈNÈ Garçon de ferme.	M. Dufrenoy.
PAYSANS, PAYSANNES.	
DUSCHENE, ancien Curé, ami d'Ambroise.	M. Sollier.

A MONSIEUR BAILLY,

MAIRE DE PARIS.

MONSIEUR,

A l'ami des arts, des talents,
Mon cœur présente un pur hommage:
Vos principes toujours constants,
Qui méritent notre suffrage,
Vous feroient rejetter l'encens,
Qu'on présentoit dans l'esclavage;
Si vous n'étiez sûr qu'en ce temps,
La vérité, notre partage,
Nous interdit des courtisans,
Le servile et honteux langage.
C'est au Citoyen, qui partage
Nos vœux et nos soins vigilants,
Que j'offre, en ces heureux instants,
Le tribut de son propre ouvrage.

FAVART, Fils.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau agréable; d'un côté de la Scène à gauche, est la Maison de Benjamin; de l'autre côté celle de Basile; dans le fond, on voit l'Eglise, et le Château du Seigneur.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGES ET BASILE.

DUO.

GEORGES.

Vois si l'on ne nous entend pas.

BASILE.

Nous sommes seuls dans cet Asyle.

GEORGES.

Benjamin toujours suit nos pas,

FANFAN.

Tu ne veux pas reſter avec moi ?

COLAS.

Nennin, nennin ; j'ons trop eu de peur de n'pus revoir not pauvre père : comme j'allons l'embraſſer.

FANFAN, *donnant à Colas les bijoux d'or & d'argent qu'il avoit reçus de lui.*

Tiens donc.

COLAS.

Non, non, garde-le.

FANFAN.

Et les Collecteurs.

COLAS, *les prenant.*

T'as raiſon, morgué ; donnes, donnes.

L'ABBÉ.

Bonnes mères, en aimant vos enfants, n'oubliez jamais qu'ils ne ſeront heureux qu'avec des mœurs, avec de la ſenſibilité ; & que l'éducation ſeule développe dans leurs cœurs le germe des vertus ou des vices.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Fanfan & Colas*, Comédie en un acte & en proſe, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 6 Mars 1784.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repréſenter & d'imprimer. A Paris, ce 23 Mars 1784. LENOIR.

Favart, Charles

LA FAMILLE RÉUNIE,

COMÉDIE

En deux Actes, en Prose, mêlée d'Ariettes, représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Novembre 1790.

Les Paroles sont de M. FAVART; la Musique de M. CHAPELLE.

Epi.... VIS UNITA FORTIOR.

Se trouve à Paris chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne, et chez les Marchands de nouveautés.

1790.

ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
AMBROISE, vieux Fermier.	M. Narbonne.
GEORGES, Garde-Chasse, fils aîné d'Ambroise.	M. Chenard.
BASILE, Maître d'Ecole, fils cadet.	M. Trial.
BENJAMIN, Laboureur, fils le plus jeune d'Ambroise.	M. Ménier.
GÉNEVIEVE, pauvre Paysanne, Veuve.	Mde. Gonthier.
FRANÇOISE, Fille de Génevieve.	Mde. St. Aubin.
GROS RÈNÈ Garçon de ferme.	M. Dufrenoy.
PAYSANS, PAYSANNES.	
DUSCHENE, ancien Curé, ami d'Ambroise.	M. Sollier.

A MONSIEUR BAILLY,

MAIRE DE PARIS.

MONSIEUR,

A l'ami des arts, des talents,
Mon cœur présente un pur hommage:
Vos principes toujours constants,
Qui méritent notre suffrage,
Vous feroient rejetter l'encens,
Qu'on présentoit dans l'esclavage;
Si vous n'étiez sûr qu'en ce temps,
La vérité, notre partage,
Nous interdit des courtisans,
Le servile et honteux langage.
C'est au Citoyen, qui partage
Nos vœux et nos soins vigilants,
Que j'offre, en ces heureux instants,
Le tribut de son propre ouvrage.

FAVART, Fils.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau agréable; d'un côté de la Scène à gauche, est la Maison de Benjamin; de l'autre côté celle de Basile; dans le fond, on voit l'Eglise, et le Château du Seigneur.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGES ET BASILE.

DUO.

GEORGES.

Vois si l'on ne nous entend pas.

BASILE.

Nous sommes seuls dans cet Asyle.

GEORGES.

Benjamin toujours suit nos pas.

SCENE XXIII & dernière.

LES PRÉCÉDENS, Mademoiſelle DUMONT, LA FLEUR, BLAISE.

BLAISE.

MADAME de Fierval, j'v'nons, Monſieur de la Fleur, Mamzelle Dumont & moi, vous faire une propoſition qu'y faut que vous nous accordiais; ſans quoi, nous vous demandons tous les trois not' congé : c'eſt ben réſolu.

Madame DE FIERVAL.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Blaiſe.

BLAISE.

C'eſt de garder cheux vous ce pauvre p'tit Colas, & de parmettre que je l'traitions toujours comme Monſieur Fanfan : & comme je ne voulons faire de tort à parſonne, & que j'ſçavons c'que c'eſt qu'un fieu, je vous prions d'vouloir bien retenir le quiers de nos gages à chacun, pour en faire eune petite penſion à Parrette & à ſon homme, pour les dédommager d'leux fieu, que j'leux enlevons.

FANFAN.

Oh, mes bons amis! jamais je n'oublierai cette marque de votre bon cœur.

Madame DE FIERVAL.

Vous demandez que je le garde, & ce matin vous vous plaigniez tous trois de lui.

BLAISE.

Eſt-ce qu'on peut avoir d'la rancune contre les malheureux? J'ons tout oublié: gardais-le.

FANFAN.

Non, Blaiſe : vous venez de m'apprendre ce que je dois à mon père, à ma mère, j'allois l'oublier : plus ils ſont pauvres, moins je dois les abandonner Adieu, mes amis, ayez bien ſoin de Madame de Fierval, de mon frère; oubliez tous mes torts..... (*embraſſant Colas*) adieu, mon frère..... Partons, ma mère.

Madame DE FIERVAL *attendrie & cachant ſes pleurs.*

Monſieur l'Abbé.....

L'ABBÉ *lui préſentant Fanfan.*

En voilà aſſez..... Embraſſez votre fils, il eſt digne de vous.

Madame DE FIERVAL, *le ſerrant dans ſes bras*

Mon fils!

FANFAN.

Vous êtes encore ma mère!

Madame DE FIERVAL.

Oui, mon fils; tout ceci n'étoit qu'un ſtratagême pour adoucir ton caractère; ton cœur eſt changé; ta ſenſibilité s'eſt développée, & je ſuis la plus heureuſe des mères.

COLAS, *courant dans les bras de Perrette qu'il embraſſe.*

Et moi, j'ſommes donc toujours ton fieu.

PERRETTE.

Oui, mon garçon, oui.

COLAS.

Que j'ſommes content!

FANFAN.

Tu ne veux pas reſter avec moi ?

COLAS.

Nennin, nennin ; j'ons trop eu de peur de n'pus revoir not pauvre père : comme j'allons l'embraſſer.

FANFAN, *donnant à Colas les bijoux d'or & d'argent qu'il avoit reçus de lui.*

Tiens donc.

COLAS.

Non, non, garde-le.

FANFAN.

Et les Collecteurs.

COLAS, *les prenant.*

T'as raiſon, morgué ; donnes, donnes.

L'ABBÉ.

Bonnes mères, en aimant vos enfants, n'oubliez jamais qu'ils ne ſeront heureux qu'avec des mœurs, avec de la ſenſibilité ; & que l'éducation ſeule développe dans leurs cœurs le germe des vertus ou des vices.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de M. le Lieutenant-Général de Police, *Fanfan & Colas*, Comédie en un acte & en proſe, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher la repréſentation & l'impreſſion. A Paris, ce 6 Mars 1784.

SUARD.

Vu l'Approbation, permis de repreſenter & d'imprimer. A Paris, ce 23 Mars 1784. LENOIR.

LA FAMILLE RÉUNIE,

COMÉDIE

En deux Actes, en Prose, mêlée d'Ariettes, représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Novembre 1790.

Les Paroles sont de M. FAVART; la Musique de M. CHAPELLE.

Epi.... VIS UNITA FORTIOR.

Se trouve à Paris chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne, et chez les Marchands de nouveautés.

1790.

ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
AMBROISE, vieux Fermier.	M. Narbonne.
GEORGES, Garde-Chasse, fils aîné d'Ambroise.	M. Chenard.
BASILE, Maître d'Ecole, fils cadet.	M. Trial.
BENJAMIN, Laboureur, fils le plus jeune d'Ambroise.	M. Ménier.
GÉNEVIEVE, pauvre Paysanne, Veuve.	Mde. Gonthier.
FRANÇOISE, Fille de Génevieve.	Mde. St. Aubin.
GROS RÈNÈ Garçon de ferme.	M. Dufrenoy.
PAYSANS, PAYSANNES.	
DUSCHENE, ancien Curé, ami d'Ambroise.	M. Sollier.

A MONSIEUR BAILLY,

MAIRE DE PARIS.

MONSIEUR,

A l'ami des arts, des talents,
Mon cœur présente un pur hommage:
Vos principes toujours constants,
Qui méritent notre suffrage,
Vous feroient rejetter l'encens,
Qu'on présentoit dans l'esclavage;
Si vous n'étiez sûr qu'en ce temps,
La vérité, notre partage,
Nous interdit des courtisans,
Le servile et honteux langage.
C'est au Citoyen, qui partage
Nos vœux et nos soins vigilants,
Que j'offre, en ces heureux instants,
Le tribut de son propre ouvrage.

FAVART, Fils.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau agréable; d'un côté de la Scène à gauche, est la Maison de Benjamin; de l'autre côté celle de Basile; dans le fond, on voit l'Eglise, et le Château du Seigneur.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGES ET BASILE.

DUO.

GEORGES.

Vois si l'on ne nous entend pas.

BASILE.

Nous sommes seuls dans cet Asyle.

GEORGES.

Benjamin toujours suit nos pas,

Et je le crains, mon cher Basile.

BASILE.

N'ayons pas peur, il est aux champs;
De causer nous avons le temps.

GEORGES.

Tu sçais bien que depuis long-temps,
Je cheris l'aimable Françoise.

BASILE.

Je sçais bien ce que tu prétends;
Mais il faut le retour d'Ambroise.

GEORGES.

Je chéris l'aimable Françoise.

BASILE.

Il te faut le retour d'Ambroise.

GEORGES et BASILE.

Il te faut le retour d'Ambroise.
Il me faut le retour d'Ambroise.

GEORGES.

Mon pere, en partant de ces lieux,
Nous laissa son bien pour adieux,

BASILE.

Nous l'avons!

GEORGES.

Tant mieux.

BASILE.

Beaucoup d'or!

GEORGES.

Beaucoup d'or!

BASILE.

Un tresor!

GEORGES.

Un trésor!

C'est ce que nous cherchons encore.

ensemble.

C'est Benjamin qui l'a trouvé,
Etoit-il pour lui réservé?
C'est Benjamin qui l'a trouvé,
Étoit-il pour lui réservé?
Il l'a trouvé, il l'a trouvé,
Étoit-il pour lui réservé?

GEORGES.

Depuis dix ans que notre pere Ambroise nous a quitté pour aller recueillir la succession d'un de nos oncles qui est mort en Amérique, notre frere Benjamin vit ici dans la plus grande aisance, tandis que nous avons

à peine de quoi subsister : cependant le partage du bien de notre mere nous a été fait également, et Benjamin n'en a pas eu plus que nous. Il faut donc que Benjamin ait trouvé le trésor que notre pere nous a assuré être caché dans nos champs.

BASILE.

Benjamin est pourtant un brave et honnête garçon ; il a toujours prouvé qu'il nous aimoit.

GEORGES.

Cela se peut, mais il aime Françoise; et peut-être dans l'intention de lui faire un sort en l'épousant, nous a-t-il privé d'un bien que nous cherchons en vain depuis si long-temps.

BASILE.

C'est notre faute aussi, nous ne devions pas permettre à Benjamin de fouiller seul les terres qui nous appartenoient.

GEORGES.

Notre faute ! c'est bientôt dit : est-ce moi, inspecteur général des chasses de Monseigneur, qui suis fait pour travailler à la terre ?

BASILE.

ARIETTE.

De tous ces cantons, l'inspecteur
Représente ici Monseigneur ;
Je me suis fait assez connoître
Des gardes, dont je suis le maître :
Ils font leur ronde tour-à-tour,
Je n'épargne ni soin, ni peine,
Pour les partager dans ma plaine ;
Il faut voir comme je les mene,
Je veille sur eux nuit et jour ;
Mon devoir fait, l'ame est contente ;
Toujours joyeux, je vis, je chante ;
De tous ces cantons, etc.

Je veux, en épousant Françoise,
A jamais fixer mon bonheur ;
Cet hymen si cher à mon cœur,
Monseigneur l'obtiendra d'Ambroise.
De tous ces cantons, etc.

GEORGES.

Tout ce que tu dis là, seroit fort bien ; si tu n'avois pas perdu ta place ; et moi, pauvre maître d'école de ce Village, je n'ai plus un seul écolier, depuis que tous les enfans, au lieu d'apprendre à lire, s'amusent

ACTEURS.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
AMBROISE, vieux Fermier.	M. Narbonne.
GEORGES, Garde-Chasse, fils aîné d'Ambroise.	M. Chenard.
BASILE, Maître d'Ecole, fils cadet.	M. Trial.
BENJAMIN, Laboureur, fils le plus jeune d'Ambroise.	M. Ménier.
GÉNEVIEVE, pauvre Paysanne, Veuve.	Mde. Gonthier.
FRANÇOISE, Fille de Génevieve.	Mde. St. Aubin.
GROS RÈNÈ Garçon de ferme.	M. Dufrenoy.
PAYSANS, PAYSANNES.	
DUSCHENE, ancien Curé, ami d'Ambroise.	M. Sollier.

A MONSIEUR BAILLY,

MAIRE DE PARIS.

MONSIEUR,

A l'ami des arts, des talents,
Mon cœur présente un pur hommage:
Vos principes toujours constants,
Qui méritent notre suffrage,
Vous feroient rejetter l'encens,
Qu'on présentoit dans l'esclavage;
Si vous n'étiez sûr qu'en ce temps,
La vérité, notre partage,
Nous interdit des courtisans,
Le servile et honteux langage.
C'est au Citoyen, qui partage
Nos vœux et nos soins vigilants,
Que j'offre, en ces heureux instants,
Le tribut de son propre ouvrage.

FAVART, Fils.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau agréable; d'un côté de la Scène à gauche, est la Maison de Benjamin; de l'autre côté celle de Basile; dans le fond, on voit l'Eglise, et le Château du Seigneur.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGES ET BASILE.

DUO.

GEORGES.

Vois si l'on ne nous entend pas.

BASILE.

Nous sommes seuls dans cet Asyle.

GEORGES.

Benjamin toujours suit nos pas,

Et je le crains, mon cher Basile.

BASILE.

N'ayons pas peur, il est aux champs;
De causer nous avons le temps.

GEORGES.

Tu sçais bien que depuis long-temps,
Je cheris l'aimable Françoise.

BASILE.

Je sçais bien ce que tu prétends;
Mais il faut le retour d'Ambroise.

GEORGES.

Je chéris l'aimable Françoise.

BASILE.

Il te faut le retour d'Ambroise.

GEORGES et BASILE.

Il te faut le retour d'Ambroise.
Il me faut le retour d'Ambroise.

GEORGES.

Mon pere, en partant de ces lieux,
Nous laissa son bien pour adieux,

BASILE.

Nous l'avons!

GEORGES.

Tant mieux.

BASILE.

Beaucoup d'or!

GEORGES.

Beaucoup d'or!

BASILE.

Un tresor!

GEORGES.

Un trésor!

C'est ce que nous cherchons encore.

ensemble.

C'est Benjamin qui l'a trouvé,
Etoit-il pour lui réservé?
C'est Benjamin qui l'a trouvé,
Étoit-il pour lui réservé?
Il l'a trouvé, il l'a trouvé,
Étoit-il pour lui réservé?

GEORGES.

Depuis dix ans que notre pere Ambroise nous a quitté pour aller recueillir la succession d'un de nos oncles qui est mort en Amérique, notre frere Benjamin vit ici dans la plus grande aisance, tandis que nous avons

à peine de quoi subsister : cependant le partage du bien de notre mere nous a été fait également, et Benjamin n'en a pas eu plus que nous. Il faut donc que Benjamin ait trouvé le trésor que notre pere nous a assuré être caché dans nos champs.

BASILE.

Benjamin est pourtant un brave et honnête garçon ; il a toujours prouvé qu'il nous aimoit.

GEORGES.

Cela se peut, mais il aime Françoise; et peut-être dans l'intention de lui faire un sort en l'épousant, nous a-t-il privé d'un bien que nous cherchons en vain depuis si long-temps.

BASILE.

C'est notre faute aussi, nous ne devions pas permettre à Benjamin de fouiller seul les terres qui nous appartenoient.

GEORGES.

Notre faute ! c'est bientôt dit : est-ce moi, inspecteur général des chasses de Monseigneur, qui suis fait pour travailler à la terre?

BASILE.

ARIETTE.

De tous ces cantons, l'inspecteur
Représente ici Monseigneur ;
Je me suis fait assez connoître
Des gardes, dont je suis le maître :
Ils font leur ronde tour-à-tour,
Je n'épargne ni soin, ni peine,
Pour les partager dans ma plaine ;
Il faut voir comme je les mene,
Je veille sur eux nuit et jour ;
Mon devoir fait, l'ame est contente ;
Toujours joyeux, je vis, je chante ;
De tous ces cantons, etc.

Je veux, en épousant Françoise,
A jamais fixer mon bonheur ;
Cet hymen si cher à mon cœur,
Monseigneur l'obtiendra d'Ambroise.
De tous ces cantons, etc.

GEORGES.

Tout ce que tu dis là, seroit fort bien ; si tu n'avois pas perdu ta place ; et moi, pauvre maître d'école de ce Village, je n'ai plus un seul écolier, depuis que tous les enfans, au lieu d'apprendre à lire, s'amusent

dans la plaine à tirer leur poudre aux moineaux.

GEORGES.

Et que veux-tu que j'y fasse?

BASILE.

Du moins, si nous n'avions pas négligé nos terres, elles nous rapporteroient de quoi subsister; mais depuis six ans, elles sont en friche.

GEORGES.

Eh bien! vendons-les.

BASILE.

Et à qui? dans l'état où elles sont, on ne nous en donnera rien; cependant il me vient une idée.

BASILE.

Il faudroit amadouer notre frere, et les lui proposer. Quant au trésor que tu prétends qu'il a trouvé, il ne nous le rendra pas, mais c'est une raison pour qu'il nous achete notre bien, plus cher que nous ne le vendrions à un autre.

GEORGES.

Bien vu, mon cher Basile, c'est par-là que nous

nous nous assurerons si Benjamin a beaucoup d'argent ; et s'il nous paie comptant, nous verrons après la vente ce que nous avons à faire.

BASILE.

Il faut aller promptement trouver Benjamin ; mais, chut, j'apperçois la mere Genevieve.

GEORGES.

Françoise sa fille n'est pas avec elle.

SCÈNE II.

GENEVIEVE, ET LES PRÉCÉDENTS.

GENEVIEVE.

Bon jour, Messieurs.

BASILE.

Bon jour, bon jour, Genevieve.

GENEVIEVE.

Et où allez-vous donc si vîte?

GEORGES.

Nous allons chez notre frere.

GENEVIEVE.

Vous ne le trouverez pas, Il est à la ville.

GEORGES.

A la ville! (A PART) je parie qu'il est avec Françoise.

BASILE.

Mais tais-toi donc. (IL L'EMMENE.) Au revoir mere Genevieve.

SCÈNE III.

GENEVIEVE seule.

ARIETTE.

Au revoir, la mere, au revoir;
Que veut donc dire Basile?
Suis-je donc une imbécile?
Est-ce ainsi qu'on dit bon soir?
On ne parle pas ainsi,
Je n'entends rien à tout ceci.
Pourtant Basile est honnête;
Il s'est toujours bien comporté;
En vérité en vérité!
Je crois qu'il a perdu la tête.

SCÈNE IV.

GENEVIEVE, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Me voilà enfin revenue ma chere maman : ah ! j'ai fait des merveilles, car je vous apporte bien de l'argent.

GENEVIEVE.

Tu dois être bien fatiguée ?

FRANÇOISE.

Bah ! je n'y pense plus ; je suis bientôt délassée, quand je vous apporte quelque secours.

GENEVIVE.

Ma chere fille, mais comme te v'là donc joyeuse ! que t'est-il arrivé ?

FRANÇOISE.

Ah ! une drole d'histoire, je vais vous conter cela.

GENEVIEVE.

Voyons, voyons.

COUPLETS.

Je revenois de Paris,
J'avois vendu tous mes fruits;
Quand un abbé d'importance
Me fait une révérence,
En me disant bon jour mon cœur,
bon jour, bon jour, bon jour mon cœur;
Vous me plaisez en honneur.
Chaque mot qu'il osoit me dire
Qu'il osoit me dire,
Me faisoit rire, me faisoit rire.

2e.

Je poursuivois mon chemin,
Quand m'arrêtant par la main,
Il me dit: je veux ta rose;
C'est pour moi qu'elle est éclose;
Ah! que nenni, M. l'abbé,
Vous êtes bien mal tombé,
Le bouquet qu'un ami me donne,
N'est pour personne.

3e.

Puis je m'échappe à l'instant,
Il n'avoit pas l'air content:
Que je lui donne ma rose!
Est-ce que ça se propose?

Ce beau bouquet fait tout mon bien ;
Contre mon cœur, il est si bien ;
C'est de la main
De Benjamin,
C'est de la main de Benjamin.
Vous voyez si je sais défendre,
Si je sais défendre
C'qu'on veut me prendre.

GENEVIEVE, après la chanson.

Tu as bien fait ma fille, tu as bien fait.

FRANÇOISE.

Tenez, maman, voici tout mon argent.

GENEVIEVE.

Mais en v'la beaucoup : il me semble que tes fruits ne valoient pas.....

FRANÇOISE.

C'est vrai, maman ; mais on m'a donné tout cela, et je l'ai accepté.

GENEVIEVE.

Et tu ne sais pas d'où peut venir...

FRANÇOISE.

Non, maman, j'ai cependant cru reconnoître l'ancienne gouvernante de notre bon curé, de Duchesne mon parrain, qui est parti

avec le pere de Benjamin, pour cette succession qu'il devoit rapporter de feu son frere qui est mort fort riche bien loin d'ici.

GENEVIEVE.

Je crois plutôt que c'est un nouveau bienfait de Benjamin, qui depuis le départ de ton parrain, ne cesse de nous secourir.

FRANÇOISE.

Cela se pourroit bien: il est si bonce Benjamin. Ah! quelle différence entre ses freres et lui.

DUO.

Benjamin a les sentiments
De sa défunte Mere;
Il donne à tous les indigents
Un secours nécessaire.
Pourrions-nous oublier jamais
Autant de bienfaisance?
S'il est un prix pour les bienfaits,
C'est la reconnoissance.

Benjamin a su me charmer,
Par une ame sensible;
Et me défendre de l'aimer,
Me seroit impossible.

Pourrions-nous oublier, etc.

GENEVIEVE.

J'approuve, ma chere Françoise, la tendre amitié que tu portes à Benjamin; il la merite à tous égards; mais je crains bien qu'Ambroise ne consente pas à l'union de son fils avec toi; car tu sçais que je n'ai point de dot à te donner.

FRANÇOISE.

Benjamin est chéri de son Pere; il est riche et il m'aime sicèrement, je n'ai point à rougir de tenir mon bien-être de lui.

SCÈNE V.

BENJAMIN, LES PRÉCÉDENS, MOISSONNEURS, MOISSONNEUSES.

BENJAMIN.

ALLONS, Amis; allons, courage;
Mettez les gerbes en monceaux,
Et que le fruit du labourage
Atteste aujourd'hui vos travaux.

Allons, amis; allons, courage;
Mettez les gerbes en monceaux;

GENEVIEVE.

Vous ne le trouverez pas, Il est à la ville.

GEORGES.

A la ville! (A PART) je parie qu'il est avec Françoise.

BASILE.

Mais tais-toi donc. (IL L'EMMENE.) Au revoir mere Genevieve.

SCÈNE III.

GENEVIEVE seule.

ARIETTE.

Au revoir, la mere, au revoir;
Que veut donc dire Basile?
Suis-je donc une imbécile?
Est-ce ainsi qu'on dit bon soir?
On ne parle pas ainsi,
Je n'entends rien à tout ceci.
Pourtant Basile est honnête;
Il s'est toujours bien comporté;
En vérité en vérité!
Je crois qu'il a perdu la tête.

SCÈNE IV.

GENEVIEVE, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Me voilà enfin revenue ma chere maman : ah ! j'ai fait des merveilles, car je vous apporte bien de l'argent.

GENEVIEVE.

Tu dois être bien fatiguée ?

FRANÇOISE.

Bah ! je n'y pense plus ; je suis bientôt délassée, quand je vous apporte quelque secours.

GENEVIVE.

Ma chere fille, mais comme te v'là donc joyeuse ! que t'est-il arrivé ?

FRANÇOISE.

Ah ! une drole d'histoire, je vais vous conter cela.

GENEVIEVE.

Voyons, voyons.

COUPLETS.

Je revenois de Paris,
J'avois vendu tous mes fruits;
Quand un abbé d'importance
Me fait une révérence,
En me disant bon jour mon cœur,
bon jour, bon jour, bon jour mon cœur;
Vous me plaisez en honneur.
Chaque mot qu'il osoit me dire
Qu'il osoit me dire,
Me faisoit rire, me faisoit rire.

2e.

Je poursuivois mon chemin,
Quand m'arrêtant par la main,
Il me dit: je veux ta rose;
C'est pour moi qu'elle est éclose;
Ah! que nenni, M. l'abbé,
Vous êtes bien mal tombé,
Le bouquet qu'un ami me donne,
N'est pour personne.

3e.

Puis je m'échappe à l'instant,
Il n'avoit pas l'air content:
Que je lui donne ma rose!
Est-ce que ça se propose?

Ce beau bouquet fait tout mon bien,
Contre mon cœur, il est si bien;
C'est de la main
De Benjamin,
C'est de la main de Benjamin.
Vous voyez si je sais défendre,
Si je sais défendre
C'qu'on veut me prendre.

GENEVIEVE, après la chanson.

Tu as bien fait ma fille, tu as bien fait.

FRANÇOISE.

Tenez, maman, voici tout mon argent.

GENEVIEVE.

Mais en v'la beaucoup : il me semble que tes fruits ne valoient pas.....

FRANÇOISE.

C'est vrai, maman; mais on m'a donné tout cela, et je l'ai accepté.

GENEVIEVE.

Et tu ne sais pas d'où peut venir...

FRANÇOISE.

Non, maman, j'ai cependant cru reconnoître l'ancienne gouvernante de notre bon curé, de Duchesne mon parrain, qui est parti

avec le pere de Benjamin, pour cette succession qu'il devoit rapporter de feu son frere qui est mort fort riche bien loin d'ici.

GENEVIEVE.

Je crois plutôt que c'est un nouveau bienfait de Benjamin, qui depuis le départ de ton parrain, ne cesse de nous secourir.

FRANÇOISE.

Cela se pourroit bien: il est si bonce Benjamin. Ah! quelle différence entre ses freres et lui.

DUO.

Benjamin a les sentiments
De sa défunte Mere;
Il donne à tous les indigents
Un secours nécessaire.
Pourrions-nous oublier jamais
Autant de bienfaisance?
S'il est un prix pour les bienfaits,
C'est la reconnoissance.

Benjamin a su me charmer,
Par une ame sensible;
Et me défendre de l'aimer,
Me seroit impossible.

Pourrions-nous oublier, etc.

GENEVIEVE.

J'approuve, ma chere Françoise, la tendre amitié que tu portes à Benjamin; il la merite à tous égards; mais je crains bien qu'Ambroise ne consente pas à l'union de son fils avec toi; car tu sçais que je n'ai point de dot à te donner.

FRANÇOISE.

Benjamin est chéri de son Pere; il est riche et il m'aime sicèrement, je n'ai point à rougir de tenir mon bien-être de lui.

SCÈNE V.

BENJAMIN, LES PRÉCÉDENS, MOISSONNEURS, MOISSONNEUSES.

BENJAMIN.

ALLONS, Amis; allons, courage;
Mettez les gerbes en monceaux,
Et que le fruit du labourage
Atteste aujourd'hui vos travaux.

Allons, amis; allons, courage;
Mettez les gerbes en monceaux;

dans la plaine à tirer leur poudre aux moineaux.

GEORGES.

Et que veux-tu que j'y fasse?

BASILE.

Du moins, si nous n'avions pas négligé nos terres, elles nous rapporteroient de quoi subsister; mais depuis six ans, elles sont en friche.

GEORGES.

Eh bien! vendons-les.

BASILE.

Et à qui? dans l'état où elles sont, on ne nous en donnera rien; cependant il me vient une idée.

BASILE.

Il faudroit amadouer notre frere, et les lui proposer. Quant au trésor que tu prétends qu'il a trouvé, il ne nous le rendra pas, mais c'est une raison pour qu'il nous achete notre bien, plus cher que nous ne le vendrions à un autre.

GEORGES.

Bien vu, mon cher Basile, c'est par-là que nous

nous nous assurerons si Benjamin a beaucoup d'argent ; et s'il nous paie comptant, nous verrons après la vente ce que nous avons à faire.

BASILE.

Il faut aller promptement trouver Benjamin ; mais, chut, j'apperçois la mere Genevieve.

GEORGES.

Françoise sa fille n'est pas avec elle.

SCÈNE II.

GENEVIEVE, ET LES PRÉCÉDENTS.

GENEVIEVE.

Bon jour, Messieurs.

BASILE.

Bon jour, bon jour, Genevieve.

GENEVIEVE.

Et où allez-vous donc si vîte?

GEORGES.

Nous allons chez notre frere.

GENEVIEVE.

Vous ne le trouverez pas, Il est à la ville.

GEORGES.

A la ville! (A PART) je parie qu'il est avec Françoise.

BASILE.

Mais tais-toi donc. (IL L'EMMENE.) Au revoir mere Genevieve.

SCÈNE III.

GENEVIEVE seule.

ARIETTE.

Au revoir, là mere, au revoir;
Que veut donc dire Basile?
Suis-je donc une imbécile?
Est-ce ainsi qu'on dit bon soir?
On ne parle pas ainsi,
Je n'entends rien à tout ceci.
Pourtant Basile est honnête;
Il s'est toujours bien comporté;
En vérité en vérité!
Je crois qu'il a perdu la tête.

SCÈNE IV.

GENEVIEVE, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Me voilà enfin revenue ma chere maman : ah ! j'ai fait des merveilles, car je vous apporte bien de l'argent.

GENEVIEVE.

Tu dois être bien fatiguée ?

FRANÇOISE.

Bah ! je n'y pense plus ; je suis bientôt délassée, quand je vous apporte quelque secours.

GENEVIVE.

Ma chere fille, mais comme te v'là donc joyeuse ! que t'est-il arrivé ?

FRANÇOISE.

Ah ! une drole d'histoire, je vais vous conter cela.

GENEVIEVE.

Voyons, voyons.

COUPLETS.

Je revenois de Paris,
J'avois vendu tous mes fruits;
Quand un abbé d'importance
Me fait une révérence,
En me disant bon jour mon cœur;
Bon jour, bon jour, bon jour mon cœur;
Vous me plaisez en honneur.
Chaque mot qu'il osoit me dire
Qu'il osoit me dire,
Me faisoit rire, me faisoit rire.

2e.

Je poursuivois mon chemin,
Quand m'arrêtant par la main,
Il me dit: je veux ta rose;
C'est pour moi qu'elle est éclose;
Ah! que nenni, M. l'abbé,
Vous êtes bien mal tombé,
Le bouquet qu'un ami me donne,
N'est pour personne.

3e.

Puis je m'échappe à l'instant,
Il n'avoit pas l'air content:
Que je lui donne ma rose!
Est-ce que ça se propose?

Ce beau bouquet fait tout mon bien,
Contre mon cœur, il est si bien;
C'est de la main
De Benjamin,
C'est de la main de Benjamin.
Vous voyez si je sais défendre,
Si je sais défendre
C'qu'on veut me prendre.

GENEVIEVE, après la chanson.

Tu as bien fait ma fille, tu as bien fait.

FRANÇOISE.

Tenez, maman, voici tout mon argent.

GENEVIEVE.

Mais en v'la beaucoup : il me semble que tes fruits ne valoient pas.....

FRANÇOISE.

C'est vrai, maman; mais on m'a donné tout cela, et je l'ai accepté.

GENEVIEVE.

Et tu ne sais pas d'où peut venir...

FRANÇOISE.

Non, maman, j'ai cependant cru reconnoître l'ancienne gouvernante de notre bon curé, de Duchesne mon parrain, qui est parti

avec le pere de Benjamin, pour cette succession qu'il devoit rapporter de feu son frere qui est mort fort riche bien loin d'ici.

GENEVIEVE.

Je crois plutôt que c'est un nouveau bienfait de Benjamin, qui depuis le départ de ton parrain, ne cesse de nous secourir.

FRANÇOISE.

Cela se pourroit bien: il est si bonce Benjamin. Ah! quelle différence entre ses freres et lui.

DUO.

Benjamin a les sentiments
De sa défunte Mere;
Il donne à tous les indigents
Un secours nécessaire.
Pourrions-nous oublier jamais
Autant de bienfaisance?
S'il est un prix pour les bienfaits,
C'est la reconnoissance.

Benjamin a su me charmer,
Par une ame sensible;
Et me défendre de l'aimer,
Me seroit impossible.

Pourrions-nous oublier, etc.

GENEVIEVE.

J'approuve, ma chere Françoise, la tendre amitié que tu portes à Benjamin; il la merite à tous égards; mais je crains bien qu'Ambroise ne consente pas à l'union de son fils avec toi; car tu sçais que je n'ai point de dot à te donner.

FRANÇOISE.

Benjamin est chéri de son Pere; il est riche et il m'aime sicèrement, je n'ai point à rougir de tenir mon bien-être de lui.

SCÈNE V.

BENJAMIN, LES PRÉCÉDENS, MOISSONNEURS, MOISSONNEUSES.

BENJAMIN.

ALLONS, Amis; allons, courage;
Mettez les gerbes en monceaux,
Et que le fruit du labourage
Atteste aujourd'hui vos travaux.

Allons, amis; allons, courage;
Mettez les gerbes en monceaux;

dans la plaine à tirer leur poudre aux moineaux.

GEORGES.

Et que veux-tu que j'y fasse?

BASILE.

Du moins, si nous n'avions pas négligé nos terres, elles nous rapporteroient de quoi subsister; mais depuis six ans, elles sont en friche.

GEORGES.

Eh bien! vendons-les.

BASILE.

Et à qui? dans l'état où elles sont, on ne nous en donnera rien; cependant il me vient une idée.

BASILE.

Il faudroit amadouer notre frere, et les lui proposer. Quant au trésor que tu prétends qu'il a trouvé, il ne nous le rendra pas, mais c'est une raison pour qu'il nous achete notre bien, plus cher que nous ne le vendrions à un autre.

GEORGES.

Bien vu, mon cher Basile, c'est par-là que nous

nous nous assurerons si Benjamin a beaucoup d'argent; et s'il nous paie comptant, nous verrons après la vente ce que nous avons à faire.

BASILE.

Il faut aller promptement trouver Benjamin; mais, chut, j'apperçois la mere Genevieve.

GEORGES.

Françoise sa fille n'est pas avec elle.

SCÈNE II.

GENEVIEVE, ET LES PRÉCÉDENTS.

GENEVIEVE.

Bon jour, Messieurs.

BASILE.

Bon jour, bon jour, Genevieve.

GENEVIEVE.

Et où allez-vous donc si vîte?

GEORGES.

Nous allons chez notre frere.

GENEVIEVE.

Vous ne le trouverez pas, Il est à la ville.

GEORGES.

A la ville! (A PART) je parie qu'il est avec Françoise.

BASILE.

Mais tais-toi donc. (IL L'EMMENE.) Au revoir mere Genevieve.

SCÈNE III.

GENEVIEVE seule.

ARIETTE.

Au revoir, la mere, au revoir;
Que veut donc dire Basile?
Suis-je donc une imbécile?
Est-ce ainsi qu'on dit bon soir?
On ne parle pas ainsi,
Je n'entends rien à tout ceci.
Pourtant Basile est honnête;
Il s'est toujours bien comporté;
En vérité en vérité!
Je crois qu'il a perdu la tête.

SCÈNE IV.

GENEVIEVE, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Me voilà enfin revenue ma chere maman : ah ! j'ai fait des merveilles, car je vous apporte bien de l'argent.

GENEVIEVE.

Tu dois être bien fatiguée ?

FRANÇOISE.

Bah ! je n'y pense plus ; je suis bientôt délassée, quand je vous apporte quelque secours.

GENEVIVE.

Ma chere fille, mais comme te v'là donc joyeuse ! que t'est-il arrivé ?

FRANÇOISE.

Ah ! une drole d'histoire, je vais vous conter cela.

GENEVIEVE.

Voyons, voyons.

COUPLETS.

Je revenois de Paris,
J'avois vendu tous mes fruits;
Quand un abbé d'importance
Me fait une révérence,
En me disant bon jour mon cœur,
bon jour, bon jour, bon jour mon cœur;
Vous me plaisez en honneur.
Chaque mot qu'il osoit me dire
Qu'il osoit me dire,
Me faisoit rire, me faisoit rire.

2e.

Je poursuivois mon chemin,
Quand m'arrêtant par la main,
Il me dit: je veux ta rose;
C'est pour moi qu'elle est éclose;
Ah! que nenni, M. l'abbé,
Vous êtes bien mal tombé,
Le bouquet qu'un ami me donne,
N'est pour personne.

3e.

Puis je m'échappe à l'instant,
Il n'avoit pas l'air content:
Que je lui donne ma rose!
Est-ce que ça se propose?

Ce beau bouquet fait tout mon bien ;
Contre mon cœur, il est si bien ;
C'est de la main
De Benjamin,
C'est de la main de Benjamin.
Vous voyez si je sais défendre,
Si je sais défendre
C'qu'on veut me prendre.

GENEVIEVE, après la chanson.

Tu as bien fait ma fille, tu as bien fait.

FRANÇOISE.

Tenez, maman, voici tout mon argent.

GENEVIEVE.

Mais en v'la beaucoup : il me semble que tes fruits ne valoient pas.....

FRANÇOISE.

C'est vrai, maman ; mais on m'a donné tout cela, et je l'ai accepté.

GENEVIEVE.

Et tu ne sais pas d'où peut venir...

FRANÇOISE.

Non, maman, j'ai cependant cru reconnoître l'ancienne gouvernante de notre bon curé, de Duchesne mon parrain, qui est parti

avec le pere de Benjamin, pour cette succession qu'il devoit rapporter de feu son frere qui est mort fort riche bien loin d'ici.

GENEVIEVE.

Je crois plutôt que c'est un nouveau bienfait de Benjamin, qui depuis le départ de ton parrain, ne cesse de nous secourir.

FRANÇOISE.

Cela se pourroit bien: il est si bon ce Benjamin. Ah! quelle différence entre ses freres et lui.

DUO.

Benjamin a les sentiments
De sa défunte Mere;
Il donne à tous les indigents
Un secours nécessaire.
Pourrions-nous oublier jamais
Autant de bienfaisance?
S'il est un prix pour les bienfaits,
C'est la reconnoissance.

Benjamin a su me charmer,
Par une ame sensible;
Et me défendre de l'aimer,
Me seroit impossible.

Pourrions-nous oublier, etc.

GENEVIEVE.

J'approuve, ma chere Françoise, la tendre amitié que tu portes à Benjamin; il la merite à tous égards; mais je crains bien qu'Ambroise ne consente pas à l'union de son fils avec toi; car tu sçais que je n'ai point de dot à te donner.

FRANÇOISE.

Benjamin est chéri de son Pere; il est riche et il m'aime sicèrement, je n'ai point à rougir de tenir mon bien-être de lui.

SCÈNE V.

BENJAMIN, LES PRÉCÉDENS, MOISSONNEURS, MOISSONNEUSES.

BENJAMIN.

ALLONS, Amis; allons, courage;
Mettez les gerbes en monceaux,
Et que le fruit du labourage
Atteste aujourd'hui vos travaux.

Allons, amis; allons, courage;
Mettez les gerbes en monceaux;

Et que le fruit du labourage
Atteste aujourd'hui vos travaux.

FRANÇOISE à Benjamin.

Après une fatigue extrême,
Il faut, il faut vous ménager.

BENJAMIN, montrant les Moissonneurs.

Mon plaisir, mon bonheur suprême,
C'est de pouvoir les soulager.
Vous me voyez à mon ouvrage,
Toujours content, toujours dispos;
Si le travail est mon partage,
J'en goûte après mieux le repos.

Travaillons tous avec courage,
Mettons les gerbes etc.

BENJAMIN.

Vous voyez, ma bonne Genevieve, que nous ne perdons pas un instant pour notre récolte : le Ciel me recompense de mes peines. Depuis dix ans, je n'ai pas encore fait une moisson si abondante.

GENEVIEVE.

Ah! mon cher Benjamin, vous méritez bien que le ciel vous favorise; tout le village se ressent de vos bienfaits; vous êtes si bon, si généreux! BENJAMIN,

BENJAMIN.

Ne parlons pas de cela; mon seul regret est de n'en pas pouvoir faire davantage, surtout pour vous, ma bonne Genevieve.

FRANÇOISE.

Et qu'aurions-nous à désirer, ma mere et moi? Depuis que Duchesne mon parrain est parti avec votre pere, vous ne nous laissez manquer de rien.

BENJAMIN.

Je fais ce que je dois, charmante Françoise : mon pere et votre parrain, en quittant ce Village, m'ont ordonné, ainsi qu'à nos freres, de prendre soin de votre enfance.

GENEVIEVE.

Ah! vos freres, que ne sont-ils comme vous? Ils ne nous ont jamais secourus.

BENJAMIN.

C'est qu'ils ne l'ont pas pû. Plus accoutumé qu'eux au travail, j'ai fait valoir mon bien : il s'est augmenté, depuis dix ans, au-delà de mes espérances; et je jouis maintenant de la douce satisfaction de vous être utile, en obéissant aux ordres de mon pere.

GENEVIEVE.

Ce bon vieillard! ah! que n'est-il ici? Il

verroit son Benjamin, son bien aimé, chéri de tout le monde. Tu pleures ma Françoise: ah! consoles-toi, consoles-toi; je ne sçais quoi me dit, au fond du cœur, que nous le reverrons bientôt, ainsi que ton parrain.

SCENE VI.

GROS RENÉ, LES PRÉCÉDENTS.

GROS RENÉ.

A la parfin, not' maître, v'la notre besogne baclée; regardois, v'là-ti une meule qu'a bonne maine? Dam c'est que je n'nous endormons pas, quand il s'agit d'vous sarvir.

BENJAMIN.

C'est fort-bien, Gros René; tous les moissonneurs sont-ils là?

GROS RENÉ.

Oui, not'maître.

BENJAMIN.

C'est bon. La mere Genevieve va tous les satisfaire. Tenez, bonne Genevieve, voilà ma bourse. Contentez-les tous; et, comme ils ont bien travaillé, donnez-leur un tiers de jour de plus qu'il ne leur est dû.

GROS RENÉ.

Oh, le bon maître! il est toujours de même.

GENEVIEVE aux Moissoneurs.

Allons mes amis, venez chez nous chacun à vot'tour, que je vous paie vot'journée.

GROS RENÉ.

C'est bien dit, chacun à not'tour; ça fait que pendant c'temps-là, j'allons nous divartir ici, et boire à la santé du bon Benjamin qui nous baille à tretous un tiers de jour de plus.

UN PAYSAN.

C'est-y possible? En ce cas-là j'boirons un tiers de plus qu'à l'ordinaire.

Genevieve sort.

SCENE VII.

BENJAMIN, GROS RENÉ, FRANÇOISE, UN PAYSAN.

GROS RENÉ.

HOLA, Guillaume! du vin, du vin et l'flutiau.

GUILLAUME de loin.

Allons, allons.

BENJAMIN.

Mes bons amis, mes camarades, puisque vous allez vous délasser de vos travaux, je veux prendre part à vos plaisirs, commençons par une petite ronde; le flutiau arrivera quand nous serons en train. Qu'en dites-vous, Françoise?

FRANÇOISE.

Oh! très-volontiers, je ne me fais jamais prier.

BENJAMIN.

C'est la fille à Jean Dupont,
Qui portoit un court jupon;
C'étoit une belle blonde
Qui plaisoit à tout le monde.

C'te fille avoit pour amant,
L'colonel d'un régiment
Qui souvent faisoit sa ronde;
Ça chagrinoit ben du monde.

L'colonel vint tant de fois,
Qu'Jean dupont fut aux abois;
Mais Jeannet', c'te belle blonde,
S'mocquoit des propos du monde.

Le colonel s'en alla,
Et Jeannet' tout' seul' resta;
Et l'on vit, c'te belle blonde,
Pleurer devant ben du monde.

Cependant on la maria:
L'jour d'la noce, comme on chanta!
Mais l'benet qui prit la blonde,
S'fit moquer de tout le monde.

SCÈNE VIII.

GROS RENE BENJAMIN, FRANÇOISE, PAYSANS PAYSANNES.

GROS RENÉ.

EH! venez donc Françoise,
Voilà père Ambroise
Avec votre parrain.
Oui, Benjamin,
Dans le chemin,
On les a vus tous les deux,
Allons audevant d'eux.

FRANÇOISE.

Que dites-vous!

Ah! quel bonheur pour nous!

Benjamin et Françoise vont au-devant d'Ambroise.

SCÈNE IX.

GENEVIEVE aux Paysans;

Mes amis, mes enfans, à peine je vous croi;
Mes enfans, mes amis, ah! quel bonheur pour moi.

Ah! pour nous, quel beau jour!
Célébrons leur retour.
Les voilà tous deux:
Rien ne manque à nos vœux.

GENEVIEVE.

Où donc est Françoise?

GROS RENÉ.

Là bas, la voilà.
Près du pere Ambroise;
On les voit déjà.

Les voilà tous deux;
Allons, maman, au-devant d'eux.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison de Benjamin; Ambroise est endormi dans un grand fauteuil.

SCÈNE PREMIERE.

GÉNEVIEVE, FRANÇOISE, BENJAMIN, GEORGE, BASILE, AMBROISE.

BENJAMIN, GEORGES, BASILE, *enſemble.*

NOTRE pere repose:
Respectons son doux sommeil.
Sa paupière demi-close
Nous annonce un prompt réveil.
Offrons lui notre hommage:
Admirons la candeur
Qui, sur le front d'un vrai sage,
Est la douce image
Du vrai bonheur.

FRANÇOISE.

Mais je le vois qui se réveille!

Recherchons son premier regard.

DUO.

Ne disons mot, prêtons l'oreille
Aux discours de ce bon vieillard.

AMBROISE, en s'éveillant,

Mes enfans, mes enfans,
Un songe agréable
M'offroit vos soins intéressans;
Mais ce bonheur est véritable,
Puisque j'embrasse mes enfans.

Mais ce bonheur est véritable
Quand vous embrassez vos enfans.

SCÈNE II.

DUCHESNE, les précédents.

DUCHENE.

AH! mon ami, quel tableau touchant pour mon cœur! le voilà, ton Benjamin, ton bien aimé; il te caresse, il te couronne de fleurs: de tels enfans nous doivent être bien chers!

AMBROISE.

Je ne peux t'exprimer ce qui se passe en moi.

DUCHENE.

DUCHESNE.

Ah! mon cher Ambroise, mon vieil ami, je me mets à ta place.

DUCHESNE.

ARIETTE.

Le plus doux plaisir de la vie,
Est d'être aimé de ses enfans ;
Par leurs tendres embrassemens,
Notre existence est embellie ;
Benjamin, que j'aime à te voir
Respecter, chérir un bon pere!
Ce lui qui remplit ce devoir,
Est long-tems sur la terre.

AMBROISE.

Mais où vont donc Georges et Basile?

BENJAMIN.

Ils sont sortis pour quelques affaires, ils ne tarderont pas à rentrer.

AMBROISE.

Je ne sais, j'ai cru voir hier de l'embarras sur leur figure; cependant mon retour devroit leur faire plaisir.

BENJAMIN.

Ah! mon pere, en pourriez-vous douter? ils vous chérissent, ils vous adorent.

DUCHESNE.

J'ai fait la même remarque qu'Ambroise. Ils m'ont paru tristes; mais avant peu, je saurai ce qui peut les chagriner. Je les ai élevés; ils n'ont rien de caché pour moi.

SCÈNE III.

GENEVIEVE, LES PRÉCÉDENTS.

GENEVIEVE.

Messieurs, le déjeuner est tout prêt là-dedans.

AMBROISE.

Ah! c'est bien, ma bonne Genevieve : la promenade que j'ai faite ce matin, m'a donné appétit ; allons, allons, mon cher Duchesne.

SCÈNE VI.

DUCHESNE ET AMBROISE entrent dans la maison avec GENEVIEVE ET FRANÇOISE, BENJAMIN les suit; mais est arrêté par GEORGES ET BASILE, qui entrent du coté opposé.

BASILE à Benjamin.

MON frere, un moment.

BENJAMIN.

Ah! vous voilà, soyez les bien venus; venez, nous allons déjeuner avec notre bon pere.

GEORGES.

Un moment, s'il vous plaît.

BASILE.

Mon frere, voici l'acte qui vous rend possesseur de notre bien, moyennant les mille écus que vous nous avez comptés ce matin.

BENJAMIN.

Mon ami, cela n'étoit pas pressé.

BASILE.

Si fait, si fait, puisqu'il faut que nous

quittions le pays, n'ayant plus ici aucune ressource.

BENJAMIN.

Que voulez-vous dire, mon frere?

GEORGES.

La vérité : il n'est plus temps de dissimuler, Benjamin: il faut avant notre départ, que mon pere sache que vous avez seul trouvé le trésor que nous devions partager ensemble, et que vous êtes riche á nos dépens.

BASILE.

Cela n'est que trop vrai, vous avez acheté presque toutes les terres des environs ; et ce matin, vous nous avez donné mille écus comptant, du peu de bien qui nous restoit. Avec quel argent nous auriez-vous payé, si ce n'est avec celui du trésor que vous avez trouvé?

BENJAMIN.

Quel injuste soupçon!

GEORGES.

Nous saurons vous forcer á nous restituer le bien que vous nous avez pris.

BENJAMIN.

Ah! c'en est trop, je ne puis souffrir une pareille insulte.

GEORGES.

Il ne falloit pas la mériter.

BENJAMIN.

Rien n'est égale à ma colere ;
Si je ne respectois mon pere,
Vous connoitriez Benjamin :
On ne l'insulte pas en vain.

GEORGES.

Nous craignons peu votre colere,
Et nous allons dire, à mon pere,
Que vous avez pris notre bien ;
Qu'enfin il ne nous reste rien.

BENJAMIN.

Ah ! quel mensonge ; ah ! quel outrage !
Rien ne peut contenir ma rage.

BASILE.

Tout doux, tout doux,
Vous savez bien
Ce qu'est devenu notre bien.

SCÈNE V.

AMBROISE, DUCHESNE, GENEVIEVE, ET LES PRÉCÉDENTS.

DUCHESNE.

QUE veut dire tout ce tapage ?

GÉNEVIEVE ET FRANÇOISE.

Benjamin qu'avez vous?

BENJAMIN.

J'enrage.
Tous deux redoutez mon courroux:
Es croyez moi, retirez-vous.

AMBROISE.

Cher Benjamin, soyez plus sage.

BENJAMIN.

On ne se conduit pas ainsi;
Sortez d'ici, sortez d'ici.

BASILE ET GEORGES.

Oui, nous sortons tous deux d'ici,
Mais nous allons agir aussi,
On ne doit pas agir ainsi,
Oui, nous sortons d'ici.

GENEVIEVE, FRANÇOISE.

Hélas! peut-on agir ainsi:
Restez, restez tous deux ici.

AMBROISE.

Je suis saisi, je suis saisi;
Que veut dire tout ceci!
Je vais mourir ici.

DUCHESNE.

Il est saisi, il est saisi:
Il va mourir ici.

(George et Basile sortant, Ambroise tombe dans un fauteuil, et Benjamin, Françoise et Génevieve le soutiennent.)

SCÈNE VI.

FRANÇOISE, DUCHESNE, BENJAMIN, AMBROISE, GENEVIEVE.

AMBROISE.

Ah! mes enfants, quel chagrin vous me donnez! Aurois-je jamais pu penser qu'au moment de mon retour, vous affligeriez ma vieillesse?

BENJAMIN.

Ah! mon pere, si vous connoissiez l'injustice de mes freres, si vous saviez qu'ils m'accusent d'avoir trouvé dans nos champs un trésor, et de ne l'avoir pas partagé avec eux.

DUCHESNE, avec chaleur.

Je ne puis croire que Benjamin soit coupable, et je ne puis souffrir la desunion d'une famille aussi honnête que la vôtre. Je vais

de ce pas, trouver Georges et Basile, c'est à tort qu'ils accusent leur frere; et je vous les ramene, pour qu'ils puissent, devant vous, justifier Benjamin.

GENEVIEVE.

Ah! ne l'esperez pas; Georges est amoureux de ma fille, et c'est la jalousie qui le fait agir dans ce moment, parcequ'il voit que Benjamin est aimé de Françoise.

DUCHESNE.

Quoi! ma chere filleule, vous aimeriez Benjamin!

FRANÇOISE.

Eh! comment ne l'aimerois-je pas? depuis dix ans qu'il nourrit ma mere.

AMBROISE.

Seroit-il vrai?

GENEVIEVE, à Ambroise.

Depuis dix ans que vous nous avez quitté, nous avons travaillé pour lui, et il nous a récompensé au-delà de mes espérances.

AMRROISE.

Viens dans mes bras, mon fils, tu as suivi le vœu de mon cœur. Dès ton enfance, je te destinois Françoise, la filleule de mon ami

ami, et digne, par ses vertus, de devenir ma fille.

DUCHESNE.

Je suis charmé de cette union; elle ne sera pas malheureuse, car je donne à Françoise tout mon bien.

AMBROISE.

Et moi Benjamin, en faveur de ce mariage, je te donne la moitié de la succession que je viens de recueillir.

BENJAMIN.

Non, mon pere; permettez-moi de la refuser. Je ne veux pas dépouiller mes freres, quoiqu'ils soient injustes envers moi; ils sont pauvres, et je n'ai besoin de rien, quoique je n'aie pas trouvé de trésor.

AMBROISE.

Tu te trompes, Benjamin, tu le possedes ce trésor qu'on m'a dit être caché dans nos champs.

BENJAMIN.

Quoi, mon pere! vous aussi pourriez penser.....

DUCHESNE.

Benjamin, ton pere t'estime; et son amitié

pour toi, loin de t'accuser, te rend toute la justice qui t'est due; mais respecte le secret d'Ambroise : avant peu, tu sauras si tu peux le blâmer dans sa conduite.

Il sort avec Genevieve.

SCÈNE VII.

BENJAMIN, AMBROISE, FRANÇOISE.

BENJAMIN.

ARIETTE.

QUAND vous allez combler mes vœux,
Est-il pour nous quelque Mistère ?
Si le Secret est nécessaire,
Nous le garderons tous les deux.

FRANÇOISE.

Je me crois de votre famille,
C'est pour moi l'espoir le plus doux :
N'ayez pas de secret pour nous,
Quand vous me nommez votre fille.

AMBROISE.

Mes enfans, vous êtes pressants; mais je

ne puis vous instruire d'un secret d'où dépend votre bonheur.

BENJAMIN.

Eh bien! mon pere, nous ne vous pressons plus; et nous attendons tout de votre bienveillance et de votre tendresse pour nous.

SCÈNE VIII.

GENEVIEVE, LES PRÉCÉDENTS.

GENEVIEVE, à Benjamin.

Mon cher Benjamin, vos freres sont furieux contre vous: Duchesne cherche en vain à les calmer; ils veulent tous deux quitter le pays, et vous faire un procès.

BENJAMIN.

Je les attends avec tranquillité. Que peut-on craindre, quand le cœur ne nous reproche rien?

AMBROISE.

J'espere, mes enfans, que tout ceci s'arrangera à notre satisfaction. Vos freres respectent Duchesne, et comme il a pris soin de

leur enfance, ils l'écouteront; et vous les reverrez bientôt; mais avant tout, promettez-moi, mes enfans, quelque chose que je leur dise, de m'écouter tranquillement.

BENJAMIN.

Nous vous le promettons.

AMBROISE.

Retenez bien, sans m'interrompre, sans vous emporter, quand même ce que je dirai pourroit vous déplaire.

SCÈNE IX.

GEORGES, BASILE, DUCHESNE, LES PRÉCÉDENTS.

DUCHESNE.

VENEZ, venez, Georges et Basile, n'affligez plus le respectable Ambroise, par des discussions indignes de vous et de votre famille.

GEORGES.

Nous voici, mon pere: vous voyez que nous vous sommes soumis, puisque nous revenons quand vous nous l'ordonnez.

AMBROISE.

Mes enfans, je vois avec le plus grand chagrin, la désunion de ma famille; mais je puis vous accorder tous dès aujourd'hui, si vous voulez me promettre de m'écouter et de m'obéir.

GEORGES.

Parlez, mon pere, nous vous obéirons.

AMBROISE.

Il y a dix ans, mon cher Georges, que je vous ai quitté, répondez-moi: qu'avez-vous fait ici, depuis mon départ?

GEORGES.

Un état noble: inspecteur général des chasses de Monseigneur.

AMBROISE.

Et vous, Basile?

BASILE.

Je me suis chargé de l'éducation de tous les enfans de ce village.

AMBROISE.

Et vous, Benjamin?

BENJAMIN.

J'ai labouré et cultivé la terre que vous m'avez donnée.

AMBROISE.

Et vous, mes enfans, vous avez négligé les vôtres. Si vous n'aviez pas quitté Benjamin, vous jouiriez tous les deux, du trésor que Benjamin a trouvé.

BENJAMIN.

Quoi, vous aussi..... mon pere!

AMBROISE.

Oui, mon fils, vous l'avez trouvé ce précieux trésor, qui fut en tout temps la source du vrai bonheur; mais il n'étoit pas caché dans vos champs, il étoit en vous même: c'est par votre activité et votre persévérance à cultiver vos terres, qu'elles vous ont rendu le centuple de leur valeur. Vous êtes riche par votre travail infatigable, voilà mes enfans, voilà le véritable trésor, qui met Benjamin à l'abri des événemens.

AIR.

Des dons que le Ciel nous dispense,
Il en est un bien précieux;
C'est le travail dont la constance
Répand le bonheur en tous lieux,
Croyez-en le plus tendre pere,
Ce bonheur est solide et pur.

De tous les trésors de la terre,
Mes chers enfants, c'est le plus sur.

Quand-à-vous, Georges et Basile, je ne vous ferai plus de reproches. La succession que je viens de recueillir, peut réparer tous vos malheurs, je la partage entre vous; mais c'est sous l'expresse condition, que Georges consentira à l'union de Benjamin et de Françoise: il est bien juste que le cultivateur qui éleve et nourrit un jeune arbuste, en receuille dans la belle saïson, et les fleurs et les fruits.

GEORGES.

Ah! mon pere, vos leçons m'éclairent, et pénetrent mon ame. Il est vrai, j'aime Françoise; mais mon frere la mérite mieux que moi. Qu'il soit son heureux époux! puisse-t-il me pardonner tous mes torts envers lui.

BENJAMIN.

Ils sont tous oubliés.

(Il embrasse ses freres.)

GENEVIEVE.

Voilà ce qui s'appelle agir en bon frere: Ah! ma chere Françoise, quel bonheur pour toi d'entrer dans cette famille.

DUCHENE.

Mes amis, mes chers amis, soyez longtemps la consolation d'un pere respectable. Ne vous quittez jamais; soyez tous les trois d'honnêtes et bons cultivateurs. L'homme vertueux qui nourrit son semblable, a de tous les états, le plus noble et le plus utile.

SCÈNE X.

PAYSANS, PAYSANES DU VILLAGE, LES PRÉCÉDENTS.

ensemble.

VIVE, vive notre bon Maire;
Que toujours il soit respecté!
Sa sagesse, son équité,
Le feront chérir comme un pere.

Vive, vive, etc.

Il n'a jamais brigué l'honneur
D'être le chef de ce village:
Quand il obtient notre suffrage,
Il a le suffrage du cœur.

Vive, vive, etc.

DUCHESNE,

DUCHESNE, après le chœnr.

C'est-à-vous respectable Ambroise, que s'adresse le vœu de tous ces braves gens. S'il eût été possible de trouver un homme plus juste que vous, la Commune l'auroit nommé. Recevez donc l'hommage sincere d'une place qui vous est due à tant de titres, et que personne ne peut mieux remplir que vous.

AMBROISE.

Messieurs, le choix dont vous m'honorez pénetre mon cœur de reconnoissance; mais pour m'en rendre digne, je vous promets de ne jamais rien faire, sans vous consulter; tout ce qui sera juste, vous l'obtiendrez de moi; tout ce qui sera de faveur, et qui ne sera pas injuste, je serai trop heureux de l'accorder a mes freres et a mes amis.

LE CHŒUR reprend:

Vive, vive notre bon Maire;
Que toujours il soit respecté!
Sa sagesse, son équité,
Le feront chérir comme un pere.

Vive, vive, ect.

VAUDEVILLE.

AMBROISE.

LE plaisir de vous réunir,
Étoit mon vœu le plus sincere.
Mes enfans, vous voyez finir
Les chagrins de votre bon pere.
De quel bonheur je vais jouir
Au sein de ma famille :
Ma fille, ma fille,
On est bien fort,
Quand on est toujours d'accord.

BENJAMIN, à Françoise.

Près de moi, vos soins assidus
Méritoient une récompense :
Le bonheur d'une honnête aisance
Les bienfaits qui vous étoient dus,
Vous les tenez d'Ambroise :
Françoise, Françoise,
On est bien fort,
Quand on est toujours d'accord.

FRANÇOISE, au Public.

Quand un ouvrage, par malheur,
Ne gagne pas votre suffrage;

On voit, pénétré de douleur,
L'acteur qui vous en fait l'hommage :
Il faut alors que tout auteur,
Sans murmurer, se taise :
Qu'il plaise, qu'il plaise,
Il est bien fort,
Quand on applaudit d'accord.

Fin du second et dernier Acte.

VU, *permis de représenter, à l'hotel de la Mairie, le 24 Novembre*, 1790.

JOLLI. BAILLY.

De l'Imprimerie de la Feuille du Jour, rue de Bondy, N°. 74.

Monsigny, Pierre Alexandre de.

LE FAUCON,

OPÉRA-COMIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE.

MÊLÉ D'ARIETTES;

Par M. SEDAINE, & la Muſique de M...

Repréſenté devant SA MAJESTÉ, à Fontainebleau, le 12 Novembre 1771;

Et à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 19 Mars 1772.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez DIDOT l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée, près du Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

CLITIE,	*Mme. Trial.*
ELEONORE,	*Mme. la Ruette.*
LA VIEILLE,	*Mme. Berard.*
FEDERIC,	*M. Clairval.*
GUILLAUME,	*M. Caillot.*
PIERRE PICOLET,	*M. la Ruette.*
JACQUES PICOLET,	*M. Desbroſſes.*

La Scene eſt dans une Terre très-éloignée de la Capitale.

LE FAUCON,

OPÉRA-COMIQUE.

Le Théâtre rrpréſente l'intérieur d'une Maiſon ruſtique, de ces ſalles de vieux châteaux, où l'on paye les redevances. Guillaume eſt debout, fait des filets pour prendre des oiſeaux. Fédéric nettoie toutes les pieces de ſon fuſil qu'il a démonté, il les eſſuie avec un linge.

SCENE PREMIERE.

FEDERIC, GUILLAUME.

FEDERIC.

AH!

GUILLAUME.

Ah!

FEDERIC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

GUILLAUME.

Je travaille, moi, Monſeigneur.

FEDERIC.

J'ai cru t'entendre.

GUILLAUME.

Je n'ai pas dit un mot. Ce filet-là prendra plus de petits oiſeaux, que votre faucon ne prendra de perdrix.

FEDERIC, *ſoupirant.*

Ah!

GUILLAUME.

Si Monſeigneur veut me permettre de chanter.

FEDERIC.

Je te le permets, mais je te défends de m'appeller Monſeigneur.

VAUDEVILLE.

AMBROISE.

LE plaisir de vous réunir,
Étoit mon vœu le plus sincere.
Mes enfans, vous voyez finir
Les chagrins de votre bon pere.
De quel bonheur je vais jouir
Au sein de ma famille :
Ma fille, ma fille,
On est bien fort,
Quand on est toujours d'accord.

BENJAMIN, à Françoise.

Près de moi, vos soins assidus
Méritoient une récompense :
Le bonheur d'une honnête aisance
Les bienfaits qui vous étoient dus,
Vous les tenez d'Ambroise :
Françoise, Françoise,
On est bien fort,
Quand on est toujours d'accord.

FRANÇOISE, au Public.

Quand un ouvrage, par malheur,
Ne gagne pas votre suffrage;

On voit, pénétré de douleur,
L'acteur qui vous en fait l'hommage :
Il faut alors que tout auteur,
Sans murmurer, se taise :
Qu'il plaise, qu'il plaise,
Il est bien fort,
Quand on applaudit d'accord.

Fin du second et dernier Acte.

VU, *permis de représenter, à l'hotel de la Mairie, le 24 Novembre*, 1790.

JOLLI. BAILLY.

De l'Imprimerie de la Feuille du Jour, rue de Bondy, N°. 74.

Monsigny, Pierre Alexandre de.

LE FAUCON,

OPÉRA-COMIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE.

MÊLÉ D'ARIETTES;

Par M. SEDAINE, & la Muſique de M...

Repréſenté devant SA MAJESTÉ, à Fontainebleau, le 12 Novembre 1771;

Et à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 19 Mars 1772.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez DIDOT l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée, près du Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

CLITIE,	*Mme. Trial.*
ELEONORE,	*Mme. la Ruette.*
LA VIEILLE,	*Mme. Berard.*
FEDERIC,	*M. Clairval.*
GUILLAUME,	*M. Caillot.*
PIERRE PICOLET,	*M. la Ruette.*
JACQUES PICOLET,	*M. Desbroſſes.*

La Scene eſt dans une Terre très-éloignée de la Capitale.

LE FAUCON,

OPÉRA-COMIQUE.

Le Théâtre rrpréſente l'intérieur d'une Maiſon ruſtique, de ces ſalles de vieux châteaux, où l'on paye les redevances. Guillaume eſt debout, fait des filets pour prendre des oiſeaux. Fédéric nettoie toutes les pieces de ſon fuſil qu'il a démonté, il les eſſuie avec un linge.

SCENE PREMIERE.

FEDERIC, GUILLAUME.

FEDERIC.

AH!

GUILLAUME.

Ah!

FEDERIC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

GUILLAUME.

Je travaille, moi, Monſeigneur.

FEDERIC.

J'ai cru t'entendre.

GUILLAUME.

Je n'ai pas dit un mot. Ce filet-là prendra plus de petits oiſeaux, que votre faucon ne prendra de perdrix.

FEDERIC, *ſoupirant.*

Ah!

GUILLAUME.

Si Monſeigneur veut me permettre de chanter.

FEDERIC.

Je te le permets, mais je te défends de m'appeller Monſeigneur.

DUCHENE.

Mes amis, mes chers amis, soyez longtemps la consolation d'un père respectable. Ne vous quittez jamais; soyez tous les trois d'honnêtes et bons cultivateurs. L'homme vertueux qui nourrit son semblable, a de tous les états, le plus noble et le plus utile.

SCÈNE X.

PAYSANS, PAYSANES DU VILLAGE, LES PRÉCÉDENTS.

ensemble.

VIVE, vive notre bon Maire;
Que toujours il soit respecté!
Sa sagesse, son équité,
Le feront chérir comme un pere.

Vive, vive, etc.

Il n'a jamais brigué l'honneur
D'être le chef de ce village:
Quand il obtient notre suffrage,
Il a le suffrage du cœur.

Vive, vive, etc.

DUCHESNE,

DUCHESNE, après le chœnr.

C'est-à-vous respectable Ambroise, que s'adresse le vœu de tous ces braves gens. S'il eût été possible de trouver un homme plus juste que vous, la Commune l'auroit nommé. Recevez donc l'hommage sincere d'une place qui vous est due à tant de titres, et que personne ne peut mieux remplir que vous.

AMBROISE.

Messieurs, le choix dont vous m'honorez pénetre mon cœur de reconnoissance; mais pour m'en rendre digne, je vous promets de ne jamais rien faire, sans vous consulter; tout ce qui sera juste, vous l'obtiendrez de moi; tout ce qui sera de faveur, et qui ne sera pas injuste, je serai trop heureux de l'accorder a mes freres et a mes amis.

LE CHŒUR reprend:

Vive, vive notre bon Maire;
Que toujours il soit respecté!
Sa sagesse, son équité,
Le feront chérir comme un pere.

Vive, vive, ect.

VAUDEVILLE.

AMBROISE.

LE plaisir de vous réunir,
Étoit mon vœu le plus sincere.
Mes enfans, vous voyez finir
Les chagrins de votre bon pere.
De quel bonheur je vais jouir
Au sein de ma famille :
Ma fille, ma fille,
On est bien fort,
Quand on est toujours d'accord.

BENJAMIN, à Françoise.

Près de moi, vos soins assidus
Méritoient une récompense :
Le bonheur d'une honnête aisance
Les bienfaits qui vous étoient dus,
Vous les tenez d'Ambroise :
Françoise, Françoise,
On est bien fort,
Quand on est toujours d'accord.

FRANÇOISE, au Public.

Quand un ouvrage, par malheur,
Ne gagne pas votre suffrage;

On voit, pénétré de douleur,
L'acteur qui vous en fait l'hommage :
Il faut alors que tout auteur,
Sans murmurer, se taise :
Qu'il plaise, qu'il plaise,
Il est bien fort,
Quand on applaudit d'accord.

Fin du second et dernier Acte.

VU, *permis de représenter, à l'hotel de la Mairie, le 24 Novembre*, 1790.

JOLLI. BAILLY.

De l'Imprimerie de la Feuille du Jour, rue de Bondy, N°. 74.

Monsigny, Pierre Alexandre de.

LE FAUCON,

OPÉRA-COMIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE.

MÊLÉ D'ARIETTES;

Par M. SEDAINE, & la Muſique de M...

Repréſenté devant SA MAJESTÉ, à Fontainebleau, le 2 Novembre 1771;

Et à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 19 Mars 1772.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez DIDOT l'aîné, Libraire & Imprimeur, rue Pavée, près du Quai des Auguſtins.

M. DCC. LXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

ACTEURS.

CLITIE,	*Mme. Trial.*
ELEONORE,	*Mme. la Ruette.*
LA VIEILLE,	*Mme. Berard.*
FEDERIC,	*M. Clairval.*
GUILLAUME,	*M. Caillot.*
PIERRE PICOLET,	*M. la Ruette.*
JACQUES PICOLET,	*M. Desbroſſes.*

La Scene eſt dans une Terre très-éloignée de la Capitale.

LE FAUCON,

OPÉRA-COMIQUE.

Le Théâtre rrpréſente l'intérieur d'une Maiſon ruſtique, de ces ſalles de vieux châteaux, où l'on paye les redevances. Guillaume eſt debout, fait des filets pour prendre des oiſeaux. Fédéric nettoie toutes les pieces de ſon fuſil qu'il a démonté, il les eſſuie avec un linge.

SCENE PREMIERE.

FEDERIC, GUILLAUME.

FEDERIC.

AH!

GUILLAUME.

Ah!

FEDERIC.

Qu'eſt-ce que cela veut dire?

GUILLAUME.

Je travaille, moi, Monſeigneur.

FEDERIC.

J'ai cru t'entendre.

GUILLAUME.

Je n'ai pas dit un mot. Ce filet-là prendra plus de petits oiſeaux, que votre faucon ne prendra de perdrix.

FEDERIC, *ſoupirant.*

Ah!

GUILLAUME.

Si Monſeigneur veut me permettre de chanter.

FEDERIC.

Je te le permets, mais je te défends de m'appeller Monſeigneur.